BEITRÄGE ZUR IRANISTIK

Herausgegeben von Georges Redard

Band 7

Jean Kellens

Les noms-racines de l'Avesta

WIESBADEN 1974
DR. LUDWIG REICHERT VERLAG

JEAN KELLENS

Les noms-racines de l'Avesta



WIESBADEN 1974
DR. LUDWIG REICHERT VERLAG

Cette recherche a été effectuée pendant la durée d'un mandat d'aspirant du Fonds national belge de la recherche scientifique.

Gesamtherstellung: Hubert & Co., Göttingen
Printed in Germany
ISBN 3-920153-35-9

TABLE DES MATIERES.

INTRODUCTION

Les grands ouvrages de grammaire générale sur la langue avestique ont été publiés aux alentours de 1900 et ils n'ont pas été remplacés. Ce sont ceux que nous utilisons encore : la traduction de J. Darmesteter (Le Zend - Avesta I-III, Paris 1892-1893), l'édition critique du texte avestique par K.F. Geldner (Avesta. The Sacred Books of the Parsis I-III, Stuttgart 1889-1896), l'article sur l'iranien ancien du Grundriss der Iranischen Philologie (I : Strassburg 1896) et l'Altiranisches Wörterbuch (Strassburg 1904), par Chr. Bartholomae.

Pour des raisons qui tiennent essentiellement à l'évolution des conceptions en matière de philologie avestique - je me réserve d'y revenir -, aucun grand travail critique d'ensemble, aucune mise au point d'ampleur n'était plus menée à bien. Pourtant, les études de détail, demeurées vivantes et fécondes, suggéraient la nécessité de compléments, de réajustements. Les oeuvres de Darmesteter, de Geldner et de Bartholomae, d'une part vieillissaient naturellement, d'autre part apportaient une telle quantité de matériel et de remarques qu'elles contenaient en elles, pour ainsi dire, leur propre dépassement : Darmesteter replace chaque phrase traduite dans son contexte liturgique, Geldner dépouille plus de cent trente manuscrits, Bartholomae s'engage résolument sur chaque mot. Tout cela invitait à de fructueux examens.

Or, constatant un silence de trente ans, E. Benveniste appelle de ses voeux, en 1935, "cette grammaire critique de l'Avesta qui reste à écrire" et, prêchant d'exemple, s'efforce d'éclaircir le problème des formes dites infinitives (Les Infinitifs avestiques, Paris 1935). Son élève, Jacques Duchesne-Guillemin, publie l'année suivante Les Composés de l'Avesta (Paris-Liège 1936), ouvrage où la composition avestique est examinée selon les principes qui ont inspiré le tome II 1 de l'Altindische Grammatik de Wackernagel et Debrunner (Göttingen 1905). Ces travaux ne connaîtront cependant aucune suite. L'effondrement de la théorie d'Andreas, sous les efforts conjugués, mais indépendants, de Henning, de Bailey et de Morgenstierne, déconcerte des chercheurs qui s'y étaient presque unanimement ralliés et entraîne, dans l'histoire de la philologie avestique, comme un nouveau moyen-âge.

Le moment me paraît cependant venu de reprendre les efforts d'E.

Benveniste et de J. Duchesne-Guillemin. Divers facteurs conjuguent aujourd'hui leur influence pour rendre une telle étude fructueuse. De grands progrès ont été accomplis dans l'étude de domaines annexes. Tandis que les doctes parsis de Bombay et plusieurs iranistes occidentaux publiaient avec un zèle inlassable les livres pehlevis - tâche qui est loin d'être achevée -, Benveniste et Henning, pour le sogdien, Bailey et Emmerick, pour le khotanais, ont éclairci de vastes domaines de la dialectologie iranienne moyenne et moderne, portant à notre connaissance un grand nombre de faits qui ont fait défaut aux érudits du début du siècle et qui nous amènent à revoir certaines de leurs interprétations.

Le vieux-perse est, avec l'avestique, le seul dialecte de l'iranien ancien qui soit attesté. La connaissance que nous en avons n'a cessé de s'améliorer depuis le manuel de Tolman (Ancient Persian Lexicon and Texts, Nashville 1908) jusqu'à celui de Brandenstein et Mayrhofer (Handbuch des Altpersischen, Wiesbaden 1964). L'étude de l'onomastique élamite, entreprise par Benveniste, Gershevitch, Mayrhofer et R. Schmitt, la parution de deux ouvrages récents, l'un de Hinz (Neue Wege im Altpersischen, Göttingen 1972), l'autre de Mayrhofer (Onomastica Persepolitana, Wien 1973), laissent entrevoir la réalité des progrès accomplis.

D'autre part, la fécondité des études védiques ne pouvait manquer de se répercuter un jour dans le domaine avestique. Indianistes et comparatistes ont abondamment prouvé la fécondité d'une méthode qui a permis à Humbach de faire progresser d'une manière décisive notre connaissance des Gāthās, et à Karl Hoffmann d'élucider des points de grammaire jusque-là obscurs, de mettre l'accent sur la médiocrité de la tradition manuscrite qui nous a livré l'Avesta et sur l'insuffisance du travail philologique accompli jusqu'à ce jour. Je reviendrai sur ce point, qui me paraît essentiel : après le désarroi qui a suivi la ruine de la théorie d'Andreas, c'était montrer quelle direction devaient dorénavant prendre les recherches, ou, plutôt, qu'elles auraient dû prendre depuis longtemps.

Les Noms-racines de l'Avesta se présentent comme la suite naturelle des travaux d'Emile Benveniste et de Jacques Duchesne-Guillemin sur la morphologie de l'iranien ancien et comme le premier chapitre d'une étude de la dérivation nominale. Je ne crois pas utile de m'étendre ici sur les raisons pour lesquelles une telle étude n'est pas possible aujourd'hui dans son ensemble et doit être absolument scindée. Le recensement de la littérature secondaire, l'investigation philologique et l'examen des contextes sont des tâches indispensables et fastidieuses qui rendent impraticable tout travail d'ensemble sur la dérivation

nominale. Il faut tout d'abord, en ce qui concerne la littérature secondaire, se fixer un point de départ dans le temps. Il est tout trouvé : ce sera l'Altiranisches Wörterbuch de Bartholomae, dont les relevés exhaustifs sont la source naturelle de toute information. Chaque étude systématique sur le lexique avestique peut se présenter commodément et logiquement comme une révision du Bartholomae. Cette décision permet encore de ne pas se référer vainement, avec un gonflement inutile du matériel, à des hypothèses définitivement exclues qu'on trouve chez de Harlez et Hübschmann, par exemple, voire chez Windischmann et Spiegel. Ceci ne signifie pas qu'il ne faut pas connaître et dépouiller systématiquement la littérature secondaire qui précéda le Bartholomae. Chacun sait qu'il existe chez Darmesteter, chez Geldner, chez Bartholomae lui-même, des analyses préférables à celles qui sont retenues dans le Wörterbuch. A celles-là, il faut faire place : leur restauration participe naturellement à toute révision du Bartholomae.

Il faut, par contre, prendre en considération toutes les études qui sont parues après 1904. Je n'ai toutefois jamais eu l'intention de présenter un relevé bibliographique exhaustif, relevé qu'on trouve désormais, organisé, il est vrai, d'une autre manière qu'il le serait ici, dans les Vorarbeiten I de l'Awesta - Wörterbuch de B. Schlerath. J'ai cru qu'il m'appartenait au contraire, dans le type de travail que j'entreprenais, d'agir en ce domaine avec discernement. C'est-à-dire que j'ai exclu les références aux simples citations et aux états de la question pour ne retenir que les analyses articulées et les conclusions neuves. Mais, dans ce cas, je ne me suis jamais contenté d'une simple référence : j'ai voulu retracer succinctement l'hypothèse émise et, dans la mesure où cela m'était possible, la discuter.

La nature du texte avestique m'imposait encore un devoir sur lequel sont fondées les différences qui peuvent exister entre ce travail et le chapitre sur les noms-racines indiens dans le tome II 2 de l'Altindische Grammatik. Le corpus avestique est suffisamment mince pour qu'on puisse vérifier chaque attestation, et suffisamment mal assuré pour qu'on le doive. Il n'est guère exagéré de dire que l'avestique est une langue composée d'hapax legomena. La plupart des mots ne sont attestés qu'une fois ou, s'ils sont répétés, ils le sont avec tout un contexte. Le premier devoir du chercheur est donc de s'assurer de l'existence du mot, puis de son appartenance à telle ou telle catégorie de dérivés. Cette tâche accomplie, il reste à rechercher approximativement son sens, ce qui n'est pas aisé avec des phrases au caractère le plus souvent allusif. C'est ainsi que les Noms-racines de l'Avesta se présentent comme une suite de brèves monographies où l'étude d'un mot amène généralement à l'analyse d'une phrase. On ne peut, en aucune manière, se contenter

de l'énumération d'exemples qui est possible et probante pour le védique.

Je voudrais aussi parler de méthode. Il n'est un secret pour personne que la philologie avestique a été, plus que tout autre discipline scientifique, un champ clos où se sont succédées les idées fixes. Vers 1880 déjà, de Harlez et Darmesteter défendaient l'autorité de la tradition pehlevie, avec ses traités et ses commentaires, contre Geldner, qui entendait privilégier la comparaison des formes grammaticales avec celles du védique. Cette querelle, sans doute, n'est plus de mode : on s'accorde aujourd'hui, comme G. Klingenschmitt (ZDMG Suppl I 3, 1969, 993 sq.) l'indique encore clairement dans un article récent, à récuser l'autorité du traducteur pehlevi pour le Yasna et à l'utiliser prudemment pour le Vīdēvdāt. Mais il est d'autres querelles.

On sait l'importance de la théorie exprimée pour la première fois en 1902, au Congrès de Hambourg, par F.C. Andreas, et qui voudrait que le texte que nous possédons soit la transcription maladroite, à l'aide d'un alphabet phonétique, d'un texte primitivement noté en caractères consonantiques, omettant les voyelles et confondant certaines consonnes. Je n'ai jamais eu recours à un argument qui s'inspirât de cette hypothèse réfutée durant la seconde guerre mondiale par Henning, Bailey et Morgenstierne, mais défendue aujourd'hui encore par des savants comme F.B.J. Kuiper. L'existence d'un Avesta arsacide n'a jamais pu être démontrée avec certitude. Seul le témoignage, au demeurant fort vague, des Kephalaia coptes constitue un argument favorable. Un Avesta arsacide eût-il même existé, on ne pourrait qu'en nier l'influence pratique. Des quelques exemples de vocalisations prétendues fautives, bien peu sont décisifs. Du matériel résiduaire dont Duchesne-Guillemin a dressé la liste (Krat 7, 1962, 4 sq.), il reste peu de choses et, peut-être, rien. Or, plus qu'un témoignage indirect sollicité aux sources grecques et orientales, de telles traces permettraient de postuler l'existence d'un canon arsacide. Enfin, admettre la théorie d'Andreas, c'est ouvrir portes et fenêtres à l'anarchie la plus grande. C'est se permettre de douter de chaque forme et de restituer n'importe quoi en vertu d'une décision qui ne peut être qu'arbitraire. C'est ériger en méthode de travail le bon plaisir du philologue.

J'ai donc volontairement décidé de m'en tenir à la philologie la plus stricte. La grande difficulté de l'avestique tient au caractère de sa transmission. Le texte nous est connu par des manuscrits dont le plus ancien, K7ab, remonte à 1288, les plus nombreux et les plus importants datant ordinairement du XVII^{ème} s.. On doit les comparer sur la base des remarques faites par Geldner dans les Prolegomena de son édition critique, Prolegomena toujours négligés par la science ultérieure

et dont l'auteur lui-même ne tira pas tout le parti possible. On peut restituer ainsi le texte d'un manuscrit modèle (± IX^{ème} s.), qui n'est pas idéal, mais réel, comme l'a montré K. Hoffmann (MSS 26, 1969, 35 sq.), et qui devait lui-même fourmiller d'erreurs dues à l'élocution liturgique décadente de l'époque post-sassanide. C'est la seule voie qui permette de prendre connaissance du contenu de l'archétype sassanide. Celui-ci devait constituer un texte exact, presque parfait, comme en témoigne l'immense effort réfléchi qui a conduit à l'élaboration, à partir de l'écriture pehlevie, d'un alphabet spécifique soigné, composé et précis jusqu'à la minutie dans la notation des moindres nuances vocaliques et consonantiques. Le caractère savant, proprement scientifique, de cette invention constitue à lui seul la meilleure réfutation de la théorie d'Andreas, qui postule la maladresse et l'ignorance des copistes. L'archétype sassanide, qui n'est pas directement accessible au savoir, ne peut lui-même passer pour représenter l'état linguistique original de l'iranien ancien. Entre la langue des auteurs de l'Avesta et l'archétype sassanide, le temps a passé avec tout un cortège de faits. Les grands centres théologiques mazdéens se sont déplacés vers l'ouest, en Perse (Istaxr), l'élocution liturgique a bien dû, au cours des siècles, se modifier de quelque manière, on a introduit dans le canon, au gré des modes religieuses, des textes aux traits dialectaux mal définissables, mais que l'on devine à travers diverses aberrations grammaticales, on a rédigé des morceaux tardifs, toujours au gré des modes et des polémiques, à une époque où la conscience de la langue était perdue, on a introduit des gloses savantes et, ici ou là, des formes pehlevisantes.

Il est donc clair que la réalité linguistique de l'avestique ne peut être appréhendée qu'après un travail philologique intense. Il faut sans cesse examiner les leçons de la tradition manuscrite, s'assurer des formes, débrouiller les contextes, rendre compte de la syntaxe et approcher d'un sens convenable. Heureusement, il ne s'agit pas là d'un travail aveugle. Le résultat obtenu peut être soumis à une vérification qui, lorsqu'elle est possible, doit être considérée comme décisive. Cette vérification, c'est la comparaison avec le védique. Le védique offre des textes sûrs, relativement abondants, qui permettent d'établir un catalogue fourni de formes nominales et verbales. La grande majorité des mots bien attestés en avestique sont directement comparables à un mot védique et leur relation se laisse définir par un ensemble de lois phonétiques généralement bien établies. La même remarque vaut pour la dérivation et la morphologie. Les deux langues, les deux cultures mêmes, sont demeurées si proches que toute leur rhétorique religieuse et littéraire est truffée de concordances exactes dont on trouvera la

liste dans les Vorarbeiten II de l'Awesta - Wörterbuch de B. Schlerath, avec des compléments par Benveniste (MélRenou 73 sq.) et R. Schmitt (Krat 13, 1968, 117 sq.). Le védique permet d'établir un postulat linguistique. Lorsque le résultat de l'analyse philologique du texte avestique correspond à ce postulat, on peut, sans risque d'erreur, considérer qu'on est arrivé à une certitude.

Les études avestiques doivent sans cesse se soumettre à ces deux démarches combinées : analyse philologique, c'est-à-dire tout ce qui concourt à établir un texte donné, et analyse linguistique, c'est-à-dire, dans l'état actuel des connaissances et pour une langue aussi pauvrement attestée, essentiellement la justification des mots et des formes par la comparaison avec le védique. Mon travail sur les noms-racines s'est limité à cela. Je vise au résultat suivant : établir la liste exhaustive d'une classe de dérivés, ceux à suffixe zéro, chaque nom étant interprété le plus soigneusement qu'il m'est possible et devenant ainsi utilisable pour un travail linguistique plus vaste, particulièrement pour une étude de la dérivation nominale en iranien ancien et, peut-être, utilisable aussi pour les travaux des comparatistes et des linguistes généraux.

°

° °

Il est devenu inutile d'établir une bibliographie complète des études avestiques. C'est un travail qu'a excellemment accompli Bernfried Schlerath dans les Vorarbeiten I de son Awesta - Wörterbuch. Ses relevés s'arrêtent à l'année 1965. Il faut tenir compte du "Forschungsbericht" de Jacques Duchesne-Guillemin (Krat 7, 1962, 1-44) qui a été continué, pour l'iranien ancien en général, par Emile Benveniste (Current Trends in Linguistics VI, La Haye-Paris 1970, 1-25), pour le vieux-perse, par Manfred Mayrhofer (HenMemVol 276-298; DonScherer 41-66), pour l'avestique, par moi-même (Krat 16, 1971 (1973), 1-30). Depuis le n° 13 de 1967, la revue Die Sprache fait un catalogue minutieux de toutes les études parues dans le domaine des langues indo-européennes.

Mes abréviations sont celles de Schlerath et, pour les ouvrages plus récents, celles de mon "Forschungsbericht".

°

° °

Jacques Duchesne-Guillemin me fait bénéficier de son enseignement depuis 1964 et Karl Hoffmann a accepté de me recevoir plusieurs fois à Erlangen. Tous deux ont bien voulu, sans ménager leur temps, suivre avec un soin scrupuleux l'élaboration de cette étude et se pencher sur les

problèmes qu'elle rencontrait.

Bernfried Schlerath a bien voulu, pendant un mois, mettre à ma disposition les ressources de sa science et les résultats de son immense labeur bibliographique. Helmut Humbach m'a suggéré plusieurs améliorations et m'a transmis d'utiles éclaircissements sur la tradition de l'Aogәmadaēca.

Johanna Narten et Gert Klingenschmitt n'ont jamais été consultés en vain et ont accepté de mettre à ma disposition leurs travaux encore inédits.

Je dois de précieuses remarques à Louis Deroy, Heiner Eichner, Ronald E. Emmerick, Charles Fontinoy, Maurice Leroy, Henri Limet, Jochem Schindler et Rüdiger Schmitt.

Que tous trouvent ici l'expression de ma gratitude la plus profonde.

1. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO.

1.1. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO : THEMES CONSONANTIQUES.

1.1.1. iš "désirer".

1.1.1.1. aibiš- "qui désire, désireux de".

V.3,24 - nōiṯ zī īm zå šå yā darəγa akaršta saēta yā karšiia karšiuuata aibiš taṯ vaŋhəuš aiβi.šōiθna iδa carāiti huraoδa yā darəγa apuθra aēiti aibiš taṯ vaŋhəuš aršānō

Bartholomae traduit (ap. Wolff, Av 329) : "Denn nicht (ist) diese Erde froh, die lange ungepflügt dalag, die vom Pflüger zu pflügen (ist), Gutes darum heischend beim Bewohner; ebenso(wenig) die schöngewachsene Frau, die lange kinderlos ist, Gutes darum heischend vom Mann".

La phrase est difficilement compréhensible. Pour écarter les problèmes mineurs, disons que šā- paraît devoir être compris avec le sens d'un nom d'action, "la joie", plutôt qu'avec celui d'un nom d'agent, comme le voudrait Bartholomae [1]. L'hésitation de Geldner entre saēta, qu'il adopte dans l'édition, et +saēte, qu'il propose dubitativement en note, ne porte pas sur un problème essentiel et se fonde sur des données très fluides [2]. La tradition manuscrite donne aux deux leçons des titres de crédibilité fort équivalents :

saēta	L4 Bl Ml 3.4 P2.10
sīta	Jpl
saēti	Mf2
šaite	L1.2 Brl K10

1. Voir p. 238.

2. Même hésitation chez Darmesteter (ZA II 41 n42). Plus récemment, Klingenschmitt (MSS 29, 1971, 127) corrige résolument. aēiti plaide en faveur d'une correction +saēte. J'hésite pour ma part à établir une relation temporelle parfaite avec le verbe d'une proposition introduite incidemment, à titre comparatif.

Plus grave est le problème que pose la syntaxe des deux expressions aibiš taṯ vaŋhəuš aiβi.šōiθna et aibiš taṯ vaŋhəuš aršānō. Il est sans doute trop simple de supposer avec Geldner (KZ 24, 1879, 547; Stud 154) qu'il s'agit de gloses dont on peut ne pas tenir compte [1]. Leur interprétation est pour une bonne part fonction de l'analyse qu'on donnera d'aibiš. Il convient d'abord d'expliquer ce mot puisque le contexte, loin de l'éclairer, ne peut être compris que par lui.

Relevons d'abord une grave irrégularité phonétique : la labiale sonore intervocalique d'aibiš ne s'est pas spirantisée. Les seules exceptions appartiennent presque toutes à la même sphère, non seulement sémantique, mais encore étymologique. Il s'agit d'aibi.gaiia-, d'aibi.gar- "le chant de bienvenue", d'aibi.gairiia- "devant être adopté", d'aibi.jarətar- "celui qui salue" et d'aibi.jarəti- "le chant de bienvenue", qui, à l'exclusion du premier, sont tous des noms formés sur la racine gar "souhaiter la bienvenue" [2]. Ils appartiennent donc à un vocabulaire rituel influencé par son emploi gâthique, même si nous n'avons aucune attestation de celui-ci. Quoique aibiš sorte de cette famille, on ne peut attribuer son irrégularité phonétique qu'à un archaïsme de cette sorte. vaŋhəuš étant de surcroît pourvu d'une désinence génitive dont l'origine gâthique a été démontrée par Johanna Narten (KZ 83, 1969, 230 sq.), il est permis de supposer que l'expression aibiš taṯ vaŋhəuš tout entière est une citation gâthique. On se laisserait volontiers aller à dire qu'elle "sonne" gâthique. En dehors de celle-ci, qui demeure toute conjecturale, aucune explication n'est possible.

Les trois possibilités étymologiques qui rendraient compte de la conservation de l'occlusive labiale sonore intervocalique ne donnent à la phrase aucun sens satisfaisant. Les noms-racines *aibiš- "qui ne guérit pas" et *aibī- "qui ne craint pas" ne peuvent être envisagés

1. Geldner (KZ 24, 1879, 547) traduit : "Denn das land ist nicht annehmlich, welches lange brach daliegt und doch (von einem landmann) geackert werden sollte...". Le reste lui paraît un fragment sans signification qu'il traduit en note (n4) : "Ihnen ist das von dem gute zu besitzen - hier das holde weib, welches lange kinderlos blieb - diesen ist das von dem gute - die männer".

2. Sur la racine gar et la restitution d'aibi.gairiia-, voir p. 21. aibi.gaiia- est aussi une exception mal explicable. Le mot n'est attesté que dans des passages exclusivement liturgiques et sert d'épithète à aiβi.srūθrima-, nom de la quatrième des cinq divisions du jour, où la spirantisation s'est produite. Darmesteter (ZA I 26 n6) propose une étymologie par gā "chanter". Aveu d'impuissance de K. Hoffmann (StudPagliaro III 25 n2) qui croit aussi à un emprunt au gâthique.

sérieusement [1]. Une correction +aēibiš, I. pl. du pron. pers., pourrait à la rigueur s'appuyer sur la traduction pehlevie ʿLHšʾn [2] et sur la tradition manuscrite, qui n'exclut pas cette solution :

aibiš	Jpl Mf2 Ll.2 Brl B2 K10 M2 O2 Ml 2
abiš	Dh 1
aēbiš	L4
aēibiš	Bl Ml 3.4 P2 Pt2 Jb

Il est évident que la phrase n'y trouverait aucune signification. Il s'agit, d'une part, d'une mauvaise compréhension du traducteur pehlevi et, d'autre part, d'une lectio facilior qu'on doit rejeter.

On ne peut souscrire non plus à l'hypothèse de Pedersen (KZ 40, 1907, 131 sq.) qui compare aibiš à la forme abiš du v.-p., où l'on s'accordait alors à reconnaître une préposition (Bartholomae : "dabei"). Pedersen s'efforce de démontrer son sens négatif, approximativement "dépourvu de". Bartholomae (ZAirWb 106) ne rejette cette hypothèse qu'en arguant de l'incertitude générale qui pèse sur le V.3,24. Mais on sait de manière presque certaine, depuis F.W. König (RID 70 sq.), que abiš (ʾbyš) signifie "l'eau" et, plus précisément, depuis Kent (JAOS 62, 1942, 269 sq.; OP 168), qu'il faut voir en abiš l'I. pl. de ap- "l'eau" (*ap-biš) [3].

Toute solution qui ne postule pas un préverbe aibi est exclue. Reste à déterminer la racine auquel celui-ci est adjoint. Bartholomae propose āz "exiger", véd. īh, īhate. āz est connu en av. [4], mais n'apparaît jamais avec le préverbe aibi. En indien, īh n'est guère attesté, tout

1. La même raison - sens insuffisant - s'oppose à une correction +aibištat̰, forme conjuguée du verbe *aibi-stā (av. auua-auui-stā "entrer" et véd. abhí-sthā "fouler aux pieds"). L'absence de spirantisation continuerait à faire problème et il serait malaisé d'analyser la forme.

2. La traduction pehlevie est une copie mot à mot : MH Lʾ ZNH zmyk (MN ZK) ʾsʾnyh ʾMT dyl ʾkyšt ŠKBHWNyt ʾMT PWN kššn' kššn ʾwmnd (ʾYK ʾnʾp ʾytwn' ZLYTWNd) ʿLHšʾn ZK ŠPYL MDM - mʾnšnyh (KN - ʾpʾyt twhm) ʾytl clʾytyk hwlwst' MNW dyl ʾBRH lpd ʿLHšʾn ZK ŠPYL gwšn' (KN - ʾpʾyt)

3. Cette phrase a été examinée par Utas (OS 15-16, 1965-66, 118 sq.), qui conclut avec un certain scepticisme. On trouvera chez lui toutes les références bibliographiques utiles. nāviyā a été considéré comme épithète de tigrā "le Tigre" sous-entendu ("Et il était par les eaux navigable" - Kent, loc. cit.) ou de abiš, sujet à l'I. pl. ("Et l'eau était navigable" - K. Hoffmann, HbOr 18). L'expression demeure énigmatique. Il faut exclure, de toute manière, le rapprochement entre v.-p. abiš et av. aibiš.

4. Il faut maintenant ajouter au relevé de Bartholomae iziieinti (FrA.10), iziieitica et iziiōit̰ (FrA.11) : voir Klingenschmitt (MSS 29, 1971, 163).

au moins dans la langue la plus ancienne, où on ne trouve que sám īhase (VS 36, 21-22). Dès lors, on donnera raison à Duchesne-Guillemin (Comp 55) qui propose d'attribuer aibiš- à iš "désirer". L'existence d'un verbe avestique aibi-iš a été contestée par Humbach (MSS 9, 1956, 66 sq.) : il semble en effet qu'on ne peut lui rapporter l'expression išasąs aibī du Y.51,19 [1]. Mais cela ne signifie pas que l'existence de *aibi-iš soit impossible en av.. abhí-iṣ apparaît en véd. dès l'AV XII 3,34, 41 et 42. Il semble donc recommandé de recourir à cette racine verbale pour analyser aibiš-, qu'on traduira par "qui désire, désireux". Ce fut d'ailleurs, à un moment donné, déjà l'opinion de Geldner (KZ 30, 1890, 522 n3) [2].

Il devient maintenant possible de tenter une élucidation de la phrase. L'interprétation de Geldner (KZ 30, 1890, 522) et celle de Bartholomae se heurtent sur un point : la valeur à accorder à tat̰. Pour Geldner, il a une valeur pronominale et dépend immédiatement, en tant qu'objet direct, de aibiš. Pour Bartholomae, c'est une simple particule adverbiale. L'hypothèse de Geldner me paraît préférable : les listes du Wörterbuch (630) montrent que tat̰ adverbial est rare en dehors d'un système de corrélation.

Geldner et Bartholomae veulent l'un et l'autre accorder vaŋhēuš au mot suivant. L'expression tout entière aurait ainsi une valeur de G.-Abl.. Que aršānō soit un G. peut à la rigueur être accepté. L'av. manifeste, pour la flexion des noms, un certain flottement dans l'application de l'apophonie. Autre chose est de aiβi.šōiθna. Geldner, en corrigeant par un D. +aiβi.šōiθne, correction qu'il n'a pas maintenue dans son édition, et Bartholomae, par un L. +aiβi.šōiθni, n'ont d'autre but que de poser un cas qui puisse parfois se substituer au G..

En fait, aiβi.šōiθna n'est clair ni pour le sens ni pour la forme. Il est sûr que son interprétation ne peut être séparée de celle de aiβi.xšōiθne, V.2, 25 et 33 : āat̰ təm varəm kərənauua carətu.drājō kəmcit̰ paiti caθrušanąm narąm aiβi.xšōiθne carətu.drājō kəmcit̰ paiti caθrušanąm gauuąm gāuuaiianəm .

Cette désinence de D. sg. athématique semble confirmer le thème

1. Il s'agit d'une forme particulièrement obscure. Récemment, Insler (KZ 84, 1970, 192 n10) attribue au thème išasa- (Y.31,4, Y.50,2 et Y.51,19) le sens de "to establish". Il croit maintenant (The Gāθās of Zaraθuštra, inédit, 142) que išasa- vaut pour *iša-, de iš "désirer". Mais c'est avec un aveu inquiétant : "I have no explanation for the origins of the practise of writing -šas- for *-š-."

2. Sa traduction est devenue : "Denn nicht ist diese erde froh, welche lange brach lag, die doch (von einem landmann) beackert werden sollte, solches von einem guten bewohner wünschend. Ebenso ein junges schönes weib, das lange ohne kinder geht, solches von einem guten mann wünschend".

aiβi.šaētan- postulé pour les trois passages par Geldner (loc. cit.), Bartholomae (Grdr 145 et KZ 41, 1907, 335), A. Grégoire (KZ 35, 1899, 113) et Benveniste (Inf 52; BSL 52, 1957, 18; Oss 18 sq.). aiβi.xšōiθne aurait fonction d'inf.. Mais le même aiβi.šaētan- aurait alors un sens d'abstrait au V.2 et un sens d'agent au V.3,24. Seul Grégoire fait la remarque et préfère lui attribuer dans tous les cas un sens d'abstrait.

La tradition manuscrite révèle une alternance entre °θna, °θni et °θne qui ne laisse pas d'être inquiétante :

	°θna	°θni	°θne
V.3,24	L4 Bl Ml 3.4 P2 M3 Pt2 Brl P10	Ll.2 B2 K10 Dhl M2 02 Jpl Ml 2	Mf 2
V.2,25	P10 Jb	B2 Ll.2 Brl Dhl 02 M2	Mf2 Jpl Bl Ml 3.4 P2 Pt2 L4a
V.2,33	-	Mf2 Ll.2 Brl Dhl 02 M2	Jpl Bl Ml 3.4 P2

On ne peut exclure que ces formes appartiennent à un nom thématique. On aurait affaire à un dérivé aiβi.šōiθna-, de ši "habiter", comme on a šiiaoθna- "l'action", de šiiu "ébranler". Au V.2,25 et 33, on peut conserver une forme aiβi.xšōiθne, bien représentée dans les manuscrits, en y voyant un L. sg.. Le sens ne s'y oppose pas : "Alors, fais cet enclos de la longueur d'une carrière sur chacun de ses côtés dans l'habitation des hommes, (fais le) de la longueur d'une carrière sur chacun de ses côtés comme emplacement pour les vaches" (1). Au V.3,24, deux possibilités s'offrent à nous. Ou bien on acceptera la leçon aiβi.šōiθna, qui est bien représentée, et on y verra l'Acc. pl. du nom neutre aiβi.šōiθna- "l'habitation". Ou bien on considérera qu'aucune leçon n'est la bonne et qu'il faut rétablir une voyelle finale devenue inintelligible. On restituera ainsi un Acc. pl. original +aiβi.šōiθnā, du nom m. aiβi.šōiθna- "l'habitant" (2).

Ainsi vaŋhəuš serait un G. qualitatif de tat et ce dernier s'ordonnerait avec aiβi.šōiθna ou +aiβi.šōiθnā d'abord, avec aršānō ensuite, en un double Acc., celui de l'objet direct et celui de son attribut. C'est une construction habituelle au verbe iš. Ainsi le Y.71,13 : zaraθuštrō

---

1. Sur gāuuaiiana-, voir p. 405.

2. Ainsi cyautná- est-il masculin avec, apparemment, un sens de nom d'agent au RV X 50,4 : bhúvo nṝ́ṃś cyautnó víśvasmin bháre jyéṣṭhas ca mántro viśvacarṣaṇe "Tu es l'incitateur des hommes en tout combat et le meilleur conseil, ô toi qui appartiens à chaque peuple".

uruuaθəm θrātārəm isōit "Zaraθuštra désirait un ami qui soit protecteur". Cette syntaxe serait d'autant plus admissible au V.3,24 si aiβi.šōiθna (ou +aiβi.šōiθnā) et aršānō étaient des notations ajoutées à la suite d'une citation gâthique. Qu'un certain flottement, dû à l'incompréhension, se soit ensuite manifesté dans la tradition manuscrite, cela n'est pas étonnant.

Cette analyse est la seule qui satisfasse pleinement à la syntaxe du texte tel qu'il a été transmis. Mais peut-on se fier à ce donné ? Tout est là. Deux objections subsistent : l'absence de spirantisation n'est expliquée qu'au moyen d'une hypothèse indémontrable. Au niveau du sens, on peut se demander si, en bonne morale zoroastrienne, une femme peut se permettre de désirer des hommes. Il est vrai qu'il s'agit surtout, pour elle, d'obtenir une descendance. On peut aussi se demander quel est ici le sens exact de aršan-. aršan- employé absolument désigne l'homme viril; en tant qu'épithète d'un nom d'animal, il signifie "mâle". Faut-il voir dans aršan-, au V.3,24, "l'enfant mâle" ? Hypothèse indémontrable, mais qu'il faut évoquer si on veut faire le tour des possibles. On traduira donc : "Et la terre n'est pas une joie, qui a reposé (ou repose) longtemps non cultivée, elle qui doit être cultivée par le cultivateur; elle est désireuse de ceci de bien : des habitations (ou des habitants); ainsi la jeune fille de belle taille qui va longtemps sans fils est désireuse de ceci de bien : des (enfants) mâles".

1.1.1.2. aṣ̌ō.iš- "qui a le désir d'Aṣ̌a".

Y.42,6 - aθaurunąmcā paitī.ająθrəm yazamaidē yōi iieiią dūrāt aṣ̌ō.īšō daxiiunąm

Sinon pour la forme verbale iieiią (1), cette phrase ne pose pas de

---

1. La leçon iieiią (P6), retenue par Geldner et corrigée en +iieiiąm par Bartholomae, connaît de nombreux rivaux : iieiiṇ Mf2, iieiiṇn K4, iieiiṇdūrāt J3 Pl1 Jpl, iieąn 02 K10 L2 Dhl Bbl, iieiiąm J7, iie.iiąm J6 Hl Ll3, yeiiąm S2, yevąm Kl1, ye.vąm Lb2, yōiieiiąm L3, iieąm B2 Ll, yən Cl, īeiiṇ K5, īeiiṇn Pt4, īeiiąn Mf1, īeiiən Sl, īeiiąm J4, ieąm Pl, yąm L20, yaṇdūrāt J2.
Pour Bartholomae, il s'agit d'une forme de subj. parf. (Wb 148) ou de subj. prés. à redoublement (ArFo II 71). Kuiper (UnvMemVol 87) croit au contraire que cette forme "may stand for +yōi.eiiąm (*yai ayan) and should be taken as a subjunctive form (like vedic ayan ŚB III 42,9) rather than a reduplicated present". Karl Hoffmann établira, dans son ouvrage sur l'archétype sassanide, qu'il faut faire confiance aux manuscrits du Yasna Sāda iranien, qui postulent une forme originale +iieiiən contre celles à finale °ą, °ąn, °ąm. Il s'agirait d'une 3ème pl. subj. parf. A. régulière. On peut analyser de la même manière yeiienti, au Y.57,14, mais en remarquant la désinence primaire. Un doute subsiste cependant : la tradition manuscrite n'exclut pas un simple présent, qu'elle ne recommande pas non plus : yeiṇti Mf1 Jpl K4.11.10 J6.7 Hl Jml Ll3 Ptl Fl S2 02, yeṇti El, yeiṇte Dhl, yeiiṇti J2 P6, yeiiṇte K5, yeiiaṇti Pl1 J4, yeiieṇti Pt4.

problèmes d'interprétation très graves. Elle n'est cependant pas dépourvue d'ambiguïtés. Darmesteter (ZA I 276) comprend le rapport de iieiia à aṣ̌ō.īšō comme celui du verbe à l'apposé du sujet : "Nous sacrifions à l'arrivée des prêtres, qui viennent du lointain, désireux de sanctifier le pays". Bartholomae, au contraire, y reconnaît le rapport du verbe au complément de direction (ap. Wolff, Av 71) : "Und die Rückkehr der Priester verehren wir, die fernhin (zu denen) gehen, (die) in den (andern) Ländern das Aṣ̌a suchen". Les études ultérieures prennent l'un ou l'autre parti sans se justifier : Nyberg (Rel 283) et Duchesne-Guillemin (RelIrA 144) s'opposent à Bailey (AION-L 1, 1959, 141) qui, suivant Darmesteter, définit aṣ̌ō.iš- comme "the epithet of aθaruuan-".

Le sens même d'aṣ̌ō.iš- n'est pas éclairant, car l'épithète peut s'appliquer aussi bien au prêtre qu'à celui qui désire sa venue. En fait, la phrase contient deux indices contradictoires [1]. Bartholomae s'appuie sur le sens de paitī.ajaθra- "le retour", qui suggère que la relative nous entretient du départ des prêtres. Darmesteter, par contre, s'efforce de comprendre d'une manière stricte l'Abl. dūrāṯ. Il semble que Bartholomae ici ait eu raison. Il est clair que l'Abl. sert parfois à indiquer le lieu ou la direction plutôt que l'origine (Reichelt, ElB 25).

Le contexte n'en est pas moins trop peu significatif pour permettre de décider entre plusieurs étymologies possibles d'aṣ̌ō.iš-. Le premier terme peut représenter tout simplement aṣ̌a-, comme on le veut généralement à la suite de Bartholomae, ou un phonétisme particulier de arəta- comme le propose fugitivement Bailey (loc. cit.) :"The epithet of aθaruuan- in Yasna 42, aṣ̌ō.iš- "seeking Aṣ̌a", may well contain the later form of arəta- ("wealth") in this arətō.karəθna-". Il me paraît prudent de s'en tenir à la première hypothèse, celle de Bailey laissant place à trop d'incertitudes. Elle se fonde sur l'étymologie déjà fort douteuse qu'il fait de hamaspaθmaēdaiia- qui, accordé à ratu-, désigne une époque de l'année où il reconnaît une fête de la bière. arətō.karəθna- en est l'épithète, et c'est aller vite en besogne que d'affirmer péremptoirement, sans parallèle d'aucune sorte et sans hypothèse étymologique, que "in arəta- we have a word for "wealth" and in kar "make, make use of"." arətō.karəθna- doit avoir un sens tout différent [2] et il est abusif d'utiliser son premier terme pour élucider

1. La traduction pehlevie, sans valeur, s'efforce maladroitement de les concilier : ZK ZY ʾslwnʾn LʾWHL YHMTWNšnyh YZBHWNm MNW SGYTWNʾnd MN LHYK PWN ʾhlʾdyh B ͨ YHWNšnyh ʾwʾ MTʾ "Je sacrifie au retour des prêtres qui seraient allés, de loin, par désir de sainteté, vers le pays".

2. Voir p. svte.

celui de aṣ̌ō.iš-, qui s'en distingue phonétiquement, même si cette différence n'est pas irréductible, et qui paraissait identifiable jusque là. Le parallèle invoqué ci-dessous est d'ailleurs décisif.

Le second terme °iš- est, quant à lui, susceptible de trois interprétations qui ne se heurtent à aucune difficulté sémantique ou grammaticale. On peut analyser aṣ̌ō.iš- comme un bahuvrihi à second terme °iš- "la vigueur" et le traduire par "qui a la vigueur d'Aṣ̌a". Il peut s'agir aussi d'un composé à rection verbale dont le second terme doit être rapporté à ^{2}iš "promouvoir", ce qui lui donnerait le sens de "qui promeut Aṣ̌a". Mais l'hypothèse de Bartholomae, s'appuyant sur ^{1}iš "désirer", est confirmée par un parallèle très précieux : l'expression aēšē aṣ̌ahiiā "dans le désir d'Aṣ̌a" du Y.28,4 [1]. Que le dérivé

2. Bartholomae renonce à donner une explication de hamaspaθmaēdaiia-, mais rejette celle de ses prédécesseurs. Roth (ZDMG 34, 1880, 705), recevant l'appui de de Harlez (ZDMG 36, 1882, 637 sq.), y voit la composition du verbe ham-ā-sū (forme compositionnelle du participe) "faire prospérer" et de l'équivalent du véd. médha- "la force de l'homme". Kern (ap. Caland, Tot 64 sq. n2) propose une analyse *ham-aspa(δ)maēdaiia- où transparaîtrait l'indien aśvamedhá-. Avec ratu-, ce serait donc "das alljährliche Pferdeopfer".

On ne peut séparer hamaspaθmaēdaiia- du v.-p. spāθmaida- qui est attesté sûrement en DNb 30, au L. sg. spāθmaidayā. Sur ce mot et les études sémantiques sur hamaspaθmaēdaiia- ultérieures à l'Altiranisches Wörterbuch, on consultera Herzfeld (ApI 310 sq.), qui propose de traduire par "caserne". Le sens d'"armée" est relativement bien assuré par le contexte (Brandenstein et Mayrhofer, Ap 142). XDNb 34-35 a une orthographe fautive (spʾytiyyʾ) (Hinz, AFF 50). On trouvera chez Klingenschmitt (FiO § 361) l'interprétation que K. Hoffmann donne à ces faits. (spʾytiyyʾ) laisse supposer qu'il y a eu haplographie en DNb 30 et qu'il faut restituer un L. +spāθmaidayayā de spāθmaidaya-. La concordance entre le v.-p. et l'av. est donc parfaite. Malgré l'impossibilité à établir une étymologie sûre - spaθmaē° apparenté à spāδa- "l'armée" et °daiia- dérivé de dī "voir" ? -, le sens est relativement clair. hamaspaθmaēdaiia- désignerait la revue des troupes et, déterminant ratu-, le moment où elle a lieu. Quant à arətō.karəθna-, après que Roth (loc. cit.) l'eut traduit "in der alle - (winter -) arbeiten ausgeführt werden", on s'est entendu à lui donner le sens de "où on accomplit le rite" (Bartholomae; Duchesne-Guillemin, Comp 118; Benveniste, Inf 107; DonNyb 26). Son dérivé +arətō.kərəiθina- (Klingenschmitt, op. cit.) est traduit ycšn krtʾl "qui accomplit l'offrande" au F.7. Il faut comparer arətō.karəθna- au véd. ṛtám kṛ "accomplir le sacrifice". Mais, vu le sens de hamaspaθmaēdaiia-, il vaut mieux retenir celui que cette expression présente au JB II 254, à savoir "prêter serment". Ainsi hamaspaθmaēdaiia- arətō.karəθna- signifierait "la revue des troupes, quand a lieu la prestation de serment". On est loin d'un *arəta- "prospérité". Cette interprétation de hamaspaθmaēdaiia- avait été proposée, mais sur des bases douteuses, par Darmesteter (ZA I 292 n46).

1. La phrase tout entière se lit yauuaṯ isāi tauuācā auuaṯ xsāi aēšē aṣ̌ahiiā "Tant que je le puis et suis puissant, je veux enseigner dans le désir d'Aṣ̌a". Bartholomae suppose un inf. et compare la construction

thématique aēša- appartienne bien à iš "désirer", c'est démontré par l'équivalent védique éṣa- et par le Y.68,4, où la coordination avec vaēδa- est éclairante : razištahe paθō aēšəmca vaēδəmca "le désir et la recherche du chemin le plus droit". C'est exactement la même corrélation qui incite Oldenberg (ZDMG 62, 1908, 473 sq. = KlSchr I 284) à reconnaître iṣ "désirer" dans le védique iṣṭí- au RV I 62, 3 : índrasyáṅgirasāṃ ceṣṭaú vidát sarámā tánayāya dhāsím "Indra et les Aṅgiras étant dans le désir, Saramā a trouvé la source de vie pour sa descendance" (1).

1.1.2. iš "mouvoir puissamment" ou *iš "faire prospérer".

1.1.2.0. iš- "la vigueur".

Bartholomae attribue à iš "désirer" le nom-racine simple iš- et le traduit par "Wunsch". Après une étude systématique, Humbach (IF 63, 1957-58, 44 sq.; II 10) a comparé ce nom au véd. íṣ- "la vigueur" et l'a traduit par "Kraft", en se fondant sur la traduction "Stärkung" de Andreas et Wackernagel (NGG 1913 368). Le parallèle avec le véd. est décisif : iš- est attesté cinq fois, dont trois dans les Gāthās, au sein de passages où il faut bien reconnaître qu'il désigne une abstraction rituelle :

Y.28,7 - dāidī tū ārmaitē vīštāspāi īšəm maibiiācā "Donne, ô Ārmaiti, la vigueur à Vīštāspa et à moi".

Y.28,9 - yūžəm zəuuištiiåŋhō īšō xšaθrəmcā sauuaŋhąm "Vous (êtes) les vigueurs les plus rapides et le pouvoir sur les prospérités".

Le rapport entre iš- et sauuah- "la prospérité" est particulièrement significatif.

(suite)
au véd. rāyá éṣe (RV V 41, 5 et 8). Suivi en cela par Benveniste (Inf 64), il y voit non le L. sg. d'un thème aēša-, mais le D. sg. d'un nom-racine *aēš- (Grdr 145). Cette hypothèse n'est pas acceptable. Les deux composés que nous venons de considérer montrent que le nom-racine de iš "désirer" figure au degré zéro, ce qui est habituel pour le schéma sonante plus consonne. On ne peut être qu'extrêmement sceptique devant une variante à degré plein *aēš- non attestée ailleurs - aēšəm, du Y.68,4, étant lui-même ambigu. Il est clair que aēšē aṣ̌ahiiā exprime, de manière analytique, la même idée que le composé aṣ̌ō.iš-. Il n'y a que le type de dérivation qui différencie °īšō de aēšē. On sera d'accord avec Humbach (II 9) pour y voir le L. sg. de aēša-, sans se prononcer, car ce n'est guère possible, sur la valeur nominale ou infinitive du mot.

1. Nous traduisons dhāsí- selon Renou (EVP XVII 25).
En ce qui concerne iṣṭí-, il faut mentionner une autre étymologie, par Burrow (BSOAS 17, 1955, 326 sq.). Nous envisageons cette hypothèse p. 18.

Y.50,4 - at̰ vå yazāi stauuas mazdā ahurā
hadā aṣ̌ā vahištācā manaŋhā
xšaθrācā yā īšōståŋhat̰ ā paiθī

"Je veux sacrifier pour vous, en vous louant, ô Ahura Mazdā, avec Aṣ̌a, Vahišta Manah et Xšaθra, en compagnie duquel on pourrait se tenir sur le chemin de la vigueur".

Y.38,4 - īšəm vaŋᵛhīm ... yazamaidē "Nous sacrifions à la bonne vigueur".

iš- fournit la meilleure explication qu'on puisse donner de īša, au Y.65,8. L'adv. "alsbald, gleich" de Bartholomae demeurait inexpliqué :

təm aoi t̰baēšå īša paitiiaṇtu "Que ses haines se retournent sur lui grâce à la vigueur".

Voir dans īša l'I. sg. de iš-, c'est une hypothèse rapidement mentionnée par Humbach (IF 63, 1957-58, 45 n14). Elle me paraît évidente et assurée par le RV VI 68,5 : iṣā́ sá dviṣás tared dā́svān vámsad rayím rayivátaś ca jánān "Puisse le donateur surmonter l'inimitié grâce à la vigueur, qu'il conquière la richesse et les gens pourvus de richesse". La vigueur rituelle aurait ainsi conservé, de part et d'autre du domaine indo-iranien, un de ses pouvoirs : elle permet de vaincre les hostilités.

iš- est premier terme de composé dans īšā.xšaθriia- au Y.29,9 :
at̰cā gə̄uš uruuā raostā yə̄ anaēšəm xšąnmə̄nē rādəm
vācim nərəš asūrahiiā yə̄m ā vasəmī īšā.xšaθrīm

On s'est le plus souvent rangé, pour traduire ces deux vers, à l'analyse de Bartholomae. Duchesne-Guillemin (1948 197) propose : "Alors l'âme du boeuf gémit : "dire que je dois me contenter pour tuteur du verbe impuissant d'un homme sans force, moi qui désire un maître fort"." Ainsi encore Hinz (1961 167) et Lommel (1971 28). Il faudrait donc voir dans īšā°, comme dans anaēša-, un dérivé de is "être maître". °xšaθriia- serait un dérivé à sens d'agent de xšaθra-.

L'hypothèse de Humbach (MSS 4, 1954, 56 sq.; MSS 7, 1955, 78 n14; IF 63, 1957-58,45; II 17) paraît de loin préférable : anaēša- est un dérivé de iš, véd. iṣ, íṣyati "mouvoir puissamment", et īšā° est l'I. sg. de iš- "la vigueur". L'interprétation étymologique que Bartholomae donne de ces deux mots est relativement impuissante à rendre compte de la palatalisation de la sifflante : un élargissement -s- peut à la rigueur en rendre compte (voir p. 340). Celle de Humbach, par contre, s'appuie sur la conjonction fréquente entre iš- et xšaθra- (voir les attestations de iš-). °xšaθriia- n'est pas un nom d'agent, mais un nom abstrait "le pouvoir", le composé constituant un bahuvrihi "qui détient

un pouvoir grâce à la vigueur" [1]. On traduira : "Alors, l'âme de la vache a gémi : "qu'on prenne attention au tuteur, à la voix de l'homme impuissant, lui que je veux pourvu de pouvoir grâce à la vigueur"."

Sur iš- premier terme d'un composé išud-, voir ci-dessous.

Le nom-racine iš- est donc attesté avec certitude, mais on écartera l'explication de Bartholomae pour adopter celle de Humbach. C'est l'équivalent du véd. íṣ-, du verbe iṣ, íṣyati, iṣṇā́ti "mouvoir puissamment" (ou d'une racine verbale *iṣ "faire prospérer" [2]).

1.1.3. ud/vad "mener".

1.1.3.1. išud- "l'apport de vigueur".

L'Avesta atteste non seulement un dén. išūidiia- qui correspond au dén. véd. iṣudhyá-, mais aussi le nom išud- sur lequel repose la formation verbale. Bartholomae traduit celui-ci par "Schuldforderung".

Böhtlingk et Roth (PW I 829) traduisent iṣudhyá- par "anflehen, erbitten". Lommel (KZ 67, 1940, 16 sq.), après une analyse d'ensemble des trois mots, se résout à traduire les dén. par "beten" et išud- par "Gebet" [3]. Depuis Pischel (VedSt I 191), on voit dans išud- une formation à partir de iš "désirer" (voir Mayrhofer, EW I 93).

1. Une explication différente est fournie par Lentz (Y.28 948) qui reconnaît aussi iš- dans īšā. Il lui semble cependant qu'il n'y a pas de composé : īšā est un I. directement rapporté à xšaθrīm (pour lequel il maintient un sens d'agent). La vache voudrait donc, selon Lentz, "ein Herrscher mit Kraft".

2. Le véd. íṣ- a été le plus souvent attribué à íṣyati, iṣṇā́ti. Burrow (BSOAS 17, 1955, 326 sq.) a cependant cru pouvoir reconstruire une racine *iṣ "faire prospérer" à partir de quelques formes non conjuguées du Veda : les infinitifs iṣádhyai (RV VII 43,1) et iṣáye (RV VI 52, 15), les participes iṣáyant- (RV X 91,1), iṣitá- (RV VII 33,13) et iṣṇánt- (AV XI 5,1). Sur elle reposeraient les dérivés indien iṣṭí- et avestiques išti-, aēša-, anaēša- et aēšā-. On se trouve ici devant des cas-limite qui échappent à la démonstration comme à la réfutation. Au niveau sémantique - car c'est ici le seul critère -, les propositions de Burrow sont aussi plausibles que l'était l'ancienne étymologie. Ainsi, par exemple, le RV VII 43,1 (prá vo yajñéṣu devayánto arcan dyā́vā námobhiḥ pṛthivī́ iṣádhyai "Dans les sacrifices, que les hommes pieux chantent le ciel et la terre avec hommage, pour la prospérité (ou pour l'impulsion) et le RV VI 52,15 (asmábhyam iṣáye víśvam ā́yuḥ "Pour faire prospérer (ou pour impulser) toute notre durée de vie") s'accommodent-ils d'un sens ou d'un autre. On trouvera, pour íṣ-, la bibliographie chez Mayrhofer (EW I 556). Sur le rapport entre iṣirá- et ἱερός, on consultera, en dernier lieu, Ramat (Sprache 8, 1962, 4 sq.) et Schmitt (Dicht 109 sq.).

3. Dans son ultime traduction des Gāthās, Lommel (1971 52) ne traduit plus išud-.

Mais, si *-udh- est un suffixe, il faut reconnaître qu'il est inusité et que *išudh- est seul à représenter ce type de dérivation. On ne peut lui adjoindre, selon les apparences, que les substantifs védiques pṛkṣúdh- "l'aliment" et śurúdh- "la boisson fortifiante". śurúdh- est d'une étymologie obscure. Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 484) le rattachent à śṝ "mélanger" et le comparent au grec κόρυθ- "le casque", mais on se reportera au scepticisme de Chantraine (DictE 366). śurúdh- est un témoin particulièrement douteux. pṛkṣúdh-, hapax du RV I 141,4, est considéré depuis Oldenberg (Noten I 144) comme une formation secondaire sur pṛ́c- "l'aliment" d'après vīrúdh- "la plante" [1] :

prá yát pitúḥ paramā́n nīyáte pary ā́ pṛkṣúdho vīrúdho dáṃsu rohati

"Quand on le conduit en avant du père suprême, il grimpe dans les aliments, dans les plantes, dans les maisons".

L'hypothèse d'Oldenberg est douteuse dans la mesure où vīrúdh- reste parfaitement analysable en ví-rudh-. Par contre, il est tentant de rapprocher *išudh- de pṛkṣúdh- : íṣ- "la vigueur rituelle" et pṛ́c- "l'aliment rituel" sont presque synonymes. Il est vraisemblable qu'il s'agit du même type de formation.

Humbach (II 28) propose furtivement une explication sans aucun doute plus convaincante que l'explication traditionnelle : išud- serait composé de iš-° "la vigueur" et de °ud-, nom-racine de vad "mener". išud- serait "l'apport de vigueur" et pṛkṣúdh- "l'apport d'aliment" [2].

Cette hypothèse a reçu l'appui résolu de Johanna Narten (Yasna Haptaŋhāiti, inédit), dont je viens de reproduire l'argumentation. Il reste à soumettre cette hypothèse à l'épreuve des contextes.

Y.31,14 - yå išudō dadəntē dāθranąm haca ašāunō "Quels apports de vigueur consistant en dons recevra-t-on du juste ?"

Humbach (op. cit.), comme l'avait déjà fait Lommel (loc. cit. 21), supprime avec raison la différence établie par Bartholomae entre [1]dāθra- "le don" et [2]dāθra- "la récompense", qui n'apparaîtrait qu'ici.

1. Théorie reprise par Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 484) et, avec des nuances, par Mayrhofer (EW II 10) et Renou (EVP V 26 et XII 102). Voir encore Kuiper (Nas 59).

2. Selon Thieme (ZDMG 95, 1941, 343 sq. = KlSchr I 47 sq.; KZ 69, 1951, 172 = KlSchr I 57) śurúdh- représente (p) śu -rúdh- "Vieh mehrend". Une hypothèse originale, mais mal fondée étymologiquement, a été fournie par Bailey (BSOAS 21, 1958, 531 sq.), qui analyse d'abord le véd. śurúdh-, où il croit retrouver un verbe *śur "chasser" survivant dans quelques dialectes iraniens et particulièrement dans le dig. sorun et l'ir. suryn. iš° serait l'élargissement en -s- d'une racine i "donner" attestée dans le hit. pai-/pe- (*pa-ai). Dès lors, "the suffix - udh - can then be simply taken for "the product"."

Lui-même se fait cependant du passage une idée trop complexe en voyant dans išudō dadəṇtē dāθranąm une périphrase pour dāθrā dadəṇtē. Le texte se comprend aisément tel quel, avec un G.. On trouve d'ailleurs une syntaxe semblable au Y.35,15 :

vaocā tā tū išudəm stūtō "Proclame donc l'apport de vigueur consistant en louange".

Y.65,9 – kuθrā tā̊ išudō bauuąn "Qu'en sera-t-il des apports de vigueur ?" [1].

Le dénominatif išūidiia- est attesté exclusivement dans le Yasna Haptaŋhāiti, coordonné à d'autres verbes exprimant une action rituelle :

nəmaxiiāmahī išūidiiāmahī "Nous rendons hommage, nous apportons les vigueurs" (Y.36,5).

yazamaide ... nəmaxiiāmahī ... išūidiiāmahī "Nous sacrifions ... nous rendons hommage ... nous apportons les vigueurs" (Y.39,4).

yazamaide ... friiąnmahī ... nəmaxiiāmahī ... išūidiiāmahī "Nous sacrifions ... nous réjouissons ... nous rendons hommage ... nous apportons les vigueurs" (Y.38,4).

iṣudhyá- et ses dérivés dans le R̥gveda :

RV I 128,6 – víśvasmā íd iṣudhyaté devatrā́ havyám óhiṣe "Pour tout qui apporte les vigueurs, tu as conduit l'offrande chez les dieux".

RV V 50,1 – víśvo rāyá iṣudhyati dyumnám vr̥ṇīta puṣyáse "Tout qui apporte les vigueurs pour (obtenir) la richesse, puisse-t-il choisir l'éclat pour prospérer".

RV VIII 69,2 – pátiṃ vo ághnyānāṃ dhenūnā́m iṣudhyasi "Tu apportes les vigueurs au mari de vos vaches à lait" [2].

RV I 122,1 – divó astoṣi ásurasya vīraír iṣudhyéva marúto ródasyoḥ "J'ai loué (Rudra) avec les hommes de l'Asura du ciel, comme (si je voulais) apporter les vigueurs aux Maruts dans les deux mondes" (iṣudhyā́- "l'apport de vigueur").

RV V 41,6 – iṣudhyáva r̥tasā́paḥ púraṃdhīr vásvīr no átra pátnīr ā́ dhiyé dhuḥ "O vous qui apportez les vigueurs, qui cultivez le r̥ta, que les bonnes épouses confèrent à notre pensée des fécondités" (iṣudhyú- "qui apporte les vigueurs").

Le RV VI 63,7 atteste encore un nom iṣídh- :

prá vāṃ rátho mánojavā asarjīṣáḥ pr̥kṣá iṣídho ánu pūrvī́ḥ "Votre char est lancé, vif comme la pensée, beaucoup d'aliments, d'apports de vigueur (vont) avec".

---

1. Sur cette phrase, voir p. 94.
2. Analysé par H.P. Schmidt (KZ 78, 1963, 19 sq.).

Renou (EVP XVI 46) considère iṣídh- comme un doublet de niṣṣídh- "la récompense", comme on a íṣkr̥-/níṣkr̥- "équiper". Mais, selon Johanna Narten (op. cit.), iṣídh- est une déformation de *iṣúdh- d'après samídh- "le bois à brûler".

En définitive, il est permis de croire à un composé avestique išud- "l'apport de vigueur" manifestant en second terme un nom-racine °ud-, de vad "mener".

1.1.4. kərət "couper".

Les composés qui suivent sont analysés p. 308 sq.. Tous ont subi une thématisation secondaire.

1.1.4. 1-3. nasu̮(m).kərət- "qui découpe les cadavres",
gərəδō.kərət- "qui découpe la vésicule",
zərəδō.kərət- "qui découpe le coeur".

1.1.4.4. +aipi.kərət- "qui met en pièces".

1.1.4.5. baēšaza.kərət- "qui cueille les remèdes".

1.1.5. gar "saluer, souhaiter la bienvenue".

Bartholomae relève dans le Wörterbuch un verbe gar "louer". Attesté trois fois, il l'est deux fois avec le préverbe aibi (ou auui) et une fois avec ā. C'est avec aibi que, à l'exclusion du simple jarəti- [1], il fournirait tous ses dérivés : le nom-racine aibi.gar- "Preis, Lobgesang", l'inf. aibi.gairiiā "einzustimmen in", le nom d'action aibi.jarəti- "Preisen, Preisgesang", et le nom d'agent aibi.jarətar- "Lobpreiser". Toujours selon Bartholomae, il s'agit de l'équivalent du véd. gr̥̄, gr̥ṇā́ti "louer, chanter". Cette étymologie, formellement irréprochable, a été mise en question par Benveniste (JA 1934 178 sq.), qui a reçu par la suite l'appui de Duchesne-Guillemin (Comp 74), de Bailey (TPS 1956 95 sq.) et de Gershevitch (Mi 226). Benveniste lui-même reprenait sa théorie et l'approfondissait en 1951 (BSL 47, 1951, 32 sq.). Son argumentation part du v.-p. *abigarana- "l'amende,

---

1. jarəti-, au F.15, figure sous la forme jarəta et est traduit par ʿHDWNšn'. Comme le suggère Klingenschmitt (FiO § 560), jarəta semble être détaché du N. sg. de aibi.jarətar-. Ce nom d'agent est en effet traduit, au Y.14,1, par MDM-ʿHDWNšnyh'. Ce serait la source de F.15. Le simple jarəti- de Bartholomae est à biffer.

l'indemnité" que nous ont conservé les documents araméens d'Egypte [1].
A partir de là, il s'agissait de revoir tout le matériel iranien de l'Avesta et de remettre en question le sens et l'étymologie d'aibi.gar- et des autres dérivés. Dans chaque phrase où ils apparaissent, un sens dérivé de "prendre, adopter", ou s'impose, ou représente une compréhension plausible. Là ne s'arrêtent pas les arguments. La traduction pehlevie rend toujours le mot par un dérivé de griftan "saisir". aibi.jarəti-, au Vr.22,1, et aibi.jarətar-, au Vr.5,1, sont respectivement traduits par YḤMTWNšnyh et MDM-lsšnyh "le fait d'atteindre", ce qui, pour le sens, revient au même. Bartholomae avait déjà pressenti une solution de cet ordre en traduisant aibi.gairiiā par "einzustimmen" et en s'interrogeant, à propos de jarəti-, sur le fait de savoir s'il ne valait pas mieux, d'après la traduction pehlevie ʿḤDWNšn', y reconnaître le véd. hṛtí-.

Le passage le plus significatif est le Y. 11,17, où l'opposition entre aibigairiiā et paitiriciiā est particulièrement éclairante :

aibigairiiā daiθē vīspā humatācā hūxtācā huuarštācā paitiriciiā daiθē vīspā dušmatācā dūžūxtācā dužuuarštācā.

Bartholomae fait d'aibigairiiā et de paitiriciiā des inf.. Benveniste (Inf 27) rejette cette interprétation pour faire des deux formes le L. sg. respectivement des noms-racines *aibi-gar- et *paiti-ric-. Or, si nous sommes dépourvus de tout point de comparaison pour aibigairiiā, paitiriciiā ne peut être séparé de la forme paitiriciiehe du N. 55 (d'après Sanjana, Nir 110 v.) :

ratufriš apaitiiānō kąhiia ratufriš hauuā yā nmānahē paiti riciieihe ẏezi viš huuāuuōiš dazdē ratufriš

Ce texte est désspérément corrompu et incompréhensible. Il n'en demeure pas moins que +paiti riciiehe ne peut être que le G. sg. d'un

1. La graphie araméenne (ʾbygrnʾ) est difficile à interpréter. La restitution abigarana n'est pas la seule possible. On ne peut exclure abigadana (Scheftelowitz, ap. Schaeder, IrB 264 n2), qui ne fournit pas d'étymologie plausible, et *abigrāna, de *abi-grabana (Hübschmann, PStud 92 et 181), quoique la contraction soit mal justifiable. En dernier lieu, voir les hésitations de Eilers (AfO 17, 1956, 332 sq.).
Il reste que *abigarana est d'une morphologie inquiétante : ce type de dérivation entraînerait normalement *abijarana. On a peut-être affaire à *abigarna ou *abigrāna, c'est-à-dire au verbal de gar ou au dérivé de grā, si niγrāire (Bthl 512) doit être rapproché de βάλλω, ἔβλητο "jeter" (voir p. 151). De toute façon, quelque étymologie que l'on puisse retenir, il y a un écart sémantique inexplicable entre la racine de base et (ʾbygrnʾ).
Le point de départ de l'analyse de Benveniste est fragile. Mais c'est de peu d'importance, car les indices avestiques suffisent à la fonder.

d'un thème paiti-riciia- que Bartholomae analyse raisonnablement comme un gérondif, "reliquendus". Il est à peu près incontestable que aibigairiiā et paitiriciiā sont les Acc. pl. nt. des gérondifs aibi-gairiia- et paiti-riciia- [1]. On fera des énumérations humatācā hūxtācā huuarštācā et dušmatācā dužūxtācā dužuuarštācā des Acc. pl. dépendant de daiθē, de aibigairiiā et de paitiriciiā leurs attributs respectifs. L'emploi de dā dans le sens de "établir comme, rendre", avec un double accusatif, celui de l'objet direct et celui de son attribut, n'est pas exceptionnel. On se reportera, à titre d'exemple, au Y.40,3 : dāidī at̰ mazdā ahurā nərąš ... vāstriiāṇg "Rends, ô Ahura Mazdā, les hommes agriculteurs". Le Y.11,17 peut se traduire comme suit : "J'établis que les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions doivent être adoptées, j'établis que les mauvaises pensées, les mauvaises paroles, les mauvaises actions doivent être rejetées".

De toute façon, le sens de "devant être pris, devant être adopté", pour aibi-gairiia-, ne peut guère être éludé. Bartholomae traduisait déjà par "einzustimmen" (Wb 89) ou "anzunehmen" (ap. Wolff, Av 40).

Les autres attestations sont moins claires et n'excluent aucune interprétation. Ainsi le Vr.22,1 : aiia aibi . gara aiia aibi.jarəta yā aməšanąm spəṇtanąm saošiiaṇtąm ašaonąm (gauue adāiš tāiš šiiaoθənāiš). Le texte est tronqué par une citation du Y.35,4 que j'ai mise entre parenthèses. Il est difficile de savoir s'il s'agit de l'éloge et de la louange, ou de l'adhésion et de l'adoption, "envers les Aməšas Spəntas et les justes sacrifiants". Même remarque pour le Y.62,11 et ses parallèles : apąm vaŋʷhīnąm frāitīm paititīm aibi.jarətīmca aiiese yešti "J'appelle au sacrifice le flux, le reflux des bonnes eaux et l'adhésion (ou la louange) envers elles".

Le nom d'agent aibi.jarətar- est attesté trois fois au N. sg. (Y.14,1 : aibi.jarətā, Vr 5,1 : aibi.jarəta, Yt.3,1 : aibi.jarətarəca) dans une même énumération. Par exemple, le Y.14,1 : staotā zaotā zbātā yaštā framarətā aibijarətā. Avons-nous ici, à côté du laudateur, de l'oblateur, de l'invocateur, du sacrificateur et du célébrateur, le louangeur ou le partisan ? Une seule fois, au Y.35,2, aibi.jarətar- figure en dehors de cette énumération : humatanąm hūxtanąm huuarštanąm iiadacā aniiadacā vərəziiamnanąmcā vāuuərəzananąmcā mahī aibī.jarətārō "Nous sommes les louangeurs (ou les partisans) des bonnes pensées, des bonnes paroles, des bonnes actions d'ici et d'ailleurs, qui s'accomplissent et se sont accomplies". Cette phrase fait songer au Y.11,17 et recommande une traduction par "partisan".

1. Ainsi déjà de Harlez (BB 24, 1899, 189 sq.). L'analyse que je présente ici vaut pour le V.5,60.

Il reste à envisager les deux attestations du verbe (Y.70,4 et Vr.4,1). Comme Benveniste remarque lui-même, ces phrases sont non seulement peu significatives, mais elles sont trop corrompues pour qu'on en puisse rien tirer. On peut seulement identifier en aibi (auui) gərəṇte une 3ème sg. prés. Ind. M.. Mais on ne manquera de relever que le Vr.4,1 représente exactement le Y.68,21, à ceci près que auui. gərəṇte a été substitué à mrūmaide. Voilà qui suggère plutôt un synonyme de stu "louer".

L'examen de ces données incite Benveniste à conclure (loc. cit. 180) : "La tradition n'a pas varié : elle associe constamment aibi-gar à l'idée de "prendre". Il y a donc lieu de poser en iranien une racine gar "prendre, garder" = skr. har, différente de gar "chanter, louer" = skr. gir" [1].

Il est visible que l'hypothèse de Benveniste se fonde surtout sur l'examen du sens de aibi-gar et, à cet égard, les deux seuls indices sérieux sont, d'une part, le Y.11,17 et, d'autre part, la traduction pehlevie. Il est surprenant, par contre, que Benveniste ne tente jamais de résoudre les difficultés grammaticales que soulève son hypothèse : il ne les mentionne même pas. En fait, il y en a trois. La première est phonétique. Le verbe indien hr̥, verbal hr̥tá-, semble bien avoir pour initiale une ancienne occlusive palatale sonore aspirée, i.-e. *ĝher (Pokorny, 442). Comment justifier la palatale avestique, alors qu'on attendrait *aibi-zar ? Benveniste pose, pour le Y.11,17 et le Vr.22,1, un nom-racine aibi.gar-. Or le verbe véd. hr̥ est une racine aniṭ qui fournit, dans le R̥gveda (VII 6,5 et X 173,6), le second terme du composé balihŕ̥t- "qui rend tributaire". Comment expliquer que l'avestique ait un nom-racine dépourvu d'élargissement -t- et, apparemment, au degré plein ? Enfin, aibi (auui) gərəṇte figure dans des contextes fâcheux, mais il correspond parfaitement à la catégorie des

1. Benveniste mentionne aussi, avec scepticisme, ā-gar dont l'unique attestation au Yt.13,50 est ambiguë : kahe nō iδa nąma āγairiiāṯ "Duquel d'entre nous louera-t-on (ou adoptera-t-on) le nom ?" De même, on évitera de prendre en considération āgrəmati-, dont l'analyse n'est pas assurée. Duchesne-Guillemin (Comp 74) corollairement à l'hypothèse de Benveniste, rapporte le premier terme āgrə° à ā-gar et traduit "la déesse douée de sollicitude, de condescendance", l'adhésion étant ici celle du dieu à son fidèle, donc colorée de pitié. Mais on verra les opinions divergentes de Herzfeld (ApI 60 sq.), de Bailey (9thC 4) et de Gershevitch (Mi 226 n). Aucune de ces explications ne peut être considérée comme définitive, quoique celle de Duchesne-Guillemin paraisse la plus sérieuse.

On fera moins confiance encore à nijara-, nom propre du Yt.13,101, en raison de la suspicion générale qui pèse sur ces noms propres, de la multiplicité des solutions possibles et du caractère insolite du préverbe ni avec gar.

présents indiens en nā/nī [1]. Ainsi, pour var "choisir", vərəṇte répond au véd. vr̥ṇīté. D'après la conjugaison, gar équivaut donc au véd. gr̥̄ gr̥ṇā́ti, et non à hr̥ qui, en véd., n'atteste que deux thèmes de présent, l'un thématique, hara-, l'autre athématique, har-.

Au niveau du sens non plus, tout n'est pas clair. Certes, le Y.11,17 atteste sans discussion le sens d'"adopter". On ne peut qu'enregistrer la relation sémantique entre aibi-gar, le pehl. griftan et le verbe var "choisir", puisque le Y.35,2, comme le remarque Benveniste, est immédiatement suivi de la notation taṯ aṯ +varəmaidī [2] "c'est ce que nous choisissons". Mais tout le reste est ambigu : auui.gərəṇte peut alterner avec mrūmaide et l'énumération humata-, hūxta-, huuaršta- est, au Y.12,8, objet de stu "louer" : āstuiiē humatəmca manō āstuiiē hūxtəm vacō āstuiiē huuarštəm šiiaoθanəm "Je loue la pensée de bonne pensée, je loue la parole de bonne parole, je loue l'action de bonne action".

Tout se passe donc comme si aibi-gar occupait une position de charnière entre stu et var. Cette impression est confirmée par les attestations du véd. abhí gr̥̄. Grassmann donne six fois à abhí gr̥̄, sous la numérotation 5, le sens de "wohl gefällig aufnehmen". Cinq passages me paraissent parfaitement clairs [3] :

RV I 15,3 - abhí yajñám gr̥ṇīhi no gnā́vo néṣṭaḥ píba r̥túnā "Agrée notre offrande, maître des femmes divines, ô Neṣṭar, bois selon le temps".

RV III 6,10 - sá hótā yásya ródasī cid urvī́ yajñáṃ-yajñam abhí vr̥dhé gr̥ṇītáḥ "Il est le hotar dont les deux mondes si vastes agréent sacrifice après sacrifice, pour qu'il croisse".

RV VII 38,4 - abhí yám devy áditir gr̥ṇā́ti savám devásya savitúr juṣāṇā́ abhí samrā́jo váruṇo gr̥ṇanti abhí mitrā́so aryamā́ sajóṣāḥ "Lui que salue la déesse Aditi, se réjouissant de l'incitation du dieu

1. Seul Jp 1, au Y.70,1, offre une variante garəṇte commode pour Benveniste. Celui-ci, d'ailleurs, introduit cette forme dans les textes qu'il cite sans signaler la correction. Mais c'est une leçon mal attestée et le pluriel ne laisse pas d'être embarrassant.

2. Correction de Johanna Narten (op. cit.).

3. On écartera le RV I 10,4 où la coordination avec svr̥ "bruire" et ru "crier" recommande la traduction "chanter" de Renou (EVP XVII 6) : éhi stómām̐ abhí svarābhí gr̥ṇīhy ā́ ruva "Viens vers les corps de louange, retentis (à leur encontre), chante (à leur encontre), hurle".
Voir encore les exemples cités par Burrow (BSOAS 20, 1957, 135), qui inclut à tort celui-ci. La présente analyse rejoint en partie les conclusions de ce dernier dans son article "Sanscrit gr̥̄/gur- "to welcome" (BSOAS 20, 1957, 133 sq.). Les analyses sémantiques de Burrow sont irréprochables. Mais je vois mal pourquoi vouloir poser à tout prix deux racines distinctes, l'une signifiant "accueillir", l'autre "chanter, louer". Cette dernière signification peut être directement issue de la précédente.

Savitar, lui que saluent en accord les souverains Varuṇa, Mitra avec ses compagnons, Aryaman".

RV X 15,6 - ā́cyā jā́nu dakṣinató niṣadyemáṃ yajñám abhí gr̥ṇīta víśve "Les genoux pliés, établis au nord, acceptez tous ce sacrifice".

RV X 47,8 - abhí tád dyā́vāpr̥thivī́ gr̥ṇītām asmábhyam citráṃ vŕ̥ṣaṇaṁ rayím dāḥ "Que le ciel et la terre l'agréent, donnez-nous une richesse brillante et mâle".

L'idée de "prendre, adopter" inhérente à aibi.gar est parfaitement compatible avec une étymologie par gr̥̄, gr̥ṇā́ti. Ce sens n'est ni surprenant, ni neuf. La racine *g^wr̥ə$_2$ n'a pas eu qu'un destin indo-iranien. Elle se retrouve dans les langues italiques où, au véd. gūrtí-, correspond le lat. grates et l'osque brateis, à gūrtá-, le lat. gratus et le pélignien bratom. Gratus, à côté du sens actif de "reconnaissant", a aussi le sens passif d'"accueilli avec faveur". Cette divergence sémantique avec l'indien gr̥̄ ne résulte pas nécessairement d'une innovation latine, d'une rupture envers le sens rituel technique de "célébrer". Les faits italiques et le sens de abhí-gr̥̄ nous incitent plutôt à nous interroger sur le sens initial de *g^wr̥ə$_2$, à partir duquel tous les autres ont pu se développer. Il est vraisemblable que *g^wr̥ə$_2$ a désigné primitivement un aspect positif des relations humaines, celui de recevoir amicalement l'étranger. Il est ainsi lié à la sphère sémantique de l'hospitalité et de l'accueil. Il semble que Renou (EVP XV 29), dont nous avons à dessein repris la traduction, a été très proche de la vieille signification du mot en traduisant gr̥ṇā́ti par "elle salue" au RV VII 38,4. On comprend dès lors parfaitement l'évolution sémantique du mot à partir de la désignation de l'acte de bienvenue et l'éventail de significations qu'il recouvre dans le R̥gveda : "accueillir", "accepter", "louer". Le sens iranien d'"adopter, prendre", évident au Y.11,17, plausible ailleurs, en est justifié. [1]

---

1. Benveniste (BSL 47, 1951, 32 sq.) applique son hypothèse au v.-p. (ʾgry) qui, en DB I 21 et 22, désigne celui qui est fidèle, dévoué à la politique de Darius : martiya haya agriya āha avam ubartam abaram haya arika āha avam ufrastam aparsam "L'homme qui était agriya, je l'ai récompensé de belle récompense; celui qui était arika, je l'ai puni de belle punition". Selon Benveniste, il faut abandonner la vocalisation agriya- pour āgariya-, adj. dérivé de ā-gar et signifiant "consentant, bien disposé". Cette proposition a été combattue par Gershevitch (Mi 226 n) qui préfère une étymologie par gar "éveiller" : āgriya- serait l'homme éveillé, c'est-à-dire zélé. Brandenstein et Mayrhofer (Ap 101) ne se prononcent pas sur l'étymologie, mais préfèrent, dans tous les cas, une vocalisation āgriya-. L'une et l'autre solution sont en effet possibles et aucun argument décisif ne semble

1.1.5.0. gar- "le chant de bienvenue".

Le nom-racine simple gar- "le chant de bienvenue" est, en dehors de l'expression garō nmāna-, attesté trois fois dans les Gāthās. L'Acc. pl. garō du Y.41,1 est la seule attestation que relève directement Bartholomae :

stūtō garō vahməṇg ahurāi mazdāi aṣ̌āicā vahištāi dadəmahicā "Et nous offrons les éloges, les chants de bienvenue, les prières, à Ahura Mazdā et à Aṣ̌a Vahišta".

Le Y.34,2 contient cependant l'I. pl. :

at̰cā ī tōi manaŋhā mainiiəuščā vaŋhəuš vīspā dātā
spəṇtaxiiācā nərəš šiiaoθanā yehiiā uruuā aṣ̌ā hacaitē
pairigaēθē xšmāuuatō vahmē mazdā garōbīš stūtąm

Cette strophe, qui ne comporte pas de difficultés lexicales majeures, est d'une syntaxe extrêmement obscure. Nous ne nous hasarderons pas à poursuivre une solution incertaine qui n'aurait pas d'incidence sur notre compréhension de garōbīš. Ce dernier est un I. pl.. Bartholomae suppose qu'il s'agit d'un dérivé neutre en -ah- garah- (*garō-bīš). Ce serait non seulement un hapax sans équivalent védique, mais il faudrait encore justifier l'occlusive vélaire sonore initiale, alors qu'on

---

(suite)
se présenter, quoique Darius dût avoir plus de raison de récompenser la soumission à son régime que le zèle - zèle envers quoi ? - et que "consentant" ne doive pas être pris, comme "éveillé", dans une acception métaphorique. Il est significatif que l'un et l'autre savant cite en sa faveur, avec la même conviction, comme si cela emportait la décision, la version accadienne pitqudu "attentif", de paqādu "veiller attentivement".

Si on s'en remet à Benveniste, il nous est peut-être loisible d'utiliser l'opposition avestique entre aibigairiia- et paitiriciia- plus encore qu'il ne l'a fait. Elle permettrait alors d'élucider non seulement (ʾgry), mais aussi (ʾryk) qui n'a pas encore reçu d'étymologie satisfaisante (voir Brandenstein et Mayrhofer, Ap 105 et, depuis, Wüst, PHMA 8-11, 1966, 18 sq.). S'agirait-il d'un dérivé du verbe ric "abandonner" ? Dans ce cas, il faudrait vocaliser āraika (type mreká-) ou ārika (type gaviṣá-). āgriya- et ār(a)ika- désigneraient respectivement l'homme zélé et l'homme négligent ou, plus vraisemblablement, l'homme soumis qui accepte le régime achéménide et le rebelle qui le rejette. Il ne me semble pas que ce soit trop forcer le sens de gar et de ric : ce serait l'application du vieux vocabulaire de l'hospitalité à des faits sociaux nouveaux; en Perse, l'apparition d'un roi des rois imposant son autorité aux pouvoirs locaux; dans l'Avesta, l'introduction d'une nouvelle théologie. Mais ce n'est, malgré tout, qu'une hypothèse très vague. Quant aux rapports qu'entretiendrait un ār(a)ika ainsi compris avec l'av. araēka-, ils demeureraient aussi troubles qu'auparavant, araēka- pouvant après tout s'expliquer aussi par ric. Il serait trop beau que maoiri- araēka- fût "la fourmi qui n'est point prêteuse".

voudrait *jarah-. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'explication de Nyberg (Rel 160) et de Humbach (MSS 8, 1956, 76; II 44), selon laquelle garōbīš serait une variante phonétique de *garəbīš (*gar-bīš), I. pl. du nom-racine gar- [1]. De plus, comme l'a bien vu Humbach, il est clair que la séquence vahmē garōbīš stūtąm représente une stylisation ("dichterische Umstilisierung") de l'énumération du Y.41,4, où le nom-racine était évident. Stylisation bien sûr mal explicable dans l'état actuel de notre connaissance des Gāthās.

Le D. sg. apparaît au Y.28,4 :

yə̄ uruuąnəm mə̄n gairē vohū dadē haθrā manaŋhā
ašīšcā šiiaoθananąm vīduš mazdå ahurahiiā
yauuat isāi tauuācā auuat xsāi aēšē ašahiiā

La forme gairē est répertoriée par Bartholomae comme inf. radical de gar "éveiller". Benveniste (Inf 64) accepte cette analyse. Il vaut toutefois mieux, avec Nyberg (Rel 161) et Humbach (II 9), y voir un D. sg. à valeur nominale constituant la troisième attestation de gar- "le chant de bienvenue" [2]. On traduira : "Moi qui veux prendre garde à mon âme pour le chant de bienvenue en compagnie de Vohu Manah, connaissant les récompenses d'Ahura Mazdā aux actes, tant que je le puis et suis puissant, je veux enseigner dans le désir d'Aša".

A plusieurs reprises, le G. sg. garō détermine nmāna- (ou dəmāna-) et forme avec lui l'expression garō nmāna- qui désigne le séjour où l'âme du juste va après la mort. Cette expression a été habituellement traduite par "la demeure du chant". C'était la solution la plus vraisemblable tant qu'on n'avait pas reconnu la signification initiale de la racine *g^{w}r̥ə₂. Une fois restitué le sens de "recevoir, accueillir", il devient possible de voir en garō nmāna-, comme me le propose oralement Karl Hoffmann, "la demeure de l'accueil" [3]. Ce sens est beaucoup plus explicite et permet de rompre avec celui de "demeure du chant",

---

1. Autrement Kuiper (IIJ 10, 1967, 106).

2. Lommel (1971 22) se range à cet avis, mais tient en réserve la vieille interprétation.

*Insler (op. cit.85) corrige mə̄n gairē en +mə̄ŋg airē, mə̄ŋg représentant mans et airē un inf. de ar "s'élever" : "I who thoroughly bear in mind to uplift myself with good thinking ..." (43). Insler énumère dans son introduction quelques grands types de fautes et distingue entre autres la "false division of words" (VIII sq.). Sans doute y a-t-il, dans les Gāthās, un certain nombre de mauvaises coupures : les relevés d'Insler en font foi. Mais comment les déceler ? Sauf en cas d'évidence ou de témoignage clair de la tradition manuscrite, la correction est souvent arbitraire.

3. L'antonyme drūjō nmāna- "la demeure de la tromperie" ne s'oppose pas mot à mot à garō nmāna- et n'est donc d'aucune aide.

Autres hypothèses pour garō nmāna- : Hertel (Feuerl 117 et Miθraƨr 44

qui anticipe dangereusement sur des conceptions religieuses plus récentes selon lesquelles le paradis est l'endroit par excellence où l'on célèbre la divinité.

1.1.5.1. aibi.gar- "l'adhésion".

aibi.gar- est un hapax du Vr. 22,1 :

aiia aibi.gara aiia aibi.jarəta yā aməšanąm spəntanąm saošiiantąmca ašaonąm

Nous avons discuté cette phrase ci-dessus. Il est à peu près certain qu'on a affaire à l'I. sg. du nom-racine aibi.gar- "l'adhésion" [1].

1.1.6. *gar "avaler" [2].

1.1.6.0. gar- "la gorge".

Yt.17,56 - yatcit mąm tura pazdiiąnta naotaraca āsu.aspa atcit azəm tanūm aguze aδairi maēšahe garō "Quand les Turas et les Naotaras aux chevaux rapides m'ont poursuivie, je me suis cachée sous la gorge d'un bouc".

(suite)
n3) propose "maison du brasier" (gar- = véd. ghar "fondre"), Herzfeld (ApI 60 sq.) et Zaehner (Zurv 214) "maison du trésor" (gar- = grec ἀγείρω "rassembler") et Burrow (BSOAS 20, 1957, 144) "maison de la récompense", par saut sémantique d'après véd. gr̥̄ "approuver".

1. aibi.jarəta, L. sg. de aibi.jarəti-, fait tache sur les I. aiia aibi.gara aiia. Sans doute la voyelle finale -a est-elle due à l'influence du contexte. Sinon, rien n'interdit a priori de voir en aibi.gara le L. sg. d'un thème *aibi.gairi-, nom d'action en -i- du type indien paví- "la purification" (AiGr II 2 298). On aurait alors une syntaxe irrégulière où les adjectifs démonstratifs à l'I. correspondraient à des noms au L.. C'est étrange, mais ce n'est pas exceptionnel. On se reportera par exemple à l'expression aēšma xruui.druuō (Y.10,8 et Yt. 17,5). Voir Bartholomae (IF 10, 1899, 9 sq.). Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse fort évasive.

2. Il n'y a pas d'attestation du verbe, JamaspAsa et Humbach (Purs 45 sq.) ayant, au P. 28, écarté la leçon jarōiš au bénéfice de +x^{v}arōiš :

+x^{v}arōiš +haoməm zaraθuštra bisarəmca +θrisarəmca yaθa +θrisarəm nitəməm "Thou should drink the Haoma. O Zaraθuštra, and (thou should drink it) the second time and the third time, so that at the third time (the portion is) the least".

Le manuscrit TD 2 donne jaraōiš. La correction de JamaspAsa et Humbach est justifiée par la traduction pehlevie ʿŠTHýd hwm et par les parallèles haomō ... yaθa x^{v}arənte (Y.9,16) et haoma.x^{v}arəitiš (Y.10,6). La différence entre les signes graphiques (x^{v}), souvent écrit , et (j) n'est pas irréductible.

Sur l'indo-européen *g^{w}l̥ə et *g^{w}r̥ə, élargissements d'une racine initiale *əʒg^{w}, voir Deroy (StudLing 3, 1949, 18 sq.).

Aši Vaŋᵛhī a dit à la phrase précédente s'être cachée sous la patte d'une vache (aδairi pāδəm gāuš). On s'attend à ce que garō soit le nom d'une autre partie du corps, si impropre qu'elle fût en toute logique à servir de cachette. L'évanescence est un attribut de la divinité et la comparaison avec pāδəm gāuš, qui est assuré, nous dispense de trop nous en tenir aux possibilités du réel. Ce sont alors les ressources de l'étymologie qui font penser à une désignation de la gorge basée sur sa fonction, celle d'avaler, qui est exprimée par le verbe gar.

Sur la foi des composés que nous étudions ci-dessous, l'existence d'un nom-racine de gar "avaler" n'est pas contestable. Mais il n'est pas rassurant que seul l'av. et que, en av., seul le Yt.17,56 atteste le nom-racine simple avec le sens de "gorge". Si ceci n'est pas invraisemblable, c'est que les dérivés de gar sont souvent voués à la désignation de la gorge. Ainsi l'av. garəman- et le skr. gara- [1]. On peut donc tenir cette étymologie pour très vraisemblable.

Pour ce qui est de l'analyse morphologique, Bartholomae voit en garō un Acc. pl.. L'interprétation par un pl. tantum est parfaitement crédible : son apparition est usuelle, en indo-européen, pour les mots qui signifient "la gorge". Le grec σφαγή "l'immolation" est usité au pl. quand il désigne le cou de la victime. Toutes les attestations préclassiques du lat. faux témoignent d'un emploi exclusivement pl. (fauces, °cium). L'unique mention de l'av. garəman-, au V.15,4, est celle d'un L. pl. qui ne doit pas être dû à l'influence du nom précédent : yezi aēte asti dātāhuua arə̊ṇte garəmōhuua viδə̊ṇte "Si ces os demeuraient entre les dents ou restaient dans la gorge".

On ne peut cependant s'empêcher d'envisager la possibilité qu'il s'agisse d'un G. sg.. Si l'av. aδairi réclame uniquement l'Acc. ou l'Abl., si son antonyme upairi ne régit que l'Acc. ou l'I., le RV X 75,3 fournit un exemple de G. après upári. Mais cette hypothèse demeure à peu près indéfendable à cause du parallélisme entre le Yt.17,56 et la phrase précédente où pāδəm est, sans équivoque possible, un Acc..

Sur le plan de l'étymologie comme sur celui de la morphologie, il apparaît que l'interprétation de Bartholomae est parfaitement fondée.

1.1.6.1-2. Y.9,11 : aspō.gar- "qui avale les chevaux",
nərə.gar- "qui avale les hommes".

1. Peut-être aussi l'av. grīuuā- (= véd. grīvā́-) et le grec δέρη (AiGr II 2 462). Le pl. est fréquent pour grīvā-, mais ne doit pas être un pl. tantum. Il tient plutôt à la signification "vertèbres du cou".

Ces deux composés sont attestés ensemble au Y.9,11 :

(kərəsāspō) yō janat̰ ažīm sruuarəm yim aspō.garəm yim nərə.garəm yim višauuaṇtəm zairitəm "(Kərəsāspa) qui tua le monstre cornu dévoreur de chevaux, dévoreur d'hommes, pourvu de venin, jaune".

Le sens est clair et l'étymologie ne fait non plus aucun doute. On trouve un équivalent de °gar- dans le véd. °gír-, de garagír- "qui avale le poison". Ce composé apparaît, entre autres, en MS III 6,7 [1].

1.1.7. guz "se cacher".

1.1.7.1. zəmar(ə)guz- "qui se cache en terre".

Le composé zəmar(ə)guz- figure trois fois dans l'Avesta, au sein de phrases que nous transcrivons selon l'édition de Geldner :

Y.9,15 - tūm zəmargūzō ākərənuuō vīspe daēuua zaraθuštra "Toi, Zaraθuštra, tu as fait que tous les démons se cachent en terre".

Cette attestation de l'Acc. pl. est correcte et sûre.

Yt.19,85 - aēuuō ahunō vairiiō ... ⁺zəmarəgūzō auuazat̰ vīspe daēuua "Une seule prière Ahuna Vairiia ... a emmené les daēuuas se cacher en terre" [2].

Ce passage, moins simple, pose à la fois le problème de la graphie du premier terme et celui de la thématisation du second. La forme zəmarəgūza, éditée par Geldner, est en effet une correction à laquelle Bartholomae propose d'ailleurs de substituer ⁺zamarəgūza. Aucune leçon de la tradition manuscrite ne laisse supposer autre chose que l'introduction du timbre a de la voyelle à la syllabe initiale :

zamarəgūza	Pt1
zamərəgūza	F1 E1 L18
zamərəgaoza	H3
zamarəgūžō	J10

1. muhurgír- "auf einmal verschlingend" que Grassmann relève dans le RV I 128,3 a été rattaché à gr̥, gr̥ṇāti par Eich (MSS 2, 1952, 35 sq.), auquel on se reportera d'ailleurs pour l'éclaircissement de la syntaxe particulièrement trouble de ce vers. Ses conclusions ont été adoptées par Renou (EVP XII 99) dont nous reproduisons la traduction : évena sadyáḥ páry eti pā́rthivam muhurgī́ réto vr̥ṣabháḥ kánikradat dádhad rétaḥ kánikradat "Dans sa marche, il entoure en un jour (l'espace) terrestre, (Agni) taureau à la voix brusque qui mugit puissamment (en déposant) son sperme, qui mugit puissamment en déposant son sperme".

2. Pour Bartholomae, auuazat̰ est la 3ème sg. prés. subj. A. de auua-zā "enfoncer". Cela supposerait une formation thématique inusitée pour zā. On se rangera à l'avis de K. Hoffmann (IIJ 10, 1967, 283 n4) : auuazat̰ représente auua-azat̰ "he drove down", de az "mener", comme, de l'avis même de Bartholomae, auuazōit̰ du V.18,12 est pour auua-azōit̰ (leçon, par ailleurs, de L4).

Cette graphie pour zəmarə n'est pas isolée. Elle se manifeste encore au Yt.1,29 où, seule fois dans tout l'Avesta, zamarə est employé comme simple, au sein d'un contexte corrompu et incompréhensible (1) :

zamarə	J10
azəm.maire	Mf3 K36 Ml 2
zamaire	Mbl Fl L11
zamire	J9
zamiri	Jm4

La leçon azəm.maire des manuscrits iraniens ne peut être prise en considération, surtout en ce qui concerne le timbre de la voyelle qui nous occupe : il s'agit visiblement d'une interprétation erronée de zamarə par azəm "moi". Toutefois, la transmission du Yt.1 et du Yt.19 est médiocre. Ceci nous incite à croire que Geldner a eu raison, contre Bartholomae et contre les diverses leçons de la tradition manuscrite, de corriger d'autorité. On ne peut se fier à une graphie qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans la flexion de zəm-, où -ə- est purement anaptyctique, et qu'on serait en peine de justifier linguistiquement.

L'examen des manuscrits nous permet par contre de rejeter la forme thématique qu'adoptent Geldner et Bartholomae. Il est évident, sur la foi du Yasna, auquel on peut accorder une confiance bien plus grande, que zəmar(ə)guz- est un composé authentiquement athématique. Une thématisation secondaire est toujours possible. Mais on ne peut la retenir que si elle est attestée avec cohérence. Or, malgré une certaine imprécision dans la graphie de la consonne finale, la forme athématique zamarəgūžō (+zəmarəgūzō) est transmise par J10. C'est la lectio difficilior en face de +zəmar(ə)gūza qui s'accorde trop parfaitement avec daēuua. On corrigera donc +zəmarəgūzō.

FrW. 4,3 - zəmargūzō bauuāt̰ aŋrō mainiiuš zəmargūzō bauuā̊ṇti daēuua "Aŋra Mainiiu sera se cachant en terre, les daēuuas seront se cachant en terre".

La même forme zəmargūzō sert d'abord de N. sg., ensuite de N. pl.. C'est le dernier emploi qui est évidemment correct. Le premier témoigne d'une thématisation secondaire par unification des désinences et facilitée par l'accord avec aŋrō. On ne peut attendre trop de cohérence grammaticale de la part du fragment Westergaard (2).

1. Une tentative d'explication chez Bartholomae (IF 12, 1901, 126 sq.).

2. Le fait que cette thématisation secondaire s'est produite dans le FrW. nous incite à ne lui accorder aucune importance linguistique. Sinon, on eût pu croire qu'il s'agissait de distinguer le N. sg. de °guz- "qui se cache" de celui de °guš- "qui entend".

Sur le premier terme zəmar°, L. sg. de zəm- "la terre", voir p. 397.

Le second terme °guz- a un équivalent véd. dans le nom simple gúh- "la cachette", du RV I 67,6 : priyā́ padā́ni paśvó ní pāhi viśvā́yur agne guhā́ gúhaṃ yāḥ "Protège les séjours aimés du bétail; pour toute la durée de vie, ô Agni, tu vas de cachette en cachette" (1).

1.1.8. guš "entendre".

1.1.8.1. sāsnō.guš- "qui entend les enseignements".

Y.26,4 (et Yt.13,149) - paoiriianąm t̰kaēšanąm paoiriianąm sāsnō.gūšąm iδa ašaonąm ašaoninąmca ahūmca daēnąmca baoδasca uruuąnəmca frauuašīmca yazamaide "Nous sacrifions à la vie, à la religion, à la connaissance, à l'âme et à la foi des saints et des saintes, premiers instruits, premiers à entendre les enseignements" (2).

L'attestation ne fait aucun doute. Le composé sāsnō.guš-, dont nous avons ici le G. pl., exprime de façon synthétique une notion chère aux Gāthās où, par deux fois, apparaît la relation entre sāsnā- et guš : sāsnā̊ gūšatā (Y.29,8) et mąθrąscā gūštā sāsnā̊scā (Y.31,8), sans compter quelques exemples où vacah- est substitué à sāsnā-. On la retrouvera encore au Yt.13,87 et 95 et au F. 3f où il est significatif que l'expression gušta sāsnā̊ ait été mentionnée tout entière.

Le seul problème que pose sāsnō.guš- est inhérent au sens du verbe guš qui signifie "entendre" en av., alors que ghuṣ signifie "faire du bruit" en véd. Sur cette question et sur ce type d'évolution divergente voir Lommel (KZ 50, 1922, 265 sq.) et Frisk (Verba des Hörens 11 sq.)

1.1.9. dərəs "voir, regarder".

1.1.9.0. dərəs- "le regard".

Bartholomae pose un nom-racine [1]darət- "Acht gebend, überwachend" pour rendre compte de darəsca au Yt.19,94 :

1. Sur les formules védiques du type guhā́ gúham, voir K. Hoffmann (KZ 76, 1960, 242 sq.).

2. On se rend compte que la traduction d'une telle phrase implique une série de choix particulièrement délicats. Comment traduire exactement ces termes par lesquels les vieux Iraniens analysent les puissances vitales et spirituelles de l'homme ? C'est un problème étranger à l'objet de notre recherche. Nous nous en remettons à la belle analyse de Duchesne-Guillemin (RelIrA 327 sq.). Mais sur frauuaši-, voir p. 64.

hō δiδāṯ xratēuš dōiθrābiiō vīspa dāmąn paiti vaēnāṯ ... šō duš-ciθraiiaiiā̊ hō vīspəm ahūm astuuantəm išaiiā̊ vaēnāṯ dōiθrābiia darəsca daθaṯ amərəxšiiantīm vīspąm yąm astuuaitīm gaēθąm

Remarquons dès l'abord que la transmission du passage n'est pas spécialement bonne. Il y a, entre paiti.vaēnāṯ et šō, une lacune - douze millimètres dans F1 - où un mot a sombré. duščiθraiiaiiā̊, vraisemblablement une faute pour +duščiθraiiā̊, témoigne d'une autre carence.

Outre ces indices, notre méfiance envers darəsca se justifie encore par le fait qu'il ne nous est proposé que sur la foi de F1 et de sa famille. La branche J10-D omet le mot. Les conditions dans lesquelles nous devons accepter la graphie darəsca sont donc particulièrement mauvaises.

Si nous l'acceptons, elle ne nous permet qu'une analyse darə-t-s-ca. La présence d'une sifflante à la finale ne s'explique que par la combinaison d'un -t- d'élargissement à la finale du thème et de la désinence nominative -s. La contradiction entre le degré plein et l'élargissement -t- invalide cette hypothèse. Il faut alors admettre que darəsca est une graphie défectueuse pour +dərəsca. Nous relèverons plus tard, dans la tradition manuscrite, de nombreux exemples d'une confusion entre -arə- et -ərə- qui prouvent qu'une telle faute est possible, particulièrement derrière une occlusive dentale [1].

On peut donc raisonnablement prétendre à l'existence d'un nom-racine +dərət-. Mais l'explication étymologique qu'en donne Bartholomae est peu fondée. On ne voit ni la nécessité ni la possibilité d'invoquer la racine verbale dar "veiller". Celle-ci n'est attestée en indien qu'à partir des Brāhmaṇas, et sporadiquement. Dans l'une et l'autre langue, elle ne figure jamais sans le préverbe ā [2]. Elle est douteuse en av., où elle ne se rencontrerait qu'une fois, en P.59. Selon JamaspAsa et Humbach (Purs 80 et 81) :

darəsa nā pairiiaoxtaca uzuštanā̊ +ādāraiiete niiete uštanauuaitīš vīspā̊ frašumaitīš "Through perceiving and ordering, the man takes possession of the inanimate, he leads away the animate, all movable (property)".

Les manuscrits livrant adaraiiieite, Bartholomae corrigeait en +adəraiieite, où il reconnaissait le véd. ádriyate "il observe". JamaspAsa et Humbach font observer avec raison que cette hypothèse

1. Voir p. 133 sq..

2. Le premier terme de adərətō.ṯkaēša-, du V.16,18, auquel Bartholomae accorde la même étymologie, doit être considéré comme le verbal de dar "maintenir". Le sens du composé est "qui ne soutient pas l'enseignement" ou "qui ne soutient pas le maître".

se heurte aux règles phonétiques - on attendrait *adiriiete - et est parfaitement immotivée. Il est préférable de s'en tenir au verbe ā-dar "tenir, prendre possession".

Une étymologie par dar "maintenir", tout aussi satisfaisante pour le sens, conviendrait mieux. Le nom-racine pourrait aussi s'appuyer sur la garantie offerte par le véd. °dhṛ́t-.

Ceci admis, il reste quelques difficultés grammaticales. Il n'est pas impossible qu'un nom-racine simple ait un sens d'agent. Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2) n'en relèvent aucun qui ait un sens d'agent et soit muni de l'élargissement -t-. Aucun exemple non plus en av. .

De darəsca comme tel, aucune explication ne peut être proposée, mais on peut corriger sans grand scrupule une forme transmise par un seul manuscrit. La correction plus naturelle, celle qui postulerait une confusion graphique entre -arə- et -ərə- (+dərəsca), ne conduit à rien de satisfaisant. Il reste une autre solution. Il n'est pas impossible que darəsca soit écrit pour +darəšca. Le flottement entre -sc- et -šc- n'est pas fréquent, mais il est attesté :

	-šc-	-sc-
Y.29,1 dərəšcā	Pt 4 S1 Mf1.8 Pd K37 C1 K4.5 J2.3	H1 J6.7 L13
Y.39,4 varəšcā	J2.3 Pt4 Mf1.2 Jpl K4.5 Lb2 B2	S1

Il est possible au niveau de la graphie que darəsca soit une faute pour +darəšca. Cette hypothèse présente deux grands avantages : elle justifie le degré plein apparent et elle donne à la phrase son sens le plus cohérent. Dans un contexte tout entier voué à l'action, voire à la puissance, visuelle d'un saošiiant, le nom-racine darəs- "le fait de regarder, le regard" s'intègre tout naturellement à la phrase en tant que sujet de daθaṯ : "Il verra avec les yeux de la force mentale; il regardera toutes les créatures de la ... à la mauvaise semence; il regardera avec les yeux de l'oblation toute la vie osseuse et ce regard rendra immortelle toute la vie osseuse" [1].

1. Cette solution transparaît dans les traductions de Geldner (3 Yt 58), de Bartholomae (ArFo I 145), de Darmesteter (ZA II 640) et de Lommel (Yt 185). Cependant, la correction n'est proposée nulle part - voir l'édition de Geldner - et Bartholomae (IF 10, 1899, 200 sq.) propose l'interprétation qui figure dans le Wörterbuch parce que darəs- ne peut avoir un N. sg. *darəs. Bien sûr.

1.1.9.1. parō.dərəs- "qui voit d'abord, le coq".

parō.dərəs- "celui qui voit d'abord" est la désignation théologique du coq, défini par la fonction d'annoncer l'aurore, que lui a déléguée le dieu Sraoša. Ce composé est mentionné trois fois entre le V.18,14 et 29, avec une citation au FrW. 10,41. Zaraθuštra interroge Ahura Mazdā :

V.18,14 - pərəsat̰ zaraθuštrō ahurəm mazdąm ahura mazda mainiiō spəništa dātarə gaēθanąm astuuaitinąm ašāum kō asti sraošahe ašiiehe taxmahe tanumąθrahe darši.draoš ahuiriiehe sraošāuuarəzō 15 - āat̰ mraot̰ ahurō mazdå mərəγō yō parō.darš nąma zaraθuštra " Zaraθuštra demanda à Ahura Mazdā : "Ahura Mazdā, esprit le plus saint, créateur des mondes osseux, saint, qui est l'accomplisseur de discipline de Sraoša qu'accompagne Aši, le hardi qui est la strophe incarnée, qui a l'arme hardie, l'ahurique qui accomplit la discipline ?" Alors Ahura Mazdā dit : "C'est l'oiseau qui a nom Parō.dərəs, ô Zaraθuštra" " [1].

V.18,23 - aat̰ hō sraošō ašiiō aom mərəγəm fraγrāraiieiti parō.darš nąma spitama zaraθuštra yim mašiiāka auui dužuuacaŋhō kahrkatās nąma aojaite "Alors Sraoša accompagné par Aši éveille l'oiseau qui a nom Parō.dərəs, ô Spitama Zaraθuštra et que les hommes au mauvais langage appellent du nom de Kahrkatāt" [2].

V.18,29 - yasca mē aētahe mərəγahe yat̰ parō.daršahe tanumazō gēuš daθat̰ nōit̰ dim yauua azəm yō ahurō mazdå bitīm vācim paiti.pərəsəmnō buua fraša fraiiāi vahištəm ā ahūm ā "Et celui qui donnera de la viande de la taille de mon oiseau Parō.dərəs, celui-là, je ne l'interrogerai pas deux fois, moi Ahura Mazdā, pour qu'il entre dans la vie la meilleure".

Les deux premières attestations sont celles d'un N. sg. régulièrement

1. ašiia-, épithète exclusive de Sraoša, n'est pas un doublet d'ašauuan-, comme le propose Bartholomae. K. Hoffmann a établi (ap. Mayrhofer, FSMorgenstierne 143) que c'était un dérivé de aši-. On verra, en gāthique, le Y.27,6 (sraošō ... yō aši hacaite "Sraoša qui est accompagné par Aši") et le Y.43,12 (sraošō aši "Sraoša avec Aši"), sans compter les phrases où sraoša- est directement coordonné à aši-. ašiia- signifie donc "qui est accompagné par Aši, par la récompense". Sur sraošāuuarəza- et sa signification, voir p. 66 . Le sens exact de sraoša- a été établi par Benveniste (RHR 1945 13 sq.).

2. Le N. sg. parō.darš ne correspond pas à l'Acc. sg. yim. Ce type de syntaxe a été analysé par Humbach (MSS 5, 1954, 90 sq.) et K. Hoffmann (MSS 9, 1956, 79 sq.). Sur l'opposition entre bon et mauvais langage, on consultera Benveniste (FSGeiger 219 sq.).

athématique. Par contre, une thématisation secondaire s'est produite au V.18,29, sans aucun doute d'après mərəγahe. Autre irrégularité : parō.daršahe est formé d'après le N. sg. parō.darš.

Le nom-racine simple dərəs-, second terme du composé parō.dərəs-, répond au simple véd. dṛ́ś- qui entre dans de nombreux composés dès le Ṛgveda.

1.1.10. dərəz "fixer, affermir, lier".

1.1.10.0. dərəz- "le lien, la captivité".

La racine verbale dərəz, qui correspond au véd. dṛh, recouvre les sens de "fixer" et de "tenir captif". Elle définit précisément l'action exercée par les liens qui ont pour but de consolider, de tenir fermement. Le RV VI 43,3 présente le sens de "enfermer" : yásya gā́ antár áśmano máde dṛḍhā́ avā́sṛjaḥ "(Le Soma) dans l'ivresse duquel tu as libéré les vaches enfermées dans la pierre".

L'indien ne connaît un nom-racine de dṛh qu'à partir de TS VII5, 19, 2, au second terme du composé prāṇadṛ́h- "qui affermit le souffle": prāṇadṛ́g asi prāṇam me dṛṃha "Tu es affermisseur du souffle, affermis mon souffle".

Bartholomae relève une attestation du nom-racine av. au Y.53,8 : īratū īš duuafšō huuō dərəzā mərəiθiiaoš mazištō mošucā astū "Que la destruction la plus grande les atteigne du lien de la mort, et que ce soit vite" [1].

Cette attestation est évidente et n'a jamais été mise en doute. Mais elle n'est pas la seule. Humbach (II 14) a reconnu le thème dərəz- dans la forme dərəšcā du Y.29,1 :

ā mā aēšəmō hazascā rəmō āhišāiiā dərəšcā təuuišcā "La colère, la violence, la brutalité m'oppriment, et la captivité et la force".

Il ne s'agit donc pas du nom-racine dərəš-, de darš "oser", au sens de "tätlicher Angriff", comme le voudrait Bartholomae, mais du N. sg. de dərəz-. C'est une analyse à laquelle Benveniste (BSL 56, 2, 1961, 65) a donné un appui sans réserve.

1. L'idée du "lien de la mort" est indo-iranienne. L'indien atteste dès l'Atharvaveda un composé mṛtyupāśá- "le lien de la mort". On sait que le lien est un attribut de Yama. Voir Eliade (RHR 1948 5 sq.).

1.1.11. dis "montrer, enseigner".

1.1.11.1. daēnō.dis- "qui enseigne la religion".

Attesté au Y.57,23 avec une thématisation secondaire. Voir p. 312 sq. .

1.1.12. druj "tromper".

1.1.12.0. druj- "la tromperie".

Le nom-racine simple druj- "la tromperie", équivalent de l'indien druh- exprime un concept religieux particulièrement important. On ne peut donc s'étonner du grand nombre des attestations qui, non seulement, établissent à coup sûr l'existence du nom, mais représentent encore la plupart des cas du singulier :

N.V.	druxš
Acc.	drujəm, drujə̄m, drujim
I.	druja
D.	druje
Abl.	drujat̰
G.	drūjō
L.	-

Un certain nombre de difficultés subsiste dans la syntaxe de ces cas. Nombre relativement restreint, d'ailleurs, par rapport à d'autres noms. Selon Bartholomae, drujəm a fonction de N. sg. au P.23, qui présente un texte assez corrompu. Les corrections de Bartholomae le laissent en tout cas paraître ainsi : barəziiō +aṣ̌əm +zarahe.hīš drujəm "Aṣ̌a sera plus haut, la tromperie affaiblie". Mais les faits sont moins clairs si on examine ce que livre l'unique manuscrit : barəziiō aṣ̌auua zarahē hīš drujəm. Il est difficile d'accorder quelque confiance à la grammaire de ce passage. La restitution de JamaspAsa et Humbach (Purs 38-39) est plus plausible : +bərəziiå aṣ̌auua +zarahehim drujəm (janat̰ ?) "Le juste plus fort (frappera ?) la tromperie plus faible".

Le V.10,1 révèle une étrange assimilation de druj- au genre neutre : kuθa aētat̰ druxš pərənāne ... kuθa aētat̰ nasuš pərənāne "Comment combattrai-je cette tromperie ? ... Comment combattrai-je cette charogne ?" On voit que le genre neutre n'est pas seulement le lot de druj-, mais aussi de nasu-. Un tel phénomène affecte aussi, parmi les noms-racines, kəhrp- (Y.71,4). On peut se demander s'il ne faut pas le mettre en

relation avec les nombreux emplois féminins des noms neutres. En fait, ce problème ne pourra être éventuellement résolu que par une étude systématique des cas de transfert du féminin au neutre et vice-versa. Il n'est pas possible de faire cette recherche ici.

Sur druxš en fonction génitive, au V.19,46, on verra ci-dessous l'analyse du composé +druxš.vī.druj-. L'irrégularité est illusoire.

druj- figure en premier terme de trois composés. Il faut biffer du Wörterbuch le composé drujas.kanā- "le trou de la tromperie" (V.19.41). Ce composé doit être dissocié, car, avec son premier terme au G., il obéit à une syntaxe casuelle parfaitement régulière. La désinence -as du G. s'explique par l'univerbation, qui a permis la conservation d'un sandhi ancien :

(sraošō) drujaskanąm hąm.pataiti druuatąm daēuuaiiasnanąm mərəzujītīm maṣ̌iiānąm "(Sraoša) précipite dans le trou de la tromperie la vie brève des hommes trompeurs, adorateurs des daēuuas".

Le composé à rection verbale drujim.vana- "qui vainc la tromperie", avec un Acc. sg. en premier terme, a un sens et une formation semblables à ceux du véd. druhám-tara-, épithète d'Agni au RV I 127,3, avec substitution du second terme. Le contexte, avec t̰baēšō.tauruuan- "qui surmonte l'hostilité", fait ressortir précisément la parenté :

Y.9,19 (20) - yaθa ... fraxštāne zəmā paiti t̰baēšō.tauruuå drujim.vanō "Afin que ... je me tienne sur la terre, surmontant la haine, vainquant la tromperie".

druj- figure dans les deux autres composés sous la forme druxš. Il s'agit de +druxš.vī.druj-, sur lequel nous allons revenir, et de druxš.manah- "qui a l'esprit de tromperie" ou "qui a la tromperie pour esprit" au Yt.1,18 :

aēšmō.drūtahe druxš.manaŋhō auuasiiāt̰ nōit̰ akauuō "L'arme de celui qui s'élance avec Aēšma, qui a la tromperie pour esprit, ne pourra l'atteindre" (1).

Il faut s'expliquer ici, une fois pour toutes celles où il se présentera, sur un problème posé par la composition avestique. Les opinions ont varié quant à savoir ce que représentait en réalité la forme druxš°. Dans la seule étude systématique et exhaustive qui existe sur les composés avestiques, Duchesne-Guillemin a nié qu'il s'agisse d'un N. sg. (Comp 15 sq.) et s'efforce d'expliquer d'une autre manière la présence de -š en finale de plusieurs premiers termes. Comme il en a lui-même convenu plus tard (Krat 7, 1962, 12 sq.), c'est avec trop d'habileté pour que, effet inverse, le doute n'en résulte pas. En effet, si

1. Sur aēšmō.drūtahe, voir p. 127.

nasuš.auuabərəta- "apporté aux charognes" et dańhuš.aiβištar- "qui s'introduit dans les pays" peuvent en toute rigueur, mais non en toute certitude, contenir un Acc. pl. en premier terme, les premiers termes de kərəfš.xᵛar- "qui mange des corps", de druxš.manah- "qui a l'esprit de tromperie", de vāxš.bərəti- "l'apport de prières" et de draoγō.vāxš.draojišta- "la plus trompeuse des paroles de tromperie", peuvent difficilement passer pour des G. sg.. L'avestique n'offre aucun exemple sûr de flexion hystérodynamique des noms à finale consonantique. Des trois passages où kərəfš aurait une fonction accusative, un seul, le V.5,13, est irréductible. Au Y.71,4, kərəfš est dû à une assimilation au neutre et, au V.3,20, au voisinage direct avec kərəfš.xᵛar- [1]. C'est le faux Acc. kərəfš qui s'explique par kərəfš.xᵛar- et non l'inverse. druxš n'est pas Acc. fém. au V.10,1, comme nous venons de le voir, ni G. au V.19,16, comme nous allons le montrer. Quant à vāxš, au Y.8,1, il semble que, loin d'être génitive, cette forme résulte d'une restitution d'après une abréviation antérieure dans le cours de la tradition manuscrite [2]. Le V.5,13 reste donc seul, et c'est trop peu pour préjuger d'une réalité linguistique. L'irrégularité de ce passage doit avoir une autre explication. On conclura qu'il n'y a pas de trace, en avestique, d'un cas en -s polyvalent pour les noms athématiques.

Le cas de bāzuš.aojah- "aux bras puissants" qui témoignerait, selon une suggestion de Benveniste, d'un thème *bāzuš- parallèle à bāzu-, soulève le scepticisme de Duchesne-Guillemin lui-même. Celui-ci se rangera plus tard (loc. cit.) à l'opinion de K. Hoffmann (HbOr 17) : les premiers termes à finale -š des composés que nous venons de citer sont analogiques de ceux où -š résulte d'un sandhi ancien [3].

1.1.12.1. adruj- "qui n'a pas de tromperie".

adruj- est répété deux fois au Yt.10,80 :
tūm maēθanahe pāta nipāta ahi adružąm tūm varəzānahe paiti niš.harəta ahi adružąm "Toi, tu es le protecteur, le défenseur de l'établissement de ceux qui n'ont pas de tromperie; toi, tu es le gardien de la communauté de ceux qui n'ont pas de tromperie".

1. Voir p. 89 et 348.
2. Voir p. 270.
3. Et aussi avec les noms en -a- qui ont souvent la forme du N. sg. en premier terme, comme l'a montré et expliqué Bartholomae (Grdr 148 sq.). Inspirée des thèses défendues par Pagliaro et Messina au Congrès des Orientalistes à Rome, l'explication de Duchesne-Guillemin (Comp 9 sq.) pour les rejeter ne peut plus être prise en considération maintenant que les fondements de la théorie d'Andreas sont ruinés.

Attestation incontestable du G. pl.. adružąm (Fl Ptl El K15 L18 H3) est sûr contre drująm (P13). Le consonantisme -ž- de la consonne finale du thème n'apparaît que dans ce composé. Nous ne connaissons pas ce qui préside à la répartition entre les consonantismes -j- et -ž-. Peut-être y a-t-il là un problème de différenciation dialectale. De toute manière, -ž- est en principe le consonantisme régulier de l'avestique récent.

1.1.12.2. tanu.druj- "qui a la tromperie au corps".

V.16,18 : vīspe druuantō tanudrujō "Tous sont des trompeurs ayant la tromperie au corps". On peut y voir avec Bartholomae et Duchesne-Guillemin (Comp 155) un bahuvrihi dont le premier terme a une valeur locative. Ou, avec Gershevitch (Mi 180) un bahuvrihi d'identification métaphorique "dont le corps est comme la tromperie, qui est la tromperie incarnée", du type indien vr̥kṣákeśa- "dont les arbres sont comme une chevelure" (Mac Donnell, VedGram 172). Mais cela revient finalement au même.

1.1.12.3. miθrō.druj- "qui, dans le contrat, fait une tromperie".

Il faut mentionner le composé à rection verbale miθrō.druj- "qui trompe Miθra" ou "qui, à l'intérieur du contrat, commet une tromperie". C'est le correspondant de l'indien mitradrúh-, qui apparaît à partir de TB et de MS (MS X 3 : mitradrúgasīti "il dit : "tu es trompeur de Mitra"."). Que miθrō° soit la désignation du dieu ou celle du contrat qu'il personnifie, est un problème difficile qu'il ne m'appartient pas de résoudre ni de discuter ici (voir Thieme, Mitr 24 sq.).

1.1.12.4. +druxš.vī.druj- "qui abjure la tromperie de la tromperie".

Bartholomae recense un composé à rection prépositionnelle vī.druj- "gegen die Drug gerichtet, ihr Feind" qui doit être examiné de plus près. Il apparaît au V.19,16, dans un passage où Zaraθuštra est défini comme l'ennemi des créatures daeviques. D'après Geldner : hāu druxš vī.druxš

D'abord le problème du sens : depuis les remarques de K. Hoffmann (KZ 83, 1969, 202 n26) et l'étude de Benveniste (HenMemVol 37 sq.), on doit abandonner la signification "opposé à la tromperie" pour celle de "qui abjure la tromperie", vi n'exprimant pas l'opposition, mais la séparation. Pour le reste, on attend, au lieu de druxš, pour la forme comme pour le sens, un G., c'est-à-dire drujō. druxš n'est justifiable

que si on postule sa polyvalence casuelle. Fait surprenant et, de toute manière, vu le nombre des cas litigieux, fondé sur trop peu de témoignages. Il est facile de faire l'économie de cette hypothèse grammaticale boiteuse en étendant le champ du composé au mot précédent, c'est-à-dire en posant un composé +druxš.vī.druj-. Donc hāu +druxš.vī.druxš sera "celui-là abjure la tromperie de la tromperie".

1.1.13. t̰biš "haïr".

1.1.13.1-4. Y.65,7 : nāfiiō.t̰biš- "qui hait la parenté", moγu.t̰biš- "qui hait le mage", varəzānō.t̰biš- "qui hait ce qui appartient à la communauté", haši.t̰biš- "qui hait l'ami".

Cette série de composés est exempte d'irrégularités. On trouve le D. sg. régulier °t̰biše :
mā nō āpō dušmanaŋhe mā nō āpō dužuuacaŋhe mā nō āpō duš.šiiaoθnāi mā duždaēnāi mā haši.t̰biše mā moγu.t̰biše mā varəzānō.t̰biše mā nāfiiō.t̰biše "Ne soyez pas, eaux, à celui de nous qui est d'esprit mauvais, de parole mauvaise, d'acte mauvais, de religion mauvaise, qui hait l'ami, qui hait le mage, qui hait la communauté, qui hait le parent"(1).

1.1.13.5. aṣ̌auua.t̰biš- "qui hait le juste".

Y.61,4 - hamistaiiaēca nižbərətaiiaēca aṣ̌auuaγnąmca aṣ̌auuat̰baēšąmca "Pour combattre et liquider les tueurs de justes, les haïsseurs de justes".
La désinence est régulièrement athématique, mais le radical du second terme a un degré long inattendu. Selon Bartholomae : "beruht wohl auf Kontamination von °t̰bišąm und °t̰baēšaŋhąm". C'est possible. Mais t̰baēšah- "l'hostilité" et les composés de °t̰biš- sont bien connus, bien identifiables et ne peuvent guère s'influencer réciproquement. Duchesne-Guillemin (Comp 55) a raison, tout en admettant l'hypothèse

1. L'importance de moγu.t̰biš- vient de ce qu'il constitue la seule attestation avestique du nom du mage. On se reportera aux commentaires de Benveniste (Mag 6 sq.), de Schaeder (OLZ 1940 377), de Duchesne-Guillemin (1948 118) et de Molé (1963 80 sq.).
Plus récemment, Bailey (HenMemVol 33 sq.) croit retrouver le nom du mage dans les Gāthās (Y.53,7) en corrigeant magəm en +magəuš. Mais cette hypothèse est peu sûre, quoiqu'elle soit prise en considération par Gnoli (AION-NS 31, 1971, 358 n106).

de Bartholomae, d'évoquer la possibilité d'une simple erreur de graphie. La confusion entre le degré plein et le degré zéro est fréquente pour les dérivés de t̰biš (1).

1.1.13.6. daēuuat̰biš- "qui hait les daēuuas" (nom propre).

Nom propre cité au Yt.13,98 : daēuuat̰bōiš taxmahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Daēuuat̰biš, fils de Taxma".
Le G. sg. °t̰bōiš figurant au lieu de *t̰bišō, nous devons supposer une réfection analogique. °t̰biš- a été assimilé aux thèmes en -i- d'après un N. sg. *daēuuat̰biš. Ce n'est pas dans les noms-propres du Yt.13 que peut s'être conservé un G. sg. protérodynamique archaïque. Ce type d'analogie, complètement isolé, est particulièrement aberrant. Cela nous incite à placer daēuuat̰biš- ici plutôt qu'avec les noms-racines qui ne sont connus qu'à travers une réfection secondaire. On sait d'ailleurs qu'on ne peut se fier à la forme des noms propres du Fravardīn Yašt. Leur déclinaison est en général très irrégulière (2).

1.1.14. parət "combattre".

1.1.14.0. parət- "le combat".

Bartholomae relève un nom-racine parət- "le combat" au Yt.11,15. C'est son unique attestation. Le G. sg. parətasca est régulier. parət-

1. Par exemple, on a, au Yt.13,31, pour t̰bišiianbiiō et t̰bišiiantąm :

t̰biš-/t̰baēš-	t̰biš-	t̰baēš-
t̰bišiianbiiō	J10 Pt1 E1 L18 F1 Mf3 K13.38 H5	W3 P13 K14
t̰bišiiantąm	J10 L18 P13 P1 E1 F1	Mf3 K13.38.37 K14

2. Ainsi le nom-racine est illusoire au Yt.13,115 : uštrahe saδanaŋhō aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i de Uštra, fils de Sadanah". saδanaŋhō est le G. sg. régulier d'un nom en -ah-. Bartholomae propose donc un nom saδanah- qu'il explique par l'indien násate et qu'il compare au grec εὔνοστος "au bon retour". Hypothèse sans doute trop audacieuse.

s'appuie sur le témoignage du véd. pr̥t- (L. pl. pr̥tsú et pr̥tsusú). Son existence serait évidente si le Yt.11,15 ne posait des problèmes multiples :

(sraošəm ... yazamaide) yim daθat̰ ahurō mazdā̊ ašauua aēšmahe xruuī. draoš hamaēstārəm āxštīm hąm.vaiṇtīm yazamaide pərətasca mruuaiiāsca hamaēstāra "(Nous sacrifions ... à Sraoša) que le saint Ahura Mazdā a créé comme adversaire d'Aēšma à l'arme sanglante, nous sacrifions à la paix victorieuse, adversaire du combat et de la violence" (1).

Que représente tout d'abord la forme hamaēstāra ? Le duel ne serait évidemment justifiable que dans la mesure où, comme Darmesteter implicitement dans sa traduction (ZA II 486), on déciderait de faire de āxstīm et de hąm.vaiṇtīm deux entités indépendantes. La formation de hąm.vaiṇtīm est de toute manière exceptionnelle et n'est donc d'aucune aide. Si nous voulons que hąm.vaiṇtīm représente une entité indépendante, nous y verrons un nom d'action en -ti-. Celui-ci est alors d'un type particulier, le suffixe -ti- s'adjoignant d'habitude au degré zéro de la racine. Mais l'av., comme le véd., possède quelques noms en -ti- qui, pour être peu nombreux, n'obéissent pas à cette règle et ne peuvent être rejetés. Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 630 sq.) les énumèrent pour l'indien et les déclarent d'un type hérité. Il est remarquable qu'un certain nombre d'entre eux sont formés sur des racines aniṭ à nasale finale : tantí- "le rang", mantí- "la pensée", ránti- "l'accord". L'av. atteste un abstrait jaiṇti- au Yt.10,133 (2). Aucune impossibilité

1. Sans nier qu'il existe une parenté étymologique entre āxšti- "la paix" et āxšta-, Benveniste (Vr̥tra 54 sq.) rejette pour ce dernier la signification de "en paix" et adopte celle de "puissant". Voir aussi Wikander (Vayu 22). H.P. Schmidt (Vrata 137 n) me paraît avoir raison d'en revenir au sens établi par Bartholomae. La coordination avec ama-, au Yt.16,19, ne me paraît pas impérieuse : āxšta isəmnō daŋhauue aməm isəmnō tanuue "Demandant l'état de paix pour le pays, demandant la puissance pour lui-même".

On ne peut surtout pas tirer argument du Yt.16,3 : aθa nā āxšta buiiąn yaθanā̊ buiiāt̰ huuāiiaonāŋhō paṇtānō xᵛāpaθana garaiiō "Que les faits d'être en paix soient pour nous deux, afin que les chemins soient aisés à suivre, les montagnes aisées à gravir".

Benveniste dit ne pas discerner "le rapport de la praticabilité des routes avec l'état de paix". Mais n'est-ce pas la paix qui rend les chemins, et le pays en général, sûrs ? Cela me paraît fort clair.

2. L'av. semble par contre privilégier le degré plein des dérivés en -ti- pour les racines seṭ en nasale + laryngale. La liste est assez fournie : frazaiṇti- "la descendance de zan "naître", °āzaṇti- "la connaissance" de zan "connaître" (composés pouru.āzaṇti-, mat̰.āzaṇti-, paiti.āzaṇti-), °aṇti- "la respiration" de an "respirer" dans parāṇti-, °kaṇti- "le fait de creuser" dans vī.kaṇtəe et para.kaṇtaiiaēca, aiβi.vaiṇti- "la vomissure" de vam "vomir".

donc de ce côté-là. Si hąm.vaiṇtīm est une forme participiale, il faut y voir, avec Bartholomae, le résultat d'une haplologie ou d'une haplographie à partir de *hąm.vanaiṇtī-. Cette explication, nécessaire elle aussi à justifier une forme irrégulière, est plausible. Peut-être moins que la précédente : l'haplologie, ou l'haplographie, serait ancienne, car, pour toute attestation de *hąm.vanaiṇtī-, la tradition manuscrite n'a conservé aucune trace de la forme initiale alors que les attestations du part. vanaṇt-, au m. et au f., sont nombreuses et dépourvues d'altérations graves.

On ne peut non plus faire un argument de l'absence du -ca de coord., puisque la construction asyndétique est toujours possible. En fait, le seul indice significatif qui joue en faveur de l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de deux entités est la désinence duelle qui marque tantôt āxšti- et hąm.vaiṇtī̆-, tantôt leurs épithètes. Le Yt.11,15, avec hamaēstāra, est un exemple de ce dernier phénomène.

Peut-être le Vr.7,1 présente-t-il une construction semblable : āxštīm hąm.vaiṇtīm yazamaide astərətaca amuiiamna yazamaide "Nous sacrifions à la paix (et) à la victoire, nous sacrifions à ce qu'on ne peut terrasser et à ce qui est inébranlable".

On ne peut être parfaitement convaincu que astərətaca et amuiiamna, figurant dans une proposition indépendante, soient des épithètes de āxštīm hąm.vaiṇtīm. S'il s'agit d'allusions à d'autres principes - mais lesquels ? -, ils peuvent être des Acc. pl. m. ou nt.. S'il faut au contraire les rapprocher de āxštīm hąm.vaiṇtīm, ce que suggèrent, on le verra, les variantes du Yt.11,15, il s'agit d'Acc. d.. Mais d'Acc. d. m. ou nt., comme hamaēstāra. L'accord avec le groupe féminin āxštīm hąm.vaiṇtīm n'est donc pas régulier.

La tradition manuscrite nous a conservé quelques traces de duel dans la désinence même de āxšti- et de hąm.vaiṇtī̆-. C'est le Vr.11,16 qui est le plus ouvertement troublant. Geldner l'édite comme suit :

āat̰ diš āuuaēδaiiamahī sraošahe aṣ̌iiehe aṣ̌ōiš vaŋhuiiā̊ nairiieheca saŋhahe āxštibiiāca hąm.vaiṇtibiiā "Nous les consacrons à Sraoša accompagné de la récompense, à la bonne Aši, à Nairiiō.Saŋha, à la paix et à la victoire".

Le schéma syntaxique de cette phrase semble indiquer résolument que hąm.vaiṇtibiiā est épithète de āxštibiiāca.

(suite)
On sait par ailleurs que van présente parfois les caractères d'une racine seṭ. Dans le RV, - vātá- et vánitr̥- s'opposent à vantŕ̥- et à -vantave (Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 675 sq.). Si aiβi.vaiṇtīm représente un dérivé en -ti-, doit-on considérer que son degré plein s'accorde avec le caractère seṭ de van ?

L'état de la tradition manuscrite soulève cependant le doute et permet à Bartholomae de corriger en +āxštibiiasca et en +hąm.vaiṇtibiiō.

	-biiā-ca, -biia	-biias-ca, -biiō
āxšti-	F1 1 Kh1 K8 K4	K7a K7b H1 L27 Jp1 Mf2 L2 Br1 Pt3 J8 Jm5
hąm. vaiṇtī-	K7a K4 K8 Kh1 Jp1 Mf2 F1 1	K7b J8 H1 Pt3 Jm5 L27 S2 O2 M2

Les manuscrits du Vīspered pehlevi (K7a) et ceux du Vendīdād-Vīspered Sāda (Jp1 Mf2) défendent tour à tour la leçon opposée. Les faits sont si troubles qu'à s'en tenir au seul témoignage des manuscrits, on arriverait à préférer āxštibiiasca pour āxšti- et hąm.vaiṇtibiia pour hąm. vaiṇtī-. Trois facteurs me paraissent plaider pour l'authenticité du duel : la constance de K4 (Yasna-Vīspered Sāda), la bizarrerie que constituerait un emploi pluriel pour une notion comme āxšti-, la lectio difficilior que représente toujours le duel contre le pluriel. Si āxštibiiāca est mal attesté, n'est-ce pas en raison de la fréquence d'une terminaison °biiasca, alors que °biiā peut mieux se défendre contre une substitution par °biiō ?

Le S.1,2 fournit par contre des données ambiguës : āxštōiš hąm. vaiṇtiiā̊ tarəδātō aniiāiš dāmąn [1]. Le G. hąm.vaiṇtiiā̊ semblerait indiquer qu'il faut poser un thème en -ī- hąm.vaiṇtī- et se ranger à l'avis de Bartholomae. Mais l'argument n'est pas sûr. On a quelques attestations d'un G. sg. en -iiā̊ des thèmes en -i- : pārəṇdiiā̊, de pārəṇdi- "la fécondité", au S.1,25 justement, et la série aγašiiā̊ pūitiiā̊ āhitiiā̊ du V.20,3 (paitištātəe aγašiiā̊ pūitiiā̊ āhitiiā̊ +yā̊ aŋrō mainiiuš frākərəṇtat "Pour s'opposer au mauvais oeil, à la pourriture, à la souillure qu'a créés Aŋra Mainiiu".). D'autre part, rien ne dit que hąm.vaiṇtiiā̊ ne soit pas un G. d. conservé malgré āxštōiš.

Si on examine les variantes du Yt.11,15, on se rendra compte que des manuscrits suffisamment bons (K20.15 L12 et J15) ne livrent pas une forme āxštīm, mais āxšti, qui peut représenter un Acc. d.. Les détails troublants ne manquent pas. La question est maintenant de savoir ce qui était à l'origine. Y avait-il un nom (āxšti-) et son épithète (hąm. vaiṇtī-) qu'on a tendu à interpréter sporadiquement comme la coordination de deux concepts indépendants et à doter d'une désinence de duel

1. Voir p. 259.

ou, au contraire, deux noms unis en asyndète dont on a banni les désinences duelles pour instaurer entre eux une relation de nom à épithète ? Il est difficile de conclure, mais la seconde hypothèse est plus convaincante. La formation d'un nom abstrait à degré plein hąm.vaiṇti-est un peu plus admissible qu'une haplologie qui aurait fait hąm.vaiṇtī- de *hąm.vanaiṇtī-. On sait que le duel est un nombre menacé, que, là où ses désinences sont attestées, elles constituent une trace plutôt qu'une innovation. On peut avoir eu tendance à remplacer la désinence rare -biiā, -biiāca par la désinence fréquente -biiō, -biiasca, cela au moment où, dans la langue, le duel s'effaçait progressivement devant le pluriel.

La tradition manuscrite atteste rarement cette substitution. Les noms au duel sont souvent précédés de duua- et de uua-, ou entrent dans un dvandva aux termes très connus. Mais dans les quelques exemples où il n'en va pas ainsi, la substitution a eu lieu. Ainsi rānōibiiā (Y.43,12), malgré l'excellente transmission du texte des Gāthās :

°biiā : Mf1 K4.11.10 C1 L1 B2 O2

°biiō : J2.3.6.7 K5 Pt4 S1.2 Mf2 Jp1 H1 L13.2.3 M1 1 Dh1 Bb1 L20

Darmesteter aurait donc raison contre Bartholomae.

Ce problème évoqué, sinon résolu, il convient de considérer la tradition manuscrite du Yt.11,15 en ce qui concerne le groupe +pərətasca mruuaiiā̊sca lui-même. Ici encore, la perturbation est grande :

parətasca	K20 M4 M35 J15 P7 P14
pərətasca	J10
parəštasca	K36 W1 M1 2
patarətasca	K22
astarətaca	F1 Pt1 E1 Mb1 M35 J16
astirətaca	Jm4 L18
stirətaca	O3
astrətaca	P13
astarθica	L11
mruuaiiā̊sca	K20
mrauuaiiā̊sca	K36 J15 M12
mrauuāiiā̊sca	L12 (-ā- biffé)
maruuaiiā̊sca	K18 M4
mraoiiā̊sca	J10
(marauuaiiā̊sca	M35)
amauiia	K22
amuiia.mana	F1 Pt1 E1 L18.11 P13 J16 O3 Mb1 M35
amuiiamna	Jm4

Le texte édité par Geldner et accepté à peu de chose près par Bartholomae repose sur l'accord relatif de J10 et des manuscrits iraniens. Fl et sa famille livrent un texte qui devient āxštīm həm.vaiṇtīm yazamaide astarətaca amuiia.mana, où l'on reconnaît, à peine défigurées par quelques incorrections, les épithètes du Vr.7,31 : astarətaca amuiiamna. A l'encontre, les leçons de K20 et de J10 représentent la lectio difficilior. Fl, déjà minoritaire pour ce qui est de la graphie, donne une interprétation secondaire du texte qu'il transcrit. Nous avons donc toute raison de faire confiance au texte établi par Geldner. Toutefois, en ce qui concerne pərət-, il vaut mieux s'appuyer sur J10 comme le fait Bartholomae, et non sur K20. La forme à degré plein pərətasca correspond en effet au véd. pṛ́t-.

Les choses sont moins claires pour mruuaiiå̊sca. On n'a pu identifier ce mot dont le sens est restitué conjecturalement d'après le contexte. Sans donner d'étymologie, Bartholomae pose un thème mruuī- "Hader, Zwist". C'est inacceptable : mruuī- ne peut que former un G. sg. *mruiiå̊sca, forme qui n'apparaît dans aucun manuscrit. Scheftelowitz (ZDMG 59, 1905, 701; KZ 38, 1905, 131) a cru y retrouver l'indien mṝ, mṛṇā́ti "broyer". Mais le type de dérivation est dans ce cas inexplicable : -ui- s'accompagne toujours du redoublement de la racine. Sans doute faut-il reconnaître dans mruuaiiå̊sca une racine bien attestée en av., mrū "maltraiter" (1). Mais quels sont dans ce cas le thème et la forme exacte ? Puisque J10 donne la meilleure leçon pour pərət-, on peut imaginer qu'il en est de même pour le mot suivant et qu'il faut corriger en +mraoiiå̊sca. Dans ce cas, le thème serait mrauuī-, avec une dérivation en -ī- du type śácī- (AiGr II 2 405). Mais c'est là un type assez rare. Il me paraît préférable d'accepter la leçon de K36 : mrauuaiiå̊sca est le G. de mrauuā- "la violence".

L'av. a conservé, comme le véd., avec son L. pl. simple pṛtsú ou redondant pṛtsuṣú, un nom-racine pərət- "le combat", de pərət "combattre". La racine verbale est mieux conservée en av. qu'en indien, qui n'en garde aucune trace et ne la laisse connaître que par les dérivés nominaux (2).

1. Sur cette racine verbale, voir p. 325.
2. Gershevitch (ManSo 158) considère que pṛ́t- et pərət- sont les noms-racines à degré zéro et à élargissement -t- d'un verbe *per "combattre". Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 45) ont évidemment raison de rejeter cette hypothèse. La racine verbale avestique, et tous les dérivés, védiques ou avestiques, attestent la réalité de l'occlusive dentale sourde à la finale de la racine.

1.1.15. pis "décorer, orner".

1.1.15.0. pis- "l'ornement".

Le nom-racine simple pis- "l'ornement" est attesté avec thématisation secondaire (P.40 : Acc. pl. pīsa). Voir p. 316. Il apparaît au second terme de quelques composés.

1.1.15.1. vīspō.pis- "qui a tous les ornements".

Yt.5,78 - arəduuī sūra arāhita ... zaraniia aoθra pāiti.šmuxta yā vīspō.pīsa bāmiia "Arəduuī Sūrā Anāhitā ... ornée de chaussures dorées qui, brillantes, ont tous les ornements".

La construction syntaxique est claire et impose un bahuvrihi vīspō.pis- (= véd. viśvapíś-) à l'I. sg.. Les autres attestations de ce composé sont écartées ci-dessous.

1.1.15.2. zaraniiō.pis- "qui a des ornements dorés".

zaraniiō.pis- fait partie d'une phrase à la syntaxe casuelle apparemment défaillante :

Yt.10,13 - (miθrō) yō paoiriiō zaraniiō.pīsō srīrå̊ barəšnauua gərəβnāiti

Ce passage a toujours été compris de la manière suivante : "Le premier, il atteint les belles collines aux ornements dorés" (1). Mais c'est en dépit de difficultés syntaxiques majeures. Si la forme zaraniiō.pīsō est ambivalente, srīrå̊ est apparemment un Acc. pl. f.. Il faut admettre qu'il s'accorde avec le nom masculin barəšnu-. Ce n'est pas tout : la forme barəšnauua est un Acc. pl. sans équivalent. La solution la plus plausible est celle qui consiste à faire de barəšnauua un L.sg.. Les exemples ne manquent pas pour les dérivés en -u- : aŋhauua (V.9,71, Yt.6,3), gāθauua (Y.65,9, N.81), daŋhauua (Y.9,4, Vr.12,5) et zaṇtauua (Vr.12,5). Le contexte se prête bien à une telle hypothèse. Le membre de phrase précédent (yō paoiriiō mainiiauuō yazatō tarō harąm āsnaoiti pauruua.naēmāt aməšahe hū yat̰ auruuat̰.aspahe "Il est le premier dieu spirituel qui monte sur le (mont) Harā, en face du soleil immortel aux

1. En dernier lieu Gershevitch (Mi 79) : "who is the first to seize the beautiful gold- painted mountain tops".

chevaux rapides") [1] évoquait l'escalade du dieu. barəšnauua indique qu'elle est arrivée à son terme et pose le cadre de sa nouvelle action. zaraniiō.pīsō et srīrā̊ étant séparés de barəšnauua, on peut les considérer comme les épithètes d'un nom féminin, sous-entendu ou qu'ils représentent. Comme la phrase semble faire allusion à la fonction aurorale de Miθra [2], j'inclinerai à y restituer ušah- "l'aurore" (voir ušąm srīrąm, G.5,5). On traduira comme suit : "Il est le premier à saisir, sur la hauteur, les belles (aurores) aux ornements dorés".

La deuxième attestation appartient au Yt.17,50 : vantā̊ŋhō ... frā gaošāuuara sispimna caθru.karana minuca zaraniiō.pisi

Bartholomae traduit (ap. Wolff, Av 278) : "Frauen ... mit einem vierkantigen Ohrgehänge Staat machend und einem goldgeschmückten Halsgeschmeide". gaošāuuara- "la boucle d'oreille", désignant un bijou qui va naturellement par paire, incite Bartholomae à poser une série de duels qui, en incluant minuca zaraniiō.pisi, perd le bénéfice de la logique à qui elle devait tout [3]. Si, au contraire, on veut bien voir en gaošāuuara un sg. collectif, il y a avantage à considérer qu'il s'agit d'I. sg.. Il devient alors possible de corriger la forme aberrante zaraniiō.pisi en +zaraniiō.pisa, la différence entre les signes graphiques ى (i) et ى (a) étant fort réduite, et d'y reconnaître une forme régulière d'I. sg. du nom-racine zaraniiō.pis- "aux ornements dorés".

Un certain nombre de formes sont faussement mises au compte du nom-racine par Bartholomae. Elles doivent s'expliquer autrement : on écartera une attestation de vīspō.pis-, une de ərəzatō.pis-, deux de zaraniiō.pis-.

Au Y.57,20, Geldner fait confiance à J2 et édite l'expression accusative vīspō.paēsīm mastīm "l'intelligence qui a tous les ornements". Bartholomae lui oppose la variante vīspō.paisīm de K5. Il est clair qu'aucune de ces deux leçons ne peut recevoir d'explication grammaticale satisfaisante. Si un féminin en -ī- vīspō.paēsī-, de vīspō.paēsa-, est inacceptable, vīspō.paisī-, de vīspō.pis-, l'est tout autant. Non seulement la motion du nom-racine est anormale, mais l'épenthèse est inconcevable à travers la sifflante sourde. La seule façon de résoudre ce

1. Traduit selon Klingenschmitt (MSS 28, 1970, 71 sq.) et Emmerick (AsMaj 16, 1971, 213) : āsnaoiti ne procède pas d'une racine *had "aller", hypothétique en indo-iranien, mais de san "monter sur". Voir maintenant Humbach et Davary (Irane Bastan 11, 1973, 8 sq.).

2. Mis en lumière par Gershevitch (Mi 31 sq.).

3. Geldner (KZ 25, 1881, 400 n6) considère qu'il s'agit d'I. sg. ou d'Acc.d..
Bartholomae (ZDMG 36, 1882, 581) ne retient que le duel.

dilemne est d'accepter la version de Geldner, mais de voir en vīspō.paēsī-, non un simple féminin, mais un adj. de couleur dérivé en -ī- selon un procédé de dérivation bien attesté en véd. (AiGr II 2 391).

Les formes de l'Aog. 17 peuvent s'expliquer de la même manière, mais elles ne vont pas sans poser un problème supplémentaire. Darmesteter (ZA III 156) fait confiance au manuscrit M :

yaθa vā ərəzatō.paiti yaθa vā zaraniiō.paiti yaθa vā kācit̰ gaonanąm

Les formes ərəzatō.paiti et zaraniiō.paiti attesteraient respectivement +ərəzatō.pis-, dont ce serait la seule apparition, et zaraniiō.pis-. Mais la graphie pose deux problèmes graves. D'abord que représente le consonantisme -t- à la finale du thème ? On préférera, avec Bartholomae et ceux qui l'ont suivi, la graphie °paiθi des manuscrits M67 et K. °paiti, qui peut avoir subi l'influence de la prép. paiti, est la lectio facilior. Les manuscrits pehlevis apportent une autre confirmation : Rb transmet paθi et D paiθa [1]. La consonne thématique est donc la fricative dentale sourde -θ-. Reste à savoir si cette graphie recouvre une réalité linguistique. Il s'agirait alors d'un trait phonétique dialectal particulier au sud-ouest iranien. Cette explication est fort plausible dans la mesure où ce ne serait pas le seul persisme de l'Aogəmadaēca. Les manuscrits M et K s'accordent, à la phrase 77, sur le relatif :

pairiθβō bauuaiti pantā̊ təm yim dānuš pāiti +frābunāt̰ tacintiš

"Franchissable est le chemin que défend une rivière qui coule depuis la profondeur".

təm yim, que Rb et D font figurer en 77, 78, 79, 80 et 81, représente exactement le relatif v.-p. taya- [2]. Sans doute est-ce aussi un persisme qui explique la graphie -ai- pour -aē- de la diphtongue

1. W. Geiger (Aogəmadaēca. Ein Pârsentraktat, Erlangen 1878) n'a utilisé, pour son édition, que trois manuscrits pazend, M (Geiger A), M67 (Geiger B) et K (Geiger C). Darmesteter a disposé d'autres sources, sans en donner le détail. Je me réfère sans cesse, en étudiant les passages de l'Aogəmadaēca, aux indications que m'a aimablement données Helmut Humbach. Grâce à lui, je dispose des leçons des manuscrits pehlevis Rb et D, et je sais que M67 constitue une copie négligeable de K.

2. Il est clair que ceci rejoint en partie les conclusions de Wikander (Vayu I, Lund 1941; Feuerpriester in Kleinasien und Iran, Lund 1946) sur des textes caractérisés entre autres par des traits dialectaux de l'ouest et par l'importance accordée à Vaiiu. Que l'Aogəmadaēca allie les persismes à l'adoration de Vaiiu, c'est évident. Mais nous ne nous prononçons pas sur la signification religieuse de ce phénomène. Voir Duchesne-Guillemin (Krat 7, 1962, 37) : "Wikander, Vayu 1941, a tenté d'isoler un "dialecte de la tribu Friiāna", en rapport avec le culte de Vaiiu et de Kərəsāspa. Ce dialecte aurait pour caractéristiques phonétiques, outre la représentation de l'ancienne palatale sourde par θ, comme en v.-p. (Vayu 179), celle de *bh par f (ib. 59). Malheureusement, on est obligé d'admettre que la plupart des formes "dialec-

radicale –, une simple faute d'orthographe n'étant pas exclue [1].

L'isolement de la citation de l'Aogəmadaēca nous interdit en principe de nous prononcer sur la désinence. Ainsi, l'hypothèse de Bartholomae, postulant un Acc. pl. nt. de °pis-, est possible, mais invérifiable. Une fois posé le degré plein °paiθi (*°paēsi), nous ne pouvons croire qu'à un N. sg. f. de *zaraniiō.paēsī- et d'*ərəzatō.paēsī-.

Ce n'est pas la seule attestation d'un adjectif de couleur féminin zaraniiō.paēsī-. On peut encore le reconnaître dans l'expression accusative du V.2,29 suβrąm zaranaēnīm aštrąmca zaraniiō.paēsīm "la pique dorée et le bâton aux ornements dorés" [2]. L'hypothèse est d'autant plus plausible qu'il n'y a aucune variante de zaraniiō.paēsīm.

1.1.16. bid "briser".

1.1.16.1. astō.bid- "qui brise l'os".

Ce composé à rection verbale apparaît deux fois à l'Acc. sg. dans l'Avesta.

V.4,37 – yō narəm astō.biδəm x^{v}arəm jaiṇti kā hē asti ciθa "Quelle est la peine pour celui qui frappe un homme d'un coup qui brise l'os ?".

V.4,39 – yezi nōiṯ uzuuarəziiāṯ yō narəm astō.biδəm x^{v}arəm jaiṇti kā hē asti ciθa "S'il n'en fait pas réparation, quelle est la peine pour celui qui frappe un homme d'un coup qui brise l'os ?".

(suite)
tales" ont gagné le reste de l'Avesta, ce qui met en cause le principe même de leur répartition initiale. Il y avait, d'autre part, quelques termes particuliers au culte de Vaiiu et à la légende de Kərəsaspa; mais quelques faits de vocabulaire ne suffisent pas à fonder une distinction dialectale."

1. Ces particularités dialectales sont d'autant plus contestables qu'il reste finalement peu d'attestations sûres de θ au lieu de s pour l'i.-e. *k̂. Deux exemples donnés par Bartholomae sont illusoires. aiβiθūra-, épithète de Miθra et des frauuaṣ̌is, ne figure pas pour *aiβisūra-, mais représente le véd. ávithura- "inébranlable" (RV I 87,1) (K. Hoffmann, ap. Mayrhofer, EW III 208). K. Hoffmann me dit encore que le nom-racine aiβi.θī- (= *aiβi.sī-, de sī "gésir, être couché") n'a pas d'existence : V.18,17 – mā θraiiąm vahištanąm aiβiθiiō buiiata humataheca manaŋhō hūxtaheca vacaŋhō huuarštaheca šiiaoθnahe θraiiąm acištanąm aiβiθiiō buiiata dušmataheca manaŋhō dužūxtaheca vacaŋhō dužuuarštaheca šiiaoθnahe "Ne soyez pas disposés à ces trois choses excellentes, l'esprit de bonne pensée, la parole de bonne parole, l'acte de bonne action; soyez disposés à ces trois choses très mauvaises, la pensée de mauvaise pensée, la parole de mauvaise parole, l'acte de mauvaise action". aiβiθiiō est considéré depuis Geldner (KZ 27, 1885, 230) comme le N.pl. de aiβi.θī-, avec le sens métaphorique de "lässig sein, verschlafen" (Bartholomae, ZDMG 59, 1905, 779). Il s'agit plutôt d'un N.sg. déformé de aiβiθiia- "disposé à", dérivation en -θiia- sur le préverbe aiβi, selon le type du véd. nítya- "intérieur, secret".

2. Sur suβrā-, voir p. 358.

1.1.17. biš "guérir" [1].

1.1.17.1. ahūm.biš- "qui guérit la vie".

C'est un terme exclusivement gâthique. Il est attesté trois fois dans des passages qui posent des problèmes philologiques difficiles. La forme ahūm.biš, la seule attestée, est ambiguë et ne permet pas de décider entre le N. sg. et le V. sg.. Seul le Y.44,16 nous laisse conclure avec quelque certitude qu'il s'agit d'un V. :

ciθrā mōi dąm ahūm.biš ratūm cīždī "Enseigne-moi, ô guérisseur de la vie, un ratu qui me donne des choses brillantes".

Nous n'avons pas le choix. La phrase est complète avec son verbe à l'imp. (cīždī), ses objets directs (*ciθrā.dąm ratūm) [2] et indirect (mōi). On ne peut poser un Acc. sans désinence qui ferait de ahūm.biš l'épithète de ratūm. Bartholomae a mal contourné la difficulté en posant un composé ahūm.biš-ratu- "le maître qui guérit la vie", qui serait une monstruosité grammaticale. Il vaut mieux s'en tenir à l'explication de Geldner (KZ 28, 1887, 205 sq.). C'est la plus naturelle et la meilleure qu'on puisse trouver : ahūm.biš est le V. sg. d'une épithète d'Ahura Mazdā [3].

Malgré le voisinage avec le V. mazdā, le Y.44,2 suggère plutôt un N. sg. :

kāθē sūidiiāi yə̄ ī paitišāṯ
huuō zī ašā spəṇtō irixtəm vīspōibiiō
hārō mainiiū ahūm.biš uruuaθō mazdā "Celui qui a mis en branle les réjouissances pour la prospérité, celui-là certes, saint selon Aša, comprenant par son esprit la conséquence pour tous (les actes), est un ami guérisseur de la vie, ô Mazdā."

uruuaθō est de toute évidence un N. sg.. Il serait surprenant, mais pas impossible, que ahūm.biš ait un statut différent de uruuaθō et se rattache par dessus lui à mazdā. Cela n'empêche pas qu'ahūm.biš et uruuaθō sont, selon toute vraisemblance, des désignations d'Ahura

---

1. L'hypothèse de Thieme (FSSchubring 10 n2 = KlSchr I 81) qui analyse bišaz-, véd. bhiṣáj- en *bhiš-sáź- "Heilung aufspürend", est incertaine (voir Mayrhofer, EW II 502 sq.) et rejetée par Schindler (Wurz 59).

2. Sur cette restitution, voir p. 215.

3. Traduction de Geldner : "... mir sammt der Gewissheit (die nothige) anweisung zu geben, das versprich, o lebensarzt". C'est aussi la solution de Lommel (NGG 1935 84; 1971 114 et 116) et de Humbach (II 58).

Mazdā [1].

Le Y.31,19 est encore moins clair :

gūštā yə̄ mantā aṣ̌əm ahūm.biš vīduuå ahurā
ərəžuxδāi vacaŋhąm xšaiiamnō hizuuō vasō
θβā āθrā suxrā mazdā vaŋhāu vīdātā rąnaiiå "Il vous a écouté, celui qui pense à Aṣ̌a, guérisseur de la vie, savant, ô Ahura, contraignant sa langue à volonté pour l'énoncé correct des paroles, avec ton feu brillant dans la répartition aux ... pour le bien".

La syntaxe de cette strophe est, dans l'ensemble, relativement claire. Le verbe principal, gūštā, a pour sujet yə̄ mantā. Mais la fonction exacte de ahūm.biš et de vīduuå, épithètes écartelées entre deux pôles d'attraction, le N. yə̄ et le V. ahurā, est moins discernable. On s'est toujours accordé à en faire les épithètes du sujet, et c'est possible, sinon probable. Rien n'empêcherait non plus d'en faire des V. prolongeant ahurā. Si la redondance plaide contre elle, cette hypothèse peut se prévaloir du fait que, dans ses deux autres attestations, ahūm.biš- est épithète d'Ahura Mazdā et que vīduuah- l'est au moins deux fois dans les Gāthās, au Y.45,3 (viduuå mazdå vaocaṯ ahurō) et au Y.48,2 (tuuə̄m vīduuå ahurā). De plus, qui oserait affirmer que le sujet de cette phrase n'est pas aussi Ahura Mazdā ? Le sens d'une strophe gâthique n'est jamais si assuré qu'on puisse exclure des hypothèses de ce genre. Il n'empêche que les hésitations légitimes qu'inspire le Y.31,19 nous gardent de conclure qu'ahūm.biš- "guérisseur de la vie" est l'épithète exclusive du grand dieu iranien.

1.1.17.2-4. Yt.12,17 : ərəδβō.biš- "qui a des remèdes verticaux", vīspō.biš- "qui a tous les remèdes" et hubiš- "qui a de bons remèdes".

yaṯciṯ ahi rašnuuō aṣ̌āum upa auuąm vanąm yąm saēnahe yā hištaiti maiδīm zraiiaŋhō vourukaṣ̌ahe yā hubiš ərəδβō.biš yā vaoce vīspō.biš nąma yąm upairi uruuaranąm vīspanąm taoxma niδaiiaṯ "Si tu es, ô saint Rašnu, sur cet arbre de l'aigle, qui se tient au milieu de la mer Vourukaṣ̌a, qui a de bons remèdes, qui a des remèdes verticaux, qui s'appelle vīspō.biš ("qui a tous les remèdes"), sur lequel on a déposé le germe de toutes les plantes".

1. C'est aussi la conclusion de H.P. Schmidt (Vrata 118), en dépit de quelques interprétations sémantiques différentes de celles de Humbach, que nous avons en général suivi ici. Les difficultés sont nombreuses : on ne peut sûrement identifier, donc traduire, kaθə̄, paitišāṯ et harō, ni savoir ce que représentent irixtəm et vīspōibiiō.

Les trois composés ərəδβō.biš-, vīspō.biš- et hubiš- figurent au N. sg.. L'attestation est évidente.

Bartholomae traduit ərəδβō.biš- par "der energische, kräftige Heilmittel hat." Mais comment ərəδβa- peut-il avoir ce sens-là ? Il vaut mieux s'inspirer de l'image de l'arbre et traduire par "qui a des remèdes verticaux" ou "dont les remèdes sont hauts" [1]. La signification d'ərəδβō.biš- démontre que les trois composés sont des bahuvrihis et non des composés à rection verbale.

1.1.18. buj "expier, délivrer".

L'indo-européen connaît un certain nombre de racines qui, après des réfections inconnaissables, sont devenues homonymes et se laissent définir par le schéma commun *bheug. Il est difficile d'en discerner le nombre, d'en fixer les limites sémantiques et de répartir les diverses significations éparses dans le domaine indo-européen. On résumera ici la mise au point de Mayrhofer (EW II 504 sq.).

Le véd. connaît deux racines verbales bhuj qui se distinguent par leur type de présent et par leur signification : à bhujáti "plier" s'oppose bhunákti "être utile". Le pāli bhuñjati "purifier" s'accorderait avec l'av. buj qui, selon Bartholomae, signifie "délier", pour la ceinture exclusivement (būj(a)iiamna), et, en général, "délivrer", pour dessiner parallèlement un *bheug "délivrer" [2]. D'autres témoignages révèlent une racine *bheug au sens de "fuir" : lat. fugio, grec φεύγω et, peut-être, avec ū non étymologique et écart sémantique, le lit. búgstu "je prends peur".

1. Voir Schindler (Wurz 59) : "der aufrechte Heilmittel hat." L'alternative "den Aufrechten heilend" est peu convaincante pour des raisons de sens.

2. Le sens de "délivrer" accordé à bhujáti par Grassmann pour le RV VI 62,6 n'est rien moins qu'assuré : tā́ bhujyúm víbhir adbhyáḥ samudrā́t túgrasya sūnúm ūhathū rájobhiḥ/areṇúbhir yójanebhir bhujántā patatríbhir árṇaso nír upásthāt La traduction de Geldner (II 165) suggère l'appartenance de nír ... bhujántā à bhunákti : "Ihr fuhret des Tugra Sohn, den Bhujyu, mit euren Vogel(rossen) aus dem Wasser, dem Meere durch die Lüfte, die staublosen Wegstrecken benützend, mit dem geflügelten aus dem Schosse der Flut". Renou (EVP XVI 43 sq.) fait remarquer : "Il s'agit probablement de bhuj-1, comme on a pári-bhuj- pour dire "encercler (les deux Mondes)" : 1.33,9 : 100,14 (cf. bhogá 6.75,14 et °bhuji ; après le RV., bhogaiḥ pari-bhuj- PB. 13.5, 22 asmán viśvátaḥ ... pari bhuja TS. 4.5, 1n (mantra) = VS. 16.11; donc ici "en le poussant-au-terme-de-vos-circuits-célestes hors de ...". On pourrait aussi penser à bhuj-2, le poids portant alors sur le préverbe qui commande l'idée de "faire sortir, faire échapper à". bhuj- a dû être choisi pour faire jeu avec bhujyu a, selon les tendances du cycle aśvinien."

bhunákti mis à part, on s'est accordé à distinguer deux racines *bheug, l'une pourvue du sens de "délivrer", l'autre réunissant ceux de "fuir" et de "plier". Cette répartition a été modifiée par Kretschmer (Glotta 30, 1943, 138 sq.), qui isole une racine *bheug "plier" et une autre, passée du sens de "délivrer" à "fuir" par l'entremise de celui, intransitif, de "sich retten", dont l'ambiguïté de la traduction française "se sauver" n'est peut-être pas un hasard.

Il convient de discerner quels sont la place et l'enseignement des faits avestiques.

1.1.18.0. buj- "l'expiation".

Ce nom-racine est un hapax du Y.31,13. Nous traduisons ce passage assez complexe selon Humbach :

yā frasā āuuīšiiā yā vā mazdā +pərəsaētē taiiā
yə̄ vā kasə̄uš aēnaŋhō mazištąm aiiamaitē būjəm
tā cašmə̄ng θβisrā hārō aibī ašā aibī vaēnahī vīspā

"Ce qui est parole ouverte ou ce que, ô Mazdā, ils disent tous deux comme choses cachées, celui qui pour une petite faute est contraint à l'expiation la plus grande, toutes ces choses, tu les vois avec Aša, veillant par le rayon de ton regard" (1).

L'attestation de būjəm est évidente. Mais le sens en a été discuté. Nyberg (Rel 443) récuse la traduction "Busse" de Bartholomae en faveur de celle de "Erlösung" qu'il juge plus conforme à l'av., celui-ci n'attestant que "délivrer" pour buj. Cette hypothèse est peu défendable. Humbach (MSS 1, 1952, 23; II 28), après B. Geiger (AmSp 175 sq.), a montré de façon convaincante qu'on ne pouvait, dans ce cas-ci, s'en tenir à la signification exclusive du verbe av. buj. En effet, le rapport des deux termes de la relation aēnaŋhō ... būjəm est non seulement significatif, mais trouve un parallèle exact dans le RV VI 51,7 (et VII 52,2) : mā́ va éno anyákr̥tam bhujema "Puissions-nous ne pas expier la faute commise par un autre" (2).

1. Humbach (II 28) a raison de voir en +pərəsaētē (J2 Pt4) la lectio difficilior contre pərəsaitē, comme Bartholomae l'avait bien établi contre Geldner. +pərəsaētē est une forme moins fréquente et a pu être influencé par pərəsaitē de la strophe précédente.

2. Sur l'incongruïté de cette syntaxe (mā + opt.), voir K. Hoffmann (Injunktiv 95 sq.).
Lommel (1971 54 sq.) accepte l'étymologie que Bartholomae donne à buj-, mais juge que sa signification intrinsèque ne peut être que "Freispruch, Lossprechung, Erlösung".

Le nom-racine simple buj- appartient ainsi à la sphère de l'indien bhunákti. Benveniste (NP 113) en conclut que l'iranien possédait deux racines buj. Ceci ressort du témoignage de l'arménien qui distingue, dans ses emprunts à l'iranien, un verbe bužem pour ¹buj "délivrer" et un verbe əmbošxnəm pour ²buj "être utile".

Benveniste interprète avec raison le composé pouru.baoxšna- par "qui a beaucoup de jouissances". L'attestation gâthique du nom-racine buj-, le composé pouru.baoxšna- et le témoignage des emprunts arméniens indiquent que la racine *bheug, fondée sur bhunákti, a eu une existence iranienne et que c'est par hasard qu'aucune forme conjuguée ne nous est parvenue (1).

Il faut aussi retenir de l'analyse de Benveniste une explication plausible de la coexistence des sens de "expier" et de "être utile" pour la même racine : "Pour nous, "jouir" est nécessairement associé à la notion de plaisir, mais l'indo-iranien *bhuj peut aussi bien dénoter une expérience pénible".

Il existe peut-être une deuxième attestation d'un nom-racine simple buj-. Ce n'est pas būji, au F.16, qui est vraisemblablement tiré d'un composé, mais būjī-, nom propre d'une daēuuī. La motion est coutumière pour les noms propres. Il faut tenir compte de toute une série de difficultés. būjī- n'est connu que sous la forme apparemment indéclinée būji, au Yt.4,2 (būji janat̰ "il a frappé Būjī") et au Yt.4,3 (būjat̰ narəm ašauuanəm... haca būji "Il a délivré l'homme juste de l'emprise de Būjī"). Le contexte est trop peu significatif pour permettre une réflexion précise sur le domaine où s'exerce l'action de cette daēuuī. Si, formellement, l'étymologie par buj est la seule possible, on se demande quelle signification donner à ce nom propre et ce qui, dans l'action très favorable qu'exprime de toute manière le buj iranien, a pu amener une appartenance au monde démoniaque. Une autre racine, ou

1. Le nom simple baoxšna-, qui servirait de second terme à ce composé, est sans doute attesté au Yt.4,1 où baošnāsca (Bthl : baošnah-) est vraisemblablement une faute pour +bao(x)šnasca (voir p. 114), et au F.16 où baošəm représente peut-être ±bao(x)šnəm (Klingenschmitt, FiO § 577). Il faut encore considérer comme apparenté à bhunákti, en iranien, le khotanais būjsana "feasting" (Bailey, KhotT IV 116).
En fait, mis à part l'apport de l'anthroponymie et du matériel arménien, l'hypothèse de Benveniste n'est pas neuve et rejoint celle de Geldner (KZ 24, 1879, 142 sq.). Selon celui-ci, le verbe buj correspond à bhujáti et il faut reconstruire l'évolution sémantique suivante : losmachen > freimachen > durchbringen, erhalten (V.7,71) > entfernen, beseitigen (Yt.14,56-57). Mais bhunákti transparaîtrait dans le nom-racine buj-, le dérivé baoxšna- et le composé pouru.baoxšna-.

simplement une autre signification, non attestée et inconnaissable, doit-elle être prise en considération ? [1].

1.1.18.1. ązō.buj- "qui délivre de l'angoisse".

Il s'agit cette fois de buj "délivrer". ązō.buj- est attesté trois fois et son existence est assurée. Le Y.62,5 contient l'Acc. sg. :

(dāiiå mē ātarš) tuθrušąm āsnąm frazaiṇtīm karšō.rāząm viiāxanąm hąm.raoδąm huuāpąm azō.būjim huuīrąm "(Puisses-tu me donner, ô feu) une descendance qui s'accomplit, noble, qui règlemente la ligne de frontière, éloquente, à la belle taille, aux bonnes oeuvres, qui délivre de l'angoisse, qui a de bons hommes" [2].

Même cas au V.18,6 :

təm yim mruiiå aθrauuanəm uiti mraot̰ ahurō mazdå ašāum zaraθuštra ... ašauuanəm ązō.bujim "Ahura Mazdā dit : "Appelle celui-là prêtre, ô saint Zaraθuštra, ... qui est saint, qui délivre de l'angoisse"."

Le Yt.13,134 atteste le G. sg. :

(yazamaide) āsnaiiå paiti vaŋhuiiå frazantōiš daŋraiiå viiāxanaiiå xšōiθniiō spitidōiθraiiå ązō.būjō "(Nous sacrifions pour obtenir) une descendance noble, bonne, instruite, éloquente, brillante, aux yeux brillants, qui délivre de l'angoisse".

Il est évident que le second terme °buj- appartient ici à la sphère sémantique de "délivrer" que, en i.-i., l'av. partagerait avec le pāli. ązō.buj- correspond exactement, avec substitution du second terme, au véd. aṃhomúc- "qui délivre de l'angoisse", épithète d'Indra au RV X 63,9 :

bháreṣu índraṃ suhávaṃ havāmahe ᵓm̐homúcaṃ sukŕ̥taṃ daívyaṃ jánam "Nous invoquons dans les combats Indra le bien invoqué, le bienfaisant qui délivre de l'angoisse la race divine".

Faut-il conclure avec Benveniste que l'iranien a connu deux racines buj ? Certes, si on fait confiance à l'arménien et si on admet la théorie de Kretschmer, qui se recommande par un fondement sémantique fort plausible. Mais on n'a peut-être pas assez considéré les formes que revêt buj "délivrer" en av.. Si on exclut les part. prés. M., qui expriment toujours le fait de dénouer la ceinture, il reste trois formes

1. De même on ne sait comment interpréter le nom propre būjisrauuah- (var. būjasrauuah-) du Yt.13,101. Voir Benveniste (NP 114).

2. Sur huuāpąm, Acc. sg. de huuāpah-, voir p. 226. Rien n'assure que karšō.rāząm représente karšō.rāzah- plutôt que karšō.rāza-.

conjuguées. A l'exception de būjat̰, isolé et vraisemblablement secondaire dans un contexte corrompu (Yt.4) [1], buj, comme le verbe pāli, possède des formes conjuguées à infixe nasal qui l'apparentent plus à bhunákti qu'à n'importe quelle autre racine *bheug. Ce sont, avec thématisation secondaire, buṇjaiṇti (Yt.14,46) et buṇjaiiat̰ (V.7,71 et Aog. 57 sq.). Il est bien sûr impossible d'apprécier le poids des influences réciproques et des réfections secondaires qui se sont produites dans le cours de l'évolution linguistique de ces racines : l'infixe nasal est-il ou non étymologique pour buṇjaiṇti et buṇjaiiat̰ ? A côté de l'hypothèse de Kretschmer, il faut en tout cas évoquer une autre possibilité. La racine bhuj, bhunákti "être utile, expier", n'a-t-elle pu développer, en iranien et au moins en pāli, la signification de "délivrer" ? Il est tentant de conclure que l'expiation d'une faute amenant automatiquement la délivrance, le saut était possible de "expier" à "délivrer". Mais c'est tout de même passer du sens actif au sens causatif [2]. Le problème est de toute manière au delà de la vérification, les fluctuations les plus importantes s'étant produites avant l'installation des indo-iraniens dans leurs domaines respectifs. Je tiens seulement à faire remarquer qu'on ne peut non plus négliger l'indice que constitue l'infixe nasal de buj avestique [3].

1.1.19. bud "se rendre compte".

1.1.19.0. bud- "?" , nom propre.

Le V.11,9 contient une énumération de noms propres daeviques. Parmi eux figure une forme būiδi, en fonction accusative (pərəne būiδi "je bats Būiδi"). Le passage est vraisemblablement agrammatical [4]. būiδi

1. Nous avons cité cette phrase plus haut. būji n'est apparemment pas décliné et on trouve encore haca nasūm - Acc. après haca !

2. Comme Kretschmer suppose un passage de l'actif au moyen.

3. Sans exclure une origine unique commune, Benveniste (Voc I 136) indique trois grands axes de répartition :
   1°) "jouir" : véd. bhunákti et lat. fungor
   2°) "plier" : véd. bhujáti, got. biugan, lat. fugio et grec φεύγω
   3°) av. buj "dénouer, détacher", puis "délivrer, sauver" et got. bugjan "acheter".

4. J'hésite évidemment devant cette conclusion. Notre connaissance des aberrations de l'av. est insuffisante et, dans ce cas-ci, on ne peut décider si l'irrégularité de būiδi est due à une corruption, à un trait dialectal, à une particularité du traitement linguistique des éléments daeviques.

doit être comparé à būji (būjī-) et à mūiδi (mūiδī-, voir ci-dessous). Bartholomae a tort de poser un thème en -i- et d'y voir le nom d'un daēuua. A l'exception d'Aēšma, tous les noms propres du V.11,9 représentent des noms féminins. On ne peut non plus suivre Lommel (Fem 49 sq.) et supposer que būiδī- figure pour būiti- (V.19,1,2,43), nom d'un daēuua. būiδi doit être issu d'un thème būiδī-, formation féminine en -ī- sur un thème bud-. Formellement, bud fournit la seule étymologie possible. Mais, comme pour būjī-, on est relativement impuissant à expliquer la déviation maléfique du sens. Une explication fatalement toute spéculative, mais suffisamment plausible, a été tentée par Nyberg (Rel 340 sq.) à partir d'une signification "avoir conscience" de bud. būiδī- serait le nom d'une divinité de l'oracle.

1.1.20. mərəc "tuer, détruire".

1.1.20.0. mərəc- "la destruction".

Le F.11 recense la forme mərəxš et la traduit par +mlncyšn. Il s'agit apparemment du N. sg. d'un nom-racine simple mərəc- "la destruction". Reichelt (WZKM 15, 1901, 159) nie toutefois l'authenticité d'un nom simple et propose d'y voir le second terme d'un composé. Le N. sg. ahumərəxš (Yt.8,59) "qui détruit la vie" fournirait le modèle de la citation du Farhang-i ōīm.

Bartholomae se résout à faire mention d'un nom simple en signalant en note l'hypothèse de Reichelt. Le nom simple a contre lui le fait que mərəc- n'est attesté nulle part ailleurs. Par contre, il est confirmé par deux indices à peu près décisifs. D'une part, la traduction pehlevie donne +mlncyšn, un nom abstrait qui doit traduire un nom simple, alors que ahūm.mərəcō (Y.9,13 et Y.57,15) est traduit par ʾhwʾn-mlncynytʾl, un nom d'agent. D'autre part, un nom racine simple mr̥c- est attesté à l'I. sg. dans le RV VIII 67,9 :

má no mr̥cā́ ripūṇā́m vr̥jinā́nām aviṣyavaḥ "Ne nous (saisissez) pas de la destruction venant des ennemis mauvais".

1.1.20.1. ahū(m).mərəc- "qui détruit la vie".

ahū(m).mərəc- est attesté à trois reprises de manière incontestable. Le N. sg. apparaît au Yt.8,59 :

mā hē mairiiō gəuruuaiiōit̰ mā jahika mā aśāuuō asrauuaiiat̰.gaθō ahūmərəxš paitiiarənō imąm daēnąm yąm ahūirīm zaraθuštrīm "Que n'en prenne pas le vaurien, ni la prostituée, ni l'excité qui ne chante par

les Gāthās, qui détruit la vie, qui est adversaire de cette religion d'Ahura et de Zaraθuštra" (1).

Les deux autres attestations sont celles d'un G. sg. ahū(m).mərəṇcō.

Y.9,31 - paiti aṣ̌əmaoγahe anaṣ̌aone ahūm.mərəṇcō aŋ̊hā daēnaiiā̊ mąs vaca daθānahe nōit̰ šiiaoθanāiš apaiiantahe kəhrpəm nāšəmnāi aṣ̌aone haoma zāire vaδare jaiδi "Frappe de ton arme pour le juste qui va périr, Haoma jaune, sur l'injuste trompeur d'Aṣ̌a, qui détruit la vie, qui prête attention à cette religion en parole, mais ne l'applique pas par les actes".

Y.57,15 - (sraošəm ... yazamaide) yō jaṇta daēuuaiiā̊ drujō aš.aojaŋhō ahūm.mərəṇcō "(Nous sacrifions ... à Sraoša) qui est tueur de la tromperie daevique, très puissante, qui détruit la vie".

Les deux dernières phrases attestent deux faits neufs par rapport au Yt.8,59 : d'une part, on a conféré au premier terme une désinence accusative et, d'autre part, la consonne finale du second terme est précédée par une nasale qui ne peut représenter que l'infixe nasal des thèmes du présent (mərəṇc-/mərəṇca-). Tels sont les faits que révèle l'édition de Geldner. Le problème de la désinence du premier terme est en fait dénué de toute importance. Il est assez vain, au Y.9,31, de prendre parti pour la leçon choisie par Geldner, qui repose sur Mf 1, ou pour la leçon +ahū.mərəṇcō, que Bartholomae préfère sur la foi de Pt 4.

L'apparition de l'infixe nasal dans les formes nominales représenterait un phénomène linguistique plus considérable. Seulement, on ne peut jurer de son authenticité. Si le Y.57,15 est unanime sur la présence de la nasale, la forme qui en est dépourvue est bien attestée au Y.9,31 :

°mərəṇcō	Mf1	B3	L3	Pt4	L20	J5	Mf4	Br2
°mərəmcō	L13	Lb2	J6.7					
°mərəcō	J2	K5b	P6	L1	J3	Mf2	K4	

Trois arguments plaident pour l'authenticité de °mərəcō contre °mərəṇcō : le témoignage du N. sg. ahūmərəxš, la valeur de la leçon °mərəcō, la régularité linguistique de cette forme. Il est très vraisemblable que la graphie °mərəṇcō a été introduite tardivement dans la tradition manuscrite, sous l'influence de la prononciation. °mərəṇcō est un pehlevisme. Le pehlevi a conféré l'infixe nasal du verbe mlncynytn aux dérivés nominaux : mlncyšn, mlncynytʾl ... (2)

1. L'adj. aśāuua- ne peut être formé que sur a-śā- "qui n'a pas de goût, de plaisir", aśā- est, au N.15, une des raisons pour lesquelles on ne récite pas les Gāthās.

2. mərəṇciiāi (V.1,14) a des variantes qui excluent la nasale :

(yā)mərəṇciiāica	B1	Pt2
yāmərənciiāica	K3a	

La traduction pehlevie du Y.9,1 fait une citation avestique : ʿD BRʾ MN tn' XRʾ ʾYŠ I ʾmlg amarəza gaiiehe stūna "Jusqu'au moment où, sans corps, chacun est immortel". Bartholomae, se fondant sur la confusion fréquente de z et de c en orthographe pehlevie, propose une correction +amarəca. On aurait ainsi affaire au N. pl. de amərəc- "qui n'a pas de destruction" : "les colonnes de la vie sont indestructibles". Darmesteter (ZA III 31), rejeté par Bartholomae, avait proposé une meilleure solution : amarəza est une faute pour +marəzuca. On trouve en effet, au Yt.10,71 :

yauuata aēm nijaiṇti mərəzuca stūnō gaiiehe mərəzuca xᵛā uštānahe "Jusqu'à ce que celui-ci frappe les vertèbres, colonnes de la vie, les vertèbres, source de la vitalité".

Selon Bartholomae, un composé aṣ̌əm.mərəc- serait attesté au Vyt.2 :

aṣ̌əm.mərəṇcō (L5 - K4 : °mərəcō) yaθa kauua haosrauua L'alternance °mərəṇcō/°mərəcō suggère évidemment un second terme °mərəc "qui détruit". Mais une épithète aṣ̌əm.mərəc- "qui détruit Aṣ̌a" est inacceptable pour un juste - le N. sg. thématisé étant déjà irrégulier. Darmesteter (ZA II 666 n11) propose de lire +amərəṇcō "immortel". L'idée est bonne si on veut bien substituer +amahrkō à +amərəṇcō [1]. L'immortalité est une caractéristique du roi Haosrauuah. A l'Az. 7 :

aiiaskəm amahrkəm bauuāhi yaθa kauua haosrauua "Puisses-tu être sans maladie, sans mort, comme le kauui Haosrauuah".

Il n'y a pas de composés amərəc- et aṣ̌əm.mərəc-.

1.1.21. mud "réjouir".

1.1.21.0. mud- "qui réjouit", nom propre.

Un nom propre mūiδī- est attesté au V.11,9, dans les mêmes conditions que būiδī- (voir ci-dessus, p. 59). Nous sommes moins dépourvus devant lui que devant būjī- et būiδī-. *mud "réjouir", qui n'a pas laissé de formes conjuguées dans les textes avestiques, fournit deux dérivés, des

(suite)

(yā)mərəṇciiaēca	Jpl Mf2
(yā)mərəṇciiāisca	L2
(yā)mərəciiāica	K3b M3 P2 (M13 ajoute n en seconde main).

1. Kuiper (IIJ 8, 1965, 297) croit que le Y.9,1 PüZ et l'Az.7 attestent un composé +amərəca-, synonyme de amahrka-. Il faut corriger avec moins de timidité, car +amərəca- n'est pas justifiable.

hapax, qui appartiennent visiblement au vocabulaire daevique : ahəmusta- "qui ne réjouit pas" ou "qui n'est pas réjoui" est épithète des drəguuaṇt- au Y.46,4, et jahikā- "la prostituée" est dite, au Y.9,32, maoδanō.kairiiā- "ayant pour action le plaisir". Ce composé permet de conjecturer que mūiδī- "celle qui réjouit" désigne une déesse de la volupté reléguée dans l'univers démoniaque.

1.1.22. varət "tourner".

1.1.22.1. fraorət- "le zèle".

fraorət- est attesté trois fois : deux fois dans les Gāθās et une fois dans le Mihr Yašt. Il figure chaque fois sous la forme fraorət̰ qui est celle du N.-Acc. sg. nt. à désinence zéro : il a une valeur adverbiale. Dans le cours de cette étude, on rencontrera quatre autres composés ayant pour second terme un nom-racine attesté dans les mêmes conditions : paitiiaogət̰ "en réponse", bərəziiaogət̰ "à voix haute", aṣ̌iš.hāgət̰ "conformément à Aṣ̌i", ārmaitiš.hāgət̰ "conformément à Ārmaiti", et on verra que le signe final -t̰ n'a peut-être, en ce qui les concerne, qu'une valeur diacritique servant à indiquer le caractère implosif du -g- final du thème. Il n'en va pas de même pour fraorət̰. Que la consonne finale du radical soit -r- ou -t-, t̰ note un phonème étymologique.

Les attestations de fraorət̰ sont assurées :

Y.30,5 - aiiå mainiuuå varatā yə̄ drəguuå acištā vərəziiō
aṣ̌əm mainiiuš spəništō yə̄ xraoždištəṇg asənō vastē
yaēcā xšnaošən ahurəm haiθiiāiš šiiaoθanāiš fraorət̰ mazdąm

"D'entre ces deux tendances, le trompeur a choisi les pires choses à commettre, la tendance la plus sainte qui est vêtue de la pierre la plus dure a choisi Aṣ̌a, ainsi que ceux qui accueillent avec zèle Ahura Mazdā par de justes actions".

Y.53,2 - atcā hōi scaṇtū manaŋhā uxδāiš šiiaoθanāišcā
xšnəm mazdå vahmāi ā fraorət̰ yasnąscā
kauuacā vīštāspō zaraθuštriš spitāmō fərašaoštrascā
dåŋhō ərəzūš paθō yąm daēnąm ahurō saošiiaṇtō dadāt̰

"Ainsi le kauui Vīštāspa, Spitāma, fils de Zaraθuštra, et Fərašaoštra doivent se vouer avec zèle pour la prière, par l'esprit, les paroles et les actes, à l'accueil de Mazdā et aux sacrifices, ces droits chemins de l'offrande que Mazdā a créés comme religion du sacrifiant".

Yt.10,9 - yatāra vā dim pauruua fraiiazāiti fraorət̰ ... "Celui des

deux (pays) qui le premier lui sacrifiera avec zèle ...".

Implicitement, par le jeu des renvois, Bartholomae réunit dans une même famille étymologique frauuaši-, fraorət "gern", fraorəti- "Bekenntnis" (1), ²fra-var qu'il traduit par "jemanden (Acc.) für sich auswählen als". Cette hypothèse a curieusement suscité un accord unanime : qu'il suffise d'évoquer Geldner (RelgLes 19), Humbach (II 28) et Gershevitch (Mi 146). fraorət se traduirait donc, en définitive, par "avec profession de foi".

Ceci ne paraît pourtant pas satisfaisant. La racine ²var semble être une racine seṭ et ne peut donc recevoir l'élargissement dont fraorət serait pourvu. Le présent le plus ancien de var est indubitablement, d'après le RV, vr̥ṇīté (= vərənte). Le type véd. vr̥nóti n'existe pas pour l'av. ²var. Le verbal vr̥tá- du véd. est hérité d'une analogie avec ¹vr̥ "entourer" et l'av., pour autant qu'on puisse se fier à ses graphies pour la distinction entre -arə- et -ərə-, a conservé varəta-, verbal d'une racine seṭ.

Dès lors, la confiance qu'on peut accorder à une forme °vərət-, représentant ²var avec élargissement -t-, est extrêmement réduite. D'autant plus qu'une solution de rechange est à notre disposition. On expliquera fraorət par vərət "tourner" dont l'existence avestique est établie par la citation varətata du F.8 (2). prá-vr̥t a, en véd., le sens de "se hâter vers l'avant". Il paraît permis de traduire fraorət par "avec zèle, avec empressement" (3).

---

1. fraorəti-, attesté au Y.12,1 et au Y.13,8, paraît être une formation savante sur frauuarāne.

2. varətata wltyn' "tourne". C'est la 3ème sg. Inj. ou la 2ème pl. aor. Subj. rendue par la 2ème Imp. du causatif. Voir Reichelt (WZKM 15, 1901, 168). Mirza (UnvMemVol 117) lit le pehlevi [pehlevi] wltywn "le char". Mais que serait le thème avestique ?

3. Ainsi fraorət doit être résolument séparé de frauuaši-. Bartholomae se refuse à donner de frauuaši- une étymologie explicite. Il est dit ci-dessus que ses renvois nous mènent, par fraorət et fraorəti-, à fra-²var. Ses traductions par "Totenseele" et "Schutzgeist" semblent par ailleurs inspirées de ¹var "couvrir, protéger". Ainsi Bartholomae a-t-il envisagé, sans choisir entre elles, les deux solutions possibles. Seul Lommel (RelZ 160) a ouvertement défendu une étymologie par fra-²var et traduit par "(rechte) Wahl, wählende Bevorzugung, Wahlentscheidung". Thieme (ZDMG 92, 1938, 499 sq.) se prononce pour ¹var. L'assentiment général se fera autour de cette dernière hypothèse, étoffée d'observations nouvelles. Bailey (9thC 109), suivi par Barr (FSHammerich 26 sq.), fait appel au témoignage du moyen-iranien gurt, persan gurd, "le héros". Dumézil (JA 1953 1 sq.), approuvé par Duchesne-Guillemin (Resp 44; RelIrA 328 sq.) et Molé (1963 105), met en lumière les analogies entre les frauuašis et les Maruts, donc leur appartenance à la deuxième fonction.

Insler (op. cit. 115) explique aussi fraorət par *fra-vərət, mais il lui donne le sens de "continuously". Nous ne pouvons l'un et l'autre qu'émettre des conjectures à partir du véd. prá-vr̥t.

1.1.23. vərəd "croître, accroître".

1.1.23.0. vərəd- "l'accroissement".

Correspondant au véd. vŕ̥dh-, fréquent dans le RV, le nom-racine vərəd- est attesté à l'I. sg. :

Y.31,4 - yadā aṣ̌əm zəuuīm aŋhən mazdåscā ahuråŋhō
aṣ̌icā ārmaitī vahištā išasā manaŋhā
maibiiō xšaθrəm aojōŋhuuat̰ yehiiā vərədā vanaēmā drujim

"Quand sont là Aṣ̌a qui appelle et les Ahuras Mazdās (ou Mazdā et les Ahuras), Aṣ̌i et Ārmaiti, je veux, avec l'esprit le meilleur, promouvoir pour moi Xšaθra doué de puissance par l'accroissement duquel nous puissions vaincre la tromperie".

La tradition manuscrite hésite entre le degré zéro vərədā et le degré plein varədā :

vərədā Pt4 S1 Mf1.2 K4.11 Jpl Pd J6.7 Ml L13 P6 O2 (Mf4 Br2)
varədā J2.3.1 K5 L1.2.3 S2
varəδā Bbl

Malgré le témoignage du Yasna pehlevi indien (K5 J2), l'accord du Yasna pehlevi iranien (Pt4 Mf1), du Yasna sanscrit (S1) et de Mf2 - Jpl est concluant et ce témoignage confirmé par le postulat linguistique. Au véd. vŕ̥dh- ne peut correspondre que vərəd-.

(suite)
Gropp (Wiederholung 35 sq.) et Miller (Lang 44, 1968, 275) restaurent avec décision l'explication de Lommel. Il serait trop long de reproduire ici l'argumentation de Gropp, qui me paraît sans faille. Disons que frauuaši- désigne un principe mental, celui qui prend la décision d'adhérer à la bonne religion, qui fait la déclaration frauuarāne. C'est ce que suggère le Y.55,1 où frauuaši- se dénonce clairement comme une part de l'âme humaine. Il n'est pas difficile d'admettre qu'on en prête une à Ahura Mazdā lui-même, et finalement aux frauuašis. Cette redondance est naturelle dans une religion où les dieux sont les premiers à se soumettre aux rites qu'ils instituent. daēnā- "religiöse Anschauung" n'est pas exactement synonyme de frauuaši-.

Quoique le Yt.13 insiste souvent sur leurs vertus guerrières, il semble bien que les frauuašis soient trifonctionnelles comme il est logique que le soient les âmes des fidèles.

1.1.24. vərəz "travailler".

A l'exception de šiiaoθnəm.vərəz-, tous les composés de °vərəz- attestent un degré plein apparent °varəz-. Le phénomème est inattendu pour une racine à sonante intérieure. A cause de šiiaoθnəm.vərəz- et de la pauvreté relative des cas différents du N. sg., on est tenté de songer à une réfection secondaire. Le N. sg. est, régulièrement, par l'effet de la désinence, °varš. A partir de là, toute la déclinaison a pu s'établir sur un degré plein apparent °varəz-.

J'exclus de cette étude l'inf. varəzī, qui poserait l'existence du nom-racine simple, et le composé huuarəz-, qui ne correspondent pas à vərəz "travailler", mais au véd. úrj- "la vigueur" (voir p. 361). sraošāuuarəz- "qui accomplit la discipline", désignation d'une classe de prêtres, athématique selon Bartholomae, représente plutôt un composé thématique sraošāuuarəza-. En dehors des cas ambigus, Acc. sg. °zəm (N.82) et N. d. °za (N.70), le N. sg. °zō (V.5,26, 7,71, 18,14 et N.77) et le G. sg. °zahe (Vyt.15) attestent bien un thème en -ā-. Seul le V.5,57 (et 58) suggère le contraire :

kat̰ tā vastra hąm.yūta pasca yaoždāiti frasnāiti zaoθre vā hāuuanāne vā ātrauuaxše vā frabərəθre vā ābərəte vā āsnāθre vā raēθβiškare vā sraošāuuarəze vā aθaurune vā maṣ̌iiāi raθaēštāi vā vāstriiāi vā fšuiiaṇte "Après purification et lavage, ces vêtements pourront-ils servir au zaotar, au hāuuanan, à l'ātrəuuaxša, au frabərətar, à l'ābərət, à l'āsnātar, au raēθβiškara, au sraošāuuarəza, au prêtre, à l'homme guerrier ou au pâtre éleveur".

La désinence -e de D. athématique a été généralisée dans la première partie de l'énumération, jusqu'à aθaurune. sraošāuuarəze est secondaire et il faut poser un sraošāuuarəza-. La même remarque vaut pour ātrauuaxše, dont la situation est exactement parallèle : on substituera à ātrəuuaxš- de Bartholomae un composé thématique ātrəuuaxša- "qui fait croître le feu". Ceci avait été établi par Meillet (MSL 11, 1900, 20 sq.) avant la parution du Wörterbuch.

1.1.24.1. aγā.vərəz- "qui fait de mauvaises choses".

Hapax du Yt.10,52, au N. sg. :

āat̰ yat̰ duždā̊ fraduuaraiti yō aγāuuarəš θβāṣ̌a gāma θβāṣ̌əm yujiieiti vāṣ̌əm miθrō yō vouru.gaoiiaoitiš "Alors, quand accourt d'un pas rapide le faiseur de mauvaises choses aux mauvais dons, Miθra aux vastes droits de pâture attelle son char rapide".

Il convient de s'expliquer rapidement sur l'épithète vouru.gaoiiaoiti- qui sera souvent citée. Benveniste (JA 1960 421 sq.) a proposé de traduire gaoiiaoiti- par "lieu d'asile" et non par "pâture". Son analyse se fonde surtout sur un examen sémantique. Les contextes sont formels : gaoiiaoiti- et gávyūti- désignent un endroit où on se sent en sécurité. Mais une contradiction se fait jour : on voit mal qu'un lieu d'asile soit qualifié de vaste. Benveniste néglige trop l'étymologie : le second terme °yūti-/°yaoiti- repose sur une racine *yu d'origine et de sens obscurs, mais le premier terme représente incontestablement le nom de la vache. On ne peut exclure un rapport avec l'élevage et le bétail. C'est pourquoi il me paraît que, si l'analyse de Benveniste ne peut être rejetée, elle doit être corrigée dans le sens où l'a fait Duchesne-Guillemin (IIJ 7, 1964, 200) qui traduit gaoiiaoiti- par "right of grazing, guaranteed by law".

1.1.24.2-4. vohuuarəz- "qui fait le bien",
haiθiiāuuarəz- "qui réalise",
huuarštāuuarəz- "qui fait de bonnes actions".

Ces trois composés apparaissent ensemble au Vr.11,14 :

(āat̰ dīš āuuaēδaiiamahī ...) yat̰ vohuuarəząm aṣ̌aonąm yat̰ vohuuarəzinąm aṣ̌aoninąm yat̰ haiθiiāuuarəząm aṣ̌aonąm yat̰ haiθiiāuuarəzinąm aṣ̌aoninąm yat̰ huuarštāuuarəząm aṣ̌aonąm yat̰ huuarštāuuarəzinąm aṣ̌aoninąm "(Alors nous les consacrons) aux saints qui font le bien, aux saintes qui font le bien, aux saints qui réalisent, aux saintes qui réalisent, aux saints qui font de bonnes actions, aux saintes qui font de bonnes actions".

Cette phrase coordonne la forme du G. pl. m. à celle du G. pl. f., celui-ci étant caractérisé par une motion en -ī-. Ce phénomène est exceptionnel pour un nom-racine qui correspond à une racine verbale sans être un nom propre. Il est clair que la phrase, jouant sur l'alternance entre aṣ̌aonąm et aṣ̌aoninąm, choisit de marquer le féminin par la redondance : les formes en °varəzinąm ne peuvent représenter un trait linguistique ancien et hérité. Il s'agit au contraire de formations récentes et savantes apparaissant dans un texte liturgique où se manifeste un souci évident de redondance.

De ces trois composés, haiθiiāuuarəz- est le seul à être attesté ailleurs. Le G. pl. apparaît au Y.12,7 :

yāuuaranō kascīt̰ saošiiaṇtąm haiθiiāuuarəząm aṣ̌āunąm tā varənācā tkaēšācā mazdaiiasnō ahmī "Selon cette foi à laquelle appartient chacun des saints sacrifiants qui réalisent, selon cette foi et cet

enseignement, je suis mazdéen".

L'Acc. sg. au G.3,7 :

haiθiiāuuarəzəm aṣ̌auuanəm aṣ̌ahe ratūm yazamaide "Nous sacrifions au juste qui réalise, ratu d'Aṣ̌a" (1).

1.1.24.5. dužuuarštāuuarəz- "qui fait de mauvaises actions".

dužuuarštāuuarəz- est attesté au G. pl. au Yt.13,39 :

θβāṣ̌əm paskāt̰ frauuazənte auuaŋhe narąm aṣ̌aonąm ązaŋhe dužuuarštāuuarəząm "Ensuite, elles se meuvent rapidement pour (donner) le secours aux hommes justes, pour (donner) l'angoisse à ceux qui font de mauvaises actions".

Au N. sg. au Yt.19,96 :

frānāmāiti dužuuarštāuuarš aŋrō mainiiuš +axšaiiamnō "Il cèdera, Aŋra Mainiiu, impuissant, qui fait de mauvaises actions".

1.1.24.6. vāstriiāuuarəz- "qui travaille aux pâtures".

vāstriiāuuarəz- est attesté au G. pl. au Y.68,12 :

dāiiata vaŋᵛhīš āpō ... narąmca nāirikąmca apərənāiiūkanąmca kainikąmca vāstriiāuuarəząmca "Donnez, ô bonnes eaux, ... aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux filles, à ceux qui travaillent aux pâtures".

Au Y.23,3 :

āiiese yešti vīspaiia aṣ̌auuane frauuaṣ̌e ke asti kuuacit̰ aŋhå zəmō para.iristi dahma nāirike apərənāiiūke kainike vāstriiāuuarəzi upašaēti

Bartholomae traduit (ap. Wolff, Av 58 sq.) : "Zu verehren hole ich her die Frauuaṣ̌i eines jeden Aṣ̌agläubigen. Wo immer auf dieser Erde ist sie beim Sterben ? - Bei dem dahmamässigen (Manne), bei der Frau, dem Knaben, dem Mädchen (und) dem in der Landwirtschaft Tätigen hat sie den Wohnsitz".

Aussi peu satisfaisante que soit cette traduction, il est impossible d'en trouver une meilleure. Le Y.23,3 est ou corrompu ou dialectal. De toute manière, vāstriiāvarəzi paraît bien être un L. sg..

1.1.24.7. gauuāstriiāuuərəz- "qui travaille aux pâtures des vaches".

Hapax du N.18 (Sanjana, Nir 27 r) : (nōit̰ āstriieiti) aniiō ahmāt̰

1. Voir encore le dérivé abstrait haiθiiāuuarəštā- "le fait de réaliser" (Y.50,11). Pour le sens, voir véd. satyám kr̥.

yō hē gauuā.uuarəš daidit̰ aētahmāi "(Il n'y a pas de faute) sauf si c'est à un homme qui travaille pour lui aux pâtures des vaches : on doit lui donner (de la viande)".

gauuā.uuarəš peut être restitué +gauuāstriiāuuarəš d'après la traduction pehlevie +k'l - wlcyt'l (k' wlcyt'l). Le F.21 cite gauuāstriiāuuarəza (K : gauuāstriiauuarəza) traduit k'l - wlcšnyh, et le Y.13,2 contient le superlatif gauuāstriiāuuarštəma- que le traducteur pehlevi rend par k'l - wlcyt'ltwm.

1.1.24.8. šiiaoθnəm.vərəz- "qui accomplit un travail".

Hapax du V.13,23, à l'Acc. sg. :

yaθa aētahmi aŋhuuō yat̰ astuuainti apərənāiiūkəm dahmō.kərətəm šiiaoθnəm.vərəzəm vərəziiāt̰ šiiaoθnəm paiti tarō.piθβəm daiθiiāt̰ aθa āstriieiti "Il est coupable comme si, dans ce monde osseux, il donnait une nourriture insuffisante à l'enfant mineur issu d'un docte, accomplissant un travail - il lui faut accomplir un travail".

Tous les manuscrits livrent une leçon šiiaoθnāuuarəzəm avec un second terme au degré plein. L4 K1 et Pt2 donnent šiiaoθnəm.vərəzəm, avec degré zéro du second terme et désinence de N. - Acc. sg. nt. du premier terme.

1.1.25. *vid "percer".

1.1.25.1. ašəmnō.vid- "qui ne perce pas avec la lame".

ašəmnō.vid- est répété deux fois au Yt.10,39 :

išauuascit̰ aēšąm ərəzifiiō.parəna huθaxtat̰ haca θanuuanāt̰ jiia.jataŋhō vazəmna ašəmnō.viδō bauuaiti yaθa grąṇtō upa.t̰bištō apaiti.zaṇtō miθnāiti miθrō yō vouru.gaoiiaoitiš "Leurs flèches aux plumes d'aigle propulsées par la corde, se mouvant depuis l'arc bien tendu, ne percent pas de la lame quand irrité, haï, non reconnu, riposte Miθra aux vastes droits de pâture".

Suit une séquence du même type à propos d'une autre arme, la lance :

arštaiiascit̰ aēšąm huxšnuta tiγra darəγa.arštaiia vazəmna haca bāzubiiō ... "Leurs lances bien aiguisées, pointues, à la longue portée, se mouvant depuis les bras ..." (1).

1. Schmitt (FSEilers 276 sq.), après un examen de la métrique, tente une restitution de cette phrase. Entre autres choses, il exclut ərəzifiiō.parəna, jiia.jataŋhō et darəγa.arštaiia.

aš̌əmnō.vīδō est d'une étymologie obscure et son interprétation dépend essentiellement du contexte. Quoique bauuaiti soit un sg. (1) et qu'une thématisation secondaire soit toujours possible, aš̌əmnō.vīδō est nécessairement épithète des ennemis de Miθra et non de Miθra lui-même. Cette conclusion est imposée par l'attestation au Yt.10,40, dans les mêmes conditions, du composé aš̌əmnō.janō. Les deux composés ne diffèrent que par leur second terme : ici °jan- "qui frappe", là °vid- "qui perce". Ce dernier est employé pour les flèches et les lances,

(suite)
Le second terme de darəγō.arštaiia est bien °arštaiia-, dérivé de aršti- "la lance". Kuiper (Notes 65) avait proposé contre Bartholomae un composé darəγō.aršti- "with a long shaft or lance". Ses arguments sont sans fondement. aršti- désigne la lance, non le manche, et ici, le composé ne peut absolument pas signifier "qui a une longue lance". Le N. pl. darəγō.arštaiia ne peut révéler un thème darəγō.aršti- puisque la désinence serait dans ce cas -aiiō. Le témoignage de l'Acc. sg. darəγa.ăřštaēm, au Yt.10,102 et au Yt.17,12, est décisif. La variante °arštīm de J10 et P13, au Yt.10,102, est la lectio facilior (d'après tiži.arštīm qui précède). arəštəm, de J10, au Yt.17,12, est une leçon aberrante.
Selon Bartholomae, darəγa.arštaiia signifie "mit langem (Lanzen)schaft". Si on examine le Yt.10,102, cité ci-dessous, on se rend compte que cette traduction est peu satisfaisante. Je préfère la traduction de Geldner (KZ 25, 1881, 519) : "der einen langen weitreichenden Speerwurf hat".

1. On ne peut accepter le sg. bauuaiti. Mais il n'est pas nécessaire d'expliquer cette forme autrement que par bū "être". Thieme (BSOAS 23, 1960, 267 = KlSchr I 388) invoque *babhati, 3ème pl. prés. A. de bā "briller, devenir clair". Une substitution fautive de bauuaiti à bauuaiṇti n'est pas rare dans l'Avesta. Les manuscrits confondent souvent sg. et pl. du verbe bū, tout particulièrement dans le Mihr Yašt. Voici quelques exemples :

	°aiṇti	°aiti
Yt.10,20	L18	F1 Pt1 E1 P13 K15.40 H3.4 M1 2
V. 3,31	tous sauf	Pt1 L1
V. 8,22	L1	tous les autres
V.13,42	tous sauf	L4 K1
V.13,43	tous sauf	M1 3 P1
V.13,49	M2 Jp1 L1	L2 Br1 L4 K1 a

celui-là pour les épées et les gourdins (karətaciṯ, vazraciṯ). aš̌əmnō.janō et aš̌əmnō.vīδō caractérisent les armes des ennemis de Miθra selon la manière dont on les emploie pour frapper. L'opposition entre °jan- et °vid- apporte un autre enseignement : elle confirme Gershevitch (Mi 192), qui voit dans le second terme °vid- la racine *vid, indien vidh, "percer", et non vid "trouver" comme le proposait Bartholomae. L'emploi de °vid- et de °jan- est dicté par le type d'arme évoqué : celles dont on frappe et celles dont on perce.

L'étymologie du premier terme aš̌əmnō° est demeurée longtemps obscure. Dans le Wörterbuch, Bartholomae traduit "das Ziel nicht treffend", sans aucune explication. Plus tard (ZAiWb 96 sq.), il fait de °š̌əmnō un ancien *xab(h)na, dérivé en -na- de *xab(h), sans traduction. Cette restitution se fonde sur l'arménien nšanak "la cible", le moyen-iranien nišān(ak), le persan nišān(e).

Gershevitch (Mi 192) rompt avec le sens de "cible" et renoue avec une hypothèse de Darmesteter (ZA II 450), qui traduisait par "qui manque le but, qui n'obtient pas le coup". °š̌əmnō serait obtenu par métathèse de *šanman-, dérivé en -man- de la racine verbale correspondante au véd. kṣan, kṣanóti "frapper".

Il faut bien partir d'un thème šanman-, quelle que soit l'étymologie qu'on veuille lui donner. Celui-ci est attesté deux fois en av.. Gershevitch, contrairement à Darmesteter, refuse sans beaucoup préciser ses raisons de le reconnaître dans aš̌əmnō.vid- et aš̌əmnō.jan-. Le F.5 cite un mot tronqué, šənm, glosé tyk' "le tranchant", et le Yt.10,24 contient :

nōiṯ dim arštōiš huxšnutaiiā̊ nōiṯ išaoš para.paθβatō auua ašnaoiti šanmaoiiō "Il ne l'atteindra pas avec les lames des lances bien aiguisées et des flèches qui volent au loin" (1).

Ce contexte, où figurent les lances et les flèches, est si semblable au Yt.10,39 qu'on ne peut nier que šanman- figure au premier terme de aš̌əmnō.vid-. L'hypothèse de Gershevitch pour rendre compte de la transformation de šanman- en °š̌əmnō n'est pas convaincante. Il vaut mieux y voir une analogie tardive qu'un phénomène aussi réel qu'une métathèse. Un scribe a vraisemblablement opéré cette modification d'après la classe, nombreuse et cohérente, des part. prés. M..

Humbach (ap. Mayrhofer, EW I 285; Kan 26) a signalé le premier qu'il fallait voir en šanman- l'équivalent du véd. kṣádman- "la lame". Cette

1. srauua.šəmna-, épithète des frauuaṣ̌is au Yt.13,40 doit-il être compris comme "qui a une lame rapide", et, au Yt.19,42, le nom propre arəzō.šamana- doit-il être lu +arəzō.šəmna- et traduit par "qui a une lame brillante" ?

étymologie a été défendue indépendamment, mais un peu plus tard, par Henning (UnvMemVol 41). Voir encore Klingenschmitt (FiO § 302).

1.1.25.2. parō.kəuuid- "qui perce au loin".

Ce composé est attesté deux fois à l'Acc. sg.. Au Yt.10,102, il est épithète de Miθra :

(miθrəm ... yazamaide) aurušāspəm tiži.arštīm darəγa.arəštaēm xšuuiβi.išūm parō.kəuuīδəm "(Nous sacrifions ... à Miθra) qui a de blancs chevaux, qui a une lance pointue, qui a une longue portée de lance, qui a des flèches rapides, qui perce au loin".

Le Yt.17,12 repète cette succession d'épithètes. L'évocation des lances et des flèches confirme l'idée de Gershevitch (Mi 250) d'y reconnaître *vid "percer". Ce n'est cependant pas une idée neuve : Bartholomae avait déjà noté : "°vid-, adj. "findend" zum V. ²vaēd, oder "treffend" zum ai.V. vídhyati, ai. °vidh-, adj.".

Le composé parō.kəuuid- est déformé par une coupure irrégulière du premier et du second terme. On doit restituer *paraka.vid-, le premier terme étant issu de la prép. para "devant" selon une dérivation en -ka-. Voir p. 284. On trouve le superlatif ⁺para.kauuistəma- au Yt.12,7 dans l'expression vocative rašnuuō ⁺para.kauuistəma "O Rašnu, celui qui perce le mieux au loin". (Fl : parakauuistəməm !).

Bartholomae relève un nom-racine simple vid- "teilhaftig", de ²vid "chercher", au Y.51,18 :

təm cistīm dəjāmāspō huuō.guuō ištōiš xᵛarənā
ašā vərəṇtē tat̰ xšaθrəm manaŋhō vaŋhəuš vīdō
tat̰ mōi dāidī ahurā hiiat̰ mazdā rapə̄n tauuā

Il traduit cette strophe (1902 110) : "An diese Lehre samt dem Aša glaubt Jāmāspa Huuōguua, der durch Reichtum hervorragenden, an dieses Reich (glaubt) die den guten Sinn besitzen. Das schaff mir, Ahura, dass sie an dir, o Mazdā, eine feste Stütze haben".

vīdō serait donc le N. pl. d'un nom-racine vid- et le sujet d'une forme plurielle sous-entendue de var "choisir", correspondant à vərəṇtē. En dépit du fait qu'il faut suppléer et de l'écart sémantique entre le sens du verbe vid et celui de vīdō, "teilhaftig" dans le Wörterbuch et "die ... besitzen" dans la traduction des Gāthās, cette hypothèse est plausible.

Tout le mal vient en fait de ce qu'il y a trop d'hypothèses plausibles. On ne peut dénouer la syntaxe de façon sûre et définir les relations unissant les Acc. et les G.-Abl. accumulés dans la phrase.

Ajoutons que ces formes sont celles des mots techniques les plus fréquents et les plus mal définissables. La confusion de la strophe est telle qu'on peut avoir pour vīdō le choix, quant à son étymologie, entre ¹vid "connaître" et ²vid "chercher" [1], quant à sa signification, entre un nom d'agent et un nom d'action, quant à sa fonction, entre un N. pl., un Acc. pl. et un G. sg..

L'examen des parallèles, au lieu de clarifier la situation, l'embrouille :

1°) vaŋhəuš vaēdənā manaŋhō (Y.34,7), vaŋhəuš əuuistī manaŋhō (Y.34,9), manascā vohū vaēdəmnō (Y.28,5)

Ces parallèles ont été relevés par Humbach (II 92). Ils l'incitent à traduire (I 155) : "Die genannte Erkenntnis erwählt sich Jāmāspa Huuōguua in seinem Streben nach Herrschaftsglanz durch seine Wahrhaftigkeit, die Macht, die im Besitze des guten Gedankens ist. Sie gib mir, ô kundiger Lebensherr, o Helfer, die in deiner Verfügung ist".

Cette traduction cache mal un certain embarras. Confuse et peu significative, elle ne fait pas apparaître clairement la place de xšaθrəm et la nature exacte de vīdō. Le commentaire reste muet à ce sujet.

2°) ištōiš xšaθrəm (Y.51,12)

xšaθrəm ne serait pas à mettre sur le même pied que təm cistīm, comme le proposent Bartholomae et, semble-t-il, Humbach, mais dépendrait de ištōiš et aurait le même statut que xᵛarənā [2]. vīdō ne pourrait que se rapporter à vaŋhəuš manaŋhō : "le xšaθra de Vohu Manah le savant", ou l'introduire : "par le fait de chercher (ou de connaître) Vohu Manah" ou "le pouvoir de trouver Vohu Manah". Cette dernière solution est celle de Lentz (FSTaqizadeh 133) : "(It is) this knowledge (which) Jāmāspa Huuōguua chooses for himself with (the help of) truth out of (his) search for supernatural force of enlightenment, that power of finding the good mind".

3°) xšaθrəm vaŋhəuš manaŋhō (Y.33,5)

L'attribution de xšaθrəm reste libre : il dépend de vərəṇtē, de ištōiš ou de vīdō. Lommel (NGG 1935 160) choisit cette dernière solution : "Diese Einsicht erwählt sich Jāmāspa Huuōguua durch Wahrsein

1. Insler (op. cit. 212) fait de vīdō l'inf. de vī-dā(y) "servir" et traduit : "Glorious Jamaspa Haugva (has displayed) this understanding of His power : He chooses that rule of good thinking allied with truth in order to serve (Him)." (op. cit. 77). C'est une solution de plus.

2. Etant bien entendu avec Humbach (II 92) et Lentz (FSTaqizadeh 133) qu'il n'y a pas de xᵛarənah- adjectif, mais seulement le nom.

als das strahlende Glück seines Wunsches, dieses Reich des Guten Denkens erlangend". Ainsi vīdō serait épithète de dəjāmāspō huuō.guuō et N. sg.. Mais Lommel n'explique pas comment. Thématisation secondaire du nom-racine vid- ou dérivé thématique vīda- ? Lommel rejette cette dernière solution, défendue par Bailey (voir ci-dessous), en restant fidèle à son ancienne traduction (1971 175 et 179).

Hinz (1961 238) se range à cette analyse et traduit vīdō par "bereitend".

4°) Le nom propre viδat̰.x^varənah- du Yt.13,108

On admettrait alors l'isolement de ištōiš et ce serait vīdō qui régirait x^varənā̊ et, sans doute, à moins qu'on y préfère vərəṇtē, tat̰ xšaθrəm.

5°) āxsō vaŋhəuš aṣ̌ā īštīm mananhō (Y.46,2)

On doit supposer que les Acc. təm cistīm, x^varənā̊ et tat̰ xšaθrəm dépendent tous de vərəṇtē. Corrélativement, vīdō est épithète de vaŋhəuš manaŋhō et aṣ̌ā porte sur ištōiš, non sur vərəṇtē.

Si nous partons du postulat que vīdō représente un nom-racine, il est presque impossible de demêler l'écheveau d'une syntaxe si embrouillée que les possibilités se multiplient quasiment à l'infini [1].

Mais vīdō n'est pas nécessairement un nom-racine. Bailey (9thC 14), s'appuyant sur un article de Debrunner (Der Typus tudá- im altindischen, BSOS 8, 1936, 487 sq.), pose un nom thématique vīda- et traduit : "That belief Jāmāspa Huuōguua chose, the good things of possession together with right, because he sought to get that lordship of Vohu Manah ..." [2].

Cette hypothèse a le mérite apparent d'éclaircir la syntaxe du texte. Mais elle n'est guère satisfaisante. Le type tudá-, auquel s'attache l'étude de Debrunner, est représenté par des noms d'action et des noms d'agent munis du préverbe ou figurant en second terme de composé. Les noms d'agent simples ainsi dérivés n'apparaissent avec certitude que dans l'épopée et la littérature classique. Les quelques exemples véd. sont tous sujets à cautions : c'est, par exemple, krīḍá-, dont la racine

1. Et encore n'avons-nous pas parlé des problèmes purement philologiques. vaŋhəuš (J2 K5) est concurrencé par la leçon vaŋᵛhīš (Pt4 Jpl Mf2), préférée par Geldner et qui est, selon Humbach (II 92), la lectio difficilior.

2. C'est la solution adoptée par Duchesne-Guillemin (1948 278) : "Jāmāspa Huuōguua, cherchant à obtenir l'Empire de la Bonne Pensée, a adopté cette doctrine avec la Justice comme le comble de la possession". H.P. Schmidt (IIJ 1, 1957,170) s'y réfère aussi.

verbale n'est soumise à aucune alternance, ou śucá-, qualifié de "unklar" par Oldenberg (Noten II 226).

On ne peut guère retenir vīda-, dérivé irrégulier et hapax sans équivalent védique.

Il reste une possibilité beaucoup plus crédible. vīdō ne serait pas une forme nominale, mais une forme verbale, une 2ème sg. Inj.. K. Hoffmann (Inj 263) relève l'Inj. vidaḥ dans le RV I 42,7 , I 173,13 , IV 1,3 , IX 20,3 , IX 59,4. Le RV I 173,13 correspond à notre passage pour la forme et pour le sens (traduction de K. Hoffmann) : eṣá stóma indra túbhyam asmé eténa gātúm harivo vido naḥ "Dieses Loblied ist bei uns für dich (bestimmt), Indra : damit verschaffe uns einen Weg, Falbenlenker".

La traduction du Y.51,18 serait alors aisée : "Par désir du x^varənah, Jāmāspa Huuōguua s'est choisi cette sagesse selon Aṣ̌a : ménage(-moi) ce pouvoir de Vohu Manah, donne-moi cela qui est à toi, ô Ahura, ô Mazdā secourable".

vīdō ne peut trouver que deux explications plausibles au strict point de vue grammatical. On ne peut exclure qu'il s'agisse d'un nom-racine, mais le contexte devient trop confus pour qu'on puisse sortir du doute. Le nom-racine n'éclaircit pas le contexte, ne laisse rien deviner, ni de son étymologie, ni de sa signification, ni de sa fonction grammaticale. Reste l'injonctif.

1.1.26. ric "abandonner".

1.1.26. 1-5. Yt.10,75 : šōiθrō.iric- "qui abandonne la région", nmānō.iric- "qui abandonne la maison", vīsō.iric- "qui abandonne le village", zaṇtu.iric- "qui abandonne la province" et daŋ́hu.iric- "qui abandonne le pays".

Quoique le véd. n'ait pas de nom-racine de ric, l'av. donne une attestation de son équivalent au second terme de cinq composés au Yt.10,75 [1] :

buiiama tē šōiθrō.pānō mā buiiama šōiθrō.iricō mā nmānō.iricō mā vīsō.iricō mā zaṇtu.iricō mā daŋ́hu.iricō māδa yat̰ nō uγra.bāzāuš niuuānāt̰ parō t̰bišiiaṇbiiō

Traduction de Bartholomae (ap. Wolff, Av 209 sq.) : "Wir wollen dein Land in Schutz nehmen, wir wollen (dein) Land nicht im Stich lassen : nicht die Häuser im Stich lassen, nicht die Dörfer im Stich lassen,

1. Le nom-racine paiti.ric- proposé par Benveniste (Inf 27) ne peut être pris en considération. Voir p. 22.

nicht die Gaue im Stich lassen, nicht die Länder im Stich lassen; und nicht (soll dass geschehen), damit der starkarmige (Miθra) uns berge(nd schütze) vor den Feinden".

Les composés šōiθrō.iric- "qui abandonne la région", nmānō.iric- "qui abandonne la maison", vīsō.iric- "qui abandonne le village", zaṇtu.iric- "qui abandonne la province" et daṅhu.iric- "qui abandonne le pays" font partie d'une énumération au N. pl.. La grande difficulté de cette phrase est ailleurs : elle concerne l'interprétation de māδa yat̰ nō uɣra.bāzāuš niuuānāt̰ parō t̰bisiiaṇbiiō. Il faut résoudre quatre énigmes. La première est relativement simple : l'hapax uɣra.bāzu- "aux bras puissants", qui répond au véd. ugrábāhu-, le plus souvent épithète d'Indra, doit désigner Miθra. Deux autres, la valeur à accorder à la préposition parō d'une part, au groupe conjonctif māδa yat̰ d'autre part, dépendent de l'interprétation qu'on donnera de niuuānāt̰.

L'av. connaît une racine van qui, à l'instar de son équivalent véd., signifie "vaincre, être vainqueur, conquérir". Bartholomae catalogue les formes conjuguées sous la rubrique ^{1}van "être vainqueur, vaincre, conquérir, emporter, obtenir". ^{3}van "désirer" est égal au véd. vánate. A côté de ces racines, il relève ^{2}van et ^{4}van, pour lesquelles l'indien n'offrirait pas de parallèle clair.

La racine ^{2}van signifierait "conquérir" et se caractériserait par son emploi transitif. Elle apparaîtrait trois fois. L'attestation du Y.9,24 ne peut être retenue : hō vīspe vərəiδinąm vanāt̰ nī vīspe vərəiδinąm janāt̰ "Celui-là serait vainqueur de tous les accroissements, abattrait tous les accroissements". Il s'agit en effet de la racine ^{1}van, comme suffit à le montrer une comparaison avec le Yt.14,58 : yaθa azəm aom spāδəm vanāni yaθa azəm spāδəm niuuanāni yaθa azəm aom spāδəm nijanāni yō mē paskāt̰ vazaite "Afin que je vainque cette armée, afin que je sois vainqueur de cette armée, afin que j'abatte cette armée qui me vient par derrière".

Il est clair que vanāt̰ ne possède aucune des caractéristiques communes à ^{2}van et à ^{4}van, à savoir la présence du préverbe ni et le degré long de la voyelle radicale, qui n'est d'ailleurs pas explicable [1].

---

1. Les parallèles indiens manquent cruellement. L'existence d'un thème de présent véd. vana- est sujet à caution : on ne peut savoir ce qui est du domaine de l'Ind. prés., du Subj. et de l'Inj.. Ce problème a été débattu, sans qu'on soit parvenu à des conclusions fermes, par Neisser (BB 7, 1883, 223 sq.), Renou (BSL 33, 1932, 24), Tedesco (Lang 20, 1944, 215) et Cowgill (Lang 39, 1963, 255). A fortiori ne peut-on rien dire du degré long du thème. Suggérons simplement qu'il est secondaire et dû à un pehlevisme (wʾnytn).
van n'est pas attesté avec le préverbe ní en véd.. Le L. sg. nivāté ne doit pas être attribué au verbal de ní-van, mais à un composé nivātá-

Cette attestation réfutée, ^{2}van peut signifier "être vainqueur" et n'être pas transitif. Au Yt.5,130, yaθa azəm ... masa xšaθra niuuānāni peut être traduit "afin que je ... sois vainqueur grâce à un grand pouvoir". Cette solution est préférable à celle de Bartholomae, qui fait de xšaθra un Acc. pl. dépendant en tant qu'objet direct de niuuānāni. Elle permet d'éviter deux irrégularités : que masa soit une forme secondairement thématisée et xšaθra la seule apparition de xšaθra- au pl.. L'I. sg., par contre, est naturel. Au Yt.13,68 (yå̄sca aṇhąm niuuānəṇte tå̄ āpəm parāzəṇti), il n'est pas nécessaire de supposer qu'āpəm est sous-entendu dans la subordonnée. On peut traduire comme suit : "celles d'entre elles qui sont victorieuses emportent l'eau".

Formellement, ^{4}van est semblable à ^{2}van : préverbe ni, prés. thématique, degré long du radical. Bartholomae ne les distingue que dans la mesure où il leur attribue un sens distinct. Il propose pour le Yt. 14,41 "von oben bergend verhüllen" et pour le Yt.10,75 "bergend schützen vor" [1]. Cette signification amène Henning (ZII 9, 1933-34, 177 sq) à voir dans niuuānāt̰ (Yt.10,75) et niuuānəṇti (Yt.14,41) des formes récentes de ni-pā "protéger". Cette hypothèse n'est pas acceptable : le traitement de l'occlusive labiale sourde intervocalique n'est jamais -u̯-, ni en av. ni en pehl.. Le serait-il même, les formes conjuguées de pā ne recouvrent absolument pas celles-ci.

Darmesteter (ZA II 462) traduit le passage du Yt.10,75 : "Et que le dieu aux bras redoutables ne nous écrase pas devant nos ennemis". On lui fera deux reproches : le sens est, quoique possible, peu satisfaisant et la compréhension de māδa yat̰ est assez lâche. C'est Gershevitch (Mi 109), semble-t-il, qui a le mieux compris cette locution conjonctive : māδa yat̰ signifie "ni ce que", yat̰ dépend de niuuānāt̰ et constitue un élément de plus à ajouter aux premiers termes des composés qui précèdent. Il traduit : "or what (ever else) the strong - armed (=Miθra) shall guard for us from the enemies!" yat̰ représenterait implicitement les vaches, les richesses, toutes les choses de valeur qu'on souhaite ne pas devoir abandonner. Mais Gershevitch s'en tient encore, comme Geldner, Bartholomae et Henning, mais en réfutant l'étymologie de ce dernier, au sens de "protéger" pour niuuānāt̰. Or, abstraction faite des difficultés formelles, rien n'empêche de donner à niuuānāt̰ le sens de "conquérir", usuel pour van, et à parō celui de "loin de". On traduira

---

(suite)
"où le vent est faible". La dernière étude sur ce mot est celle de von Hinüber (MSS 23, 1968, 21 sq.).

1. Déjà Geldner (KZ 25, 1881, 499) pour le Yt.10,75 : "Nie so lange nur er der starkarmige uns vor den angreifern beschützt".

le Yt.10,75 comme suit : "Puissions-nous être pour toi ceux qui protègent les régions; puissions-nous ne pas être ceux qui abandonnent les régions, ceux qui abandonnent les maisons, ceux qui abandonnent les villages, ceux qui abandonnent les provinces, ceux qui abandonnent les pays, et ce que celui aux bras puissants pourrait conquérir pour nous à l'ennemi".

Yt.14,41 - vərəθraγnō auui imat̰ nmānəm gaosurābiiō xᵛarənō pairi vərənauuaiti yaθa hāu maza mərəγō saēnō yaθa auue aβrā upāpā masitō gairīš niuuānənti "Vərəθraγna entoure cette maison de xᵛarənah en même temps que de richesse en vaches, comme ce grand oiseau saēna, comme ces nuages ... les hautes montagnes".

Il faut tenir compte d'une série d'hapax. gaosurābiiō est-il un I. d'accompagnement - représenté par une forme à désinence de D.-Abl. - rapporté à xᵛarənō et représente-t-il un thème obscur, gaosurā- "la richesse en bétail" ? auui pairi vərənauuaiti ne peut être attribué à l'une ou l'autre racine var que de manière arbitraire. Bailey (9thC 14) le traduit "preserves", mais c'est anticiper dangereusement sur le sens communément attribué à niuuānənti. Benveniste (Vr̥tra 22) traduit la citation vərəθraγnō auui imat̰ nmānəm ... pairi.vərənauuaiti par "Vr̥θraγna se déploie autour de cette maison". "Se déployer" est plausible, mais on déplorera son caractère intransitif, qui empêcherait xᵛarənō de trouver place dans une traduction complète. Dans toutes ses attestations, upāpa- signifie "qui se trouve sous l'eau, aquatique" et Bartholomae lui donne ici le sens de "humide, chargé d'eau". Un adverbe upa.āpəm définit, au V.21,2, la démarche du nuage de pluie : yaiiata dunma yaiiata frā.āpəm niiāpəm upa.āpəm "Le nuage s'est mis en place, il s'est mis devant l'eau, après l'eau, ...". J. Duchesne-Guillemin me dit que upāpa-, et upa.āpəm, doit signifier, ici comme ailleurs, "sous l'eau". L'eau est ici l'eau céleste que le nuage contient par en dessous.

masit- "grand" est un hapax, alors que masita- est bien attesté et d'un type de dérivation un peu plus compréhensible [1]. Il faut envisager sérieusement l'hypothèse selon laquelle masitō gairīš serait un N. sg. et auue aβrā upāpā un Acc. pl.. Fl et K36 opposent la variante gairiš à gairīš de Jm 4 et Pt 1 : c'est un indice. Mais on ne pourrait plus, alors, justifier le pl. niuuānənti, dont le sens est aussi obscur avec l'un ou l'autre sujet.

auue n'est pas un N. pl. nt., mais m.. L'irrégularité de la désinence peut être aisément réduite : la leçon auue est concurrencée par auua (K 36), qui est la forme attendue. La correction s'impose.

1. L'Acc. pl. masitō vaudrait alors pour *masitə.

Ni l'étymologie, ni le contexte, ni un parallèle de quelque sorte que ce soit [1] ne permettent de préciser le sens de niuuānənti. Dans ce désert d'arguments, il me paraît préférable de le traduire simplement

1. La seule attestation d'un verbe van iranien qui échappe par le sens aux données connues est le fait du v.-p.. Une forme avaniya apparaît à deux reprises, en DSf.25 et 28-29 que nous citons : utā taya BU akaniya fravata utā taya θikā avaniya utā taya ištiš ajaniya "Et la terre a été creusée en profondeur, et le gravier a été ... et la brique a été frappée". Que signifie avaniya ? Les traductions oscillent entre "a été tassé" et "a été répandu", mais c'est pure conjecture. La déviation sémantique dont avaniya témoignerait par rapport au véd. et à l'av. a été mise en lumière par Bailey (ap. Gershevitch, AsMaj 2, 1951, 135 n6) et Benveniste (BSL 47, 1951, 25 sq.). Le rapport de avaniya, dont le sens est inconciliable avec celui des racines van connues, avec plusieurs formes dialectales (khot. uysvan (*uz-van) "répandre", samn. bä-van "jeter", luri i-wänum "je jette", baxt. van "jeter", pašto lwanəm (*ni-van) "je répands, je dispense") paraît fonder l'existence d'une racine van distincte. Ceci contre Herzfeld (ApI 346 sq.) qui invoquait le Yt.14,41 pour traduire avaniya par "beschütten".
Selon Wüst (PHMA 8-11, 1966, 267 sq.), cette racine indo-iranienne serait attestée à date ancienne par le truchement de l'av. unā- "cavité dans la terre" et du véd. aváni- "lit du fleuve".
Szemerényi (Sprache 12, 1966, 199 sq.) a tenté de donner à cette hypothèse le fondement étymologique qui lui fait défaut. Il identifie le van v.-p. à vam "vomir". Ainsi le hongrois hány signifie à la fois "to throw, pile up" et "to vomit". *u̯am, avec conservation de la nasale labiale finale, aurait acquis la signification secondaire de "vomir", tandis que, devenant *van par dissimilation, il aurait conservé le sens de "répandre". L'hypothèse est assez peu plausible. On peut encore comparer avaniya au grec αἴνω "battre, vanner" (Frisk, GrEW I 41; Chantraine, DictE 36). L'étymologie de ce dernier est cependant très incertaine. Voir encore Wüst (PHMA 8-11, 1966, 267 sq.).
Humbach (ZDMG 123, 1973, 94 sq.) compare ⁴van au khorasmien ʾwʾny (*a-u̯anaia) "envelopper, protéger", que MacKenzie (The Khwarezmian Glossary IV 532 sq.) explique par *ā-u̯r̥na-, de ¹var "couvrir".
L'argument des dialectes est de poids. Mais je ne veux pas éluder l'idée d'une application du vocabulaire guerrier à la technique, après tout récente, de la construction architecturale. Il me semble significatif qu'on retrouve ici le même rapport entre van et jan (utā θikā avaniya utā ištiš ajaniya) qui apparaît dans bien des formules de l'Avesta. Le Y.9,24 et le Yt.14,58, cités ci-dessus, en sont un exemple parmi d'autres.
L'édition, par Vallat (RA 64, 1970, 149 sq.), de la version élamite de l'inscription de Suse n'apporte aucun indice nouveau : avaniya est traduit hu-ut-tuk (l. 22) et hu-ut-tá-ka (l. 26) de hu-ut-ta- "faire".

par "vaincre". yaθa +auua aβrå upāpå masitō gairīš (+gairiš ?) niuuānənti signifierait "comme ces nuages d'en dessous de l'eau sont vainqueurs des hautes montagnes" ou vice-versa, avec un sujet sg. mal accordé à un verbe au pl.. Cela ne fait pas un sens qui comble l'attente en correspondant parallèlement à auui-pairi-vərənauuaiti. On peut prétexter, mal, l'illogisme profond du système métaphorique indo-iranien. Admettons que les Vedas et l'Avesta en fournissent bien d'autres exemples, et reconnaissons ce qu'une telle conclusion contient de résignation impuissante.

1.1.27. rud "retenir".

1.1.27.0. urud- "le barrage".

V.13,37 (répété au V.15,6) - yezi nōit̰ spā ahąmbaoδəmnō maēγe vā cāiti vā vaēme vā urūiδi vā apō vā nāuuaiiå paiδiiāite ahmat̰ haca irišiiāt̰ "Sinon, le chien privé d'odorat se perdrait dans ... en sorte qu'il en subirait dommage".

Chaque terme de l'énumération au L. est un hapax d'étymologie obscure [1]. Les thèmes sont malaisés à identifier. Les désinences thématiques et athématiques se sont mêlées en s'influençant réciproquement. Seul le degré long du radical nous permet d'identifier maēγa- et vaēma-. Or, ce dernier n'a de désinence thématique régulière que dans la variante vāime de Mf2. vaēma-, identifié grâce au pehl. wym depuis F.M.W. Müller (WZKM 8, 1894, 90), signifie "la crevasse". Bartholomae traduit maēγa- par "Grube, Kuhle". Le pehl. n'offre qu'une transcription sans intérêt du mot av.. Gershevitch (UnvMemVol 90) a récemment tenté d'établir que maēγe était une déformation orthographique de +māiγe, de *māγa-, dérivé avec vr̥ddhi de maγa- "le trou". Le sens conviendrait parfaitement, mais la dérivation est mal compréhensible. Pourquoi donner à maγa- un dérivé avec vr̥ddhi *māγa- dont le sens serait semblable ? La tradition manuscrite s'établit comme suit :

1. La traduction pehlevie n'éclaircit que vaēma- : ḤTc ZK (MNW) KLB' PWN myk 'ywp c'h 'ywp wym 'ywp +lwt 'ywp ʿL MY' ZY n'wt'k NPLWNyt MN ZK BR' - lyšyt ḤT MN ZK BR' - lyšyt ('YK BR' - Y'TWNyt' 'ḤL BR' - YMYTWNyt) "Et celui qui est le chien tombe dans un ..., dans une source, dans une crevasse ou dans le cours d'une eau navigable, il en subit un dommage et il en subit un dommage (c'est-à-dire qu'il se fait qu'il en meurt)".

	V.13,37	V.15,6
maēγe	L4 Jpl Mf2	Kl Jpl Mf2
maēγi	Kla	L4
māeγi	L2	-
māiγi	Brl Dhl	Ll.2 Brl M2
māγi	M2 Ll	-

Les manuscrits livrent soit une forme à diphtongue -aē-, soit une forme en -ā- plus i d'infection. La première est de loin la mieux représentée. Mais il faut tenir compte du fait que les désinences ne sont pas seules à s'être influencées dans la transmission de ce passage. Les vocalismes radicaux ont pu faire de même. La diphtongue de maēγe peut être due à vaēme, le ā de māiγi à cāiti. Je suis d'avis de corriger maēγe non en +māiγe, mais en +maiγe, L. sg. de maγa- "le trou". Cette solution me paraît plus simple et plus vraisemblable [1].

Quant à l'énigmatique cāiti, voir p. 384.

Le caractère radical de urud-, imposé par une désinence athématique certaine et par le degré zéro de la racine, n'est pas contestable. Mais le problème de son étymologie et de sa signification ne peut être résolu aussi facilement. Bartholomae, apparemment hésitant, donne à ce sujet des indications contradictoires. Sous l'article urud-, il cite la racine ²rud "croître, s'élever", dont on voit mal les rapports qu'elle peut entretenir avec le sens qu'il assigne au nom, "Flusslauf, Bett". Il fait encore allusion au véd. visrúh-, auquel nous reviendrons. D'autre part, il cite urud- comme dérivé possible sous ⁴rud "couler".

Bugge (KZ 20, 1872, 5 sq.), repris par Grassmann, avait vu dans une racine *rudh "couler", par l'intermédiaire de son application à l'écoulement du sang, l'origine des termes qui signifient "rouge" en i.-e. : av. raoiδita-, véd. róhita- et rudhirá-, lat. ruber et rufus, grec ἐρευθος, etc.... Cette hypothèse, qui n'est plus retenue aujourd'hui, suppose évidemment que l'on admette en av. une racine verbale ⁴rud "couler" et son dérivé nominal raoδah- "le cours d'eau". Or rien n'est moins sûr. Les formes verbales du Y.9,11 et du Yt.19,40 doivent être rattachées à ²rud "s'élever" :

(kərəsāspō) yō janat̰ ažīm sruuarəm yim upairi viš raoδat̰ ārštiiō. barəza "(Kərəsāspa) qui tua le monstre cornu au-dessus duquel le poison

1. Signalons une autre possibilité, mais très évasive. maēγe serait le L. de maēγa- "le nuage". On voudrait dire que le chien se perd "dans le brouillard".

s'élevait à la hauteur d'un jet de lance".

L'attestation du V.18,46 est plus équivoque : yat̰ nā x^vaptō xšudrā̊ frāraoδaiieite. On peut, ici encore, interpréter aisément frāraoδaiieite par ^{2}rud dans le sens de "jaillir" et traduire "l'homme qui, endormi, laisse jaillir son sperme".

raoδah- est un hapax du N.26 (Sanjana, Nir 38 r) : ẏō gāθā̊ srāuuaiieiti apō vā paitiš.x^vaine MNW g'sʾn' slʾ yt' MDM MN PWN ZK ZY ʾpʾn' +wʾng [a] ʾYK KʾLʾ ZY MN MYʾ YʾTWNyt raoδaŋhō vā +kərəsanąm [b] vā +gaδōtinąm [c] +ʾywp [d] lwtkʾn ʾYK BYN lwt' ktk' NPLWN'yt +wʾng [e] MN lwt' ktk' YʾHWNyt ʾywp klʾsyhʾ ʾYK wʾng MN klʾsyhʾ gdytʾn' ʾYK +wʾng [e] MN +gdytʾn [f] YʾTWNyt' "Celui qui récite les gāthās dans le bruit de l'eau - celui qui récite les gāthās dans le bruit de l'eau (c'est-à-dire : le bruit vient de l'eau) - ou d'un cours d'eau, ou de brigands, ou de voleurs - ou de cours d'eau (c'est-à-dire : l'eau se précipite dans le cours d'eau, le bruit vient du cours d'eau) ou de brigands (c'est-à-dire : le bruit vient des brigands) ou de voleurs (c'est-à-dire : le bruit vient des voleurs)" [1].

Seule la traduction pehlevie lwtkʾn , lwt' suggère qu'il pourrait s'agir d'une désignation du cours d'eau. Mais le traducteur a pu être abusé par la mention précédente de apō et par la ressemblance formelle entre raoδaŋhō et *(θ)raotaŋhō. Etymologiquement, rien n'empêche de voir dans raoδah- un dérivé de ^{1}rud "se lamenter" et de traduire par "celui qui récite les gāthās dans le bruit fait par l'eau, par une lamentation, par des brigands débraillés".

Bartholomae était apparemment mieux inspiré lorsqu'il rapprochait urud- de ^{2}rud "croître, s'élever". Mais quel serait alors le sens exact du nom-racine ? On ne peut accepter, en tout état de cause, le rapprochement avec visrúh-, les deux racines n'ayant manifestement rien de commun. Le sens de "Strom" que Grassmann attribue à visrúh- n'est pas le seul possible, Geldner (RVed II 47) lui opposant celui de "Arm" ou de "Flammen" :

RV V 44,3 - prasársrāṇō ánu barhír vṛ̥ṣā śíśur mádhye yúvājáro visrúhā hitáḥ "Le taureau enfant, qui s'est avancé en hâte le long de la litière rituelle, s'est placé au milieu avec sa flamme, lui, le jeune qui ne vieillit pas".

RV VI 7,6 - tásyéd u víśvā bhúvanādhi mūrdháni vayā́ iva ruruhuḥ

1. a : ʾnn, b : kərəsąm, c : gaδō.tinąm, d : ʾywpt', e : wʾnd, f : gwšʾn.

saptá visrúhaḥ "C'est sur sa tête que sont toutes les créatures, tels des rameaux ont poussé les sept flammes".

Puisque vā, inséré entre les deux termes de l'expression apō ... nāuuaiiā̊, doit, sur la foi du G. et de la traduction pehlevie, n'avoir aucune réalité, il faut s'interroger sur ce que la racine rud peut désigner qui appartienne à l'eau navigable [1]. Nous savons déjà que ce ne peut être son cours : ^{4}rud n'existe pas et ^{2}rud ne fournit aucune signification acceptable. Il faut alors se tourner vers ^{3}rud "retenir" : urud- pourrait désigner le barrage. C'est la signification qui convient le mieux : le chien se perdrait "dans un trou, dans une source, dans une crevasse ou dans un barrage sur l'eau navigable".

1.1.28. suc "briller".

1.1.28.0. suc- "l'éclat" ou "qui brille".

Le nom-racine simple suc- a été restitué par Humbach (II 20) au Y.30,2 :

sraotā gə̄uš.āiš vahištā auuaēnatā sūcā manaŋhā āuuarənā̊ ... "Ecoutez avec les oreilles les choses les meilleures, voyez avec l'esprit les invitations au moyen de l'éclat (du feu) ...".

Il y aurait donc ici un nom-racine suc-, équivalent du véd. śúc- "l'éclat". Le F.12 mentionne aussi l'I. sg. suca. Klingenschmitt (FiO § 504), sur la base de la traduction pehlevie wynʾk "qui voit", lui donne la valeur d'un nom d'agent "qui brille, brillant". Ce qui vaudrait aussi pour le Y.30,2 (pehl. lwšn "clair") : "Voyez les invitations avec votre esprit brillant".

Bartholomae relève un seul adj. sūka-/sūca- dont les formes se répartissent selon qu'il y a ou non palatalisation de la consonne finale. C'est cette palatalisation qui pousse Humbach et Klingenschmitt à rejeter un adj. thématique sūca-. Inexplicable pour le véd. śucá-,

1. On s'est interrogé à diverses reprises sur la nuance négative de nāuuaiia- "navigable". Benveniste (Vṛ̥tra 60 n3) traduit hupərəθβiiā āfš nāuuaiiā "les rapides aisés à franchir" et commente "(āfš nāuuaiiā ne signifie pas l'eau navigable, mais c'est la) désignation probable des fleuves tumultueux, comme peut-être le v.-p. nāviya-". Henning (BSOS 12, 1947, 309) s'interroge sur les rapports entre nāuuaiia- et le sogd. nʾywkʾwyy "depth", nʾywk "deep". Même remarque chez Bailey (FSPisani I 93).
C'est que l'adj. "navigable" a pour nous des suggestions déviées par rapport à celles qu'il avait pour les anciens. Nous y voyons surtout la nuance, positive dans une société industrielle, de "qui permet le transport par bateau" alors qu'eux lui donnaient celle, négative, de "qui rend nécessaire le transport par bateau".

elle le serait aussi pour son correspondant av. [1].

La palatale du véd. sóca- est artificielle et inspirée du verbe (Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 93 sq.). C'est peut-être aussi le cas de śucá-.

On entrevoit trois interprétations possibles, qui se heurtent chacune à une difficulté : un adjectif thématique sūca-, parallèle à sūka-, et qui partagerait avec le véd. śucá- une palatale finale artificielle, un nom d'agent suc- différent de son équivalent véd. śúc- qui est nom d'action, un nom d'action suc- que le traducteur pehlevi a mal compris et rendu par un nom d'agent.

1.1.29. *(s)tij "être pointu".

1.1.29.0. stij- "la pique".

Hapax du Yt.10,71 :
(vərəθraγnō) yō fraštacō hamərəθāδa upa.haxtō ā.manaŋha haθra nairiia ham.varəta stija nijaiṇti hamərəθə̄ "(Vərəθraγna) qui court aux ennemis, plein d'impétuosité ainsi que d'ardeur virile, abat les ennemis avec la pique".

Aucune proposition étymologique ne justifie, chez Bartholomae, le sens de "kampf" et on comprend mal l'emploi de l'I. alors qu'on attendrait le L.. Reprenant une hypothèse de W. Geiger (Ostirk 447 nl), Duchesne-Guillemin (BSOS 9, 1936, 865) attribue stij- à la racine *(s)teig qui a fourni le grec στίζω "piquer" et le véd. téjate "être pointu". L'av. en a conservé les dérivés tiγri- "la flèche" et taēγa-, taēža- "acéré". Il faut donc ajouter le nom-racine stij-, avec le sens de "pique".

Cette hypothèse a été combattue par Gershevitch (Mi 220), pour qui le sens de "pique" paraît mal venu au moment où Vərəθraγna apparaît sous la forme d'un bouc. stij- lui paraît désigner un mouvement de tête agressif coutumier à cet animal et devoir être rapproché du dig. tehun et de l'ir. tīhin "tamiser", spécialisation d'un sens plus ancien qui serait "secouer". Cette hypothèse ne repose toutefois sur aucun fondement étymologique suffisant et on ne peut se défaire de l'impression qu'elle pèche par rationalisation abusive.

K. Hoffmann (ap. Mayrhofer, EW III 515) justifie l'hypothèse de Bartholomae : stij- "le combat" doit être rapproché du véd. stigh, stighnóti "marcher, monter", et être comparé, pour le sens, au grec

1. Voir p. 75 : le degré zéro de śucá-, sūca- est irrégulier.

στίχες "les rangs de combat". Peu d'arguments permettent de choisir entre cette explication et celle de Duchesne-Guillemin. Mais si stij- signifie le combat, stija doit être corrigé en +stiji.

1.1.30. *spərəd "tendre vers, rivaliser, combattre".

1.1.30.0. spərəd- "le zèle".

Y.53,4 - təm zī və̄ spərədā niuuarāni yā fəδrōi vīdāt̰
paiθiiaēcā vāstriiaēibiiō aṭcā xᵛaētaouuē

Il est aussi malaisé d'élucider les formes pronominales təm, və̄ et yā que d'établir le sens exact des verbes niuuarāni et vīdāt̰. Nous adopterons la traduction de Humbach et nous n'examinerons pas plus amplement des problèmes dont la résolution n'éclaircirait pas spərədā : "Lui, je veux l'entourer de ton zèle par lequel on doit se vouer à son père et à son mari, aux pâtres et aux parents".

spərədā est de toute évidence l'I. sg. d'un thème spərəd-, équivalent du véd. spŕ̥dh-, qui est nom d'action, "le combat", ou nom d'agent, "l'adversaire". La divergence sémantique avec "zèle" est donc appréciable. La racine verbale av. n'a laissé aucune trace et on ne peut donc présumer de son sens. En véd., les formes conjuguées de spr̥dh ont parfois, à côté de "combattre", le sens de "tendre avec désir vers", qui recouvre assez bien celui du nom-racine av.. Il est clair que l'indo-iranien *spr̥dh a une sphère sémantique fort semblable à celle du lat. certamen, que Bartholomae cite à son propos. On s'en convaincra à lire le RV VI 14,3 (nā́nā hy àgné ᵓvase spárdhante rā́yo aryáḥ "De toute part, ô Agni, les richesses de l'étranger rivalisent vers ton aide") et le RV VI 66, 11 (diváḥ śárdhāya śúcayo manī́ṣā giráyo nā́pa ugrā́ aspr̥dhran "Les pensées brillantes ont rivalisé vers la cohorte du ciel comme les eaux puissantes dans les montagnes"). On pourrait encore citer le RV II 19,4 et V 64,4.

1.1.31. zuš "prendre plaisir".

Contrairement à ce qu'enseigne le Wörterbuch, il n'y a pas de nom-racine simple zuš-. Au Yt.5,7, il s'agit vraisemblablement d'un nom-racine zū- "qui court" (voir p. 104). L'attestation du F.20 est discutée ci-dessous.

1.1.31.1. °-zuš- "qui prend plaisir à".

F.20 - zuša hwstwk "qui reconnaît". Bartholomae, inspiré par Reichelt (WZKM 15, 1901, 180), propose une correction en +hwʾstk sur la base du N.92, où frazušō (ci-dessous) est traduit par +prʾc - hwʾstk (prʾc ZY hwʾstk). Le sens de "bijou" n'est pas acceptable. Selon Klingenschmitt (FiO § 618), le pehl. hwstwk suggère que zuša est un second terme de composé isolé ayant le sens de "qui prend plaisir à".

1.1.31.2. frazuš- "plaisant, agréable".

Ce composé est attesté deux fois comme épithète d'un manteau. On trouve l'Acc. sg. frazušəm aδkəm au Yt.5,126 et l'Acc. pl. frazušō at̰. kāsca au N.92. Gershevitch (Mi 220) compare frazuš- au sanglechi zōl "la manche" et son type de composition au skr. prahasta- "qui a de longues mains". frazuš- signifierait donc "qui a de longues manches". Solution tentante puisqu'il s'agit d'un manteau. Elle manque malheureusement de tout fondement étymologique. Il vaut mieux renoncer à la satisfaction intellectuelle d'établir une signification concrète et il est plus sûr de ne pas trop s'écarter de la signification du verbe zuš en traduisant frazuš- par "plaisant, agréable". C'est d'ailleurs, implicitement, l'opinion d'Insler (IF 67, 1962, 54), qui traduit par "pleasing".

1.1.31.3. barō.zuš- "qui prend plaisir au combat, au butin".

Yt.19,42 - yō janat̰ arəzō.šamanəm nairiiąm.hąm.vārətiuuaṇtəm taxməm frāzuštəm ... uštəm jirəm zbarəmnəm jiγāurum afrakatacim barō.zušəm apa.disəm niiāidāuru apastanaŋhō gatō arəzahe

Il est impossible d'identifier le mot dont il ne reste que le fragment mutilé °uštəm. afrakatacim et barō.zušəm sont très malaisés à interpréter au point de vue sémantique [1]. Quant à la séquence apa. disəm niiāidāuru apastanaŋhō gatō arəzahe, elle est incompréhensible et doit contenir un certain nombre de corruptions qui l'ont défigurée.

Les tentatives de Henning (BSOAS 10, 1940-42, 509) et de Friš (ArchO 19, 1951, 58 sq.), sans être inutiles, sont à certains égards assez gratuites. Henning propose +apa.disəmnāi +dāuru apastanaŋhō gatō.arəzaŋhe

1. Voir ce que je propose pour afrakatacim (p. 283) et pour arəzō. šamana- (p. 71).

"(who killed Arəzō.Šamana) by robbing him of his mace when he turned away after he had come to fight", et Friš apa.disəm +niiāit̰ +dāuru +apāstanaŋhō gatō.arəzahe "while going without a chariot to Arəza in disguise he resorted to using a club". De ces hypothèses, on peut retenir la correction +apa.disəmnāi +dāuru de Henning. C'est l'explication la plus sûre pour ces deux mots. Mais elle ne nous apprend pas la signification du part. M. apa.disəmna-. Ni en indien ni en iranien, on ne rencontre dis "montrer" avec le préverbe apa [1]. L'obscurité d'apastanaŋhō et de gatō.arəzahe subsiste [2].

La phrase est claire jusqu'à jiγāurum : "qui tua Arəzō.Šamana doué d'ardeur virile, hardi, réjoui ... intelligent, circulant, éveillé ...". Il est clair que jusqu'à barō.zušəm, la phrase ne contient qu'une série d'épithètes guerrières. Bartholomae, suivi par Gershevitch (Mi 220 n), traduit par "qui porte un bijou". barō° serait une forme analogique d'après les N. sg. des noms en -ā- pour un premier terme de composé barat°. Certes, "qui porte un bijou" n'est qu'apparemment contradictoire avec le contexte. Les hymnes védiques aux Maruts, par exemple, montrent suffisamment que les bijoux sont une part importante de la tenue des guerriers. Mais il reste une difficulté insurmontable : zuš- n'est finalement pas attesté avec le sens de "bijou". Or barō.zuš- est susceptible d'une autre analyse. Le premier terme barō° peut simplement représenter *bara-, véd. bhára- "le combat, le butin". On aurait ainsi affaire à une épithète guerrière "qui prend plaisir au combat" ou "qui prend plaisir au butin", dont le second terme est près du sens de la racine verbale dont il est issu.

1. Un nom-racine apa.dis- ne paraît plus devoir être pris en considération.

2. Friš (loc. cit.) voit dans apastanaŋhō un composé *apāstanah-, apāsta- étant le verbal de *apa-ah "jeter" et *anah- l'équivalent du véd. ánas- "le char". C'est trop compliqué pour être vraisemblable. arəzah- serait "the West".
La note de Henning est extrêmement laconique : il propose d'expliquer apastanaŋhō en le rapprochant de la racine parthe ʿstʾn "prendre" (Ghilain, Parth 71). Mais que vaut la forme apastanaŋhō ? Elle semble être celle d'un dérivé en -ah-, pourtant inconcevable avec le préverbe.
Les deux termes du composé gatō.arəzah- s'éclairent sans doute par le Yt.10,8 :
(miθrəm ... yazamaide) yim yazəṇte daŋ́hupataiiō arəzahe auua.jasəṇtō "(Nous sacrifions à Miθra) à qui sacrifient les maîtres de pays qui vont au combat". Il n'empêche : je ne peux comprendre la formation et le sens d'un composé gatō.arəzah-. Ainsi Gershevitch (Mi 166) pose-t-il un composé gatō.arəza- dont il ne donne pas le sens.
Humbach (FSLentz 91) propose une explication beaucoup plus vraisemblable. arəzahe est G. sg. de arəza- "le combat" et complément de lieu de gatō (comme, au V.7,29, aŋ́hā zəmō nidaiθiiąn).

1.1.32. hic "verser".

1.1.32.0. hic- "la libation".

L'existence d'un nom-racine hic- est une éventualité envisagée par Humbach pour le Y.32,14 :

ahiiā grəhmō ā.hōiθōi nī kāuuaiiascīt̰ xratūš nīdadat̰
varəcā̊ hīcā fraidiiuuā hiiat̰ vīsəṇtā drəguuaṇtəm auuō
hiiat̰cā gāuš jaidiiāi mraoī yə̄ dūraošəm saocaiiat̰ auuō

Le problème le plus grave est d'ordre syntaxique : on ne voit pas très bien comment ordonner ahiiā et yə̄. La meilleure solution, si ahiiā ne doit pas être rattaché à maθrānō de la strophe précédente, est de les considérer comme corrélatifs, sans quoi yə̄ ne trouve aucune place visible.

Humbach (II 57) a bien montré que la strophe tout entière était une attaque contre le sacrifice sanglant et l'usage rituel du Haoma. Si tout est clair en ce qui concerne le premier point (hiiat̰cā gāuš jaidiiāi mraoī), la libation de Haoma n'est objet que d'allusions. Comme l'avait déjà vu Bartholomae, il est représenté dans la strophe par son épithète habituelle dūraoša- "difficile à brûler" (1). Le verbe vis "prendre place rituelle" est un terme étroitement associé au rituel du Haoma (cf. Y.48,10 et Vr.3,1). Il faut ajouter hic- "la libation".

C'est dans ce contexte que varəcā̊ hīcā doit être analysé. La tradition manuscrite donne les leçons suivantes :

varəcā̊ hīcā J2.3.6.7 Mf1.2 Jpl Pd K37.11 H1 C1 L13.1.2.3 B2.
varəcā hīcā K5.4 Pt4 Lb2 Mf4 Br2.

Si Geldner édite la première leçon, Bartholomae s'en tient à la seconde, où il voit une graphie scindée pour *varəcāhī-cā, Acc. pl. de varecah-, véd. várcas-, "Ansehen" (voir F.8 varəcā̊ pour +aš.varəcā̊). Ce serait la seule attestation av. d'un pl. en -i pour un thème neutre en -ah-. On attendrait régulièrement +varəcā̊.

Or varəcā̊ est la leçon de J2, Mf1 et J3 et tous les manuscrits s'accordent pour isoler un élément hīcā. Si on fait confiance, comme tout le recommande, à une leçon varəcā̊ hīcā, nous avons affaire, avec l'I. sg. hīcā, à un nom-racine simple hic- "la libation", de hic "verser", qui s'accorde bien au contexte. En véd., le nom-racine āsíc- est attesté en étroite liaison avec le rituel somique :

1. Sur ce mot, voir Humbach (DLZ 78, 1957, 300).

RV II 37,1 - devó vo draviṇodā́ḥ pūrṇā́ṃ vivaṣṭy āsícam "Le dieu Draviṇodās désire de vous le versement qui remplit". (1)

La solution proposée par Humbach dans le commentaire, mais abandonnée dans la traduction, représente visiblement la meilleure possibilité. La difficulté qu'il y a à concevoir une forme *varəcāhī est pour ainsi dire insurmontable. On traduira : "Au lien de celui qui enflamme pour l'invigoration le (Haoma) difficile à brûler, Grə̄hma et les kauuis soumettent sans cesse, par la libation, leurs forces mentales et leurs énergies, quand ils prennent place rituelle pour invigorer le trompeur et quand la vache est maltraitée à mort".

1.1.33. x^{v}ar "manger".

1.1.33.1. ax^{v}ar- "qui ne mange pas".

V.13,28 - aētəm zī aētahmi aŋhuuō yat̰ astuuainti spitama zaraθuštra spəṇtahe mainiiə̄uš dāmanąm āsištəm zauruuānəm upāiti yat̰ spānō yōi hištəṇte ax^{v}arō upa x^{v}arəṇtəm "Certes, dans ce monde osseux, Spitama Zaraθuštra, celle des créatures de Spəṇta Mainiiu qui atteint le plus vite la vieillesse, ce sont les chiens qui se trouvent sans manger auprès de celui qui mange".

Nous avons incontestablement affaire au N. pl. d'un thème ax^{v}ar-. L'analyse par x^{v}ar "manger" s'impose d'elle-même et est confirmée par x^{v}arəṇtəm.

1.1.33.2. kərəfš.x^{v}ar- "qui mange des corps".

C'est l'épithète des chiens et des oiseaux qui dévorent les cadavres que le rituel mazdéen prescrit de leur abandonner. Le N. pl. kərəfš.x^{v}arō apparaît au V.6,45-47 et au FrW.11. Nous citons le V.6,45 :

āat̰ mraot̰ ahurō mazdā̊ barəzištaēšuuaca paiti gātušuua spitama zaraθuštra yaδōit̰ dim bāiδištəm auuazanąn sūnō vā kərəfš.x^{v}arō vaiiō vā kərəfš.x^{v}arō "Alors Ahura Mazdā dit : "Et sur les endroits les plus élevés, ô Spitama Zaraθuštra, là où apparaissent le plus sûrement les chiens et les oiseaux qui mangent les corps"." (2).

On trouve le G. sg. au V.7,29-30 :

1. Voir encore RV VII 16,11.
2. sūnō, au lieu de spānō, vient du V.7,29-30.

yezi aēša nasuš anaiβi.γnixta sūnō vā kərəfš.x^v arō vaiiō vā kərəfš.x^v arō ... "Si cette charogne n'est pas dévorée par le chien qui mange les corps et par l'oiseau qui mange les corps ...".

Bartholomae proposait un N. pl. de parenthèse (ap. Wolff, Av 358) : "Sofern der Leichnam nicht angefressen (ist) - aasfressende Hunde oder aasfressende Vögel (sinds, die das tun) - ...".

Mais il vaut mieux, avec Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 136 sq.), voir en kərəfš.x^v arō un G. sg. à valeur de complément d'agent. L'emploi du G. est usuel avec le verbal (voir Reichelt, ElB 259).

Enfin, le G. pl. est attesté au V.3,20 :

aš.x^v arətəmaēibiiō spəntō.mainiiauuanąm dāmanąm +kərəfš.x^v arąm kərəfš paiti nisrinuiiāt̰ vaiiąm kahrkāsąm "On abandonnera son corps aux plus voraces des créatures de Spənta Mainiiu, aux oiseaux qui mangent les corps, aux vautours". (1)

(1.1.33.3. apišma.x^v ar- "qui mange sans voir".)

Voir p. 317 sq. .

1.2. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO : THEMES EN -ī-.

1.2.1. jī "vivre".

1.2.1.1. ərəžəjī- "qui vit correctement".

ərəžəjī- appartient aux Gāthās, comme l'adverbe ərəš "droitement" qui lui sert de premier terme.

Y.29,5 - at̰ vā ustānāiš ahuuā zastāiš frīnəmnā ahurāi ā
mə̄ uruuā gə̄ušcā aziiā hiiat̰ mazdąm duuaidī frasābiiō
nōit̰ ərəžəjiiōi frajiiāitiš nōit̰ fšuiiəṇtē drəguuasū pairī

1. Tous les manuscrits, à l'exception de Jpl, Mf2 et Ml 2 attestent une forme kərəfš.x^v ārąm. Le -ā- du thème n'est évidemment pas justifiable : Bartholomae corrige à juste titre.

"Nous sommes tous deux, les mains tendues, inclinés devant Ahura; mon âme et celle de la vache mère agréent Mazdā pour les enseignements. Pour celui qui vit droitement, pour le berger, il n'est pas de survie parmi les trompeurs" (1).

ərəžəjiiōi apparaît encore au Y.53,9 :

tat̰ mazdā tauuā xšaθrəm yā ərəžəjiiōi dāhī drəgaouuē vahiiō "Voilà, ô Mazdā, ton pouvoir par lequel tu donnes au miséreux qui vit droitement la meilleure (part)".

Le Y.50,2, où la forme ərəžəjīš doit être interprétée, est d'une syntaxe plus obscure :

kaθā mazdā rāniiō.skərəitīm gąm išasōit̰
yə̄ hīm ahmāi vāstrauuaitīm stōi usiiāt̰
ərəžəjīš ašā pourušū huuarə̄ pišiiasū

L'interprétation de Bartholomae, qui fait de cette forme un Acc. pl., suppose l'irrégularité grammaticale de ərəžəjīš. Un nom-racine en -ī- devrait former un Acc. pl. en -iiō - voir yauuaējiiō ci-dessous. A priori, il n'est pas inacceptable de supposer une réfection analogique d'après les thèmes dérivés en -i-. Mais il vaut mieux souscrire, pour la strophe entière, à l'hypothèse de Humbach (I 146, II 83 sq.) : "Comment pourra-t-il promouvoir la vache donneuse de satisfaction, celui qui la voudrait pour lui, en possession, pourvue de pâture, l'homme qui vit correctement selon Aša parmi ceux qui, nombreux, ... le soleil" (2).

ərəžəjīš est le N. sg. régulier.

1.2.1.2. yauuaējī- "qui vit pour l'éternité".

Les trois attestations de ce composé permettent de se faire une idée assez précise de la déclinaison des noms-racines en -ī- :

1. Cette traduction implique plusieurs choix envers les difficultés de la strophe : que vā soit un pron. d., ahuuā un impft. (K. Hoffmann, MSS 4, 1954, 47 sq.), duuaidī une 1ère d. Inj. M. de dā (Humbach, II 16). Quant à frajiiāti-, qui est désespérément ambigu, je crois timidement qu'il faut y voir un dérivé en -ti- de fra-jī "survivre" plutôt que de fra-jiiā "affaiblir" dans la mesure où la strophe résonne comme une plainte et où, plus particulièrement, frajiiāti- compose avec ərəžəjī- une figure étymologique.
Sur +frasābiiō, voir p. 303.

2. Humbach (II 83 sq.) considère que rāniiō.skərəitīm est l'Acc. sg. d'un thème *rāniias.kərəitī-, motion du nom-racine *rāniias.kərət- "qui fait la satisfaction". Vu le caractère inhabituel de la motion, il est préférable de s'en tenir à l'interprétation de Bartholomae. Il s'agit d'un bahuvrihi *rāniias.kərəti- "qui a le fait de créer la satisfaction" avec pour second terme un dérivé en -ti- de kar "faire". Cette explication est irréprochable au point de vue grammatical. Elle vaut bien sûr pour le Y.44,6 et le Y.47,3, où rāniiō.skərəiti- est toujours épithète de la vache (rāniiō.skərəitīm gąm). Insler (op.cit. 170) se range à l'analyse de Bartholomae.

Y.4,4 - āaṯ dīš āuuaēδaiiamahī aməšaēibiiō spəṇtaēibiiō huxšaθraēibiiō huδåbiiō yauuaējibiiō yauuaēsubiiō "Nous les consacrons aux Aməšas Spəṇtas au bon pouvoir, aux beaux dons, qui vivent pour l'éternité, qui prospèrent pour l'éternité" [1].

Y.39,3 - āṯ iθā yazamaidē vaŋhūšcā īṯ vaŋᵛhīšcā īṯ spəṇtəṇg aməšəṇg yauuaējiiō yauuaēsuuō "Nous sacrifions aux bons et aux bonnes Aməšas Spəṇtas qui vivent pour l'éternité, qui prospèrent pour l'éternité".

Yt.19,11 - yaṯ kərənauuąn frašəm ahūm azarəšəṇtəm amarəšəṇtəm afriθiiaṇtəm apuiiaṇtəm yauuaējim yauuaēsum vasō.xšaθrəm "Elles doivent faire un monde prospère qui ne vieillit pas, qui ne meurt pas, qui ne pourrit pas, qui ne se corrompt pas, qui vit pour l'éternité, qui prospère pour l'éternité, qui a un pouvoir à volonté".

ərəžəjī- atteste le N. sg. ərəžəjīš et le D. sg. ərəžəjiiōi, yauuaējī- l'Acc. sg. yauuaējim, l'Acc. pl. yauuaējiiō et le D.-Abl. pl. yauuaējibiiō. Ces formes sont celles d'un nom-racine en -ī- correspondant à ceux du véd. (Wackernagel, AiGr III 179 sq.).

1.2.1.3. var(ə)šajī- "qui fait vivre l'arbre".

Voir p. 321.

1.2.2. dī "voir".

1.2.2.1. bərəzaiδī- "à la pensée élevée".

Y.57,11 - sraošəm aṣ̌īm huraoδəm vərəθrājanəm ... yazamaide taxməm āsūm aojaŋhuṇtəm daršitəm sūrəm bərəzaiδīm "Nous sacrifions ... à Sraoša accompagné d'Aṣ̌i, de belle taille, victorieux, hardi, rapide, puissant, audacieux, fort, à la pensée élevée".

Les autres attestations sont celles du N. sg. bərəzaiδiš, épithète de Vīštāspa (Yt.5,108, Yt.9,20, Yt.17,52) :

Yt.5,108 - tąm yazata bərəzaiδiš kauua vīštāspō "A elle (Arəduuī Sūrā Anāhitā) sacrifia le kauui Vīštāspa à la pensée élevée".

On discernera un premier terme bərəzi°, forme compositionnelle de bərəzaṇt- "grand", et un second terme °δī-, nom-racine de dī "voir". Reste à établir le sens exact de ce dernier. La traduction "von hoher Einsicht" de Bartholomae est plausible. Si elle est aussi peu significative, c'est peut-être parce qu'elle reste trop proche du sens du verbe dī. La correspondance entre le second terme °δī- et le nom-racine véd.

1. Sur le sens de yauuaēsū-, voir p. 101, et sur huδåbiiō, p. 200.

dhī́- "la pensée pieuse", lui aussi issu de dhī "voir", permet une interprétation par "à la pensée élevée, qui a une pensée pieuse élevée". La concordance avec le véd. est en soi un argument positif. Il est regrettable que les contextes soient trop minces pour servir de confirmation ou d'infirmation. Cependant, bərəzaiδī- caractérise Sraoša et Vīštāspa, une divinité et un héros dont les rôles respectifs se prêtent bien à la caractérisation par la vertu religieuse. "A la pensée pieuse élevée" vaudrait mieux que "von hoher Einsicht", qui ne se justifie que par le soin que la religion indo-iranienne a eu d'insister sur la prestance physique des protagonistes de son panthéon et de ses mythes.

Il est fort douteux que °δī serve de second terme à un autre composé attesté. Bartholomae le reconnaît dans le nom propre huuarəδī- du Yt.13,141 : huuarəδiią̊ aṣ̌aoniią̊ frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i de la sainte Huuarəδī".

Si on analyse en huuarə-δī-, on se trouve plongé dans un véritable labyrinthe sémantique. Faut-il traduire "qui a le regard du soleil", "qui regarde le soleil", ou encore "qui a l'apparence du soleil" ? A cela s'ajoute une difficulté grammaticale : huuarəδī- est nettement fléchi comme un thème dérivé féminin en -ī-. Ces remarques sont bien sûrde peu de poids : les difficultés du chercheur ne peuvent servir d'argument et exclure l'analyse huuarə-δī-; la désinence -iią̊ peut être issue de aṣ̌aoniią̊. Il n'empêche qu'on peut préférer une analyse en hu-varəδī-, f. de hu-varəδa- "qui fait bien croître" [1]. Le sens est satisfaisant et la désinence régulière.

Enfin, il faut examiner le Y.10,15 :

auuaŋharəzāmi janiiōiš ūnąm mairiiaiią̊ əuuītō.xarəδaiią̊ "Je négligerai le trou de la femelle, de la garce ..." [2].

A əuuītō.xarəδaiią̊, Bartholomae préfère la leçon əuuītō.xraδaiią̊, qui représenterait əuuītō.xraδiią̊, de *a-vī-taxra-δī- "des Einsicht untüchtig ist". Le seul mérite de cette hypothèse est qu'elle fournit une solution étymologique, si débile qu'elle soit au point de vue du sens. On peut soutenir que la désinence -iią̊ a supplanté -iiō sous l'influence de mairiiaiią̊. Par contre, aucune variante ne suggère qu'il y a bien eu mauvaise coupure du composé. La leçon retenue par Bartholomae est, de loin, la plus mal représentée :

°xarəδaiią̊ J3.6 Pt4 S1 Mf1.2 K4.11 H1 Lb2 L13.2.3 Bb1
°xraδaiią̊ J2 K5b P6 B3
°xrəδaiią̊ J7 O2 L1

1. En principe, on ne peut exclure non plus le sens de "qui a de belles roses".
2. H. Humbach me dit que ūnąm est l'Acc. sg. de ūnā- "le trou", désignation daevique du vagin.

Posons donc un thème suuitō.xarəδā- dont l'étymologie et le sens restent inconnus. On ne peut objecter que c'est retenir la variante absurde et inexplicable : notre méconnaissance du vocabulaire daevique justifie largement cet aveu d'impuissance.

1.2.3. frī- "plaire, réjouir".

1.2.3.0. frī- "la satisfaction".

Cet hapax, intégré à une série de termes techniques du rituel qui garantissent à la fois sa signification et sa portée, est attesté au N. pl. au Y.65,9 :

kuθra bauuāt̰ hitō.hizuuå yezi anarəθe yazāite kuθra vācō aoi.būta yą hē caxse aēθra.paitiš kuθra tå friiō bauuąn kuθra tå išudō bauuąn kuθra tå rātaiiō bauuąn

anarəθa- "ohne Pflichterfüllung" a été analysé par Humbach (FSSommer 92 sq.). Je tiens de Karl Hoffmann que kuθra ... bū correspond au véd. kvá ... bhū "Qu'en sera-t-il de ... ?".

Bartholomae donne de aoi.būta une interprétation erronée qui compromet la phrase tout entière. Non seulement il en fait une forme infinitive que rien ne recommande, mais il donne à aoi-bū, qui serait attesté deux fois, le sens de "hingelangen" pour le Y.65,9 et de "zu teil werden" pour le Yt.8,14. Je crois pouvoir éliminer l'attestation du Yt.8,14 (voir p. 193). Benveniste (Inf 33 sq.) a bien vu que aoi.būta était le N. pl. du part. P. accordé à vācō, mais il s'en tient, sur la foi du Yt.8,14, au sens de "être imparti" qui est aussi douteux que celui de "hingelangen, erreichen" proposé par Bartholomae pour ce passage.

abhí-bhū a, en véd., le sens exclusif de "vaincre" ou de "être supérieur" selon qu'il est ou non transitif. A vrai dire, il y a, au RV IV 31,3, une exception, mais assez étrange et mal utilisable en ce qui nous concerne; la signification semble être "se tourner vers" (Sāyaṇa : abhimukho bhava) : abhī́ ṣú ṇaḥ sákhīnām avitā́ jaritṝṇā́m/śatáṃ bhavāsy ūtíbhiḥ "Tourne-toi bien vers nous, en protecteur de tes amis les chantres, avec une centaine de secours".

Dans les études ultérieures, on n'est jamais explicitement revenu sur le sens de aoi.būta. Deux traductions montrent cependant que leurs auteurs ont justement tenu compte des faits védiques : Lommel (KZ 67, 1942, 19) propose "erfolgreich" et Bailey (BSOAS 20, 1957, 43) "mastered". Ces deux interprétations, fondées sur les mêmes prémisses, divergent. Il semble que Lommel ait eu raison : le sens passif de abhí-bhū, dans son emploi transitif, n'est pas exactement "maîtrisé, dompté",

mais "vaincu, écrasé", qui ne convient pas dans le contexte du Y.65,9. On préférera donc traduire aoi.būta par "supérieur, efficace" : "Que deviendra-t-il, lui qui a la langue liée, s'il sacrifie sans accomplir son devoir, que deviendront les paroles efficaces que lui a apprises le maître, que deviendront les réjouissances, que deviendront les apports de vigueur, que deviendront les offrandes ?".

1.2.3.1. āfrī-° "la prière".

Equivalent du véd. āprī́- "la prière" attesté à partir de l'AV, āfrī-° n'existe qu'en premier terme de composé. āfriuuacah- "qui a des paroles de bénédiction, des paroles de malédiction" :

Y.11,1 - θrāiiō haiθīm.ašauuanō āfriuuacaŋhō zauuaiṇti gāušca aspasca haomasca "Trois justes véritables profèrent des paroles de malédiction : la vache, le cheval et le Haoma".

Az.1 et Vyt.1 - dahmō ahmi āfriuuacå "Je suis un docte aux paroles de bénédiction".

āfriuuacastəma- "qui, le plus, a des paroles de bénédiction ou des paroles de malédiction" :

Yt.11,3 - nā ašauua āfriuuacastəmō hō varəθra varəθrająstəmō "L'homme juste qui a le plus de paroles de bénédiction, c'est lui le plus victorieux grâce à la force défensive".

āfriuuana- "la bénédiction, la malédiction" :

Y.62,10 - imat̰ āθrō āfriuuanəm yō ahmāi aēsməm baraiti hikūm "Cette bénédiction du feu est pour celui qui lui apporte le bois sec".

FrW.8,1 - mazdaiiasnō dim āfriuuanaēibiš auua.janəm "Moi qui suis mazdéen, je veux le tuer par mes malédictions".[1]

Johanna Narten (IF 74, 1969, 48 n12 et 51 sq. Exkurs) s'est penchée sur la dichotomie sémantique bénédiction-malédiction et sur les rapports entre l'emploi maléfique de āfrī° et le thème de présent zauua- (RV háva-) opposé à zbaiia- (RV hvéya-), de zū "invoquer"[2]. Si ce matériel est en soi ancien et directement hérité de l'indo-iranien, l'av. lui a fait subir un traitement sémantique particulier. Peut-on parler de l'introduction partielle d'une valeur daevique ? Si on examine les conditions d'emploi du dérivé abstrait āfriti-, il est tentant de le conclure : āfriti- signifie "la bénédiction" s'il est employé conjointement avec dahma-; autrement, c'est la malédiction prononcée par

1. Il s'y trouve quelques difficultés de détail. Le Vyt.1 donne en fait dahmi (L2 - dahma) āfri.vacå ahmi. La correction de Bartholomae est nécessaire.
Le type d'I. pl. āfriuuanaēibiš (FrW.8,1) est, bien sûr, irrégulier.
2. Récemment, Humbach (ZDMG 123, 1973, 95) conteste cette répartition.

l'incroyant : anaṣ̌aonō ... āfritiš (V.18,11). Nos composés obéissent à la même loi, mais élargie d'une manière un peu inquiétante. Ils désignent une invocation ahurique lorsque celui qui la prononce est lui-même d'obédience ahurique, celle-ci n'étant plus exclusivement exprimée par l'épithète dahma- : dahmō ... afriuuacå (Az.1, Vyt.1), aṣ̌auua āfriuuacastəmō (Yt.11,3) et āθrō āfriuuanəm (Y.62,10). Il reste deux attestations où le sens de "malédiction" est évident et où ce n'est plus le fait de l'incroyant, mais du haiθīm.aṣ̌auuan- "le juste véritable" (Y.11,1) et du mazdaiiasna- "le mazdéen" (FrW.8,1). Voilà le V.18,11 dangereusement isolé dans son rôle de témoin d'un usage daevique. C'est pourquoi Schmitt (IIJ 10, 1967, 185 n14) lui attribue une valeur ironique. Mais comment s'explique alors la dichotomie ?

On préférera l'explication de Johanna Narten : āfrī° a une coloration daevique quand il désigne la prière prononcée soit par l'incroyant, soit contre lui. Les raisons de la déchéance du sens de āfrī-° apparaissent clairement dans son argumentation : le véd. āprí- est le nom d'une prière qui accompagne le sacrifice d'animaux; elle a donc suivi, en Iran, pour le meilleur et pour le pire, le sort fait au sacrifice sanglant.

1.2.3.2-3. ratufrī- "qui satisfait le ratu",
aratufrī- "qui ne satisfait pas le ratu".

Ces composés n'appartiennent, à quelques exceptions près, qu'au Nirangistān, où leurs attestations sont nombreuses. Ce texte assez corrompu, dont il n'existe encore aucune véritable édition critique, présente quelques incohérences dans l'emploi des cas. Quoiqu'il en soit, on ne trouve guère que les trois N. : sg. °friš, d. °friia, pl. °friiō. Le N.102 atteste le L. pl. ratufrišu. Ce sont les formes attendues.

Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 22) ont mis l'accent sur l'ambivalence du composé ratufri- : selon Bartholomae, ratufrī- est le plus souvent un composé à rection verbale "qui réjouit le ratu", mais il est parfois aussi un composé abstrait "la satisfaction pour le ratu". Helmut Humbach me dit que, dans ce cas, il s'agit toujours d'une faute pour ratufriti-.

1.2.4. vī "pourchasser".

1.2.4.0. vī- "la poursuite".

Ce nom-racine a été retrouvé par Klingenschmitt (ZDMG suppl I 3 1969, 993 sq.) au V.13,8 :

xraosiiō.taraca nō ahmāt̰ voiiō.taraca huuō uruua parāiti ... yaθa vəhrkō vaiiōi tūite

Bartholomae traduit : "Unter noch ärgerem Angstgeschrei und unter grösserem Wehklagen geht seine Seele weg ... als ein Wolf Wehgeheul ausstösst" (ap. Wolff, Av 397). Ainsi xraosiiō.taraca et voiiō.taraca seraient les I. sg. des comparatifs de xraosiia- "le cri" et de *voiia- "la lamentation". Mais la construction comparative en -tara- à partir d'un substantif abstrait n'est jamais attestée. Cette hypothèse est donc inacceptable.

La traduction pehlevie nous suggère la solution : hlwsktl MN ZK LNH ... hwystktl ZK ZY NPSH ʾš BRʾ-lypt ... cygwn gwlg +hwyhyšnʼ twbʾnyk "Plus entourée de cris et plus pourchassée s'en va alors pour nous son (âme) ... comme le loup est apte à la poursuite".

xraosiiō.taraca et voiiō.taraca ne peuvent être séparés de vaiieiti vā xraosiieiti vā au V.15,5 :

yō gaδβąm yąm apuθrąm janaiti vā vaiieiti vā xraosiieiti vā pazdaiieiti vā "Celui qui frappera, pourchassera, entourera de cris ou poursuivra une chienne accouchée ...".

Il s'agit donc des comparatifs de *xraosiia- et de *voiia-, gérondifs de xrus "entourer de cris" et de vī "poursuivre". On doit les considérer comme des N. sg. se rapportant à huuō uruua. Elles valent, dans ce passage corrompu, pour +xraosiiō.tarasca et +voiiō.tarasca.

Ceci nous incite à faire confiance pour le reste à la traduction pehlevie et à voir en vaiiōi (pehl. hwyhyšnʼ "la poursuite"), non l'interjection "hélas", mais le D. sg. du nom-racine vī- "la poursuite". On traduira : "Devant être plus entourée de cris et plus pourchassée, son âme sort pour nous, comme le loup est capable de poursuite".

Le rapport entre le loup et la poursuite est souligné en véd. au RV I 105,7 : tám mā vyanti ādhyò vṛ́ko ná tṛṣṇájam mṛgám "Les soucis me pourchassent comme un loup la bête assoiffée".

1.3. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO : THEMES EN -ū-.

1.3.1. bū "être".

1.3.1.0-3. A.1,10-11 : bū- "le fait d'être", +vauuanə.bū- "qui est vainqueur", +nijanə.bū- "qui est tueur", +zazə.bū- "qui est gagneur".

On trouve en A.10 et 11 plusieurs mentions d'une forme buiie, D. sg. du nom-racine bū- "le fait d'être", en fonction nominale ou infinitive :

10 - āfrīnāmi vauuanuuå vanaṯ.pəṣ̌ənə buiie vīspəm auruuaθəm ṯbišiiaṇtəm vīspəm aγəm ṯbišiiaṇtəm araθβiiō.manaŋhəm araθβiiō.vacaŋhəm araθβiiō šiiaoθnəm 11 - (āfrīnāmi) +vauuanə.buiie raθβiia manaŋha raθβiia vacaŋha raθβiia šiiaoθna +nijanə.buiie vīspe dušmainiiū vīspe daēuuaiiasnā +zazə.buiie vaŋhāuca mižde vaŋhāuca srauuahi urunaēca darəγe hauuaŋᵛhe "Je prie pour, ayant vaincu, être vainqueur dans le combat de tout ennemi haineux, de tout méchant haineux à la pensée incorrecte, à la parole incorrecte, à l'action incorrecte. (Je prie) pour être vainqueur par la pensée correcte, par la parole correcte, par l'action correcte, pour être tueur de tous les esprits mauvais, de tous les adorateurs des daēuuas, pour être gagneur de la bonne récompense, de la bonne renommée et, pour l'âme, de la longue prospérité" (1).

Rien dans la forme buiie ni dans la syntaxe de la phrase n'impose nettement l'idée d'un inf.. Nous sommes devant un de ces cas limites qui ne permettent pas de trancher à coup sûr entre la fonction verbale et la fonction nominale. C'est fréquent en indo-iranien. De toute manière, le D. sg. du nom-racine bū- est bien attesté. L'authenticité de buiie est confirmée par bhuvé du RV X 88,10, où la démarcation entre l'inf. et le subst. n'est pas plus aisée à établir :

tám ū akr̥ṇvan tredhā́ bhuvé kám̐ sá óṣadhīḥ pacati viśvárūpāḥ "Ils (les dieux) ont fait en sorte qu'il soit triplement, lui (Agni) il mûrit les plantes multiformes".

Benveniste (Inf 64), sans mettre en doute l'authenticité de la forme et de la fonction infinitive, nie son antiquité : "Dans la langue ancienne, frāy se construit avec une proposition directe énonçant l'objet du souhait (cf. Wb.1017, n.a.). Il est dès lors douteux que l'infinitif buiie ait l'antiquité qu'on lui attribue d'ordinaire en l'égalant directement au véd. bhuvé".

---

1. La correction en +srauuahi de srauuahe, qui serait le L. sg. thématique irrégulier de srauuah-, est permise par le Y.62,6, qui répète l'A. 1,11 à partir de +zazə.buiie jusqu'à la fin. Ici même, la leçon srauuahi est mal représentée (leçon de Pt1 et Pt4 contre Mf1.3 K4.36 Pd H1.2 J2 Jp1), mais elle correspond au postulat linguistique. Geldner édite srauuahi au Y.62,6 et srauuahe à l'A. 1,11.

Il est clair que la construction habituelle de ā-frī "demander en supplication" se fait avec l'Acc. de la chose demandée et un cas oblique de la personne qu'on sollicite. Seuls quelques exemples n'y obéissent pas - voir, par exemple, le Y.68,4.

De toute manière, le sens original que ā-frī a pris en av. par rapport à prī ou à ā́-prī "réjouir" en véd. ne pouvait commander que des constructions sinon neuves, tout au moins particulières. Il est bien difficile, dès lors, d'en mesurer l'authenticité. La construction syntaxique de A. 1,10 fût-elle récente et secondaire, on voit mal en quoi elle compromet buiie. Un terme ancien peut avoir été employé dans le cours d'une syntaxe refaite, surtout s'il est figé dans une forme à valeur infinitive. Il me paraît au contraire que le parallélisme entre buiie et bhuvé, quel que soit le contexte avestique, commande de voir ici une forme régulière directement héritée de l'indo-iranien commun.

En A. 1,11, buiie est répété trois fois et est toujours précédé d'une forme qui rappelle un part. parf., mais est terminée par une voyelle -ə inexplicable. L'interprétation la plus plausible est celle qu'en a présentée K. Hoffmann (IIJ 10, 1967, 285 sq. n12). Il faut supposer trois composés +vauuanə.buiie, +nijanə.buiie, +zazə.buiie. La pauvreté des leçons à voyelle finale -i du premier terme interdit d'y voir une construction en cvi. Mais on peut supposer que la terminaison *-u̯ah- des part. parf. A. s'est transformée, en composition devant consonne, en -u̯ə, de la même manière que raocah- fait un I. pl. raocə̄biš. La disparition de l'élément sonantique peut s'être faite par dissimilation, *u̯au̯anu̯əbuu̯e devenant *u̯au̯anəbuu̯e. Le premier terme nijanə fait toutefois difficulté, car il peut malaisément représenter un part. parf.. On peut y voir une faute pour +nijaγnə (part. parf. A. jaγnuuå). On voit qu'il faut admettre bien des transformations phonétiques aléatoires. Mais cette explication est la seule qui arrive à jeter quelque lumière sur A. 1,11.

1.3.1.4-12. Y.62,2 et 3 : dāitiiō.aēsmi.bū- "qui est en possession du bois rituel", dāitiiō.baoiδi.bū- "qui est en possession du parfum rituel", dāitiiō.piθβi.bū- "qui est en possession de la nourriture rituelle", dāitiiō.upasaiieni.bū- "qui est en possession de l'emplacement rituel", pərənāiiuš.harəθri.bū- "qui est objet des soins d'un homme majeur", dahmāiiuš.harəθri.bū- "qui est objet des soins d'un homme instruit", saoci.bū- "le fait d'être brillant", maṯ.saoci.bū- "le fait d'être toujours brillant", vaxšaθi.bū- "le fait d'être un accroissement".

Ces deux phrases contiennent une série de composés à second terme °bū-. Si nous retrouvons le D. sg. °buiie dans la seconde, la première contient la forme assez étrange °buiiå, qui est parfaitement hétérogène à la flexion des noms-racines en -ū-. Les premiers termes sont toujours pourvus d'une voyelle finale -i :

Y.62,2 - dāitiiō.aēsmi.buiiå dāitiiō.baoiδi.buiiå dāitiiō.piθβi.buiiå dāitiiō.upasaiieni.buiiå pərənāiiuš.harəθri.buiiå dahmāiiuš.harəθri.buiiå ātarš puθra ahurahe mazdå 3 - saoci.buiie ahmiia nmāne mat̰.saoci.buiie ahmiia nmāne vaxšaθi.buiie ahmiia nmāne darəγəmcit̰ aipi zruuānəm

Dans la terminaison -i des premiers termes, on a reconnu, depuis Bartholomae (Grdr 148), l'équivalent de la construction en cvi définie par Pāṇini pour les composés indiens du type mithunī-kr̥t- et grāmī-bhū-. Les formes prises par le second terme ont été analysées par Benveniste (Inf 64 sq.) qui voit dans °buiie un D. sg. issu d'un composé nominal et tardivement employé en fonction infinitive. Quant à °buiiå, c'est lui aussi le second terme d'un composé, mais on l'a fléchi comme un optatif. On traduira : "Puisses-tu être en possession du bois rituel, puisses-tu être en possession du parfum rituel, puisses-tu être en possession de la nourriture rituelle, puisses-tu être en possession de l'emplacement rituel, puisses-tu être objet des soins d'un homme majeur, puisses-tu être objet des soins d'un homme instruit, ô feu, fils d'Ahura Mazdā, pour être brillant dans cette maison, pour être toujours brillant dans cette maison, pour être un accroissement dans cette maison, pendant un long temps".

1.3.2. *mrū "maltraiter".

1.3.2.1. amrū- "qui ne maltraite pas".

Fléchi comme un dérivé en -ū-. Voir p. 325.

1.3.3. sū "gonfler, prospérer".

1.3.3.0. sū- "la prospérité".

Le D. sg. du nom-racine sū- est attesté avec certitude au Y.49,9 :
sraotū sāsnå fšəṇghiiō suiiē taštō "Qu'entende ces enseignements le berger créé pour la prospérité".
On trouve le N. sg. au FrD.3 :
naēciš iδa zaraθuštra sūš yaθa hīm ādarə mašiiāka "Il n'y a pas de

prospérité ici bas, Zaraθuštra, au sens où l'entendent les hommes"[1].

Il semble bien que le doublet de suiiē apparaisse au Y.43,12. La graphie sauuōi vaut pour *suuōi, selon le principe énoncé par Bartholomae (Grdr 155). *suuōi et suiiē représentent un plus ancien *suu̯ai. Insler (op. cit. 165) fait de sauuōi le L. sg. de sauua-. Les deux possibilités, D. sg. de sū- et L. sg. de sauua-, doivent être mentionnées.
yā vī ašīš rānōibiiō sauuōi vīdāiiāt̰ "Elle qui répartira les récompenses, pour la prospérité, aux ...".

Bartholomae reconnaissait en suiiē un inf. et Hübschmann (ZDMG 39, 1884, 432) faisait de même pour sauuōi. En ce qui concerne celui-ci, l'hypothèse d'un D. sg. de sauuā- "la prospérité" proposée par Bartholomae est indéfendable. Ce n'est pas la seule erreur de Bartholomae. En fait, il demeure trop près de la traduction pehlevie swk "l'aide" pour le nom simple comme pour le nom composé. Le sens de "Nutzen, Vorteil" n'est pas parfaitement adapté à ce que nous laissent attendre les phrases où apparaît le nom simple. Nous verrons que les composés à second terme °sū- l'excluent totalement. Il vaut mieux en rester à la signification étymologique. Nous avons affaire à la racine sū, très fréquente en av. et qui a fourni de nombreux dérivés : sauua- "la prospérité", sauuah- "la prospérité", sūra- "puissant". Elle correspond au véd. śū, śváyati "gonfler". Humbach (II 51 et 82) traduit par "Kraft". Cette traduction assez vague - mais peut-il en être autrement pour ces concepts indo-iraniens dont nous avons perdu le sentiment ? - a au moins le mérite de dessiner le véritable contexte sémantique où se situent sū et ses dérivés. Elle remplace avantageusement le "Nutzen" de Bartholomae. Je crois pour ma part qu'on peut traduire sū par "prospérer", signification qui est en français plus concrète que "être puissant" et se rapproche de celle de śū, śváyati.

1.3.3.1. yauuaēsū- "qui prospère pour l'éternité".

Ce composé est employé en coordination avec yauuaējī- "qui vit pour l'éternité" et constitue un témoignage important sur la déclinaison des thèmes en -ū-. Les phrases ont été citées p. 92. Le D. pl. est attesté au Y.4,4, l'Acc. pl. au Y.39,3 et l'Acc. sg. au Yt.19,11.

Il est vraisemblable que l'Acc. pl. a fourni le modèle de la citation suuō swt du F.12 : selon Klingenschmitt (FiO § 506), suuō ne serait donc

1. K. Hoffmann (IIJ 10, 1967, 287) préfère la leçon iδa de K4 à aδa de Jp 1 et Jp 129 éditée par Darmesteter (ZA III 150). ādarə (cf. ādarə au Y.43,15) est l'équivalent du parfait véd. āhur "ils disent", selon Wackernagel (FSJacobi 14 = KlSchr I 430) et K. Hoffmann.

pas le nom simple, mais le second terme d'un composé (1). Cette hypothèse est confirmée par la traduction pehlevie : suuō est rendu par swt, yauuaēsuuō par hm'd-swt.

La déclinaison de °sū-, d'après le témoignage de l'Acc. pl., correspond à ce qu'on sait de celle des thèmes radicaux en -ū- du véd.. Bartholomae donne à yauuaēsū- le sens de "immer Vorteil habend", abusé par la traduction pehlevie hm'd-swt "qui aide toujours". On peut juger que la grammaire et le contexte ne s'opposent pas à une telle solution. Certes, mais yauuaējī- "qui vit toujours" incite à donner à yauuaēsū- un sens introverti (2) : les deux épithètes paraissent se rapporter à la puissance propre du dieu et non à celle qui lui permet de secourir les hommes. Le composé suivant apporte de toute manière des enseignements décisifs.

1.3.3.2. zauuanō.sū- "qui prospère par l'oblation".

Attesté à l'Acc. sg. au Yt.19,52 :

apąm napātəm auruuat̰.aspəm yazamaide aršānəm zauuanō.sum "Nous sacrifions à Apąm Napāt aux chevaux rapides, le mâle qui prospère par l'oblation".

Le V. pl. apparaît au Ny.3,11 :

yazata pouru.xᵛarənaŋha yazata pouru.baēšaza ciθra vō buiiārəš masānå ciθra vō zauuanō.sauuō ciθrəm bōit̰ yūžəmcit̰ xᵛarənō yazəmnāi āpō dāiiata "Dieux qui avez beaucoup de gloire, dieux qui avez beaucoup de remèdes, que vos grandeurs soient brillantes, que vos ... soient brillantes, ô vous qui prospérez par l'oblation; donnez votre gloire brillante, eaux, à celui qui sacrifie".

---

1. Klingenschmitt (FiO § 526) rapporte à sū- la citation snus swkynyt du F.12. C'est ce que suggère la traduction pehlevie (3ème sg. prés. de swkynytn "venir en aide" ou part. d'un dénominatif de swk "la puissance"). D'autre part, l'initiale sn- de snus est incompatible avec une analyse par xšnu "réjouir". On corrigera snus ([illegible]) en +suš ([illegible]), N. sg. de sū-, ou en +suua ([illegible]), N. sg. de °suuan- "qui prospère".
Mais y a-t-il un °suuan- au Yt.10,76 : huuaspō ahi hurāθiio zauuanō.suua ahi sūrō "Tu as de bons chevaux, un bon cocher, tu es un puissant qui prospère par l'oblation" ?
Bartholomae fait de zauuanō.suua le N. sg. d'un thème zauuanō.suuan-. Sur ce type de dérivation, voir Duchesne-Guillemin (Comp 108). Mais il faut peut-être corriger °suua ([illegible]) en +°suš ([illegible]). On voit très bien comment une telle faute serait possible graphiquement. Il est regrettable que la transmission du Yt.10 soit réduite à F1 et à J10 : cette hypothèse demeure conjecturale.
De toute manière, la solution apportée par Friš (ArchO 22, 1954, 50) est invraisemblable : +zauuanō.suua, G. pl. de zauuanō.sū-, dépendant de sūrō.
2. Bartholomae (ArFo I 103) traduit correctement yauuaējim yauuaēsum par "sondern immer lebe und immer gedeihe" et, peu après, Geldner (3Yt 10) : "sondern ewig leben und gedeihen wird".

Comme l'a montré Bartholomae (Grdr 155), la graphie °sauuō vaut pour *°suuō. °suuō est d'ailleurs la leçon du manuscrit Mf3.

On ne peut admettre le sens de "der auf Anruf, wenn gerufen, hilft" proposé par Bartholomae. Ce serait une syntaxe compositionnelle inacceptable. Si on donne à °sū- le sens de "qui prospère", une solution simple et satisfaisante se fait jour. Il suffit de reconnaître dans le premier terme zauuanō° non pas le véd. hávana- "l'appel", mais hávana- "l'oblation", et de lui donner une valeur instrumentale. zauuanō.sū- signifiera donc "qui prospère par l'oblation" (1).

1.3.4. *stū "être puissant".

1.3.4.1. ašastū- "qui est puissant par Aša", "qui a la puissance d'Aša" ou "dont la puissance est Aša" (nom propre).

Yt.13,106 - ašastuuō maiδiiōimåŋhōiš ašaonō frauuašīm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaši du saint Ašastū, fils de Maiδiiōimåŋhi".

Malgré les relations très étroites entre aša- et stu "louer" (voir p. 124), concrétisées de façon visible dans les composés ašəm.stut- "qui loue Aša" et ašō.stūti- "la louange à Aša" (H.1,5-6), l'absence d'élargissement et le -ū- du thème interdisent de reconnaître d'emblée, comme le voudrait Bartholomae, le nom-racine de stu au second terme de ce composé. Cela ne serait possible que si on faisait de ašastū- une formation savante tardive. On peut objecter qu'il n'y a aucune raison, dans ce cas, pour qu'une formation artificielle s'entache d'une anomalie aussi logique : fléchir correctement le second terme comme le thème en -ū- qu'il ne peut être.

Je crois qu'il faut chercher une solution étymologique ailleurs que dans la racine verbale stu. La forme du second terme est régulière si on y reconnaît le nom-racine de tū "gonfler, être puissant" (2). C'est

---

1. Traduction de Geldner (3Yt 29) : "Helfer des flehenden". Voilà qui est plus compatible avec la syntaxe des composés. Mais "Helfer" n'est pas parfaitement exact et il est malaisé de voir un nom d'agent dans zauuanō°.
2. Le nom-racine de tū n'est pas attesté en av.. Il a été postulé par Kent (JAOS 47, 1927, 267 sq.) pour le Y.34,11 : tāiš ā mazdā θβōi ahī. Cette hypothèse a reçu l'agrément de Maria Wilkins Smith (1929 97) et de Benveniste (Inf 57), qui traduit : "Tu es pour le renforcement de tes anti-ennemis".
Lommel (KZ 67, 1942, 14) et Humbach (MSS4, 1954, 65 n7; MSS6, 1955, 43 n10; I 17 sq.; II 46) ont établi que vīduuaēšąm θβōi ahī devait être corrigé en +vīduuaēšəm +θβaiiehī. +θβaiiehī est la 2ème sg. prés. A. de θβi "effrayer". On traduira : "C'est avec ceux-là, ô Mazdā, que tu effrayes l'ennemi".

alors le premier terme aṣ̌as° qui fait difficulté, puisqu'il ne peut être N. sg. m.. On partira d'un N. sg. m. analogique aṣ̌ō° qui est attesté dans aṣ̌ō.aŋhā- "qui obtient Aṣ̌a", aṣ̌ō.iš- "qui désire Aṣ̌a", etc... . Un phénomène d'hyper-sandhi aurait mené aṣ̌ō° à aṣ̌as° devant dentale. Mais ce serait un exemple unique en av. .

La solution la plus satisfaisante me paraît être celle qui tient compte d'une racine verbale *stū "être puissant". Elle n'est pas attestée, mais elle se profile derrière les dérivés av. stūra- "puissant", °stauuah- "la puissance", staoiiah- "plus puissant" et stāuuišta- "le plus puissant", et leurs équivalents véd. sthūrá-, sthūlá-, sthávira-, sthāvirá-, etc... . °stauuah- est le dérivé le plus significatif, puisqu'il postule l'existence d'une racine verbale.

Il s'agirait d'un composé à rection verbale "qui est puissant par Aṣ̌a", d'un composé déterminatif "qui a pour puissance Aṣ̌a" ou d'un bahuvrihi "qui a la puissance d'Aṣ̌a".

1.3.5. zū "se hâter".

1.3.5.0. zū- "qui se hâte".

Yt.5,7 - āat̰ frašūsat̰ arəduuī sūra anāhita haca daθušat̰ mazdå srīra vā aŋhən bāzauua auruša aspō.staoiiehīš frā srīra zuš sispata auruuaiti bāzu.staoiiehi "Alors, ô Zaraθuštra, Arəduuī Sūrā Anāhitā s'élance depuis le créateur Mazdā - beaux sont ses bras, blancs, plus puissants qu'un cheval - elle s'orne, la belle coursière, bruyante (ou rapide), plus puissante que le bras" (1).

(suite)
Humbach (WZKSO 1, 1957, 89 n22; II 48) propose dubitativement de reconnaître le nom-racine tu dans fsəratu-, qui est un mot particulièrement obscur. Si on s'en remet à cette hypothèse, le premier terme fsəra-° ne peut représenter que *ps-ra-, dérivé apparenté au véd. páśa- "le lien". Le composé signifierait "qui est puissant par le dieu au lien", ou "qui renforce le dieu au lien".
Johanna Narten (YH) a écarté cette hypothèse pour des raisons évidentes : le sens est pour le moins surprenant; fsəratū-, partout où il est attesté, est manifestement un nom abstrait et non l'adj. entrevu par Humbach. Elle donne sa préférence à la solution proposée par Roth (ap. Geldner, Stud I 158 n3) : fsəratū- est un abstrait en -tu- ou -atu- féminisé. Il est formé sur une racine *fsar "avoir honte" qu'on retrouve dans fšarəma- et il signifie "la vénération". Le flottement dans le traitement de l'initiale correspond à celui qui se manifeste dans afsman- et afšman- (Nyberg, Rel 239 n1; Humbach, II 72 sq.).

1. La parenthèse srīra vā aŋhən bāzauua auruša aspō.staoiiehīš ne va pas sans problèmes : on voit mal la justification d'un f.pl. aspō.staoiiehīš. La correction de auruuaiti en +uruuaiti par Bartholomae est sans doute fondée. L'accord de F1 et de J10 contre les manuscrits du Khorda Avesta P13 et K19 est significatif :

Bartholomae a incontestablement raison de préférer la leçon zuš de F1 - J10 à zuša du trop récent et trop marginal W2 :

zuša	W2
zuš	F1 Pt1 E1 P13 K19
zūš	J10
zaoša	K12

zuš serait le N. sg. d'un nom-racine zuš- "gefällig, anmutig, entzückend". L'hypothèse que Gershevitch tente d'y substituer (Mi 220) se heurte à plusieurs difficultés : il propose une correction en +zuši, Acc. d. nt. de zuš- "la manche" auquel se rapporterait l'épithète bāzu.staoiiehi. J'ai dit ailleurs mon scepticisme devant un nom zuš- "la manche" (1). La tradition manuscrite n'a pas de variante zuši. Gershevitch explique cette lacune en supposant qu'on a tendu à restaurer un composé srīra.zuš- "qui a de belles manches" épithète d'Arəduuī Sūrā Anāhitā : Ce n'est ni invraisemblable ni décisif. Quant à °staoiiehi, on ne peut le rapporter à zuši "les deux manches" que s'il signifie "large" et non "puissant" qui est, selon toute vraisemblance, sa signification exacte.

Il est préférable d'accepter le N. sg. zuš d'une épithète d'Arəduuī Sūrā Anāhitā. Mais il me paraît qu'il faut le rapporter à *zū "courir, se hâter" plutôt qu'à zuš "prendre plaisir à", qui n'offre ici qu'un sens plausible, mais fort pâle.

(suite)

auruuati	P13 K19
uruuaiti	F1 Pt1 L18 J10 W2
uruuaete	K12

Comme l'a bien vu Bartholomae, uruuaiti dessine, avec les formes du Yt.8,40, un adj. uruuaṇt- désignant une propriété de l'eau. On peut cependant demeurer sceptique devant son étymologie par l'indo-iranien *sruuant-. La racine sru construit en véd. un présent à degré plein srávati, qui donnerait *rauuaṇt-. Par contre, ru "faire du bruit, crépiter" construit un présent ruváti. On comparera avec le RV VI 61,8 : yásyā anantó áhrutas tveṣáś cariṣṇúr arṇaváḥ ámaś cárati róruvat "Elle (Sarasvatī) dont l'élan sans fin, immuable, redoutable, mobile, fluctuant, avance en crépitant". Comme l'a bien vu Humbach (DLZ 89, 1968, 219), uruuaṇt- doit être expliqué par ru "faire du bruit". auruuaiti n'est pas aussi bien attesté que uruuaiti et représente vraisemblablement une lectio facilior, vu la fréquence de auruuaṇt- "rapide". Mais il offre aussi une solution intéressante. Le véd. árvatī-, dont l'équivalent serait si bien accordé à zū-, désigne les rivières :
RV VII 87,1 - rádat pathó váruṇaḥ sū́ryāya prā́rṇāṃsi samudríyā nadī́nām/ sárgo ná sṛṣṭó árvatīr ṛtāyáñ cakā́ra mahī́r avánīr áhabhyaḥ "Varuṇa a tracé les voies au soleil; il a (lancé plus) avant les flots océaniques des rivières,/telles des juments (dont) l'élan (a été une fois) lancé. Détenteur de l'ordre, il a créé les grandes carrières pour les jours". (Renou, EVP V 71).

1. Sur zuš- "la manche", voir p. 85 . J'envisage aussi l'attestation d'un nom-racine simple zuš-.

L'av. *zū correspond au véd. jū, qui a fourni un nom-racine jū- "le coursier". Cette équivalence a été définitivement établie par K. Hoffmann (StudPagliaro III 17 sq.) d'après une série de dérivés : zauuah- "la vitesse", (jávas-), zəuuišta- "le plus rapide" (véd. jáviṣṭha-), uzuiti- "qui jaillit" pour *uz-zuiti- (véd. jūtí-). Citons encore les adjectifs moyen-iraniens issus de *zūta- "rapide" (véd. jūtá-) : m.-p. zwt, m.-pT. zwd, persan zūd, kurde zū, sbal. zūt, nbal. zī.

Par contre, l'Imp. prés. jauua qui incitait Bartholomae à poser une racine ²gū équivalant à jū (Yt.5,63 : mošu mē jauua auuaŋhe) doit être corrigée en +jasa, 2ème sg. prés. Imp. de gam "aller".

Rien ne s'oppose donc à la traduction que nous proposons ci-dessus.

1.3.5.1-2. aiβi.zū- et vīzū- "qui court droit" et "qui court de toutes parts" (noms de chiens).

Déformation secondaire. Voir p. 326.

1.4. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO : THEMES EN -ā-.

1.4.1. han "conquérir".

1.4.1.1-9. fšūšā- "qui conquiert le bétail", et au Yt.13,151 : nmānaŋhā- "qui conquiert la maison", vīšā- "qui conquiert le village", zaṇtušā- "qui conquiert la province", daŋ́hušā- "qui conquiert le pays", aṣ̌ō.aŋhā- "qui conquiert Aṣ̌a", mąθrō.aŋhā- "qui conquiert la strophe", uruuō.aŋhā- "qui conquiert l'âme" et vaŋhušā- "qui conquiert le bien".

fšūšā- "qui conquiert le bétail" est attesté au G. sg. dans l'expression fšūšō mąθra- "la strophe du conquérant du bétail" (1).

Les autres composés sont tous contenus dans le Yt.13,151 :

1. Le G. sg. est attesté en dehors de cette expression, sous la forme fšūšə, au Y.58,4; le G.2,6 fait mention de fšūšəmca mąθrəm qui ne peut être, comme l'a montré Bartholomae, qu'une transposition du N. fšūšasca mąθrō.

+paoiriią tkaēšə yazamaide nmānąmca vīsąmca zaṇtunąmca daxiiunąmca nmānaŋhānō vīšānō zaṇtušānō daŋ́hušānō aṣ̌ō.aŋhānō mąθrō.aŋhānō uruuō. aŋhānō vīspāiš vaŋhūš vaŋhušānō "Nous sacrifions aux premiers instruits des maisons, des villages, des provinces et des pays, qui ont conquis la maison, qui ont conquis le village, qui ont conquis la province, qui ont conquis le pays, qui ont conquis Aṣ̌a, qui ont conquis la strophe, qui ont conquis l'âme, ... qui ont conquis le bien" (1).

Nous possédons au moins deux certitudes : les composés que nous envisageons ont pour second terme le nom-racine de han "conquérir" = véd. san, et ils figurent à l'Acc. pl..

aṣ̌ō.aŋhānō, mąθrō.aŋhānō et uruuō.aŋhānō sont des graphies secondaires pour *aṣ̌aŋhānō, etc... . Par contre, vīšānō est original : il représente régulièrement *viś-sānō.

Ce nom-racine a fait l'objet d'une étude approfondie de Kuiper (Notes 71 sq.) qui a relevé le matériel véd. d'une manière exhaustive et discuté les hypothèses émises auparavant (2). Commençons par résumer son argumentation.

1. paoiriiąn (Mf3, K13) doit être corrigée en +paoiriią, qui est, pour paoiriia-, la seule forme légitime d'Acc. pl. (voir K. Hoffmann, HenMemVol 189 et n3). vīspāiš vaŋhūš pose un difficile problème de philologie : vaŋhūš, qui pourrait être un I. pl., comme vīspāiš, n'appartient qu'à W3. Bartholomae corrige en +vaŋhuš d'après Fl Ptl El K14. Ce serait un Acc. pl. : "... die sich für immer, die guten, das Gute verdient haben" (Bartholomae, ap. Wolff, Av 257). vaŋhəuš, attesté par Mf3 K13.38 H5 J10, n'est pas une leçon négligeable : l'accord entre J10 et les manuscrits du Xorda Avesta est troublant. L'expression vaŋhəuš vaŋhušānō serait du type daŋ́həuš daŋ́hupaiti-.

2. Il convient d'abord de faire remarquer que han est la seule racine seṭ en nasale + laryngale dont le nom-racine soit attesté en av. . Un nom-racine de zan "naître" est plus qu'improbable.
Bartholomae relève une forme fraząm, G. pl. de frazā- = véd. prajā́- "la descendance", dans l'Aog. 48 : cim aošaŋhā aošaŋᵛhaiti astəm isaiti tanuua cim uruna cim fraząm cim vā gaēθāhuuō mahrkaθəm "Comment un mortel désire-t-il pour un mortel l'anéantissement quant au corps, quant à l'âme, quant à la descendance, ou la mort dans (ses) troupeaux ?"
W. Geiger (Aog 25 et 41) et Duchesne-Guillemin (Ja 1936 248) proposent une correction +frazaiṇti quoique les manuscrits connus ne livrent que les leçons fraząm (M) et fraząma (K). Mais il est significatif que Darmesteter, qui a eu recours à d'autres manuscrits (ZA III CVI), édite, apparemment sans scrupules, une forme frazaiṇti (op. cit. 159). Les manuscrits pehlevis transmettent en effet frāzəṇta.

Enfin, vāgərəzahe, G. sg. d'un nom propre (Yt.13,115), ne représente pas un thème vāgərəzan- "qui a la naissance d'un sacrificateur", mais, selon Karl Hoffmann (oralement), vaγ-gərəza- "qui dit hélas". Cette hypothèse élimine toutes les difficultés phonétiques et morphologiques.

La racine seṭ san (*senə) a fourni, en véd. [1], un nom-racine qui apparaît au second terme d'un certain nombre de composés. Ces derniers attestent surtout le N. sg. et l'Acc. sg. : ce sont, par exemple, respectivement, goṣā́ḥ et goṣā́m. On admet généralement qu'il s'agit d'un nom-racine au degré zéro et on attribue la forme goṣā́m à l'influence des thèmes en -ā- issus de voyelle + laryngale (*-eə-) du type de °dhā́- ou de °sthā́- : cette hypothèse est clairement exprimée par Bartholomae (Grdr 234 sq.), Wackernagel et Debrunner (AiGr III 127 et 239) et Pisani (GramI 325 sq.).

Kuiper la récuse sur la foi d'une remarque de Saussure (FSHavet 459 sq. = Recueil 585 sq.) : on attendrait, pour une racine du type de san, un nom-racine à degré plein *sáni-. Or le véd. atteste un second terme de composé °sáni- dont il faudrait, selon Kuiper, rapprocher l'av. °hānō. Le problème est maintenant d'expliquer la coexistence de formes qui postulent, les unes, un thème °sā́-, les autres, un thème °sáni-.

On ne peut évidemment supposer une ancienne apophonie : °sā́- et °sáni- sont attestés aux mêmes cas, dont le N. et l'Acc. sg. qui, en cas d'alternance vocalique, ne peuvent avoir requis le degré zéro. Saussure (Mém 247 et 254) et Kuryłowicz (EtIE I 62 sq.) croient à l'originalité du degré plein et attribuent °sā́ḥ et °sā́m à l'influence des cas en -bhyaḥ, -bhiḥ, -bhyām et -su où la désinence est régulièrement précédée du degré zéro du thème, ici -ā-. Malheureusement, comme le montre Kuiper, ces cas-là ne sont jamais attestés [2]. A la suite d'un raisonnement sur lequel il faudra revenir (p. 382), Kuiper exclut deux autres explications. On ne peut poser deux racines distinctes, l'une rendant compte de °sā́-, l'autre de °sáni-, et rien ne permet de postuler une variante sans nasale de san (*seə) [3].

Un relevé exhaustif des formes attestées montre que °sā́- est, par rapport à °sáni-, majoritaire dans le RV, minoritaire dans les textes ultérieurs. On trouve, dans le RV, 77 formes issues d'un thème °sā́- contre 8 d'un thème °sáni-. Par contre, la Vājasaneyi Saṃhitā ne contient plus

1. Et en véd. seulement : on ne trouve rien ni en indien post-védique, ni, à l'exception de l'av., dans les autres langues indo-européennes.

2. Kuiper rejette encore deux hypothèses fort invraisemblables : J. Schmidt (KZ 26, 1882, 405) considère comme possible l'existence d'une variante aniṭ de san et Hirt (Idg Gram II 39) suppose une évolution régulière *-senm̥ > -sā́m.

3. Je ne comprends pas l'usage que fait Kuiper des superlatifs vājasā́tama- et sahasrasā́tama- jugés significatifs : "the strong grade was required" (op. cit. 74). Le superlatif est à ce point de vue sans exigences. -tama- sert à dériver n'importe quel type de nom : sukṛ́ttama- s'oppose ainsi à somapā́tama- (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 598).

que 2 formes venant de °sā́- contre 7 de sáni- [1]. Kuiper en conclut que le thème °sā́- est une particularité rigvédique et qu'il est secondaire par rapport à °sáni-.

La déclinaison originale aurait été la suivante :

N.	goṣániḥ
Acc.	goṣánim
I.	*goṣáṇā
D.	*goṣáṇe
G.	*goṣáṇaḥ

Une flexion apparemment aussi irrégulière n'a plus été comprise. Les cas obliques, dont l'un, goṣaṇo, est encore attesté dans le RV, ont été progressivement assimilés aux thèmes en -i- d'après le N. et l'Acc. sg. Quant au N. sg. goṣā́ḥ, qui est à la base d'une assimilation aux thèmes en -ā-, il est analogique des noms-racines des racines aniṭ à nasale finale du type °hán- "qui tue". En effet, selon Kuiper, le N. sg. av. °jā̊ est original par rapport à °ja. Il permet de restituer un N. sg. indien *°hās. L'identité des N. d. et pl. (°hánā et *°sánā, °hánaḥ et *°sánaḥ) a entraîné celle des N. sg. (*°hā́ḥ et °sā́ḥ substitué à °sániḥ) [2].

Il faut reconnaître qu'aucun argument linguistique ne permet de décider de l'authenticité étymologique de °sā́- ou de °sáni-. Déclarer l'un original par rapport à l'autre ne peut relever que de la pétition de principe. Aucune série n'est originale : celle de goṣā́ḥ-goṣā́m est exactement pareille à celle des thèmes en -ā-, celle de goṣániḥ-goṣánim-°sane-°vánaye-°vánīnām à celle des thèmes en -i-.

Le problème se résume à une confrontation entre deux N. sg. parfaitement ambigus, °sā́ḥ, qui peut appartenir à un nom-racine au degré zéro ou être analogique des thèmes en -ā-, et °sániḥ, qui peut appartenir à un nom-racine au degré plein ou à un dérivé en -i-.

La prépondérance des formes issues de °sā́- dans le RV peut être interprétée d'une manière diamétralement opposée à celle de Kuiper. Si °sáni- est rare dans le RV, fréquent dans les autres textes védiques, ce n'est pas nécessairement parce qu'il s'impose contre une particularité secondaire qui a fait son temps. N'est-il pas plus naturel de croire que nous assistons à la montée de la classe des dérivés secondaires en -i-, qui va supplanter petit à petit le nom-racine ? Toute décision est arbitraire.

1. Il y a en fait 7 formes d'un thème °sā́-, mais 5 d'entre elles sont contenues dans des citations du RV.

2. Selon Kuiper (op. cit. 85), les N. d. °pāna et pl. °pānō de °pā- "qui protège" s'expliquent eux aussi par une analogie avec la déclinaison du nom-racine °jan-. Je discute cette hypothèse p. 330.

Kuiper a vite fait d'attribuer le G. sg. goṣaṇaḥ au type °sáni-. °saṇaḥ est en réalité ambigu : il peut aussi bien représenter *sanə-as que *sn̥ə-as. C'est une forme inutilisable pour l'argumentation.

Enfin, Kuiper n'utilise pas deux formes différentes des éternels N. et Acc. sg. du RV : le G. sg. paśuṣás et le D. sg. paśuṣé de paśuṣā́- "qui conquiert le bétail". Il cite simplement paśuṣé comme exemple lorsqu'il déclare que "°sā́- then became interpreted as a vowel-stem" (op. cit. 86). Ce sont pourtant deux formes intéressantes : elles ne s'expliquent ni par l'appartenance au thème présumé original °sáni-, ni par une analogie avec les thèmes en -ā- tels qu'ils sont attestés à date historique. Nous allons les utiliser.

Telles sont les objections que je puis formuler sur le traitement du matériel véd.. Maintenant, qu'enseigne l'av. ?

Je discute plus loin l'hypothèse selon laquelle °jå serait original contre °ja. On se reportera à ces pages (158-159) où je conclus que °jå est secondaire et dialectal (sud-ouest iranien). Il me paraît a priori impossible que les noms-racines de racines aniṭ à nasale finale aient pu servir de modèle à la réfection secondaire postulée par Kuiper.

Il eût encore fallu remarquer que ni °šō ni °hānō ne sont des formes justifiables : Kuiper les considère hâtivement, la première comme correspondant à °sā́-, la seconde à °sáni-. Ce n'est pas si simple. Le cas de fšūšō est exactement celui de paśuṣás, dont l'étrangeté vient d'être soulignée. Quant à °hānō, la longueur de la voyelle -a- radicale interdit d'y reconnaître d'emblée le résultat de *°sanə-n̥s. Il s'agit au contraire d'une forme visiblement secondaire qui est loin de confirmer la réalité d'une analogie avec °jan-.

Pour interpréter ces faits, l'indice le plus sûr est fourni par les G. sg. paśuṣás, fšūšō et le D. sg. paśuṣé. Ces formes ne peuvent s'expliquer que par une analogie avec les thèmes en -ā- (*-eə-). Mais c'est une analogie très ancienne : elle n'a pu se produire qu'à une date où ces derniers étaient encore soumis à une apophonie dont les langues indo-iraniennes historiquement attestées n'ont conservé que de rares exemples : on trouvera plus loin les D. sg. pōi, de pā- "la protection", et raθōište, de raθaēštā- "le guerrier". Cette analogie n'a pu avoir lieu que parce que les thèmes en -ā- issus de *eə- et ceux en -ā- issus de -n̥ə- formaient un N. sg. identique, en *-ās. Voilà qui fonde l'authenticité de goṣā́ḥ contre goṣáṇiḥ.

Voici maintenant, résumée, l'interprétation que je propose pour les faits qui viennent d'être examinés :

1. La racine seṭ san "conquérir" (*sanə) fournit un nom-racine au degré zéro *sā- (*sn̥ə-) dont la déclinaison s'établit primitivement comme suit : N. sg. *sn̥ə-s > *sās, Acc. sg. *sn̥ə-m > *sanam, etc... .

2. Le N. sg. *sās est identique à celui des thèmes en -ā- issu de voyelle + laryngale qui sont alors soumis, dans leur déclinaison, à une alternance vocalique. Ceux-ci exercent une influence sur ceux-là. A date historique, la déclinaison est devenue la suivante : N. sg. °sā́ḥ, Acc. sg. °sā́m, G. sg. °šō et °sás, D. sg. °sé ...

Toutefois, ou la substitution n'était pas encore achevée, ou l'analogie n'avait pas emporté tous les cas. Il subsiste, dans les textes les plus anciens, des formes originales : le G. sg. goṣaṇaḥ (*°sn̥ə-as) en véd. et, avec une aberration phonétique dont il faudra rendre compte, l'Acc. pl. °hānō en av. .

On trouve en véd. des formes appartenant à un thème dérivé en -i- °sáni- qui vont lentement supplanter celles du nom-racine.

3. Il s'est produit, en av., des analogies spécifiques :
a) L'identité des Acc. sg. °janəm, de °jan- "qui tue", et *°hanəm a dicté l'apparition d'un N. sg. °jå. Il peut s'agir d'un phénomène relativement ancien, mais demeuré longtemps dialectal. Les deux analogies suivantes sont tardives et secondaires, voire accidentelles.
b) °hānō représente *°hanō. Le -ā- du thème doit être attribué à une analogie avec les thèmes dérivés en -an- dont la forme de N. pl. s'est étendue à l'Acc. pl. : ainsi uruuānō et asānō. A moins que ce ne soit la désinence °hānō elle-même, pour *°hanō, qui soit celle du N. pl..
c) L'identité du N. sg. des noms-racines en -ā- du type °hā- et en -ā- du type °dā- a produit le N. d. °pāna et pl. °pānō, de °pā "qui protège". Voir p. 330. Le -ā- du radical de °pāna et de °pānō exclut une analogie avec tout autre type de noms.

2. NOMS-RACINES AU DEGRE ZERO AVEC ELARGISSEMENT -t-.

2.1. RACINES EN -i-.

2.1.1. i "aller" [1].

2.1.1.0. it- "le fait d'aller".

Y.43,13 – spəṇtəm aṯ θβā mazdā mə̄ŋghī ahurā
hiiaṯ mā vohū pairī.jasaṯ manaŋhā
arəθā vōizdiiāi kāmahiiā təm mōi dātā
darəgahiiā yaoš yə̄m vå naēciš dārəšt itē
vairiiå stōiš yā θβahmī xšaθrōi vācī "Je t'ai reconnu pour saint, ô Ahura Mazdā, lorsqu'on m'a salué avec Vohu Manah. Prends connaissance de l'objet de mon désir; tu me l'as donné, celui de longue durée, que nul ne peut te forcer à accepter, celui de la possession désirable qu'on dit en ton pouvoir" [2].

L'explication d'itē par le D. sg. d'un nom-racine it- "le fait d'aller", de i "aller", qui n'a pas d'équivalent comme nom simple en indien,

1. C'est la seule racine anit en -i dont un nom-racine soit attesté en av.. hušit-, au Yt.10,77, entre dans un contexte où il ne peut pas avoir un sens d'agent et où il est visiblement intégré à un vaste jeu de mots étymologique sur la racine ši "habiter" : āca θβā zbaiiāi auuaŋhe āca nō jamiiāṯ auuaŋhe aš.frāiiaštica zaoθranąm hufrāiiaštica aš.frabərəitica zaoθranąm hufrabərəitica yaθa θβā aiβišaiiamna darəγa aiβišaiiana hušitəm barəγmiia.šaētəm "Je t'invoque vers ici pour l'aide, qu'il vienne vers nous pour l'aide grâce au sacrifice abondant et au sacrifice d'oblations, grâce à l'offrande abondante et à l'offrande d'oblations, afin que grâce à toi nous puissions habiter par une longue habitation une habitation bénie bien habitée.".
On verra donc ici un verbal hušita- "bien habité".

2. La forme verbale dārəšt a été discutée. Bartholomae, Humbach (II 51) et Johanna Narten (Aor 17 n11) y voient un aor. sigmatique de dar "tenir, contraindre". Lommel (NGG 1934 72 et ZDMG 105, 1955, 156 sq.) l'attribue à darš "oser".

n'est pas contestable. Bartholomae lui accorde une valeur infinitive que Benveniste (Inf 65) admet. C'est en effet possible, avec les réserves de rigueur. Pour déceler son sens exact, il faut envisager l'existence d'une expression kāməm i "auf den Wunsch eingehen", comme l'a montré Humbach (op. cit.).

Bartholomae avait cru discerner une deuxième attestation d'it- au Y.68,14. On doit, avec Benveniste (op. cit.), la rejeter :
hušiti rāmō.šiti darəγō.šiti ite vīse āfrīnāmi ... hušiti rāmō.šiti darəγō.šiti vīspaiiāi vīse māzdaiiasne āfrīnāmi

A lire la traduction de Wolff (Av 95), il apparaît immédiatement que vouloir introduire ici un inf. ite amène à torturer exagérément la phrase : "Damit man gut wohne, ruhig wohne, lange (drin) wohne, flehe ich (dich, ô Ātar) an, in (des) Haus zu gehen ...; damit man gut wohne, ruhig wohne, lange (drin) wohne, flehe ich (dich an, in jedes mazdayasnische) Haus (zu gehen)".

vīspaiiāi vīse incite Benveniste à retrouver dans ite une forme de l'adj. dém.. Il faudrait donc restituer +aēte. Mais +aēte n'est pas la forme régulière du D. sg. f. de aēta-. L'examen des variantes d'ite et de vīspaiiāi apporte des enseignements décisifs :

a)	ite	J2.6 K5.4 Mf1 Jp1 L13.1 O2
	itē	Pt4 P6 (Mf4)
	iti	H1 J7
	īti	K10 L2
	aiti	K11 Jm1
b)	vīspaiiāi	Jp1
	vīspaiiåi	K4 (mais -å est de seconde main).
	vīspaiia	J2 K5 Mf1 Br1 F11 (Mf 4)
	vīspiia	Pt4 L13.1.2 K10 O2
	vīspe	J6.7 H1 Jm1 K11 Lb2 Dh1
	–	P6

La variante aiti confirme l'idée d'une déformation à partir du dém. aēta-, et la variante vīspe, pour vīspaiiāi, laisse entrevoir un mécanisme d'harmonisation abusive des désinences de vīse et de ses déterminants, qui n'a affecté vīspaiiāi que dans les manuscrits les plus médiocres, mais qui aurait entraîné tous les témoins d'aēta-. ite est donc une faute pour +aēte, représentant +aētaiiāi. La traduction pehlevie wʾwšʾn en est la confirmation. De même, māzdaiiasne représente +māzdaiiasnəe, de māzdaiiasni-. On traduira : "Je souhaite un bon établissement, un établissement tranquille, un long établissement à cette maison ...; je souhaite un bon établissement, un établissement tranquille, un long établissement à toute maison mazdéenne".

2.1.1.1. āit- "le fait d'aller vers".

Il s'agit d'un hapax gâthique auquel Bartholomae accorde aussi une valeur infinitive :

Y.31,9 - θβōi as ārmaitiš θβə̄ ā gə̄uš tašā as xratuš mainiiə̄uš mazdā ahurā hiiat̰ ax́iiāi dadā̊ paθąm vāstriiāt̰ vā āitē yə̄ vā nōit̰ aŋhat̰ vāstriiō "A toi fut Ārmaiti, à toi l'esprit en tant que façonneur de la vache, ô Ahura Mazdā, lorsque, par ton élan, tu lui as donné un chemin pour aller vers le pâtre ou vers celui qui ne le serait pas".

2.1.1.2. x^{v}it- "le fait de bien aller".

On trouve ce nom-racine au Yt.10,68 dans un citation marginale du seul manuscrit E 1, commençant par yeŋ́he et se terminant par x^{v}īte.

(miθrəm ... yazamaide) yeŋ́he daēna māzdaiiasniš x^{v}īte paθō rāδaiti "(Nous sacrifions ... à Miθra) pour qui la religion mazdéenne prépare des chemins pour bien aller".

Il faut vraisemblablement reconnaître x^{v}it- dans l'Acc. pl. x^{v}ītā̊sca du Yt.4,1 :

azəm daδąm hauruuatātō narąm ašaonąm auuā̊sca rafnā̊sca baošnā̊sca x^{v}ītā̊sca "Moi, j'ai créé pour les hommes justes les aides, les assistances, les utilités et les faits de bien aller qui appartiennent à Hauruuatāt".

Bartholomae pose un thème x^{v}ītah-. Mais il n'est pas possible de soutenir qu'il s'agisse ici d'un nom en -tah-, ceux-ci présentant le degré long de la racine (comme θraotah- "le flot"). D'autre part, tous les dérivés de ce type attestés en indo-iranien sont des noms simples. Quoique l'ensemble de la tradition manuscrite n'atteste pour x^{v}ītā̊sca qu'une désinence -ā̊sca, la corruption du Yt.4 est suffisante pour qu'on puisse à bon droit supposer que cette graphie a été influencée par les mots précédents de l'énumération, auuā̊sca rafnā̊sca [1], qui sont réguliers, et pour qu'on puisse restituer +x^{v}ītasca, Acc. pl. du nom-racine x^{v}it-. Ce n'est pas la seule solution plausible. Le N. pl. en -ā̊(s-ca) est fréquent pour les thèmes en -a- : le Yt.4,1 attesterait alors x^{v}īta- (= véd. suvitá-) antonyme de dužita- (= véd. duritá-). L'attestation du Yt.10,68 témoigne toutefois en faveur du nom-racine.

1. bao(x)šnā̊sca peut être issu d'un thème bao(x)šna- (Lommel, ZII 3, 1924,166) et être lui aussi fautif pour +baoxšnaca. baoxšna- est de toute manière attesté dans le composé pouru.baoxšna- et, peut-être, au F.16 qui contient une forme baošəm (+bao(x)šnəm ?).

2.2. RACINES EN -u-.

2.2.1. gu "accroître, augmenter".

2.2.1.1. xratugut- "qui accroît la force mentale".

Yt.8,36 - (tištrīm ... yazamaide) yim yārə.caršō maṣ̌iiehe ahuraca xratugūtō aurunaca gairišācō sižδraca rauuascarātō uziiōrəntəm hispōsəṇtəm huiiāiriiāca daŋ́hauue uzjasəṇtəm dužiiāiriiāca

La phrase telle quelle paraît incompréhensible à Bartholomae. La correction de hispōsəṇtəm en +hispō.səṇti ne s'appuie sur aucun manuscrit, mais est indispensable si on veut faire de l'énumération qui commence avec ahuraca pour se clore avec rauuascarātō une série de N. pl. . C'est un choix défendable, mais qui ne suffit pas à résoudre les difficultés d'une phrase qui contient deux hapax, yārə.caršō et xratugūtō, dont le premier surtout est obscur, et dont la syntaxe fait place à un G. étrange, maṣ̌iiehe, auquel il faut peut-être rapporter yārə.caršō.

On se rend compte, à lire la traduction de Wolff (Av 191), que l'analyse de Bartholomae tourmente la phrase : "Tištriia verehren wir, nach dem - (wenn) dem Menschen das Jahr (wieder) zu Ende geht - die Rat erteilenden Fürsten und die wilden (Tiere, die) in den Bergen hausen, und die scheuen, (die) in den Ebenen streifen, ausspähen, (wenn er) im Aufgehen (ist), (der) bei (seinem) Aufgang dem Land Gutjahr sowohl als Missjahr heraufbringt".

L'analyse de Bartholomae achoppe surtout sur un point, l'interprétation étymologique et syntaxique de yārə.caršō, qui n'est pas convaincante et qui fait rejaillir le doute sur la correction +hispō.səṇti. Un nom-racine yārə.carš- est difficilement acceptable : le degré plein ne se justifie pour une racine verbale à sonante interne que si cette racine ne connaît pas d'apophonie. La traduction "annum trahens" qui joue, littéralement, avec une correspondance latino-iranienne hasardeuse, suscite la méfiance. On dira la même chose du G. absolu [1].

1. Geldner (KZ 25, 1881, 471) traduit : "Wir verehren den prangenden

Le second terme °caršō figure au degré plein et la palatalisation de l'initiale révèle qu'il repose sur un ancien vocalisme e. Il est donc loisible d'interpréter °caršō comme l'Acc. sg. d'un dérivé en -ah- °caršah- (*k^{w}els-es-). karš a, en iranien, deux sens bien précis : il signifie "traîner" ou exprime une activité agricole qui est soit "labourer", soit "semer". Le rapport entre l'astre caniculaire Tištriia et l'agriculture est suffisamment évident pour suggérer que yārə.caršah-maṣ̌iiehe signifie "le labour annuel de l'homme" ou "les semailles annuelles de l'homme". L'Acc. sg. yārə.caršō s'intègre à la phrase en tant qu'objet direct de hispōsəṇtəm. Ce dernier, unanimement attesté, ne doit pas être corrigé : c'est un part. prés. qui se rapporte à tištrīm par la construction en iḍāfat au même titre que uziiōrəṇtəm et uzjasəṇtəm. La séquence ahuraca ... rauuascarātō uziiōrəṇtəm constitue une parenthèse [1] : "(Nous sacrifions ... à Tištriia) qui, mettant en mouvement les maîtres qui accroissent la force mentale, les bêtes sauvages qui vont par la montagne et les fauves qui vont en liberté, regarde les semailles (ou les labours) annuelles de l'homme et se lève avec une bonne année pour le pays, ou une mauvaise" [2].

Bartholomae traduit xratugut- "Belehrung, Rat erteilend" et reconnaît dans le second terme °gut- le nom-racine de gu "verschaffen". De ce verbe, nous ne possédons qu'une attestation de la 3ème sg. prés. Ind. A.

(suite)
leuchtenden stern Tištriia nach dessen aufgang das jahr über weide des menschen und die brotgebenden herren, und das wild im gebirge und die scheuen thieren der ebene auschauen da er dem lande bald zu gesegneter ernte bald zur missernte aufgeht : "werden die arischen länder ein gutes jahr bekommen".
Dans son commentaire (loc. cit. 481), il propose de séparer yārə de caršō. Ce dernier représenterait un thème carəša-, apparenté au persan cariš "le pâturage". Geldner propose encore deux autres corrections : +hispōsəṇte pour hispōsəṇtəm et +x^{v}arəθagūtō "qui donne du pain" pour xratugūtō. Une autre tentative a été faite pour lire autre chose que xratugūtō : Herzfeld (ApI 177) propose +ratugūtō. La tradition manuscrite n'admet aucune correction.
Hübschmann (KZ 26, 1885, 98 sq.) exclut cette analyse de yārə.caršō, au second terme duquel il reconnaît le verbe karš.
1. A moins qu'ahuraca ... rauuascarātō ne constitue une parenthèse nominative explicitant maṣ̌iiehe.

2. Selon Bartholomae, le nom-racine de karš apparaîtrait au second terme du composé dānō.karš- "qui traîne le grain", épithète de la fourmi, attesté à l'Acc. sg. au Y.16,12 (maoirīm dānō.karšəm) et deux fois au G. pl., au V.14,5 et 18,73 (maoirinąm dānō.karšanąm). C'est évidemment cette désinence qui fait difficulté : si l'Acc. sg. est ambivalent, dānō.karšanąm est nettement thématique. L'indien, pour sa part, ne connaît pas de nom-racine de kṛṣ. Mais un nom d'action en -a- est attesté dès Pāṇini. Il est donc préférable de poser, en av., un bahuvrihi thématique dānō.karša- "qui a le fait de traîner le grain".

au Yt.10,16 :

(miθrō) aēšąm gūnaoti vərəθraγnəm yōi dim dahma vīduš.aṣ̌a zaoθrābiiō frāiiazəṇte "(Miθra) accroît la victoire de ceux qui, instruits, savants en Aṣ̌a, lui sacrifient avec des oblations".

Le dérivé en -na- gaona-, "Gewinn" selon Bartholomae, est répété deux fois au V.3,25 :

yō imąm ząm aiβi.vərəziieiti ... upa hē gaonəm baraiti mąnaiiən ahe yaθa nā friiō friiāi vaṇtaoe starəta gātuš saiiamanō puθrəm vā gaonəm vā auui auua.baraiti "Celui qui travaille cette terre ... lui apporte un accroissement comme l'homme bien-aimé, couché sur des coussins étendus, apporte à sa femme bien-aimée un fils ou un accroissement".

Le commentateur pehlevi traduit le premier gaonəm par syl "la semence", reprenant à son compte la démarche qui a amené le texte avestique même à interpréter le second gaonəm par puθrəm. Cette deuxième mention est traduite par la transcription pure et simple gwn glosée ŠPYL BR'-YHWWNyt' "il lui en sera un mieux".

Le Yt.10,16 suggère que le sens de gu est à la fois proche et différent de celui de dā, puisque le texte, pour introduire cette phrase, interrompt la série d'épithètes de Miθra x^{v}arənō.dā- et xšaθra.dā-. gūnaoti doit avoir un sens qui lui permette à la fois d'assurer la continuité sémantique du texte et de faire effet de rupture.

La découverte d'une nouvelle inscription de Xerxès (XPf), publiée par Herzfeld (AMI IV 127 sq.), l'examen des textes iraniens moyens et modernes et l'étude d'une famille lexicale de l'arménien, tout entière à mettre au compte d'un emprunt à l'iranien, ont permis de préciser le sens de gu avestique. On peut dresser ce tableau des représentants attestés d'un iranien commun *gu "accroître" en s'inspirant de celui dressé par Ghilain (Parth 76) et en le complétant pour les témoins attestés en dehors du parthe [1] :

1°) sans préverbe : av. gu "accroître", gaona- "l'accroissement", xratugut- "qui accroît la force mentale".

2°) avec *abi : v.-p. abijavaya- "accroître" (Benveniste, BSL 33, 1932, 152) [2], pehl. 'βzwnyh (Bailey, BSOS 7, 1934, 292 sq.), parthe

1. Ghilain restitue encore un verbe *para-gu pour rendre compte du parthe pr'w "désirer". Ceci confirmerait la parenté établie par Bartholomae entre l'av. gu et le lit. gáunu "je désire". Mais Ghilain reconnaît que l'étymologie de pr'w est douteuse. Le rapprochement avec gáunu est, récemment, admis par Brandenstein et Mayrhofer (Ap 127). La position de Benveniste est plus complexe : le rapprochement est admis ici (Hitt 110 sq.), rejeté là (REA 1, 1964, 3). Il y a peu de rapport entre les significations et les faits lituaniens paraissent eux-mêmes disparates (Fraenkel, LEW 141).
2. On trouvera exprimé dans cet article le rapprochement, remontant à Hübschmann (PStud 17), entre cette famille lexicale et le véd. jū "se hâter". L'hypothèse a été rejetée par Brandenstein et Mayrhofer (op.cit.)

ʾbgʾw "accroître", ʾbgʾw "l'accroissement", ʾβzʾy "accroître", persan afzūdan (Andreas-Henning, SPAW 1934 892b; Schaeder, SPAW 1935 502 n3; Henning, BSOS 8, 1936, 584), sogd. ʾβzʾʾw et ʾβzʾw "l'accroissement" (Benveniste, op. cit. et JA 1936 204), arm. awgnel "être avantageux", awgnakan "secourable", awgnutᶜiwn "don de secourir", awgut "l'utilité" (1), awgtakar "profitable" (Benveniste, REA 1, 1964, 3 sq.).

3°) avec *fra : frgʾw "le trésor" (Henning, loc. cit.) sogd. prγʾw et βrγʾw "le trésor" (Benveniste, loc. cit.).

4°) avec *vi : parthe wygʾw "la diminution", persan gazūdan "diminuer".

5°) avec *ham : parthe ʾngʾw "terminer" et ʾngʾwg "le terme".

Il apparaît donc bien que le sens de gu est "augmenter", "accroître" et celui de gaona- "l'accroissement". xratugūtō a pour second terme l'Acc. pl. d'un nom-racine °gut- "qui accroît".

2.2.2. xšnu "réjouir".

xšnu "réjouir" est une racine aniṭ et le nom-racine qui lui correspond est donc toujours pourvu de l'élargissement -t-. Le nom simple xšnu- proposé par Bartholomae pour rendre compte des formes gâthiques xšnāuš et xšnūm n'a pas d'existence. Nous verrons (p. 196) qu'il faut faire de xšnāuš un aor.-inj. et préférer à xšnūm la variante xšnəm, Acc. sg. d'un thème xšnā-. Le composé aṣ̌auua.xšnu-, "qui réjouit le juste", doit être remplacé par +aṣ̌auua.xšnut- (voir ci-dessous).

Le v.-p. semblait présenter la même irrégularité en DNb 27 utā uxšnauš ahmi "et je suis bien satisfait". En fait, uxšnauš est une restitution u(xšna)uš de Herzfeld (ApI 199 sq.) (2). Il a été établi par Borger (ap. Hinz, AFF 56) qu'il fallait restituer (h)u[θa(n)d]uš. En effet, XDNb 30 donne clairement utā (h)uθa(n)duš ahmi. Hinz (op. cit. 50) analyse justement (h)uθa(n)duš comme un dérivé de θa(n)d "paraître, plaire", signifiant "satisfait", et le compare, pour le sens, au persan xorsand. Schmitt (Krat 14, 1969, 57 et n1) le rapproche du véd. chándu-.

Par ailleurs, la citation snut du F.12 ne peut, à cause de la consonne initiale, être apparentée à xšnu (voir p. 102).

(suite) à cause des difficultés phonétiques qu'elle suscite. Il est maintenant clair, avec l'élimination de la forme verbale av. jauua, qu'elle était insoutenable (voir p. 106).

1. Le rapport de l'arménien awgut avec l'iranien avait été entrevu par Andreas (NGG 1931 307), mais il proposait une étymologie par *abhi.gm̥ti, de gam "aller".

2. Sen (OPI n233) préfère u(xšn)uš.

2.2.2.0. xšnut- "la réjouissance".

La seule attestation en av. récent se trouve au Y.60,2 (voir encore p. 211):

tå ahmi nmāne jamiiārəš yå aṣ̌aonąm xšnūtasca aṣ̌aiiasca viiādaibišca paiti.zaṇtaiiasca

Nous avons ici le N. pl.. L'Acc. sg. apparaît dans deux vers gâthiques :

Y.31.3 - yąm då mainiiū āθrācā aṣ̌ācā cōiš rānōibiiā xšnūtəm

Y.51.9 - yąm xšnūtəm rānōibiiā då θβā āθrā suxrā mazdā

La meilleure chose que nous puissions faire est de citer Humbach, qui, dans son commentaire des Gâthâs (II 25 sq.), cerne le problème avec beaucoup de lucidité : " xšnūt entspricht vīdāti in 47.6 und aṣ̌i in vī aṣ̌īš rānōibiiō ... vīdāiiāṯ 43.12 (MSS 7.72 ff., E 53 f.). Wegen der Beziehung zwischen xšnūt und aṣ̌i vgl. auch yå aṣ̌aonąm xsnūtasca aṣ̌aiiasca viiādaibišca paiti.zaṇtaiiasca Y.60.2. Für eine Bedeutung "Strafe" von xšnūt findet sich kein Anhaltspunkt. Die Wurzel xšnu bedeutet "schärfen" (j. huxšnuta), "anregen" (s. xšnaošən 30.5), "freundlich behandeln" (45.9), "hören" (28.1), wonach man xšnūt als "Anregung, freundliche Behandlung", vielleicht auch als "Erhörung" deuten kann. Ist vīdāti 47.6, 31.19 richtig als "breite Aufstellung, Standfestigkeit" bestimmt, so kann xšnūt in der Tat als "Anregung, Beschleunigung" das Gegenstück hierzu sein. - Entscheidend ist die Frage, was mit dem Dual rānōibiiā ausgedrückt werden soll. So sicher er seiner dualischen Belegung wegen mit j. rāna "Schenkel" gleichzusetzen ist (MSS 7.73 ff., E 68) so rätselhaft bleibt, was mit ihm gemeint ist. Die wörtliche Übersetzung wirkt, selbst wenn man sie durch "Beine" abmildert, mindestens hier und in 43.12 ausserordentlich hart, so dass man auch geneigt sein könnte, rānā mit "Körper" (vgl. dtsch. "Lenden") wie j. uši "Ohren" mit "Verstand" wiederzugeben. Eine ganz andere Möglichkeit wäre es, rānā als Metonymie für "die beiden Reibhölzer" zu betrachten. " (1).

Dans la traduction, Humbach opte pour "Flinkheit", ce qui suppose

1. Gershevitch (Mi 324) ne croit pas à une évolution sémantique (Humbach, MSS 2, 1952, 11 n6), mais pose deux racines distinctes : xšnu "aiguiser" avec n infixé, et xšnu "satisfaire", où n appartient à la racine, dont relève ā-xšnu "entendre". Il n'est pas inutile de rappeler que Duchesne-Guillemin (BSOS 10, 1942, 927) a rapproché xšnu "satisfaire" du grec γάνυμαι. Selon Insler (op. cit. 83), xšnu correspondrait au véd. hnu (SB : ní-hnu "appease, gratify")

une dérivation à partir de xšnu "aiguiser". Cette hypothèse est douteuse dans la mesure où elle suppose deux élargissements consécutifs du sens de xšnu. Il faut d'abord établir entre "aiguiser" et "la vitesse" une relation métaphorique semblable à celle du vocabulaire sportif français où on dit d'un coureur qu'il a un démarrage "tranchant". Ensuite, pour que le sens du texte gâthique y trouve son compte, il faut admettre que la vitesse des jambes représente métonymiquement la puissance de tout le corps. C'est beaucoup.

Comme Humbach le fait remarquer, l'analyse de xšnut- doit être menée parallèlement à celle de vī-dā, vīdāti- avec lesquels il est en véritable alternance.

La relation entre l'av. vī-dā et le véd. ví-dhā est évidente. Or ví-dhā signifie "séparer, ordonner", mais jamais "répartir" (1). C'est une des raisons qui amènent Humbach (MSS 7, 1955, 71 sq.) à refuser cette signification à l'av., proposée précédemment par Lommel (ZDMG 105, 1955, 155).

vī-dā et ses dérivés se répartissent, en av., selon deux significations particulières (2) :

1) Il est admis que vī-dā signifie "établir fermement". Toutes les attestations appartiennent à l'av. récent et toutes, sauf une, se rapportent à la construction des maisons :

Y.57,21 et Yt.10,44 - nmānəm vīδātəm "La maison établie solidement".

Yt.17,8 - nmānå huuiδātå hištəṇte "Les maisons se dressent, établies bien solidement".

V.13,49 - nōit̰ mē nmānəm vīδātō hištəṇti ... yezi mē nōit̰ å̄ŋhāt̰ spā "Ma maison ne se dresserait pas dans un établissement solide ... s'il ne m'était pas un chien".

V.15,4 - yezica aēte asti dātāhuua arå̄ṇte garəmōhuua vīδå̄ṇte "Si ces os demeurent entre les dents et se calent dans la gorge".

Emplois strictement concrets et profanes.

2) On trouve une série d'emplois apparemment cultuels de vī-dā et de ses dérivés. Ils sont exclusivement gâthiques, mais on peut leur ajouter le Yt.10,64.

1. Grassmann propose "verteilen" pour RV I 95,3, IV 51,6 et X 190,2. Mais ceci n'a pas été retenu dans les études ultérieures.

2. Nous ne faisons pas place ici à la formation désidérative vīdīšəmnāi "qui oeuvre avec zèle"(Y.51,1), vīδīšā- "le zèle", ni au nom propre de daēuua vīδōtu-, dont l'étymologie est controversée (Lommel, ZII 2, 1923, 233 sq.). Tout récemment, Klingenschmitt (MSS 29, 1971, 135 sq.) traduit astō.vīδōtu- par "Knochentrennung".

Gershevitch (Mi 196 et 214) explique cette divergence sémantique par l'étymologie : il faut distinguer ví-dhā "établir" et *ví-dā "répartir".

Yt.10,64 - (miθrəm) yahmi paiti ciθrəm vīdātəm vīspāiš auui karšuuąn yāiš hapta (1)

Y.32,6 - θβahmī və̄ mazdā xšaθrōi aṣ̌āicā səŋghō vīdąm

Y.34,12 - srūidiiāi mazdā frāuuaocā yā vīdāiiāt̰ aṣ̌īš rāšnąm

Y.43,12 - (aṣ̌ī ...) yā vī aṣ̌īš rānōibiiō sauuōi vīdāiiāt̰

Y.47,6 - tā då speṇtā mainiiū mazdā ahurā
āθrā vaŋhāu vīdāitīm rānōibiiā

Y.31,19 - θβā āθrā suxrā mazdā vaŋhāu vīdātā rąnaiiå

Quoique les exemples recensés sous le numéro 1 donnent à Humbach un argument de poids, la divergence des contextes est certaine. Ce serait plutôt la citation du Y.60,2 qui serait éclairante. L'énumération aṣ̌i-, xšnut-, viiādā- correspond, sauf pour le dernier terme, aux relations évidentes qu'entretiennent, dans les strophes gâthiques, aṣ̌i-, vīdāti- et xšnut-. viiādā- (voir p. 211), qui signifie de façon certaine "la répartition rituelle", serait-il, nonobstant la présence d'un préverbe supplémentaire ā, le synonyme de vīdāti- ? Ceci donnerait raison à Lommel.

Il semble bien qu'on soit en présence de passages à valeur rituelle. La présence dans les vers gâthiques de sə̄ŋgha-, sū- et ātar- le suggère, le Y.60,2 en fait foi, et l'alternance avec aṣ̌i- en est presque une preuve. L'interprétation eschatologique est de toute manière abusive : parmi tant de doutes, il est au moins sûr que le sens de xšnut- et de vīdāti- est exclusivement positif et ne peut donc recouvrir cet aspect de la rétribution qu'est la punition. Humbach a raison de faire remarquer que l'interprétation eschatologique n'a de raison d'être que si rāna- désigne les tendances spirituelles du bien et du mal. Or rāna- ne peut absolument pas être rapproché, phonétiquement, de l'indien rána-, qui ne signifie d'ailleurs pas "le combattant", mais "le combat". Il pèsera un doute sur toute analyse s'appuyant sur ces textes tant que rāna- n'aura pas reçu une explication correcte. Mais celle-ci paraît hors de portée.

Cette réserve faite, il nous paraît donc que le nom-racine simple xšnut- désigne "la réjouissance" et est empreint d'une valeur rituelle (2).

1. Il y a un problème philologique : yahmi H3 J10; yahi F1 Pt1 E1 L18 P13 K15.40 M12; yahmāi H4. yahi, comme le montre Gershevitch (Mi 213), est fort bien attesté et représente la lectio difficilior. Mais que peut-il bien représenter ? Par contre, yahmi paiti "grâce à qui" est courant.

2. Insler (op. cit. 123) traduit xšnut- par "la satisfaction", mais lui confère une nuance juridique. Les indices qui suggèrent l'appartenance au vocabulaire rituel me paraissent impérieux.

2.2.2.1. aṣ̌auua.xšnut- "qui réjouit le juste".

Le N. sg. de ce composé est attesté au Yt.13,63. A côté de la leçon aṣ̌auua.xšnuš de F1, et en l'absence du témoignage de J10, les manuscrits du Xorda-Avesta iranien proposent une leçon aṣ̌auua.xšnus. C'est à tort que Bartholomae (245) retient aṣ̌auua.xšnuš contre Geldner. Ce choix le conduit à cataloguer un thème aṣ̌auua.xšnu- absolument inconcevable. Quoique les deux leçons soient aussi bien attestées l'une que l'autre, la leçon °xšnus, comme l'a établi Debrunner (AiGr II 2 43), doit être exclue parce qu'elle supposerait l'absence de l'élargissement -t-. On préférera donc aṣ̌auua.xšnus (*aṣ̌auua.xšnut-s).

2.2.2.2-3.

Le Yt.19,53 : pouru.xšnut- "qui a une réjouissance abondante" et raoxšni.xšnut- "qui a une réjouissance brillante".

Yt.19,53 - āi aṣ̌āum zaraθuštra x^{v}arənō ax^{v}arətəm isaēta aθaurunō hō rātanąm pouru.xšnūtəm isåŋhaēta aθaurunō hō rātanąm raoxšni.xšnūtəm isåŋhaēta aθaurunō hō rātanąm

Le G. sg. aθaurunō, de aθauruuan- "le prêtre", s'intègre mal au contexte au point de vue du sens. La forme rātanąm est surprenante quand on attendrait un Acc. sg. rātąm, de rātā- "le bienfait". Si on admet un G. pl. à valeur partitive, le rapport de rātanąm avec ses épithètes pouru.xšnūtəm et raoxšni.xšnūtəm n'obéit plus à une syntaxe claire. Pour lever la difficulté, Kuiper (ZII 8, 1931, 265) a proposé de voir en rātanąm l'Acc. sg. d'un thème rātanā-. Mais la dérivation féminine en - tanā- n'est pas courante et invoquer un hapax dans un contexte obscur ne constitue pas une solution satisfaisante.

Lommel s'est penché à deux reprises sur cette phrase pour lui apporter des éclaircissements décisifs. La forme verbale isåŋhaēta ne fonde pas, comme le voudrait Bartholomae, une racine ²āh "empfangen" d'étymologie inconnue (FSAndreas 102). Il faut restaurer l'hypothèse de Geldner (3Yt 40) : isåŋhaēta représente le véd. siṣāseta, désidératif de san "obtenir". L'absence de l'aspirée initiale fait certes obstacle (1). On peut l'expliquer par une faute de copiste ou par une dissimilation. C'est de toute manière l'explication la plus satisfaisante quant au fond et quant à la forme.

1. C'est la raison pour laquelle Bartholomae (ArFoII 92 sq.) n'a pas accepté l'analyse de Geldner.

Enfin aθaurunō doit être corrigé en +aθa.urunō (ZII 2, 1923, 231 sq.). La tradition manuscrite, fort incohérente, ne s'y oppose pas :

1°) aθaurunō F1 Pt1 E1 L18, aθa.urunō D Ml 2

2°) aθaurunō sans variantes.

3°) aθa.urunō sans variantes.

L'argument décisif est fourni par le F.7, qui mentionne une forme aθaurunō pour M, aθaurnō avec o surajouté dans K. La traduction pehlevie ʾytwn lwbʾk "alors qui court" suggère qu'il ne faut pas y voir une forme de aθauruuan- (PÜ ʾslwk), mais qu'il faut corriger +aθa.urunō ʾytwn +lwbʾn "alors pour l'âme" (voir Klingenschmitt, FiO § 371).

Tout n'est pas éclairci pour autant. Une difficulté irréductible réside dans le déséquilibre syntaxique de la phrase : une mention +aθa.urunō hō rātanąm demeure sans contrepoids. Cela suggère que le texte est lacunaire. Il faut vraisemblablement restituer à la suite un .... xšnūtəm isåŋhaēta. Ce n'est pas impossible pour une phrase dont nous avons pu mesurer la transmission défectueuse. Il devient donc possible de traduire en donnant à rātanąm une valeur de G. objectif : "O saint Zaraθuštra, chacun pourrait désirer l'intangible x^{v}arənah, ainsi que parmi les bienfaits pour l'âme, il pourrait en obtenir (un) qui a une réjouissance abondante; ainsi que parmi les bienfaits pour l'âme, il pourrait en obtenir (un) qui a une réjouissance brillante; ainsi que parmi les bienfaits pour l'âme ...".

2.2.3. fru "voler".

2.2.3.1. dunmō.frut- "qui vole avec les nuages".

Yt.13,14 - åŋhąm raiia x^{v}arənaŋhaca vātō vą̊nti dunmō.frūtō xå paiti afrajiiamnå "Par leur richesse et leur gloire, les vents soufflent, volant avec les nuages, vers les sources inépuisables".

dunmō.frūtō est le N. pl. de dunmō.frut- et sa désinence a, selon toute vraisemblance, influencé celle de vātō qui est, contre toute attente, athématique.

Il est relativement difficile d'établir exactement la fonction du premier terme dans la syntaxe du composé. Bartholomae, se prononçant pour une fonction locative, traduit "in den Wolken fliegend". Tout en admettant cette possibilité, nous proposerons pour dunmō une valeur d'I. comitatif en nous basant sur la stricte coordination du Y.44,4 :

kə̄ vātāi duuąnmaibiiascā yaogət āsū "Qui a attelé les coursiers au vent et aux nuages ?".

2.2.4. stu "louer".

2.2.4.0. stut- "la louange".

stut- est le seul nom-racine simple au degré zéro et muni de l'élargissement -t- qui ait un correspondant indien connu (stút-). De ses cinq attestations, quatre dans les Gâthâs et une dans le Yasna Haptaŋhāiti, aucune n'est sujette à caution.

Nous trouvons le G. pl. stūtąm au Y.28,9 et au Y.34,2 :

Y.28,9 - yōi vā yōiθəmā dasəmē stūtąm "Nous qui nous tenons en rang pour l'offrande qui consiste en louanges pour vous".

Y.34,2 - vahmē mazdā garōbīš stūtąm

On a vu plus haut, à propos de garōbīš (p. 27) que ce membre de phrase est une stylisation de l'énumération vahma- "la prière", gar- "le chant de bienvenue" et stut- "la louange".

Le G. sg. apparaît aux Y.34,12 et 15 :

Y.34,12 - kat̰ tōi rāzarə kat̰ vašī kat̰ vā stūtō kat̰ vā yasnahiiā "Quel est ton ordre, que veux-tu pour louange ou pour sacrifice ?".

Y.34,15 - mazdā at̰ mōi vahištā srauuåscā šiiaoθanācā vaocā
tā tū vohū manaŋhā aṣ̌ācā išudəm stūtō

"Dis-moi, ô Mazdā, les enseignements et les actes les meilleurs : c'est, selon Vohu Manah et Aṣ̌a, l'invigoration qui consiste en louange".

Le Y.41,1 contient, pour sa part, l'Acc. pl. :

stūtō garō vahmə̄ṇg ahurāi mazdāi aṣ̌aicā vahištāi dadəmahicā "Nous offrons à Ahura Mazdā et à Aṣ̌a Vahišta, les louanges, les chants de bienvenue et les prières".

2.2.4.1. aṣ̌əm.stut- "qui loue Aṣ̌a".

Il s'agit d'un hapax du H.1,1, que je cite d'après Westergaard :

pərəsat̰ zaraθuštrō ahurəm mazdąm ahura mazdā mainiiu spəništa dātarə gaēθanąm astuuaitinąm aṣ̌āum kahmi te aēuuahmi paiti vacō vīspanąm vohunąm vīspanąm aṣ̌a.ciθranąm frauuākəm paiti.šē aoxta ahurō mazdå aṣ̌əm. stūtō zaraθuštra "Zaraθuštra demanda à Ahura Mazdā : "Ahura Mazdā, élan le plus saint, créateur du monde osseux, saint, à qui ... est la récitation de la parole de tous les biens, de tous les germes d'Aṣ̌a ?" Ahura Mazdā lui répondit : "A celui qui loue Aṣ̌a, Zaraθuštra".

Cette phrase n'est pas limpide. Le manuscrit K20 qui nous l'a transmise a d'abord écrit kahmāi qu'il a corrigé en kahmi. Cette dernière

leçon est acceptée par Westergaard et par Geldner (Stud 127). Elle est réfutée par Haug (ArdV 269) et Bartholomae (BB 9, 1885, 302) qui voient en kahmāi la forme authentique. C'est en effet la lectio difficilior, aēuuahmi ayant dû exercer son influence. aēuuahmi constitue lui-même une grave difficulté. On attend certes un L. dépendant de paiti, mais le sens de aēuua- "un seul" est mal compréhensible ici. On peut encore voir dans aēuuahmi une contraction de aēuua et de ahmi. Cette hypothèse ne fait que remplacer ce qui est gênant par ce qui est vague. Il demeure, au centre de la phrase, une obscurité irréductible.

Par contre, la correction +kahmāi permet d'interpréter valablement aṣ̌əm.stūtō. En acceptant kahmi, un L., Geldner (op. cit.) était amené à faire de aṣ̌əm.stūtō le L. de aṣ̌əm.stūti- "la louange à Aṣ̌a", ce qui était parfaitement logique, mais peu acceptable sur le plan de la grammaire, qui laisse attendre *°stūta. Le pron. inter. au D. permet, comme le démontre Bartholomae (loc. cit.), de voir dans aṣ̌əm.stūtō le G. sg., à valeur dative, d'un nom-racine aṣ̌əm.stut- "qui loue Aṣ̌a" (1).

Ce composé n'a, au niveau du sens, rien de surprenant. L'action de louer, exprimée par stu, a souvent pour objet aṣ̌a-. On n'en citera pour exemple que le Yt.17,18 : zaraθuštrō yō paoiriiō staota aṣ̌əm yat̰ vahištəm "Zaraθuštra qui, le premier, loua Aṣ̌a Vahišta".

Souvenons-nous que le nom-propre aṣ̌astū- (G. sg. aṣ̌astuuō) ne peut appartenir à stu que s'il s'agit d'une construction savante secondaire et que ce n'est pas la meilleure interprétation (p. 103) qu'on puisse en donner.

2.2.4.2. ahūm.stut- "qui loue la vie".

Nom propre du Yt.13,97, au G. sg. :

saēnahe ahūm.stūtō aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du juste Saēna, fils de Ahūm.Stut".

2.2.5. sru "entendre".

2.2.5.1. zauuanō.srut- "qui entend l'invocation".

Le composé est employé à l'Acc. sg., comme épithète de Miθra, au Yt.10,61 :

---

1. H. Humbach me signale que le passage est si mal transmis qu'on pourrait lire aṣ̌əm stūiδi "loue Aṣ̌a". Il est peut-être gênant qu'Ahura Mazdā réponde à une question par un impératif.

(miθrəm ... yazamaide) fraṯ.āpəm zauuanō.srūtəm taṯ.āpəm uxšiiaṯ.uruuarəm "(Nous sacrifions ... à Miθra) qui emplit d'eau, qui entend l'invocation, qui fait tomber l'eau, qui fait croître les plantes".

Après que le Yt.13,43 ait cité la même énumération d'épithètes, toujours à l'Acc. sg., mais à propos de Satauuaēsa, le Yt.13,44 contient le N. sg.. Visiblement, zauuanō.srut- a été entraîné dans la série de N. thématiques et thématisé secondairement :

vī aṇtarə ząm asmanəmca satauuaēsō vī.jasāiti taṯ.āpō zauuanō.srūtō taṯ.āpō uxšiiaṯ.uruuarō "Alors, entre le ciel et la terre, viendra Satauuaēsa ...".

(2.2.6. šu "mettre en mouvement".)

(2.2.6.1. arəmō.šut- "mû par le bras".)

Yt.13,72 - yaθa nōiṯ taṯ paiti karətō hufraŋharštō nōiṯ vazrō huniuuixtō nōiṯ išuš x^vāθaxtō nōiṯ arštiš huuaiβiiāstō nōiṯ asānō arəmō.šūtō auuasiiāṯ "Afin que ne l'atteigne pas l'épée bien dirigée, la massue bien assenée, la flèche bien tendue, la lance bien jetée, ni les pierres mues par le bras".

Bartholomae voit dans le second terme le part. passé de hū "mettre en mouvement". Cette hypothèse nécessite qu'on invoque une exception aux règles phonétiques pour justifier l'initiale °š-. Des exemples en sont certes attestés, mais le phénomène demeure très limité dans ses applications (Grdr 18). De plus, si le second terme est un verbal, il faut supposer qu'il doit analogiquement au nom dont il est l'épithète, sa désinence irrégulièrement athématique. A moins, il est vrai, au vu du singulier auuasiiāṯ, que ce ne soit asānō qui ait subi une thématisation secondaire d'après l'Acc. sg. asānəm. Cette hypothèse peut être préférée sur la base du RV IX 11,5 (hástacyutebhir ádribhih "avec les pierres mues par la main").

Le second terme du composé radical arəmō.šut- aurait un sens passif, évoquant ainsi le composé indien madacyút-, qui est ambivalent, tantôt actif, tantôt passif (RV I 51, 2) : madacyútam índram "Indra mû par le Soma".

(2.2.6.2. vātō.šut- "mû par le vent".)

La signification passive est préférable à celle que propose Bartholomae "qui se meut avec le vent". L'Acc. vātō.šūtəm est ambivalent. Il

représente donc vātō.šūta- ou vātō.šut-, la signification étant de toute manière passive.

Y.9,32 - paiti jahikaiiāi yātumaitiiāi maoδanō.kairiiāi upaštā.bairiiāi yeŋ́he frafrauuaite manō yaθa aβrəm vātō.šūtəm kəhrpəm nāšəmnāi aṣ̌aone haoma zāire vadarə jaiδi "Pour le juste qui va mourir, frappe de ton arme, Haoma jaune, sur le corps de la prostituée pleine de sorcellerie, qui donne le plaisir, qui offre son vagin, en qui l'esprit vole comme un nuage poussé par le vent" (1).

Le fait qu'aβra- soit un nom neutre témoigne en faveur d'un second terme °šūta-.

On ne peut prendre en considération le composé aēšmō.drut- "von A. her anlaufend, von A. zum Angriff entsendet" de Bartholomae. Il est attesté au Yt.1,18, qui est cité p. 39. Duchesne-Guillemin (Comp 120) a bien montré que aēšmō.drūtahe ne pouvait appartenir qu'à un thème aēšmō.drūta-. Schwartz (JRAS 1966 121 sq.) reconnaît le caractère thématique de aēšmō.drūtahe, mais attribue °drūta- à une racine *dru "induire en erreur". aēšmō.drūta- signifierait "lead astray by Aēšma" et rappellerait l'expression parthe ᶜšmg drwʾng "deceptive demon of wrath".

2.3. RACINES EN -r-.

2.3.1. ar "s'élancer".

2.3.1.1.-5. Yt.13,23 : uγrārət- "qui s'élance puissant", huuārət- "qui s'élance de soi-même", vazārət- "qui s'élance avec puissance", taxmārət- "qui s'élance hardi", zaoiiārəṯ- "qui s'élance digne d'être invoqué".

Le Yt.13,23 énumère cinq composés épithètes des frauuaṣ̌is :

1. Bailey (BSOAS 23, 1960, 37) propose de reconnaître dans aiβišuuat (V.2,20) et le second terme de vātō.šut- soit šu, soit une racine attestée par le khotanais ṣun "put, throw, send, shoot, speed". Il accorde sa préférence, pour des raisons de sens, à la deuxième solution. Mais la traduction qu'il donne de šu - "to go" - n'est pas parfaitement exacte. Je crois aussi que aiβišuuat appartient à šu, mais une correction en +aiβišauuaṯ est alors nécessaire.
yeŋ́he est peut-être, comme nous traduisons, un L. sg. féminin.

frauuašaiiō ašbərətō yā̊ uɣrārətō yā̊ huuārətō yā̊ vazārətō yā̊ taxmārətō yā̊ zaoiiārətō yā̊ zaoiiā̊ vaŋhuθβaēšu yā̊ zaoiiā̊ vərəθraɣniiaēšu yā̊ zaoiiā̊ pəšanāhu "Les frauuašis qui apportent beaucoup, qui s'élancent puissantes, qui s'élancent d'elles-mêmes, qui s'élancent avec puissance, qui s'élancent hardies, qui s'élancent dignes d'être invoquées, qu'on doit invoquer dans les dangers, qu'on doit invoquer dans les victoires, qu'on doit invoquer dans les combats".

Bartholomae analyse les composés uɣrārətō, huuārətō, vazārətō, taxmārətō, zaoiiārətō comme les N. pl. de uɣra-arət-, huuā-arət-, vaza-arət-, taxma-arət- et zaoiia-arət-.

Cette analyse est étymologiquement correcte pour le second terme : il s'agit d'un nom-racine de ar, véd. r̥, r̥ccháti "s'élancer". Mais il s'en faut qu'elle soit satisfaisante au niveau de la morphologie. ar est une racine aniṭ et la présence de l'élargissement -t- est évidente. Mais l'élargissement s'oppose, dans l'analyse de Bartholomae, au degré plein de la racine. Il est obligatoire de poser en théorie un second terme °ərət-, quitte à justifier ensuite les difficultés qui en résultent, à savoir le -ā- qui se manifeste à la jonction des deux termes du composé.

Commençons par rectifier la signification accordée à huuārət-. Le premier terme huuā° suppose, non pas "sich gut aufmachend", mais, plus normalement, "qui se meut de soi-même, par sa force spontanée". On se reportera à ces épithètes védiques qui font de l'autonomie dans la puissance la caractéristique même des dieux et, plus particulièrement, des dieux de la seconde fonction : svákṣatra- "ayant un pouvoir autonome", svátavas- "ayant une puissance autonome", etc... . On connaît les vertus guerrières des frauuašis. On ne peut non plus accepter l'analyse que Bartholomae donne du premier terme de zaoiiārət-. zaoiia-, véd. hávya-, doit être le gérondif de zū "invoquer" plutôt qu'un dérivé abstrait. Le composé se traduira par "qui s'élance devant être invoqué" et est, après uɣrārət- et taxmārət-, le troisième composé de cette série qui ait un premier terme adjectif.

Le -ā- a reçu plusieurs explications, dont trois ne sont guère acceptables. Andreas et Wackernagel (NGG 1911 13 sq.) ont voulu y voir le reflet d'une mater lectionis que le transcripteur a prise pour une réalité phonétique. Cette hypothèse vaut ce que vaut la théorie qui l'a inspirée.

Lommel (ZII 5, 1927, 86 sq.) présente comme une simple possibilité qu'il faille voir dans le second terme non pas °arət-, mais une graphie arəta- pour aṣ̌a-. Cette hypothèse s'appuie sur des parallèles textuels

assez solides. Ainsi vazārətō correspondrait à aṣ̌auuazah- et signifierait "qui promeut Aṣ̌a". taxmārətō "qui a un Aṣ̌a hardi" serait à rapprocher de P.47 : nōiṯ hāu taxmō yō nōiṯ aṣ̌a taxmō "Celui-là n'est pas hardi qui n'est pas hardi selon Aṣ̌a". Mais, comme Lommel l'admet lui-même, tout cela ne confère pas au Yt.13,23 un sens bien clair. De plus, il faut tenir compte d'une série de manques grammaticaux. En principe, aṣ̌a- ne représente pas un traitement de arəta-, mais de ərəta- [1], et si on s'en tient à cette initiale en r̥ voyelle, le -ā- de jonction n'est pas justifié. Lommel avoue que son hypothèse ne justifie pas non plus le N. pl. athématique, alors que arəta-, en second terme, ferait °arətā̊.

Enfin, Bailey (TPS 1937 114) prône une forme à préverbe °ā-ərət-. La question serait ainsi réglée. Malheureusement, le véd. et l'av. ne présentent jamais de noms-racines qui soient second terme de composé et qui soient en même temps pourvus du préverbe.

Envisageons à présent trois solutions vraisemblables. La première nous est livrée par l'examen de la tradition manuscrite. Considérons d'abord que huuārət- ne pose pas de problème, le -ā- étant étymologique. vazārət- n'en pose peut-être pas non plus : il est le seul composé qui connaisse une variante avec -a- (vazarətō). Elle est opposée par la quasi totalité des manucrits iraniens (Mf3 K14.37.38 Lb5 H5) à la leçon de F1 et de K13. vazarətō est donc une leçon assez solidement établie pour être la bonne, d'autant plus qu'elle n'est pas une lectio facilior. Reste uɣrārətō, taxmārətō et zaoiiārətō. Fait exceptionnel, l'édition de Geldner ne donne à leur sujet que des enseignements incohérents, voire erronés. En réalité, si on s'en remet à Westergaard, à côté d'une jonction -ārə-, K38 et K13 attestent -ā̊rə-. Sur la base de cette dernière leçon, il est loisible de supposer qu'une graphie originale °[graphie avestique]° (°[graphie avestique]°) a été abusivement normalisée en °[graphie avestique]° , puis en °[graphie avestique]° d'après la forme des autres composés.

La deuxième solution ne recourt pas à tant d'arguments philologiques subtils. Il faut tenir compte de la variante vazarətō et de celles qui présentent une jonction -ā̊rə-. Ce n'est peut-être pas un hasard si celles-ci apparaissent surtout pour les trois composés ayant pour premier terme un adj.. Mf3, K13 et K38 ont aussi une leçon huuā̊rətō, mais il peut s'agir d'une analogie. Voilà qui rend tentant une analyse de ces composés par uɣrā̊.ərət-, taxmā̊.ərət- et zaoiiā̊.ərət-. Les premiers termes seraient des N. pl. f.. Mais ce serait là un exemple unique.

Il reste une dernière explication, la plus tentante de toutes, celle que Duchesne-Guillemin a esquissée dans son article sur "l'iranien

1. Voir Miller (Lang 44, 1968, 275).

ancien au XXe siècle" (Krat 7, 1962, 12). Phonétiquement, le r voyelle iranien n'est pas vraiment une voyelle, mais une consonne précédée d'une voyelle brève de timbre a. Ce trait linguistique a été mis en lumière par Kuryłowicz (BSL 44, 1948, 46 sq.), M. Leumann (IF 62, 1955-56, 1 sq.) et, en ce qui concerne le v.-p., par K. Hoffmann (HbOr 5). C'est, selon ce dernier, ce qui expliquerait le -ā- de jonction du nom de Xerxès, xšayāršan- "qui règne sur les hommes". Les composés ci-dessus concorderaient donc parfaitement avec ce composé v.-p.. En tout cas, s'ils posent un problème dont la solution ne peut être établie d'une manière parfaitement sûre, ils ne peuvent contenir en second terme qu'un nom-racine °ərət- au degré zéro et pourvu de l'élargissement -t-.

2.3.2. kar "faire".

2.3.2.1. ātrəkərət- "qui fait le feu".

Le F.7 cite une forme ātrəkərəta, traduite ʾthš-krtʾl "qui fait le feu". Elle ne peut être que l'I. sg. d'un composé ātrəkərət-, non attesté ailleurs. Notons que la forme ātrəkərətā citée par Bartholomae ne figure dans aucun manuscrit et est sans doute fautive dans le Wörterbuch. Selon Klingenschmitt (FiO § 364), ātrəkərət- désigne soit la fonction d'un prêtre, comme ātrəuuaxša- "qui fait croître le feu", soit un instrument servant à l'entretien du feu, comme ātrəcarana- "qui remue le feu".

2.3.2.2. yāskərət- "qui formule la requête".

Le composé yāskərət- est attesté au Yt.13,73 où il est épithète des frauuaṣ̌is :

frauuaṣ̌aiiō yāskərətō yazamaide

Ce composé ne pose pas de problème en ce qui nous concerne : il contient un premier terme yāh-, usité fréquemment comme nom simple, principalement dans les Gâthâs, et un second terme °kərət- figurant ici à l'Acc. pl. .

La seule difficulté concerne le sens de yāh-, que Bartholomae traduit, d'après Geldner (BB 14, 1889, 24), par "Krise, Entscheidung, Wendepunkt" en donnant une étymologie inconnue. Deux possibilités ont été défendues. Baunack (St 362), Charpentier (IF 28, 1911, 155), Schaeder (ZDMG 94, 1940, 403), Humbach (MSS 2, 1952, 18; MSS 8, 1956, 81 n9; MSS 9, 1956, 77; II 20), K. Hoffmann (MSS 8, 1956, 5), Kuiper (IIJ 4, 1960, 257), H.P. Schmidt (Prat 177 sq.) et Johanna Narten (YH) croient qu'il s'agit du dérivé en -h- de yā "aller" ou "demander en requête". Par contre,

Hertel (Feuerl 153), Schwyzer (IF 47, 1929, 237) et, dans une certaine mesure, Schlerath (OLZ 57, 1962, 579 sq.) et Lommel (1971 43) proposent un nom-racine de *yah, véd. yas, "cuire, fondre", qui justifierait la traduction de Bartholomae.

La première hypothèse paraît mieux fondée. Humbach a raison encore de nier la signification eschatologique du mot, de souligner son appartenance à la sphère sémantique du vocabulaire rituel et, plus particulièrement, ses rapports avec maya-. Son sens exact est malgré tout demeuré controversé. Kuiper (IIJ 4, 1960, 250 sq.) fait remarquer que yāh- apparaît fréquemment dans des contextes faisant allusion à l'art oratoire. Ainsi le Yt.11,3 :

aršuxδō vāxš yāhi vərəθrająstəmō "La parole bien dite, la plus victorieuse dans le yāh".

Le Yt. 1,1 :

kat̰ asti mąθrahe spəṇtahe amauuastəməm ... kat̰ yāskərəstəməm "Qu'est-ce qui, de la sainte formule, est le plus puissant ... le plus faiseur de yāh ?"

Le Yt.13,108 :

vaŋhəuš aṣ̌aonō aršiiehe frauuaṣ̌īm yazamaide aršiiehe viiāxanahe yāskərəstəmahe mazdaiiasnanąm "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i de Aršiia le bon juste, de Aršiia l'éloquent, le plus faiseur de yāh des mazdéens".

On sait encore les rapports étroits qui unissent les frauuaṣ̌is à l'éloquence. Le Yt.13,108 en est un exemple. Mais le plus décisif est sans doute le Yt.13,16 où il est dit que c'est par elles que naissent les hommes éloquents destinés à vaincre par la parole dans les assemblées.

H.P. Schmidt (Prat 177 sq.) donne à yāh- le sens de "piste" et en fait un terme technique de l'hippologie.

Les hypothèses de Kuiper et de H.P. Schmidt paraissent très vraisemblables si on se contente de l'examen sémantique des contextes, mais elles établissent un divorce irrémédiable entre la signification réelle, "la dispute oratoire" ou "la piste", et la signification étymologique "le fait d'aller" ou "la requête". Cette contradiction a été bien mise en lumière par Johanna Narten (op. cit.), qui propose avec beaucoup de vraisemblance de laisser à yāh- le sens de "requête", dans la mesure où ce mot définit clairement un acte oratoire. yāskərət- sera donc celui "qui fait la requête, qui formule la requête".

A côté du foisonnement védique, il apparaît que l'av. est particulièrement pauvre en composés à second terme °kərət-. Le nom simple carət- serait une monstruosité grammaticale (voir p. 247). Nous avons vu que +rāniias.kərət- (Hu II 55) est bien un composé à second terme dérivé en -ti- +rāniias.kərəti- et que nasū̆(m).kərət- doit être attribué

à kərət- "couper, découper" (p. 309). Bartholomae pose un composé duš.kərət- à sens d'agent "qui agit mal" pour le V.6,26 : āat parō duš.kərəta āat parō maθrō spəṇtō. On peut remarquer une anomalie de la déclinaison : la désinence -a d'Acc. pl. n'appartient pas à un nom-racine, mais à un nom thématique. Bartholomae fait part en note de ses hésitations : "vll. zu kərəta-, adj., oder kərəti-, f.". Il est en effet préférable de voir ici un composé à second terme adj. °kərəta-, duš.kərəta- "mal fait", et de traduire : "Auparavant, (il y avait des chemins) mal faits, après (régna) la strophe sainte" (1).

Il ne reste donc que les deux composés que nous venons d'analyser. Tous deux ne sont attestés qu'une fois et n'ont pas d'équivalents indiens. Leur premier terme exprime en effet un concept qui, s'il n'est pas inconnu de l'Inde védique, y a trouvé d'autres nuances et d'autres mots pour s'exprimer. Sans doute faut-il attribuer cette disparité à la substitution, dans la langue théologique avestique, de kar par vərəz pour "faire".

2.3.3. dar "maintenir".

2.3.3.1. +spəṇtąm.ārmaitīm.dərət- "qui soutient la sainte Ārmaiti".

Vr.2,5 - ahmiia zaoθre barəsmanaēca raθβąm framarətārəm aiiese yešti yim narəm ašauuanəm daδrānəm humatəmca manō hūxtəmca vacō huuarštəmca šiiaoθnəm spəṇtąm ārmaitīm darətəm yōi mąθrəm saošiiaṇtō yeŋ́he šiiaoθnāiš gaēθå aša frādəṇte

La phrase est traduite par Bartholomae (ap. Wolff, Av 110) : "Mit diesen zaoθra und barəsman hole ich her zu verehren den, (der) die Ratau's (die Gāθā's) aufsagt, ihn den ašagläubigen Mann, (der) den gutgedachten Gedanken und das gutgesprochene Wort und die gutgetane Handlung fest im Gedächtnis behält, (der) an der heiligen Ārmatay festhält (und) die an dem Spruch des Saošyaṇt (festhalten) durch dessen Tätigkeit Haus und Hof von Aša gefördert werden".

Cette interprétation de darətəm est plausible sur le plan de la syntaxe - le contexte exige un sens actif - et, sur le plan de l'étymologie, on ne peut rattacher ce mot qu'à la racine dar- "maintenir". Seule la morphologie fait difficulté : on ne peut admettre le degré plein du radical. Nous devrions avoir *dərət-, équivalent du véd. °dhr̥t-.

Si plausible qu'elle soit, cette explication est rendue caduque par un contexte incompréhensible. Jusqu'à šiiaoθnəm, la phrase est relati-

1. Voir Humbach (MSS 31, 1973, 113).

vement claire, puis il devient impossible de discerner des relations syntaxiques nettes. Bartholomae, comme Geldner le fait en note de son édition, attribue ces difficultés à l'introduction de citations gâthiques. C'est évident pour yeŋ́he šiiaoθnāiš gaēθå aša frādəṇte, qu'on trouve au Y.43,6. Ça ne l'est plus pour yōi mąθrəm saošiiaṇtō, qui ne figure pas dans les textes connus.

Pour intégrer ces éléments au contexte du Vr.2,5, Bartholomae recourt à une série d'hypothèses dont la première est particulièrement scabreuse : le N. pl. yōi aurait une valeur d'Acc. pl.; il faudrait sous-entendre après lui une forme du verbe dar- qui permettrait de mettre ce membre de phrase en parallèle avec le précédent, quoique aucune coordination ne soit apparente.

Je crois que notre impuissance à expliquer yōi nous oblige à considérer que cette fin de phrase est complètement incompréhensible. En dépit de l'adaptation parfaite de la citation gâthique à la graphie de l'av. récent, il semble que ce N. pl. laisse clairement apparaître une mauvaise intégration syntaxique. On ne peut donc valablement souscrire à l'interprétation de Bartholomae. On n'a pas le droit de parier pour une interprétation qui, portant sur un mot isolé, demeure impuissante à éclairer le contexte où ce mot se situe.

Fournir une autre explication, fût-elle vague, est malaisé. Deux possibilités lointaines peuvent être entrevues.

On peut imaginer un composé spəṇtąm.ārmaitīm.darət- qui exprime une nouvelle caractéristique du raθβąm framarətārəm qu'on appelle au sacrifice. Dans ce cas, il est nécessaire de fournir deux justifications. Peut-on trouver un premier terme composé du type spəṇtąm.ārmaitīm ? Quelques indices semblent le confirmer. Le composé vīspe.aire.razurā- "la forêt de tous les Aryens" fournit un équivalent acceptable et les dérivés spəṇtō.mainiiauua- et aŋrō.mainiiauua- démontrent qu'on a tendu à faire un tout des noms composés désignant les divinités.

Il reste à mesurer les chances qu'a un °darətəm- - puisque ce degré plein est inacceptable - de figurer en place de *°dərətəm. Il convient, pour cela, de se pencher sur les graphies attestées dans la tradition manuscrite d'une groupe phonétique dentale + sonante r̥. Le simple examen des composés où ātar- "le feu" figure en premier terme laisse apparaître une alternance ātarə/ātrə/ātərə (< *ātr̥). Cette impression se confirme à l'examen d'autres mots :

a) V.7,35 - adərəta-

ərə	rə	arə
Jp1 Mf2 Pt2 P10 L1 M2 Br1 L2 K10	K1	-

b) Y.44,4 - dərətā

ərə	rə	arə
J2.3.7 K5.11 Pt4 S1 Mf1.2 Jp1 H1 C1 L13.20 O2	L1	K4 J6 Jm1 Dh1 Ml 1 Bb1 S2 L2.3

c) Yt.1,27 - dərəzaiiaδβəm

ərə	rə	arə
Mf3 K36 J9	-	L18 F1 Pt1 O3 L11

d) Yt.14,46 - dərəzra

ərə	rə	arə
F1 E1 Jm4 K16.38.36 M4 L11	-	Pt1 L18 P13 O3

e) Y.34,4 - dərəštā.aēnaŋhəm

ərə	rə	arə
Tous, sauf ...	H1 J7 B2	J6 L13

f) Y.53,8 - dərəzā

ərə	rə	arə
Pt4 Mf1.2 H1 J7 L1.2 K10 O2 Dh1 Ml 1 Jp1 K4	J3 L13 K5 J4	J6 Jm1 S2

g) Yt.3,5 - dərəzrōtəməm

ərə	rə	arə
K36 Ml 2	-	Jm4 Pt1 F1 E1 P13 K19 O3 M35

h) Y.29,1 - dərəšcā

ərə	rə	arə
Pt4 S1 Mf1.2 Pd K37 C1	K4	K5 J2.3 H1 J6.7 L13

On voit qu'il n'est pas trop aventureux de supposer qu'une graphie darətəm ait pu se substituer à *dərətəm.

L'hypothèse d'un composé *spəntąm.ārmaitīm.dərət- est soutenable, mais elle ne résout pas le problème posé par la fin de la phrase. En effet, la syntaxe ne peut être qu'imparfaite : ou saošiiaṇtō est un N. à mettre en rapport avec yōi et ces deux mots sont sans rapport avec quoi que ce soit, comme on ne peut discerner d'où vient la rection accusative qui s'exerce sur mąθrəm, ou saošiiaṇtō est un G. déterminant mąθrəm, dépendant lui-même de aiiese yešti, et yōi demeure inexplicable. On ne peut conclure qu'à la mauvaise intégration syntaxique d'une citation.

Il se peut aussi que la citation gâthique, créatrice de désordre, ne commence pas avec yōi, mais immédiatement après šiiaoθnəm et qu'il faille donc chercher en gâthique ce que pourrait représenter spəntąm ārmaitīm darətəm. Peut-être le trouvons-nous au Y.49,2 :

nōit̰ spəntąm dōrəšt ahmāi stōi ārmaitīm "Il n'a pas pu soutenir la sainte Ārmaiti pour son être".

Si l'on voit dans ce vers gâthique le modèle, ou un parallèle du modèle, du Vr.2,5, on ne peut conclure, en ce qui concerne darətəm, qu'à une corruption. Il est impossible de discerner la forme exacte qu'il représente et peut-être cet accident est-il dû à une manoeuvre malhabile pour intégrer au contexte une phrase pareille à celle du Y.49,2.

Par contre, nous pouvons dans ce cas donner à yōi une explication convenable. Le Y.49,2 nous incite à y voir une faute pour +stōi, mąθrəm saošiiaṇtō appartenant exclusivement au Vr.2,5 et étant suivi d'une autre citation gâthique.

Nous aurions ainsi affaire à quelques réminiscences dont l'une au moins est malhabile et par laquelle on veut dire qu'on appelle au sacrifice "celui qui soutient la sainte Ārmaiti pour la création, la strophe de l'invigoreur par les actions duquel les créatures prospèrent selon Aša".

2.3.4. bar "porter".

2.3.4.1. aš.bərət- "qui apporte beaucoup".

Cet hapax du Yt.13,23, épithète des frauuašis, précède les composés en °ərət- que nous venons d'étudier : frauuašaiiō yå aš.bərətō "les frauuašis qui apportent beaucoup".

L'existence de aš.bərət- ne peut être mise en doute, mais la tradition manuscrite pose un problème qui compromet l'identification du premier terme. Le texte cité a été établi par Geldner sur la foi de Mf3 K13.38 H5. Fl Pt1 E1 L18 P13 et J10 donnent une leçon aša°. Cette leçon, mieux attestée que l'autre au strict point de vue de la comparaison des manuscrits, n'est pas fort satisfaisante : le sens même d'un éventuel composé *aša.bərətō "qui apporte Aša" n'est pas acceptable.

La fluctuation entre aš et aša est du reste attestée ailleurs. Ainsi ašax^{v}āθra- "qui a les bien-être d'Aša" figure sans erreur aux Y.1,14, Y.2,14, Y.22,26, Y.71,10 et V.19,28. Mais au Yt.19,0, Fl Pt1 E1 L18 et H3 transmettent ašx^{v}āθrahe contre aša pour M1 2 D J10 et K12, par erreur inverse de celle du Yt.13,23.

2.3.4.2. ābərət-, désignation d'une fonction sacerdotale, "(le prêtre) qui apporte".

Ce composé, relativement fréquent, est attesté à différents cas de la déclinaison. Les exemples, assez bien circonscrits, sont très clairs. Le N. sg. apparaît au N.77 :

āpəm ābərəs ā.barāt̰ "Le prêtre qui apporte apportera l'eau".

Le N.79 contient le N. d. :

ābərəta +sraošāuuarəza (les manuscrits : sraošāuuarəzahe) vīcaratəm "Le prêtre qui apporte et le prêtre qui accomplit la discipline se meuvent".

Les V.5,57 sq. et 7,17 sq. livrent le D. sg. au milieu de l'énumération des noms des différents types de prêtres :

kat̰ tā vastra hąm.yūta pasca yaoždāiti frasnāiti ... ābərəte "Après la purification et le lavage, ces vêtements pourront-ils servir ... au prêtre qui apporte ?".

Le Vr.3,3 et le G.3,3 attestent l'Acc. sg., cité par le F.7 :

ābərətəm āstaiia "A sa place, le prêtre qui apporte".

ābərətəm ašauuanəm ašahe ratūm yazamaide "Nous sacrifions au prêtre qui apporte, juste, maître de justice".

Bartholomae voit dans le composé ābərət- une contraction de *āp-bərət- "qui apporte l'eau". Cette hypothèse est parfaitement plausible au point de vue phonétique. En fait, elle repose sur deux témoignages. Nous avons vu que le N.77 définissait avec précision la fonction de l'ābərət- : āpəm ābərəs ā.barāt̰. D'autre part, le F.7 traduit MYʾ-bwltʾl "qui porte l'eau". Ailleurs, la traduction pehlevie ne donne qu'une simple transcription de l'av., blt (V.5,57 et 58, N.77 et 79) ou bltʾl (G.3,5, Vyt.15). Il est tentant de penser, contre Bartholomae, que le F.7 a fait son analyse selon des passages semblables à celui du N.77 et qu'en fait, ābərət-est composé du préverbe ā et du nom-racine °bərət-, avec le sens de "qui apporte". Il est ainsi complémentaire à frabərətar-, désignation d'une autre fonction sacerdotale, dont le sens est à peu près semblable.

2.3.4.3. vaiiū.bərət- "qui apporte avec le vent".

Hapax du Y.53,6 :

drūjō āiiesē hōiš.piθā tanuuō parā
vaiiū.bərədubiiō duš.x^{v}arəθəm nąsat̰ x^{v}āθrəm
drəguuō.dəbiiō dəjit̰.arətaēibiiō anāiš ā manahīm ahūm mərəngəduiiē

La forme bərədubiiō est surprenante : la tradition manuscrite impose la lecture, entre le thème bərəd° et la désinence °biiō, d'une voyelle u :

bərədubiiō	K5.10.11 Pt4 Mf4 Br2 J2 [1].3.7 Mf1.2 Jp1 L13.1.2.3 Dh1 M11
bərədbiiō	J6 H1 Jm1
bərədiiō	K4

Il semble qu'il faille conserver la graphie vaiiū pour le terme immédiatement précédent, qu'il est malaisé d'expliquer et dont les relations avec bərədubiiō sont troubles :

vaiiū	J2.3.7 K5.4 Pt4 Mf1.2 Jp1 H1
viiū	J6 Jm1
vaiiō	K11.10 Lb2 P6 L1.2.3 B2 M11
vahiiō	L13 O1

En dépit du caractère inhabituel d'un anaptyxe de timbre u, faire de bərədubiiō le D. pl. du nom-racine bərət- est la seule solution possible, puisque la désinence °biiō est athématique et qu'un thème *bərədu- ne peut rien représenter.

1. Contrairement à ce qu'enseigne Geldner, J2 atteste bərədubiiō et non bərədibiiō.

Bartholomae pose un composé vaiiū.bərət- "Wehgeschrei anhebend" et traduit (1905 117) : "Den Wehe ! rufenden wird üble Speise (vorgesetzt), das Paradies (aber) geht Ihnen verloren, den Druggenossen, die das Recht missachten. Auch solche Weise zerstört ihr euch das geistige Leben".

Humbach (II 96), en retenant le sens de "vent", n'exclut pas la possibilité de voir ici l'interjection "Weh !". Mais pour le reste, il fait de °bərədubiiō un nom-racine simple et lui attribue la rection accusative sur duš.x^varəθəm.

Il convient à présent de se pencher sur le Y.34,14, où se présente une syntaxe fort semblable :

tat̰ zī mazdā vairīm astuuaitē uštānāi dātā
vaŋhəuš š́iiaoθanā manaŋhō yōi zī gə̄uš vərəzə̄nē aziiā̊
xšmākąm hucistīm ahurā xratə̄uš aṣ̌ā frādō vərəzə̄nā

frādō est généralement interprété comme le G. sg. du nom-racine frād- "qui accroît". Les caractères mêmes de la racine frād - le degré long et l'étymologie incertaine - sont bien sûr particuliers. frād peut représenter une racine apparentée au grec πλήθω ou une composition préverbe + verbe fra-ad, fra-dā, ou fra-ərəd par dissimilation - voir p. 192. Il est vraisemblable que nous ayons affaire ici à un nom-racine simple, ou composé en soi, qui exerce une rection accusative sur vərəzə̄nā [1]. Et il semble en effet que, sous peine de morceler sans fin le texte gâthique, on doive obligatoirement attribuer, au Y.34,14, la rection sur vərəzə̄nā à frādō et, au Y.53,6, celle sur duš.x^varəθəm à bərədubiiō. On ne peut renoncer à ce lien syntaxique si on veut donner aux deux strophes un sens cohérent :

Y.34,14 - "Donnez, ô Mazdā, cette chose désirable au monde osseux, par l'action de Vohu Manah, à ceux qui sont dans le troupeau de la vache-mère : votre bonne sagesse de la force mentale, ô Ahura, qui accroît selon Aṣ̌a les troupeaux".

---

1. Qu'un nom-racine simple ait un sens d'agent n'est pas invraisemblable. L'indien en connaît indubitablement et notre analyse en établira l'existence pour l'av. (voir p. 182). On sait d'ailleurs depuis longtemps que la théorie de Meillet et de Wackernagel ne peut être considérée comme un absolu. Pour frādō, les choses ne sont d'ailleurs pas claires. Il se peut qu'il fonctionne régulièrement comme un nom d'agent, puisqu'il contient peut-être un préverbe.
Mais il est difficile de résoudre ce problème de façon décisive. L'av. connaît un nom propre daŋ́hu.frādah- "qui donne un accroissement au pays" dont le second terme ne peut être que le dérivé en -ah- de frād. On sait que ce type de dérivation ne se fait jamais à partir d'une racine munie de son préverbe. Apparemment, frād- n'est donc plus ressenti, à date historique, comme une racine verbale composée. Mais tout n'est pas dit : elle ne serait pas la seule à avoir subi, malgré tout, une dérivation en -ah-. Quoique composée, la racine *medhā forme en véd. l'épithète sumedhás-.

Y.53,6 - "J'écarte de leur corps les protections de la tromperie à ceux-là qui apportent avec le vent la mauvaise nourriture; le bien-être disparaît pour les trompeurs, pour ceux qui diminuent la vérité, ayant pour but la mort du monde spirituel".

Pour en venir à cette traduction, on peut, avec Humbach, poser deux noms-racines, frād- "qui accroît" et bərət- "qui apporte", dont le sens d'agent se manifeste avec une telle véhémence qu'il exerce dans son contexte des rections proprement verbales.

Ce n'est toutefois pas la seule solution possible. Une autre est permise, qui tient compte de la nature particulière de la composition iranienne et des divergences qui s'y font jour vis-à-vis du véd..

Contrairement à celui-ci, l'av. a innové en conférant une certaine indépendance aux termes de ses composés. Plusieurs indices le prouvent. La graphie les distingue et ne les sépare ni plus ni moins que deux vocables indépendants, et, surtout, il arrive qu'on dote le premier terme d'une désinence. Que celle-ci soit incohérente ou, au contraire, révélatrice de ses rapports avec le second terme a peu d'importance en ce qui nous concerne. Il est clair que l'av., en soulignant les prérogatives grammaticales de chaque terme de ses composés, a pu leur donner une indépendance sensiblement plus grande que ne l'a fait l'indien.

Aussi n'est-il pas interdit de penser que cette indépendance atteint ici ses limites et qu'il faut restituer deux composés *vərəzə̄nā.frādō et duš.x^varəθəm.bərədubiiō qui auraient éclaté et dont les termes se seraient intervertis.

L'hypothèse est à vrai dire trop aventureuse. Mais l'examen de ces deux strophes révèle qu'elles présentent une particularité commune, qui peut être significative d'un phénomène un peu différent, mais issu lui aussi de l'indépendance relative des termes d'un composé avestique. On remarquera que les éléments des deux groupes aṣ̌ā/frādō/vərəzə̄nā et vaiiū/bərədubiiō/duš.x^varəθəm présentent le même schéma syntaxique : I. + nom-racine exerçant une rection accusative + Acc. d'objet direct.

Voilà qui suggère deux composés vaiiū.bərədubiiō et aṣ̌ā.frādō dont le premier terme a une valeur et une désinence instrumentales et dont le second exerce une rection accusative à l'extérieur du composé. Rançon de la liberté relative que l'av. accordeaux composants : le second terme a un pouvoir syntaxique qu'il assume seul. Wackernagel (AiGr II 1 30 et 151), tout en admettant cette possibilité pour l'indien, ne fournit d'exemple qu'en ce qui concerne les liens entre le premier terme et un autre mot.

En conclusion, ces deux strophes gâthiques attestent, ou un nom-racine simple à sens d'agent, ou un cas-limite où se manifeste la velléité que les composés de l'Avesta ont de se disjoindre.

2.3.4.4. vāstrō (°trəm).bərət- "qui apporte le fourrage".

C'est encore un problème de composition qui se pose. Humbach (MSS 2, 1952, 28; MSS 4, 1954, 69) propose de restituer, pour quelques passages avestiques, des noms-racines simples à sens d'agent exerçant une rection accusative. Dans les deux premiers passages dont nous allons rendre compte, on reconnaissait jusque là des composés.

Y.44,16 - kə̄ vərəθrəm.jā θβā pōi səṇghā yōi həṇtī "Qui est briseur d'obstacle pour protéger par ton enseignement ceux qui sont ?".

L'argumentation de Humbach repose essentiellement sur un fait morphologique et sur un fait syntaxique. Il considère d'une part que la distinction vərəθrəm.jan-/vərəθrajan-, reposant sur l'introduction de la flexion au premier terme du composé, est significative. Elle justifierait une dissociation +vərəθrəm jā et nous obligerait ainsi à lire un nom simple jan- exerçant une rection accusative sur un nom simple vərəθra-. D'autre part, au niveau de la syntaxe, le D. pōi lui paraît dépendre, non du composé tout entier, mais seulement de °jan-. Or, nous venons de le voir, le matériel indien réuni par Wackernagel (AiGr II 1 31) atteste que, si un membre du composé peut exercer une rection sur un mot de la phrase, cette particularité semble, dans les faits, réservée au premier terme. Il serait alors impossible de maintenir ici un composé vərəθrəm.jan-.

Ces raisons paraissent bien légères. On sait que l'av. utilise de façon incohérente la désinence des premiers termes de composé et que celle-ci est loin d'être significative.

Il est abusif de prétendre que pōi dépend de jan- et de lui seul. On ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas dépendre du composé vərəθrəm.jan- tout entier.

L'argumentation de Humbach est assez artificielle et il vaut mieux continuer à postuler un composé vərəθrəm.jan-.

Même problème au Y.47,3 :

ahiiā mainiiə̄uš tuuə̄m ahī tā spəṇtō
yə̄ ahmāi gąm raniiō.skərəitīm hə̄m.tašat̰
at̰ hōi vāstrāi rāmā.dā̊ ārmaitīm "Tu es le père saint de cet élan qui a créé pour lui la vache donneuse de satisfaction, et Ārmaiti, en tant que donneur de paix pour ses pâtures".

Humbach argumente de la même manière pour dissocier le composé rāmā.dā̊ : rāmā est un Acc. pl. et vāstrāi dépend uniquement de dā̊ (1).

1. Sur l'étymologie de rāman-, voir Johanna Narten (IIJ 10, 1968, 249). Il s'agit de *r̥ə̯, qui donne le véd. iláyati "demeurer en paix". rāman-

On peut donc maintenir un composé rāmā.dā- comme on maintenait vərəθrəm.jan-.

Insler lit vərəθrəm.jā (op. cit. 21), mais rāmā dā̊ (op. cit. 29). Ceci lui permet de substituer à la liaison en asyndète de gąm et de ārmaitīm comme objets de hə̄m.tašat̰ celle de rāmā et de ārmaitīm comme objets de dā̊ : "Thou art the virtuous Father of this spirit, the one who fashioned the peace-preparing cow for himself. Moreover, Thou didst create tranquility and piety for her pastor ..." (op. cit. 69).

Pour faire place à vāstrāi, Insler doit supposer qu'il représente, sous l'influence de ahmāi, *vāstrē, de vāstar- "le pâtre". C'est une correction fort arbitraire. Le Y.35,4 (gauuōi ... rāmācā vāstrəmcā dazdiiāi "pour donner la paix et la pâture ... à la vache") et l'expression rāman-xᵛāstra- "la paix aux bonnes pâtures" rendent difficilement réfutable la présence de vāstra- au Y.47,3.

On fera de même pour le Vr.2,11 et le Vr.1,9 :

Vr.2,11 : (ahmiia zaoθre barəsmanaēca) vāstrəm.bərətəm gauue huδā̊ṇhe āiiese yešti "(Avec cette libation et ce baresman) j'appelle au sacrifice celui qui offre la pâture à la vache aux beaux dons".

Les arguments de Humbach, qui, cette fois, semblent avoir été ceux de Bartholomae, ne suffisent pas non plus à écarter l'hypothèse que vāstrəm bərətəm est un composé +vāstrəm.bərət-.

Le Vr.1,9 contient le même composé, thématisé secondairement, avec N. sg. du premier terme :

niuuaēδaiiemi haṇkāraiiemi hadišaheca vāstrauuatō vāstrō.bərətaheca gauue huδā̊ṇhe gaoidiieheca narš ašaonō "J'invite et j'officie pour le dieu-local riche en pâture, pour celui qui offre la pâture à la vache aux beaux dons et pour l'homme juste qui nourrit la vache".

On ne peut considérer comme significative la distinction +vāstrəm bərət-/vāstrō bərət-. Elle ne fait que traduire le flottement avestique quant au traitement désinentiel des premiers termes de composés. Que les deux formes soient attestées plaide au contraire pour l'existence d'un composé. On ne peut non plus considérer qu'au Vr.2,11 gauue huδā̊ṇhe dépende de bərətəm seul et non de vāstrəm.bərətəm tout entier. Sinon, qu'en serait-il de gauue huδā̊ṇhe au Vr.1,9 ? On posera un composé vāstrō/vāstrəm.bərət- "qui apporte le fourrage".

2.3.4.5. huš.hąm.bərət- "qui rassemble bien".

Ce composé est répété deux fois au Yt.18,1 :

(suite)
représente donc la dérivation en -man- d'un degré *reə̯-.

mraot̰ ahurō mazdā̊ spitamāi zaraθuštrāi azəm daδąm airiianəm x^varənō gaomauuaitīm pouru.vąθβəm pouru.ištəm pouru.x^varənaŋhəm huš.hąm.bərətəm xraθβəm huš.hąm.bərətəm šaētəm āzīm hamaēstārəm dušmainiiūm hamaēstārəm "Ahura Mazdā dit à Spitama Zaraθuštra : "Moi j'ai créé le x^varənah arien pourvu de vaches, qui a beaucoup de troupeaux, désiré de beaucoup, qui a beaucoup de gloire, qui rassemble bien la force mentale, qui rassemble bien l'argent, adversaire d'Azi, adversaire du mauvais esprit"." [1]

L'analyse que Bartholomae fait de ce passage est la seule possible[2]. Les deux fois, huš.hąm.bərət- est épithète de x^varənah- et il exerce une rection accusative tantôt sur xraθβəm, tantôt sur šaētəm. De telles conditions d'emploi fondent, en dépit de l'ambiguïté naturelle de l'Acc. sg., un nom-racine huš.hąm.bərət- "qui rassemble bien".

L'emploi simultané du verbe hąm-bar "rassembler", ou de ses dérivés nominaux, et du nom šaēta- "l'argent" paraît avoir été fréquent. Ainsi le V.4,44 :

yezi šaētō.cinaŋhō jasąn hąm iδa šaētəm hąm.bāraiiən "S'ils viennent avec le désir de l'argent, alors qu'on rassemble l'argent ici".

Et le Yt.13,67 :

tā̊ yūiδiieinti pəšanāhu ... yaθa nā taxmō raθaēštā̊ huš.hąm.bərətat̰ haca šaētāt̰ yāstō.zaēnuš paiti.γnīta "Elles luttent dans les combats ... comme un guerrier hardi, monté, à l'arme ceinte, pourrait frapper pour un trésor bien rassemblé".

Le véd. susambhr̥t- "qui rassemble bien" est attesté dans la TS. .

1. xraθβəm est un Acc. irrégulier de xratu- au lieu de xratūm. Il doit s'agir d'une formation secondaire et analogique à partir du G. xraθβō, du D. xraθβe et de l'I. xraθβa. Le f. gaomauuaitīm est une autre irrégularité, qui fait écrire à Bartholomae que le Yt.18,1 est une "ungrammatische Stelle". Sinon au V.3,2 (nmānəm gaomauuat̰), gaomauuant- est toujours épithète de zaoθrā- "la libation". A-t-il gardé de cet emploi privilégié une indélébile coloration féminine ?
Un adjectif gaomauuant- est analogique sur haomauuant-.

2. Une autre solution serait de poser deux composés huš.hąm.bərətəm. xraθβəm et huš.hąm.bərətəm.šaētəm, épithètes de x^varənō et à premier terme participe en -ta-. Mais cette hypothèse se heurte à deux obstacles importants. D'une part, un tel type de composé n'est jamais attesté avec un premier terme à l'Acc. sg., qui, en outre, n'est pas motivé par la syntaxe interne. D'autre part, on ne voit guère comment rapporter logiquement à x^varənō une épithète *huš.hąm.bərətəm.xratu- "qui a une force mentale bien rassemblée".

2.3.5. mar "mémoriser".

2.3.5.1. ratušmərət- "qui mémorise les règlements".

Ce composé est attesté au Y.19,17, dans une phrase qui présente cette particularité de rapporter une série d'épithètes à l'I. à un nom au D. :

kāiš pištrāiš āθrauua raθaēštā̊ fšuiiąs hūitiš vīspaiiairina hacimna naire ašaone aršmanaŋha aršuuacaŋha arššiiaoθna ratuš.mərəta daēnō.sāca yeŋhe šiiaoθnāiš gaēθā̊ aša frādənte "Quelles sont les classes ? Le prêtre, le guerrier, le pâtre, l'artisan, qui, quotidiennement, suivent un homme juste à la pensée droite, à la parole droite, à l'action droite, qui mémorise les règlements, qui étudie la religion, par les actions de qui les troupeaux prospèrent selon Aša".

La correction †ratu.šmərəta de Bartholomae (1505), contre ratuš.mərəta de Geldner, est artificielle et a un fondement purement étymologique. Elle n'a d'autre but que de faire voir que le -s- de jointure ne représente pas la désinence nominative de ratu-, mais le s mobile de la racine *smr̥ (indien smr̥ "se souvenir") conservé par sandhi derrière u, comme il l'est derrière i dans paiti.šmar "se rappeler".

Le composé ne pose aucun problème étymologique, mais son sens exact est difficile à établir. Bartholomae a bien retracé, sinon avec quelque erreur de distribution, le sens de l'av. mar. L'indien smr̥, pauvrement attesté dans le RV et n'ayant pas fourni de nom-racine, signifie exclusivement "se souvenir". En av., mar désigne la récitation qui a pour but la mémorisation et, de là, simplement "réciter" (Y.43,14). Cette signification est surtout l'attribut de frā-mar et de ses dérivés.

Toutefois, la traduction que Bartholomae donne de ratuš.mərət- "der auf den Ratu merkt", en recourant à l'explication périphrastique, dénote un certain malaise.

En fait, nous avons la chance, rare en av., de pouvoir compter sur un contexte éclairant. Le composé daēnō.sāc- signifie sans aucun doute "qui étudie la religion". Le sens de ratu.šmərət- doit être complémentaire. Il est fort probable que °šmərət- signifie "mémorisant" et qu'il ne faut pas voir dans ratu° "le maître", mais bien "le règlement". Ce sens est établi au Y.43,6 : aēibiiō ratūš sə̄ŋghaitī ārmaitiš θβahiiā xratə̄uš yə̄m naēciš dābaiieitī "Ārmaiti leur a enseigné les préceptes de ta force mentale, que nul ne peut tromper". Humbach (II 16) le retrouve au Y.31,2 (ratūm ahurō vaēdā) et 51,5 (ratūm cistā) [1].

1. Sans compter le Y.29,2 et 6, qui sont trop douteux.

Le sens "qui mémorise les règlements" de ratuš.marət- est confirmé, comme le montre Klingenschmitt (FiO § 526) (1) par la traduction pehlevie lt-ʾwšmwlt et par le rapport fréquent entre ratu-, pour lequel il faut restaurer le sens de "règlement", et mar. Ainsi le Y.7,1 (raθβąm framərəiti) et le Vr.2,5 (raθβąm framarətārəm yim narəm aṣ̌auuanəm).

Il n'y a vraisemblablement pas de nom-racine ham.stərət- "starrmachend, erstarrend". La forme hąm.stərətəm est attestée au Yt.18,1 et 6 :

Yt.18,1 - tauruuaiieiti hąm.stərətəm aēxəm "Elle vainc la glace...".

Yt.18,6 - upa barənti mahrkaθəm hąm.stərətəm aēxəm "Ils apportent la destruction à la glace ...".

La comparaison avec l'allemand starr (Bartholomae) n'est pas significative : la distance entre l'av. et l'allemand moderne la rend trop hasardeuse.

Je crois que hąm.stərətəm doit être rapproché, pour l'étymologie et pour le sens, du véd. saṃstír- :

RV I 140,7 - sá saṃstíro viṣṭíraḥ sáṃ gr̥bhayati "Il saisit en même temps les choses compactes et les choses éparses".

saṃstír- appartient de toute évidence à la racine seṭ stṝ "étendre"(2).
hąm.stərətəm ne peut donc appartenir à un thème hąm.stərət- qui serait celui d'un nom-racine au degré zéro avec élargissement -t-. Il faut poser un thème hąm.stərəta- "compact", figurant pour +hąm.starəta-.
Le flottement entre -arə- et -ərə- est habituel (voir p. 134 et Johanna Narten, Sprache 14, 1968, 132 sq.).

Il existe certes une différence de formation : verbal ici, nom-racine là. Malgré cela, le rapprochement entre saṃstír- et hąm.stərəta- ne me paraît pas douteux.

1. Klingenschmitt étudie par la même occasion les composés pehlevis à second terme participial, qui ne traduisent pas seulement ratuš.marət-, mais aussi daēnō.sāc- (dyn'-hmwht).

2. Sur la distinction entre stṝ "abattre" et stṝ "étendre", voir W.P. Schmid (Nasal 22), Frisk (GrEW II 803), Strunk (MSS 17, 1964, 91 sq.; Nas 110 sq.), Cowgill (Evidence 155 sq.), Johanna Narten (Aor 278 n881; MSS 22, 1967, 57 sq.; Sprache 14, 1968, 131 sq.) et Mayrhofer (EW III 517 sq.).

3. NOMS-RACINES AVEC ALTERNANCE ENTRE LE DEGRE ZERO ET LE DEGRE PLEIN.

3.1. jan "frapper, tuer".

3.1.1. aēuuajan- "qui tue d'un seul coup".

Ce composé est postulé par Bartholomae, sous la graphie aēuuō.jan-, pour l'Aog. 80, qui est édité comme suit par W. Geiger :

pairiθβō bauuaiti pantå yim maṣ̌iiō gaδō pāiti aēuuō.janō anamarždikō

"Franchissable est le chemin que protège un homme, un brigand qui tue d'un seul (coup), impitoyable".

+aēuuō.janō n'est cependant qu'une restitution, les trois manuscrits dont disposait W. Geiger offrant chacun des leçons tourmentées :

A : aēuua jaŋhan maraždikō, B : aēuua zaŋhana maraždikō, C : aēuuajaŋhanamarždikō.

Comme on ne peut faire autrement qu'isoler l'adj. anamarždikō, bien connu et qui revient invariablement dans les phrases de l'Aogəmadaēca, on se trouve devant un ensemble aēuuajaŋh à la finale pour le moins inattendue. W. Geiger et Darmesteter (ZA III 163), en restituant +aēuuō.janō, recréent une forme thématique que rien ne recommande dans la tradition manuscrite. La correction de Bartholomae, +aēuuō.ja, n'est moins arbitraire que dans la mesure où elle représente purement et simplement la normalité grammaticale.

Kuiper (Notes 84), d'après les considérations de Junker (Cauc. 2, 1923, 77 sq.) sur l'orthographe avestique, suppose que la terminaison -aŋh est significative d'une désinence indo-iranienne ancienne -*ā(n)s (1). Mais cette hypothèse est insoutenable. Si on suppose que -aŋh recouvre une réalité linguistique, la voyelle brève est incompatible avec une désinence *-ā(n)s qui laisserait attendre *-åŋh. De plus, -aŋh ne peut, orthographiquement, s'expliquer qu'en tant qu'archaïsme conservé à la faveur d'une scriptio continua. Or, non seulement la scriptio continua

1. En laissant subsister le doute et en citant un avis opposé de Markwart (Y 43 3 sq.) sur la valeur linguistique du signe ŋ.

n'est évidente que dans le manuscrit C, mais il faudrait encore que le texte remontât à une antiquité telle que la désinence indo-iranienne *-ā(n)s n'eût pas encore subi son traitement avestique quand il fut composé. C'est plus qu'invraisemblable.

Raisonnablement, nous sommes réduits à postuler une pure erreur graphique. Si nous partons d'un N. +aēuuajå, la syllabe finale [Avestan script] a pu aisément devenir [Avestan script]. On a introduit un h parfaitement parasitaire, mais qui représentait la suite logique de tout ŋ. Il faudra revenir, dans les pages qui suivent, sur le N. sg. °jå, qui peut être une source d'objections. Mais qu'il faille restituer +aēuuajå, forme corrompue de manière essentiellement orthographique, me paraît l'hypothèse la plus crédible. D et Rb transmettent respectivement aiuua.ja et aiuuaja, qui postulent +aēuua.ja. Mais ces formes ne peuvent rendre compte de l'introduction des -ŋh- dans les manuscrits pazends.

Malgré l'étonnante décision de W. Geiger, de Darmesteter et de Bartholomae de restituer +aēuuō°, la forme exacte du premier terme est moins problématique. Geldner (Stud 167 n3) et Duchesne-Guillemin (JA 1936 253; Comp 7) se sont, à juste titre, insurgés contre cette correction et ont fait remarquer que tous les manuscrits s'accordent sur aēuua°. On ne semble avoir préféré +aēuuō° que dans le souci d'uniformiser les composés contenant aēuua- en premier terme et qui, tous, attestent aēuuō° (aēuuō.gauua- [1], aēuuō.gāiia-, aēuuō.dāta-, etc...).

La correction est d'autant plus malencontreuse qu'aēuua° ne représente pas nécessairement le thème aēuua-, mais peut-être la forme d'I. sg.. Le composé aēuuajan-, en tout cas, se comprend de cette manière et se traduit par "qui tue d'un seul (coup)".

3.1.2. amaēnijan- "qui abat dans l'assaut".

Yt.19,54 - təm hacāt̰ vərəθrəm vīspō.aiiārəm amaēniγnəm tarō.yārəm "Le suivront la victoire quotidienne (et) le fait de briser dans l'assaut, éternel".

Yt.13,33 - (frauuašaiiō ... yå) amaē.nijanō hamərəθē "(Les frauuašis ... qui) brisent les ennemis dans l'assaut".

Un certain nombre de faits font douter de l'authenticité de ce composé. Alors que la forme du Yt.19,54 n'a pas de variantes, celle du Yt.13,33 n'est due qu'à une correction de Geldner. Les leçons sont les suivantes :

amaēne.janō	K13.38 H5
ahmaēne.janō	Mf3
hamaeni.janō	F1 Pt1 E1 L18 P13
haməne.janō	J10
ahmīni.janō	Lb5 K37
ahami.nijanō	K14

1. Sur aēuuō.gauua-, voir JamaspAsa et Humbach (Purs 50 sq.).

Les meilleurs manuscrits des trois branches (F1 Mf3 J10) attestent chacun la présence d'un h qui pourrait être initial. Seul le témoignage du Yt.19 imposerait une correction +amaēnijanō, si le Yt.13 n'avait une tradition plus assurée grâce aux versions iraniennes. Paradoxalement, c'est l'homogénéité des leçons du Yt.19 qui est suspecte.

L'analyse amaē-ni-jan- "beim Angriff niederschlagend", que Bartholomae donne du composé, fait surgir deux problèmes. Le premier ne constitue pas un obstacle majeur. Le Yt.13,33, où °nijanō exerce seul la rection accusative sur hamərəθē, est d'une syntaxe que n'admettrait pas l'indien. Ci-dessus, nous avons cru discerner en gâthique des exemples semblables. Ils confirment l'existence, en av., d'un type de relation syntaxique inconnu du véd. et qui demeure exceptionnel.

Il y a plus grave. amaēnijan- serait le seul composé dont le second terme serait un nom-racine pourvu du préverbe [1]. Ceci ne se trouve ni en véd. ni en av.. Il apparaît qu'il faut ou rejeter ce composé, ou lui trouver des justifications particulières.

Le texte du Yt.19,54 paraît fournir la clef. Pour éliminer toute ambiguïté, remarquons que la forme n'est pas celle qu'on attendrait. amaēniγnəm, au lieu d'*amaēnijanəm, qui serait la forme correcte pour amaēnijan-, impose un nom thématique amaēniγna-. Si ce fait n'a pas été entériné par Bartholomae, c'est que celui-ci pariait pour une épithète de vərəθrəm et ne pouvait donc poser un nom thématique abstrait. Benveniste (Vr̥tra 11) et Gershevitch (Mi 158) transcrivent le composé sous sa forme thématique amaēniγna-, qui est exacte pour le Yt.19,54, dont ils s'occupent exclusivement, mais ne disent rien de la finale °janō attestée au Yt.13,33. Pour le reste, ils font d'amaēniγna- un bahuvrihi rapporté à vərəθrəm. Il me paraît qu'il faut plutôt traduire le Yt. 19,54 en donnant à amaēniγnəm un sens abstrait et le même statut syntaxique qu'à vərəθrəm, auquel il est uni dans une construction en parataxe. Cette solution est non seulement suggérée par la complémentarité de vīspō.aiiārəm et de tarō.yārəm, qui semblent délimiter deux groupes dans la phrase, mais elle permet encore de voir clairement quelle intention a présidé à la formation de composés aussi irréguliers qu'amaēnijan- et amaēniγna-. On a voulu prolonger, de manière savante, la complémentarité entre vərəθra- "la force défensive" et ama- "la force offensive" en incluant ama- dans un composé qui fît pendant à vərəθrajan-. Ainsi, de part et d'autre, on

1. Une autre réfutation p. 127 sq..

retrouvait l'épithète athématique et le substantif thématique abstrait : vərəθrajan- et amaēnijan-, vərəθraγna- et amaēniγna-.

Si on accepte qu'amaēnijan- est un composé récent et créé artificiellement pour répondre à un besoin de parallélisme, on peut expliquer bien des difficultés.

Le Yt.19,54 donne la bonne leçon. Le h initial, qui paraît s'imposer au Yt.13,33 par l'unanimité des meilleurs manuscrits de chaque famille, est une lectio facilior. Il doit trouver son origine dans une anticipation sur l'initiale du mot suivant, hamərəθē.

Quoiqu'on ne puisse accepter un nom-racine muni d'un préverbe en second terme de composé, on doit néanmoins admettre un composé et, donc, l'irrégularité : la graphie amaē° pour le L. ame est essentiellement compositionnelle. Pour concilier ces deux données contradictoires, on doit conclure que le composé s'est forgé par univerbation entre un nom-racine *nijan- "qui abat" et un L. ame. Ainsi, amaēnijan-, composé tardif et savant, révèle encore en av. un nom-racine *nijan-, inattesté dans les textes connus [1].

Reste à établir le sens exact d'amaēnijan- et à se décider entre la traduction de Bartholomae "beim Angriff niederschlagend", appuyée par Gershevitch (op. cit.), et celle de Benveniste, "qui brise (l'ennemi) dans son assaut" (op. cit.). Mais il faut bien avouer que les contextes du Yt.13,33 et du Yt.19,54 sont trop pauvres pour être significatifs. Rien ne permet de choisir une interprétation plutôt que l'autre, et de trancher un problème finalement assez vain [2].

3.1.3. aspa.vīrajan- "qui tue homme et cheval".

aspa.vīrajan- n'est attesté qu'au Yt.10,101 :

(hō) haθra taršta θrąn̊haiiete uuaiia aspa.vīraja "(Celui-là = Miθra), frappant homme et cheval, les effraye tous deux d'une frayeur subite."

---

1. L'existence d'un nom-racine *nijan- est d'autant plus plausible que le verbe ni-jan "abattre" est important en av.. Sa valeur et les constructions syntaxiques qu'il régit ont été étudiées par Insler (KZ 81, 1967, 259 sq.). Nous voudrions cependant y faire une correction de détail. L'indien connaît une construction ní-han + Acc. de la personne frappée + I. de l'arme, que Insler refuse à l'av., la réservant au verbe simple jan. On la trouve cependant au Yt.10,7 (stija nijaiṇti haməraθē "il abat les ennemis avec la pique") si stij- signifie "la pique" (voir p. 84).
2. Je vois mal en quoi l'interprétation que Benveniste donne de vərəθra- l'obligeait à faire cette traduction d'amaēniγna-, comme le dit Gershevitch. Dans le cadre même de l'hypothèse défendue par Benveniste, on peut admettre et justifier les deux significations : ou bien on a voulu dire qu'on brisait la force défensive aussi bien que la force offensive de l'ennemi, ou bien qu'on opposait à la force défensive de l'ennemi sa propre force offensive.

Le N. sg. est incontestable et procède d'un composé aspa.vīrajan- "qui frappe (ou tue) homme et cheval". Il s'agit d'un type de composé tout particulier : c'est un composé à rection verbale dont le premier terme constitue un dvandva duel. Cette particularité dénote soit une construction artificielle, soit, plus vraisemblablement, le caractère indissoluble des dvandvas avestiques, qui en viennent vite à ne plus former qu'un seul mot [1].

3.1.4. ašauuajan- "qui tue les justes".

ašauuajan- apparaît deux fois au N. sg. .

Y.65,8 - yō ašauuaja ... təm aoi t̰baēšå paitiiaṇtu "Celui qui tue les justes ... que ses haines se retournent sur lui".

Yt.10,2 - mərəṇcaite vīspąm daŋ́haom mairiiō miθrō.druxš spitama yaθa satəm kaiiaδanąm auuauuat̰ ašauuajacit̰ "Il fait mourir tout le pays, le vaurien qui trompe le contrat, ô Spitama, il est tueur de justes autant que cent Kaiiaδas".

ašauuajan- est seul à témoigner de deux cas de la déclinaison du nom-racine °jan-. L'Acc. pl., au Yt.10,76 :

scindaiia ašauuajanō "Fends en deux les tueurs de justes".

Et le G. pl. au Y.61,4 :

hamistaiiaēca nižbərətaiiaēca ašauuaγnąmca ašauuat̰baēšąmca "Pour s'opposer à eux et les faire disparaître, les tueurs de justes et les haïsseurs de justes" [2].

On reviendra ci-dessous sur la flexion de °jan.

3.1.5. haiθīm.ašauua.jan- "qui tue les justes véritables".

Ce composé est répété deux fois dans le Mihr Yašt, au N. pl. :

Yt.10,38 - maēθaniiå yāhuua miθrō.drujō šiiete haiθīm.ašauua.janasca druuaṇtō "Les demeures où habitent ceux qui trompent le contrat et ceux qui tuent les justes véritables".

Yt.10,45 - ašta rātaiiō ... auuaēšąmca paθō pąntō yim isəṇti miθrō.drujō haiθīm.ašauua.janasca druuaṇtō "Les généreux messagers ... protégeant les chemins de ceux que recherchent les trompeurs de contrats et les tueurs de justes véritables" [3].

---

1. Voir Duchesne-Guillemin (Comp 44).
2. Sur ašauuat̰baēšąm, voir p. 42.
3. Pour la traduction d'ašta rātaiiō, voir Humbach (FSLentz 94).

Le premier terme haiθīm.aṣ̌auua° pose un problème. Gershevitch (Mi 190) cherche à établir ce qui distingue aṣ̌auuajan- de haiθīm.aṣ̌auua.jan- et veut voir dans haiθīm° autre chose qu'une redondance. S'appuyant sur le Y.11,1 où haiθīm.aṣ̌auuan- est employé seul, il croit identifier la classe spécifique de créatures que désigne ce composé :

θrāiiō haiθīm.aṣ̌auuanō āfriuuacaŋhō zauuaiṇti gāušca aspasca haomasca "Trois justes véritables jettent des paroles de malédiction : la vache, le cheval et le Haoma" (1).

Cette phrase serait significative (2) : le haiθīm.aṣ̌auuan- serait donc un être qui, comme la vache, le cheval et le Haoma, ne pourrait, par sa nature même, être accepté d'emblée comme un juste. En dépit de sa signification même, par un processus bien compréhensible qui vise à exprimer une réalité apparemment inadmissible par la redondance, haiθīm° indiquerait qu'il est virtuellement un juste. Le "tueur de justes véritables" serait donc, tout particulièrement, celui qui s'en prend à la vache ou au cheval.

Cette hypothèse est évidemment toute spéculative. Possible, sans plus, elle emporte d'autant moins l'adhésion que nous touchons à un ordre de faits, essentiellement religieux, où on devait manier à plaisir la redondance. Il est peut-être significatif que la coordination miθrō.drujō haiθīm.aṣ̌auua.janasca évoque le Yt.10,2, où aṣ̌auuajaciṯ est épithète de miθrō.druxš. Ceci suggère que les deux composés ont la même valeur et que le rôle de haiθīm° est négligeable.

D'autre part, des indices troubles et ininterprétables semblent plaider pour Gershevitch, quoique celui-ci n'en fasse pas mention. On remarquera qu'il laisse adroitement de côté le Haoma, que le Y.11,1 classe parmi les saints véritables, sans doute parce qu'il est difficile d'apprécier la valeur d'une épithète qui signifierait en dernière analyse "qui frappe (ou qui tue) le Haoma". On pourrait défendre Gershevitch en disant que le Haoma a pu être introduit ici en fonction des buts particuliers du Y.11. Mais, loin d'en faire argument contre Gershevitch, nous croyons plutôt que ceci joue en sa faveur. Car le Y.48,10 exprime en ces termes sa condamnation du Haoma :

kadā ajə̄n mūθrəm ahiiā madahiiā "Quand jettera-t-on cette pisse de liqueur ?".

On ne traduit ajə̄n par "jeter" que dans un souci de logique : c'est la 3ème sg. aor. de jan "frapper", dont on voit mal la signification

1. Sur les problèmes propres à ce passage, voir p. 95.

2. La citation de la traduction pehlevie du V.7,52 (haiθīm.aṣ̌auuana bauuatəm) n'apporte rien.

exacte qu'il revêt ici (1).

Le V.5,37 laisse rêveur sur la valeur de jan. C'est l'action d'un pêcheur : juuō āpəm jaiṇti "vivant, il frappe l'eau" (2).

Mais que tirer de tout ceci ?

3.1.6. aṣ̌əmnō.jan- "qui ne frappe pas de la lame".

Ce composé est répété deux fois au Yt.10,40 :

karətaciṯ aēšąm hufrāiiuxta yōi niγrāire sarahu maṣ̌iiākanąm aṣ̌əmnō.janō bauuaiti yaθa graṇtō upa.ṯbištō apaiti.zaṇtō miθnāiti miθrō yō vouru.gaoiiaoitiš "Leurs épées bien maniées qui sont abaissées sur les têtes des hommes ne frappent pas de la lame quand, irrité, haï, non reconnu, riposte Miθra aux vastes pâtures" (3).

1. La solution la plus probable est que l'auteur des Gâthâs reprend ironiquement le terme négatif de l'analyse du sacrifice somique par les théologiens indo-iraniens. Voir ŚB III 9 et IV 17 : devo hi somo ghnanti vā enam etad yad abhiṣunvanti "Soma est un dieu; on le tue quand on le pressure".

2. On pense immédiatement à Xerxès faisant fouetter l'eau de l'Hellespont. Mais c'est bien lointain. Si on admet que Xerxès était, par sa religion, soumis aux principes moraux exprimés dans le Vīdēvdāt et qu'il faut prendre jan dans son sens littéral au V.5,37, l'action de Xerxès n'est pas une absurdité, mais un blasphème concerté. C'est le même blasphème dont le chantre gâthique recommanderait alors d'outrager un Haoma auquel il ne voue plus de culte, mais en qui il voit au contraire un élément opposé à la religion réformée.

Une brève lumière est jetée sur cet emploi de jan par le Gujastak Ābāliš III, 1-2 :

gcstk ʾbʾlš ZNH pwrsyt ʾYK MYʾ W ʾthš swcʾk W ʾMTšʾn MḤYTWNd wnʾs wyš ḤWHʾy MN ZK MNWšʾn nsʾy ʾwbš (YDLWNd) PWN gywʾk BRʾ KTLWNyt

"Gujastak Ābāliš demande ceci : "Y a-t-il un péché pire que frapper l'eau et le feu allumé en leur apportant une charogne et en la laissant en cet endroit ?" ".

La réponse est une sorte de glose :

W ʾMT nsʾy ʾwbš YDLWNd cygwn ʾMTš ʿL lmk ZY šylʾn gwlgʾn ʿLHšʾn MḤYTWNd W ZKTLWNd BRʾ HWPʾLYNnd

"Mais lorsqu'on porte de la nasu à l'eau et au feu, c'est comme si on menait ce boeuf ou ce cheval à une troupe de lions et de loups qui le frappent, le tuent et le dévorent".

3. On a donné plusieurs interprétations de niγrāire. Celle de Bartholomae, défendue auparavant par Geldner (KZ 25, 1881, 250 n56) et Neisser (BB 13, 1888, 291), suppose une racine gar "lancer" équivalant au grec βάλλω, ἔβλητο. Cette hypothèse est phonétiquement irréprochable et s'appuie sur la concordance parfaite de la flexion des deux verbes. Elle n'achoppe que secondairement, mais non de manière prohibitive, au niveau du sens : l'épée et la massue ne sont pas des armes de jet.

Bailey (TPS 1956 97), repris par Schlerath (Konkordanz 161), compare cette phrase au RV V, 48, 3 : vájram ā jigharti māyíni "Il abaisse le

Cette phrase est répétée ensuite à propos d'une autre arme, la massue (vazracit aēšąm huniuuixta ...). L'analyse a été faite p. 69 , à propos de ašəmnō.vid-.

ašəmnō.janō est le N. pl. d'un composé ašəmnō.jan- "qui ne frappe pas avec la lame".

3.1.7. udrō jan- "qui tue le castor".

(Voir p. 318).

3.1.8. kamərəδa.jan- "qui frappe la tête".

Le N. sg. apparaît au V.4,49 :

yasca maṣ̌īm druuantəm sāstārəm kamərəδaja pəṣ̌anaiti "Et celui qui, frappant la tête, combattra l'homme trompeur, oppresseur".

L'Acc. sg. au Yt.10,26 :

(miθrəm ... yazamaide) kamərəδō.janəm daēuuanąm "(Nous sacrifions ... à Miθra) qui frappe la tête des daēuuas".

Les deux autres attestations sont celles du G. sg. :

Y.57,33 - sraošahe ... kamərəδō.janō daēuuanąm vanatō vanaitīš ... yazamaide "Nous sacrifions aux victoires de Sraoša qui, victorieux, frappe la tête des daēuuas".

Yt.10,109 - kahmāi azəm uγrəm xšaθrəm x^vainisaxtəm pouru.spāδəm amainimnahe manaŋhō paiti.daθāni vahištəm sāθrascit hamō.xšaθrahe kamərəδō.janō auruuahe vanatō auuanəmnahe yō ništaiieiti kərətēe sraošiiąm išarə hā ništāta kiriieiti yezi grantō ništaiieiti tbištahecit +axšnūtahe miθra manō rāmaiieiti huxšnūitīm paiti miθrahe (1).

(suite)
foudre sur le détenteur de māyā́". Le parallèle est parfait : ghar appliqué au maniement de la massue + Acc. de l'arme employée + L. de ce qui est frappé. Seule est ici gênante l'obscurité qui caractérise l'étymologie de ghar - verbe connexe à har "saisir" ? - et qui empêche de voir clairement s'il faut vraiment le rapprocher de niγrāire.

Insler (KZ 81, 1967, 259) reprend une vieille théorie de Windischmann (Mi 35), de Justi (Hb 172) et de Geldner (KZ 25, 1881, 520), selon laquelle niγrāire est une faute pour +niγnāire, de ni-jan "abattre". Insler s'est ingénié à lever les difficultés syntaxiques et flexionnelles, mais il n'explique pas comment deux signes orthographiques aussi différents que ceux qui notent r et n ont pu être confondus.

On a donc le choix entre l'explication de Bartholomae et celle de Bailey, qui ont chacune leurs titres de crédibilité et leurs faiblesses. La dernière a été critiquée par Burrow (BSOAS 20, 1957, 136 sq.).

1. Pour expliquer axšnuštahe, Bartholomae doit supposer un élargissement xšnu-š- de la racine xšnu. Ce n'est pas invraisemblable. Mais les manuscrits donnent les leçons suivantes :

Gershevitch traduit (Mi 127 sq.) : "On whom shall I bestow against his expectation an excellent powerful kingdom, beautifully strong thanks to a numerous army ? (Once he rules) he appeases through Miθra, by honouring the treaty, even the mind of an antagonized, unreconciled conqueror unconquerable, who gallant(ly) strikes the evil head of even an equally powerful tyrant, who orders the execution of punishment, (and) as soon as it is ordered it is executed at his angry bidding" (1).

Toute traduction est douteuse, les nombreux génitifs étant extrêmement difficiles à ordonner. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de la forme et de l'authenticité de kamərəδō.janō.

3.1.9. gaojan- "qui tue les vaches".

V.7,27 - druuantō tē zəmō daēuuō.dātahe gaojanō ... aogazdastəma bauuainti yōi nasu.kərəta "Les trompeurs qui dépècent les cadavres sont ceux qui donnent le plus de puissance à l'hiver tueur de vaches".

gaojan- est l'un des deux composés de °jan- - voir encore vīrajan- - qui ont un équivalent indien au niveau du RV. Dans le RV VII 56, 17, l'épithète gohán- est appliquée à l'arme des Maruts :

āré gohā́ nṛhā́ vadhó vo astu sumnébhir asmé vasavo namadhvam "Qu'au loin soit votre arme tueuse de vaches, tueuse d'hommes; inclinez-vous vers nous, ô Vasus, avec vos bienfaits".

(suite)

axšnuštahe F1 Pt1 E1 P13
axšništahe K15 H3.4
axīštahe L18
axšnūtahe J10

Il est donc évident qu'il faut adopter la leçon de J10 qui est la forme attendue et confirmée, par exemple, par le V.9,40 :
yezica aēšō nā yō yaoždāθriiō haca aēibiiō nmānaēibiiō tbištō axšnūtō parāiti "Et si cet homme qui est purificateur s'en va de ces maisons, haï, non réjoui".
Le groupe consonantique -št- qui s'est introduit dans le mot du Yt.10,109 est vraisemblablement dû à l'influence de tbištahecit qui précède immédiatement. Les leçons à vocalisme i en sont une confirmation. Je trouve la même idée exprimée chez Humbach (FSLentz 94).

1. Lentz (FSMorgenstierne 116) propose une autre traduction après une analyse détaillée : "Wem soll ich die starke Herrschaft fein geziemend (und) heeresreich, ohne (dass sein) Sinn sich (dessen) besinnt, wieder herrichten [ou wegnehmen], (sein) höchstes Gut - wird (doch) auf den Befehl eines Allherrschers - (und mag er) selbst ein Teufelstyrann (sein) - eines Teufelskopfabschlägers, eines hurtigen, eines siegreichen, unbesiegbaren, der (da) befiehlt, eine Strafe zu vollziehen, diese alsbald vollzogen, (auch) wenn er (sie) im Zorn befiehlt ! - ? (Einem, der seinen) Sinn selbst (wenn dieser der) eines (bisher wegen solcher Handlung) von Miθra Gehassten (und deshalb) nicht Erhörten (ist), zur Ruhe bringt durch gutes Hinhören auf Miθra [ou selbst (wenn dieser der) eines (bisher wegen des Unterlassens solcher Handlung) von Miθra Erhörten, (weil) nicht gehassten (ist), in Aufruhr bringt durch Nicht - Hinhören auf Miθra]".

3.1.10. daēum.jan- "qui tue le daēuua".

V.19,40 - ātrəm vāzištəm frāiiazaēša daēum.janəm spəṇjaγrīm "Offrez le sacrifice au feu vāzišta, qui tue le démon Spəṇjaγri" [1].

C'est une attestation incontestable, à l'Acc. sg., d'un composé daēum.jan- "qui tue le daēuua".

3.1.11. vārənjan- , nom d'un oiseau de proie.

(Voir p. 318).

3.1.12. vīra (vīrəṇ)-jan- "qui tue les hommes".

Nous en avons deux attestations au N. sg. :

Yt.14,37 - nōiṯ satəm jaiṇti vīraja "Le tueur d'hommes n'en tue pas cent" [2].

Aog.78 - pairiθβō bauuaiti paṇtå yim ažiš pāiti gāustauuå aspaṇhāδō vīraṇhāδō vīraja anamarždikō "Franchissable est le chemin que protège un monstre puissant comme une vache qui maltraite les chevaux, qui maltraite les hommes, qui tue les hommes, impitoyable".

Une, enfin, au G. sg., au Yt.13,136 :

sāmahe kərəsāspahe gaēsaoš gaδauuarahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide ... paitištātəe gaδahe frakərəstō.frasānahe simahe vīrəṇjanō anamarždikahe "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i de Sāma Kərəsāspa, bouclé, porteur de massue, saint ... pour s'opposer au brigand créé pour la destruction, monstrueux, tueur d'hommes, impitoyable".

Tous ces exemples sont réguliers et ne posent pas de problèmes essentiels. Les désinences sont régulières. Le composé connaît encore un équivalent védique : vīrahán- n'est attesté qu'à partir des Brāhmaṇas, mais RV I 91, 19 contient le négatif ávīrahan- :

suvīró 'vīrahā prá carā soma dúryān "Ayant de bons hommes, n'étant pas tueur d'hommes, entre, ô Soma, dans les porches".

Il semble que vīra- soit pourvu d'une désinence d'Acc. sg. au Yt. 13,136, mais on ne voit aucune raison précise à une alternance vīrajan-/

1. Sur le nom propre spəṇjaγri-, voir Humbach (II 64). Le premier terme est spən "le salut" (cf. spən, spəṇta-, spənuuaṇt-) et le second est identique au véd. jághri- "qui éclabousse".

2. Le Yt.14,37 est très obscur. Aussi vīraja a-t-il été contesté. Herzfeld (ApI 207) fait de vīraza le N. sg. de virāzan- "qui met en rang, le centurion". Friš (ArchO 19, 1951, 503) lit aussi +virāza et y reconnaît une racine rāz "aller" (v.-sl. laziti).

vīrəṇjan- [1]. On ne peut conclure qu'à une incohérence.

3.1.13. hakərəṯ.jan- "qui tue d'un coup".

Yt.14,15 - ahmāi puxδō ājasaṯ vazəmnō vərəθraγnō ahuraδātō hū.kəhrpa varāzahe ... hakərəṯ.janō "A lui vint pour la cinquième fois en se mouvant Vərəθraγna créé par Ahura, sous la forme d'un sanglier ... qui tue d'un coup".

3.1.14. hazaŋra.jan- "qui en tue mille".

Ce composé est répété quatre fois au V.13 dans des phrases presque semblables (1, 2, 5 et 6). Voici la première :

kaṯ taṯ dąma spəṇtō.mainiiauua aētaŋhąm dāmanąm yōi həṇti spəṇtahe mainiiəuš dąma dātəm vīspəm paiti ušåŋhəm ā hū vaxšaṯ hazaŋraja aŋrō. mainiiuš paiti.jasaiti "Quelle est cette créature de Spəṇta Mainiiu, parmi ces créatures qui sont toute la création créée de Spəṇta Mainiiu, qui va de l'aube au coucher du soleil, tuant mille d'Aŋra Mainiiu" [2].

La phrase contient plus d'une incohérence. La principale se manifeste à propos du genre de dąman- : kaṯ taṯ dąma suppose le neutre, spəṇtō. mainiiauua aētaŋhąm le féminin et yōi le masculin. Le dictionnaire de Bartholomae contient lui-même une autre incohérence. Il fait de kaṯ taṯ dąma spəṇtō.mainiiauua un nominatif et de son épithète hazaŋraja un accusatif. Il s'agit d'une inadvertance ou d'un flottement dû au fait que la phrase suivante, en une nouvelle irrégularité et sans raison apparente, introduit la réponse à l'accusatif : "le chien sauvage à la tête effilée, le hérisson". spānəm sīždrəm uruuīsarəm yim vaŋhāparəm.

1. Nous n'avons pas traité ici de vārəjan-, vārəṇjan- qui, au moins en apparence, présente le même phénomène. Ici cependant, l'interprétation de la forme du premier terme se heurte aux incertitudes de l'étymologie. La nasale fait-elle partie du radical (Humbach) ou a-t-elle aussi une origine désinentielle (Benveniste) ? Voir p. 318.

2. aŋrō.mainiiuš est d'une interprétation difficile. On trouve son pendant, spəṇtō.mainiiuš, en même position à la phrase 5 et 6. Bartholomae suppose deux adjectifs spəṇtō.mainiiu- "qui appartient à Spəṇta Mainiiu" et aŋrō.mainiiu- "qui appartient à Aŋra Mainiiu". Cependant, l'absence de toute dérivation depuis le nom même de la divinité ne laisse pas de surprendre. On s'interroge aussi sur le cas, de toute manière, incorrect. Peut-être s'agit-il d'une faute pour, respectivement, +spəṇtō.mainiiauua et +aŋrō.mainiiauua. La confusion graphique entre [illegible] et [illegible], sans être particulièrement aisée, n'est pas impossible. On aurait affaire aux mêmes adjectifs thématiques que précédemment, à l'Acc. pl. nt., apposés à hazaŋra°. Mais ceci n'est qu'une hypothèse très vague.

De toute manière, hazaŋraja doit être tenu pour un N.-Acc. nt. sg..

3.1.15. *zərəδ-jan- "qui frappe le coeur".

L'Aog.57 contient une phrase dont les deux derniers mots ont été particulièrement corrompus :

āat̰ mraot̰ ahurō mazdå frakərəstō astō.viδōtuš zirijå apairiaiiō

"Alors Ahura Mazdā dit : "Astō.Viδōtu a été créé comme celui qui frappe le coeur, qu'on ne peut éviter"."

Les trois manuscrits de Geiger donnent chacun une leçon différente : A : zirijå, B : zaražå, C : zirajå.

Nyberg (JA 1931 45) restitue *zairiiajan- "qui tue le vieillard". Duchesne-Guillemin (JA 1936 250) accepte cette signification qui a pour elle le bénéfice de la logique, mais fait remarquer que zari° ne peut être la forme compositionnelle de *zairiia- pour lequel on attendrait *zaire°, de la même manière que nairiia- "viril" fait naire°. Par contre, zari° serait correct pour zaraṇt- "vieillissant". C'est ainsi analysé que se justifierait le composé +zarijan- "qui tue le vieillard".

L'hypothèse de Duchesne-Guillemin est plausible, mais elle donne peut-être au mot une signification trop restrictive. Selon Gershevitch (FSTaqizadeh 81 sq.), zaraδa° vaut pour +zraδa°, qui s'explique par une racine *zrad attestée dans le véd. hrādúnī- "la grêle". Mais la formation du mot védique n'est pas claire et il est malaisé d'analyser la forme brute zaraδaγniiāica.

Karl Hoffmann me dit que le V. 1,14 donne peut-être la solution :

aδa taēcit̰ uzjasəṇti yā mərənciiāica zaraδaγniiāica xštąmicatca maδaxaheca tūn "Ainsi ceux-là se lèvent qui, pour la mise à mort et le fait de frapper le coeur ..." (1).

Ce passage, que l'on considère le plus souvent comme une glose - voir Christensen (Vd 40) - parce qu'il rompt la stricte ordonnance des phrases du premier chapitre du Vīdēvdāt, n'en atteste pas moins avec sûreté un abstrait zaraδaγniia- "le fait de frapper le coeur", qui laisse penser qu'on pourrait restituer, dans l'Aogəmadaēca, un adjectif *zərəδ-jan- "qui frappe le coeur". Mais cette discussion ne vaut que dans la mesure où les leçons des manuscrits pazends paraissent préférables à celle des manuscrits pehlevis (D, Rb), qui transmettent l'inexplicable zī frasā.

1. xštąmicatca maδaxaheca tūn est inidentifiable. yā est déjà une corruption grave. Les deux premiers mots évoquent respectivement ahąxšta- "innombrable" et maδaxa- "la sauterelle".

3.1.16-17. xruuijan- "qui frappe d'une manière sanglante" et
apaitijan- "qui ne tue pas le mari".

Ces deux composés ne sont pas parfaitement assurés. xruuiγnī- fait partie d'une énumération de noms de démones, au V.11,9 : pərəne xruuiγni "Je combats Xruuiγnī". J'ai déjà attiré l'attention sur deux noms de cette énumération, mūiδī- et būiδī- en signalant les difficultés propres à ce passage. Il faut ajouter que xruuiγni est en plus fort mal transmis:

xruuiγ... ī	K1a
xruuiγne	Ml3 B1 M3.2 P2
xruuīγne	L4
xruuiγnū	Br1 B2
xrūiγnū	L2 K10
x^viγnu	Jp1 Mf2

On peut certes parier pour xruuiγni : °γne est une variante fréquente de °γni, la différence n'est pas grande entre les signes ū et ī. Il n'empêche : deux bons manuscrits, Jp1 et Mf2, proposent la leçon inquiétante x^{v}iγnu. On s'accorde, en bonne méthode, à rejeter la "lectio absurdior", mais l'absurde est la règle dans les listes de noms propres de l'Avesta.

Si xruuiγnī- est authentique, on peut aisément l'analyser en xruui-γn-ī-. xruui°, qui figure au premier terme d'un autre composé, xruui-dru- "à l'attaque sanglante", est la forme compositionnelle de xrūra- "sanglant". °γnī- est le féminin du nom-racine °jan- "qui frappe".

La forme apaitiγni figure dans le FrD.7, qui est complètement incompréhensible (voir Darmesteter, ZA III 152 sq.). C'est donc de manière arbitraire qu'on proposera d'y reconnaître apaitiγnī- = véd. ápatighnī- "qui ne tue pas le mari".

Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 5 sq. et 387 sq.) signalent quelques exemples de motion du nom-racine à sens d'agent en second terme de composé et remarquent que cette motion est particulièrement fréquente pour le nom-racine °hán-. L'existence de l'av. xruuiγnī- fonderait-il une particularité indo-iranienne ? Ce n'est pas sûr. Il semble que la motion, en av., soit réservée aux noms propres daeviques : mūiδī-, būjī-, būiδī- et xruuiγnī- s'opposent au nom de la sainte fraŋhād-.

3.1.18. vərəθrajan- "qui abat l'obstacle, victorieux".

La forme à premier terme décliné vərəθrəm.jan- n'est attestée qu'une fois et représente l'unique mention gâthique du composé (Y.44,16). Voir p. 140 sur son authenticité.

Ce composé très fréquent, équivalent du véd. vṛtrahán-, fournit un éventail très large de formes déclinées, qui nous permet de dresser un tableau relativement étoffé de la flexion de °jan- [1]. Seuls l'Acc. et le G. pl. ne sont pas attestés pour vərəθrajan- :

	Sg.	Pl.
N	°ja , °jå	°janō
Acc.	°janəm	°janō
I	-	-
D	°γne	-
Abl.	°γnat	-
G	°γnō , °janō	°γnąm
L	-	-
V	-	-

1. Nominatif singulier.

Le N. sg. est représenté par deux formes, °ja et °jå, dont il est intéressant d'étudier la répartition.

°ja : aspavīraja (Yt.10,101), aṣ̌auuaja (Y.65,8 et Yt.10,2), kamərəδaja (V.4,49), vīraja (Yt.14,37, Aog.78), hazaŋraja (V.13, 1, 2, 5 et 6) [2], vərəθraja (Y.2,7, Y.57,1, Vr.15,3, Vr.16,1, Yt.13,129, Yt.19,7, V.19,40, Az.6) et son attestation gâthique vərəθrəm.jā (Y.44,16).

°jå : +aēuuajå (Aog.80), *zərəδ-jå (Aog.57) et vərəθrajå (Y.9,16 et 20, Y.57,3, 14 et 22, Y.58,4 [3], Yt.5,1, Yt.14,17, Az.2).

C'est °ja qui est, de toute évidence, la forme la plus ancienne, puisqu'elle correspond au N. sg. véd. °há. Mais elle n'est pas non plus étymologique : Wackernagel (AiGr III 238) a montré que cette désinence était elle-même secondaire et qu'elle avait été adoptée des thèmes dérivés en -an-, classe nombreuse et cohérente. L'av. confirme ainsi l'ancienneté d'une analogie qui remonte aux temps indo-iraniens.

L'introduction du N. sg. °jå est un phénomène purement avestique. Qu'est-ce qui a pu motiver son apparition ? Sans doute faut-il y voir,

---

1. Une seule attestation de vərəθrajan- pose un problème morphologique insoluble : vərəθrājanō au FrW. 9,1. Nous citons cette phrase p. 251. Elle est trop désordonnée pour qu'on en tente une explication sûre. On est cependant tenté de croire qu'il s'agit d'un N. sg., donc qu'il s'est produit une thématisation secondaire.

2. Le cas de hazaŋraja est bien sûr particulier, puisqu'il s'agit d'un neutre.

3. Pour le Y.58,4, Geldner et Bartholomae donnent vərəθrajā, mais l'accord des manuscrits J2 et K5 impose une correction +vərəθrajå, comme l'a bien vu Kuiper (Notes 83). Il faut noter que toutes les autres attestations sont certaines.

avec Bartholomae (Grdr 114) et Wackernagel (AiGr III 239), une analogie avec la déclinaison des noms-racines qui se terminent par une nasale, mais reposent sur le degré zéro d'une racine seṭ. Nous savons (p. 106) que ces derniers sont bien attestés en véd. et en av. avec, par exemple, respectivement gośā́- et fšušā-. Quoique la déclinaison de ces dérivés ait elle-même subi diverses réfections secondaires, elle devait primitivement être la suivante :

N. sg. *sn̥ə-s > *sāh

Acc. sg. sn̥ə-m̥ > *sanam

La congruence des Acc. a dû entraîner, en av., celle des N. et amener, pour °jan-, la désinence nominative -å. On ne peut dire que ce phénomène ait été homogène : la fréquence de °ja est là pour témoigner qu'il eut, au contraire, peu d'extension.

Il est, par ailleurs, significatif que seul vərəθrajan- le présente avec quelque fréquence. Et il n'est pas inutile de remarquer que les deux composés, à l'exclusion de vərəθrajan-, qui attestent une désinence -å sont +aēuuajan-, *zərəδ-jan-, c'est-à-dire deux noms de l'Aogəmadaēca [1].

J'ai signalé (voir p. 51) les caractéristiques perses de ce texte. D'autre part, vərəθrajan- est un mot fréquent, qui a pu être abrégé dans le cours de la tradition. La désinence °å a-t-elle été introduite à une époque tardive, d'après la tradition orale parallèle qui, comme K. Hoffmann l'établira dans son livre sur l'archétype sassanide, appartient à l'Iran occidental ? Ceci suggère que le N. sg. °jå a été introduit tardivement et à partir des dialectes occidentaux.

Cette interprétation, renouant avec celle de Bartholomae et de Wackernagel, va évidemment à l'encontre de celle de Kuiper (Notes 83 sq.). Pour ce dernier, le N. sg. °jå est un archaïsme de l'av., qui a conservé avec lui la vieille désinence indo-iranienne. On sait déjà que nous touchons ici à un ordre de faits où les arguments font cruellement défaut (p.108). On ne peut justifier une interprétation que par la cohérence interne des évolutions linguistiques qu'elle postule. Il me paraît significatif que la seule attestation gâthique de °jan- soit un N. sg. °jā qui correspond au véd. °há. °jå est réservé, sporadiquement, à l'av. récent et, en av. récent, aux mots susceptibles de s'être entachés de persisme.

2. Accusatif singulier.

L'Acc. sg. °janəm est régulier. C'est la forme qu'on attend à côté du véd. °hanám. On a kamərəδō.janəm (Yt.10,26), daēum.janəm (V.19,40), vərəθrājanəm (Y.54,2 et G.1,6).

---

1. L'Aogəmadaēca contient aussi le N. vīraja.

3. Datif singulier.

Le D. sg. °ɣne est pareil au véd. °ghné. Il est représenté en av. par deux attestations de vərəθraɣne :

Vr.11,1 - ahurāi mazdāi haoma āuuaēδaiiamahī yat̰ uzdātəm səuuištəm vərəθraɣne frādat̰.gaēθāi yat̰ huxšaθrāi ašaone yat̰ ratuxšaθrāi ašaone "Nous vouons à Ahura Mazdā les Haomas bien grandis, très bénéfiques pour la croissance victorieuse des troupeaux, qui ont un bon pouvoir pour le juste, qui ont un pouvoir de ratu pour le juste".

Vr.15,2 - (ahurō mazdå) yō nå ištō yasnaheca haptaŋhātōiš frauuā-kaēca ... vərəθraɣne ašaone anapiiūxδe anapišūte "(Ahura Mazdā) à qui nous sacrifions pour la récitation du Yasna Haptaŋhāiti ... victorieuse, sainte, sans intercalation ni lacunes" (1).

4. Ablatif singulier.

L'Abl. sg. vərəθraɣnat̰ (Y.26,10, Y.59,28 et Yt.19,89) est conforme à la tradition avestique qui, partout, a généralisé la désinence -at̰ dans la déclinaison des noms-racines et des noms athématiques en général, l'opposant à la désinence -āt̰ des noms thématiques. Cette divergence avec le véd., qui a une désinence commune au G. et à l'Abl., est régulière.

---

1. Ces deux phrases, et spécialement la première, permettent d'expliquer une irrégularité de la conjugaison de vərəθraɣna- au Y.68,2 : xšuuīdaēca azūtaiiaēca māuuaiiaca zaoθre paiti.jamiiå dasuuarə baēšaziiāica fradaiθe varədaθāica +hauuaŋhe ašauuastāica haosrauuaŋhe huruniiāica vərəθraɣne frādat̰.gaēθāica "Pour le lait et pour l'oblation, viens à moi, ton zaotar, pour la santé et la guérison, pour la croissance et l'accroissement, pour la prospérité et la sainteté, pour la gloire et la bonne force vitale, pour la victoire et la croissance des troupeaux".

Il semble que la désinence athématique de vərəθraɣna- soit due aux effets conjugués de deux faits. D'une part, le Y.11,1 révèle l'existence d'une expression vərəθrajan- frādat̰.gaēθā- "la croissance victorieuse des troupeaux" qui a pu influencer le couple de noms abstraits du Y.68,2 ou s'y substituer. D'autre part, il semble qu'on ait été fidèle, fût-ce aux dépens de la grammaire, au système d'une énumération de noms abstraits groupés par couples, de telle manière que le premier est un thème consonantique et le second un thème vocalique. Cette répartition s'est imposée là même où elle rompait avec la grammaire : fradaiθe, de fradaθa-, en est un autre exemple. Bartholomae fait de fradaiθe et vərəθraɣne des locatifs, mais c'est plutôt un cas de substitution accidentelle de la désinence athématique à la désinence thématique, due au système de l'énumération et, en ce qui concerne vərəθraɣne, à l'influence d'une expression authentiquement athématique.

5. Génitif singulier, nominatif pluriel, accusatif pluriel.

Le G. sg., le N. pl. et l'Acc. pl. sont semblables : °janō. Cette forme n'est étymologique que pour le N. pl., qui présente normalement le degré plein. Ces trois cas, à l'origine pareils par la désinence, mais distincts par le degré du radical, ont été finalement confondus comme ils le sont pour tout nom-racine qui ne repose pas sur une apophonie.

Le G. sg. est attesté avec kamərəδō.janō (Y.57,33, Yt.10,109), gaojanō (V.7,27), vīrəṇjanō (Yt.13,136), hakərət̰.janō (Yt.14,15) et vərəθrājanō (Y. 1,7).

Il convient de remarquer que la forme originale de G. sg. avec un degré zéro, vərəθraɣnō, apparaît au Yt. 19,95 :

aŋhe haxaiiō frāiieṇte astuuat̰.ərətahe vərəθraɣnō "Alors s'avancent les amis du victorieux Astuuat̰.ərəta".

Ce témoignage enseigne que le nivellement n'avait pas entièrement fait son oeuvre à la date de composition de l'Avesta, mais que, sans doute, il achevait de s'imposer.

Le N. pl. : amaēnijanō (Yt.13,53), ašəmnō.janō (Yt.10,40[2]), haiθīm.ašauua.janō (Yt.10,38 et 45) et vərəθrājanō (Y.70,4, Yt.13,38).

Il faut ajouter à cette liste les quatre attestations de l'expression haθra vāta vərəθrājanō. Pour le Yt.10,9, 12,4 et 13,48, Bartholomae enseigne que vərəθrājanō s'est abusivement substitué à la forme de l'I. sg., qu'il postule au Yt.13,47 (haθra vāta +vərəθrājana) :

ātaraθra fraorisiṇti uɣrå ašāunąm frauuašaiiō haθra miθrāca rašnuca uɣraca dāmōiš upamana haθra vāta vərəθrājanō

Si elle était authentique, la forme vərəθrājana témoignerait d'une extension irrégulière du degré plein à un cas qui est représenté en véd. par °ghnā́. Or les manuscrits donnent :

°jana F1 Pt1 E1 L18 P13

°janō Mf3 K13.14.38 H5 W3 J10

L'accord de J10 et des manuscrits iraniens est impérieux : comme le montre Thieme (BSOAS 23, 1960, 266 sq.), il faut restituer la leçon haθra vāta vərəθrājanō qui est par ailleurs la lectio difficilior et qui n'est concurrencée qu'au Yt.10,9, 12,4 et 13,48 :

Yt.10,9 - ātaraθra fraorisiieiti miθrō yō vouru.gaoiiaoitiš haθra vāta vərəθrājanō haθra dāmōiš upamanō "Vers lui se tourne Miθra aux vastes droits de pâtures avec les vents victorieux, avec Dāmōiš Upamana".

Yt.12,4 - aētat̰ tē jasāni auuaŋhe azəm yō ahurō mazdå ... haθra vāta vərəθrājanō haθra dāmōiš upamanō haθra kauuaēm x^varənō haθra saoke

mazdaδāite "Alors je viendrai à ton aide, moi, Ahura Mazdā ... avec les vents victorieux, avec Dāmōiš Upamana, avec le xᵛarənah des kauuis, avec la prospérité créée par Mazdā".

Sauf saoke mazdaδāite, qui ne peut rien représenter, tous les éléments de ces énumérations figurent au N.. Il ne peut en être autrement de vāta vərəθrājanō.

Le Yt.13,47 et 48 sont moins convaincants, puisque les termes de miθrāca rašnuca uγraca dāmōiš upamana sont des instrumentaux (ce dernier au N. en 48). Mais on ne peut y voir qu'une incohérence et analyser vāta vərəθrājanō comme un N. pl.. On a heurté ici haθra adv. contre haθra prép..

L'Acc. pl. n'est attesté que par aṣ̌auuajanō au Yt.10,76.

6. Génitif pluriel.

Le G. pl. n'apparaît qu'une fois : aṣ̌auuaγnąm au Y.61,4. C'est la forme attendue à côté du véd. °ghnā́m.

Les dérivés avestiques de °jan- confirment donc ce que nous savions par le véd. : ce nom-racine reposait primitivement sur une alternance entre le degré zéro et le degré plein. L'av. est moins archaïque ici que le véd. : il a permis qu'une réfection secondaire, en confondant G. sg., N. pl. et Acc. pl., voile l'ancien état de la flexion et amorce une liquidation de l'apophonie.

Une attestation sur deux du composé amaēnijan- de Bartholomae est en fait thématique (voir p. 147), et deux sur trois de vārə(n)jan- (voir p. 318). On ne peut faire confiance non plus à xrafstrajan- du Wörterbuch. Ses deux attestations sont celles d'une forme xrafstraγnəm, l'une en fonction accusative (V.18,2), l'autre en fonction nominative (V.14,8). Le degré zéro indique qu'il ne peut s'agir d'un nom-racine, tandis que le V.14,8 suggère que c'est un nom neutre. Il apparaît qu'un dérivé thématique xrafstraγna- "qui tue la vermine" a pris le genre neutre en se substantifiant pour désigner un instrument. Sur ce phénomène, voir Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 98).

Bartholomae (Wb 1344), d'après Reichelt (WZKM 15, 1901, 166), ramène à un thème vaδaγan- les deux formes de N. sg. vaδaγanō (V.19,6) et vaδaγa (F.8). Le contexte du V.19,6 est sans intérêt, puisqu'il s'agit du nom propre d'un ennemi des Mazdéens. Si on veut ramener ces deux formes à un même thème, on doit supposer que le vaδaγa du F.8 est la forme régulière du N. sg. d'un thème en -an- et que le V.19,6 repose sur une thématisation secondaire. Il n'en reste pas moins qu'une fois le thème posé, l'analyse est pour ainsi dire impossible.

Duchesne-Guillemin (Comp 73) tente d'identifier, dans le premier terme, vaδa- "la massue" et, dans le second, le nom-racine °jan-. Cette

hypothèse se heurte cependant à un obstacle phonétique infranchissable : précédant chaque fois une voyelle, la gutturale initiale du second terme se serait palatalisée, et non spirantisée.

Klingenschmitt (FiO § 412) a résolu partiellement le problème. L'attestation de vaδaγa, au F.8, n'est pas claire. Le pehlevi traduit wγ (𐭥𐭢), omettant ainsi la consonne intérieure. De plus, il n'y a pas, dans tout le Farhang-i ōīm, un seul nom propre. Il semble qu'il faille corriger vaδaγa en ⁺vazaγa "la grenouille" et le pehlevi wγ, non en ⁺wtγ, mais en ⁺wzγ.

Le N. sg. vaδaγanō du V.19,6 ne peut donc logiquement qu'être ramené à un thème thématique vaδaγana-, où on reconnaîtra un métronymique en -ana- formé sur un nom propre *vaδaγā-, qui n'est pas analysable.

Que représente la forme sarəjā du Y.29,3 (ahmāi aṣ̌ā nōiṯ sarəjā aduuaēšō gauuōi paitī.mrauuaṯ "Il lui sera répondu avec Aṣ̌a : il n'y a pas de sarəjā dépourvu d'hostilité pour la vache") ?

On a donné de sarəjā bien des explications divergentes. Deux d'entre elles supposent un second terme °jan-. Bartholomae (ArFo III 32) analyse sar "foedus" + jan-. Enfin Humbach (IF 63, 1958, 214 sq.; II 14 et 98) y voit sar°- "la protection" (voir p. 391) et °jan- "qui abat" : "qui abat la protection".

Mais les faits sont tellement troubles que le scepticisme de Gershevitch (Mi 321) ne me paraît pas mal venu : "There is nothing to show that this word, on which so much depends, is a compound, an -an- stem, or even a noun".

(3.2. tan).

(3.2.1. hupairitan- " ? ").

Ce composé extrêmement obscur fait partie de l'énumération des noms de Vaiiu : hupairitą̊ nąma ahmi (Yt.15,46). La leçon hupairitą̊ est retenue par Geldner et acceptée par Bartholomae sur la base des manuscrits Pt1 et E1. F1 corrige hupərətą̊ en hupairitą̊. On trouve ailleurs: hupərətą̊ (K16), hū.pərətą̊ (J10) et hupərəštą̊ (K40). Il faut rappeler que le nom suivant, hupairispā-, témoigne aussi, dans sa transmission, d'une alternance entre -pairi- et -pərə- ou -parə- (1). Les leçons hupairitą̊ et

1. Voir p. 236.

hupairispą̊	F1 Pt1 E1
hū.pərəspą̊	J10
hupərəštą̊.təmō	K40
pairispą̊	M12

hupairispā̊, fort mal attestées, ne sont retenues que grâce à l'élimination des leçons concurrentes. Ces dernières sont en effet absurdes : hupairitā̊ et hupairispā̊ sont préférables dans la mesure où les autres ne peuvent rien représenter.

Cette réserve faite d'entrée de jeu, il faut bien risquer une analyse. On reconnaîtra aisément, en premier terme, hu et pairi. Pour rendre compte de °tā̊, Bartholomae avance prudemment une étymologie - "ganz unsicher" - par le verbe tan "tendre" qui est attesté deux fois avec le préverbe pairi, dans le sens de "retenir" (Y.19,7 et Y.71,15) :

pairi tē tanauua azəm yō ahurō mazdā̊ uruuānəm haca acištāt aŋhaot

"Je retiendrai, moi qui suis Ahura Mazdā, ton âme loin de la plus mauvaise existence".

pairi-tan ferait ainsi référence au mouvement des bras qui entourent un corps pour le retenir. Le véd. parí-tan "entourer" n'a pas connu une évolution semblable. La pauvreté extrême des attestations de l'av. et la divergence avec le véd. ne permettent pas d'attribuer de manière absolue le sens de "retenir" à pairi-tan. Ce doute et ceux que soulève l'étymologie de hupairitā̊ interdisent de souscrire aux conclusions de Wikander (Vayu 82) sur le rapport entre l'épithète hupairitan- et le rôle de Vaiiu comme dieu de la mort. L'action d'entourer aussi bien que celle de retenir, dans ce qu'elles ont de plus banal et de plus concret, peuvent aisément être attribuées au vent.

°tā̊, issu du thème °tan- que pose Bartholomae, ne s'explique pas nécessairement par tan "tendre". On peut le rapporter à un équivalent non attesté du véd. tan/stan "tonner". "Qui tonne bien tout autour" serait une belle épithète du vent d'orage. Ici, il faut admettre une ambiguïté fondamentale : rien ne permet de préférer une étymologie à une autre.

Il faut encore rendre compte de la forme de N. sg. °tā̊. On peut l'expliquer de trois façons :

1°) °tā̊ représente des racines tan ou stan de caractère seṭ. Dans ce cas, °tā̊ est parfaitement régulier pour *(s)tn̥ə-s, mais il eût fallu le faire figurer au chapitre 1.4.. Cette hypothèse est toutefois difficilement soutenable. Le caractère seṭ des racines védiques tan et stan ne paraît pas original : on verra la discussion chez Johanna Narten (Aor 127 sq. et 275).

2°) °tā̊ représente une racine aniṭ et est irrégulier pour *°ta. °tā̊ peut être une forme accidentelle due à l'influence de hupairispā̊ et on doit corriger en +hupairita.

3°) hupairitā̊ est à *hupairita comme vərəθrajā̊ est à vərəθraja. Rappelons-nous que l'Aogəmadaēca, texte en rapport étroit avec le culte de Vaiiu, contient les deux N. sg. +aēuuajā̊ et +zərəδ-jā̊. Est-ce un hasard si c'est le Yašt de Vaiiu qui atteste le N. sg. hupairitā̊ d'un thème hupairitan- ?

(3.3. man "penser").

(3.3.1. airiiaman-).

Il ne m'appartient pas de tenter de définir le sens exact de l'av. airiiaman- et du véd. aryamán- [1]. C'est un des problèmes les plus discutés de la science linguistique et mythologique dans le domaine indo-iranien : on sait que la controverse oppose les conclusions de deux ouvrages fondamentaux, Der Fremdling im R̥gveda (1938), de Paul Thieme, et Le Troisième Souverain (1949), de Georges Dumézil. Nous nous contenterons donc, après avoir résumé le problème sémantique, d'examiner la construction du mot.

Dans les Gāθās proprement dites, airiiaman- est un nom commun qui constitue un des éléments d'une suite de trois noms. Les deux autres sont x^{v}aētu- et vərəzəna- ou vərəzəniia- :

Y.32,1 - x^{v}aētuš ... vərəzənəm ... airiiamā
Y.33,3 - x^{v}aētū ... vərəzəniiō airiiamnā
Y.33,4 - x^{v}aētəuš ... vərəzənaxiiāca ... airiiamanascā
Y.46,1 - x^{v}aētəuš airiiamanascā ... vərəzənā
Y.49,7 - airiiamā ... x^{v}aētuš ... vərəzənāi

Au Y.40,4 (Yasna Haptaŋhāiti), haxəman- s'est substitué à airiiaman- :
x^{v}aētūš ... vərəzənā ... haxəmą

Benveniste (JA 1932 121 sq.) a mis ces mots en relation avec la série nmāna- "la maison", vis- "le village", zaṇtu- (ou šōiθra-) "la province" et daxiiu- "le pays", dont les termes désignent des entités territoriales d'extension croissante [2]. x^{v}aētu- désignerait la communauté du

1. Il vaut mieux signaler d'emblée qu'on ne peut ajouter d'autres termes à l'équation aryamán- = airiiaman-. Bailey (TPS 1959 78) écarte le persan ērmān "humble ?" avec Horn (Np 32) et Herzfeld (ApI 330 sq.), et l'ossète digor limän et iron lymän "l'ami" avec Abaev (Osjaz 165). Enfin, Georges Dumézil (oralement) rejette à présent tout rapprochement avec le nom du héros irlandais Eremon, prudemment signalé par Vendryes (MSL 20, 1918, 269 sq.).

2. Auparavant, Bartholomae, soutenu dans la suite par Nyberg (Rel 90, 271 et 442), voulait voir dans ces noms ceux de la communauté correspondant aux trois classes de la société (prêtre, guerrier, pâtre-éleveur) : x^{v}aētu- signifie "la lignée noble", vərəzəna- "la communauté des éleveurs", airiiaman- "la sodalité de prêtrise".

nmāna-, vərəzə̄na- celle de la vīs- et airiiaman- celle du zaṇtu-. Le cadre général de cette analyse, qui n'est guère contestable, est repris par Thieme (Mitr 79 sq.) qui modifie la dernière équation : dans le zaṇtu- vit l'airiiaman-, c'est-à-dire l'ensemble de ceux qui sont unis par des liens d'hospitalité. Dumézil (3. Souv 157) propose de reconnaître en x^{v}aētu-, vərəzə̄na- et airiiaman- non pas les noms d'entités géographico-sociales, mais, toujours en ordre d'extension croissante [1], des mots désignant trois modes de liaison entre les individus. x^{v}aētu- exprimerait l'appartenance à un groupe fondé sur la consanguinité, vərəzə̄na- l'appartenance à une communauté locale, airiiaman- l'appartenance à une même civilisation [2].

Dès lors, le nom propre aryamán-/*airiiaman- est, pour Thieme, celui de la divinité qui personnifie l'hospitalité, qui veille sur l'hospitalité et en protège les lois; pour Dumézil, celui du dieu qui représente et protège l'ensemble du corps social arya.

Depuis Saussure (Mém 220 n1), on considérait qu'aryamán- était un composé à second terme °mán-, nom-racine de man "penser". C'est ainsi que Wackernagel et Debrunner (AiGr III 267) analysent aryamán-. Thieme devait émettre l'idée qu'aryamán- était un dérivé en -man- d'aryá- "hospitalier". C'était sans insistance. Dumézil (3. Souv 131), qui déclare ne pas décider entre un dérivé et un composé, est accusé par Thieme (Mitr 78) de se référer implicitement à un composé en paraphrasant aryamán- de la manière suivante : "un homme senti et se sentant

---

(suite)
Andreas et Wackernagel (NGG 1931 323 sq.) ont bien vu que les trois mots désignaient des sphères territoriales d'extension croissante : airiiaman- est traduit par "Stammesgemeinschaft". Cette traduction - "Stammesgemeinschaft, Stammesfreund, Stammesverband" - est celle de Lommel (NGG 1934 103) et de Humbach (I 95 etc...). Plus tard, Lommel se rangera à l'avis de Thieme (1971 60), mais en avouant ses hésitations (ibid. 63).
Enfin, Schaeder (OLZ 43, 1940, 378) définit airiiaman- comme l'état de droit qui prévaut entre les membres d'une même tribu.

1. On remarquera que l'ordre de succession des trois mots n'est pas toujours le même dans le texte gâthique. Benveniste les classe néanmoins de la seule façon possible. Il est clair que x^{v}aētu- (*suai-tu-) est en rapport avec la famille et vərəzə̄na- (= véd. vṛjána-) avec le village. airiiaman-, quelle que soit sa signification, vient nécessairement en troisième place.
Insler (op. cit. 134 sq.) dresse trois séries parallèles au lieu de deux : dəmāna-, vis- et šōiθra-; x^{v}aētu-, airiiaman- et vərəzə̄na-; ptar- "le père", brātar- "le frère" et uruuaθa- "l'ami". airiiaman- passe avant vərəzə̄na- et correspond à vis- : il désignerait le clan, l'ensemble des personnes entre lesquelles s'établissent des liens de mariage, et aurait ainsi sensiblement le même sens que le v.-p. viθ- "la famille (royale)". La difficulté est de séparer vis- de vərəzə̄na-.

2. Ces hypothèses se fondent bien sûr sur l'analyse, divergente, que les deux savants font du véd. arí-, "l'étranger" pour Thieme, "l'étranger, mais de civilisation arya" pour Dumézil. Il n'est pas inutile de signaler que Renou (HistLS 26 et EVP I 20), et Minard (3. E II 170) souscrivent à l'explication de Thieme pour arí-.

arya, avec les suites actuelles ou virtuelles que comporte ce titre en fait de générosité et d'hospitalité, d'alliances matrimoniales, de solidarité rituelle, de sécurité dans les voyages." (ibid. 154). Thieme affirme alors avec fermeté qu'il s'agit d'un dérivé en -man-. Dorénavant, il faudra donc choisir entre le composé et le dérivé : Bailey (TPS 1959 78) [1] et Benveniste (Voc I 100) préfèrent le premier, Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 764), H.P. Schmidt (Prat 177) et Schlerath (Gnomon 43, 1971, 533) le second.

Le problème est embarrassant. Aucune hypothèse n'est exempte de difficultés et la flexion d'airiiaman- n'offre aucun indice :

N. sg.	airiiamā
I. sg.	airiiamnā
D. sg.	airiiamanāi
Abl. sg.	airiiamanas-cā
L. sg.	airiiamaini

Ces formes peuvent appartenir à un dérivé en -man- aussi bien qu'à un composé à second terme °man- soumis à une alternance entre le degré plein et le degré zéro [2]. L'Acc. sg. véd. aryamáṇam peut appartenir à un dérivé en -man- malgré la brièveté de la syllabe pénultième (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr III 266 sq.). Les difficultés sont ailleurs.

En dépit de ses efforts, Thieme n'est jamais arrivé à disculper le aryamán- du reproche d'être d'un type inusité. -man- dérive généralement des racines verbales. On remarquera que, si nṛmṇá- et dyumná- supposent bien *nṛman- et *dyuman-, nṛ́- et dyú- ont une valeur nominale, mais que ce sont des noms radicaux. Ce qu'il est impossible de prouver, c'est que -man- a pu être un suffixe secondaire, ce qu'il serait, de toute évidence, dans aryamán-. Le matériel fourni par Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 764) est tellement pauvre et d'un ordre si particulier qu'il

---

1. Bailey (ibid.) fait d'airiiaman- "celui qui prend soin de la prospérité", la racine ar qui se manifeste dans airiia° signifiant "procurer". Mais l'examen du matériel védique est insuffisant. Duchesne-Guillemin (RelIrA 175 n3) remarque à juste titre que c'est ignorer la distinction entre Aryaman et Bhaga.

2. Le D. sg. airiiamanāi et le L. sg. airiiamaini sont attestés, sans variantes, au V.22,7 et 13. Ce sont des formes évidemment secondaires dont le degré plein ne peut être pris en considération. On remarquera d'ailleurs la désinence thématique d'airiiamanāi : le véd. aryamṇé est régulier.
L'Abl. sg. airiiamanas-cā est attesté dans deux hémistiches de sept pieds : airiiamanascā nadəṇtō (Y.33,4) et pairī x^{v}aētə̄uš airiiamanascā (Y.46,1). La métrique indique clairement que airiiamanascā contient une voyelle épenthétique et vaut pour *airiiamnas-cā. Le degré plein n'est donc qu'apparent.

justifie moins le dérivé *aryamán-* qu'il ne suscite la plus grande méfiance : l'av. *afšman-* et le gr. *δαιτυμών* ne fondent pas à eux deux une règle grammaticale [(1)].

L'existence d'un composé *arya-mán-* ne se heurte pas à des objections aussi importantes. Néanmoins, l'hypothèse n'est pas apaisante. Tous les noms-racines usités en second terme de composé conservent le sens le plus obvie de la racine verbale et se comprennent de manière immédiate et évidente. Or, si °*mán-*, d'*aryamán-*, représente *man* "penser", il est nécessaire de l'interpréter. On entre ainsi dans le domaine des glissements sémantiques, voire des métaphores arbitraires. On dira que °*mán-* signifie "qui pense à", "qui se sent", "qui est senti", ...

Il est impossible d'exprimer une certitude, malaisé de prendre parti. Poussera-t-on le scepticisme jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes ? Fera-t-on d'*aryamán-*/*airiiaman-* un nom de divinité aussi mal analysable que l'est, mettons, *váruṇa-*, mais dans lequel l'étymologie populaire a tenu à faire apparaître *aryá-*/*airiia-* ? Nous sommes dans un domaine où le scepticisme même n'est pas facile et doit se fonder sur des arguments. Je ne les ai pas.

1. Selon Nyberg (Rel 239 n1) et Humbach (II 72 sq.) *afšman-* équivaudrait à *afsman-* "le vers". C'en est fait du seul mot indo-iranien où -*man-* serait suffixe secondaire.
Chantraine (Formation 173) cite *δαιτυμών* "qui participe au repas" avec quelques mots qui témoigneraient du suffixe -*μων* avec dérivé nominal. Les exemples sont rares et, apparemment, secondaires.

4. NOMS-RACINES AU DEGRE PLEIN.

4.1. NOMS-RACINES AU DEGRE PLEIN : THEMES CONSONANTIQUES A VOYELLE INTERIEURE BREVE.

4.1.1. *aṇc "montrer, manifester".

4.1.1.1. aṣ̌asairiiåṇc- "qui (se) manifeste (par) l'union avec Aṣ̌a".

Nom propre attesté au Yt.13,114 : *aṣ̌asarəδahe aṣ̌asairiiąš aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide* "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Aṣ̌asarəδa, fils de Aṣ̌asairiiaṇc".

Kuiper (IIJ 8, 1965, 282 sq.) a montré qu'il fallait analyser *aṣ̌a-sairiia- aṇc-*, -*aṇc-* n'étant pas le suffixe signifiant "tourné vers", comme le propose Bartholomae, mais le nom-racine de **aṇc* "montrer, manifester" [(1)]. Irrégularité peu surprenante dans le Yt.13, *aṣ̌asairii-åṇc-* figure abusivement au N. alors qu'on attendrait le G..

4.1.1.2. hunairiiåṇc- "qui (se) manifeste (par) la puissance virile".

L'Acc. sg. figure au Yt.10,102 :
(miθrəm ... yazamaide) hunairiiåṇcim raθaēštąm "(Nous sacrifions ... à Miθra) le guerrier qui (se) manifeste (par) la puissance virile".
Le G. sg. au Yt.8,13 :
raoxšnušuua vazəmnō narš kəhrpa paṇca.dasaŋhō xšaētahe spiti.dōiθrahe bərəzatō auui.amahe amauuatō hunairiiåṇcō "(Tištriia) se mouvant parmi les lumières sous la forme d'un homme de quinze ans, brillant, aux yeux clairs, grand, très puissant, pourvu de puissance, qui (se) manifeste

1. Voir *aṣ̌ahiiā ... sairī* (Y.35,8).

(par) la puissance virile".

Ici encore, alors que Bartholomae hésitait, Kuiper (Vāk 2, 1952, 63 sq.; IIJ 8, 1965, 282 sq.) a proposé une analyse hunairiia- anc-[1].

4.1.2. aoj "parler".

Deux prétendues attestations d'un nom-racine de aoj "parler" ne peuvent être retenues.

Bartholomae relève, au Y.32,7, un inf. aojōi qui lui paraît relever de la racine verbale représentée par le véd. ūh, ūhati "mouvoir, mettre en mouvement". Il donne la même étymologie au second terme du composé paitiiaogət que nous étudions ci-dessous, et nous verrons à ce propos combien est aléatoire l'existence d'un équivalent de ce verbe en av.

Andreas et Wackernagel (NGG 1931 328 sq.), suivis par Benveniste (Inf 64), proposent raisonnablement une étymologie par aoj "parler". aojōi serait le D. sg. du nom-racine en fonction d'inf. à valeur impérative. Mais cette hypothèse est moins satisfaisante que celle de Humbach (II 34) qui y reconnaît la 1ère sg. prés. Ind. M. de aoj "parler" :

aēšąm aēnaŋhąm naēcīt vīduuå aojōi hādrōiiā "De ces péchés, je déclare, par ma volonté d'atteindre le but, n'en connaître aucun".

Bartholomae pose encore un nom-racine miθō.aoj- "falschlich redend" pour rendre compte de la forme miθō.aojåŋhō du Yt.19,95 :

aŋ́he haxaiiō frāiieṇte astuuat̰.ərətahe vərəθraγnō humanaŋhō huuacaŋhō hušiiaoθnåŋhō hudaēna naēδa.cit̰ miθō.aojåŋhō aēšąm xᵛaēpaiθiia hizuuō

Il est difficile d'admettre que miθō.aojåŋhō soit le N. pl. d'un nom-racine. Duchesne-Guillemin (Comp 56) relève cette incohérence et préfère poser miθō.aoja-, pour lequel la désinence serait justifiable. Par la même occasion, il trouve une autre attestation de ce composé en corrigeant miθrō.aojaŋhō, au Yt.10,104, en +miθō.aojaŋhō :

(miθrəm ... yazamaide) yeŋ́he darəγācit̰ bāzauua fragrəβəṇti +miθō.aojaŋhō "(Nous sacrifions ... à Miθra) dont les deux longs bras saisissent ceux qui ont une parole pervertie".

Ici, Bartholomae n'avait pu se décider : il explique le mot soit par une faute pour +miθō.aojah- "falsche Rede führend", soit par une haplologie de *miθrō.draojah- "den Miθra betrügend" [2].

1. Les hypothèses de Kuiper ont été acceptées par Schmitt (Prat 136).

2. Gershevitch (Mi 253) choisit la fidélité à l'édition de Geldner, conserve la leçon miθrō.aojah- et traduit par "applying force against the contract". L'existence d'un tel composé serait surprenante : le rapport syntaxique unissant les deux termes est particulièrement complexe et, en tout cas, inusité.

L'hypothèse de Duchesne-Guillemin se heurte à deux obstacles infranchissables : un composé thématique miθō.aoja- n'est pas acceptable, puisque la consonne palatale de la syllabe finale ne l'est pas. De plus, pût-il même exister, on voit mal comment il aurait pu former, au Yt. 10,104, un Acc. pl. +miθō.aojaŋhō dont la désinence ne peut même pas être celle du N. pl..

Il paraît préférable de poser, pour les deux passages, un composé miθō.aojah-. Que les manuscrits livrent miθrō° pour miθō° ne peut surprendre dans le Yašt de Miθra. L'absence d'une seule leçon correcte non plus, puisque tout se réduit à une confrontation entre J10 et la famille de Fl. Quant à la désinence irrégulière -åŋhō, pour -aŋhō, au Yt.19,95, dont la transmission n'est pas meilleure, il faut l'attribuer à l'influence de hušiiaoθnåŋhō. Une correction +miθō.aojaŋhō s'impose.

Le second terme du composé miθō.aojah- est susceptible de deux analyses différentes. On peut y voir soit aojah- "la puissance", qui est très fréquent en av., et traduire par "qui a une puissance pervertie", soit le dérivé en -ah- de aoj "parler". *aojah- correspondrait au véd. óhas- et au gr. εὖχος. Les contextes peuvent admettre les deux significations. Le Yt.10,104 est à ce point de vue sans exigences. Mais le Yt.19,95, avec hizuuō, nous incite à faire choix de la seconde solution. L'existence des composés miθaoxta- "dit faussement" et miθahuuacah- "aux paroles fausses" est une confirmation.

Pour en finir avec le Yt.19,95, il faut commenter le prétendu désordre casuel : l'I. sg. xᵛaēpaiθiia caractériserait, selon Bartholomae, le L. sg. hizuuō. Il y aurait non seulement désordre, mais hizuuō serait encore un L. sg. anormal. On peut aisément faire l'économie de ces irrégularités : il suffit d'admettre que xᵛaēpaiθiia et hizuuō sont des N. pl., que +miθō.aojaŋhō se rapporte à hizuuō, non à haxaiiō. On traduira : "Les amis du victorieux Astuuat̰. ərəta se sont avancés avec l'esprit bon, la parole bonne, l'action bonne, la religion bonne, et leurs propres langues n'ont pas une parole pervertie".

4.1.2.1. paitiiaoj- "qui répond, qui riposte".

La forme paitiiaogət̰ apparaît au Y.46,8 :

yə̄ vā mōi yå gaēθå dazdē aēnaŋ́hē
nōit̰ ahiiā mā āθriš šiiaoθanāiš frōsiiāt̰
paitiiaogət̰ tā ahmāi jasōit̰ duuaēšaŋhā
tanuuə̄m ā yā īm hujiiātōiš pāiiāt̰
nōit̰ dužjiiātōiš kācīt̰ mazdā duuaēšaŋhā "Qui soumet mes troupeaux au mal, que la nocivité ne résulte pas pour moi de ses actes; en réponse,

que ceux-ci lui aillent avec haine sur le corps, qu'ils l'écartent de la santé, non de la maladie, tous, ô Mazdā, avec haine".

Voici une strophe gâthique particulièrement limpide. Le contexte suffit à ce qu'on soit assuré d'une signification "en réponse, en riposte". On a cependant divergé sur l'étymologie de paitiiaogəṯ. Bartholomae croit pouvoir l'expliquer par la racine correspondant au véd. ūh, ū́hati "mouvoir". Le nom-racine paitiiaoj- signifierait donc "mû contre". Cette étymologie ne peut être qu'erronée. ūh possède un verbal ūḍha-, attesté dans les Brāhmaṇas, dont la cérébrale aspirée est absolument incompatible avec la palatale qui ferme le mot avestique. Par ailleurs, selon M. Leumann (IF 57, 1940, 221 = KlSchr 315), ūḍha- est secondaire d'après le type gū́hati, gūḍhá- et ūh serait une forme annexe de vah (voir Whitney, Roots 13). Cette hypothèse exclut aussi tout rapprochement avec °aoj-. Autre argument : ūh, ū́hati n'a pas d'équivalent connu en iranien.

Ces considérations nous amènent à préférer l'analyse de Humbach (II 70), qui fait intervenir la racine aoj "parler". Sans compromettre le sens, cette hypothèse est plus satisfaisante sur le plan de la phonétique et répond mieux aux données de l'av..

paitiiaogəṯ figure en premier terme du composé paitiiaogəṯ.ṯbaēšahiia- au Y.16,8 et au Yt.8,51 :

yazamaide ... auuaŋ̊hā pairikaiiāi paitištātaiiaēca paitiscaptaiiaēca paititarətaiiaēca paitiiaogəṯ.ṯbaēšahiiaēca "Nous sacrifions ... pour arrêter, liquider, vaincre, haïr en réponse cette sorcière".

Le second terme du composé est un dérivé en -iia- de ṯbaēšah- "la haine". Cette dérivation lui permet de prendre place dans une énumération de noms abstraits que, par commodité, nous avons traduits par des infinitifs. L'analyse du composé est malaisée. Rien ne permet de décider s'il s'agit d'un bahuvrihi à premier terme adverbial "qui a la haine en réponse" ou d'un composé à premier terme verbal régissant "qui répond à la haine" (1).

1. Selon Insler (op. cit. 188 sq.), paitiiaogəṯ tā est une graphie pour +paitiiaogətā, I. sg. accordé à duuaēšaŋhā de *paiti-yuxta- "reyoked, reverting". °yuxta- est devenu °yaogəta- sous l'influence de la forme verbale yaogəṯ, paitiiaogəṯ.ṯbaēšahiia- a été modelé sur l'attestation gâthique.
Cette hypothèse n'est pas convaincante : yaogəṯ (Y.44,4) n'apparaît pas dans la même Gāthā. *paiti-yuj ne figure dans aucun texte connu et prati-yuj n'a le sens de "rembourser (une dette)" qu'en sanscrit classique (Monnier-Williams 669). Une finale °gəṯ peut certes paraître embarrassante, voire invraisemblable. Mais, paitiiaogəṯ éliminé, il reste bərəziiaogəṯ, ašiš.hāgəṯ et ārmaitiš.hāgəṯ, pour lesquels aucune solution de cet ordre ne peut être entrevue.

4.1.2.2. bərəziiaoj- "qui parle haut".

bərəziiaoj- est mentionné au V.8,100 et 103 :

V.8,100 - tacaṯ paoirīm hāθrəm fraša aδāṯ tacōiṯ yaṯ dim kasciṯ aŋhəuš astuuatō aētaδa paiti auua.hištəe bərəziiaogəṯ vacō rāzaiiąn iδa iristahe tanūm auua hišta "Er soll das erste Hāθra weit laufen; weiter soll er dann laufen : sobald ihm irgend ein Mensch dort begegnet, soll er mit lauter Stimme den Ruf ergehen lassen : Ich bin hier an den Körper eines Toten herangetreten". (Bartholomae, ap. Wolff, Av 379).

V.8,103 - fraša aδāṯ tacōiṯ yaṯ dim nazdištəm auui nmānəmca vīsəmca zaṇtūmca daxiiūmca aētaδa paiti auua.hištəe bərəziiaogəṯ vacō rāzaiiąn iδa iristahe tanūm auua.hišta "Weiter soll er dann laufen; sobald er auf das nächste Haus und Dorf und Gau und Land dort stossen wird, (soll er) mit lauter Stimme den Ruf ergehen lassen : Ich bin hier an den Körper eines Toten herangetreten". (Bartholomae, ibid.).

Voici le contexte : l'homme qui s'est souillé au contact d'une charogne non encore attaquée par les chiens et les oiseaux devra accomplir un rite de purification - se laver à l'urine de vache -, puis parcourir autant de hāθra qu'il le faudra jusqu'à ce que quelqu'un veuille bien le purifier.

La clef de la traduction de Bartholomae réside dans la correction de auua.hištəe en +auua.hištāṯ. C'est pure conjecture : la tradition manuscrite ne comporte aucune variante. Karl Hoffmann me dit qu'il faut plutôt restituer une forme +auua.hitəe, devenue auua.hištəe sous l'influence d'auua.hišta. Il s'agit du D. sg. d'un nom abstrait auua.hiti- dont le sens, d'après le véd. áva-sā, doit être, en ordre d'extension croissante, "le dételage, l'arrêt, le repos, la libération". Reportons-nous, à titre d'exemple, à l'av. auuaŋhāna- et au RV III 53,20 :

svasty ā́ gṛhébhya āvasā́ ā́ vimócanāt "(Amène-nous) en sécurité jusqu'à la maison, jusqu'à la halte, jusqu'au dételage" (Renou, EVP XVII 94).

Si nous acceptons la correction +auua.hitəe (1), il n'existe plus de

1. +auua.hištāṯ est inspiré par la traduction pehlevie : (V.8,100) tcyt pltwm h'sl pr'c 'ḤL ḤN' tcyt ('MTš paṇca dasa krt ḤWH't) 'MT 'w' ʿLH kt'lc'y 'hw' ZY 'st'wmnd 'ytwn' ptylk BR'-YKʿYMWNyt PWN blnd lsšnyh gwbšn' 'y 'l'st' ('YK) 'ytwn' PWN ZK ZY lyst' tn' BR'-YKʿYMWNyt (ḤWHm). "Il doit courir un premier hāθra; ensuite il doit courir en avant (quand il doit avoir accompli le paṇca dasa); quand il se trouvera devant quelqu'un de la vie matérielle, d'une voix qui porte fort, il doit déclarer : j'ai été en contact avec le corps d'un cadavre". Mais il est normal que le traducteur pehlevi, à l'instar du copiste, n'ait plus compris la forme +auua.hitəe.

forme verbale qui justifie le N. sg. kascit̰ au V.8,100. Ce n'est pas surprenant : il n'y a pas de N. au V.8,103. Bartholomae était obligé de traduire +auua.hištāt̰ ici "stossen wird" en faisant abstraction de dim, là "begegnet" avec dim pour objet direct. La suppression de la forme verbale permet de retrouver le parallélisme qui doit exister entre les deux phrases : dim sera le dim "ohne erkennbare Bedeutung, hinter dem Relativ" relevé par Bartholomae, et kascit̰ un N. sg. agrammatical ou le contenu d'une parenthèse nominative.

Reste à analyser rāzaiiąn. Bartholomae est seul à croire en un inf.. Pour A. Grégoire (KZ 35, 1899, 96 sq.), c'est le N. sg. d'un part. prés. A.; pour Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 111) et Benveniste (Inf 20), c'est une 3ème pl. Subj. A.. Les deux hypothèses sont défendables au point de vue de la forme, mais rencontrent chacune une difficulté : un part. prés. ne peut servir de verbe à une subordonnée, on attend un verbe au singulier. Benveniste a prévu la dernière objection en montrant que, dans tout le passage, on passait sans aucune logique du sg. au pl.. Il s'agit d'abord des hommes qui doivent se purifier (V.8,97 : tā nara yaoždaiiąn aŋhən), puis d'un seul, accomplissant l'action qu'exprime ici tacat̰ et tacōit̰. De même, celui qu'il rencontre (kascit̰ aŋhēuš astuuatō) se multiplie lorsqu'il lui refuse son aide (V.8,103 : yezi dim nōit̰ yaoždaθrənte).

Nous voici donc en mesure de traduire :

"V.8,100 - Il doit courir un premier hāθra; qu'il coure plus loin encore jusqu'à ce qu'il puisse adresser la parole à haute voix à quelqu'un du monde osseux pour s'arrêter là : j'ai été en contact avec le corps d'un cadavre".

"V.8,103 - Qu'il coure plus loin encore jusqu'à ce qu'il puisse adresser la parole à haute voix vers la maison, le village, la province, le pays le plus proche, pour s'arrêter là : j'ai été en contact avec le corps d'un cadavre" (1).

Le contexte a obligé Bartholomae à expliquer bərəziiaogət̰ par aoj "parler". vacō rāzaiiąn impose cette analyse. C'est un argument de plus en faveur de l'explication que Humbach donne de paitiiaogət̰ : il est difficile d'admettre une explication séparée de ces deux composés.

Il faut maintenant éclaircir le problème du consonantisme final. Comme l'a bien vu Bartholomae, paitiiaogət̰ et bərəziiaogət̰ sont le N.-Acc. sg. nt. des noms-racines paitiiaoj- et bərəziiaoj-, caractérisés par

---

1. Cette traduction ne tient pas compte d'autres hypothèses émises au cours de l'argumentation. Le V.8,100, par exemple, peut être traduit : "Il doit courir un premier hāθra; qu'il coure plus loin encore jusqu'à ce qu'il puisse adresser des paroles à haute voix - quelqu'un du monde osseux - pour être libéré à cet endroit-là : j'ai été en contact avec le corps d'un cadavre".

l'absence de désinence. Ils assument donc de toute évidence une fonction adverbiale (1). Reste à définir la nature phonétique - ou graphique - exacte de la terminaison -gət̰. C'est une tâche que nous reportons aux pages 298 sq..

4.1.3. car· "se mouvoir".

4.1.3.1. ātarəcar- "qui a le mouvement du feu".

V.8,75 - āθrat̰ haca bānuβe aēsmą frasaocaiiāhi yat̰ vā aētaŋhąm uruuaranąm yat̰ ātrə.ciθranąm yat̰ vā aētəm ātrəm uzdarəza aētaiiå uruuaraiiå ātarəcarəš vīca barōit̰ vīca šauuaiiōit̰ yaθa āsištəm frāuuaiiōit̰

Bartholomae traduit (ap. Wolff, Av 376) : "Von dem Feuer weg (mit den beiden Strahlen) sollst du die Hölzer zum Verlöschen bringen oder die Reiser, (die) dem Feuer Nahrung bieten, indem man das Feuer durch Herausziehen des feuerspendenden Reisigs zerteilt und zerstreut, damit es so rasch als möglich ausgehe".

aētəm ātrəm serait donc l'objet direct des verbes à l'opt. qui composent la fin de la phrase. Le choix est de toute manière arbitraire : on peut aussi bien faire dépendre aētəm ātrəm de uzdarəza et aētaiiå uruuaraiiå de aētəm ātrəm. Ces deux solutions supposent chacune un même choix, que Bartholomae a fait, envers la tradition manuscrite : n'accorder aucune confiance au second vā. Ce dernier apparaît dans Pt2 P10 L1.2 Brl, est de seconde main dans Mf2 P2 et est absent dans K1a M13 B1 Jpl. Ces données sont en soi peu décisives, mais il semble bien que l'omission représente la lectio difficilior, compte tenu du yat̰ vā qui précède.

Il semble que ce ne soit pas la seule correction qu'il faille faire : il est peut-être nécessaire de corriger bānuβe en +bāzuβe si on veut donner à la phrase un sens cohérent (2).

D'autre part, rien n'assure, bien au contraire, qu'ātarəcarəš soit épithète d'aētaiiå uruuaraiiå. En comprenant de la sorte, Bartholomae se conforme à la traduction pehlevie, qui est inutilisable. Elle rend en effet ātarəcarəš et ātrə.ciθranąm par le même ʾthš twhmk "qui a le germe du feu". Cette confusion du traducteur pehlevi témoigne d'une

---

1. Ce n'est pas sûr pour bərəziiaogət̰, qui caractérise peut-être vacō. Mais c'est sans importance au point de vue morphologique.

2. La correction est recommandée par Spiegel (ZDMG 36, 1882, 599). bāzuβe est la leçon de Mf2.

mauvaise compréhension du passage et, en particulier, de la volonté d'établir un parallélisme parfait, mais abusif, entre les deux membres de phrase introduits par yaṯ vā. Mais dès qu'on nie l'authenticité du second yaṯ vā, il n'y a plus de raison de s'accrocher au parallélisme.

Si on fait d'ātarəcarəš l'épithète d'aētaiią̊ uruuaraiią̊, la grammaire n'est pas non plus satisfaite. Bartholomae voit en ātarəcarəš le G. sg. d'un nom-racine ātarə-car-. Il est en principe possible que ce G. soit issu d'une analogie avec des noms du type sāstar- (G. sg. sāstarš) et nar- (G. sg. narš). Mais aucun nom-racine ne témoigne de cette analogie dont il vaut mieux abandonner l'idée. ātarəcarəš est naturellement un N. sg., sujet de vīca barōiṯ, etc... .

Ceci admis, que peut représenter un composé ātarə-car- ? Le degré plein de °car- est surprenant : or, il est garanti par la palatalisation de l'initiale. Bartholomae invoque la racine ³kar "aufschütten", mais le véd. kiráti montre qu'une telle palatalisation est impossible. En dépit du parallèle tentant qu'on établirait avec ātrə.kərət- (voir p. 130), ¹kar "faire" ne constitue pas une étymologie correcte : le nom-racine qui lui correspond est °kərət- et aucune autre forme ne peut être prise en considération.

Enumérant des instruments destinés à l'entretien du feu, le V.14,7 cite l'ātrəcarana-. Comme l'indique bien Bartholomae, le second terme de ce composé, °carana-, ne peut être issu que de ⁵kar "se mouvoir, circuler". Le second terme d'ātarəcar- ne peut non plus recevoir d'autre explication : la palatale initiale impose une étymologie par ⁵kar, auquel ce consonantisme est coutumier, sinon original, et le V.14,7 fournit un parallèle impérieux. ātarəcar- et ātarəcarana- semblent être deux synonymes désignant un instrument pour manier le feu. Grammaticalement, il doit s'agir d'un bahuvrihi signifiant "qui a le mouvement du feu, qui remue le feu" (1).

On traduira le V.8,75 : "De ce feu, qu'on allume des deux bras des bois ou de ces plantes qui ont le germe du feu afin que, en libérant le feu de cette plante, l'instrument ātarəcar le disperse et le répande pour l'éteindre très vite" (2).

---

1. Bahuvrihi ou composé à second terme régissant, on ne peut que songer à une éventuelle valeur causative du second terme. Mais ce n'est pas sans frémir : rien de tel n'est attesté ni en indien ni en iranien (voir p. 322). Nous sommes donc forcés d'éluder le problème.

2. Une autre solution chez Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 155) : "An dem Feuer möge man an den Flammen Holz anzünden das teils von solchen Bäumen herrührt, die schnell Feuer erzeugen, oder teils, um jenes Feuer lebhaft zu machen, von solchem Gesträuch, das das Feuer anfacht. Und man lege es auseinander, und man breite es auseinander, um es sehr schnell auszulöschen".
On suit difficilement Scheftelowitz quand il s'agit de faire confiance

4.1.4. *jah "rire".

4.1.4.0. jahī- "la prostituée".

jahī- "la mauvaise femme, la prostituée" est attribué à *jah = véd. has, hásati "rire, sourire" depuis Bartholomae (BB 15, 1889, 2 sq.) (1). Le RV I 124, 7 offre un très beau parallèle, malgré de graves obscurités (voir Renou, EVP III 65), à l'emploi iranien de ce verbe :

abhrātéva puṁsá eti pratīcī́ gartārúg iva sanáye dhánānām/jāyéya pátya uśatī́ suvā́sa uṣā́ hasréva ní r̥ṇīte ápsaḥ "Comme (une fille) sans frère, elle va à l'encontre des mâles. Elle est comme celle qui monte sur le tréteau pour gagner de l'argent. Elle est comme une femme consentante pour l'époux; l'Aurore, bien vêtue, fait glisser sa poitrine comme une femme légère" (traduction de Renou, op. cit. 62).

Si on fait abstraction de l'Acc. pl. jaēš (F.15), corruption pour *jahīš, le nom est invariablement attesté sous la forme apparemment indéclinée jahi (2). On se reportera aux remarques (p. 59) sur les noms-racines daeviques à motion -ī- et leur déclinaison.

Selon Klingenschmitt (FiO § 74), jə̄ (F. 2f) et gə̄ (F. 21) sont la transcription du pehlevi yyd, et jaē (F. 2f) est un pehlevisme pour jahī- en premier terme de composé.

On a formé sur jahī- un dérivé jahikā-, de même sens.

4.1.5. taš "façonner".

4.1.5.1. akataš- "qui crée le mal".

akataš-, nom d'un daēuua, est cité deux fois à l'Acc. sg. :

V.10,13 - paiti.pərəne aēšməm xruuī.drūm paiti.pərəne akatāšəm daēum haca nmāna haca vīsa haca zaṇtu haca daṅ́hu "Je chasse Aēšma à l'arme sanglante, je chasse le démon Akataš de la maison, du village, de la province, du pays".

(suite)
à la leçon bānuui (L. sg. ?) de Pt2. Il ne reconnaît pas non plus en ātarəcarəš un N. sg.. On lui accordera deux mérites : avoir proposé une étymologie par ⁵kar et avoir proposé une explication intéressante pour uzdarəza. úd-dr̥h, au VS XVII 72, a le sens de "fortifier".

1. Voir encore BB 17, 1891, 339; IF 1, 1892, 382 n; IF 8, 1898, 249. L'hypothèse de Bailey (FSPisani I 94 sq.) n'est guère vraisemblable : jahī- dériverait d'une racine *agh "être mauvais, lascif" par le biais de *gh-es-.
2. jahī au F. 2f.

V.19,43 - fradauuata vīdauuata framaniiata vīmaniiata aŋrō mainiiuš paouru.mahrkō daēuuanąm daēuuō indrō daēuuō sauru daēuuō nåŋhaiθəm daēuuō tauruui zairica aēšəməm xruuī.drūm akatašəm daēum "Il court, il s'agite, il pense, il hésite, le démon des démons Aŋra Mainiiu plein de mort, le démon Indra, le démon Saoru, le démon Nåŋhaiθiia, Tauruui et Zairi, Aēšma à l'arme sanglante et le démon Akataš" [1].

L'Acc. n'est évidemment pas significatif et ne permet pas de conclure qu'il existe bien un composé akataš- athématique. C'est l'existence de vīspataš- qui plaide finalement en faveur d'un composé où figure aussi, en second terme, un nom-racine °taš- "qui façonne".

4.1.5.2. vīspataš- "le créateur de tout".

Ce composé n'apparaît qu'au Yt.1,14, dans la série des noms d'Ahura Mazdā :

vīspataš nąma ahmi "Je suis quant au nom le créateur de tout".

On sait que la liste des noms d'Ahura Mazdā constitue un passage extrêmement trouble. Le Yt.1, dans son ensemble, nous est parvenu dans un tel état de corruption que plusieurs passages restent incompréhensibles. L'énumération des noms d'Ahura Mazdā ne semble obéir à aucune règle claire. Le N. sg. que l'on est en droit d'attendre n'apparaît pas sous une forme régulière. Il se déguise toujours sous une terminaison particulière qui, le plus souvent, est -a, -e, ou -ə. Ces trois voyelles, l'une tantôt mieux attestée que l'autre, sont cependant présentes dans la tradition manuscrite pour à peu près chaque nom. Voici le relevé des variantes pour vīspataš-, les deux noms qui le précèdent et les deux noms qui le suivent :

Geldner : haθrauuane nąma ahmi [2]

°uuane : Mf3 J9.10 H2 K7 Fl Ptl El L18.9.11 Jm4 Mbl O3

°uuana : F2 Lb16 K36-18a.12 J15 L12.25

1. On remarquera le désordre casuel.

2. On voit que la terminaison -e n'est pas du tout significative d'un dérivé en -ya-, comme le croit Bartholomae. Il est préférable de s'en tenir, pour ces deux composés, à vīspauuana- et haθrauuana-. Ce dernier est d'ailleurs attesté au Yt. 15,46.

On songe inévitablement à un trait dialectal et, plus particulièrement, au N. sg. en -ä des thèmes en -a- du khotanais.

Geldner : vīspauuane nąma ahmi

°uuane : F2.1 Mf3 Lb16 J9.10 H2 Ptl El Pl3 Jm4 Mbl.2 O3 L11 K19

°uuana : K36.18a.12 L12.25

°uuani : K7

°uuanə : L18

Geldner : vīspataš nąma ahmi

°tašə (Geldner) : Jm4 K36

°tašənąm : L18

°taše : F2.1 Mf3 Lb16 J9 H2 Mbl L11 Pd L25

°taš : Ptl El Pl3 O3 L9 K7.19

°taša : L12

°taši : J15 K18a

Geldner : vīspa.xᵛāθra nąma ahmi

°θra : Lb16 Ptl El Pl3 L18.25 O3 K19

°θre : F2.1 Mf3 J9 H2 L11.12 K18a

°θrə : K36.7 Jm4 (corrigé en °θre)

Geldner : pouru.xᵛāθra nąma ahmi

°θra : Ptl Pl3 L18.25 El K7 O3

°θre : F2.1 Mf3 K36 J9 H2 L11.12

Dès lors, faut-il poser vīspataš- ou vīspataša- ? La variante vīspataša est fort mal attestée (seulement L12) : vīspatašə doit figurer pour +vīspataš et relever d'un nom athématique. Mais il faut bien reconnaître que cet argument n'est pas parfaitement décisif et que l'existence d'un nom-racine °taš- n'est que probable.

4.1.6. *nam "donner en prêt".

4.1.6.0. nam- "le fief".

Une forme nəmōi est répétée deux fois au premier vers du Y.46,1 :

kąm nəmōi ząm kuθrā nəmōi aiienī

Bartholomae traduit en faisant de nəmōi un inf. : "In welches Land

um zu entfliehen, wohin um zu entfliehen soll ich gehen". nəmōi représenterait ainsi le D. sg. d'un nom-racine nam-.

Toute autre explication est peu vraisemblable. Quoique chacun ait retenu l'hypothèse de Bartholomae, deux autres analyses ont été présentées en alternance. Y voir le L. sg. d'un nom thématique nəma-, comme l'évoque fugitivement Humbach (II 67), est formellement possible, mais peu satisfaisant. Par contre, nəmōi ne peut être, comme le voudrait Lommel (NGG 1934 103), une 1ère sg. Subj. M. : on attendrait *nəmāi, gərəzōi (Y.46,2) n'étant pas un Subj., mais un Ind. [1]. Expliquer nəmōi comme le D. sg. d'un nom-racine nam- employé en fonction infinitive représente incontestablement la meilleure solution.

Il reste que rien dans ce vers n'est clair au niveau du sens. zəm- désigne la terre au point de vue cosmique ou au point de vue physique : c'est la terre, ou le sol. On voit mal comment lui donner ce sens ici. Mais jamais zəm- n'a d'autre signification. Ce n'est pas "le pays" en tant qu'entité politique et ce n'est pas non plus le "Weidegrund" que propose Humbach (ibid.), qui relève quelques parallèles [2]. Le V.6,1 ne me paraît pas attester une signification spéciale :

cuuaṇtəm drājō zruuānəm aŋhå zəmō anaiδiia yat̰ ahmi spānasca narasca para.iriθiṇti "De combien de temps est l'interdit sur cette terre sur laquelle sont morts des chiens et des hommes ?".

Il s'agit bien du sol en ce qu'il a de plus concret. Quant au V.14,13, si zəm- y désigne bien la terre de culture, c'est à ses épithètes karšiia- et raoδaiia- qu'il le doit. Il n'a pas en soi un sens bien particulier :

zą̄m karšiią̄m raoδaiią̄m nərəbiiō ašauuabiiō ašaiia vaŋhuiia urune ciθīm nisirinuiiāt̰ "Il donnera aux hommes justes, avec une bonne sainteté, en expiation pour son âme, un sol labourable et fertile".

zəm- a donc, au Y.46,1, un sens impossible à déterminer. On peut en dire autant de nam-. On sait que la racine verbale *nam a, en indo-iranien, trois sens clairement attestés, que ceux-ci témoignent ou non de racines distinctes : ceux, bien connus, de "plier" et de "rendre hommage" [3], et celui, mis en lumière par W.P. Schmid (IF 64, 1958-59, 113 sq.) pour le véd., de "frapper". En donnant à nam le sens de "s'enfuir", Bartholomae s'appuie sur une interprétation douteuse de zam et

1. Benveniste (Inf 56) hésite entre les explications de Bartholomae et de Lommel.

2. zəm- ne figure pas au V.19,16.

3. Karl Hoffmann a expliqué, dans son cours d'avestique du semestre d'été 1971, pourquoi il séparait ces deux significations généralement réunies : l'hommage du sacrifice indo-iranien ne consiste pas en une révérence.

admet une signification inconnue de l'indien [1]. Il a reçu récemment l'appui de Benveniste (BSOAS 30, 1967, 505 sq.), qui examine "le verbe iranien nam en sogdien". L'étude du matériel avestique (508 sq.) conduit à cette conclusion : "Le verbe avestique nam a un sens constant qui est "céder, s'éloigner, fuir"." Mais l'analyse de Benveniste est extrêmement hâtive et passe sous silence un certain nombre de graves difficultés.

nam n'est employé comme verbe simple qu'au Vyt.51 (nəmaiti), qui est incompréhensible. Il est hasardeux de traduire "s'éloigner" sur la seule foi de l'adverbe dūrāt̰. Le sujet est āθrō baoδō "l'odeur du feu", qui n'est pas spécialement favorable à cette hypothèse, et tout le reste défie l'analyse [2]. Même obscurité pour vī-nam (V.2,10 : est-ce "s'étendre", "se mouvoir en tout sens", et comment expliquer ces significations ? [3].

apa-nam a, en véd. et en av., le sens de "se retirer de, se séparer de", vraisemblablement dicté par le préverbe. Son unique attestation est au Yt.19,35 (et suivants) : paoirīm x^varənō apanəmata ... yimat̰ haca "Une première fois, le x^varənah se sépara ... de Yima". frā-nam est fréquemment attesté et il est plausible de le traduire par "s'enfuir", quoiqu'il soit permis de s'en tenir à "céder, se soumettre". C'est de toute manière un cas particulier : frā-nam n'a pas d'équivalent védique et a une nette coloration daevique. Il exprime la fuite, ou la soumission, résultant de la crainte - il est presque toujours accompagné de taršta- - que ressentent les daēuuas, ou qu'ils font ressentir [4]. Il s'agit donc d'une innovation et d'un cas particulier qui ne peut éclairer nəmōi.

Quelle signification retenir pour ce dernier ? Deux obscurités sont de trop pour un vers si court, et l'une nuit aux conjectures qu'on hasarde pour résoudre l'autre. Humbach (ibid.) fait une tentative : "Mit

1. Pour Geldner (3Yt 114; BB 14, 1889, 6), nəmōi signifie aussi "s'enfuir". Mais pour A. Grégoire (KZ 35, 1899, 123 sq.), c'est tourner la difficulté et il vaut mieux se ranger à l'avis de Darmesteter. Ce dernier (ZA I 301 n1 et 2) corrige en +nəmō le second nəmōi et traduit : "Vers quelle terre me tournerai-je ? Où irai-je porter ma prière ?".

2. Vyt.51 : ązahū druuō frātauuat̰ parō āθrō baoδō dūrāt̰ nəmaiti yat̰ frīm daθušō ahurāi mazdāi nōit̰ θβat̰ paiti vohu manō kaθa šīsraiia aiiaca te dišānaiia t̰bištå həṇti vīspå yå həṇti spəṇtahe mainiiəuš dāmąn

3. Voir p. 359.

4. Voir p. 96 sur un autre emploi daevique à double sens.

nəmōi ząm ist vielleicht vergleichbar gr. νέμω "ich beute ein Land aus, bewohne ein Land". Karl Hoffmann (oralement) serait tenté de reconnaître dans nam- le nom-racine correspondant à nəmah- "le prêt" (V.4,1)[1] et de traduire, en se résignant au sens politique de zəm- : "En quelle terre pour (recevoir) un fief, où dois-je aller pour (recevoir) un fief ?".

4.1.7. mad "enivrer, s'enivrer".

4.1.7.0. mad- "qui enivre".

Deux phrases du Y.10 (14 et 19), consacré au Haoma, sont susceptibles de contenir un nom-racine simple mad- à valeur de nom d'agent :

14 - mā mē yaθa gāuš drafšō āsitō vārəm acaire fraša fraiiaṇtu tē maδō vərəziiaŋᵛhåŋhō jasəṇtu 19 - fraša fraiiaṇtu tē maδō raoxšna fraiiaṇtu tē maδō rəṇjiiō vazaiti maδō [2]

---

1. nəmah- est encore attesté au premier terme de nəmō.bara- "qui apporte un prêt" (V.4,1) et doit être comparé au grec νέμω "distribuer, partager". Peut-être est-ce par lui qu'il faut expliquer les noms propres nəmō.vaŋhu- (Yt.13,109) et vohu.nəmah- (Yt.13,104, 114 et 115), qui signifieraient "qui a reçu le bien en partage".

2. Au lieu de gāuš, Bartholomae adopte la leçon gaoš sur la foi de Pt4, de K4 et de K5b. Ce n'est manifestement pas la meilleure :
   gāuš J2.3.6.7 Ml S1 Mf1.2 H1 K11 Lb2 L13.2.3 O1.2
   gaoš Pt4 K5b.4
   gå̊š J5 L1

La difficulté syntaxique créée par la juxtaposition de deux N. gāuš et drafšō a sans doute influé sur la décision de Bartholomae. Mais on peut renoncer à établir entre les deux mots un rapport de déterminé à déterminant et reconnaître ici un rapport d'apposition. Plus simplement encore, on lira un composé gāuš.drafša-.

Deux autres attestations d'une forme gaoš ont été relevées dans l'Avesta. Les deux manuscrits (K4 et L5) s'accordent sur elle au Vyt.45 :

upā θβā hixšaēša ašāum puθrō kauua vīštāspāi sataiiārə ⁺baēuuarə.mištəm baēuuarə.vaēδaiianəm yārə.drājō ašāum vīštāspa azarəšō amraxšąn afritiiō apuiiąn buiri gaoš buiri xᵛarəθa buiri vastra buiri anaēibiiō mazdaiiasnaēibiiō

Le passage est trop corrompu pour que gaoš soit significatif. Inséré dans ce qui paraît bien se présenter comme une énumération au N. - Acc. pl. (vastra), on ne peut guère prétendre avoir une variante authentique du G. gəuš.

Yt.10,85 - yeŋhe vāxš gərəzānahe us auua raocå̊ ašnaoiti auua pairi imąm

---

(suite)

ząm jasaiti vī hapta karšuuąn jasaiti yatcit nəmaŋha vācim baraiti yat gaošcit

Pour gaošcit, Bartholomae propose un nom-racine simple gau- et lui donne le sens d'un nom d'agent "rufend, schreiend". C'est une hypothèse qu'on ne peut retenir. Le verbe gū "appeler", déjà rare en véd., n'existe nulle part en av.. Que le nom-racine qui en serait issu puisse figurer sous la forme gaoš est de toute manière invraisemblable. Les formes jóguve (RV IV 64,2 et I 127,10) et jóguvāna (RV I 61,4), qui sont les seules attestées, ne permettent pas de déceler ou une racine seṭ ou une racine aniṭ : le groupe phonétique -uv- peut être dû aussi bien à une ancienne laryngale qu'à l'influence de la syllabe longue précédente (loi de Sievers - Edgerton). Mais le nom-racine jógū-, bâti sur l'intensif, atteste un G. pl. jóguvām (RV X 34,6) qui dénote incontestablement un thème en -ū-. Il s'agit d'une racine seṭ, dont le nom-racine serait, au lieu de gaoš°, *guuas-ciṭ.

Gershevitch (Mi 232) a donné de gaošciṭ l'interprétation la plus vraisemblable : une attestation du nom de la vache, gau-. Nous aurions affaire au G. sg..

La forme gaoš figurerait à la place de gəuš et est garantie par l'ensemble de la tradition manuscrite :

gaošcit	:	F1 Pt1 E1 L18 P13 H4
gaošacit	:	K15
gaoscat	:	K40
gaocit	:	H3
gušcit	:	J10 (serait-ce une faute pour ⁺gəušcit ?)

Johanna Narten (KZ 83, 1969, 230 sq.) a montré que la forme génitive en °aoš était la forme authentique de l'av. récent. Celle en °əuš est purement gâthique et n'a été conservée en récent qu'en vertu d'une réminiscence imitative. Qu'un G. gaoš alterne avec gəuš n'est donc pas surprenant. Mais gaoš est-il un G. ? Au Y.10,14, il est concurrencé par une variante gāuš qui ne peut être qu'un N., Humbach (II 35) ayant exclu la seule attestation d'un gāuš G. sg. (Y.32,8); au Vyt.45, il est coordonné à un N.-Acc. nt.; au Yt.10,85, sa fonction peut tout aussi bien être nominative que génitive : "La voix de qui se plaint atteint les lumières, parcourt cette terre, se répand sur les sept régions, même s'il l'élève avec respect, même si c'est (celle de) la vache".

On se trouverait alors plutôt devant une alternance gāuš/gaoš dont Johanna Narten (loc. cit.) a aussi reconnu l'existence; elle l'a expliquée par une variante due à la prononciation de la Vulgate et apparue tardivement dans les manuscrits. L'alternance entre °āuš et °aoš vaut pour le G. sg. des thèmes en -u-. Mais est-il incroyable qu'elle apparaisse aussi pour le N. sg. des thèmes en diphtongue, phonétiquement semblable ?

Bartholomae voit en chacune des formes maδō le N. pl. d'un nom-racine mad- "sich berauschend". Indépendamment du sens, sur lequel il faudra revenir, son analyse est plausible, mais n'est pas évidente en ce qui concerne la dernière attestation. Bartholomae est en effet obligé de corriger le singulier vazaiti en +vazaiṇte. L'état de la tradition manuscrite infirme cette correction :

vazaiti	:	J2 S1 Mf1.2 K4 H1
vazaite	:	Pt4 J6.7 K11 Lb2 L13.1.2
vaizaite	:	J3
vazaiṇte	:	K5b B3 L17

La forme plurielle est fort mal attestée. Elle conclurait une énumération de verbes au pluriel et constitue par conséquent une lectio facilior. Il est préférable de se ranger à l'avis de Geldner en posant un singulier vazaiti et, par conséquent, un nom thématique maδa-, bien attesté en av., avec le sens d'"ivresse". Le nom-racine mad- n'est donc répété que trois fois. Pour ce dernier membre de phrase, le Y.10,8 offre un parallèle particulièrement éclairant (rənjaiti haomahe maδō "l'ivresse de Haoma rend léger"),qui incite à reconnaître maδa- dans l'expression rənjiiō vazaiti maδō "l'ivresse fait se mouvoir plus légèrement". Il impose aussi de souscrire à l'interprétation que Bartholomae donne de rənjiiō : un comparatif en fonction adverbiale [1].

Il convient à présent de se pencher sur le début de la phrase 14, jusqu'à acaire. Bartholomae corrige vārəm acaire en +vārəma +caire d'après J2 Pt4 Mf2 B3 P6. Les autres leçons sont :

vārəmacaire	:	B2 L1.2 K10
vārəmacairi	:	L13 02 Bb1
vārəma.cairi	:	Mf1 J6.7 H1 K11
vārəm.cairi	:	K4
vārəmacira	:	J3
... rəma.caira	:	K5b
vārəmcairə	:	P11
vārəma.cara	:	L3

La tradition est particulièrement hésitante et n'offre rien de sûr. Si la correction de Bartholomae est philologiquement plausible, sa traduction (ap. Wolff, Av 36) montre qu'elle ne mène à rien de satisfaisant: "Nicht sollen sie mir beliebig wie das Stierbanner sich einherbewegen, (wenn) sie (dich) geniessen; stracks vorwärts sollen sie gehen, (die)

1. Le parallèle védique signalé par Schlerath (Konkordanz 148) n'est donc pas parfait au point de vue grammatical et porte seulement sur la coexistence de deux racines : sá ín nú rāyáḥ súbhr̥tasya cākanan mádaṃ yó asya ráṁhyam cíketati "Lui seul peut se réjouir de la richesse bien apportée, lui qui s'y connaît en ivresse légère".(RV X 147,4).
ráṁhya-, se rapportant à mádam, est le gérondif du verbe ramh.

sich an dir begeistern; mit energischem Schaffensdrang sie sich einstellen".

Humbach (Kan 27) donne une traduction qui montre une compréhension remarquable de la phrase. Toutefois, aucun commentaire, ou presque, ne l'accompagne et nous sommes obligés de restituer ses conclusions : "Nicht sollen sie mir wie der Milchtropfen (d.i. Butterklumpen), der in der Seihe liegt ausbuchten. Vorwärts sollen deine Süssigkeiten gehen".

L'interprétation qui intéresse directement Humbach est celle de drafša-. Il veut y voir "la goutte" et non "la bannière", le véd. drapsá- présentant deux significations. Le passage est néanmoins ambigu et les deux significations ont chacune des titres de crédibilité. gāuš drafšō, eu égard aux faits védiques, peut signifier "la goutte de lait" qui est retenue dans le tamis, mais aussi "la bannière en peau de vache", élément symbolique bien connu de l'Iran [1], qui flotte dans le vent. Mais acaire constitue un argument en faveur de Humbach.

Pour le reste, cette traduction suppose qu'il faut conserver la leçon vārəm acaire proposée par Geldner. vāra- est l'équivalent du véd. vā́ra- "le filtre à Soma", acaire le L. sg. de acara- "l'immobilité" (K. Hoffmann, oralement), āsitō- est le participe passé du verbe sī "être couché" muni du préverbe ā qui le rend transitif. Cette forme est attestée avec sûreté dans le composé āsitō.gātu- "qui a un endroit où se coucher".

Humbach a bien vu que la phrase voulait opposer, aux filets de Soma qui coulent droit (fraša), soit quelque chose qui est retenu dans le tamis (les gouttes de lait), soit quelque chose qui frétille (l'étendard en peau de vache). Toute la phrase se construit autour de cette opposition. On peut alors admettre que mad- soit un nom d'action, "l'ivresse", ou un nom d'agent à sens ou non réfléchi "ceux qui (s')enivrent". Un fait grammatical précis exclut l'hypothèse d'un nom d'action : vərəziiaŋᵛhå̄nhō [2] et raoxšna ne peuvent s'interpréter qu'en tant que N. pl. m.. On est alors forcé de postuler un nom d'agent, le nom d'action étant invariablement féminin [3].

1. Voir Christensen (Smeden Kavāh og det gamle persiske rigsbanner, København, 1919). L'hypothèse défendue par Humbach l'avait déjà été par Geldner (FSSanjana 199 sq.). Elle a reçu l'appui de Duchesne-Guillemin (IIJ 7, 1964, 199).

2. Le bahuvrihi vərəziiaŋhuuā- "qui a une force vitale énergique" devient au masculin vərəziiaŋᵛha-. Ainsi, au Y.1,13 et au Vr.1,2 mąθrahe spəṇtahe ašaonō vərəziiaŋᵛhahe "de la formule sainte, juste, à la force vitale énergique". Il est donc susceptible d'une désinence -å̄ŋhō de N. pl. m.. Sur vərəzi°, qui s'expliquerait par le véd. ūrj- "la vigueur" et non par vərəz "travailler", voir Humbach (IF 63, 1957-58, 47 sq.). Voir encore l'épithète huuarəz- du Haoma (Y. 9,16. cf. p. 361).

3. Le composé véd. somamád- "qui s'enivre de Soma" et le superlatif mádiṣṭha- "le plus enivrant" ne peuvent nous aider en rien.

La signification même de ces épithètes, "qui a une force vitale énergique" et "lumineux", éclaire le sens exact de mad-. Elle confirme qu'il n'a pas le sens réfléchi de "sich berauschend" que lui accorde Bartholomae, mais le sens actif de "qui enivre", et que le mot désigne les coulées de Haoma qui donnent l'ivresse.

Le véd. confirme cette hypothèse. Le sens actif de la racine mad est bien attesté à côté du sens réfléchi et on trouve un parallèle où le caractère lumineux du Soma est mis en évidence : ā́ te rúcaḥ pávamānasya soma yóṣeva yanti sudúghāḥ sudhārā́ḥ "Les lumières de toi qui se clarifie, ô Soma, vont comme des jeunes filles, des vaches qu'on trait bien, aux belles coulées de lait". (RV IX 96, 24).

On traduira : "Quand tu es couché dans le tamis, ne stagne pas pour moi comme la goutte de lait, que droit s'avancent tes enivrants (filets), qu'ils viennent avec une force vitale énergique - 19. Que droit s'avancent tes enivrants (filets), qu'ils s'avancent brillants : l'ivresse fait se mouvoir plus légèrement".

L'av. semble vouloir opposer entre eux un nom-racine simple mad- à sens d'agent "qui enivre" et un nom thématique à sens d'abstrait, maδa- "l'ivresse".

4.1.8. spas "regarder".

4.1.8.0. spas- "Späher, Wächter".

Un nom-racine simple spas- "épieur", avec sens nom d'agent, est attesté en av.. Les trois mentions qu'en fait l'Avesta, chacune contenue dans le Yašt 10, ne sont pas douteuses. Elles sont garanties par le véd., qui connaît un nom-racine spáś-, de même sens.

L'Acc. sg. spasəm figure au Yt.10,61 et correspond au véd. spáśam (RV IV 13,3) : (miθrəm ... yazamaide) spasəm "(Nous sacrifions ... à Miθra) épieur".

Le Yt.10,45 mentionne le N. pl. spasō. On lui comparera le véd. spáśas (RV VIII 47,11 - I 25,13 - VI 67,5 - VII 87,3 - IX 73,4 - IX 73,7 - X 10,8) :

(miθrəm ... yazamaide) yeŋ́he ašta rātaiiō vīspāhu paiti bərəzāhu vīspāhu vaēδaiianāhu spasō åŋhāire miθrahe miθrō.drujəm hispōsəmna [1]

"(Nous sacrifions ... à Miθra) dont les généreux messagers sont assis sur toutes les hauteurs, sur tous les points de garde, épieurs de Miθra observant celui qui brise le contrat".

Enfin le N. sg. spaš est contenu dans le Yašt 10,46 et correspond au véd. spáṭ (RV VIII 61,15 - V.59,1 - X 35,8) [1] :

auuå pauuå pasca pauuå parō pauuå spaš vīδaēta aδaoiiamnō fra aŋ́he vīsaiti miθrō yō vouru.gaoiiaoitiš

Il convient de citer ici le RV VIII 61,15 qui fournit au texte avestique un parallèle plus complet :

índra spáṭ utá vṛtrahā́ paraspā́ no váreṇyaḥ /

sá no rakṣiṣac caramáṃ sá madhyamáṃ sá paścā́d pātu naḥ puráḥ

"Indra l'épieur, le tueur de Vṛtra, est pour nous le protecteur de loin le plus souhaitable; il protège le dernier et celui du milieu; qu'il nous protège derrière et devant".

sá paścā́d pātu naḥ puráḥ offre à pasca pauuå parō pauuå un parallèle parfait. Les deux expressions se réfèrent à un type de supplique qui implore une protection totale et s'exerçant de toute part. Elle est fréquente en véd., où Gonda (FSKirfel 107 sq.) l'a mise en lumière.

Il reste à se prononcer sur la nature de auuå, qui demeure obscur et dont peut dépendre l'identification de la fonction exacte exercée par la première mention de pauuå. Bartholomae (Wb 166) reconnaît le N. sg. m. du pronom auua-. Ce n'est certes pas la forme attendue. Le N. sg. m. et f. de ce démonstratif repose, en indo-européen, sur une variation m. *sa-u / f. *sā-u (véd. m.f. asáu). L'av. d'une part et le v.-p. de l'autre ont anéanti cette variation d'une manière différente : l'av. récent a unifié le masculin et le féminin en hāu, et le v.-p. en hauv[2].

Bartholomae a répertorié ces formes à part, sous la rubrique hāu, hauv et cite sous auua- un N. sg. f. auuāu et deux N. m. auuå. Ces formes surprenantes doivent être examinées.

L'attestation du N. sg. f. appartient au Yt.8,54, où on lit dans l'édition de Geldner : xå pairika yā dužiiāiriia. Les manuscrits donnent xå (K15 L18 M12), xāu (F1 Pt1 E1), xšå (P13) et xå (J10). Ces leçons étant de toute manière aberrantes, Geldner suggère en note de corriger xå en +auuāu ou en +hāu. Bartholomae, pour sa part, corrige en +auuå dans le Grundriss et en +auuāu dans le Wörterbuch.

Or, d'une part, auuaŋ́hāi pairikaiiāi que nous trouvons deux phrases

1. Geldner et Gershevitch (Mi 96) donnent la leçon miθrō.drujəm d'après L18 et P13. Bartholomae corrige en +miθrō.drujim d'après F1 Pt1 E1 K15. Le flottement entre ə et i derrière palatale est si fréquent que toute décision est finalement gratuite.

1. Le véd. connaît en plus l'Acc. pl. spáśas (RV I 33,8 - IV 4,3 - VII 61,3).

2. Sur la forme gâthique huuō, voir Wackernagel (AiGr III 529), Reichelt (ElB 283), Humbach (I 21) et Strunk (KZ 81, 1967, 268).

plus haut, au Yt.8,51, nous oblige à poser une forme du pronom auua-. D'autre part, sur le plan de la tradition manuscrite, il faut préférer la leçon xāu de Fl à xå qui appartient à des manuscrits secondaires et qui constitue de surcroît une lectio facilior. C'est une faute qui peut être due, en effet, à l'influence du mot xå "la source" qui est cité deux fois dans le Yašt (35 et 42) (1).

Il apparaît clairement que xāu est une graphie fautive pour +hāu. L'alphabet avestique favorise une telle méprise : [illegible] et [illegible] ne sont distincts que par le mouvement final de la haste gauche. Fl est à la base d'une corruption qui voile le N. sg. f. normal hāu.

En plus de celui qu'il propose au Yt.10,46, Bartholomae explique par un N. sg. m. auuå du V.3,20, passage où se conclut le traitement infligé à celui qui a porté seul un mort. On l'abandonnera, dit le texte, dans un endroit désertique jusqu'à ce qu'il soit vieux et alors, un homme viendra lui trancher la tête et jeter son corps aux carnivores en disant :

auuå hīm paiti miθnāiti vīspəm dušmatəmca dužūxtəmca dužuuarštəmca

Le sens de la phrase dépend de celui qu'il faut donner à paiti. miθnāiti. Or le sens du verbe miθ a été établi par Benveniste (Inf 28) comme étant "repousser, renvoyer". Il semble que l'on ait ici la description d'un rite de purification sociale. L'exil, puis le meurtre de l'impur et l'abandon de son cadavre ont pour but de restreindre à sa personne le poids de la faute et d'en préserver ainsi le reste de la communauté. Il n'est pas question, dans cette phrase, que l'impur se repente - cela n'aurait pas beaucoup de sens et, à ce moment-là, d'ailleurs, il est mort -, mais bien de rejeter sur lui et lui seul les conséquences de ses propres fautes.

Dans ce contexte, auuå peut s'interpréter comme un N. pl. nt. régissant, comme il arrive, un verbe singulier et désignant l'ensemble des traitements infligés au pécheur. On traduira : "Toutes ces choses lui renvoient la mauvaise pensée, la mauvaise parole, la mauvaise action".

auuå n'est cependant pas la forme de N.-Acc. pl. nt. attendue. On attendrait auua, que l'av. atteste souvent. Néanmoins celle-là existe aussi :

auuå tbaēšå daēuuanąm mašiiānąm (Yt.1,10)
auuå nairiiå yå puθrahe (N.57)
auuå dąmąm yå hənti (Vr.2,7).

auuå, au Yt.10,46, est maintenant isolé. On ne peut plus admettre qu'il soit le N. sg. m. du pronom auua- et il faut abandonner l'hypothèse de Bartholomae.

1. On pense encore au pronom xw du sogdien.

Gershevitch (Mi 201), suivant Darmesteter (ZA II 455) et Lommel (Yt 72), propose le N. sg. du part. prés. auuant- du verbe u- "aider". Solution plausible sur le plan grammatical. On peut toutefois s'étonner de l'étrange démarche d'une phrase qui isolerait initialement deux épithètes synonymes, puis introduirait les précisions pasca pauuå parō pauuå.

Selon Humbach (GJV 122 sq.) auuå représente *uuå, L. sg. de uua- "deux". On doit traduire "protecting on both sides ...". Il est en effet extrêmement tentant de voir en auuå une notation caractérisant pauuå et de lui donner, ainsi qu'à pasca et parō, une valeur adverbiale. Nous aurions ainsi une suite de trois épithètes dont pauuå, chaque fois répété, serait un pivot que modifierait à chaque reprise une nouvelle caractérisation adverbiale.

Mais ne s'agirait-il pas plutôt d'un adverbe qui nous est fourni par une citation de F. 7 : auuarə "d'au-dessus"? Nyberg (FSDanielsson 255) et Humbach (II 18) l'ont retrouvé au Y.29,11 et dans le nom propre auuarə.gau-. auuå est une faute graphique très compréhensible : il suffit pour faire [illegible] de [illegible] d'un raccourcissement du [illegible] souvent soudé au a précédent dans l'écriture cursive. Il est dès lors aisé, et logique, de traduire : "Protégeant d'en haut, protégeant derrière, protégeant devant, lorgnant de tous côtés, impossible à tromper, s'apprête pour lui Miθra qui a de vastes droits de pâture".

L'av. et le véd. correspondent si bien qu'ils permettent d'avoir une vision cohérente de ce que fut, en indo-européen commun, un nom-racine issu de la racine verbale *(s)pek- "regarder". On leur comparera, par exemple, le lat. haruspex et l'on remarquera que, la voyelle radicale étant invariablement brève, ces noms-racines reposaient sur le degré e de la voyelle radicale.

Un même clivage apparaît encore au niveau du sens. De part et d'autre, c'est tantôt le dieu lui-même qui est qualifié d'épieur, tantôt les épieurs sont des êtres indépendants, encore qu'extrêmement indéterminés, que le dieu fait collaborer à la protection, ou à la répression, des hommes. En av., le Yt.10,46 et 61 font de spas- une désignation de Miθra, tandis que le Yt.10,45 lui attribue des épieurs.

De ce qu'enseigne le véd., on peut faire ce tableau :

Dieux épieurs	Dieux ayant des épieurs
Indra VIII 61,15	Maruts V 59,1
Maruts IX 73,7 ——	—— Kavis
Agni IV 13,3	Ādityas VIII 47,11
Sūrya X 35,8	Varuṇa I 25,13 - VII 87,3

	Mitra-Varuṇa VI 67,5 - VII 61,3
	Soma IX 73,4
	Devāḥ X 10,8
	Indra I 33,8
	Agni IV 4,3

De même, la qualité ou la personne désignée par spas- est associée tantôt à la protection des humains, tantôt à leur répression. L'av. insiste sur la protection au Yt.10,46, sur la répression au Yt.10,45, tandis que le Yt.10,61 est indifférent. Pour le véd. :

Protection	Répression	Indifférent
VIII 61,15	VI 67,5	X 35,8
VIII 47,11	X 10,8	V 59,1
IX 73,7	I 33,8	IV 13,3
IV 4,3 ———	—— IV 4,3	I 25,13
	VII 61,3	VII 87,3
		IX 73,4

Finalement, une différence minime apparaît dans l'attribution. L'Avesta réserve spas- au domaine de Miθra. Le RV emploie le mot à propos de plusieurs divinités, mais favorise visiblement Mitra et Varuṇa. Ce rapport entre une exclusivité et une préférence suffit-il à prouver qu'à l'origine n'étaient épieurs ou ne disposaient d'épieurs que les dieux souverains ?

Ce n'est évidemment pas notre propos de résoudre ce problème. Mais, si nous le signalons, c'est qu'il prouve que spáś-/spas-, en véd. ou en av., est finalement un terme extrêmement technique désignant une part mal déterminée de l'univers divin, et rien d'autre. Jamais on ne peut en faire un mot signifiant simplement "qui regarde" et disponible en tant que tel pour toutes les désignations.

On ne peut alors pas exclure qu'à date historique, un nom d'agent *spek- ait été d'abord un nom d'action désignant le pouvoir magique inhérent au regard de la divinité et qu'on aurait fini par personnaliser [1].

1. On remarquera que grab- "Satz", de grab "saisir", relevé par Bartholomae au Y.9,26 ne figure pas ici. On se reportera à l'analyse que K. Hoffmann (HenMemVol 197 sq.) a faite de cette phrase. Au lieu de grauuasca, il faut lire +grauuūšca, Acc.pl. de grauua-, nom d'un ustensile de plomb. K. Hoffmann traduit drājaŋ́he aiβiδāitīšca +grauuūšca mąθrahe par "um zu halten die Zäumungen und Griffe des heiligen Spruches".

4.2. NOMS-RACINES AU DEGRE PLEIN :

THEMES CONSONANTIQUES A VOYELLE INTERIEURE LONGUE.

4.2.1. *brāz "rayonner".

4.2.1.0. brāz- "l'éclat".

Yt.14,33 - vərəθraγnəm ahuraδātəm yazamaide ... aomca sūkəm yim baraiti kahrkāsō zarənumainiš yō naomiiācit̰ haca daŋ́haot̰ mušti.masaŋhəm xrūm aiβi.vaēnaiti auuauuat̰cit̰ yaθa sūkaiiå brāzaiiå brāzəm auuauuat̰cit̰ yaθa sūkaiiå naēzəm "Nous sacrifions à Vərəθraγna créé par Ahura ... et à cette clairvoyance que possède le vautour au collier doré qui, depuis le neuvième pays, voit de la viande de la grosseur d'un poing, pareille à l'éclat d'une aiguille brillante, pareille à la pointe d'une aiguille".

Selon Bartholomae, la mention de brāzaiiå et celle de brāzəm relèvent d'un même thème brāza-, ici substantif avec le sens d'"éclat", là adjectif avec le sens de "rayonnant". Cette analyse est incontestable pour brāzaiiå (G. sg. f.) qui ne peut appartenir qu'à un thème brāza-.

brāzəm est susceptible d'une autre analyse : il peut s'agir de l'Acc. sg. d'un nom-racine brāz- "l'éclat". L'Acc. est toujours équivoque, mais cette interprétation me paraît préférable dans la mesure où elle permet de retrouver en av. une situation parallèle à celle du véd.. On trouve dans le RV un nom-racine bhrā́j- et un adj. bhrājá-, du verbe bhrāj "briller, rayonner", disparu de l'av..

bhrājá- est attesté au RV X 170,3 :

viśvabhrā́ḍ bhrājó máhi sū́ryo dr̥śá urú paprathe sáha ójo ácyutam

"Sūrya qui brille sur tout, qui brille grandement, a étendu au loin pour le regard sa violence et sa puissance inébranlable".

bhrājá- n'est qu'adjectif. Quant au nom-racine simple bhrā́j-, il a une fois un sens d'agent, une fois un sens d'action. Le sens d'agent apparaît au RV X 123,2, dans une strophe difficile pour laquelle nous reprenons la traduction de Geldner (III 351) :

samudrā́d ūrmím úd iyarti venó nabhojā́ḥ pr̥ṣṭhám haryatásya darśi /

ṛtásya sā́nāv ádhi viṣṭápi bhrā́ṭ samānáṃ yónim abhy ànūṣata vrā́ḥ "Aus dem Ozean treibt der Seher die Welle empor; der wolkengeborene Rücken des Lieben ist erschienen, auf dem Rücken im Scheitelpunkt der Opferordnung erglänzend. Die Lockweibchen haben nach dem gemeinsamen Lager geschrien" [1].

Enfin, il a un sens d'action au RV IX 98,3 :
dhā́rā yá ūrdhvó adhvaré bhrājā́ naíti gavyayúḥ "(Le jus de Soma) qui, se dressant haut avec son jet vers le sacrifice, va, comme (Agni) avec son éclat, cherchant des vaches".

Les données védiques suggèrent que le Yt.14,33 atteste, avec brāzaiiā̊, un adj. brāza- "rayonnant" et, avec brāzəm, un nom-racine simple à sens d'action brāz- "l'éclat".

4.2.2. frād "accroître, faire prospérer".

La racine frād est particulière : l'obscurité de son étymologie la rend inutilisable pour une analyse linguistique. C'est sans illusions que je la classe ici, car on ne peut dire ce que représente exactement sa voyelle intérieure [2].

4.2.2.1. aṣ̌ā.frād- "qui accroît selon Aṣ̌a".

Voir p. 138.

4.2.2.2. gaēθā̊.frād- "qui accroît les troupeaux".

Y.46,12 – hiiat̰ us aṣ̌ā naptiiaēšū nafšūcā
tūrahiiā uzjēn friiānahiiā aojiiaēšū
ārmatōiš +gaēθā̊.frādō θβaxšaŋhā "Alors il est venu avec Aṣ̌a parmi les puissants petits-fils et neveux de Friiāna le Turanien, qui accroît avec zèle les troupeaux d'Ārmaiti".

On écartera le nom-racine simple frād- "qui accroît" pour un composé gaēθā̊.frādō "qui accroît les troupeaux". Le rapport entre ce composé et

1. On verra, sur cette strophe, la bibliographie établie par Renou (EVP XVI 165 sq.).
2. Bartholomae considère que frād est formé par univerbation de frā-dā, Thieme (IndLing 1958 158 sq. = KlSchr I 169) de fra-ərəd avec dissimilation. Par contre, Johansson (Dhiṣáṇā 73 nl) rapproche frād du grec πλήθω "se remplir, gonfler, enfler". Si celui-ci a raison, °frād- trouve ici sa place légitime. Autrement, il est hétérogène à notre système de classification.

le G. ārmatōiš ne pose aucun problème syntaxique. On verra dans ārmatōiš un G. à valeur dative ou un G. dépendant directement du premier terme gaēθā̊°.

4.2.3. yāh "ceindre".

4.2.3.1. auui.yāh- "le fait de ceindre".

Yt.8,14 – (narš kəhrpa paṇca.dasaŋhō) taδa aiiaoš yaθa paoirīm vīrəm auui yā̊ bauuaiti taδa aiiaoš yaθa paoirīm vīrəm auui amō aēiti taδa aiiaoš yaθa paoirīm vīrəm ərəzušəm adaste

Quoique la tradition manuscrite n'offre pas de variantes dignes de retenir l'attention, l'état de cette phrase n'est pas satisfaisant et une correction s'impose quelque part. Le dernier membre de la phrase offre un argument décisif : vīrəm et ərəzušəm, tous deux à l'Acc., sont les deux seuls termes qui puissent régir adaste.

Comme, pour satisfaire au sens, seul vīrəm peut être sujet de adaste, Bartholomae propose dans ce dernier membre de phrase une correction en +vīrō. Ainsi, emporté par les deux vīrəm à l'Acc. qui précèdent, un scribe aurait, à un moment donné de la tradition, mais à un moment de toute façon antérieur à la tradition manuscrite attestée, généralisé fautivement l'emploi de l'Acc.. La traduction de Bartholomae est la suivante (ap. Wolff, Av 188) : "eines so alten, wie wann dem Mann zum ersten Mal der Gürtel zuteil wird, eines so alten, wie wann den Mann zum ersten Mal die Kraft ankommt, eines so alten, wie wann der Mann zuerst die Mündigkeit erhält".

La remise en ordre du dernier membre de phrase est parfaitement convaincante [1], mais le reste de l'analyse demeure fortement suspect. Sur la foi de ce passage, Bartholomae recense deux hapax : auui-i et auui-bū, auxquels il donne respectivement le sens de "erreichen" et de "zuteil werden". Ces deux verbes ne sont pas attestés ailleurs en av., mais ils existent en véd.. Le sens du véd. abhí-i recouvre parfaitement celui qui est postulé par Bartholomae pour l'av.. Là n'est donc pas la faiblesse d'un éventuel auui-i. Elle réside dans le fait qu'il n'a pas laissé de traces ailleurs, alors qu'un bahuvrihi auui.ama-, avec le sens adjectif de "très puissant" est bien attesté au Yt.8,13 et au Yt.13,35. Tout invite à croire que vīrəm est ici encore une incorrection pour +vīrō, sujet de aēiti et caractérisé par l'épithète auui.amō.

1. Depuis Geldner (KZ 25, 1881, 479) et Bartholomae (ZDMG 43, 1889, 671 sq.).

Au contraire d'abhí-i, le véd. abhí-bhū ne correspond pas du tout à auui-bū de Bartholomae et signifie toujours "être supérieur, vaincre" (voir p. 94 sq.). Qu'il y ait un écart sémantique avec le véd. n'est pas un interdit absolu. C'est néanmoins troublant pour un hapax.

En fait, il est possible d'interpréter cette phrase d'une façon qui cadre mieux avec ce que nous savons du vocabulaire avestique. Le verbe yāh "ceindre" est, dans presque toutes ses attestations, qui sont nombreuses, pourvu du préverbe aiβi. Par deux fois seulement, il ne l'est pas : au Yt.5,65 (kaininō ... uskāt̰ yāstaiiā̊, "la jeune fille ... ceinturée haut") et au Yt.15,54 (vaiiuš auruuō uskāt̰ yāstō - "Vaiiu le rapide ceinturé haut"). Le verbal yāsta- est déterminé par l'adv. uskāt̰ : en somme, on substitue à l'image habituelle de la ceinture qui entoure, celle, plus particulière, de la ceinture qu'on a liée haut. C'est à cette raison précise qu'est due l'absence d'aiβi.

Je proposerai donc, non pas de lire, comme Bartholomae, un nom-racine simple yāh- et un verbe composé auui.bū, mais un verbe simple bū et un nom-racine composé auui.yāh- (1). Il convient maintenant de se poser la question du sens, car auui.yāh- n'a pas nécessairement celui de "ceinture". On sait qu'un nom-racine composé avec un préverbe revêt un sens soit de nom d'agent, soit de nom d'action. C'est tout naturellement ce dernier qu'il assume ici : "le fait de ceindre". En tant que nom d'action, auui.yāh- est sujet de bauuaiti et exerce une rection accusative sur vīrəm, qui est à l'origine de l'extension de l'Acc. dans la phrase. On restituera donc la phrase suivante :

(narš kəhrpa paṇca.dasaŋhō) taδa aiiaoš yaθa paoirīm vīrəm +auui.yā̊ bauuaiti taδa aiiaoš yaθa paoirīm +vīrō +auui.amō aēiti taδa aiiaoš yaθa paoirīm +vīrō ərəzušąm adaste "(Un homme de quinze ans par le corps) de cet âge où pour la première fois a lieu le fait de ceindre l'homme, de cet âge où pour la première fois l'homme va doué d'une grande force, de cet âge où pour la première fois l'homme adopte la droiture".

Il n'en reste pas moins que cette explication repose sur un a priori initial qui est de supposer une généralisation de l'Acc. à partir d'une première mention exacte. Mais on peut au contraire tirer parti du silence de la tradition manuscrite pour voir dans les trois vīrəm un usage abusif, mais cohérent, de l'Acc. en tant que marque du cas sujet (2).

1. C'est aussi l'avis de Schindler (Wurz 71).
2. Dans ce cas, et dans celui où vīrəm serait partout une faute pour +vīrō, vīrəm ou +vīrō serait sujet de bauuaiti : "... de cet âge où, pour la première fois, l'homme est ayant le fait d'être ceint ...".

C'est à vrai dire une hypothèse malaisée à défendre. S'appuyer sur la tradition manuscrite, quand elle est réduite à une confrontation, d'ailleurs inégale, entre Fl et J10, n'est guère suffisant. De plus, il faudrait admettre qu'on ait fait coexister un sujet à désinence accusative avec des épithètes - auui.yāh- et auui.ama- - qui conservent une désinence nominative. Envisageons cependant cette possibilité.

Rien ne serait changé pour le deuxième membre de phrase, puisque seule la forme de vīra- ne coïnciderait pas avec la fonction qu'on lui reconnaît. Rien ne serait changé non plus dans l'analyse formelle du premier membre et un composé auui.yāh- serait toujours fondé. Cependant, vīrəm étant sujet de bauuaiti, auui.yā̊ ne pourrait plus être qu'épithète de vīrəm. Il faudrait dans ce cas lui supposer le sens passif de "le fait d'être ceint".

4.2.4. (*hād "mener au but".)

(4.2.4.1. aštraŋhād- "qui mène avec la pique").

aštraŋhād- est épithète de Miθra au Yt.10,112 :

(miθrəm ... yazamaide) ərəzatō.frašnəm zaraniiō.vārəθmanəm aštraŋhāδəm amauuaṇtəm taxməm vīsūptīm raθaēštąm "(Nous sacrifions ... à Miθra) à la pique d'argent, à la cuirasse d'or, qui mène avec la pique, guerrier puissant, hardi, large d'épaules" (1).

Il apparaît que le sens de *sādh, en indo-iranien, s'étendait dans deux directions différentes, l'une abstraite "faire réussir" et l'autre "conduire"; cette dernière éminemment concrète en ce qu'elle s'applique à la conduite des bêtes de trait et des troupeaux. La première subsiste seule en sanscrit classique et la seconde est manifeste dans aštraŋhād-, qu'un passage du RV éclaire admirablement (VI 53,9) :

yā́ te áṣṭrā gópaśāghṛne paśusā́dhanī "Ton fouet, ô (Puṣan) brûlant, portant la vache pour emblème, est propre à mener le bétail".

°hād- (véd. sādh, sādhnóti) figure donc au degré plein, comme le nom-racine °sā́dh- du véd., second terme d'un composé yajñasā́dh- "qui mène le sacrifice au but", épithète d'Agni (RV I 96,3) et de Rudra (RV I 114,4). L'alternance de la racine verbale est du type sādh-/sidh- (*seədh-/sədh-).

1. La correction de Gershevitch va de soi : vīsūptīm est attesté par Fl Pt1 E1 H3.4 et présente une bien meilleure signification que vīspaitīm "maître de maison" de Geldner.
Pour sutəm (N.92), Waag (Nir 22) suppose +suβəm, de *suβ- "le bijou". K. Hoffmann (ap. Mayrhofer, EW III 358) a montré qu'il fallait corriger en +suptim, de supti- "l'épaule". Voir encore Schindler (Wurz 68).

L'Acc.sg. ne permet pas de décider entre un thème °ŋhād- ou °ŋhāδa-.

(4.2.4.2.-3. aspaŋhād- "qui maltraite les chevaux" et
vīraŋhād- "qui maltraite les hommes").

Sont attestés à l'Aog. 78. Noms thématiques ou thématisés secondairement. Voir p. 320.

(4.2.4.4. fraŋhād- " ? ").

C'est le nom propre d'une sainte, cité au Yt.13,141 :
kaniiå fraŋhāδō ašaoniiå ašaonō frauuašīm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaši de la sainte jeune fille Fraŋhād".

fraŋhād- s'explique-t-il par *hād ("qui mène droit au but") ou par had ("qui est assis en avant") ?

4.3. NOMS-RACINES AU DEGRE PLEIN :

THEMES EN - ā -.

4.3.1. xšnā "connaître".

4.3.1.0. xšnā- "la connaissance, l'accueil".

Bartholomae a relevé cinq attestations d'un nom-racine xšnu-, du verbe xšnu "réjouir". On a dit les raisons qui rendent l'existence d'un tel nom-racine a priori impossible (voir p. 118).

Pour trois de ses cinq attestations, Bartholomae lui confère un sens d'agent. C'est chaque fois dans une strophe gâthique, avec la forme xšnāuš, qui serait celle du G. sg.. Il est cependant impossible qu'un nom-racine xšnu- ait une désinence génitive en -āuš. Celle-ci n'est attestée que dans la flexion des thèmes dérivés en -u- (bāzāuš, marəθiiāuš, etc...) [1]. La fonction de xšnāuš paraît bien être verbale. On souscrira

1. Sur -āuš par rapport à -aoš/-əuš, voir Johanna Narten (KZ 83, 1969, 230 sq.).

par conséquent à l'hypothèse de Humbach (II 67), qui y voit une 3ème sg. aor. - Inj. de xšnu "réjouir" :

Y.46,1 - nōit̰ mā xšnāuš yā vərəzənā hēcā
naēδā daxiiəus yōi sāstārō drəguuaṇtō "Les communautés que j'ai voulu solliciter ne m'ont pas accueilli, ni les chefs trompeurs du pays".

Y.46,13 - yə̄ spitāməm zaraθuštrəm rādaŋhā
marətaēšū xšnāuš ... "Celui parmi les hommes qui a accueilli avec zèle Spitama Zaraθuštra ...".

Y.51,12 - nōit̰ tā īm xšnāuš vaēpiiō kəuuīnō pərətō zəmō "Le mignon du prince ne l'a pas accueilli au pont de l'hiver".

Selon Bartholomae, les deux autres attestations de xšnu- auraient la forme xšnūm d'Acc. sg. avec le sens d'action de "Zufriedenstellung" [1].

Y.48,12 - at̰ tōi aŋhən saošiiaṇtō daxiiunąm
yōi xšnūm vohū manaŋhā hacåṇtē
šiiaoθanāiš ašā θβahiiā mazdā sə̄ṇghahiiā

Y.53,2 - at̰cā hōi scaṇtū manaŋhā uxδāiš šiiaoθanāišcā
xšnūm mazdå vahmāi ā fraorət̰ yasnąscā

La tradition manuscrite, assez trouble, comporte les leçons suivantes :

Y.48,12 : xšnūm K5.4 J3 Mf2 L3
xšnīm L13
xšnəm J2.7 Mf1 Jp1 H1 Lb2 K11 C1 Jm1 B2 S2 O2 L1
xšnəm Pt4 Mf4 J6 P6 Bb1 L2

Y.53,2 : xšnūm J2 Mf2 Jp1 K4
xšnəm Pt4 J3.7 Mf1 H1 P6 Lb2 Jm1 K11 L13.2.3 B2 O2 Bb1 S1 Dh1 (K5 corrige xšnūm en xšnəm) Mf4
xšnəm J6

Humbach (II 94), contrairement à Geldner et à Bartholomae, retient la leçon xšnəm et y voit l'Acc. sg. d'un nom-racine xšnā-, qu'il rattache au verbe xšnā "connaître". En fait, les leçons sont assez équivalentes. xšnəm repose surtout sur le Yasna pehlevi iranien (Pt4 Mf1) qui lui reste immuablement fidèle. Les autres branches se conduisent d'une manière plus floue. Le Vendīdād Sāda iranien (Jp1 Mf2) est partagé au Y.48,12 et se prononce uniformément pour xšnūm au Y.53,2. Le Yasna pehlevi indien (J2 K5) est plus incohérent encore. Ses deux

1. Il aurait, selon Geldner (KZ 28, 1887, 195) une valeur infinitive.

principaux représentants sont partagés et défendent tour à tour les deux leçons.

Plus que les arguments philologiques, c'est donc la grammaire qui confirme le choix de Humbach. Un nom-racine xšnu- est inconcevable sans élargissement. En dépit d'hésitations légitimes, il vaut mieux accepter la lecture xšnəm, qui n'est pas mal attestée, que xšnūm, qui constituerait une innovation exceptionnelle et aberrante du gāthique.

xšnəm ne va cependant pas sans problèmes d'ordre morphologique. D'un nom-racine xšnā-, on attendrait un Acc. sg. *xšnąm. Humbach (I 30 sq.) a prévenu l'objection de manière convaincante en fournissant plusieurs exemples d'un flottement entre -ąm et -əm en gāthique pour l'indo-iranien ancien *-ām : il est sûr, en tout cas, qu'au Y.44,3, strəm-cā ne peut être que G. pl. [1].

Il convient encore de s'interroger sur le sens de xšnā-. Tout en y reconnaissant le verbe xšnā "erkennen", Humbach traduit le nom-racine par "Aufnahme" (I 141 et 157). Le sens général de ces strophes n'impose aucune solution :

Y.48,12 - "Ceux-là seront les sacrifiants des pays qui s'attacheront à l'accueil (ou à la connaissance) selon Vohu Manah, par les actes, selon Aša, de ton enseignement, ô Mazdā".

Y.53,2 - "Qu'ils s'attachent donc par l'esprit, par les paroles et par les actes à l'accueil (ou à la connaissance) de Mazdā par la prière et les sacrifices".

Le sens d'"accueil" est plausible. Si on l'accepte, il permet de fournir une explication au succès relatif de la variante xšnūm. Les graphies xšnūm et xšnəm sont bien distinctes et leur coexistence dans la tradition manuscrite est mal explicable par l'orthographe. De plus, le

1. Insler (op. cit. 185 et 200) adopte en bloc les conclusions de Humbach. Mais il propose de corriger fraxšnī (Y.44,7) en +fraxšnē, qui serait le D. sg. (du type pōi) de fraxšnā- "le fait de discerner (171). Le passage n'est pas très clair :

azəm tāiš θβā fraxšnī auuāmī mazdā
spəṇtā mainiiū vīspanąm dātārəm

Humbach (I 118) traduit : "Mit diesen frommen Gaben hier labe ich dich umsichtig, o Kundiger, mit heilvollem Streben, dich, den Schöpfer aller Dinge". Et Insler (op. cit. 61) : "By these (questions) I am helping to discern Thee, Wise one, to be the creator of everything through Thy virtuous spirit".
Comme l'a bien vu Humbach (II 55), on ne peut séparer fraxšnī de la forme fraxšni de l'av. récent (Yt.10,9, Yt.10,24, Yt.19,48), pour laquelle Bartholomae posait un thème fraxšnin- "attentif" = véd. prajñín-. Au Y.44,7, un bon manuscrit du Yasna Sanscrit, J3, donne la leçon fraxšnē; dans les trois passages des Yašts, J10 lit fraxšne. L'attestation d'une finale en -ē n'est donc pas particulièrement bonne. De plus, +fraxšne, D. sg. en fonction infinitive de fraxšnā-, convient mal au Yt.10,24 et au Yt.19,48, où il définirait l'attitude, respectivement de Miθra et de Ātar.

fait que chacune d'elles est présente dans la plupart des branches et ne paraît pas attachée à une tradition précise semble révéler un phénomène linguistique assez ancien.

Nous savons que la racine xšnu "réjouir", dans un emploi lié à la sphère sémantique de l'hospitalité, signifiait parfois "accueillir". Il en va de même de zan "connaître", dont xšnā est un élargissement. Ce n'est pas un hasard si xšnūiti- est lié à paiti.zaṇti-, dans le sens de "réjouissance" ou d'"accueil" au Y.60,2 et au P.39; si apaiti.zaṇta- est coordonné à upa.ṭbišta-, antonyme de xšnūta-, au Yt.10,39 et 40. On peut en conclure que la convergence de xšnu et de xšnā vers la signification d'"accueillir" est à la base du flottement découvert ici. Ainsi xšnūm concurrençant xšnəm dans la tradition orale a été introduit dans la tradition manuscrite après le IXème s., quand on a reproduit les manuscrits modèles de ceux qui nous sont parvenus.

4.3.2. dā "établir, donner".

Il convient de rendre compte dès l'abord d'une difficulté essentielle, qui jette souvent un doute sur l'authenticité du nom-racine °dā-. Le N. sg. °dā̊ peut aussi bien appartenir à °dā- qu'à un dérivé en -h- °dāh-. Si on ne peut s'appuyer sur le témoignage d'un autre cas de la déclinaison, on n'est pas en mesure de décider assurément du thème. Je commencerai par étudier les exemples où le nom-racine est sûr et j'examinerai ensuite les attestations équivoques. Je me résigne à faire figurer ces dernières ici parce que le nom-racine qu'elles révèleraient, possible, ne peut être absent de ces relevés, et parce que, au vu de la fréquence respective de °dā- et de °dāh-, il représente toujours la solution la plus plausible.

C'est ainsi que le dérivé en -h-, à l'exclusion du nom simple dāh- (Y.28,6 et Y.53,2), n'est finalement incontestable que pour trois composés : le couple formé par les antonymes hudāh- "aux beaux dons" et duždāh- "aux mauvais dons", et un composé *aogazdāh- "ayant pour don la puissance" postulé par le superlatif aogazdastəma-. C'est peu de chose en face des noms-racines qui sont évidents.

D'autre part, certains noms-racines figurant dans le dictionnaire de Bartholomae ne résistent pas à l'analyse. Il est évident qu'il n'existe pas de nom-racine simple dā-, dont Bartholomae voudrait relever une attestation au Y.53,2 :

aṯcā scaṇtū manaŋhā uxδāiš śiiaoθanāiščā
xšnəm mazdā̊ vahmāi ā fraorəṯ yasnąscā
kauuacā vīštāspō zaraθuštriš spitāmō fərašaoštrascā

dåŋhō ərəzūš paθō yąm daēnąm ahurō saošiiaṇtō dadāt

On ne peut admettre que dā- ait un G. sg. dåŋhō. Le G. régulier °då est maintes fois attesté dans les composés et particulièrement pour le nom de la divinité : ahurahe mazdå. On ne peut que souscrire à la mise au point de Humbach (MSS 2, 1952, 10; IF 63, 1957-58, 47; II 94) qui y voit le G. sg. d'un dérivé en -h-, dāh- "le don", qu'on trouve encore au second terme des composés cités ci-dessus [1]. L'expression dåŋhō ərəzūš paθō est à mettre en apposition avec xšnəm. On traduira : "Qu'ils s'appliquent par l'esprit, les paroles et les actes, à la connaissance (ou à l'accueil) de Mazdā, selon les prières et les sacrifices, le kauui Vīštāspa, Spitāma fils de Zaraθuštra, et Fərašaoštra : c'est le droit chemin du don qu'Ahura a institué comme religion de l'invigoreur".

Le Y.28,6 contient le même dérivé dāh-, comme l'ont bien vu Bartholomae et Humbach (II 10), et non un composé aṣ̌ā.dā- comme le propose Geldner :

vohū gaidī manaŋhā dāidī aṣ̌ā då darəgāiiū
ərəšuuāiš tū uxδāiš mazdā zaraθuštrāi aojoŋhuuat̰ rafənō

"Viens avec Vohu Manah, donne selon Aṣ̌a, en tant que don de longue durée, ô Mazdā, selon tes hautes paroles, l'aide puissante à Zaraθuštra".

Quant à une éventuelle attestation au Y.44,6, si on en croit Humbach (II 55), voir ci-dessous, p. 215.

Il est inutile de s'attarder sur les composés hudāh- et duždāh-. Bartholomae suppose d'une part duž-dā(y)- et, de l'autre, distingue hu-dā(y)- et hudāh-. L'examen effectué par Tedesco (ZII 2, 1923, 47 sq.) n'amène qu'une nouvelle répartition des attestations dans les mêmes cadres. Or tout autre forme que le N. sg. met en lumière une dérivation en -h- (duždåŋhō, hudåŋhəm, hudåŋhe, hudåbiiō). De plus, le N. sg. hudå est trisyllabique. Il n'existe donc, comme l'a définitivement établi Humbach (MSS 2, 1952, 8 sq.), que deux composés duždāh- "aux mauvais dons" et hudāh- "aux bons dons". Insler (op. cit. 114) compare hudāh- au véd. sudhā́- "la bonne base, le bien-être". hudāh- signifierait donc "bienfaisant" et duždāh- "malfaisant". Les arguments d'Insler sont d'ordre sémantique. Pourtant, à tout prendre, "bienfaisant" n'est pas plus loin de "aux beaux dons, généreux" que de "qui a une bonne fondation". L'expressionząm huδåŋhəm (Y.16,6) est loin d'être significative : l'AV XII 1, 44 (cité p. 217) ne qualifie-t-il pas la Terre de vasudā́- "donneuse de trésors" ? La Terre et la vache sont logiquement considérées comme donneuses de biens.

1. Selon Insler (op. cit. 215), dåŋhō vaudrait pour *dåŋhē, inf. de dā(y) "servir". Mais comment expliquer cette graphie ?

Deux autres composés proposés par Bartholomae ne peuvent guère être retenus dans notre analyse. Tout d'abord, le nom propre vaēsaδa- du Yt.13,110 :

vaēsaδahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Vaēsaδa".

Uhlenbeck (WAiSpr 288) propose de reconnaître dans vaēsaδa- l'indien víśada- "clair", hypothèse que Mayrhofer juge insoutenable (EW III 224). Il n'est pas aisé en effet de justifier la vr̥ddhi. Bartholomae préfère pour vaēsaδahe une analyse vaēsa-dā-, que ce type de G. sg. ne recommande pas et qui ne satisfait guère non plus au niveau du sens - "qui pose un toit" ? -. Dans l'état de nos connaissances, la forme vaēsaδahe est inutilisable et il est fort peu vraisemblable qu'elle recouvre un nom-racine.

Bartholomae relève encore un composé sarə-δa- "gelidus, Kälte bringend", épithète de maiδiiāiriia- et de māh-, qui atteste un Acc. sg. sarəδəm (Vr.2,2) et un G. sg. sarəδahe (Vr.1,2 et FrW.8,1). Ici encore, la déclinaison exclut le nom-racine. Schindler (Wurz 66) a montré qu'il fallait poser sarəδa- "zum Jahr gehörig, Jahresgottheit", dérivé de sarəd- "l'année".

4.3.2.1. mazdā- "la sagesse".

Seconde partie du nom de la grande divinité iranienne Ahura Mazdā, ce composé est évidemment très fréquent. Ses attestations recouvrent une bonne partie des cas du singulier [1] :

N.	mazdå
Acc.	mazdąm
D.	mazdāi
G.	mazdå
V.	mazdā

Cette déclinaison révèle de manière évidente un thème en -ā- et, par conséquent, un nom-racine. Toutefois, depuis les premières études de Bartholomae (1879), on s'est longtemps obstiné à poser un thème mazdāh- en s'appuyant sur le caractère trisyllabique des formes déclinées et sur le G. sg. mazdāha du v.-p.. Il appartient à Kuiper (IIJ 1, 1957, 86 sq.) et à Humbach (WZKSO 1, 1957, 81 sq.) d'avoir définitivement remis les choses au point [2]. Le trisyllabisme s'explique par un hiatus, mazdąm,

1. Rien ne permet de savoir si mazdås-cā, de l'expression mazdåscā ahurāŋhō (Y.30,9 et Y.31,4) est N. sg. ou N.-V. pl. : faut-il comprendre "Mazdā et les (autres) ahuras" ou "les Ahuras Mazdās" ? Les arguments ne peuvent être qu'extra-linguistiques.
2. Voir encore Kuiper (IIJ 4, 1960, 187).

par exemple, valant pour *mazda'am, issu de la présence d'une ancienne laryngale. Quant à la désinence du v.-p., elle est récente et a été formée par l'adjonction d'un -a secondaire servant à distinguer le G. du N., distinction que l'av., pour sa part, n'a pas protégée. Après l'analyse de Kuiper, il est certain qu'il faut poser un thème mazdā-. Cette évidence, pressentie déjà par Collitz (BB 7, 1883, 180), Pedersen (5.d 72), Konow (JhaCommVol 217 sq.) et Pisani (RSO 19, 1940, 81), a été trop longtemps négligée et l'est encore par Gershevitch qui, dans The avestan Hymn to Mithra, continue à poser un thème mazdāh- (1).

On en trouvera, si c'est nécessaire, une nouvelle confirmation en examinant les composés où mazdā- survient en premier terme (2). mazda-xšaθra- "qui a le pouvoir de Mazdā", mazdaδāta- "créé par Mazdā", mazda-iiasna- "adorateur de Mazdā" et mazdā.vara- "qui remplit le voeu de Mazdā" ne révèlent aucune trace d'une dérivation -h- de leur premier terme. Tous supposent un thème mazdā- dont la voyelle finale s'est abrégée en position antépénultième. L'exception que constitue à cet égard mazdā.vara- s'explique peut-être par la graphie scindée du composé (3). mazdō.fraoxta- "énoncé par Mazdā" et mazdō.frasāsta- "proclamé par Mazdā", qui pourraient suggérer un thème en -h-, quoique -ō ne puisse représenter -āh-, sont aisément explicables par l'introduction analogique du N. sg. thématique au premier terme du composé.

Plus sérieuses sont les mentions de mazdā̊.uxδa- "dit par Mazdā", au FrW. 9,1 (mazdā̊.uxδəm vacō et mąθrō.spəṇtō mazdā̊.uxδō), pour lesquelles Bartholomae donne une correction mazdaoxδa. Klingenschmitt (FiO § 678), sur la base de F.27 mazdąi.uxδąm, corrige en +mazdā.uxδa-. Cette solution paraît la bonne : elle se base sur l'observation de la substitution fréquente de ā̊ à ā dans le FrW.9,1 : mazdā̊ vairīm pour +mazdā vairīm, yā̊ pour +yā, yaθā̊ pour +yaθā, haiθiiā.varəštąm pour +haiθiiā.varəštąm (4). mazdaoxta-, au Y.19,16, est d'une transmission un peu confuse :

mazdaoxtəm J6b.7 H1 K11.10 L13.1.2 B2 O2 Bb1, mazda.oxtəm S1, mazdōxtəm J2, mazdaō.xtəm Mf1 (2ème a en sec. main), mazdā̊.uxtəm K5 J3, mazdā̊.xtəm Pt4, mazdā̊xδəm Mf2, mazdō.uxδəm K4, mazdauxδəm Lb2, mazda.uxδəm C1, mazdōxδəm S2.

1. Ce qui lui est reproché par Duchesne-Guillemin (Krat 5, 1960, 91). On trouvera encore le thème mazdāh- chez Gershevitch (JNES 23, 1964, 12 sq.), Hauschild (MIO 11, 1966, 463 sq.), Bailey (FSEilers 137) et Hinz (Neue Wege 121). Thieme (Zarathustra 406 sq.) prend résolument position pour le nom-racine.

2. Cette hypothèse a été défendue par Jacques Duchesne-Guillemin dans une communication (inédite) à la Journée des Orientalistes belges, à Bruxelles, le 28 mai 1970.

3. Voir Humbach (MSS 4, 1954, 59).

4. On remarquera que ā̊ se substitue à ā devant u ou v.

Ainsi le témoignage de manuscrits aussi bons que K5 J3 Pt4 et Mf2, peut-être de K4, n'exclut-il pas une leçon mazdā̊.uxta-. Mais elle n'est pas assurée, et mazdā̊° s'imposerait-il même qu'il ne serait pas sûr qu'il représente le thème mazdāh- plutôt que le N. sg. de mazdā-. L'examen des composés confirme ainsi les conclusions de Kuiper.

L'étymologie de mazdā- est bien connue, et claire. Il représente l'indo-européen *mn̥s-dheə₁ - "le fait d'appliquer son esprit" et on doit le rapprocher, comme l'a démontré Konow (JhaCommVol 217), du véd. medhā́- "la sagesse" (1). ahura-mazdā- est "le seigneur sagesse" ou le "seigneur sage". Cette signification a été récemment contestée par Gropp (Wiederholung 31 sq.) qui traduit ahura-mazdā- par "lebendige Weisheit", donnant à ahura- une valeur adjective et à mazdā- une valeur substantive, alors qu'en somme, on s'accordait jusqu'alors à faire l'inverse. La démonstration de Gropp n'est toutefois pas convaincante et, pour tout dire, demeure fort vaine. mazdā-, comme le véd. medhā́-, est bien sûr un nom d'action, mais on ne peut considérer comme erroné de lui donner un sens d'agent quand il est en apposition avec ahura- (2). Dans la syntaxe des composés, c'est là une démarche naturelle. De toute manière, nous n'avons aucune attestation d'un emploi adjectif d'ahura-. Ahura Mazdā demeure le "seigneur sage".

4.3.2.2. yaoždā- "qui donne force vitale".

Bartholomae relève dans le Wörterbuch deux noms-racines, yaoždā- et aiiaoždā-, qui ne peuvent être retenus. Chaque fois, le second terme figurerait sous la forme instrumentale °diia qui serait caractérisée par le degré zéro du thème. L'alternance apparaît, comme nous le verrons, de manière sporadique, mais ne peut être considérée qu'à titre d'archaïsme exceptionnel. Or, il paraît qu'ici, ces formes peuvent s'expliquer plus simplement.

V.6,32 - pasca nasāuuō nižbərəθi pasca āpō para.hixti aēša āfš yaoždiia bauuaiti "Après l'enlèvement du cadavre, après le rejet de l'eau, cette eau est-elle purifiable ?"

V.5,19 - yaoždiia tacinti āpō zraiiaŋhat̰ haca pūitikāt̰ auui zraiiō

1. Il existe une seule attestation de mazdā- (mazdāh- pour Bartholomae) en dehors du nom de la divinité. Humbach (WZKSO 1, 1957, 83 n8) veut y voir un infinitif du type ūcąm. Mais Johanna Narten (YH) renoue avec l'explication de Geldner (KZ 27, 1885, 240) : mazdąm ... kərəšuuā signifie "präge deinem Gedächtnis ein, merke dir, meinen Notiz von".

2. mazdā- est-il à l'origine un nom d'action ou un nom d'agent ? Ce point est discuté par Thieme (Zarathustra 406 sq.).

vouru.kašəm "Purifiables coulent les eaux depuis la mer Pūitika jusqu'à la mer Vourukaša".

V.6,31 (répété 37) - aēša āfš aiiaoždiia anaiβiš.x^{v}arəθa yauuat̰ aēša nasuš nižbərəta "Cette eau est impurifiable, inconsommable avant que cette charogne ne soit emportée".

V.7,25 - kat̰ tā nara yaoždaiiąn aŋhən ašāum ahura mazda yā nasāum mat̰.gūθąm āpəm ā vā ātrəm ā vā aiiaoždiia frabərənti "Ces hommes sont-ils purifiables, ô saint Ahura Mazdā, qui apportent à l'eau ou au feu une charogne immonde ou des choses impurifiables ?"

Il ne paraît pas douteux qu'on ait chaque fois affaire au gérondif yaoždiia- "qu'on peut, qu'on doit purifier" : N. sg. f. au V.6,36 et 6,31, N.-Acc. m. au V.7,25, N. pl. f. irrégulier au V.5,19, au lieu de *yaoždiiā̊. Le gérondif aiiaoždiia a été reconnu par Bartholomae au V.3,14 et 7,75 et explique sans doute, mais avec d'inextricables difficultés de syntaxe casuelle, dont je n'ai pas le loisir de rendre compte ici, les inf. yaoždaiiąn et aiiaoždaiiąn (variante °diiąn) où Benveniste croit reconnaître des part. prés. défectifs (Inf 20) [1].

Par contre, Bartholomae pose un thème yaoždāh- qui, attesté seulement au N. sg., peut tout aussi bien représenter le nom-racine :

Y.48,5 - huxšaθrā xšə̄ntąm mā nə̄ dušəxšaθrā xšə̄ntā
vaŋhuiiā̊ cistōiš šiiaoθanāiš ārmaitē
yaoždā̊ mašiiā aipī ząθəm vahištā "Que de bons maîtres nous régissent et non de mauvais, par les actes, ô Ārmaiti, de la bonne sagesse, sagesse excellente qui donne force vitale, avec l'homme, à sa descendance"[2].

Cette strophe est citée et glosée au V.5,21 :
yaoždā̊ mašiiāi aipi.ząθəm vahišta hā yaoždā̊ zaraθuštra yā daēna māzdaiiasniš yō huuąm aŋhuuąm yaoždāite humatāišca hūxtāišca huuarštāišca "Purificatrice excellente, avec l'homme, de sa descendance : cette purificatrice est la religion mazdéenne, ô Zaraθuštra, pour celui qui purifie son existence par les bonnes pensées, les bonnes paroles, les

1. Sur yaoždiia et les formes dites infinitives, on trouvera un important matériel chez de Harlez (BB 25, 1899, 187 sq.) et A. Grégoire (KZ 35, 1899, 94 sq.).

2. +mašiiā est une correction de Humbach (I 139). Geldner choisit mašiiāi parmi les leçons suivantes :
mašiiā̊ J3 Jm1 S2, mašiiā Mf2, mašiiā̊ J2 K5, mašiiāi Jpl K4 C1 L3, mašiiāi J6.7 P6 L13.1.2, mašiiā̊ Pt4 Mf1
mašiiā̊ est injustifiable en grammaire et doit résulter d'une analogie avec vaŋhuiiā̊. On préférera mašiiā à mašiiāi parce qu'il est bien attesté (J2 Mf2 K5) et qu'il représente une lectio difficilior, malgré le témoignage du V.5,21.

bonnes actions".

Le N. sg. n'est pas distinctif - le sens d'agent non plus - et on ne peut décider sûrement entre le yaoždāh- de Bartholomae et le yaoždā- de Humbach (II 77).

Insler (op. cit. 172) remarque à juste titre que yaoždā n'a pas le sens de "purifier" au niveau des Gāthās. Cette signification s'est développée plus tard à partir de celle, étymologique, de "donner force vitale à". En av. récent, yaoždā et ses dérivés nominaux expriment diverses actions bien précises qui ont pour but de purifier les instruments du culte (feu, bois, barəsmans, etc...) ou de conjurer toutes sortes de souillures. Il n'est pas question de cela dans le Y.48,5. On parle ici de la "sagesse excellente qui donne force vitale, avec l'homme, à sa descendance" [1].

4.3.2.3.-4. zrazdā- "fidèle" et azrazdā- "infidèle".

zrazdā- est attesté au N. pl. au Y.31,1 :
tā və̄ uruuātā marəṇtō aguštā vacā̊ sə̄ṇghāmahī
aēibiiō yōi uruuātāiš drūjō ašahiiā gaēθā̊ vīmərəṇcaitē
atcīt̰ aēibiiō vahištā yōi zrazdā̊ aŋhən mazdāi "Proclamant vos doctrines, nous énoncerons des paroles non entendues par ceux qui, selon les doctrines de la tromperie, font mourir les créatures d'Aša, mais excellentes pour ceux qui sont fidèles à Mazdā".

Le négatif azrazdā- est un hapax du N.17 (= P.6), dont le contexte fait songer au Y.31,1 au point d'en paraître une glose :
vahrkāi hizuuąm daδāiti yō azrazdāi mąθrəm cište (cašte) "Il donne une langue au loup, celui qui enseigne la strophe à l'infidèle" [2].

Les données morphologiques sont donc fort nettes : le N. pl. zrazdā̊ et le D. sg. azrazdāi fondent l'existence, au second terme de ces composés, d'un nom-racine °dā-. Le témoignage des superlatifs zrazdišta- (Y.53,7) et zrazdātəma- (Yt.13,25) est une confirmation superflue.

L'examen des faits védiques a cependant amené quelques savants à poser un av. zrazdāh- au lieu de zrazdā-. C'est ce que font explicitement Lanman (JAOS 30, 1880, 444), Pedersen (5.d 73) et, semble-t-il, Meillet (MSL 22, 1920-22, 216). A ceux-ci il paraît embarrassant qu'il existe un nom d'agent zrazdā- en face de l'abstrait véd. śraddhā́- "la foi". Le RV VII 32,14 atteste cependant le nom d'agent, comme l'a

1. L'étude la plus récente sur la notion exprimée par yaoždā- est celle de Duchesne-Guillemin (Myth and Law among the Indo-Europeans, Berkeley - Los Angeles - Londres, 1970, 203 sq.).

2. Texte d'après JamaspAsa et Humbach (Purs 16).

définitivement établi Oldenberg (Noten II 29) :

śraddhā́ ít te maghavan pā́rye diví vājī́ vā́jaṃ siṣāsati "Confiant en toi seul, ô généreux, celui qui désire le prix de victoire cherche au jour décisif à obtenir le prix de victoire".

Les partisans d'un av. zrazdāh- posent pour ce passage un véd. śraddhā́s- qui s'opposerait à śraddhā́- "la foi". En fait, le sandhi ôte toute pertinence à la strophe védique et nous empêche de trancher résolument [1]. En l'absence d'argument décisif, on se fondera résolument sur les données avestiques, qui sont impérieuses. Le sens exige un nom d'agent, les désinences un nom-racine. L'évidence avestique rejaillit sur le véd. : rien n'empêche le RV VII 32,14 d'attester un śraddhā́- à sens d'agent, qui équivaudrait à zrazdā-.

Il reste à évoquer le problème étymologique. On sait que le nom du coeur en arm. (sirt), en gr. (κῆρ), en lat. (cord-), en got. (hairtō) et en v.-sl. (srŭdĭce) repose sur une ancienne consonne palatale sourde à l'initiale (*k̑erd-), alors que le véd. hŕ̥d- et l'av. zərəd- témoignent d'une sonore aspirée. S'appuyant sur cette divergence, Darmesteter (MSL 3, 1878, 52 sq. = EtIr II 119 sq.) a cru pouvoir établir que le premier terme de zrazdā- était zərəd- et que l'expression signifiait, en somme, "mettre son coeur dans". De son côté, Caland (KZ 31, 1891, 272) émettait l'opinion que zrazdā- était le résultat de la congruence de deux expressions : *srazdā- = véd. śraddhā́- et *zərəzdā- = véd. *hr̥ddhā́-.

L'hypothèse de Darmesteter a été généralement rejetée. Ernout (FSLévi 85 sq.) conteste le fait que zras [2] puisse représenter le nom du coeur : la racine *k̑r̥d- n'atteste que le type de vocalisation *k̑erd-, jamais *k̑red-. Meillet (MSL 18, 1914, 60 sq.) ajoute à cela deux arguments. On peut, en ce qui concerne la nature de la consonne initiale, égaler zras à zərəd-, mais comment admettre que *k̑r̥d- soit représenté en indien par śrád d'une part, par hŕ̥d- d'autre part ? De plus, si on se fonde sur les travaux de Sylvain Lévi (La Doctrine du Sacrifice dans les Brāhmaṇas, Paris, 1898, 108 sq.), pour le prêtre védique, le coeur n'est qu'un organe et la foi n'est pas un sentiment, mais une donnée rituelle. La śraddhā́, c'est la confiance qu'on a dans l'efficacité du sacrifice accompli correctement.

Vendryes (MSL 20, 1918, 266) souscrit à cette critique et on trouvera chez Benveniste (Voc I 178 sq.) une systématisation des remarques de

1. L'ambiguïté est mise en lumière par Köhler (śrád-dhā- in der vedischen und altbuddhistischen Literatur, Göttingen 1948 - manuscrit -, 24).
2. Il y a dissociation au Yt.9,26 zrasca dāt.

Meillet sur l'absence de toute connotation affective au nom du coeur en indo-européen ancien : "Ce qu'on n'a jamais, en aucune langue indo-européenne ancienne, c'est une locution analytique telle que "mettre son coeur en quelqu'un". Pour qui est habitué à la phraséologie, au style, aux manières de penser des anciens, ce serait une expression aussi étrange que "placer son foie"; il n'y a pas de différence à cet égard entre le coeur et le nom de tout autre organe. Seule une illusion née des métaphores modernes a pu faire imaginer un tour indo-européen comme "placer son coeur en quelqu'un". On chercherait en vain dans les textes anciens la moindre trace d'une telle locution. Il faut écarter définitivement cette interprétation. Malheureusement, on ne voit rien de précis à lui substituer; *kred reste obscur : il n'apparaît que dans cette liaison, jamais comme mot indépendant; et au point de vue étymologique, le mot est complètement isolé.

On ne peut donc que proposer une conjecture : *k̑red serait une sorte de "gage", d'"enjeu", quelque chose de matériel, mais qui engage aussi le sentiment personnel, une notion investie d'une force magique appartenant à tout homme et qu'on place en un être supérieur. Il n'y a pas d'espoir de mieux définir ce terme, mais nous pouvons au moins restituer le contexte où est née cette relation qui s'établit d'abord entre les hommes et les dieux, pour se réaliser ensuite entre les hommes".

L'opinion est claire, tranchée. Mais on remarquera qu'elle n'a plus recours à un argument linguistique. Comme le remarque Dumézil (Idées romaines, Paris 1969, 47 n1), l'argument de la vocalisation n'est plus pertinent maintenant que Benveniste lui-même (Orig 161) a imposé l'idée que la racine fonctionnait sur une alternance qui serait ici *k̑er-d-/*k̑r-ed-. Est-il tellement gênant que śrád ne corresponde pas au nom védique du coeur et ne peut-on admettre que, héritant d'une alternance ancienne *k̑erd-/*ĝherd-, le vieil indien l'ait utilisée de manière fonctionnelle : en somme, il s'agit de réserver la sonore aspirée initiale au nom du coeur et la sourde simple à śrád-dhā et à ses dérivés, l'av. ayant généralisé l'usage de la première. D'autant plus que l'hypothèse qui voudrait restituer un *k̑red indéterminé et inaccessible à la connaissance ne peut non plus éviter tous les écueils phonétiques. zrazdā- ne correspond pas à śraddhā́- et on ne peut expliquer la sifflante sonore initiale qu'en faisant intervenir, comme l'a proposé Meillet (loc. cit.), une assimilation qui n'aurait pas eu lieu en indien parce que l'influence de l'expression séparée śrát ... dhā s'est exercée à son encontre. Difficulté phonétique pour difficulté phonétique, il est toujours préférable d'admettre l'hypothèse qui conduit à une identification.

C'est pourquoi, sans toujours s'en expliquer d'une façon très détaillée, plusieurs savants renouent aujourd'hui avec l'étymologie de

Darmesteter. A côté de Dumézil, déjà cité, Schmitt (Dicht 272 sq.) (1) s'est prononcé résolument en sa faveur. Jacques Duchesne-Guillemin et Karl Hoffmann m'ont assuré oralement qu'ils étaient convaincus que zraz° et śrád représentaient bien le nom du coeur (2). Après une étude détaillée, Sandoz (Arbeitspapier 10, Universität Bern - Institut für Sprachwissenschaft 1973, 1 sq.) démontre qu'il n'existe aucune impossibilité phonétique et sémantique à ce que śrád/zras représente le nom du coeur. Il conclut en proposant une hypothèse intéressante et plausible : *k̂red serait un L. et le sens littéral de *k̂red-dhē "mettre dans le coeur".

Comment croire que le coeur est bien, pour l'indo-iranien ancien, l'organe inerte et sans faculté d'émotion que décrit Benveniste ? Il n'est qu'à se reporter à l'étude de Renou sur hṛ́d- (Etudes sur le vocabulaire du Ṛgveda, Paris 1956, 60 sq.). Le coeur est le siège des émotions. Sinon, comment justifier que l'ami soit appelé suhṛ́d- "qui a bon coeur" ? Comment expliquer l'expression utá hṛdótá mánasā (RV VII 98,2)/ zərədācā manaŋhācā (Y.31,12), où le coeur exprime envers les dieux et le sacrifice la même dévotion, la même adhésion que mánas-/manah- ? Citons pour terminer Dumézil (op. cit. 49 sq.) : "Il faut au moins réserver, comme possible, l'hypothèse que la corporation des officiants ait amplifié systématiquement la puissance contraignante du sacrifice. Loin d'être une survivance, un tel système peut au contraire avoir été développé aux dépens de la liberté des anciens dieux indo-iraniens. Et pour revenir à la notion de śraddhā́, sans doute faut-il admettre que des mouvements de "piété", de "dévotion", de "foi" l'animaient dans la pratique, et cela dans le temps même où les ritualistes la réduisaient à n'être qu'une attitude presque purement technique dans un culte presque impersonnel. Un concept religieux se définit rarement par un point, plus souvent par un intervalle, par une zone où des mouvements variables, des rapports instables s'établissent entre deux pôles. Où finit l'incantation ? Où commence la prière ?"

4.3.2.5. ādā- "l'oblation".

Une expression composée du nom-racine °dā- et du préverbe ā est attestée dans quelques passages qui appartiennent pour la plupart au gâthique.

1. Mais il abjure sous l'influence de Benveniste (Krat 14, 1969, 42).

2. Là ne s'arrêtent pas les avatars étymologiques du "vénérable fossile", selon l'expression de Dumézil. Pariente (Emerita 35, 1967, 1 sq.) s'est ingénié à démontrer que credere n'avait absolument rien à voir avec zrazdā-, śraddhā́-. Mais il s'agit là d'un problème essentiellement latin.

Tous les exemples relevés par Bartholomae ne peuvent cependant être retenus. Humbach (II 76), inspiré par Justi (Hb 17) et Baunack (St 348), élimine le Y.35,4, où Bartholomae, après Geldner (BB 15, 1889, 259; KZ 30, 1890, 527), reconnaissait ādā-. Voici le texte avec la traduction de Johanna Narten (YH) :

gauuōi adāiš tāiš šiiaoθənāiš yāiš vahištāiš fraēšiiāmahī rāmācā vāstrəmcā dazdiiāi surunuuatascā asurunuuatascā xšaiiaṇtascā axšaiiaṇtascā "Hierdurch nun, durch die Werke, welche die besten sind, treiben wir die Hörenden und die Nichthörenden, die Herrschenden und die Nichtherrschenden an der Kuh Frieden und Weide zu schaffen".

Il en va de même pour le Y.48,1 :

yezī adāiš ašā drujim vənŋhaitī ... "Si, avec eux, par Aša, on peut vaincre la tromperie ...".

La voyelle initiale brève et la désinence d'I. pl. thématique montrent que la forme adāiš ne peut appartenir à ādā-. Selon Humbach, adāiš appartient à un radical ada-. D'une manière plus convaincante, Johanna Narten y reconnaît une notation de *at̰ āiš, comme on a aδāt̰ pour *at̰ āt̰ (1).

Il n'en demeure pas moins que l'éventail des cas fournis par les attestations authentiques demeure très large. On se trouve vraisemblablement devant le V. sg. au Y.49,1 :

vaŋᵛhī ādā gaidī mōi ā mōi arapā "O bonne offrande, viens à moi, viens-moi en aide".

On a longtemps hésité à faire de ādā vaŋᵛhī un V.. On s'est le plus souvent basé sur ādā pour faire de cette expression un I. d'accompagnement. C'est accorder trop peu d'importance à l'irrégularité que constitue dans ce cas vaŋᵛhī puisque le Y.33,12 fournit l'I. sg. authentique : vaŋhuiiā ādā. Humbach (II 80) préfère voir dans vaŋᵛhī ādā une parenthèse nominative faisant fonction de bahuvrihi, selon un type de syntaxe qu'il avait précédemment mis en lumière (MSS 5, 1954, 90 sq.). On se trouve

1. ādā- ne figure pas non plus au Y.35,8 (traduction de Johanna Narten) : ašahiiā āat̰ sairī ašahiiā vərəzēnē kahmāicīt̰ hātąm jījišąm vahištąm ādā uboibiiā ahubiiā "In der Vereinigung mit der Wahrheit, in einer Gemeinde der Wahrheit - (so) sage ich nun einem Jeden der Seienden - ist das Gewinnenwollen (des zum täglichen Leben Nötigen) am besten für beide Leben".
Baunack (St 356) et Geldner (BB 15, 1889, 259) avaient posé ādā-. Bartholomae fait de ādā une 2ème sg. Imp. A. de ā-dā. Partant d'une correction en +ādā̊, suggérée par Geldner (KZ 27, 1885, 240), Lommel(ZII 1, 1922, 23) pose une 2ème sg. aor. Ind. et H.P. Schmidt (BullDeccColl 20, 1960, 331) une 2ème sg. aor. Inj..
Enfin, K. Hoffmann (IIJ 10, 1967, 287 n4) et Johanna Narten voient en ādā l'équivalent du véd. āha "je dis".

devant un choix difficile : il n'y a jamais de V. en tête de phrase, et, d'autre part, ādā ne peut être un N. - il faudrait *adå. On est tenté, avec Kuiper (IIJ 1, 1957, 95), de donner l'avantage à l'argument morphologique [1].

L'Acc. sg. se trouve au Y.68,21 et au Vr.4,1 qui ne diffère que par le verbe principal, ici auui gərəṇte et là mrūmaide :

vaŋᵛhīm iδāt̰ ādąm vaŋᵛhīm ašīm āca nica mrūmaide "Nous proclamons ici et là la bonne offrande et la bonne faveur".

L'I. sg. apparaît au Y.33,12 :

(ahurā dasuuā) spə̄ništā mainiiū mazdā vaŋᵛhuiiā zauuō ādā "(Donne-moi, ô Ahura) avec la tendance la plus sainte, ô Mazdā, la rapidité par la bonne offrande".

La strophe immédiatement précédente (Y.33,11) atteste vraisemblablement le L. sg. :

sraotā mōi mərəždātā mōi ādāi kahiiācīt̰ paitī "Ecoutez-moi, ayez pitié de moi lors de chaque offrande".

Qu'ādāi soit un L. ne s'impose pas d'emblée. Mais, comme l'a bien vu Humbach (II 42), c'est la solution qui justifie le plus naturellement chaque terme. Elle permet de voir en paitī une préposition régissant le L. et en kahiiācīt̰ autre chose qu'un indéfini un peu déplacé.

Le Y.52,3 atteste l'Acc. pl. : vaŋᵛhīšca aδå vaŋᵛhīšca ašaiiō "les bonnes offrandes et les bonnes faveurs". Ce passage ne va pas sans poser de problèmes : l'a bref initial n'est pas directement explicable. Mais ādā- est certain, puisqu'il figure ici en tant que pendant à aši-, comme c'est le cas au Y.68,21 et au Vr.4,1. Plutôt qu'imaginer une erreur orthographique généralisée dans la tradition manuscrite, il vaut mieux croire qu'ā initial, en position antépénultième devant -å final dissyllabique, s'est abrégé.

Le L. pl. ādāhū est attesté au Y.40,1 (traduction de Johanna Narten):

āhū at̰ paitī adāhū mazdā ahurā mazdąmcā būiricā kərəšuuā rāitī tōi xrapaitī ahmat̰ hiiat̰ aibī hiiat̰ mīždəm +mauuaiθīm fradadāθā daēnābiiō mazdā ahurā "Hier bei diesen Darbringungen nun, o Weiser Herr, erweise dich aufmerksam und mache das reichlich durch dein Spenden - soweit es von uns aus angemessen ist -, was du als für meinesgleichen passenden Lohn bestimmt hast für die religiösen Anschauungen, o Weisen Herr".

4.3.2.6. viiādā- "la répartition rituelle".

Ce nom-racine ne diffère du précédent que par l'adjonction du préverbe

1. Voir déjà Geldner (RelgLes 12 sq.), Nyberg (Rel 126) et, plus récemment, H.P. Schmidt (Prat 173).

vi, indiquant la répartition dans l'offrande. viiādā- est attesté trois fois, dans des contextes qui posent chacun leurs problèmes.

Y.60,2 : tå ahmi nmāne jamiiārəš yå ašaonąm xšnūtasca ašaiiasca viiādaibišca paitizaṇtaiiasca "Que viennent dans cette demeure les réjouissances, les faveurs, les parts rituelles et les accueils pour les justes".

La désinence -biš des noms athématiques authentifie viiādā- défiguré par l'abrègement d'-ā- prédésinentiel. On peut invoquer la même raison que ci-dessus : la position antépénultième. Autre incorrection : viiādaibiš est un I. pl. inséré dans une énumération de N. pl.. En effet, si on répugne à y voir une simple corruption, on ne peut songer qu'à l'introduction un peu audacieuse d'un de ces instrumentaux comitatifs chers au gâthique.

Le P.39 présente la même énumération, mais à l'Acc. :

naršca ašaonō xšnūitīmca āraitīmca viiādåsca paiti paiti.zaṇtaiiasca frāiiō.humatahe frāiiō.hūxtahe frāiiō.huuarštahe "La réjouissance, l'offrande, les parts rituelles et les accueils de l'homme juste à la bonne pensée, à la bonne parole, à la bonne action".

La forme +viiādåsca est la seule plausible : c'est l'Acc. pl. régulier. On voit mal pourquoi Darmesteter (ZA III 70) accepte viiādasca et pourquoi Bartholomae admet cette correction.

Le même Acc. pl. viiādå apparaît au Y.38,5 :

auuā və̄ vaŋᵛhīš rātōiš darəγō.bāzāuš nāšū paitī viiādå paitī.sə̄ṇdå

Nous reviendrons à cette phrase pour l'analyser plus en détail lorsqu'il faudra étudier nāšū (p. 292). Mais voici, par anticipation, la traduction de Johanna Narten : "Fördern will ich, ihr guten, aufgrund eures Spendens, als einer, dessen Armen bei Erlangungen weitreichend sind, die willkommene Gabenverteilungen". On doit à Johanna Narten la remarque qu'il ne faut pas, comme l'ont fait Geldner et Bartholomae, supposer un composé paitī.viiādā-. paitī est la préposition régissant le L. pl. nāšū. Il s'agit bien d'une troisième attestation de viiādā-.

Le problème de la signification d'ādā- et de viiādā- est finalement plus simple. Bartholomae traduit par "Heimzahlung, Vergeltung". Mais l'étymologie du mot d'une part, les indices que constituent les termes coordonnés à ādā- ou viiādā- d'autre part, donnent raison à Humbach, qui traduit ādā- par "Gabe", et à Johanna Narten, qui traduit viiādā- par "Gabenverteilung", en soulignant le fait qu'il n'y a pas de raison de donner à ce mot un sens qui ne soit pas positif.

4.3.2.7. akō.dā- "qui crée de mauvaises choses".

Y.12,4 – vī daēuuāiš aγāiš auuaŋhūš anarətāiš akō.dābīš sarəm mruiiē "Je renie l'union avec les daēuuas mauvais, pas bons, trompeurs, qui créent de mauvaises choses" [1].

La leçon akō.dābīš n'est pas incontestée :

°dābīš J2 K5 Pt4 Mf1

°dåbīš S1 J3.6.7 H1 L13 Mf2 K4

L'accord du Yasna pehlevi indien (K5 J2) et du Yasna pehlevi iranien (Pt4 Mf1) permet de penser que la forme akō.dābīš est authentique. Il s'agit de l'I. pl. du composé akō.dā- "qui crée de mauvaises choses".

4.3.2.8. +usadā- "qui donne des sources".

Un nom de montagne, sous la forme accusative ušidąm et nominative ušiδå, apparaît à trois reprises dans des phrases que nous citons selon l'édition de Geldner :

Yt.1,28 – aom gairīm yazamaide yim uši.dąm uši.darənəm "Nous sacrifions à la montagne Ušidā Ušidarəna".

Yt.19,2 – ahmat̰ haca garaiiō fraoxšiian ušiδå ušidarənō ərəzifiiasca fraorəpō "De cette montagne (le mont Zərədaza) poussèrent l'Ušidā Ušidarəna et l'Ərəzifiia Fraorəpa".

Yt.19,66 – (uγrəm ax^{v}arətəm x^{v}arənō ... yazamaide) yat̰ upaŋhacaiti yō auuaδāt̰ fraxšaiieite yaθa zraiiō yat̰ kąsaēm haētumatəm yaθa gairiš yō ušiδå yim aiβitō paoiriš āpō hąm gairišācō jasəṇtō "(Nous sacrifions ... au x^{v}arənah intangible) qui accompagne celui qui règne, où se trouve la mer Kąsaiia du fleuve Haētumaṇt, où se trouve le mont Ušidā qu'entourent de nombreuses rivières d'eau de montagne".

Que représentent les deux noms propres ušidąm-ušiδå et ušidarəna- ? Pour le premier, Bartholomae pose un thème ušidam- "qui a sa demeure à l'aurore" : le second terme serait dam- "la maison" et le premier le L. sg. de ušah- "l'aurore". Cette hypothèse se heurte à deux objections : ušah- ne peut logiquement former un L. uši°, mais bien *ušaŋhi, quoique l'Acc. ušąm (F.27b et G.5,5), formé analogiquement sur le N. ušå n'exclut pas toute réfection secondaire de ce type. Quant à dam-, on ne peut être sûr qu'il a bien un N. *då et un Acc. *dąm. Ces objections amènent Kuiper (Notes 86 sq. n7) à reconnaître en ušidąm et ušiδå un thème ušidā- qu'il n'analyse pas, mais qu'il intègre au type véd. retodhā́-. En fait, ce thème ne peut être analysé qu'en uši-dā- : uši° serait le N.-Acc. d. nt.

1. La forme auuaŋhūš, assez surprenante, est cependant bien un I.. On peut reconstruire une évolution *auuaŋhubiš > *auuaŋhuuiš > auuaŋhūš. Voir Bartholomae, et Humbach (KZ 77, 1961, 108).

de uš- "l'oreille" et °dā-, le nom-racine °dā-, de dā "établir, donner". Le composé signifierait "qui pose les deux oreilles" et ferait référence à la forme d'une montagne qui se découperait en deux pics bien distincts. L'hypothèse est plausible et plus satisfaisante au point de vue grammatical que celle de Bartholomae. Elle est la meilleure qu'on puisse formuler si on ne remet pas en cause la tradition manuscrite. Or celle-ci mérite pour le moins un examen. Le Yt.1,28, si douteux dans sa transmission, est celui qui atteste le mieux une leçon à premier terme uši° :

ušį.dąm Jm4
uši.dąm J9
usidąm L18 P13 K19
ušadąm Pt1 O3

Au Yt.19,2 et 66, ušiδå est une correction de Geldner, fondée vraisemblablement sur le Yt.1,28 :

Yt.19,2 – ušaδō L18
ušadō J10 D
usaδō F1 E1 Pt1 H3
Yt.19,66 – ušaδå F1 Pt1 E1 L18 H3 J10
usaδå D

Il y a deux bonnes raisons de croire qu'ušidā- n'existe pas : non seulement le Yt.19 est en général mieux transmis que le Yt.1, mais il est encore à l'abri des réfections théologiques toujours possibles dans le Yašt d'Ahura Mazdā [1]. On admettra encore que la graphie uši° pour le premier terme est une lectio facilior issue de ušidarəna- dont la terminaison a elle aussi influencé la terminaison de ušidā- au Yt.19,2 (°δō pour °δå). Reste à déterminer l'ampleur de cette influence. Si elle ne porte que sur la voyelle i et s'il faut restituer +ušaδā-, l'analyse n'est pas aisée. Certes, l'av. connaît ušaδā- attesté au F. 3g et glosé pwšt ZY tyc "le dos pointu" par opposition à vaŋhā-, pwst ZY pʾhw "le dos plat". Ce serait plausible : une partie du corps humain dotée d'une forme caractéristique aurait prêté son nom à une montagne. ušaδā-, cependant, n'a pas d'étymologie connue et K. Hoffmann (ap. Klingenschmitt, FiO § 183), a pu mettre son existence en doute : il s'agit d'une faute

1. La réfection théologique a beau jeu dans le Yt.1,28. Ce passage ne contient-il pas uši ahurahe mazdā yazamaide darəθrāi mąθrahe spəṇtahe "Nous sacrifions à l'entendement d'Ahura Mazdā pour soutenir la strophe sainte" ? L'union de uši "l'entendement" et de dar "soutenir" est usuelle. uši.darəθra- "qui soutient l'entendement" est épithète de daēnā- au Y.22,25 et 25,6. On verra encore le Vr.15,1 : auua uši dāraiiaθβəm mazdaiiasna "Tendez vos oreilles, ô mazdéens". On ne peut donc être surpris qu'une interprétation théologique ait modelé ušidarəna-, puis +usadā-, qu'on va restituer.

pour +ušnijā- ou +ušnizā- équivalant au véd. uṣṇíhā-.

Il reste à supposer qu'ušidarəna- a aussi exercé son influence sur la consonne précédente, comme certaines leçons le laissent croire, et à restituer +usaδā-. Dès lors, une solution très satisfaisante apparaît : le premier terme serait usa- = véd. útsa- "la source" et le composé signifierait "qui donne des sources". Aucun nom ne convient mieux à une montagne dont le Yt.19,66 dit par ailleurs qu'elle est entourée d'eaux montagneuses.

Qu'en est-il alors d'ušidarəna- ? Bartholomae en fait un quasi-synonyme d'ušidam- : "qui a son séjour à l'aurore". Je tiens de Karl Hoffmann (oralement) qu'il est possible d'analyser autrement chaque terme du composé : darəna- équivaut phonétiquement au skr. dīrṇa- "la fente, la falaise" et on peut y voir l'ancêtre du persan dar " id. ". Quant à uši°, on y verra la forme de composition d'*ušra- = véd. usrá- "rouge". La montagne +usadā- ušidarəna- serait donc la montagne "qui donne des sources, aux fissures rouges" (1).

4.3.2.9. cagədā- "qui donne un cadeau".

Y.51,20 - nəmaŋhā mazdā̊ rafəδrəm cagədō "par l'hommage à Mazdā qui donne un cadeau en tant qu'aide".

cagədō, G. sg., ne peut être issu d'un thème cagəd- qui est impensable. cagədō, cagəman- (Y.38,3 : ubōibiiā ahubiiā cagəmā "un cadeau pour les deux existences") et caguuah- (2) permettent d'isoler un élément *cag- inexplicable en indo-européen. Le sens de "cadeau" est suggéré par le contexte. Si la formation de cagəman- et de caguuah- est parfaitement claire, cagədō pose plus d'un problème. Humbach (II 93) reste hésitant : "cagədō ist Gen. Sg. Liegt ein Stamm cagə-dā- mit verbalem Wurzelnomen dā als Hinterglied vor, der ablautend flektiert wir j. fšū-šā-, Gen. Sg. fšūšō ?" On ne peut qu'approuver à la fois l'hypothèse et le point

1. Le Yt.19,5 atteste encore le N. ušaomas-ca d'un nom de montagne. Les variantes sont les suivantes : uṣ̌aomasca (Fl Ptl El H3 L18), usōmasca (J10), ašomasca (D) et aosaomasca (K12). Il faut peut-être corriger en +usaomasca et analyser +usa-ūmas-ca, +usaoma- signifiant "qui protège les sources".

2. Y.46,2 - gərəzōi tōi ā īṯ auuaēnā ahura rafəδrəm caguuā̊ hiiaṯ friiō friiāi daidiṯ "Je me plains à toi, regarde, ô Ahura, procurant une aide comme l'ami en doit donner à l'ami".
caguuā̊ peut éventuellement passer pour l'épithète caguuaṇt- de rafəδrəm. On traduira alors "... regarde, ô Ahura, l'aide pourvue de cadeau comme l'ami en doit donner à l'ami".
Sur *cag, voir Benveniste (JA 1934 181 sq.); mais il est évident qu'on ne peut poser "un nom d'agent radical cagd- = cag-t-, type skr. °kṛt-, °srut-".

d'interrogation. Si elle ne donne pas entière satisfaction, cette explication est la meilleure que l'on puisse proposer de cagədō. J'aimerais cependant y apporter une modification : le G. sg. fšūšō, de fšūšā-, est lui-même analogique et sans doute hérité des thèmes en -ā- du type °dā- (voir p. 106). Un G. °dō de °dā- serait plutôt un archaïsme perpétuant à date historique une flexion basée à l'origine sur une alternance entre le degré plein et le degré zéro. Nous verrons que les noms-racines en -ā- conservent d'autres traces de cette ancienne flexion.

4.3.2.10. *ciθrā.dā- "qui donne des choses brillantes".

On peut envisager, pour expliquer le Y.44,16, une particularité de la composition avestique, comme on l'a fait pour +aṣ̌ā.frād- et +vaiiū.bərət- (voir p. 137) :

kə̄ vərəθrəm.jā θβā pōi sə̄ṇghā yōi həṇtī
ciθrā mōi dąm ahūm.biš ratūm cīždī

Rappelons tout d'abord qu'ahūm.biš paraît un V. sg. représentant Ahura Mazdā (voir p. 53). Bartholomae fait de dąm un inf. à sens impératif. Mais, récemment, Watkins (IndGram III 1 93) nie l'existence des infinitifs indo-iraniens en *-ām. Benveniste (Inf 16), Lommel (1971 116) et Schindler (Wurz 60) font de dąm une 3ème sg. Imp. M..

Gershevitch (Mi 214) fait de dąm le L. sg. de dam- "la maison". Cette hypothèse est reprise par Insler (op. cit. 62 sq. et 176) qui traduit : "Who shall smash the obstacle (of deceit) in order to guard us in accord with Thy doctrine those pure ones who exist in my home ? As healer of existence, promise us a judge". yōi həṇtī ciθrā mōi dąm signifie donc "ceux qui sont purs dans ma maison". Cette interprétation est irréprochable au point de vue grammatical. Je doute cependant que ciθra- se réfère à la vertu religieuse et puisse être traduit par "pur" : rien de tel n'est attesté.

Humbach (II 55) propose un nom-racine simple dā- "qui donne", épithète de ratūm. L'indien offre, au RV VI 16, 26, l'équivalent d'un nom-racine dā- avec valeur de nom d'agent :

krátvā dā́ astu śréṣṭho 'dyá tvā vanván surékṇāḥ "Que par la force mentale, celui qui donne soit aujourd'hui le plus glorieux, te gagnant, ayant un bel héritage".

L'hypothèse de Humbach est parfaitement plausible.

Mais on peut encore songer à un composé séparé qui, intact, eût été *ciθrā.dā-. Wackernagel (II 1 30 et 151) a étudié les cas de tmèse en indien et a été amené à les réserver aux dvandvas duels et aux noms

propres biaccentués [1]. Duchesne-Guillemin (Comp 44) est arrivé aux mêmes conclusions en ce qui concerne les composés avestiques. On ne peut cependant, au vu de l'extrême laxisme de la composition avestique, exclure un type isolé de syntaxe, où un enclitique, en l'occurence moi, a pu s'insérer entre les termes d'un composé à rection verbale.

L'incertitude demeure parce que toute hypothèse est plausible : impératif, nom-racine simple à sens d'agent ou composé séparé. On traduira soit : "Donne-moi des choses brillantes, ô guérisseur de la vie, (et) enseigne-moi un ratu", soit "Enseigne-moi, ô guérisseur de la vie, un ratu qui me donne des choses brillantes".

Voilà deux composés, cagədā- et *ciθrā.dā-, particulièrement suspects. Je m'en tiens à la solution qui me paraît la plus plausible.

4.3.211. vaŋ́hazdā- "qui donne le mieux".

Ce composé est attesté trois fois au N. pl. dans des contextes fort semblables (Y.65,12, G.2,6, FrW.1,2).

Y.65,12 - imaṯ (vō jaidiiemi) vīspe yazatå̊ŋhō yōi +vaŋ́hazdå̊ aṣ̌auuanō "Voici (ce que je vous demande, ô vous,) tous les dieux qui sont donneurs du mieux, justes".

Le N. sg. apparaît au Yt.19,59 :

zraiiaŋhō vourukaṣ̌ahe vairiš yō +vaŋ́hazdå̊ nąma "La baie de la mer Vourukaṣ̌a qui s'appelle "qui donne le mieux"."

Les données morphologiques imposent donc un composé qui a pour second terme le nom-racine °dā- et, pour premier terme, le comparatif vaŋ́hah-.

En ce qui concerne +vaŋ́hazdā-, il faut toutefois corriger la traduction manuscrite, qui livre partout une leçon vaŋhazdā-. Seul le Y.65,12 atteste, assez mal, vaŋ́hazdā- avec Mf1.2 Pd K36 W1 L13 contre J2.6 K5.11 Pt4 Jp1 Jm1 L1.2 O2 S2. Il ne faut pas reculer devant la correction; la distinction entre ŋ́ et ŋ a été très mal conservée dans la tradition manuscrite. Ainsi, au Y.52,1, il faut lire vaŋ́hå̊sca au lieu de vaŋhå̊sca que les manuscrits livrent unanimement. vaŋ́haz° est la graphie que l'on attend pour l'indo-iranien *u̯asi̯as-.

4.3.2.12 vaŋhudā- "qui donne des trésors, qui donne le bien".

Johanna Narten a démontré qu'il n'y avait pas plus de composé vaŋhudāh- que vaŋ́hazdāh-. Le meilleur argument qui appuierait l'existence d'un second terme dérivé en -h- °dāh- serait l'existence d'un équivalent véd. vasudā́s- cité par Bartholomae. Or vasudā́s- n'existe pas en véd.,

1. Par exemple śúnaś cic chépam et nárā ca śáṃsam.

mais bien vasudā́- :

RV VIII 99,4 - ánarśarātiṃ vasudā́m úpa stuhi bhadrā́ índrasya rātáyaḥ "Loue le donneur de trésors dont les dons ne sont pas enfermés : les dons d'Indra sont des bienfaits".

AV XII 1,44 - vásūnī no vasudā́ rā́samānā devī́ dadhātu sumanasyámānā "Que la déesse (Terre), donneuse de trésors, offrante, bien disposée, nous donne des trésors".

Un N. sg. vasudā́ḥ, un Acc. vasudā́m : rien ne pourrait être plus clair. En av., le passage le plus sûr est le Y.38,4 (traduction de Johanna Narten) :

ūitī yā vō vaŋᵛhīš ahurō mazdå̊ nāmąn dadāṯ vaŋᵛhudå̊ hiiaṯ vå̊ dadāṯ tāiš vå̊ yazamaidē "Welche Namen euch so, ihr Guten, der weise Herr gab, als er euch zu Spendern der Guten schuf mit diesen verehren wir euch".

vaŋhudå̊, qui est N. pl., et non N. sg., comme l'enseigne Bartholomae, désigne sûrement un second terme radical °dā-. Le N. sg. est évidemment ambigu (Y.58,4) :

haiθiiō vaŋhudå̊ yeŋ́hē vō masānascā vaŋhānascā sraiianascā carəkərəmahī "(Il est) le véritable donneur de trésor dont nous nous remémorons la grandeur, la bonté et la beauté".

Le Y.1,19 et le Y.16,9 semblent par contre confirmer Bartholomae :

Y.1,19 - niuuaēδaiiemi haŋkāraiiemi vīspaēibiiō vaŋhuδābiiō yazataēibiiō mainiiaoibiiascā gaēθiiaēibiiascā "Nous invitons et nous officions pour tous les dieux donneurs de trésors, les spirituels et les corporels".

Variantes :		
	vaŋhuδābiiō	K5.4
	vaŋhuδāibiiō	J2 O1
	vaŋhuδå̊biiō	P11 J6.7
	vaiŋ́huδå̊.biiō	H1
	vaŋᵛhaδå̊biiō	J3
	vaŋhaδå̊biiō	Mf1

Tous les bons manuscrits, à l'exception de Mf1, donnent une leçon vaŋhuδābiiō. C'est incontestablement celle qu'on doit préférer. °δå̊biiō est une corruption de la forme à infection °δāibiiō attestée par J2, ىىر devenant ىىر.

Y.16,9 : yazamaide vīspå̊ mainiiauuaca yazata gaēθiiāca yōi vaŋhuδå̊ŋhō aṣ̌auuanō "Nous sacrifions à tous les dieux spirituels et corporels qui sont donneurs de trésors, justes".

A l'exception de J2 (vaŋhuδå̊), tous les manuscrits livrent un second terme en -å̊ŋhō. Il semble qu'on doive attribuer cette désinence, maintenant injustifiable, à l'influence de hudāh-.

On posera donc un composé à second terme radical vaŋhudā-.

4.3.2.13.-14. V.18,6 : rauuazdā- "qui donne la liberté" et
hauuaŋ^{v}hō.dā- "qui donne la prospérité".

təm dim mruiiā̊ āθrauuanəm uiti mraot̰ ahurō mazdā̊ āi aṣ̌āum zaraθuštra yō hauruuąm tarasca xšapanəm xratūm pərəsāt̰ aṣ̌auuanəm ązō.būjim rauuazdąm cinuuat̰.pərətūm hauuaŋ^{v}hō.dąm "Ahura Mazdā dit : "Appelle-le prêtre, ô saint Zaraθuštra, celui qui, durant toute la nuit, interroge la volonté sainte, délivrant de l'angoisse, donneuse de liberté au pont Cinuuat̰, donneuse de prospérité"."

L'attestation de l'Acc. sg. rend incontestables les deux composés rauuazdā- et hauuaŋ^{v}hō.dā-. Aucun d'entre eux ne pose de problème particulier.

4.3.2.15.-21. Yt.10,65 : aṣ̌auuasta.dā- "qui donne la sainteté", āzuiti.dā- "qui donne l'invigoration", gaiiō.dā- "qui donne la vie", xšaθrō.dā- "qui donne le pouvoir", puθrō.dā- "qui donne des fils", fraxšti.dā- "qui donne l'imploration", vąθβō.dā- "qui donne des troupeaux", (hauuaŋ^{v}hō.dā- "qui donne la prospérité").

(miθrəm vouru.gaoiiaoitīm ... yazamaide) yo āsunąm āsuš yō arədranąm arədrō yō taxmanąm taxmō yō viiāxanąm viiāxanō yō fraxšti.dā̊ yō āzuiti.dā̊ yō vąθβō.dā̊ yō xšaθrō.dā̊ yō puθrō.dā̊ yō gaiiō.dā̊ yō hauuaŋ^{v}hō.dā̊ yō aṣ̌auuastō.dā̊ "(Nous sacrifions à Miθra ... aux vastes pâtures) rapide parmi les rapides, puissant parmi les puissants, hardi parmi les hardis, convaincant parmi les convaincants, qui donne l'abondance, qui donne l'invigoration, qui donne les troupeaux, qui donne le pouvoir, qui donne des fils, qui donne la vie, qui donne la prospérité, qui donne la sainteté".

De ces huit composés de °dā-, sept n'apparaissent qu'ici. Comme ils sont attestés au N. sg., on ne pourrait se prononcer sur leur thème si hauuaŋ^{v}hō.dā-, comme nous l'avons vu, n'était connu à l'Acc. sg. au V.18,6. Il serait surprenant que, dans un tel type d'énumération, on eût mêlé des termes de formation différente. On est donc habilité à conclure que tous ces composés ont pour second terme un nom-racine °dā-.

aṣ̌auuastō.dā- et fraxšti.dā- ont été discutés quant à leur premier terme. aṣ̌auuasta- est attesté séparément au Yt.10,5 et 33, au Y.11,10, 14,1, 55,3, 68,4, au Vr.5,1 et V.18,64 (1). Pour Bartholomae, c'est une

1. Signalons en outre que gaiiō.dā- signifie, selon Geldner (Stud 147), "qui offre une maison" : gaiiō serait ici l'équivalent du skr. gaya- "la demeure".

formation abstraite en -ta- (-*tha-) à partir d'aṣ̌auuant-, qui doit se traduire par "Besitz, Erwerb des Anrechts". Quoiqu'il demeure fidèle à cette idée en traduisant "ownership of truth", Gershevitch (Mi 163 et 298) émet en note une autre hypothèse. Sur la base du sogdien ʾrtwspyʾ "communauté ecclésiastique" et du Y.68,4, il lui paraît que le mot doit signifier, "sometimes or always", "la communauté de justes". Cette idée ne me paraît guère satisfaisante : toutes les attestations d'aṣ̌auuasta- font penser à un nom abstrait plutôt qu'à un nom collectif; on le retrouve toujours faisant pendant à hauuaŋ^{v}ha-, dans des phrases de ce type:

Y.14,1 - vīsāi vō aməṣ̌ā spəṇtā yūšmākəm yasnāica vahmāica yat̰ aməṣ̌anąm spəṇtanąm ahmākəm hauuaŋ^{v}hāica aṣ̌auuastāica yat̰ saošiiaṇtąm "Je veux prendre place, ô vous, Aməṣ̌as Spəṇtas, pour la prière et le sacrifice des Aməṣ̌as Spəṇtas que vous êtes, pour la prospérité et la sainteté des sacrifiants que nous sommes".

Seul le Y.68,4 offre un argument à Gershevitch :

sūkāi manaŋhe sūkāi vacaŋhe sūkāi šiiaoθnahe hauuaŋ^{v}hāi urune fradaθāi gaēθanąm hauuaŋ^{v}hāi aṣ̌auuastanąm "Pour la clarté de l'esprit, la clarté de la parole, la clarté de l'action, pour la prospérité, pour la force vitale, pour l'accroissement des troupeaux, pour la prospérité, ...".

aṣ̌auuasta- n'est plus coordonné à hauuaŋ^{v}ha-, mais le détermine d'une manière d'autant plus étrange qu'il figure au pluriel. Ou bien il s'agit d'une analogie abusive sur fradaθāi gaēθanąm, ou bien, dans ce cas-ci, Gershevitch a raison et aṣ̌auuasta- a déjà le sens qu'a pris son descendant sogdien. Mais ce serait le seul endroit : ailleurs, il est difficile de faire d'aṣ̌auuasta- autre chose qu'un nom abstrait. En ce qui concerne notre composé, on s'en tiendra à l'analyse de Bartholomae.

Le premier terme de fraxšti.dā̊ est obscur quant à l'étymologie et la signification. A un moment donné, Geldner (KZ 25, 1881, 522) a préféré la leçon à premier terme frašti° (L18), qu'il explique par l'équivalent du véd. aś, aśnā́ti "manger" : +frašti- serait "la nourriture liquide" par opposition à āzūiti- "la nourriture consistante". Gershevitch (BSOAS 14, 1952, 486) traduit "who grants the entreaty" en rapprochant fraxšti- de l'ossète laexstae kaenun "implorer". Le sens d'"imploration" ne jure pas avec le contexte du Yt.1,30 où fraxšti- figure séparément :

(suite)
gaiia.dā- est premier terme de composé dans gaiiaδāsti- "qui a pour hôte le créateur de la vie" (voir p. 337).

ahe narš aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide yō asmō.xanuuā̊ nąma aδāṯ aniiaē-šąm aṣ̌aonąm fraxšti "Nous sacrifions à la frauuaši du saint homme appelé Asmō.xanuuaṇt, puis à celle des autres justes avec l'imploration".

Récemment, Johanna Narten (YH) propose, avec beaucoup de vraisemblance, de reconnaître dans fraxšti- une formation à partir d'un équivalent du véd. pṛkṣ, élargissement en -s- de pṛc "emplir". fraxšti- signifiera l'abondance", fraxšti.dā- "qui donne l'abondance".

4.3.2.22. Yt.10,16 : (xšaθrō.dā- "qui donne le pouvoir" et)

x^{v}arənō.dā- "qui donne le x^{v}arənah".

yō vīspāhu karšuuōhu mainiiauuō yazatō vazaite x^{v}arənō.dā̊ yō vīspāhu karšuuōhu mainiiauuō yazatō vazaite xšaθrō.dā̊ "Sur tous les karšuuars, le dieu spirituel vole, donneur de x^{v}arənah; sur tous les karšuuars le dieu spirituel vole, donneur de pouvoir".

C'est xšaθrō.dā- qui, inclus dans l'attestation précédente, permet de poser un thème x^{v}arənō.dā-. Ici non plus, on n'a pas dû mêler les catégories grammaticales et cela permet de poser un nom-racine.

x^{v}arənō.dā- est encore attesté, au N. sg., sous la forme x^{v}arənazdā̊ au Vyt.38 :

x^{v}arənazdā̊ x^{v}afrīrā̊ apaitiš.x^{v}arəθā̊ bauuāni $^+$tē mazda

Sauf en ce qui concerne le N. sg. x^{v}arənazdā̊ et le groupe bauuāni $^+$tē mazda, le reste de la phrase est incompréhensible. Il est vain d'en vouloir donner une traduction.

4.3.2.23. baēšazaδā- "qui donne des remèdes".

Y.10,9 - haoma dazdi mē baēšazanąm yābiiō ahi baēšazaδā̊ "Haoma, donne-moi de ces remèdes par lesquels tu es donneur de remèdes".

Le nom-racine baēšazaδā-, relevé par Bartholomae, est donc très plausible, mais ne peut être confirmé d'une manière sûre.

4.3.2.24. rāmā.dā- "qui donne la paix".

Voir p. 140. On doit, contre Humbach, maintenir un composé. Ce dernier peut, grammaticalement, être rāmā.dāh-, comme le veut Bartholomae, ou rāmā.dā- [1].

1. Dans les textes gâthiques, rāman- est toujours régi par dā.

4.3.3. *drā "courir, se hâter".

4.3.3.1. paitidrā- "le refuge".

Il s'agit, selon Bartholomae, d'un hapax du Yt.6,3 :

nauua.ciš mainiiauua yazata aŋhauua astuuaiṇti paiti.drąm nōiṯ paitištąm vīdəṇti "Aucun des dieux spirituels, dans le monde pourvu d'os ne trouve de refuge ni d'établissement".

paitidrąm est coordonné à paitištąm, qui est relativement clair. Il s'agit du nom-racine paitištā-, de stā "se tenir". Pour Bartholomae, paitištā- désigne l'établissement où l'on se trouve en sécurité. Cette hypothèse est sérieusement étayée par l'équivalent véd. pratiṣṭhā́- "le refuge", de pratí-sthā "se réfugier", et le dérivé av. paitištāna- "la demeure" [1]. On peut donc considérer que paitištā- désigne la place où l'on peut se tenir fermement à l'abri de l'adversaire.

Il est vraisemblable que paitidrā- est un quasi synonyme de paitištā-. Bartholomae lui donne le sens de "Ort des Verweilens, Aufenthaltsort" et en fait un dérivé en -ā- de paiti-dar "ramener". Mais rien ne vient affermir cette possibilité purement formelle. paiti-dar n'a pas d'équivalent en indien et il me paraît que son existence est plus qu'incertaine en av. même. Bartholomae postule ce verbe pour le FrW.4,3 :

vījuuāhu paiti tanušu astuuā̊ gaiiō dāriieite "Que la vie osseuse soit maintenue dans les corps privés de vie".

Il est probable qu'il ne faut pas lire un verbe paiti-dar "ramener", mais considérer un verbe simple dar "maintenir" et une préposition paiti introduisant le groupe locatif vījuuāhu ... tanušu.

Or paitidrā- peut être le nom-racine de *drā "courir, se hâter". Tout porte à le croire. Il n'y a guère d'autre solution, une fois l'hypothèse de Bartholomae rejetée. D'autre part, il paraît bien que, pour ces deux termes complémentaires que sont paitidrā- et paitištā-, on joue sur la divergence entre stā "se tenir" et *drā "courir, se hâter".

paitidrā- est donc un nom-racine et signifie "le refuge" [2].

Il est vraisemblable encore que ni paitidrā- ni paitištā- ne sont des hapax du Yt.6,3. Voici, dans l'édition de Geldner, le V.3,31 :

1. paiti-štā et son dérivé abstrait paitištāti- signifient respectivement "s'opposer" et "l'opposition". Cette signification paraît étymologique. Elle n'accrédite cependant guère l'hypothèse selon laquelle paitišta- signifie "la riposte" ou "l'opposition".

2. Le nom propre paiti.drāθa- du Yt.13,109 (paiti.drāθahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide), pour lequel Bartholomae donne une étymologie inconnue, doit se comprendre par référence à paiti.drā- : "qui a désiré un refuge".

yō yaom kāraiieiti hō aṣ̌əm kāraiieiti hō daēnąm māzdaiiasnīm frauuāza vazaite hō imąm daēnąm māzdaiiasnīm frapinaoiti satəm paitištanąm hazaŋrəm paiti.daranąm baēuuarə paiti yasnō.kərəitinąm "Celui qui sème le grain, celui-là sème Aṣ̌a, celui-là promeut la religion mazdéenne par le fait de la promouvoir, celui-là engraisse la religion mazdéenne, cent établissements, mille refuges, dix mille endroits de récitation du Yasna".

paitištanąm figure dans tous les manuscrits, sauf dans Jpl, Mf2 et DH1 qui offrent la variante paitištananąm. Bartholomae choisit cette dernière par confiance en Jpl - Mf2, mais avoue en note son scepticisme : ne s'agirait-il pas de paitištā- plutôt que de paitištāna- ? La forme serait correcte pour celui-là, avec abréviation régulière du -a- prédésinentiel au G. pl..

La situation est plus confuse en ce qui concerne paiti.daranąm. Les manuscrits se comportent comme suit :

paiti.daranąm	Jpl Mf2 B1 M13 P2.10 Pt2 L1.2 Br1 Dh1 M2 O2
paiti.darənąm	M1 4
pairi.daranąm	L4

pairi.daranąm et paiti.darənąm sont exclus. paiti.daranąm comme tel ne peut rien représenter. Bartholomae postule un neutre paiti.darana-, synonyme de paitidrā-, avec haplologie du G. pl. *paiti.darananąm. Certes, mais il s'agit plutôt d'une corruption pour +paiti.dranąm. La coordination avec paitištanąm est à cet égard décisive. Du même coup, la relation entre paitidrā- et un paiti.darana-, c'est-à-dire le seul argument pour une étymologie par dar, tombe.

Il n'en reste pas moins que toute difficulté n'est pas aplanie au V.3,31. Que veut dire baēuuarə paiti yasnō.kərəitinąm ? On voit mal quel est le rôle de cette subite allusion liturgique, mais on sait aussi qu'il ne faut pas donner une trop grande importance à la logique dans la construction des phrases avestiques et que l'introduction d'une donnée théologique est toujours possible. Ceci dit, faut-il, comme le fait Bartholomae, croire que paiti est de trop et a été ajouté abusivement sur la lancée de l'énumération ? Faut-il lire, derrière satəm et hazaŋrəm, un paiti disparu des manuscrits à cause du premier terme de paitištāna- et de paitidrā-, et introduisant des compléments de lieu ? Ou faut-il supposer un composé paiti.yasnō.kərəiti- calqué sur paitištā- et paitidrā- et qui signifie "l'endroit où on peut en toute sécurité réciter le Yasna" ?

Le grand intérêt de ce passage est de nous livrer la seule attestation avestique du G. pl. des thèmes radicaux en -ā-.

4.3.4. pā "protéger".

4.3.4.0. pā- "la protection".

Ce nom-racine simple apparaît deux fois dans les Gāthās, au D. sg. pōi, peut-être avec une valeur infinitive. Il est évident que nous nous trouvons devant une conservation de l'apophonie des noms-racines en -ā- : pōi représente *pə-ai, avec degré zéro du radical [1].

Y.44,15 - tat̰ θβā pərəsā ərəš mōi vaocā ahurā
yezī ahiiā aṣ̌ā pōi mat̰ xšaiiehī
hiiat̰ hə̄m spādā anaocaŋhā jamaētē
auuāiš uruuātāiš yā tū mazdā dīdərəžō
kuθrā aiiā̊ kahmāi vananąm dadā̊ "Voici ce que je te demande, réponds-moi correctement, ô Ahura. Puisque, pour me protéger selon Aṣ̌a, tu détermines ceci, à savoir que les deux armées ennemies se rencontrent selon les consignes que tu veux affermir, ô Mazdā, à laquelle des deux donneras-tu la victoire ?" [2].

Y.44,16 - kə̄ vərəθrəm.jā θβā pōi sə̄ŋghā yōi həṇtī "Qui est briseur d'obstacles pour protéger par ton enseignement ceux qui sont ?"

4.3.4.1. +hāδrō.pā- "qui protège le désir d'aller au but".

Il semble bien que l'av. connaisse cinq composés qui ont le nom-racine °pā- pour second terme. Aucun ne va de soi. Le nom simple n'est lui-même attesté qu'avec un archaïsme exceptionnel. Celui que nous étudions ici est un hapax du Farhang-i ōīm et son premier terme est dangereusement défiguré. Trois autres posent des problèmes de flexion très graves qui nous obligent à les étudier ailleurs (voir p. 330).

Le F.24 contient ces deux gloses :

hazaŋarō plcʾm cygwn YMRRWNyt hazaŋrō.pąm mazdāi uxδąm plcʾm pʾnk ZK ZY ʾwhrmzd shwn

Les traductions pehlevies plcʾm "la fin" et plcʾm pʾnk "qui protège

1. Comme il l'a déjà été reconnu par Geldner (Stud 161). Cet archaïsme s'est-il maintenu parce qu'il introduisait dans la flexion de pā- un élément aberrant qui pût servir de signe morphologique à l'infinitif ? Il est impossible de le dire.
2. En commentant cette strophe, Humbach (II. 58) met en lumière un fait intéressant : pā se construit comme il le fait en véd., avec l'Abl. de la personne protégée et l'I. du moyen de protection :
RV I 134, 5 - tvám víśvasmād bhúvanāt pāsi dhármaṇā "Toi, tu protèges tous les mondes avec la Règle".

la fin" ne correspondent pas aux mots avestiques qu'elles sont censées traduire : +hazaŋrō "mille" et hazaŋrō.pā- "qui en protège mille". Il semble bien que hazaŋra-, adjectif numéral fréquemment employé, ait été introduit fautivement à la place d'un mot qui l'était moins.

Bartholomae décide de restituer +haδaŋrō et haδaŋrō.pā-. Ce +haδaŋra- est cependant d'une étymologie difficile. Bartholomae suppose un indo-iranien *sa-dasra-, que lui inspire le véd. das, dásyati "dévaster". +haδaŋra- signifierait "la ruine" et +haδaŋrō.pā- "qui protège de la ruine".

Cette étymologie étant fort arbitraire, il paraît préférable de retenir l'hypothèse de Klingenschmitt (FiO § 678) : il faut restituer +hāδrō et +hāδrō.pā-. +hāδrō est à rapprocher du gâthique hādrōiiā du Y.32,7 et de la racine verbale indienne sādh, sā́dhati "aller au but". +hāδrō signifie donc "le désir d'aller au but" et hāδrō.pā- "qui protège le désir d'aller au but" [1].

4.3.4.2.-4. pəṣu.pā- "qui protège le pont", rānapā- "qui protège la jambe, la jambière", šōiθrō.pā- "qui protège la région".

Ces trois composés sont attestés avec une déformation secondaire. Voir p. 330.

---

1. Klingenschmitt propose encore de corriger mazdāi uxδąm en +mazdā.uxδąm, Acc. sg. f. de mazdā.uxδa- attesté deux fois au FrW.9,1 (voir p. 202.

Ajoutons qu'on ne peut tenir compte ici de vaēsaēpan-, que Bartholomae se refuse raisonnablement à analyser :

Yt.14,37 - nōit̰ satəm jaiṇti vīraja nōit̰ hakərət̰ jaiṇti vaēsaēpa

"Le tueur d'hommes n'en tue pas cent ...".

Les variantes sont nombreuses :

vaēsaēpa	F1 E1 L11 K16
vaišafa	Pt1 L18 P13
vaišafaōim	O3
vaisfa	K40
vaēsīpōim	K38 M12
vīsi pōim	K36
vīspa	M4

J10 manque.

Hertel (Mi 164) restitue +vaēsapā̊, N. sg. de vaēsapā- "qui protège ses vassaux". Rien ne justifie cette hypothèse que Duchesne-Guillemin (Comp 55) accepte à défaut d'une autre. Les hypothèses de Herzfeld (AlpI 300) et de Friš (ArchO 19, 1951, 502 sq.) ne sont pas moins arbitraires.

(4.3.4.5. varəsmapā- "qui a la protection pour action" ou "qui protège l'action".)

varəsmapā- est un nom propre du Yt.13,115 :

varəsmapahe jaŋnarahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Varəsmapa, fils de Jaŋnara".

Le G. sg. thématique varəsmapahe ne correspond pas à un thème varəsmapā-.

On sait toutefois que les désinences des noms propres de la liste du Yt.13 ne sont pas rigoureuses. On peut considérer que Bartholomae a raison de poser un thème varəsmapā-, mais on peut aussi analyser le second terme en *°pā-a-.

Il est cependant malaisé de suivre Bartholomae dans l'analyse qu'il fait du composé. Le premier terme varəsma°, dérivé en -ma- de varəz "agir", ne peut être considéré comme un adjectif, mais bien comme un nom d'action. La traduction "wirksamen Schutz gewährend", déjà peu satisfaisante, n'est pas plausible. On préférera un composé déterminatif "qui a la protection pour action" ou un bahuvrihi "qui protège l'action". Cette explication vaut pour le nom propre varəsmō.raocah- (Yt.13,97 et 120), qui se traduira par "qui a la lumière pour action".

4.3.5. yā "souhaiter, demander".

4.3.5.1. auuaiiā- "l'expiation".

Y.68,1 - aētat̰ tē ahurāne ahurahe aŋhe auuaiiąm dąnmahi yat̰ θβā diduuīšma "Voici pour toi, Ahurānī d'Ahura; si nous t'avons été hostiles, nous en donnons l'expiation".

Pour expliquer auuaiiąm, Bartholomae pose un thème auuaiiam-, de yam "tenir" [1]. Aucun argument grammatical ne condamne formellement cette hypothèse : un Acc. sg. auuaiiąm de auuaiiam-est possible par analogie

---

1. Bartholomae postule plusieurs fois le nom-racine yam-. Il apparaîtrait comme nom simple au Y.49,8 :

fərašaoštrāi uruuāzištąm aṣ̌ahiiā dā̊
sarəm tat̰ θβā mazdā yāsā ahurā
maibiiācā yąm vaŋhāu θβahmī ā xšaθrōi "A Fərašaoštra donne l'amicale protection d'Aṣ̌a, voilà ce que je te demande, Ahura Mazdā, et à moi celle qui est ton bon pouvoir".

Mais on ne peut que se ranger à l'avis de Kuiper (Notes 87) et de Humbach (II 82), qui voient en yąm l'Acc. sg. f. du relatif reprenant sarəm.

Quant à viiam- de Bartholomaè, on se reportera à la rubrique suivante.

d'après le N. sg. *auuaiiā̊. Toutefois, comme l'a bien montré Kuiper (Notes 87), les faits védiques montrent clairement que cette explication est erronée [1]. Le RV connaît un verbe áva-yā, composé de yā "souhaiter, demander" [2] avec le sens de "faire partir, détourner, apaiser, expier". Il connaît même, dans cette acception de sens, les dérivés ávayātaheḍas- "dont la colère est apaisée", avayātṛ́- "l'expiateur" et avayā́na "l'expiation". Ainsi s'impose un substantif auuaiiā- "l'expiation". Le nom-racine avayā́-, signalé dans l'AV par W.P. Schmid (IF 62, 1955-56, 225), avait été retrouvé par Oldenberg (Noten I 164 sq.) dans deux strophes du RV [3] :

I 165,15 - eṣā́ yāsīṣṭa tanvè vayā́ṃ vidyā́meṣáṃ vṛjánaṃ jīrádānum "Il voudrait avec la vigueur obtenir une expiation pour son propre corps; puissions-nous trouver un cercle généreux, aux dons vifs".

I 173,12 - mó ṣū́ ṇa indrā́tra pṛtsú devaír ásti hí ṣmā te śuṣminn avayā́ḥ "Ne nous (mêle) pas, ô Indra, ici aux combats avec les dieux : il y a certes, avec toi, ô fougueux, une expiation".

4.3.5.2. pərənāuuaiiā- "qui a accompli l'expiation" ou "qui a (reçu) pleine expiation".

On ne peut non plus poser un thème pərənāuuaiiam- comme le fait Bartholomae. Il s'agit de pərəna-auuaiiā-. Le premier terme est toutefois ambigu : il s'agit soit de pərəna- "plein", soit du verbal de par "accomplir".

Le composé est attesté au F.10, au N. sg. pərənāuuaiiā̊, et glosé w'plyk'n "croyant" [4].

1. Comme il avait déjà été vu par Geldner (KZ 28, 1887, 407 sq.), Bartholomae (IFAnz 1, 1892, 11) et Wackernagel (AiGr III 326).

2. Pour le sens, voir W.P. Schmid (IF 62, 1955-56, 119 sq.).

3. Voir encore Johanna Narten (Aor 210 n632). Renou (EVP X 116) est quelque peu sceptique envers l'attestation de I 165,15.

4. auuaiiā-a-t-il formé un composé huuāuuaiiā- "qui a sa propre expiation" ? Ici encore, Bartholomae propose son étymologie par yam et Kuiper y substitue la sienne, incontestablement meilleure, par auua-yā. Il y a cependant un problème de déclinaison :

Y.55,4 - vīspəm aṣ̌auuanəm aiia ratufrita huuāuuaiiaŋhəm jasəṇtəm paiti.barāhi humatāišca hūxtāišca huuarštāišca "Puisses-tu, dans cette satisfaction des maîtres, transporter dans les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions tout juste qui vient ayant sa propre expiation".

Il est évident que huuāuuaiiaŋhəm ne peut directement représenter huuāuuaiiā- : il faut supposer, comme le fait Bartholomae, une analogie inverse de celle qui donne à huuāpah- "aux bonnes oeuvres" un Acc. sg. huuāpąm (Y.62,5) d'après le N. sg. huuāpā. Ceci est d'autant plus plausible qu'on peut avoir préféré la forme refaite huuāuuaiiaŋhəm à la

Klingenschmitt (FiO § 473) retrouve, au V.3,42, une attestation de pərənāuuaiiā̊, qui peut avoir servi de modèle au F.10 :

vaŋᵛhi daēna māzdaiiasniš ⁺pərənāuuaiiā̊ ciθąm θβərəsaiti

Pour justifier la forme pərənāiiuš, de pərənāiiu- "majeur", Bartholomae doit supposer un I. pl. (*-uβiš > *-uuiš > *-uš) à la place d'un D. pl.. C'est une première difficulté. Par contre, pərənāuuaiiā̊ peut être normalement considéré comme épithète de daēna. Un autre indice nous est fourni par la traduction pehlevie w'plyk'n "croyant", qui est aussi celle du F.10. Bartholomae transcrit fautivement afrīnakān "la louange", qui supposerait 'pryng'n' ou 'plyng'n' (traduction de frasasti- au Vr.5,1 et 11,20) [1].

(suite)
forme correcte *huuāuuaiiąm dans la mesure où cette dernière évoquait le féminin. Le phénomène inverse semble avoir joué un rôle au Y.62,5 (frazaiṇtīm huuāpąm).

Seulement, rien n'interdit de prendre huuāuuaiiaŋhəm au pied de la lettre et d'y voir l'Acc. sg. de huuāuuaiiah- "qui a une vigueur de soi-même".

Le v.-p. vāyaspāra-, patronymique de *vayas-pāra- "qui promeut la puissance" (selon Wackernagel, FSJacobi 12 = KlSchr I 428) représente une attestation iranienne de *u̯ai̯as-. Mais Hinz (Neue Wege 56).

1. Il semble, en dernière analyse, que les noms-racines de yā se réduisent à auuaiiā- et à ses composés. Bartholomae relève un composé parō.yā- "victorieux" au Yt.13,16 :

us nā zaiieiti viiāxanō viiāxmōhu gūšaiiat̰.uxδō yō bauuaiti xratu.kātō yō nāidiiā̊ŋhō gaotəmahe parō.yā parštōit̰ auuāiti

Ce passage a été analysé par Kuiper (IIJ4, 1960, 247 sq.) qui traduit "a man is born who is victorious in debates, whose authoritative words are listened to in verbal contests, who is esteemed for his quick wit, who comes off from the dispute triumphing over the weaker Gaotəma". Le contexte amène Kuiper à voir dans parō.yā le N. de parō.yāh- "qui a un yāh supérieur", c'est-à-dire "une controverse supérieure". Nous avons vu, pour °dā-, qu'il était impossible d'après le N. sg. de reconnaître le nom-racine en -ā- de son dérivé en -h-. La grammaire n'est donc d'aucun secours, mais le Yt.13,108 offre un parallèle à peu près décisif :

vaŋhə̄uš aršiiehe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide aršiiehe viiāxanahe yāskərəstəmahe mazdaiiasnanąm "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Aršiia, d'Aršiia l'éloquent, le meilleur formuleur de requête des mazdéens".

La proximité d'emploi de viiāxana- et de yāh- "la requête" nous incite à poser un composé parō.yāh- "qui a une requête supérieure".

Bartholomae signale encore un nom de montagne vafraiiā- "qui va dans les neiges", au Yt.19,5 :

(ahmat̰ haca garaiiō fraoxšiiąn) siiāmakasca vafraiiā̊sca "(De cette montagne naquirent) le Siiāmaka et le Vafraiiā".

Il n'y a pas de variantes. Toutefois, on peut juger que le second terme °yā- "qui va" est étrange dans le nom d'une montagne. Bartholomae propose en note une solution bien meilleure : "Vll. fehlerhaft für ⁺vafrauuāsca de vafrauuaṇt-, wozu der mp. Name des Bd. stimmen würde (Bd. 12. 2 steht dafür vafrmand ("Schneereich"). "On a donc affaire à ⁺vafrauuaṇt- "(le mont) pourvu de neige".

4.3.6. *viiā- "envelopper".

4.3.6.0. viiā- "l'enveloppe".

Bartholomae relève un substantif viiam-, de vi-yam-, avec le sens de "Zuwendung des Lohns bei der Verteilung, Lohnverteilung". Nous en connaissons l'Acc. sg. viiąm et le L. pl. viiāhuua. L'hypothèse de Bartholomae est donc exactement semblable à celle qu'il proposait pour auuaiiā-, perənāuuaiiā-. Nyberg (Rel 309), Lommel (NGG 1935 131) et Kuiper (Notes 87) ont pressenti qu'il s'agissait d'un thème en -ā-, mais n'ont pas fourni de solution étymologique. Celle-ci a été fournie par Humbach (II 78), qui reconnaît dans viiā- un nom-racine apparenté au verbe véd. vyā "entourer, envelopper".

Y.48,7 - ašā viiąm yehiiā hiθāuš nā spəṇtō "Il y aura enveloppement par Aša, dont l'homme saint est l'allié".

Humbach justifie l'Acc. sg. viiąm en en faisant un inf. du type vīdąm. viiā- a, au Yt.13,11 (répété 22 et 28), le sens de "matrice" :

vīδāraēm (zaraθuštra azəm) barəθrišuua puθrə paiti.vərətə apara. iriθiṇtō ā dātāt̰ vīδātaot̰ viiāhuua uruuat̰.caēm astica gaonaca (dərəβδaca uruθβąmca paiδiiåsca frauuāxšasca)

Humbach (II 78) traduit ce passage difficile "ich erhalte in den Schwangeren die empfangenen Kinder ohne dass sie den Tod erleiden, bis zur festgesetzten Entbindung, in den Gebärmüttern setze ich Knochen und Haare zusammen".

Au Yt.8,9, viiā- désigne le réservoir des eaux, couvrant ainsi le même champ sémantique que l'indien gárbha- :

āat̰ tå āpō frašāuuaiieiti satauuaēsō auui haptō.karəšuuairīš viiāhuua yat̰ jasaiti srīrō hištaiti rāmaniuuå huiiāiriiå auui daŋhuš "Alors Satauuaēsa précipite ces eaux vers les sept karšuuars; quand il vient vers les réservoirs, il se tient, beau, donneur de paix, ayant une bonne année pour les pays" (1).

4.3.7. stā "se tenir".

4.3.7.1. aṇtarəstā- "qui se tient entre".

1. Selon Karl Hoffmann (oralement), rāmaniuuå s'analyse en *rāma-ni-ju-uan (t)- "qui offre la paix" (voir véd. níyut- "le cadeau").

Yt.13,153 - imąm ząm yazamaide aomca asmanəm yazamaide tāca vohū yazamaide yā aṇtarəstā yesniiāca vahmiiāca "Nous sacrifions à cette terre, nous sacrifions à ce ciel, nous sacrifions à ces trésors qui se tiennent entre (les deux), dignes de sacrifices et dignes de prières"(1).

aṇtarəstā, épithète de vohū, est évidemment N.- Acc. pl. nt.. Le neutre d'un nom-racine en -ā- est aussi exceptionnel en véd. qu'en av.. La forme concorde toutefois parfaitement avec prathamajā́ de l'AV (2).

4.3.7.2. ar(ə)maēštā- "qui se tient tranquille, stagnant".

Ce composé bien attesté met particulièrement en lumière les problèmes morphologiques que posent les composés contenant le nom-racine °stā- (3). Deux attestations, au Ny.1,12 et au Yt.6,2, que nous prenons pour exemple, sont celles de l'Acc. sg.. armaēštąm est la forme attendue :

āat̰ yat̰ huuarə uzuxšiieiti buuat̰ ząm ahuraδātąm yaoždāθrəm āpəm taciṇtąm yaoždāθrəm āpəm xaiianąm yaoždāθrəm āpəm zraiianąm yaoždāθrəm āpəm arəmaēštąm yaoždāθrəm "Alors, quand le soleil se lève, il y a purification de la terre créée par Ahura, purification de l'eau courante, purification de l'eau de source, purification de l'eau de mer, purification de l'eau stagnante".

L'Acc. pl. est régulier au Y.68,6, au Yt.8,41 et au Yt.5,78 que nous citons ici :

(arəduuī) arəmaēštå aniiå āpō kərənaot̰ "(Arəduuī) fit les autres eaux stagnantes".

Les deux dernières attestations montrent que °stā- cesse de se conjuguer comme un nom-racine en -ā- pour adopter les désinences d'un dérivé en -ā-. Ainsi le G. sg. au V.6,30 :

cuuat̰ aētaŋhå āpō yat̰ armaēštaiiå aēša druxš yā nasuš ... frāšnaoiti "Quelle quantité d'eau stagnante la druj nasu ... contamine-t-elle ?"

Et l'I. sg. au N.67 :

cuuat̰ nā ape armaēštaiia xšaudrinąm paiiaŋhąm paiti.barāt̰ "Combien de lait liquide l'homme doit-il apporter à l'eau stagnante ?" (4).

1. Seul J10 varie avec aṇtarəštā. Ceci ne nous pose qu'un problème phonétique à vrai dire assez dérisoire. On attend en effet une palatalisation de la sifflante derrière la liquide r, mais on conçoit aussi bien que l'intégrité du nom-racine °stā- se soit maintenue dans le composé. Toutes les formes attestées étant défendables, on s'en tiendra à celle que livre la majorité des manuscrits.
2. Voir Wackernagel (AiGr III 126).
3. Sur le premier terme armaē°, L. sg. de *arma- = véd. īrmā́ "en paix" (I. adverbial), voir Johanna Narten (IIJ 10, 1968, 246 sq.).
4. On remarquera l'incohérence casuelle entre le D. du nom ape et l'I. de son épithète armaēštaiia. On trouvera un exemple semblable à propos de daēnō.sāc-, au Y.19,17 (voir p. 289).

Nous sommes devant les deux seuls exemples d'une contamination des thèmes radicaux en -ā- par les thèmes dérivés en -ā-. Le phénomène est aisément concevable pour deux classes nominales qui partagent les mêmes désinences à l'Acc. sg., au N. et à l'Acc. pl.. Wackernagel (AiGr III 126) signale la fréquence relative du même phénomène en indien. Mais, de part et d'autre, l'analyse est embarrassée par la pauvreté des occurrences. On ne peut résolument affirmer ou nier qu'il s'agisse bien d'un phénomène indo-iranien. Il est significatif en tout cas que l'analogie se produise en av. avec armaēštā-, qui est toujours épithète du nom féminin āp-. Phénomène linguistique cohérent ou analogie accidentelle due à un accord abusif entre le nom et son épithète ? Les autres composés de °stā- n'offrent pas d'autres exemples de ces cas de la déclinaison, mais les composés de °dā-, avec le G. °då et l'I. °dā, montrent que l'analogie n'a pas eu lieu en ce qui les concerne. Tout suggère un accident local.

Le N.103 pose un problème difficile (Sanjana, Nir 187 r 9 sq.) :
āat̰ aēša yō arəmōidō aiβi.ərətō.gātuš ʿLHšʾn' ʾlmystʾn' QDM dlng gʾs "Alors, ceux qui se tiennent tranquilles, ayant une place fixe ...".

La correction en +armōiždō de Bartholomae est de toute manière erronée. Les faits védiques et avestiques excluent le degré zéro du nom-racine *săd-.

Les deux manuscrits du Nirangistān s'accordent sur une forme arəmōidō traduite par ʾlmystʾn', qui représente soit armaēšad-, soit armaēštā-. Le pluriel ʾlmystʾn' pose un autre problème : où est l'irrégularité ? Dans le pluriel aēša que Bartholomae et Waag (Nir 102) corrigent un peu vite en +aēšō, ou dans le singulier yō ... aiβi.ərətō.gātuš ? Et de quel côté faut-il ranger arəmōidō, qui peut être un singulier ou un pluriel ?

Waag (Ibid) corrige en +armōišadō, qui peut être un N. sg. par thématisation secondaire ou un N. pl. régulier confirmant aēša et la traduction pehlevie. Mais +armōišadō est une forme inconcevable : le premier terme *arme° n'a pu devenir armōi° dans une syllabe ouverte.

Je crois que arəmōidō est une faute pour +arəmōištō, de armaēštā- "qui se tient tranquille". Le vocalisme final -ōi° du premier terme exclut le N. sg. analogique des thèmes en -ā- et recommande un Acc. pl. en fonction nominative où se marque encore l'ancienne alternance entre le degré plein et le degré zéro dans la flexion des noms-racines en -ā-, -ā- représentant voyelle + laryngale. Le cas de +armōištō (*rəmai-stə₂-as) est parallèle à celui de raθōište (voir p. 232).

4.3.7.3. upastā- "l'aide, l'assistance".

Des six attestations de ce composé, cinq sont celles de l'Acc. sg.

upastąm (Yt.5,63; Yt.13,1, 12 et 17; Yt.14,36) :

Yt.13,17 - tā uγrāhu pəšanāhu upastąm hənti dāhištå yå frauuašaiiō ašaonąm "Celles qui, dans les combats puissants, sont les plus donneuses d'assistance, sont les frauuašis des justes".

Seul le Yt.13,99 livre un cas différent :
kauuōiš vīštāspahe ašaonō frauuašīm yazamaide ... yō bāzušca upastaca vīsata aŋhå daēnaiiå yat̰ ahurōiš zaraθuštrōiš "Nous sacrifions à la frauuaši du saint kauui Vīštāspa ... qui sert de bras et d'assistance à cette religion d'Ahura et de Zaraθuštra".

D'après yō et bāzušca, on présume qu'upastaca a fonction de N. sg.. La forme régulière serait donc +upaståsca. Il est cependant difficile de supposer une confusion graphique entre ces deux formes. On la comprendrait mieux à partir d'une forme +upastasca, car le groupe -sc- a pu se réduire à -c- dans l'orthographe. +upastasca serait un N. sg. emprunté aux thèmes en -a-. Wackernagel (AiGr III 126) signale l'influence de ceux-ci sur les thèmes radicaux en -ā- de l'indien. Mais il s'agit aussi d'un phénomène isolé en av.. Une simple erreur graphique n'est pas exclue (1).

4.3.7.4. paitištā- "l'établissement".

Voir p. 221.

4.3.7.5. raθaēštā- "qui se tient sur un char, le guerrier".

raθaēštā- est un composé assuré tant par la fréquence de ses attestations que par son équivalence parfaite avec le véd. rathesthā́-. Sa formation est claire : en premier terme, le L. sg. de raθa- "le char" et, en second, le nom-racine °stā-. Son sens ne l'est pas moins : d'une signification littérale "qui se tient sur un char", à laquelle le véd. s'en est tenu, l'av. a fini par faire de ce composé le terme technique désignant celui qui est membre de la classe guerrière. Le Y.19,17 le montre clairement :

1. Faut-il reconnaître upastā- dans le premier terme du composé upaštā.bara-, du Y.9,32 (cité p. 127). Il semble que non, et nul ne le prétend. On se reportera à l'analyse de Duchesne-Guillemin (Comp 63) et à la critique qu'il fait des hypothèses trop recherchées de Caland (FSPavry 61 sq.) et de Schwyzer (Ibid.447 sq.). En interprétant upaštā° par le véd. upástha- "l'utérus", Duchesne-Guillemin émet l'hypothèse la plus vraisemblable, mais demeure impuissant à expliquer le -ā en finale du premier terme et la lecture š du s - upastā° n'est transmis que par les manuscrits du Vendīdād Sāda L1 et O2.
Quoi qu'il en soit du premier terme, il me paraît qu'il faut s'en tenir à un composé upaštā.bairiia- "qui offre son vagin (?)", le D. sg. °bairiiāi étant haplologique - ou haplographique - pour *°bairiiaiiāi.

kāiš pištrāiš āθrauua raθaēštā̊ vāstriiō.fšuiiąs hūitiš "Quelles classes ? Le prêtre, le guerrier, le paysan, l'artisan".

Cette extension d'emploi explique sans aucun doute que raθaēštā- est beaucoup plus usité dans l'Avesta que son correspondant ne l'est dans le RV.

La déclinaison pose un problème particulier. A côté de plusieurs formes strictement étymologiques, en apparaissent d'autres, évinçant les premières ou coexistant avec elles, qui sont celles d'un nom d'agent en -tar- : il semble qu'on ait, à un certain moment, posé un thème parallèle *raθaēštar- (1).

On ne connaît que deux formes directement bâties sur ce dernier : le N. pl. raθaēštārō (Yt.5,3 et Yt.10,11) et l'Acc. sg. raθaēštārəm (Yt.5,58, VYt.26, Vr 3,2 et Yt.2,12). Mais ce thème a été secondairement thématisé en *raθaēštāra- et a fourni comme tel un plus grand nombre de formes déclinées : le G. sg. raθaēštārahe (V.13,44 et 45, Vyt 3,16, A.2,5), le V. sg. raθaēštāra (Ny.5,6 et Y.62,8), l'Acc.pl. raθaēštārə̄ (Vr.3,5).

Les formes originales sont le N. sg. raθaēštā̊ (Yt.13,67 et 89, Y.11,6, 19, 17, V.7,28, 13,45), l'Acc. sg. raθaēštąm (Yt.10,25, 102, 112, 140), le G. sg. raθaēštā̊ (Y.57,33, Y.13,2 sq.), le D. sg. raθaēštāi-ca (Yt.13,88, Yt.19,8, V.5,57 sq.), l'Acc. pl. raθaēštā̊ (Y.13,3).

Tous ces cas sont réguliers. Seule l'attestation du V.14,9 est trouble. Geldner l'édite comme suit :

vīspe zaiia raθōišti nərəbiiō ašauuabiiō ašaiia vaŋhuiia urune ciθīm nisirinuiiāt̰ yaēšąm zaiianąm raθōišti ... "Qu'il fournisse, en expiation pour son âme, avec une sainteté parfaite, tous les ustensiles du guerrier aux hommes justes, lesquelles armes du guerrier (sont) ...".

Bartholomae fait de raθōišti un L. sg.. En fait, la tradition manuscrite est très désordonnée et se répartit en trois leçons en ce qui concerne la première mention de raθaēštā-, la seconde n'attestant qu'une finale en -šti :

1°) raθōišti : Jpl (Vendīdād Sāda iranien), L4 (Vendīdād pehlevi) et M2 (Vendīdād Sāda indien). Cette leçon a l'avantage d'être présente dans chacune des trois familles de la tradition. Son analyse est cependant malaisée. On peut en effet songer à un locatif. L'indien n'offre aucun exemple de ce cas et l'av. non plus en ce qui concerne les autres composés de °stā-. Humbach, dans une analyse qui nous a paru convaincante

1. Il s'agit sans doute d'une interprétation secondaire par un nom d'agent et non des traces d'un ancien nom d'agent comme le croient Sommer (IF11, 1900, 17 sq.) et Bartholomae (°star- > *sthə-ter). C'est en tout cas l'opinion émise par Benveniste (Voc I 286). Wackernagel (AiGr III 198) croit à une construction d'après sthātr̥- "Wagenlenker".

(voir p. 210), reconnaît un L. dans ādāi, de ādā- "l'offrande". Il est raisonnable en effet de conjecturer une désinence -āi et non -i. Mais il n'est pas impossible qu'on se trouve devant un nouvel exemple de conservation du degré zéro, °sti représentant *°stə$_2$-i.

2°) raθōište : K1 (Vendīdād pehlevi) et Mf2 (Vendīdād Sāda iranien). Cette leçon est finalement aussi bien attestée, M2 étant négligeable. On peut l'accepter et présumer d'un datif. Ici encore, celui-ci reposerait sur un degré zéro (*°stə$_2$-ai); comme pōi, de pā- (*pə̑-ai).

3°) raθaēšta : les meilleurs manuscrits du Vendīdād Sāda indien (L2 Br1 K10) s'accordent sur cette forme qu'on pourrait expliquer par un N. pl. analogique des thèmes en -a-. Il s'agirait alors, quoique ce soit difficile à admettre, de l'épithète de zaiia. Il n'empêche : cette forme est la plus mal représentée de toutes, elle ressortirait à une morphologie et à une syntaxe trouble. Il faut sans doute l'exclure.

Il nous reste le choix entre raθōišti et raθōište. Chacune des deux formes ne peut s'expliquer que par la conservation d'un ancien degré zéro. Ceci n'est pas seulement suggéré par la désinence, mais aussi par la graphie du phonétisme final du premier terme : -ōi- n'est employé au lieu de -aē-, pour *-ai-, qu'en syllabe fermée (1). Ceci souligne l'authenticité du degré zéro du second terme.

Il reste à se prononcer pour le D. raθōište. Celui-ci n'est pas plus mal attesté que raθōišti; quoique un peu imparfait lui aussi, il est plus apte qu'un L. à remplir la fonction normalement dévolue à un G.; enfin, l'ensemble du passage plaide pour lui. Au V.14,8, nous avons vīspe zaiia aθaurune (L4 - K1 : aθauruna) "Tous les ustensiles pour le prêtre", et au V.14,10, vīspe zaiia vāstriiō fšuiiąs (sans variantes) "Tous les ustensiles pour le pâtre-éleveur" avec un N. sg. abusif. aθaurune nous incite à faire confiance à raθōište.

Nous pouvons à présent établir le tableau de la déclinaison de °stā-. Les formes analogiques ou secondaires figurent entre crochets :

	Sg.		Pl.
N.	°stā̊	(+°stasca ?)	
Acc.	°stąm		°stā̊
I.		(°staiia)	
D.	°stāi ,	°ste	
Abl.			
G.	°stā̊	(°staiiā̊)	°stanąm
L.			
V.			

1. -aē- apparaît dans les formes où un second terme °stā est aisément identifiable, -ōi- quand l'apophonie l'a défiguré.

On voit que des déformations diverses se sont produites, mais on sait aussi combien elles sont mal analysables. L'une, l'interprétation par un nom d'agent en -tar-, n'est qu'un accident particulier au composé raθaēštā- et nous n'avons pas cru devoir en faire mention ici. Deux autres retiennent l'attention. D'une part, une analogie s'est exercée à partir des thèmes dérivés en -ā-, mais on ne sait si c'est un fait linguistique original, comme en indien, ou si, réservé au seul composé arəmaē̊štā-, c'est un accident issu de l'accord privilégié avec āp-. D'autre part, et comme en indien encore, le N. sg. a peut-être subi l'influence des noms thématiques en -a-. Mais il n'est pas exclu que ce soit une simple erreur de graphie.

Il faut écarter trois composés à second terme °stā- relevés par Bartholomae.

ākāstā- est réfuté p. 340.

+gāθβōištā- "qui se trouve dans les Gāthās" serait attesté au P.50 :

hō daδō aṣ̌əm upa.raoδaiieiti yō druuaite daδāiti ... gāθβōištacit̰ vaca ... huuō zī druuā̊ yə̄ druuaite vahištō "En donnant, il nuit à Aṣ̌a celui qui donne au trompeur ... selon la parole contenue dans le chant ... : celui-là est un trompeur qui est excellent pour le trompeur".

Le F.21 cite +gāθβōištacit̰ (K : gaθβōštacit̰, M : gāθβōštacat̰) et traduit par gʾsʾn - hʾwʾdšnyh "le désir des Gāthās". La traduction pehlevie de P.50 est aussi PWN gʾsʾn - hʾwʾdšnyhc "selon le désir des Gāthās".

L'analyse de Bartholomae est peu satisfaisante. Si gāθβōištacit̰ représente l'I. sg. de gāθβōi-štā- "qui se trouve dans les Gāthās", c'est au prix d'une irrégularité ou d'une corruption de la désinence. La traduction pehlevie accrédite une analyse gāθβō.išta-. C'est ce que font valoir avec raison JamaspAsa et Humbach (Purs 73 sq.). Démonstration est faite aussi que le premier terme gāθβa- n'est pas issu par haplologie de *gāθāθβa- dérivé secondaire de gāθā-, mais représente un dérivé primaire de gā "chanter".

Une forme vaŋharəštascit̰ est attestée au P.11 :

vaŋharəštascit̰ maγnəṇtascit̰ srāuuaiiōit̰ wšʾtkc blhnkc ḤNʾslʾyyt "Même découvert, même nu, qu'il récite (les Gāthās)".

Elle est citée trois fois au N.89 (f. 160 v 12 : varštascit̰, f. 160 v 14 : vaŋharštasca, f. 160 v 15 : vaŋharštascit̰), une fois au N.103 (f. 185 v 14 : varišstaŋhasca) et une fois au N.109 (f. 194 r 2 : vaŋharəštascit̰) qui contient par ailleurs la phrase entière et sa traduction pehlevie (f. 193 v 6) :

uvarəštasca mnāγṇtascit̰ srāuuaiiōit̰ wšʾtkc blhʾnkc slʾyt'

Bartholomae (depuis IF 5, 1895, 367 sq.) analyse en vaŋharə-štā-

"qui se tient dans des vêtements, vêtu", malgré l'anomalie flexionnelle et la traduction pehlevie wšʾtk "découvert". Jackson (CamaMemVol 131 sq.) reconnaît en vaŋharəšta- le résultat d'une haplologie à partir de vaŋhaharəšta- "aux vêtements défaits". Mais l'ordre des termes du composé serait inattendu.

JamaspAsa et Humbach (Purs 21) posent un thème vaŋharəšta-, corruption par étymologie populaire de *auua-harəšta- "délié, débraillé". C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Deux arguments me paraissent plaider en sa faveur : vaŋharəštascit̰ ne peut en aucun cas signifier "vêtu". La coordination par °cit̰ ... °cit̰ n'implique ni opposition ni alternative. maγnəṇtascit̰ ne peut être, dans ces conditions, qu'une surenchère par rapport à vaŋharəštascit̰. Le N.109 ne contient pas varəštasca, mais bien uvarəštasca qui laisse deviner la disparitiom d'une syllabe initiale.

4.3.8. spā "jeter".

Quoiqu'ils soient tous des hapax, les composés de °spā- sont à peu près incontestables [1]. Nous nous trouvons chaque fois devant la forme du N. sg. régulier °spā̊.

4.3.8.1. nasuspā- "qui jette les cadavres".

Y.65,8 - yō nasuspā̊ ... təm aoi t̰baēšā̊ paitiiaṇtu "Celui qui jette les cadavres ... que ses haines se retournent contre lui".

Bartholomae est visiblement embarrassé par le mot, comme par le dérivé thématique nasuspaiia- qui lui répond. Quoiqu'il indique une étymologie inconnue et traduise, par simple conjecture d'après le contexte, "Leichen vergrabend", il émet dubitativement l'hypothèse que °spā- représente la racine verbale spā "jeter" et que le composé signifie littéralement "qui jette les cadavres".

Humbach (KZ 77, 1961, 102 sq.) a démontré que cette hypothèse était la bonne et que nasuspā- devait être pris dans cette acception, au pied de la lettre. On retrouve ce type de pratique funéraire en Inde, d'après quelques textes autochtones et un témoignage de Trogue - Pompée. Les mêmes remarques ont été faites plus tard par Benveniste (FSTaqizadeh 39 sq.).

1. On sait que l'étymologie de spā est obscure. Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 106) le compare au grec σπάω "tirer, éloigner". Pagliaro (AGI 39, 1955, 154 sq.) et Belardi (AION-L 2, 1960, 82 sq.) le font évoluer à partir de *(u)z-vā "chasser".

4.3.8.2.-4. fraspā- "qui jette en avant", nispā- "qui jette à bas" et hupairispā- "qui disperse bien".

Chacun de ces composés, contenus dans le Yt.15,45 et 46, est un nom de Vaiiu : fraspā̊ nąma ahmi, nispā̊ nąma ahmi, hupairispā̊ nąma ahmi [1].

Bartholomae a élucidé correctement les deux premiers composés, où il reconnaît un nom-racine de spā "jeter", muni d'un préverbe exprimant la direction dans laquelle s'exerce l'action du vent.

Il est moins bien inspiré en ce qui concerne hupairispā-, qui dériverait de ³spā- "réussir" et signifierait "qui réussit parfaitement". L'existence de cette racine verbale, qu'il restitue d'après les formes spənuuat (Y.51,21) et spanuuaṇti (H.1,4), a été niée par Humbach (II 93) [2]. De même, le nom-racine que Bartholomae lui attribue, sous la forme simple spā- "le bonheur" et négative aspā- "le malheur" (spə̄ṇcā aspə̄ṇcā au Y.45,9), représente en fait l'indéclinable spə̄n "le salut" (voir Humbach, II 64).

Cette étymologie de hupairispā- est donc sans fondement. On expliquera tout naturellement ce composé par spā "jeter". Le sens de "qui disperse bien" convient à un vent violent [3].

4.3.9. zbā "invoquer".

4.3.9.1. dužazōbā- "qui a une mauvaise invocation".

1. La tradition manuscrite est trouble en ce qui concerne hupairispā-. On trouve :

hupairispā̊	Fl Ptl El	
hū.pərəspā̊	J10	
hupərəštā̊.təmō	K40	(hu° absent en Ml 2)

Il apparaît clairement que les formes de J10 et de K40 sont influencées par le nom précédent, hupairitąn- : hupairitā̊ Fl Ptl El, hupārətā K16, hū.pərətā J10, hupərəštā̊ K40.

2. Hypothèse moins vraisemblable chez Bailey (FSEilers 138 n4).

3. On ne peut toutefois passer sous silence une autre possibilité étymologique, à vrai dire assez improbable. Aucun fait grammatical ou sémantique n'interdit de restituer des thèmes fraspah-, ni-spah- et hu-pairi-spah, de la racine verbale *spah = véd. śvas "souffler". Mais cette hypothèse se heurte à deux objections : au contraire de spā "jeter", qui est très fréquent, *spah "souffler" ne paraît pas avoir existé en avestique. De plus, le védique śvas ne désigne jamais une action de vent.

Y.46,4 - at̰ tə̄ṇg drəguuā̊ yə̄ṇg ašahiiā važdrə̄ṇg pāt̰ gā̊ frōrətōiš šōiθrahiiā vā daxiiēuš vā dužazōbā̊ hąs xᵛāiš šiiaoθanāiš ahə̄mustō "Le trompeur les a empêchés, les conducteurs d'Aša, les taureaux, de se lever sur la province ou le pays, lui qui a une mauvaise invocation et est par ses actes répugnant".

Depuis Geldner (BB 14, 1889, 11), on restitue *duž-ā-zbā-. Une voyelle épenthétique s'est développée pour alléger le groupe consonantique initial du second terme et le préverbe ā s'est abrégé, la désinence -ā̊ valant pour deux syllabes, en position antépénultième [1].

Au point de vue du sens, on ne peut admettre la traduction "berüchtigt" de Bartholomae. La majorité des emplois du verbe zbā, et tous ceux de ā-zbā en particulier, appartient de façon précise à la sphère de l'invocation rituelle. Ainsi le Y.15,1 :

aməšə̄ spəṇtə̄ vaŋhūš srīrāiš nāmąn āzbaiia "Je veux invoquer les bons Aməšas Spəṇtas par leurs beaux noms".

Yt.10,77 - āca θβā zbaiiāi auuaŋhe "Je veux t'invoquer pour l'aide".

Il est clair que dužazōbā- désigne un défaut purement religieux, rituel, et fait vraisemblablement allusion à un rite jugé hérétique par Zaraθuštra. On le traduira par "qui a une mauvaise invocation".

4.3.10. ziiā "dérober".

4.3.10.1. miθrō.ziiā- "qui dérobe dans le contrat".

Ce composé est attesté deux fois à l'Acc. sg., en coordination avec miθrō.druj- "qui trompe Miθra (ou le contrat)" (voir p. 41).

Y.61,3 - hamistaiiaēca nižbərətaiiaēca miθrō.ziiąmca miθrō.drujəmca "Pour repousser et éliminer celui qui dérobe dans le contrat et celui qui trompe dans le contrat".

Yt.10,82 - āat̰ ābiiō dōiθrābiiō aiβiiasca yaoxštibiiō spasiieiti miθrō.ziiąm miθrō.drujəmca "Alors avec ces yeux et ces perceptions, il observe celui qui dérobe dans le contrat et celui qui trompe dans le contrat."

Nous sommes devant un nom-racine °ziiā- décliné régulièrement.

1. Sachau (ZDMG 28, 1872, 452) proposait de lire +dužakōbā̊, qu'il met en relation avec dužaka- "le hérisson", et Bartholomae (1879 49 sq.), suivi par Maria Wilkins Smith (1929 123), +duždōbā. Récemment, sur la base des objections de Lommel (1934 105), Kuiper fait de dužazōbā le N. sg. de *duž-zuuah- "la mauvaise invocation". Il justifie le degré zéro du radical en invoquant le véd. júvas- "la rapidité" et la volonté de distinction par rapport à zauuah- "la force". Mais comment expliquer que duž-zuuā̊ soit écrit dužazōbā̊ ?

4.3.11. š́ā "se réjouir".

š́ā "se réjouir" a fourni le nom-racine simple š́ā- et son négatif aš́ā-. Duchesne-Guillemin (Comp 51) retrouve un composé aγriš́iiā- dans le Vyt.29 :

yaθa aspa aγrišiiā (ou aγrišiia) aparat̰ haca uruuaēsāt̰ fratarəm uruuaēsəm nāšəmna

Duchesne-Guillemin propose une correction +aγraēš́iią̊, N. pl. de +aγraēš́iiā- "qui se réjouit (d'être) en tête", épithète fort plausible pour un cheval de course. aγraē° est le L. sg. de aγra- "la tête, le sommet". On reproche à cette hypothèse d'exiger beaucoup de corrections. De plus, š́ā désigne plutôt le fait de ressentir un plaisir tranquille, celui que définit le lat. quies, qui n'est sans doute pas celui des coursiers de compétition.

Il me paraît que aγrišiiā doit plutôt être corrigé en +aγriia, N. pl. de aγriia- "excellent", d'après aspahe ... aγriiehe (V.9,37). La graphie -šiia- pour -ia- est assez compréhensible : on peut penser que les signes (ia) ont été déformés en (š̌) et que le scribe, conscient de la confusion, a retranscrit ensuite la dernière syllabe -iia [1].

On traduira : "comme des chevaux excellents, à partir du dernier tournant, désirent atteindre le prochain tournant".

4.3.11.0. š́ā- "la joie".

š́ā- "la joie" est un hapax du V.3,24 (voir p. 8) :

nōit̰ zī īm zą̊ š́ą̊ yā darəγa akaršta saēta "Cette terre n'est pas une joie qui gît longtemps non labourée".

Il n'est pas nécessaire de supposer, comme le fait Bartholomae, un nom d'agent "froh, sich behaglich fühlend". Un nom d'action peut très bien convenir.

4.3.11.1. aš́ā- "la peine".

Selon Bartholomae, aš́ā- serait attesté deux fois au N.15. Voici le texte de Sanjana :

yō auuāδa nōit̰ aiβiiāsti ašaone araduša ... nōit̰ aēnauuišti āstraiieiti vāθmaini ayaiiā x^{v}afna vā anaiuuišti āstriieiti "Celui qui ne récite pas pour le juste à cause d'un coup ... ne commet pas de faute; à cause de la fatigue, du manque de goût ou du sommeil, il commet une faute".

1. Sur la correction par addition, sans rature, voir K. Hoffmann (MSS 26, 1969, 37).

Lorsque, au début de la phrase, Bartholomae corrige ašaone en +aš́aiia, c'est seulement sur la foi de la traduction pehlevie qui, ici comme plus bas, donne ʾšʾtyh. Les deux manuscrits n'ont qu'ašaone. Sans doute ont-ils raison : on voit mal comment la même raison de renoncer à l'enseignement amènerait ici l'innocence, là la culpabilité du récitant.

Il reste une notation d'aš́aiia, qui est encore une restitution de Bartholomae. HJ donne ayaiiā, qui est apparemment sans signification, et TD ašaiiā. Tout d'abord, si ašaiiā peut représenter +aš́aiia, d'a-š́ā-, il s'agit d'un I. sg. irrégulier analogique des thèmes féminins en -ā-. Si ašaiiā peut être interprété comme +ašaiia "en justice", trois indices incitent à accepter l'hypothèse de Bartholomae. D'une part, on ne voit pas ce qu'ašaiia viendrait faire ici et la traduction pehlevie recommande une interprétation par a-š́ā-. L'argument le plus convaincant est, paradoxalement, fourni par la variante ayaiiā. Une telle graphie ne peut résulter que d'une confusion entre les signes (y) et (š́) qui sont fort semblables. Or la consonne š́ ne peut appartenir qu'à a-š́ā-.

Il faut donc admettre l'hypothèse de Bartholomae et, corollairement, l'action d'une analogie avec les thèmes féminins en -ā-, facilitée ici, sans aucun doute, par le genre féminin d'a-š́ā-.

N'ont pas été pris en considération :

1. kā- "le désir".

Y.44,20 - at̰ īt̰ pərəsā yōi pišiieintī aēibiiō kąm
yāiš gąm karapā usixšcā aēšəmāi dātā
yācā kauuā ąnmēnē urūdōiiatā

Humbach (I 123) traduit : "Aber ich will es die fragen, welche eine Entlohnung für die Worte im Auge haben mit denen sich Karapan und Usij die Kuh als Opfer ihres Mordrauschs vornehmen und die der Kavi seiner eigenen Seele jammert".

Humbach (II 59) ne veut pas reconnaître dans kąm le véd. kám, qui survit pourtant dans le sogdien kw (Benveniste, FSVasmer 70 sq.), mais un nom-racine kā- représentant, comme kāθa- (Y.44,2), la racine kā- "recouvrer" ou, simplement, "désirer". Il est à peu près impossible de se prononcer : kąm est un hapax, pišiieintī n'a pas encore reçu d'explication convaincante. La forme kąm est jusqu'à présent inutilisable.

2. jiiā- "la violence".

Humbach (ZDMG 107, 1957, 365 n3; II 34) attribue jōiiā (Y.32,7) à un nom-racine jiiā- "la violence" ou "le violent", équivalent du véd. jyá- "Gewalt" [1]. Il s'agit d'un hapax et la terminaison en -ā est fort peu

1. Pour Bartholomae, jōiiā- "le fait d'obtenir" est dérivé de ³ji "obtenir". Nyberg (Rel 448) pose un thème jaiia- de même sens et de même origine.

distinctive. Tout est possible et rien n'est sûr. Toutefois, Gert Klingenschmitt et Jochem Schindler m'assurent, indépendamment l'un de l'autre, que jōiiā est le N. - Acc. pl. nt. de jōiia-, gérondif de ji "vaincre" (*jai̯-i̯a-). C'est une excellente solution :

aēšąm aēnaŋhąm naēcīṯ vīduuå aojōi hādrōiiā

yā jōiiā sə̄ŋghaitē ... "Je déclare, par mon désir d'aller au but, ne connaître aucun de ces péchés qui sont déclarés devoir être vaincus ...".

Il n'y a pas non plus de nom-racine jiiā- au V.18,5 :

yō saēte hauruuąm tarasca xšapanəm aiiazəmnō asrāuuaiiō amarō əuuərəziiō asixšō asācaiiō jaiiāi cinuuaṯ.uštānəm dißžaṯ haca āθrauua saŋhaite mā dim mruiiå āθrauuanəm "Celui qui est couché toute la nuit sans sacrifier, sans réciter (les prières), sans se remémorer (les prières), sans agir, sans étudier, sans enseigner, ..., ne l'appelle pas prêtre".

Pour Bartholomae, jaiiāi est inf. de jiiā "affaiblir" : ce ne peut être qu'à titre de D. sg. du nom-racine [1]. Benveniste (Inf 65) est encore moins bien inspiré en écrivant : "Mais la formation indique plutôt un infinitif radical de jay- "gagner, vaincre" (skr. jáyate), qui va bien au sens : Vd. XVIII 5 jayāi cinvaṯ.uštānəm "(il médite toute la nuit) pour vaincre celui qui en veut à sa vie" [2]. C'est oublier qu'un nom-racine de ji "vaincre" n'aurait pu être que *jit- (= RV. °jít-). jiiā- n'offre pas de sens convenable, ji- ne peut exister, et jay- encore moins.

Je tiens de Gert Klingenschmitt (oralement) la meilleure hypothèse qu'on puisse formuler : jaiiāi cinuuaṯ.uštānəm dißžaṯ haca āθrauua saŋhaite est une notation, jaiiāi représente la 1ère sg. prés. Subj. M. de ji "vaincre" : "le prêtre déclare par tromperie : "je veux vaincre (le méchant) qui donne son âme en rétribution" " [3].

Cette traduction est la seule qui arrive à faire de jaiiāi cinuuaṯ.uštānəm autre chose qu'une contradiction. Sinon, comment admettre que c'est en négligeant ses devoirs religieux que le prêtre porte atteinte à ses ennemis ?

(suite)
Selon Insler (op. cit. 139), jōiia- représente *jivya- "qui concerne la vie". Mais il faut recourir pour cela au principe de fausse vocalisation.

1. Geldner (BB 13, 1888, 289) suivait encore Justi (Hb 114) en y reconnaissant jaiia- "la victoire".

2. D'où vient "il médite toute la nuit" ?

3. dißžaṯ haca āθrauua saŋhaite est répété dans les cinq premières phrases du V.18. Rien ne s'oppose à ce qu'il s'agisse chaque fois d'une glose : "le prêtre parle par tromperie". Dès lors, une correction en +saŋhaiti s'impose.
La tradition manuscrite ne l'exclut pas, voire la recommande (voir Bartholomae, Wb 1579 n13).

3. Noms-racines de mā "mesurer".

Bartholomae relève trois composés à second terme °mā-, de mā "mesurer". Il s'agit chaque fois d'une hypothèse fort improbable.

a) auui.mā-

V.5,60 - nōiṯ zī ahurō mazdå yåŋhuiianąm auuarətanąm paiti.riciia daiθe nōiṯ aspərənō.mazō nōiṯ auuacinō.mazō yauuaṯ aēša carāitika auui.mąm harəkə̄ harəcaiiāṯ 61 - yezica aēte mazdaiiasna upairi aētəm iristəm auui.mąm harəkə̄ harəcaiiāṯ yauuaṯ aēša carāitika auui.mąm harəkə̄ harəcaiiāṯ juuasciṯ nōiṯ buuaṯ ašauua məšasciṯ nōiṯ baxšaiti vahištahe aŋhə̄uš

auui.mąm ne trouve de place dans la phrase que si on lui concède une valeur adverbiale. C'est ce que fait Bartholomae (ap. Wolff, Av 349 sq.): "Denn Ahura Mazdāh ist nicht willens, (etwas) von beweglichen Sachen verkommen zu lassen : nicht (was) einen Asperəna (als Pfand) wert (ist), nicht (was) noch wenigen wert (ist), (nicht) soviel an Mass als eine Frau als Abfälle (beim Spinnen) bei Seite wirft. Und wenn die Mazdāhanbeter auf einem Toten soviel an Mass (als Abfälle) liegen lassen als an Mass eine Frau Abfälle (beim Spinnen) bei Seite wirft, erwirbt er sich, (so lang) er lebt, das Ašaanrecht nicht, und (wenn er) gestorben (ist), wird er des besten Lebens nicht teilhaftig" [1].

Scheftelowitz lit auui mąm, mā- signifiant "Hohlmaass, Gefäss" et croit que la première mention de auui(.)mąm harəkə̄ harəcaiiāṯ est de trop au V.5,61. Malgré la ferme opposition de Bartholomae (ZAiWb 116), on est tenté de lui donner raison sur ce dernier point : le singulier irrégulier de harəcaiiāṯ fournit un argument solide. On a dû introduire abusivement, dans le premier membre de la phrase, des mots qui appartiennent au second.

Que représente auui(.)mąm ? Quels que soient le sens, la forme et la fonction qu'on lui concède, il est superflu. Je ne vois pas comment l'analyser. L'interprétation par un nom-racine auui(.)mā- ne s'impose pas et paraît une solution de facilité [2].

---

1. Sur harəka-, voir Wüst (FSNobel 266 sq.), et sur juuasciṯ nōiṯ buuaṯ ašauua məšasciṯ nōiṯ baxšaiti vahištahe aŋhə̄uš, Kellens (SMSR 40, 1969, 209 sq.).

2. Gert Klingenschmitt me propose une hypothèse évasive et tentante. auui mąm serait une corruption pour +ā vimąn, vimąn étant le L. sg. adésinentiel de *viman- "le rouet". Une difficulté : *viman-, à côté du véd. vemán-, attesterait le degré zéro de la racine.
On peut le justifier, difficilement, comme un archaïsme (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 762). Le sens serait bon : "... autant que cette jeune fille laisse tomber de déchet auprès du rouet ...".

b) yaθa.mā-

Le composé avyayībhāva yaθa.mā- "wie dass Mass, die Vorschrift für Mass und Zahl ist" serait attesté au Yt.5,127 :

(arəduuī sūra anāhita) bāδa yaθa mąm barəsmanō.zasta frā gaošāuuara sīspəmna caθru.karana zaranaēni

Ici encore, l'interprétation par un nom-racine de mā me paraît une solution de facilité; ici encore, la notation est superflue. Que l'on consulte les colonnes du Wörterbuch : la succession yaθa + pronom est habituelle. yaθa mąm doit constituer un renforcement de bāδa et la phrase signifier approximativement : "(Arəduuī Sūrā Anāhitā), certes en ce qui me concerne, le barəsman en main, se faisant belle avec ses boucles d'oreille dorées à quatre facettes".

c) vīmā-

vīmā- "ausrichtend, besorgend" serait attesté au N.5 :

katārō aθaurunəm paraiiāt̰ nāirika vā nmānō.paitiš vā ktʾl PWN ʾslwkyh mʾnpt ktkhwtʾy ẏezica vā gaēθå vīmā katār paraiiāt̰ ʾt KRʾ 2wyn' ʿL gyhʾn' +bwndkyh ʾYKšʾn' hwʾstk srdʾlyh Itwm twbʾn' krtn' ktʾrc HD BRʾ ḤNʾ SGYTWNyt' swšyʾns gwpt' PWN hylptstʾn' krtn' nairiiō ratuš kara nmānō.paitiš gaēθå nāirika paraiiāt̰ mʾnptʾn' ʿL gyhʾn' +bwndkyh ʾYKš hwʾstk srdʾlyh ŠPYL twbʾn' krtn' nʾylyk BRʾ ʾy SGYTWNyt' nāirikāi gaēθå viš nmānō.paitiš paraiiāt̰ nʾylykʾn' gyhʾn' +bwndkyh ʾYKš hwʾstk' srdʾlyh twbʾn' mʾnptʾn' BRʾ ʾy SGYTWNyt'

Le texte avestique et le texte pehlevi ne manquent pas de corruptions et de tournures agrammaticales. vīmā et viš représenteraient un nom-racine vī-mā- au N. d.. Il est clair que la forme vīmā a suggéré cette hypothèse. Mais le reste est moins clair : le mot est omis dans le membre de phrase nmānō.paitiš gaēθå nāirika paraiiāt̰. Plus loin, on lit viš. La traduction pehlevie est, à cet égard, incompréhensible. De plus, on ne voit pas comment justifier le sens de "besorgend" pour un nom-racine de mā. Il vaut mieux demeurer sceptique et renoncer à expliquer deux formes qu'on peut considérer comme désespérément corrompues.

4. vā-

La forme vōi du Y.36,3 a reçu diverses interprétations. Geldner (KZ 27, 1885, 558) et Bartholomae y voient le D. sg. d'un nom-racine vā- "la joie". Benveniste (Inf 57) y substitue ū-, de u "aider". Mais Johanna Narten (YH) a ressuscité l'explication proposée par Baunack (St 367), Darmesteter (ZA I 262 n6) et Hertel (Miθraɔr 57) : vōi est l'équivalent du véd. vái. Il faut restituer un indo-iranien *u̯ai̯. Le vocalisme du véd. vái est une innovation qui permet de conserver la diphtongue.

ātarš vōi mazdå ahurahiiā ahī mainiiuš vōi ahiiā spəništō ahī "Tu es certes le feu d'Ahura Mazdā, tu es certes son élan le plus saint".

5. NOMS-RACINES AU DEGRE PLEIN

AVEC ELARGISSEMENT -t̰-.

1. Introduction.

Le nom-racine au degré zéro issu d'une racine aniṭ à finale sonantique, et lui seul, est toujours muni de l'élargissement -t̰-. Telle est la règle pour l'indien, mentionnée dans le volume consacré à la dérivation nominale de l'Altindische Grammatik de Wackernagel, Debrunner et Renou. Le dictionnaire de Bartholomae contient cependant un petit nombre de noms avestiques, simples ou composés, qui, issus d'une racine seṭ et figurant au degré plein, sont malgré tout élargis. Cette divergence surprenante serait inacceptable si la grammaire comparée n'avait décelé en grec et en latin les traces d'un même type de formation. Tâche malaisée, chapitre embarrassant : nul n'a jamais entrepris une interprétation systématique de l'élargissement -t̰- au niveau de l'indo-européen ou au niveau d'une langue particulière. Sa présence est considérée, en vertu d'une option a priori, comme allant de soi ou comme inconcevable. Mon but n'est pas de risquer une interprétation qui se situe au delà de mes moyens et de mon propos. Je me contenterai de résumer d'abord ce qui a été dit des faits grecs et latins.

Risch (Wortbildung 178 sq.) fournit une liste de mots homériques qui manifesteraient le même type de dérivation :

ἀβλῆτα (ἀβλῆτ-, de βάλλω) "qui n'est pas lancé", προβλής (προβλῆτ-, de προβάλλω) "qui est jeté en avant", ἐπιβλής (ἐπιβλῆτ-, de ἐπιβάλλω) "appliqué sur", ἀπτῆσι (ἀπτῆτ-, de πέτομαι) "qui ne vole pas", ἀδμῆτες (ἀδμῆτ-, de δάμνημι) "célibataire", ἀκμής (ἀκμῆτ-, de κάμνω) "qui n'est pas fatigué", ἀγνῶτες (ἀγνῶτ-, de ἔγνων) "inconnu".

Brugmann (VglGr II 1 422) et Hirt (IF 32, 1913, 272) y avaient ajouté quelques noms d'étymologie plus contestable :

δώς (δῶτ-, de δίδωμι) "le cadeau", πλώς (πλῶτ-, de πλώω) "qui nage, nom de poisson", θής (θῆτ- = v. dhūnóti) "le serviteur", ὠμοβρώς (ὠμοβρῶτ-,

de *βιβρώσκω*) "qui mange cru", thess. *συγκλείς* (**συγκλῆτ-*, de *κελεύω*) "le rassemblement".

Ces noms-racines présentent toute une série de points communs. Ils sont le plus souvent issus d'une racine verbale dissyllabique dont l'élargissement repose sur une laryngale. Ils ne manifestent jamais une alternance dans la flexion et attestent tojours le degré long. A quelque exception près, ils ont un sens passif, alors que l'av. paraît avoir privilégié le sens actif. La plupart ont été doublés, à date plus récente, d'une variante thématique : à *προβλῆς*, fréquent dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, correspond chez Sophocle *πρόβλητος* (*Ajax* 817).

Le fait que tous ces mots soient anciens, et les plus assurés homériques, force toute réflexion sur leur dérivation à n'être que purement conjecturale. L'ancienneté de ces termes peut témoigner de l'authenticité de leur fidélité à l'indo-européen, comme elle peut avoir gommé tout indice de réfection secondaire. C'est ainsi qu'on ne peut exclure que c'ait été originellement des noms-racines simples. Une dentale se serait introduite dans la flexion pour faire obstacle à des contractions embarrassantes.

Le latin fournit une série d'exemples à la fois moins nombreux et plus intéressants. En plus de *loculpēs*, *-ētis* "riche en terres", *mansuēs*, *-ētis* "apprivoisé", *cōs*, *cōtis* "la pierre à aiguiser" et *dōs*, *-ōtis* "la dot", il livre quelques noms apparemment dérivés des racines *dheə$_1$- et **steə$_2$-* comme fait l'av.. Il s'agit de *sacerdōs*, *-ōtis* "le prêtre", *antistēs*, *-itis* "l'adversaire", *praestēs*, *-itis* "le chef" et *superstēs*, *-itis* "le survivant".

Ce sont justement ces quatre derniers mots qui soulèvent les plus grandes difficultés. On s'accorde le plus généralement à expliquer *sacerdōs* par **sakro-dō-t-* et à expliquer le second terme par la racine **dheə$_1$* que l'on préfère à **deə$_3$*. C'est l'argument sémantique qui semble avoir emporté la décision : *sacerdōs* trouve ainsi sa place dans un réseau lexical qui regroupe *sacrificatio*, *sacrificator*, *sacrificatus*, etc..., tous mots dont le second terme est dérivé de *facere*. Cette opinion a été développée par Kluge (KZ 51, 1923, 62) et Pedersen (MSL 22, 1920-22, 5 sq.). Meillet, cité par celui-ci, cautionne l'hypothèse en relevant comme significative l'absence, dans ce groupe de mots, de **sacrifex*.

Mais il semble bien qu'on ait ainsi négligé la difficulté que représentent dans ce cas le traitement *-d-* de -**dh-* et le vocalisme *-o-* du radical qu'Ernout et Meillet (883) se contentent de qualifier d'ancien. C'est la raison pour laquelle Pariente (Emerita 35, 1967, 1 sq.) préfère l'étymologie par **deə$_3$/də$_3$* "donner" (1).

1. **sakro-dhoə$_1$-t-s* n'est pas impossible en théorie. Mais ce serait un

Les composés de **steə$_2$* posent un problème d'un autre ordre en se désolidarisant de tous les mots de formation semblable pour se soumettre à une alternance, dans leur flexion, entre le degré plein et le degré zéro. L'extrême exiguïté des faits envisagés ne permet pas de savoir si cette alternance est étymologique ou analogique d'après les mots qui y sont normalement soumis (1).

Autre fait surprenant : comme le montre Ernout (Aspects du vocabulaire latin, Paris 1954, 98 sq.), *quiēs* "le repos", correspondant à l'av. *šā-*, se comporte de manière équivoque. Si la flexion comporte ordinairement un *-t-*, l'Abl. *quiē* est attesté chez Afranius et Laevius. Enfin, pour le composé *requiēs*, les formes déclinées sans *-t-* sont les plus nombreuses.

On ne peut exclure a priori que le véd. ait conservé une trace de ce phénomène. Il s'agit d'un cas isolé, situé dans le RV I 70, 3 :

gárbho yó apā́m gárbho vánānāṃ gárbhaśca sthātā́ṃ gárbhaś caráthām

"Lui qui est l'embryon des eaux, l'embryon des bois et l'embryon des choses immobiles, l'embryon des choses mobiles".

L'hypothèse de Grassmann, qui voit dans le G. pl. *sthātā́m* le part. aor. de *sthā-* est peu valide. L'indien n'offre aucun autre exemple de part. aor. de ce type de racine et le grec *στάντων* permet de déduire qu'il manifesterait sans doute le degré zéro.

Oldenberg (Noten I 71) a proposé une correction en +*sthātrām*, et Renou (EVP XII 89) d'y voir un compromis entre **sthātrām* et **sthām*, ou **sthānām*. Le fait est que le contexte n'incite guère à une confiance absolue. Le G. pl. *caráthām* est lui aussi insolite. Il s'explique par une désinence *-ām* qui n'est pas exclue pour les noms thématiques, mais qui demeure exceptionnelle (2). Il n'est pas nécessaire pour justifier son emploi à cet endroit précis d'invoquer, comme le fait Renou, l'influence de *sthātā́m*. Le texte donne une forme semblable, avec *mártām*, en 6 :

etā́ cikitvo bhū́mā ní pāhi devā́nāṃ jánma mártāṃśca vidvā́n "Toi, le sage, protège les créatures, connaissant la génération des dieux et des hommes".

Il semble donc bien que nous sommes plutôt devant un trait général de la langue de cet hymne, à moins que *mártāṃśca* ne soit un Acc. pl. coordonné à *jánma*.

Quant à la nature exacte de *sthātā́m*, il n'est guère possible de se

(suite) cas complètement isolé : Pariente fait remarquer que *θωμός* "le tas" n'entretient avec *sacerdōs* aucun rapport morphologique ou sémantique.

1. Une autre explication chez Pariente (loc. cit. 23 n2).
2. Voir Wackernagel et Debrunner (AiGr III 108).

décider. Il s'agit soit d'une construction artificielle ou défectueuse amenée par le système de l'énumération, ou bien, comme on ne peut l'exclure, de la seule trace qu'ait conservé l'indien d'un élargissement -t- avec degré plein [1].

Tels sont les enseignements de la grammaire comparée. Ils comportent des données contradictoires et peu propices à une analyse précise. Seul le latin, en dépit des difficultés linguistiques qu'il fait surgir, semble présenter des faits incontestables et son témoignage suffit à donner une chance d'authenticité à ce qu'attestent les autres langues indo-européennes.

Il faut aussi tenir compte d'un autre fait. Les conditions dans lesquelles l'indo-iranien emploie normalement l'élargissement -t- paraissent plus secondaires qu'héritées. Aucune langue du domaine indo-européen ne révèle un phénomène semblable, un mécanisme aussi systématique. L'indo-iranien semble s'être singularisé en réservant la dérivation -t- à ce but précis (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 47) : renforcer, en isolant leur voyelle radicale, le degré zéro des noms-racines issus d'une racine aniṭ à finale sonantique que la flexion risquait de défigurer jusqu'à les rendre méconnaissables. A cette fin, il a pu détourner un type de dérivation commode, à la fois relativement stérile et bien intégré dans la série des suffixes à élément dental.

C'est de lui que nous aurions ici les traces. Certes, partout, nous avons affaire à des indices réduits, mais, justement parce qu'ils sont réduits, on peut les croire garants de l'ancienneté de la formation. Ils prouveraient ainsi que celle-ci était caduque et, sans doute, à époque ancienne, déjà peu productive.

C'est là une interprétation possible, voire tentante. Mais cessons d'évoluer aux confins d'une science pour critiquer les exemples avestiques relevés par Bartholomae.

2. Cas illusoires.

Ecartons d'emblée, sans nous y attarder, trois phénomènes improbables : l'absence d'élargissement -t- avec degré zéro d'une racine aniṭ, l'élargissement -t- avec degré plein d'une racine aniṭ et l'élargissement -t- avec degré zéro d'une racine seṭ.

Comme l'a bien vu Schindler (Sprache 15, 1969, 156 sq.), il n'existe pas de nom-racine au degré zéro issu d'une racine aniṭ à sonante i, u

1. Voir Wackernagel et Debrunner (AiGr III 210). Par ailleurs, Karl Hoffmann me dit que la transmission de cet hymne ne lui inspire que méfiance. Que penser en effet de la coexistence des expressions sthātā́m gárbhaś carā́thām (3) et sthātúścarā́tham (7) ?

ou r̥ finale qui soit dépourvu d'élargissement. xšnu- (p. 118 sq. et 196 sq.) et aṣ̌auua.xšnu- (p. 122) ont été éliminés, aṣ̌astū- expliqué par stū "être puissant" et non par stu "louer" (p. 103 sq.).

carət-, [1]darət-, [2]darət- sont visiblement aberrants. Ils ne pourraient être dérivés comme noms-racines que des racines aniṭ kar- "faire" et dar- "maintenir" qui ont produit des noms-racines normalement soumis au degré zéro et à l'élargissement. Nous avons étudié [1]darət- et [2]darət respectivement p.33 et p. 132 [1].

L'existence de carət- "machend" ne repose que sur la citation carətąm de F.19. Bartholomae en fait un nom-racine de kar "faire" sur la foi de la traduction pehlevie krtʾlʾn. Ici le degré plein ne peut résulter d'une graphie défectueuse : la palatalisation de l'initiale prouve qu'il est effectif. D'autres savants n'ont pu, avec raison, se résoudre à admettre l'anomalie. Reichelt (WZKM 15, 1901, 138) propose une correction en ⁺carəθrąm, frašō.carəθrąm, de frašō.carətar- "qui rend vigoureux", étant traduit par plškrt-krtʾlʾn (Y.24,5). Klingenschmitt (FiO § 602) y voit une 3ème d. aor. M. correspondant à l'indien akartām.

Les infinitifs mrū(i)tē et frāmrū(i)tē ne peuvent s'expliquer comme le voudrait Benveniste (Inf 67) par un thème *mrut-, qui serait monstrueux. La terminaison -tē ne peut non plus représenter le L. (Bartholomae, Grdr 146) ni le D. (Geldner, KZ 26, 1883, 226) d'un abstrait en -ti-. Il faut se résoudre à voir dans ces formes une création secondaire : on a adjoint à la racine (frā)mrū une terminaison -tē ressentie comme infinitive. On ne peut expliquer autrement non plus gat̰.tē, gat̰.tōi de gam "aller".

2.1. cāt- "la source".
Voir p. 384.

2.2. dāmi.dāt- "die Schöpfung schaffend".
Bartholomae décèle un composé dāmi.dāt- dans le V.19,15 et 35 [2]. Nous citons ces deux phrases d'après l'édition de Geldner :

1. Il n'y a pas non plus de nom-racine °arət- en second terme de composé, mais bien °ərət- (voir p. 127). cagəd- (*cag-t-) est réfuté p. 214.

2. Nyberg (Rel 59 sq.) et Widengren (Hochg 108 sq.) admettent le même composé au Yt.10,61 : miθrəm ... yazamaide ... dāmi.dātəm. Gershevitch (Mi 211) les réfute avec raison. Admettre que Miθra soit, pour une fois, "créateur de la création" est extrêmement contestable au point de vue de la science mythologique. Il est plus sage de la considérer comme "créé par le créateur" après le Yt.10,1 : āat̰ yat̰ miθrəm yim vouru.gaoiiaoitīm frādaθąm azəm ... "Quand, moi, j'ai créé Miθra aux vastes pâtures ...".

V.19,15 - vaxšəm mē asąsat̰ zaraθuštrō nizbaiiemi ahurō mazdā̊ aṣ̌auua dąma.dātəm nizbaiiemi miθrəm vouru.gaoiiaoitīm huzaēnəm x^varənaŋ^{v}hastəməm zaiianąm vərəθrauuastəməm zaiianąm nizbaiiemi sraošəm aṣ̌īm huraoδəm snaiθiš zastaiia dražimnō kamərəδe paiti daēuuanąm

V.19,35 - vaxšəm mē asąsat̰ zaraθuštrō nizbaiiemi ahurō mazdā̊ aṣ̌auua dāmi.dātəm nizbaiiemi ząm ahuraδātąm āpəm mazdaδātąm uruuarąm aṣ̌aonīm nizbaiiemi zraiiō vourukaṣ̌əm nizbaiiemi asmanəm x^vanuuaṇtəm nizbaiiemi anaγra raocā̊ x^vaδātā̊

Les deux phrases n'ont de commun que l'introduction et le premier élément de l'énumération. A l'intérieur même de ces passages communs, une divergence se fait jour : à dąma.dātəm (V.19,15) répond dāmi.dātəm (V.19,35). Contrairement à Geldner qui a maintenu distincts ces deux composés, Bartholomae a préféré unifier les deux leçons et faire figurer au Wörterbuch le seul dāmi.dātəm.

Ce problème repose essentiellement sur les données de la tradition manuscrite. Au V.19,15, la leçon dąma- ou dāma- est le fait de K1 et de la branche la plus douteuse du Vendīdād Sāda indien (L1 M2). Au V.19,35, K1 reste seul à proposer dąma.dātəm. Mais la décision de Geldner n'est pas seulement due au fait que dąma.dātəm est mieux attesté au V.19,15, où deux branches indépendantes s'accordent sur lui. Sans doute a-t-il aussi tenu compte de la divergence qui se manifeste dans la traduction pehlevie. Les faits n'y sont cependant pas clairs : la traduction de K1 donne dʾm dʾtʾl au V.19,15 et, au V.19,35, pour toute l'expression, ʾwhrmzd ZY ʾhlwbʾ ZY dʾnʾk. Le fait que dʾm a été omis montre la confusion de la traduction pehlevie, qui ne peut servir efficacement à l'établissement du texte.

En s'en tenant strictement au témoignage des manuscrits, dāmi.dātəm semble bien être, de part et d'autre, la bonne leçon. Dans le cas le moins favorable, elle a pour elle le Vendīdād Sāda iranien, la branche la plus correcte du Vendīdād Sāda indien et une des deux branches du Vendīdād pehlevi.

Retenir la leçon dąma.dātəm nous obligerait à postuler un composé dąma.dāt-. L'argument qui voudrait que ce soit la lectio difficilior, en raison de la rareté d'une telle formation et de la fréquence du composé dāmi.dāta-, ne me paraît pas satisfaisant. Le copiste, pas plus que le traducteur pehlevi, ne devait avoir conservé le sens de la déclinaison et ne pouvait donc plus isoler un radical dąma.dāt-. Au contraire, au voisinage du nom d'Ahura Mazdā, le sens de "créateur de la création" a pu paraître s'imposer et faciliter l'introduction de dąma en place de dāmi.

Une fois dāmi.dātəm accepté, les possibilités d'interprétations se multiplient, aussi bien en ce qui concerne l'ensemble du composé qu'en ce qui concerne chaque terme pris séparément. dāmi- peut avoir le sens de "créateur" aussi bien que celui de "création". °dātəm, avec son régime accusatif, ne peut être reconnu pour thématique ou pour athématique. Comme tel, il peut tout aussi bien s'agir du verbal dāta- que d'un nom dāt-. En posant un composé dāmi.dāt- "le créateur de la création", Bartholomae a donc choisi une solution possible, mais, des deux, la plus difficile à admettre. dāmi- n'est attesté que deux fois avec le sens de "création", et c'est en gâthique. dāt-, avec son degré plein et son élargissement, appartiendrait à un type de formation qui ne peut être absolument exclu, mais qui reste extrêmement rare. De plus, l'existence bien établie d'un composé dāmi.dāta- "créé par le créateur" (Y.10,10 et 61; Yt.17,60 et 61) nous incite à la prudence.

Si nous adoptons la solution de Bartholomae, il reste à résoudre une importante difficulté grammaticale. ahurō mazdā̊ aṣ̌auua, quoiqu'il soit objet direct de nizbaiiemi, ne figure pas au régime accusatif qui caractérise pourtant son épithète dāmi.dātəm. Puisque les manuscrits ne laissent deviner aucune autre possibilité, nous sommes obligés d'admettre qu'il s'agit d'une faute ou d'un emploi abusif du N. qui s'est généralisé dans l'ensemble de la tradition.

Gershevitch (Mi 211), reprenant une idée de Darmesteter (ZA II 264), postule un composé dāmi.dāta- "ce qui est créé par le créateur". Il accompagne cette solution d'une longue réflexion sur les éléments de l'énumération des phrases 15 et 16. Au V.19,13-14, où l'évocation est recommandée à Zaraθuštra par Ahura Mazdā, elle contient :

1) Daēnā
2) les Aməṣ̌as Spəṇtas
3) θβāṣ̌a, Zruuan et Vaiiu
4) Vāta, et, à travers l'épithète "la belle et bienfaisante fille d'Ahura Mazdā", sans doute, Ārmaiti
5) la frauuaṣ̌i d'Ahura Mazdā ("dont l'âme est le mąθra spəṇta")
6) la création d'Ahura Mazdā

Cette dernière manquerait dans l'invocation du V.19,15-16 si ce n'était elle que désignait dāmi.dātəm. Quant à la présence, supplémentaire, de Miθra et de Sraoša, elle aurait une valeur exemplative et représenterait un échantillon de la création. En effet, Miθra est dit, au Yt.10,1, créé par Ahura Mazdā, et Sraoša, qui est son frère, doit avoir la même origine.

Le cas du V.19,35 est plus simple. Tous les termes qui succèdent à dāmi.dātəm désignent à l'évidence des éléments de la création. Ils auraient valeur d'illustration et désigneraient les détails de cette

totalité qu'exprime dāmi.dātəm.

Le raisonnement de Gershevitch est convaincant. Toutefois, étant purement spéculatif, il n'emporte pas une adhésion absolue. Il ne résout pas non plus toutes les difficultés grammaticales. ahurō mazdā̊ détermine à présent dāmi.dātəm, mais il ne figure pas au G.. Pour Gershevitch, mazdā̊ serait bel et bien un G. et ahurō devrait sa forme aberrante au fait que le nom de la divinité est ressenti comme un tout. Le v.-p. qui, avec auramazdā, a généralisé la fusion sert de support à cette explication [1]. Il n'empêche qu'elle est peu probable : l'av. n'est pas le v.-p. et ne révèle nulle part ailleurs une fusion entre les deux termes du nom de la grande divinité.

La solution la plus simple est d'accepter qu'ahurō mazdā̊ soit un N. et le sujet de nizbaiiemi [2]. L'expression sera traduite : "J'invoque, moi Ahura Mazdā, la création du créateur ..." [3]. Quelques réserves qu'on puisse faire sur le sens précis d'asąsat̰, qui ne signifie pas nécessairement "répéter", vaxšəm mē suffit à montrer que les mots qui suivent ont aussi été prononcés par Ahura Mazdā.

Il peut certes paraître étrange que ce dernier invoque lui-même sa création. Mais le contexte nous montre qu'il prononce cette prière d'une manière autant exemplative - Zaraθuštra lui demande un enseignement - qu'effective. De toute manière, il ne faut pas oublier que la prière, surtout celle que désigne vac-, est très souvent prononcée par la divinité. Cette action est exprimée par les verbes frā̆-mrū ou frā̆-vac, que Bartholomae traduit par "enseigner" lorsqu'ils sont le fait des dieux et "réciter" lorsqu'ils sont le fait des humains. Distinction à la fois plausible et superflue : le dieu ne peut enseigner la prière qu'en la récitant lui-même et lui donner toute sa valeur surnaturelle ou magique qu'en en faisant un acte de piété où il s'engage personnellement.

Le Yt.15,2 est significatif : təm yazata yō daδuuā̊ ahurō mazdā̊ airiiene vaējahi "A lui, Vaiiu, sacrifia le créateur Ahura Mazdā dans l'espace aryen". Dans les ouvrages que nous citons plus haut en note,

1. Selon Klingenschmitt (MSS 30, 1972, 81 sq.), ahurō mazdā̊ est secondaire pour +ahurahe mazdā̊.

2. Il y a, dès lors, incertitude sur le sort d'aṣ̌auua qui peut être N. sg. m. ou Acc. sg. nt.. L'av. en fait aussi bien l'épithète d'Ahura Mazdā que de sa création.
Il est difficile d'apprécier, pour en tirer un enseignement, la valeur exacte de la diathèse nizbaiiaŋᵛha-nizbaiiemi. Les verbes exprimant la récitation varient, très facilement, et sans raison apparente, du moyen à l'actif. Tout au plus peut-on dire ici que le moyen est compréhensible lorsqu'il s'agit de la recommandation, et l'actif lors de l'acte lui-même, quel que soit celui qui le pose.

3. Un des noms de la création est en moyen-perse dāmdād, dmydty dans l'inscription de Taxila (Humbach, Indologen-Tagung 1971, Wiesbaden 1973, 168 sq.).

Nyberg et Widengren en ont inféré le statut privilégié dont Vaiiu aurait joui à un moment de l'évolution religieuse de l'Iran. Sans doute son prestige a-t-il induit à certaines tentations, comme le montre l'Aogəmadaēca [1]. Mais il ne faut pas oublier non plus que le sacrifice et la prière sont des réalités divines aussi bien qu'humaines. Le rituel concerne tout le monde et entraîne dans sa ronde jusqu'à Ahura Mazdā. Ce sont là les traces iraniennes du processus qui a conduit les Indiens à élaborer des divinités liturgiques et sacrifiantes comme le sont, par exemple, Agni et Bṛhaspati.

Voilà qui rend possible un N. ahuro mazdā̊ sujet de nizbaiiemi au V.19,15 et 35. Cette solution est celle qui, élucidant dāmi.dātəm par dāmi.dāta-, satisfait le mieux aux exigences de la morphologie.

2.3. framrauuāt- "der aufsagt, rezitiert".

FrW.9,1 - yaθā ahū vairiiō vairīm tat̰ zī mazdā̊ vairīm vohū xšaθrəm vairīm yā̊ dīnā vairīm hanāt̰ mīždəm yaθā̊ ahū vairiiō mazdā̊ uxδəm vacō sarəδiiō vaxš mąθrō spəṇtō anāxštō anā druxtō vārəθraγnəm paiti.bišəš baēšaziiō mazdā̊ uxδō vərəθrājanō baēšazəm framrauuānō framrauuātō vərəθrająstəmō

Un radical framrauuāt-, pour un nom-racine issu de fra-mrū, demanderait bien des explications. Mais la question ne se pose même pas, tant l'attestation est douteuse. Elle est seulement transmise par le manuscrit M3 et on manque de tout point de comparaison pour restituer un texte fortement corrompu et qui comporte déjà des traits moyen-iraniens. dīnā, pour daēnā, est à ce point de vue très significatif.

La phrase débute par deux citations, l'une du Y.34,14 jusqu'à vairīm, l'autre du Y.54,1 jusqu'à mīždəm. Ensuite, il semble que le texte magnifie les pouvoirs de la prière yaθā ahū vairiiō. Mais une série d'hapax (sarəδiiō, anāxštō, framrauuātō), d'accusatifs injustifiables (vārəθraγnəm, baēšazəm) et de fautes (paiti.bišəš et vərəθrājanō) empêchent d'en donner une traduction précise.

A un tel niveau d'incertitude, la meilleure solution me paraît être de corriger framrauuātō en +framrauuatō figurant lui-même pour +framruuatō. Nous avons ainsi affaire au G. sg. du part. prés. A. de fra-mrū [2]. Il fait pendant au part. M. framr(a)uuānō et lui doit sans doute, par le jeu de l'analogie, son -ā- irrégulier. Les deux derniers mots de la phrase pourront donc se traduire, comme le fait d'ailleurs

1. Voir Duchesne-Guillemin (RelIrA 182).

2. Entrevu par Kuiper (ZMVol 126).

Bartholomae : " ... la plus victorieuse pour le récitant" (1).

2.4. θraotō.stāt- "in Flussläufen befindlich".

Ce composé est attesté à deux reprises dans le Yasna :

Y.68,6 - vīspåsca āpō yazamaide yå zəmā armaēštå frātat̰.caratasca xᶇaniiå θraotō.stātasca paršuiiå vairiiåsca

Y.71,9 - vīspå āpō xå paiti θraotō.stātasca yazamaide

Meillet (MSL 18, 1916, 49 sq.) a élucidé le premier terme : il s'agit de θraotah-, dérivé en -ah- équivalant au skt. srótas- "le fleuve" et au v.-p. rautah-, même sens (2). Le -ō final s'expliquerait alors par l'extension de la forme du N. sg. qui est fréquente en premier terme de composé. Quant au second terme, les manuscrits ne donnent aucune variante et Bartholomae l'analyse comme un nom-racine de stā- "se tenir" avec élargissement -t-.

Le composé est toujours épithète des eaux. Il entre dans un système d'appositions binaires où sont unies deux caractéristiques opposées. Chaque fois, il se trouve ainsi répondre à xå ou à xᶇaniiå, qui désigne l'eau de source.

Or, une autre épithète des eaux, fort semblable tant sur le plan de la forme que sur celui de la signification, est attestée à deux reprises :

Yt.13,10 (zᶇm) yeᶇhå paiti θraotō.stacō āpō taciᶇti nāuuaiiå "(La terre) sur qui les eaux qui coulent dans le flot courent navigables".

V.18,63 - θrišum apᶇm θraotō.stacᶇm taxmanᶇm pairištaiieiti paiti.dīti zaraθuštra "De son regard, Zaraθuštra, il arrête le tiers des eaux qui coulent dans le flot, hardies".

Le premier terme est clair, le second représente la racine tac "courir". Le s- initial dont ce dernier est pourvu résulte d'une analyse erronée de *srautastac-. L'introduction du N. sg. thématique au premier terme a achevé de défigurer le composé.

Toute une série de faits plaident en faveur d'une confusion qui

1. Il n'y a pas non plus de nom-racine au degré zéro sans élargissement framrū-, dont le N. sg. asigmatique framrū serait attesté, selon Bartholomae, au Y.65,10, au V.3,1, au V.8,12 et au V.19,18. Trois savants, Meillet (MSL 9, 1896, 379), Humbach (MSS 11, 1957, 73 n10) et Kuiper (ZMVol 126), ont bien vu que framrū représentait le part. prés. *framruuą, mais sans pouvoir expliquer les raisons de la substitution. Ces dernières sont claires depuis l'article que K. Hoffmann a donné au Henning Memorial Volume. Il faut restituer une évolution phonétique *framruuans > *framruuą̄ > *framruuə̄ > *framruuū > framrū .

2. On ne retient plus le thème v.-p. raut- que proposait Meillet. Un av. *θraot- est donc hors de question.

aurait amené, dans le Yasna, une graphie fautive θraōtō-stāt- pour θraotō.stāc-. On remarquera tout d'abord que cette faute est graphiquement facile. Seul le consonantisme final distingue les deux composés et seule la fermeture de la boucle sépare c de t. Peut-être aussi l'imperfection du sandhi a-t-elle joué un certain rôle ? Il devenait difficile de reconnaître en °stāc-, affublé de sa sifflante initiale, la racine tac- et facile de le corriger en °stāt-, dont l's initial est étymologique.

Quelques indices confirment que cette erreur a eu lieu. Qu'il ait affaire à θraotō.stāt- ou à θraotō.stāc-, le traducteur pehlevi donne imperturbablement slʾw tcšn.

La tradition manuscrite ne laisse rien deviner au Y.71,9 et 68,6. Mais l'examen des variantes de θraotō.stācō, au Yt.13,10, est par contre intéressant :

°stācō Mf3 K37.38 Lb5 H5 Fl El J10

°stātō Pt1 L18 (1)

La confusion, résolument faite dans le Yasna, se manifeste donc sporadiquement ailleurs et le manuscrit Pt1, si fidèle en d'autres temps à Fl, en témoigne.

Il n'est pas douteux non plus que la signification de θraotō.stāc- "qui court dans les flots" est celle qui se prête le mieux au système d'oppositions binaires dont nous parlions plus haut. Désignant les eaux courantes en face des eaux stagnantes, elle s'oppose à xå et à xᶇaniiå comme zəmā armaēštå "immobiles sur la terre" s'oppose à frātat̰.carətasca "qui courent en avant". A côté de cela, le composé θraotō.stāt- "qui se tient dans les flots" comporterait à la limite, avec la nuance d'immobilité inhérente à stā-, une contradiction entre ses termes.

Il nous paraît, pour toutes ces raisons, que son existence n'a pas de réalité.

3. Le suffixe -āt-.

On expliquera par un suffixe -āt- trois composés qui attestent un radical inhabituel : fracarāt-, rauuascarāt-, fraptərəjāt-. Il apparaît que Bartholomae (Grdr 221) ne les a classés comme noms-racines que par fidélité à l'idée qu'il avait défendue d'une alternance -āt-/-at-/-t- de l'élargissement des noms-racines (KZ 29, 1888, 584 sq.) (2).

1. En seconde main. Première main : °sātō.

2. Il va sans dire que cette hypothèse est plus que douteuse. Le degré long -āt- de l'élargissement ne serait attesté, en dehors de ces composés, que par un nom aussi complexe que napāt-. Le degré plein -at- ne se manifeste que dans quelques mots védiques (vaghát-, vahát-, sravát-) pour lesquels cette hypothèse a été réfutée par Renou (ÉtGr I 56 A 54).

Le sens de ces trois composés est assez clair : fracarāt-, isolé, paraît avoir celui de "qui s'avance". rauuascarāt- et fraptərəjāt- ont un emploi plus technique et désignent deux classes d'animaux, respectivement "celui qui va en liberté" et "celui qui se meut avec l'aile".

Les attestations de rauuascarāt- et de fraptərəjāt- sont nombreuses et toujours conjointes. Elles livrent un éventail de cas relativement riches : le G. pl. au Yt.13,74 et au Vr.1,1 que je cite :

niuuaēδaiiemi haŋkāraiiemi ... ratauuō fraptərəjātąm ratauuō rauuascarātąm "J'invite et j'officie ... pour les maîtres de ceux qui se meuvent avec l'aile, pour les maîtres de ceux qui vont en liberté".

L'Acc. pl., au Vr.2,19, est emprunté à la déclinaison thématique :

ahmiia zaoθre barəsmanaēca ... ratauuō fraptərəjāta āiiese yešti ratauuō rauuascarāta āiiese yešti "Dans cette libation et ce barəsman ... j'appelle au sacrifice les maîtres qui se meuvent avec l'aile, j'appelle au sacrifice les maîtres qui vont en liberté".

Le Y.71,9 contient un Acc. sg. f. imité des noms thématiques et imposé par le contexte :

vīspąmca gąm upāpąmca upasmamca fraptərəjātąmca rauuascarātąmca caŋgraŋhacasca yazamaide "Nous sacrifions à tout animal, celui qui vit sous l'eau, celui qui vit sous terre, celui qui se meut avec l'aile, celui qui va en liberté, ceux qui sont attachés à la laisse".

Le seul problème que pose la flexion apparaît au Yt.8,48 :

(tištrīm ... yazamaide) yim vīspāiš paitišmarənte yāiš spəntahe mainiiə̄uš dāmąn ... yāca fraptərəją yāca rauuascarą "(Nous sacrifions ... à Tištriia) qu'attendent toutes les créatures de Spənta Mainiiu ... celles qui se meuvent avec l'aile et celles qui vont en liberté".

Les formes fraptərəją et rauuascarą sont des Acc. pl. nt.. Elles ne peuvent être étymologiques pour des dérivés en -āt- et doivent trouver leur origine dans la flexion des dérivés en -*u̯ant-. Nous trouvons en effet le N.-Acc. pl. nt. miždauuąn au Y.48,8 (1).

rauuascarāt- n'est attesté qu'une fois sans faire pendant à fraptərəjāt-. La phrase est confuse et nous l'avons examinée p. 115 sq.. Il s'agit ou d'un N. pl. ou d'un G. sg. :

Yt.8,36 - (tištrīm ... yazamaide) yim ... siždraca rauuascarātō ... hispōsəntəm

fracarāt- contraste avec les composés précédents par la mauvaise qualité de son attestation. Non seulement elle est unique, mais elle

1. afsmainiuuąn (Y.19,16 et N.24) est élucidé autrement par K. Hoffmann (HbOr 10). Voir encore Gershevitch (ap. Mary Boyce, JRAS 1966, 108, n12).

est le fait d'un texte douteux, N.103 :

fracarātō aēuua mazdaiiasna barəsmąn stərənti PWN prʾc lwbšnyh ʾytwnʾ ʿLHšʾnʾ mʾstʾnʾ blsnwm wystlynnd

Waag (Nir 102) corrige le dernier mot, de toute façon incorrect malgré l'accord des manuscrits, en +stərətāe. Il peut ainsi donner à fracarātō une valeur verbale et en faire une 3ème d. prés. Subj.. Malheureusement, aucun indice n'appuie cette correction qui va à l'encontre de la traduction pehlevie. Pour celle-ci, stərənti est bien l'élément verbal. L'idée d'un duel a été inspirée à Waag par la citation suivante : tat̰ ahma (+hami) tat̰ aēuue gāma (+aiβi.gāme) ʾytwnʾ PWN hmynʾ ʾytwnʾ PWN dmstʾnʾ. Cela ne signifie cependant pas "un en hiver, un en été". tat̰ est neutre et impose, avec la traduction pehlevie, "cela en hiver, cela en été".

Il vaut mieux adopter la solution de Bartholomae : une correction en +stərənənti - stərənti est une haplologie peu surprenante - et un composé fracarāt- au N. pl. : "S'avançant, les Mazdéens étendent les barəsmans".

L'analyse formelle des éléments constitutifs de rauuascarāt- et de fracarāt- est relativement aisée. Le second terme des deux composés est fait d'un dérivé du verbe car- "se mouvoir" et d'un élément -āt- ou -at- dont il faudra rechercher la nature exacte.

Tout n'est pas si simple en ce qui concerne fraptərəjāt-. On lui a donné diverses étymologies. Bartholomae (BB 14, 1889, 19 n3) analyse en fra-ptərə-jāt-. C'était reconnaître les deux premiers termes : le préverbe fra- et le nom hétéroclitique de l'aile patan-/p(a)tar-. Quant à l'élément terminal °jāt-, il représenterait un dérivé nominal élargi d'une forme faible gā- de la racine jan- "frapper".

Deux ans plus tard, Bartholomae (BB 16, 1891, 275) renonce à cette idée en faveur de celle qu'il défendra dans le Wörterbuch : °jāt- lui paraît issu de gam/gā "aller". A l'appui de sa thèse, trois composés védiques lui semblent fournir un parallèle satisfaisant : adhvagát- "le voyageur" (AV XIII 1, 3), dyugát "rapidement" (RV VIII 86, 4) et navagát- "le nouveau venu" (AV VI 52, 3). La correspondance n'est cependant pas parfaite : le mot avestique se distingue des composés védiques par la longueur de la voyelle radicale. Bartholomae en est quitte à invoquer une analogie accidentelle avec rauuascarāt-. Il n'en reste pas moins qu'on ne voit pas comment -jāt-, trouvant son origine dans un indo-européen $^{*}g^{w}\bar{m}$-t-, a pu palataliser la labio-vélaire initiale (1).

1. frō.gā-, nom-racine de gam/gā, n'a pas été pris en considération. L'hypothèse de Humbach (WZKSO 2, 1958, 2 sq.), qui y substitue un thème frō.gau- "le taureau de tête", est celle qui donne au Y.46,4 le sens le

Johansson (BB 18, 1892, 11 sq.) a été le premier à poser le problème au niveau de la grammaire comparée. Rejetant l'hypothèse d'un second terme représentant la racine verbale gam, il analyse le composé en fraptərə-j-aṇt-. L'élément central serait donc toujours -ptərə-, mais muni, comme il est vraisemblable qu'il le soit, de l'élargissement -j-, i.e. *-g^w-, qui caractérise le N. sg. de certains hétéroclitiques. C'est le cas, par exemple, de asr̥k "le sang". L'élément final n'est plus que le suffixe -aṇt-. Ainsi conçu, fraptərəjāt- trouvera des équivalents dans le latin propterv\us "effronté" et le grec πτέρυγ- "l'aile". Benveniste (Orig 28) et Specht (Urspr 22) se prononcent en faveur de cette explication. Ce point de vue a été généralement adopté, tout en étant modifié dans quelques points de détail [1].

(suite)
plus cohérent :

at̰ təṇg drəguuå yə̄ṇg aṣ̌ahiiā važdrə̄ṇg pāt̰
gå frōrətōiš šōiθrahiiā vā daxiiəuš vā
dužazōbå hąs x^{v}āiš šiiaoθanāiš ahə̄mustō
yastə̄m xšaθrāt̰ mazdā mōiθat̰ jiiātəuš vā
huuō təṇg frō.gå paθmə̄ṇg hucistōiš carat̰

"Aber der Trughafte hindert sie, die Fahrer der Wahrhaftigkeit,
die Stiere, am Heraufkommen über Gau und Land,
da er üble Anrufungen ausspricht und durch seine Opferwerk unerfreulich ist.
Wer ihn um Macht oder gar Leben bringen wird, o Kundiger,
der wird sie zu Vorstieren des Fluges des guten Gedankens machen".
(Humbach, I 129).

On doit constater l'existence d'un réseau de parallèles : təṇg frō.gå renvoie à təṇg ... pāt̰ gå frōrətōiš qui renvoie à uxšānō asnąm ... frārəṇtē (Y.46,3) qui renvoie à ušaŋhąm para frərətōit̰ (FrW.10,41). Mais il faut aussi admettre un certain nombre de difficultés. Humbach compare frō.gau- au véd. purogā́-, purogavá- et au grec πρέσβυς, termes dont l'étymologie n'est pas assurée (voir, sur ce point, Mayrhofer, EW II 309 sq.). Ceci incite Schlerath (UnvMemVol 141 sq.) à restaurer frō.gā- et à préférer la traduction de Thieme (Fremdl 113) : "der wird als Vorausgänger diese Pfade der guten Einsicht gehen (oder schaffen)".
Il reste que frō.gā- serait un thème isolé et que le parallèle du RV V 46,1, invoqué par Thieme et Schlerath, n'est pas très précis : vidvā́n patháḥ puraetā́ r̥jú neṣati "Connaissant les chemins, marchant en tête, il veut conduire droit".

1. Pisani (RendAL 6, 1931, 66 sq.) pense découvrir un nouvel élément de comparaison. Au védique *garút- "l'aile", supposé par le dérivé garútmant- "l'oiseau" (RV I 164, 46 et X 149,3), il donne une étymologie par métathèse de *(p)tarug-.

Schwyzer (GrGr I 296) accepte le radical fraptərəjaṇt- et le compare à πτέρυγ-, mais rejette le latin propterv\us. Plus récemment, Pariente (Emerita 35, 1967, 17 n1) a souscrit à cette opinion. C'est en effet une réaction fort sage. Le sens de propterv\us est mal réductible à celui des mots grecs et avestiques. Il est aventureux de croire que l'impétuosité suggérée par une signification originelle "qui a les ailes en avant" ait pu s'étendre par image.

Un autre point encore est inacceptable dans l'hypothèse de Johansson : un suffixe -aṇt- ne peut en aucune manière produire un vocalisme long dans sa flexion [1]. Or, ce vocalisme, fraptərəjāt- l'atteste toujours. Sur ce dernier point, il est nécessaire de fournir une nouvelle explication.

Il reste, pour expliquer fracarāt-, rauuascarāt- et fraptərəjāt-, deux possibilités. La première, et sans doute la moins satisfaisante, est de faire du second terme un nom-racine *at-, du verbe at- "errer" qui est attesté en véd.. On ne peut dire s'il figurerait ainsi au degré plein *at- ou au degré long *āt-. La voyelle longue des composés de -cara- peut résulter d'une contraction et celle de fraptərəjāt- d'une analogie avec ceux-ci.

L'objection la plus grave réside dans la nature d'un groupe tel que °cara-āt-, i.e. *K^{w}olo-ēt-. Phonétiquement, *-K^{w}olo- n'a pu évoluer qu'en *-kāra-. Les jeux de l'apophonie font que les dérivés de car- "se mouvoir" se confondent très aisément avec ceux de kar- "faire". On peut, à la rigueur, admettre que la consonne palatale initiale ait été introduite ultérieurement par souci de distinction. Mais c'est la brièveté de la voyelle qui, contrevenant à la loi de Brugmann, reste inexplicable.

C'est la raison pour laquelle il est plus vraisemblable de croire que nous sommes devant une dérivation en -āt-, i.e. *-ēt-, à partir d'une racine verbale.

Un tel suffixe n'est pas inconnu des autres langues indo-européennes. Brugmann (VglGr II 425) et Schwyzer (GrGr I 499) relèvent une formation semblable en grec. C'est celle de mots tels que ἕρπητ- "nom d'une maladie de la peau" (ἕρπω), ἕχητ- "qui possède" (ἔχω), κέλητ- "le coursier" (κέλομαι), ἄργητ- "qui brille" (ἀργός), πένητ- "qui travaille" (πένομαι) et λέβητ- "le récipient".

Brugmann signale encore, dans d'autres langues indo-européennes, des

1. drəguuaṇt- "trompeur" produit à diverses reprises en gâthique un D. sg. drəguuāitē (Y.33,2, Y.43,4 et 8, Y.46,6, Y.51,8). On trouvera encore x^{v}ənuuātā (Y.32,2). Il faut sans doute y voir soit une action de la semi-consonne précédente, soit l'action de ā suivant (Humbach, I 26).

exemples moins sûrs. Le grec κέλητ- semble trouver un équivalent dans le vieil anglo-saxon hæle qui correspond à un plus ancien *χalēþ. Le v.-sl. pecatь, désignant une forme à cuire, repose peut-être sur l'i.-e. *pek^{w}-ēt-.

Cette dérivation, en dépit de sa rareté, a donc laissé des traces en indo-européen. Elle ne se manifeste pas en indien, mais elle peut le faire en iranien et expliquer de manière assez satisfaisante des mots comme fracarāt-, rauuascarāt- et, sous une dérivation féminine secondaire, le nom de la femme carāiti- [1].

On ne peut appliquer sans difficulté une telle analyse de fraptərəjāt- : tous les exemples indo-européens que nous venons de citer sont des noms d'agent dérivés directement d'une racine verbale. La difficulté n'est pas insurmontable. Une sorte d'analogie a pu intervenir. Le suffixe -āt-, à se manifester dans fracarāt- et rauuascarāt-, a dû paraître intimement lié à tout ce qui concerne le déplacement dans l'espace. Il se sera ainsi étendu à des mots qui, sans quelque rapport que ce soit avec une racine verbale, n'en expriment pas moins une virtualité de locomotion [2].

Le composé fracarāt- permet en outre d'expliquer par l'analogie une autre difficulté : celle de la présence de fra- en premier terme de composé. Un préverbe n'apparaît en premier terme de composé que si celui-ci laisse de toute évidence transparaître une racine verbale. Ou alors il intervient dans les composés à rection prépositionnelle ou dans des bahuvrihis où il assume une fonction adverbiale. fraptərəjāt- n'est rien de tout cela : aucune racine verbale n'y est présente et, le sens de "qui a les ailes en avant" étant peu admissible, il ne constitue pas un bahuvrihi. Il faut croire que l'emploi du préverbe s'y est étendu à partir de composés tels que fracarat- : indice supplémentaire que *ptərə a tendu à subir le même traitement que les verbes de déplacement dans l'espace.

1. Humbach (II 90) reconnaît le simple carāt- dans le Y.51,12 : hiiat̰ hōi īm caratascā aodərəšcā zōišənū vāzā "Lui et ses (deux) bêtes de trait frissonnant à cause du chemin (?) et du froid". caratascā ne serait pas la 3ème duel prés. A. de car, mais devrait être analysé *carātas-ca, G. - Abl. de carāt- "Läufer, Lauf". Il est vrai qu'on n'attend pas une forme verbale. Mais Humbach est visiblement conscient des difficultés auxquelles se heurte son hypothèse. *carāt- appartiendrait à un type de dérivés qui ne peuvent avoir un sens abstrait. Par ailleurs, si on assume un sens d'agent "Läufer", on est obligé d'y voir la désignation métaphorique du vent de tempête.

2. On ne peut exclure absolument une autre solution, qui arrangerait tout. Le suffixe -āt- serait secondaire et s'adjoindrait à un nom-racine à sens d'action qu'il aurait justement pour but de transformer en nom d'agent.

Un nom témoigne peut-être, pour l'indien, à la fois d'un vestige du suffixe -āt- et du traitement particulier réservé aux noms des parties du corps qui permettent de se mouvoir. Il s'agit de padāti- "le fantassin", qui peut représenter pad-āt-i- avec adjonction d'un suffixe -i- secondaire. La première attestation remonte seulement à l'épopée, mais nous trouvons en TB III 8, 1,2 le négatif ápadāti- "qui ne va pas à pied".

Wackernagel (AiGr II 2 159 et 270 sq.) signale la possibilité d'une analyse en pad-āti-, le second terme représentant le nom abstrait āti- "le fait d'aller". Toutefois, le persan piyāda "le piéton", en ne s'expliquant que par *padātaka, plaide pour l'existence d'un dérivé indo-iranien *pad-āt- qui se serait adjoint ultérieurement l'une ou l'autre suffixation secondaire [1].

4. Possibilités d'exemples authentiques.

5.1. dā "établir, poser".

5.1.1. taraδāt- " ? ".

Il est vraisemblable que le nom-racine élargi *dāt-, du verbe dā- "établir", figure en second terme de ce composé. Deux attestations d'un Acc. sg. f. taraδātəm (S.2,2, 22) et cinq d'un G. sg. taraδātō (Y.22,24, S.1,2 et 21, Yt.2,1, F.18 [2]) révèlent des désinences nettement athématiques :

S.1,2 - vaŋhauue manaŋ́he āxštōiš hąm vaiṇtiiå tarəδātō aniiāiš dāmąn

A plusieurs reprises aussi apparaît un Acc. sg. taraδātəm, par nature ambigu (Y.25,5, Yt.2,6, Yt.12,1, Y.19,9, 14 et 45) :

Y.25,5 - vaēm ašauuanəm yazamaide vaēm uparō.kairīm yazamaide taraδātəm aniiāiš dāmąn

taraδāt- figure chaque fois dans un contexte où sont magnifiées des vertus guerrières et héroïques, qu'elles caractérisent vaiiu-, āxšti- ou x^{v}arənah-. Le sens, "hinwegsehend über ..." selon Bartholomae, ne peut être qu'approximé.

Geldner, comme Bartholomae, fait alterner les formes taraδāt- et tarəδāt-. Avant de tenter une élucidation linguistique du composé, il convient de critiquer la transmission manuscrite pour décider laquelle est originale.

1. padāti- "le fantassin" serait un emprunt de l'indien à l'iranien : voir Tedesco (ZII 2, 1923, 41 sq.), Charpentier (FSPavry 76 sq.) et Mayrhofer (DLZ 73, 1952, 329 sq.).
2. Bartholomae donne taraδāta, corrigé en +taraδātō par Klingenschmitt (FiO § 600).

	tara°	tarə°	tar°
Y. 22,24	J2 H1 J6.7		
Y. 25,5	J2 H1	Mf1 Pt4	
S. 1,2	Mf3 Kh2 K18 L12 E1	F2 L11	K17 J10 H1
S. 1,21	F2 Mf3 Kh2	E1	
S. 2,2	L12 L11 Mf3 Kh2 E1	M4	
S. 2,21	Mf3 H1 L11	E1	K18 L12
Yt.2,1	K38 L11 Jm4 F1 Pt1 E1 L18 Mb1 O3	K36	
Yt.2,6	tous les manuscrits		
Yt.12,1	tous les manuscrits		
Yt,19,9	F1 Pt1 E1 L18		D J10
Yt.19,14	F1 Pt1 E1 L18	H3	
Yt.19,45	tous les manuscrits		

Il est clair que la leçon tarəδāt- n'est attestée avec quelque fermeté qu'au Y.25,5, où d'ailleurs Geldner ne la retient pas. Dans le Sīrōza, elle ne repose le plus souvent que sur un seul manuscrit. Il apparaît que taraδāt- est la seule forme originale dont l'analyse linguistique doive tenir compte.

On s'accorde à reconnaître dans le premier terme tara- l'adverbe indien tirás "à travers". Mais il faut justifier le phonétisme final -a-, car on attendrait alors tarō, qui est fréquemment attesté ailleurs en avestique. Deux possibilités s'offrent à nous.

Tout d'abord, tara- peut être issu d'une graphie gâthique où tarō était transcrit *tarə̄. C'est l'opinion défendue par Bartholomae (Grdr 154). Elle est peu vraisemblable : taraδāt- ne figure dans aucun texte gâthique connu et la suspicion qui pèse sur la forme tarəδāt- rend cet intermédiaire sujet à caution.

L'adverbe tarō n'est attesté en gâthique que dans le composé tarə̄maiti-, au Y.33,4, et, en fonction préverbiale, dans tarə̄.man, dont les formes conjuguées tarə̄.mąstā et tarə̄.maniiaṇtā se succèdent au Y.45,11. Or la tradition manuscrite, si elle comporte une leçon tarə° et même tara°, ne le fait que d'une manière isolée et surtout révélatrice d'une faute individuelle.

	tarə̄°	tar(ə)°	tari°	tara°
tarə̄maitīm	J2 Pt4 Mf1 Pd O1 L1.2 H1 J7 L13 S1 J6 K11 O2 Jp1	J3 P11 K4	Mf2	K5
tarə̄.mąstā	L2.3 S1 L1 P1 J 2.3.6.7 Pt4 Mf1 H1 L13 O2 Bb1 P11	K5.4 Mf2 Jp1		
tarə̄.maniiaṇtā	J2 Pt4 Mf1.2 K4 L2 K5.11 Jp1 L6.7 H1 P6 Jm1 L13.3 O2	J3 S1 L1		

On en conclura que la tradition manuscrite rend fortement improbable une évolution tarə̄ > tarə > tara.

Il reste à invoquer la possibilité que tara° représente la racine nue *tr̥ə̯-/*terə̯- dont tarō est le dérivé. Mais ici encore de graves difficultés se font jour : la racine *tr̥ə̯-/*terə̯- ne se rencontre nulle part en i.-e. sans dérivation. On peut seulement la deviner aux confins d'une tradition qui fait alterner le véd. tirás (*tr̥ə̯-es) avec le got. þaírh et le vha. durh (*tr̥ə̯-/*terə̯-ə̯kʷe).

De plus, si nous adoptons une telle solution, le -a- final de tara- serait nécessairement anaptyctique (1). L'anaptyxe avestique est, le plus généralement, la voyelle ə. Certes un anaptyxe de timbre a se manifeste dans quelques mots bien connus : le gâthique śiiaoθana- et karapan- l'attestent de façon certaine dans tous leurs emplois (2).

1. Gershevitch (FSMorgentierne 82 sq.) croit que tara° s'est substitué à tarō° sous l'influence de paraδāta-, primaire par rapport à *parōδāta-. Or seule l'étymologie moderne a rapproché les deux mots en y reconnaissant respectivement tiróhita- et puróhita-. Mais qu'il y a-t-il vraiment de commun entre une épithète guerrière et divine et le nom-propre d'une famille princière ?

2. Bartholomae (Grdr 175) cite dans la série des anaptyxes de timbre a karapan-, marakaēcā (Y.31,18) et maraxtārō (Y.32,13). Ces deux derniers exemples n'ont aucune valeur. Le premier ne repose que sur K5 et L17, tous les autres manuscrits, dont J2, livrent marəkaēcā. Le second est le fait de Pt4 Mf1 Pd. Un vocalisme arə est, au contraire, proposé par J2.3.6 K5.4 S1 Mf2 Jp1 L13.1.2 B2 P1. On corrigera donc en +marəkaēcā et en +marəxtārō. La première de ces deux corrections a déjà été proposée par Humbach et JamaspAsa (Purs 17).

kahrkāsō.parana- "aux ailes de vautour" (Yt.10,129), contre *parəna-* "l'aile", et *varəna-* (Y.19,15, Y.16,2, Y.12,7, Y.49,3) "le signe", devenant *varana-* au Y.45,1 et 2, vont dans le même sens. K. Hoffmann (Prat 6 n8) a évoqué ce phénomène et remarqué que l'anaptyxe *a* se manifeste dans des mots contenant déjà au moins une voyelle *a*.

Il apparaît aussi, à l'examen de la tradition manuscrite, qu'un anaptyxe *a* a tendu à concurrencer *ə* entre la sonante *r* et une dentale. Voici quelques exemples ordonnés en tableaux :

a) *varəta-* "le prisonnier".

	-*arə*-	-*ara*-
Y. 8,6	J3.7 Hl Kll	J2 K5.4 Mfl.2.3 P6
Yt.10,86	tous les manuscrits	
V. 5,37	Jpl Mf2 (Ll)	Kl Pt2 Pl0 Ll.2 Brl Ml4
V. 18,12	tous les manuscrits	

b) *varatā* (3ème sg. prés. M. de *var-* "choisir").

	-*arə*-	-*ara*-	-*ərə*-
Y.30,5	Pll S2 Ol	J2.4.6 K5.4 Sl Mfl.2 Jpl Hl Ll3.1.2.3	
Y.32,12	J3	J2 K5.4 Sl.2 Mfl.2 Jpl Ll.2	J6.7 Hl Kll Ll3.3 02

c) °*kərəθnəm* (du composé *arətō.kərəθnəm-* "où on accomplit la prestation de serment"), Vr.2.2.

-*ara*-	J8 K7b
-*arə*-	Hl L27 (Khl) B2 Ll.3 02 K4 Fll K4 S2 L2 Brl
-*ərə*-	Jm5 Kll Mf2 Jpl (Jpl) Khl Mf2 Fll

L'élucidation du second terme est moins problématique : on isole obligatoirement un élément -*δāt*-. On doit exclure un dérivé de *dī* "voir", qui est proposé par Bartholomae : *dī* a produit un nom-racine °*dī-* qui est bien attesté. Le verbe véd. *tiró-dhā-* incite à poser un dérivé de *dā-* "établir".

Le sens offre autant de difficultés que la forme. Comment, à partir des deux termes qu'il réunit, le composé finit-il par prendre le sens approximatif de "qui l'emporte" ? L'indien n'offre ici aucune aide.

Le verbe *tiró-dhā-* ne signifie "vaincre" que fort tardivement. Ses deux attestations dans le RV conservent le sens de "se cacher".

RV IX.73, 3 - *maháḥ samudráṃ váruṇas tiró dadhe dhī́rā íc chekur dharúṇeṣu ārábham* "En tant que Varuṇa, il s'est caché dans l'océan, seuls les sages l'ont saisi dans ses fondements".

RV IX.97, 47 - *eṣá pratnéna punānás váyasā tiró várpāṃsi duhitúr dádhānaḥ* "Celui qui se clarifie par l'antique puissance cache ses formes à la fille".

Pour résoudre la difficulté sémantique, Lommel (ZII 2, 1923, 230), repris récemment par H.P. Schmidt (Vrata 126 n40), ressuscite une ancienne hypothèse de Bartholomae (ArFo I 104) et identifie *taraδāt-* avec l'indien *tiróhita-* "invisible" (1). La voix passive donne au composé un sens satisfaisant qui s'accorde bien avec les entités insaisissables dont il est l'épithète. De plus, il normalise l'I. pl. *aniiāiš dāmạn*. Mais la grammaire exclut cette solution : les désinences de *taraδāt-* sont de toute évidence athématiques. Si l'av. a opéré un certain nombre de thématisations secondaires, on n'a jamais relevé d'exemples d'"athématisation" systématique (2). Et l'explication qu'a donnée Gershevitch (FSMorgenstierne 83 n15) est particulièrement hasardeuse : "But this stereotyped formula may, in the two Avestan passages concerned, have been treated as an uninflected appositional open compound in which the *ō*, which in the formula must have occurred often enough in its proper function of nom. sg. masc. ending, was taken to be the compound vowel, not an inflectional ending". A ce compte là, on peut justifier ou remettre en cause bien des choses.

Le second terme de *taraδāt-* est peut-être un exemple authentique de nom-racine comportant à la fois le degré plein et l'élargissement -*t*-. Mais n'oublions pas qu'il faut, pour le considérer ainsi, passer sur bien des incertitudes : chaque terme témoigne, dans sa formation, d'un divorce surprenant avec l'indien, et l'ensemble d'un processus sémantique étrange (3).

---

1. Wilhem (BB 12, 1887, 107 sq.) dit que cette étymologie remonte à Haug, mais je n'ai pu l'y retrouver. L'étymologie proposée par Wilhem lui-même est sans valeur : il compare *tara°* au persan *tārāj*, *telāš* "la querelle".
2. Voir Meillet (MSL 11, 1900, 20 sq.).
3. Le doute est encore renforcé par la possibilité d'autres étymologies, fugaces, mais défendables. *taraδāt-* serait le dérivé de la racine verbale *tṛd* "perforer", attestée en véd., avec le suffixe d'agent -*āt*- que nous venons d'étudier. Une telle analyse exigerait aussi la justification d'un anaptyxe de timbre *a* et une certaine tolérance dans le domaine sémantique. L'objection la plus grave à laquelle elle se heurte est le régime accusatif que présuppose *aniiāiš dāmạn* et dont on ne peut mesurer les chances d'emploi avec semblable dérivé.

Il convient de faire une dernière remarque en ce qui concerne un éventuel nom-racine *dāt-. Le composé paraδāta- ne s'impose pas d'emblée comme thématique. La plupart de ses attestations sont celles d'un N. sg. paraδātō (Yt.5,21, 15,7, 17,24 et 26).

Yt.5,21 - tąm yazata haošiiaŋhō paraδātō upa upa.bdi haraiiā̊ satəm aspanąm aršnąm hazaŋrəm gauuąm baēuuarə anumaiianąm "A elle sacrifia Haošiiaŋha Paraδāta, au pied du Harā, cent chevaux mâles, mille vaches, dix mille moutons".

La tradition manuscrite ne laisse peser aucun doute sur la réalité de la désinence. Le Yt.19,26 contient un Acc. sg. dont on ne peut rien dire :

Yt.19,26 - (kauuaēm x^{v}arənō) yat̰ upaŋhacat̰ haošiiaŋhəm paraδātəm "(La gloire des kauuis) qui appartint à Haošiiaŋha Paraδāta".

C'est le V.20,1 qui contient l'unique attestation athématique, le G. pl. paraδātąm :

V.20,1 - kō paoiriiō mašiianąm θamnaŋ^{v}hatąm varəcaŋ^{v}hatąm yaoxštiuuatąm yātumatąm raēuuatąm taxmanąm paraδātąm yaskəm yaskāi dāraiiat̰ ... "Qui fut le premier des hommes attentifs, énergiques, malicieux, sages, riches, hardis, paraδāta, qui tint la maladie pour la maladie ...".

Aussi isolée qu'elle soit, l'attestation de paraδātąm n'est pas nécessairement aberrante. Elle suffit à contrebalancer le N. sg. qui peut toujours être le résultat d'une thématisation secondaire. Celle-ci est d'autant plus plausible ici qu'un éventuel *paraδāt- était devenu, à date historique, un terme de formation inhabituelle. La tradition manuscrite de V.20,1 rend cependant la situation fort trouble :

paraδātąm L4 K1 pərəδātąm Br1 (pr. m.) P1

paraδātanąm Jp1 Mf2 pərəδātanąm L1.2 Br1 (sec. m.)

Les manuscrits du Vendīdād pehlevi s'opposent donc à ceux du Vendīdād Sāda iranien. Le Vendīdād Sāda indien hésite : ses deux branches, à travers L1 et L2, se prononcent par une leçon thématique. Mais à l'intérieur de chacune d'elles, Br1 et P1 font le choix inverse. Leçon douteuse cependant : Br1 est corrigé en seconde main et P1 est récent - 1809 - et très souvent incorrect. L'examen des manuscrits donne donc un petit avantage à paraδātanąm [1]. Cependant, à cause de taxmanąm, paraδātąm représente une lectio difficilior et c'est sur cet argument qu'on peut le préférer. Il faut encore mentionner une autre solution : paraδāta- étant nom propre

(suite)
Le premier terme tara° peut représenter, avec abrègement dû à la position dans le mot, un nom *tarā- = véd. tirā́- "la supériorité". Le second terme n'est pas remis en cause. taraδāt- signifierait "qui pose un commandement avec supériorité".

1. Mais voir Meillet (MSL 11, 1900, 20).

partout ailleurs, il est possible que paraδātąm soit une faute pour +taraδātąm.

Un paraδāt- athématique, bien qu'incertain, ne peut être absolument exclu de l'avestique [1].

5.2. spā "jeter".

5.2.1. et 2. ¹fraspāt- "nom d'une plante abortive" et
²fraspāt- "le tapis".

En dépit de leur étymologie incertaine, deux noms fraspāt- sont susceptibles de fournir un nouvel exemple authentique d'élargissement -t- sur degré plein. De sens absolument différents, ils ont chacun la particularité de désigner une réalité extrêmement précise.

V.15,14 - aētaδa aēša yā kaine hanąm aētaēšąm jījišāiti pərəsāiti aēša hana fraβaraiti baŋhəm vā šaētəm vā γnānəm vā fraspātəm vā kąmcit̰ vā vītācinanąm uruuaranąm "Alors que la jeune fille cherche et demande à cette vieille, cette vieille lui apporte la plante baŋha, la plante šaēta, la plante γnāna, la plante fraspāt ou quelqu'une des plantes abortives".

fraspāt- prend place dans une énumération de plantes abortives. Bartholomae lui propose timidement le verbe spā "jeter" pour étymologie. Dans le contexte du vocabulaire avestique, il est en effet impossible d'en donner une autre explication. Si l'Acc. n'impose pas de reconnaître un radical fraspāt-, le sens est au contraire impérieux. Une fois admis que spā est à l'origine du mot et qu'il l'est en raison des vertus abortives de la plante, la signification "qui jette en avant" est la seule qui convienne, et encore.

Il faut émettre de graves réserves : des quatre plantes abortives qui se succèdent dans l'énumération, les deux premières en tout cas ne doivent pas leur dénomination à la particularité qui intéresse ici [2] : fraspāt-, pas nécessairement non plus, et seule l'extrême exiguïté des possibilités étymologiques nous incite à le penser.

Yt.15,2 - təm yazata yō daδuuā̊ ahurō mazdā̊ airiiene vaējahi vaŋhuiiā̊ dāitiiaiiā̊ zaranaēne paiti gatuuō zaranaēne paiti fraspāiti zaranaēne paiti upastərəne frastərətāt̰ paiti barəsmən pərənābiiō paiti γžāraiiat̰biiō "A lui sacrifia le créateur Ahura Mazdā dans l'Ariiena Vaējah de la

1. Ici encore, il faut peut-être s'interroger sur une substitution de para° à *parō°. Voir p. 260.

2. šaēta- et baŋha-(indien bāṅghā-) n'ont pas d'étymologie connue. γnāna- est rapproché par Bartholomae de l'adj. gənāna- (Yt.10,27) "qui tue". Mais est-ce sûr ?

bonne Dāitiiā sur un trône d'or, sur un coussin d'or, sur un tapis d'or, avec les barəsmans répandus, avec les libations s'écoulant".

A moins que la terminaison en -iti- ne soit due à l'influence de paiti précédent, le L. fraspāiti oblige à poser un radical fraspāt-. Bartholomae avoue une étymologie inconnue et le verbe spā est encore l'unique possibilité qui nous est laissée [1]. Mais il faut alors que, contrairement au mot précédent, un bahuvrihi fraspāt- "qui a le fait de lancer en avant" ait pu prendre un sens passif. Il n'y a à cela aucune impossibilité : Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 7) relèvent l'importance relative du phénomène en indien. La seule difficulté qui surgisse ici consiste dans le fait qu'un même nom-racine, muni du même préverbe, ait pu désigner deux realia si différents au prix d'un processus grammatical tout opposé.

[2]fraspāt- semble avoir eu une descendance dans les parlers iraniens. Bartholomae signale le persan farasp "le tapis" et Henning (BSOAS 12, 1942, 314) ajoute le sogdien fsp˒ "le mur". Le problème sémantique est d'autant plus complexe. Etablir des corrélations de sens entre spā "jeter", fraspāt- "le coussin", farasp "le tapis" et fsp˒ "le mur" ne peut relever que de la conjecture. Une connaissance plus précise des realia ne serait sans doute pas vaine, surtout en ce qui concerne les techniques d'édification d'un mur.

Un certain nombre de difficultés mal réductibles font obstacle à ce qu'on obtienne une certitude. C'est avec des réserves qu'on se résoudra, par manque d'alternatives étymologiques, à poser un radical fraspāt-, nom-racine élargi et au degré plein du verbe spā "jeter".

5.3. stā "se tenir".

5.3.1. +haŋᵛharəstāt- "der in verborgenen sich befindet".

Le verbe stā "se tenir" semble attester lui aussi un nom-racine au degré plein avec élargissement -t- au second terme du composé +haŋᵛharəstāt- (V.4,49) :

yasca aš̌əmaoγəm anaš̌auuanəm aŋᵛharəstātəm pəš̌anaiti

La tradition manuscrite est en effet confuse et tourmentée :

Vendīdād pehlevi :

a) (L4) : aŋᵛharəštātəm (Pt2)

b) (K1) : aŋᵛharastātəm (M1 3)

aŋᵛharəstātəm (B1 - P2)

aŋᵛharəštātəm (M3)

1. Une autre étymologie, très conjecturale, chez Gershevitch (Mi 183).

Vendīdād Sāda iranien :

haŋharəstātəm (Jp1 Mf2)

Vendīdād Sāda indien :

a) aŋᵛharəstātəm (Br1 L2 K10)

b) aŋᵛharəstātəm (L1)

Les commentateurs semblent n'avoir choisi entre les deux leçons un peu fermes, aŋᵛharəstātəm et haŋharəstātəm, qu'en raison des analyses linguistiques qui s'avéraient possibles [1].

Spiegel (Comm I 150), repris par Darmesteter (ZA II 62) [2], choisit la leçon impliquée par l'accord des branches du Vendīdād Sāda indien et l'analyse a-ŋᵛharə-s-tāt-. Il s'agirait donc d'une formation abstraite en -tāt- dérivant de la racine xᵛar "manger". La signification "qui n'a pas le fait de manger, qui jeûne" est séduisante pour la conclusion d'un passage attaquant la pratique de l'abstinence :

V.4,47-49 - "Et je te le dis, ô Spitama Zaraθuštra, l'homme qui a femme est au-dessus de celui qui est dans la continence; l'homme qui a une maison au-dessus de celui qui n'a pas de maison; l'homme qui a un fils au-dessus de celui qui n'a pas de fils; l'homme qui a de la fortune au-dessus de celui qui n'en a pas.

Et de deux hommes, celui-là qui s'emplit le ventre de viande reçoit mieux en lui Vohu Manah que celui qui ne le fait pas : celui-ci est quasi mort; l'autre vaut un asperəna, vaut un mouton, vaut une vache, vaut un homme.

Cet homme-là lutte contre les assauts d'Astō.Viδōtu; il lutte contre la flèche bien lancée; il lutte contre l'hiver, en revêtant le plus mince vêtement; il lutte contre le méchant tyran qui abat les têtes; il lutte contre l'Aš̌əmaoγa impie du jeûne".

Mais les difficultés d'ordre grammatical sont proprement insurmontables. On reste impuissant à s'expliquer la présence, entre la racine et le suffixe, d'une sifflante que l'analyse de Spiegel a isolée et que tous les manuscrits s'accordent à attester. On ne pourrait résoudre le problème que si la racine xᵛar- pouvait produire un nom-racine élargi *xᵛarət-. Mais le passif xᵛairiia- (V.5,40 - V.2,26) nous amène à identifier une racine seṭ. Spiegel ne peut donc conclure qu'à une faute généralisée ou à un nom xᵛar-s- dont l'élargissement est incompréhensible.

L'exclusive jetée par Bartholomae sur cette hypothèse paraît fondée. Il pose à la place une forme de compromis +haŋᵛharəstāt-. Ce faisant,

1. Une correction en +haŋᵛharəstārəm (Lentz, FSMorgenstierne 112) ne peut être recommandée.
2. C'est sa traduction que nous donnons ici.

il prend au Vendīdād Sāda iranien son initiale h- et au Vendīdād Sāda indien tout le reste : sans doute a-t-il pensé que -ŋh- [illegible]'était substitué à -ŋᵛh- par dissimilation. L[illegible] terme serait [illegible]ivalent iranien de l'adverbe véd. sasvár [illegible] présenterait le nom-racine élargi stāt- [illegible]

On attendrait à ce que le sandhi du composé fasse apparaître un groupe consonantique -št- à l'initiale du second terme. Cette leçon existe, mais elle n'est le fait que de deux manuscrits secondaires du Vendīdād pehlevi (Pt2 et M3) dont l'un (M3) est démenti par ceux-là mêmes dont il découle. Il vaut donc mieux admettre l'originalité du groupe -st- et une exception phonétique qui n'est d'ailleurs pas isolée : on peut avoir tendu à introduire au second terme du composé la forme qui est exactement celle de la racine verbale (voir, par exemple, p. 228).

Cette interprétation reste la seule possible dans les circonstances qui entourent l'attestation. Elle est cependant soumise aux aléas d'une tradition manuscrite particulièrement chaotique et qui, on ne peut l'exclure, ne laisse peut-être plus apparaître le mot authentique. C'est avec cette réserve que l'on doit considérer l'explication de Bartholomae comme la plus valable.

L'av. connaîtrait donc quatre noms-racines au degré plein avec élargissement -t-. Tous sont suspects, aucun ne peut être parfaitement réfuté. tarəδāt- est mal analysable, mais ses désinences révèlent un nom authentiquement athématique. Par contre, ¹fraspāt-, ²fraspāt- et haŋᵛharəstāt- sont des hapax peut-être mal transmis et, en tout cas, sans étymologie sûre. Seule l'impossibilité à les expliquer autrement nous oblige à les laisser triompher ici.

[illegible]E ENTRE LE DEGRE PLEIN ET LE DEGRE LONG.

6. vac "parler".

6.0. vac- "la parole".

Le nom-racine vac- "la parole" est très fréquent en av. où il occupe, comme il le fait en véd., une place privilégiée dans le vocabulaire religieux en tant que désignation de la parole liturgique. Cette fréquence le rend, contrairement à bien d'autres mots, incontestable. Divers problèmes se posent néanmoins.

Au mépris des règles qui régissent le nom-racine simple, invariablement féminin, vac- est masculin et se différencie par là du véd. vā́c-. S'il semble s'agir d'une innovation de l'iranien, les causes précises d'une telle évolution demeurent mystérieuses.

Bartholomae, en notant à la suite du mot qu'il est masculin ou féminin, donne trop d'importance à d'éventuelles exceptions. En note, il avoue que l'unique attestation d'un vac- féminin se trouve dans le Fragment Westergaard 1,1 :

vohū manaŋhā hacimnō aṣ̌āca yā vahišta xšaθrāca yā vairiia frā staotəm vacō yasnīm azarəmiia vaca mruiiā̊ nərəbiiasca nāiribiiasca aṣ̌aonō zaraθuštrahe

Toute conclusion sera fonction du statut que l'on entendra donner à l'épithète azarəmiia. Pour Bartholomae, c'est l'I. sg. f. de azarəma- "non vieillissant" et voilà fondé le genre féminin de vac-. Je ne vois cependant aucune raison de ne pas poser un adj. azarəmiia-, signifiant aussi "non vieillissant", mais muni d'un suffixe -miia- que l'on retrouve, par exemple, dans bāmiia- "rayonnant". Nous avons alors un I. sg. m. et vac- a le même genre ici que partout ailleurs (1). L'alternative proposée par Bartholomae doit être rejetée et il faut conclure que vac- est toujours masculin en avestique.

1. Voir Humbach (I 21).

Il convient à présent de se pencher sur quelques formes inattendues qui se sont glissées dans le paradigme. Toutefois, chacun de ces exemples est en partie dépourvu d'importance dans la mesure où il représente nécessairement un phénomène secondaire.

Un G. sg. vāxš, au lieu de vacō, apparaît au Y.8,1 :

aṣ̌aiia daδąmi xᵛarəθəm miiazdəm hauruuata amərətāta gāuš hudå haoməmca para.haoməmca aēsmąsca baoiδīmca frasasti ahurahe mazdå ahunahe vairiiehe aršuxδahe vāxš "Je donne justement l'aliment, la libation, Hauruuatāt et Amərətāt, la vache aux beaux dons, le haoma et le parahaoma, les bois et le parfum selon l'éloge d'Ahura Mazdā, de l'ahuna vairiia, de la parole bien prononcée".

Quoique imposée absolument par la tradition manuscrite, la forme est trop isolée pour représenter une quelconque réalité linguistique ou une innovation cohérente. Un autre N. abusif, gāuš hudå, révèle plutôt une particularité du passage. Sinon à une inadvertance ou à une corruption du langage, on doit l'attribuer à une manifestation d'un phénomène dont Karl Hoffmann (oralement) croit qu'il faut tenir compte : certains mots d'usage fréquent auraient été abrégés à un moment donné de la tradition et retranscrits entièrement par la suite d'une manière fautive. Ce n'est pas un hasard si c'est dans les litanies du début du Yasna que l'on retrouve des traces de ce phénomène.

Il y a une autre incorrection, plus fréquente et dispersée dans tout l'Avesta : une forme de N. - Acc. pl. vaca (V.10,2, G.2,6, Y.9,25 PüZ, Gr.7,1, Vr.20,1, Yt.18,8). Ici encore, il ne peut s'agir que d'un phénomène secondaire par lequel on a tendu à introduire des désinences thématiques dans le paradigme. C'est une tendance générale de l'avestique.

A deux reprises, vaca peut avoir été introduit pour une raison très précise.

V.19,9 - hāuuanaca taštaca haomaca vaca mazdō.fraoxta mana zaiia asti vahištəm "Le pilon, la coupe, le haoma et les paroles énoncées par Mazdā, c'est mon arme la meilleure".

Une analogie a pu intégrer vaca à l'énumération, même au point de vue flexionnel. On peut aussi s'étonner que la coordination ca, qui est jusqu'alors répétée, ne figure pas après vaca. C'est assez pour être tenté de conclure à une haplographie qui aurait transformé *vacasca en vaca. Mais on ne peut exclure qu'il s'agisse de deux dvandvas : vaca serait alors un N. - Acc. d. parfaitement régulier.

Y.9,31 - paiti aṣ̌əmaoγahe anaṣ̌aonō ahūm.mərəṇcō aŋhå daēnaiiå mąs vaca daθānahe nōiṭ šiiaoθnāiš apaiiaṇtahe kəhrpəm nāšəmnāi aṣ̌aone haoma zāire vadarə jaiδi "Frappe de ton arme, ô haoma jaune, pour le juste qui va périr, sur le corps du trompeur d'Aša injuste, qui fait mourir la vie,

qui a dans l'esprit les paroles de cette religion, mais ne les applique pas par ses actes".

Ou bien il s'agit de la tendance générale de l'avestique à introduire secondairement des désinences thématiques dans la flexion des noms athématiques. Ou bien on a oublié le rapport initial qui unissait vaca à mąs daθānahe et, au mépris de la signification, on a reconstruit le groupement habituel vac-/šiiaoθna- en donnant au premier une désinence instrumentale semblable à celle du second [1].

Yt.15,56 - azəm tē vaca framrauuāni mazdaδāta xᵛarənaŋhuuaṇta baēšaziia "Moi je t'énoncerai les paroles créées par Mazdā, glorieuses, guérissantes".

L'incorrection n'est pas seulement le fait de vaca, mais de son épithète xᵛarənaŋhuuaṇta pour lequel on attendrait +xᵛarənaŋᵛhaṭa. La tradition manuscrite s'établit comme suit :

xᵛarənaŋhuuanta	F1 Pt1 E1
xᵛarənaŋhauuaṇti	K5
xᵛarənaŋhūṇti	J10

Il semble bien que, cette fois, il faille faire confiance à J10 et, en dépit d'une voyelle longue indésirable, restituer une leçon +xᵛarənaŋhuṇti, N. - Acc. pl. nt. de xᵛarənaŋhuuaṇt-. vaca constitue dès lors une faute pour vacå, lui aussi N. - Acc. pl. de vacah-. Puisqu'on ne peut de toute manière opter qu'entre des leçons fautives, il semble que ce soit cette correction qui s'impose : azəm tē +vacå mazdaδāta +xᵛarənaŋhuṇti baēšaziia. L'attestation échappe au nom-racine vac- [2].

Quelles que soient les causes qui ont présidé à sa formation, vaca est toujours une forme secondaire de N. - Acc. pl..

L'I. pl. et le D.-Abl. pl. sont à première vue aberrants. Invariablement, l'av. donne respectivement vaγžibiš et vā̆γžibiiō [3]. La sonorisation du groupe phonétique -xš- en -γž- étant de toute manière combinatoire et la voyelle i qui lui est consécutive de nature anaptyctique,

1. Je ne puis me défaire de l'idée qu'ici encore vaca serait régulier à titre d'I. sg.. A quelque titre que ce soit, aŋhå daēnaiiå dépendrait alors directement de mąs ... daθānahe.

2. Il convient cependant de faire une restriction : le N.-Acc. pl. nt. des thèmes en *-aṇt- est mal connu, mais ce qu'on sait par le véd. semble exclure le degré zéro du suffixe (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr III 258 sq.). Par ailleurs, l'av. atteste des formes en -aṇ (voir p. 254), qui n'interdisent pas l'existence de formes parallèles à finale en -i.

3. La voyelle radicale de vaγžibiš est toujours brève, celle de vā̆γžibiiō tantôt longue, tantôt brève. Mais la tradition manuscrite est toujours unanime sur ce point. On ne peut tirer aucune conclusion linguistique de ce fait : l'incohérence est sans doute due à l'hésitation entre une brève postulée par le système paradigmatique de vac- et une longue fournie par le modèle nominatif.

il apparaît bien que ces deux cas n'ont pas été formés sur un radical vac-, mais vāxš-, qui est la forme exacte, radical plus désinence, du N. sg.. Le phénomène est d'autant plus surprenant qu'il ne se produit jamais en av..

On voit certes les conditions mécaniques qui l'ont rendu possible. Des thèmes comme ceux en -ah-, par exemple, forment des I. et des D.-Abl. pl. où la forme nominative transparaît clairement et, par les hasards du sandhi, se confond avec celle du radical : manō ou manə̄, manə̄biš, manə̄biiō. Que ce soit cette classe de mots qui possède justement cette particularité revêt une importance singulière. La racine verbale vac "parler" a fourni un dérivé vacah- employé concurremment avec le nom-racine vac- pour désigner la parole liturgique. Comme le montre Kuiper (IIJ 10, 1967, 107), une équation proportionnelle a pu aisément s'établir, vacə̄biš étant à vacə̄ comme vaγžibiš à vāxš.

Il n'en reste pas moins que le fait est peu courant et qu'un autre indice de formation à partir du N. vāxš existe, qui échappe à cette proportion. On ne peut en effet expliquer par une dérivation nominale habituelle un mot tel que vaxša- "la parole" (V.19,15 et 35) [1].

Ajoutons que cet "accident" va à l'encontre du soin que les langues mettent généralement à préserver les traits distinctifs essentiels, puisqu'il tend à favoriser une confusion entre les dérivés de vac "parler" et de vaxš "accroître". L'hypothèse est invérifiable, mais peut-être en est-il ainsi parce que les dérivés de vaxš exercent sur ceux de vac une attraction due au fait que la prière et l'accroissement qui en est la récompense finissent par paraître indissolubles dans la conscience théologique.

L'examen du matériel réuni dans le Wörterbuch nous permet de conclure que le N. et l'Acc. pl. se distinguent par le degré de la voyelle radicale : au N. pl. vācō correspond l'Acc. pl. vacō. Sur ce point, l'accord des manuscrits est total : ils attestent soit vācō, soit vacō, sans variantes contradictoires. Si ce fait n'a jusqu'ici guère retenu l'attention, c'est que la forme vācō est parfois employée comme Acc. pl. tout en recueillant l'unanimité des leçons manuscrites.

1. Caland (KZ 33, 1895, 304) croit que la forme vaxšəm - corrigée en +vāxšəm - est due à la même analogie que vaγžibiš et vāγžibiiō, Klingenschmitt (FiO § 146) qu'elle a été formée sur un thème qui en a été extrait. vaxšəm serait donc un Acc. sg. de vac-.
On ne peut rien dire de vaxšaŋha (F.3e) qui, contrairement à l'avis de Bartholomae, peut ressortir à la racine verbale vaxš "accroître" et non à vac "parler". La traduction pehlevie gwbšn' ZY swtymndyh' "le fait de parler de manière utile" est d'ailleurs équivoque.

Y.71,7 - vīspaēca vācō mazdafraoxta yazamaide "Nous sacrifions à toutes les paroles prononcées par Mazdā".

Y.71,14 - aēte zī vācō vahišta ahurō mazdå frāmraot̰ zaraθuštrāi "Ahura Mazdā énonça pour Zaraθuštra ces paroles excellentes".

Il est remarquable que chaque fois, et pas seulement dans ces deux phrases [1], les déterminants de vācō sont vīspaēca et aēte, et ses épithètes mazdafraoxta et vahišta, c'est-à-dire des formes qui sont originellement nominatives et qui ont fini par s'étendre à l'Acc.. Tout le groupe vīspaēca vācō mazdafraoxta et aēte zī vācō vahišta dans nos exemples est en fait un N. en fonction accusative [2]. Le degré long du radical est normal et ne peut être attribué à un flottement. Un N. pl. vācō s'oppose, sans exception, à un Acc. vacō.

Cette distinction une fois assurée, on peut donner ce tableau de la flexion de vac- :

N.	vāxš	vācō
Acc.	vācəm/vācim	vacō
G.	vacō	vacąm
D.		{ vāγžibiiō
Abl.		
L.		
I.	vaca	vaγžibiš

Ce tableau met en lumière l'originalité dont témoigne l'av. parmi les langues indo-européennes. Le nom-racine *u̯ekʷ- s'est perpétué dans tout le domaine indo-européen sans qu'on puisse se faire une idée précise de son vocalisme original. Le latin, avec vōx, vōcis, atteste partout un vocalisme ō. Le grec homérique a conservé de ce nom-racine trois cas qui témoignent d'un degré fléchi : Acc. ὄπα, G. ὀπός, D. ὀπί. Le véd. vāc- a partout un ā dans son paradigme, mais on ne peut dire s'il s'accorde avec le latin pour plaider l'existence d'un degré long ou si, d'accord initialement avec le grec, il a généralisé ce vocalisme à partir des cas où *o devenait ā selon la loi de Brugmann.

L'av., en se comportant comme si vac- avait préhistoriquement fonctionné avec une apophonie, nous amène à nous poser une nouvelle question

1. Voir encore le Y.71,10.
2. Le N.33 est à ce point de vue très significatif :
yezica aētə̄e vacō apaiiaeiti yōi hənti gāθāhuua biš.āmrūta θriš.āmrūta caθrušāmrūtaca "S'il récite ces paroles qui sont dans les Gāthās récitées deux fois, récitées trois fois, récitées quatre fois".
La forme aētə̄e, corrigée en +aēte par Bartholomae, est évidemment fautive, mais voile en fait l'Acc. pl. original +aētə̄. On constatera que vac- est représenté logiquement par vacō quand son déterminant revêt une forme approximative, mais intentionnellement correcte.

insoluble. Représente-t-il à lui seul un archaïsme que les autres langues indo-européennes, à commencer par le véd. qui lui est si proche, ont fini par éliminer, ou a-t-il refait secondairement la flexion de vac- par analogie avec les mots qui possédaient une apophonie étymologique (par exemple, pad- "le pied") ? La première solution paraît plus probable : le retour au système de l'apophonie serait fort surprenant.

Devant la multiplicité des attestations du nom-racine simple, les composés de °vac- se caractérisent par leur rareté : un hapax, trois noms propres qui ne sont chacun, pour ainsi dire, attestés qu'une fois, deux citations du Farhang - i ōīm. Ils ne sont cependant pas dénués d'intérêt.

6.1. paiti.vac- "la réponse".

On trouve ce composé au Y.21,4 :

cīm aētaiia paiti.vaca paitiiāmraot "Que répondit-il par cette réponse ?".

La forme d'I. sg. qui apparaît ici rend évident un nom-racine paiti.vac-. Une autre garantie nous est offerte par l'équivalent indien prati-vāk- qui n'est cependant attesté qu'à partir de la littérature classique (śiśupālavadha).

Quoiqu'il soit un hapax, le composé paiti.vac- revêt une certaine importance et reflète les incertitudes qui pèsent sur le nom simple. Le démonstratif aētaiia qui le détermine révèle qu'il est du genre féminin, alors que le simple vac-, comme nous l'avons vu, est uniformément masculin en av.. paiti.vac- est un terme ancien et directement hérité de l'indo-iranien commun et c'est lui, plutôt que la phrase du Fragment Westergaard invoquée par Bartholomae, qui nous fournit un témoin avestique de l'ancienne norme indo-iranienne.

6.2.-3. arənauuac- "qui énonce le tort" et saŋhauuac- "qui énonce la doctrine".

Il s'agit de deux noms propres de femme, qui figurent conjointement dans une phrase répétée quatre fois (Yt.5,34, 9, 14, 15, 24, 17,25) :

aš.aojastəməm drujim fraca kərəṇtat̰ aŋrō mainiiuš aoi yąm astuuaitīm gaēθąm mahrkāi aṣ̌ahe gaēθanąm uta hē vaṇta azāni saŋhauuāci arənauuāci yōi hən kəhrpa sraēšta +zazāite gaēθiiāi.tē yōi abdō.təme "Aŋra Mainiiu créa cette tromperie très puissante contre la création osseuse pour la mort des créatures d'Aṣ̌a et que j'emmène ses deux femmes, Saŋhauuac et Arənauuac qui se lèvent pour le ménage avec un très beau corps, qui sont

très habiles" [1].

arənauuāci et saŋhauuāci sont des N. - Acc. d. f. réguliers [2]. L'analyse du composé saŋhauuac- est aisée et la traduction "qui énonce la doctrine" évidente. Les choses sont moins claires en ce qui concerne arənauuac- et la solution n'a pas été découverte d'emblée. Pour traduire "an Wettkampf anrufend", Bartholomae suppose qu'arənauuac- est une graphie pour *arənu.vac- et admet une syntaxe très audacieuse du composé. On se rangera sans hésitation à l'explication de Duchesne-Guillemin qui reconnaît dans arəna° l'indien r̥ná- "la dette". arənauuac- signifiant "qui énonce le tort", les deux noms propres apparaissent ainsi complémentaires sur le plan de l'enseignement moral (Comp 55).

r̥ná- et arəna° diffèrent cependant par le degré vocalique de leur syllabe initiale. C'est le seul argument qui va à l'encontre de l'équivalence des deux mots. Je suis cependant enclin à le rejeter. La tradition manuscrite de l'Avesta traite d'une manière assez floue les syllabes initiales issues de *r̥. On s'en rend compte en ce qui concerne le seul arənauuac- [3] :

	arə°	ərə°
Yt. 5,34	tous les manuscrits sauf	J10
Yt. 9,14	J10 E1	Jm4 Pt1 L18 P13 O3
Yt.15,24	F1 Pt1 E1 J10	K40 Ml 2
Yt.17,25	Voir Yt.9,14	

Ce tableau est significatif : chaque famille de manuscrits passe aisément d'une graphie à l'autre et il est toujours une branche indépendante pour défendre telle leçon contre les autres. On ne peut rien tirer de ceci qui condamne l'assimilation de arəna° à r̥ná-.

1. Nous transcrivons et traduisons cette phrase d'après l'analyse qu'en a faite K. Hoffmann (MSS 4, 1954, 43 sq.) : une forme verbale 3ème duel hən (sandhi pour *həm) ... zazāite identique au véd. (sám)-hā (RV. jihāte).

2. Ils sont reconnus pour la première fois comme noms propres et noms-racines par Darmesteter (MSL 5, 1884, 67 sq. = EtIr II 215 sq.).

3. Le composé arənat̰.caēša- (*arəna.t̰caēṣ̌a-) "qui châtie le tort", au Yt.10,35, contient aussi arəna° en premier terme. Il ne figure ici que sous cette graphie, mais le Yt.10 est un des plus mal transmis, tout se résumant à une confrontation entre F1 et J10.

6.4.-5. xšaiiat̰.vac- "qui régit la parole" et namra.vac- "aux paroles respectueuses".

Ces deux composés, absents de l'Avesta, sont cités et traduits dans les listes du Farhang - i ōīm (F.3e).

xšaiat̰.vāxš pʾthš -gwbšnyhʾ est corrigé par Klingenschmitt (FiO § 144) +xšaiiat̰.vāxš +pʾthšʾy-gwbšnyhʾ. Il s'agit d'un composé à premier terme verbal régissant, au N. sg..

namnra.vāxš ʾpʾt-gwbšn'. Il faut évidemment corriger en +namra.vāxš. C'est le N. sg. d'un bahuvrihi. La traduction pehlevie ʾpʾt-gwbšn' "qui parle de manière élégante", est commentée en DKM 859.17 : ʾpʾt-gwbšn' ḤWHʾd ʾYK MRYʾ clpyhʾ YMRRWNd "Ils parlent de manière élégante, c'est-à-dire ils parlent poliment".

6.6. hufrauuac- "qui a un bon énoncé".

Ce nom propre est cité au Yt.13,127 :

hufrauuāxš kahrkananąm ašaonō frauuašīm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaši du saint Hufrauuac, de la famille des Kahrhana".

Le G. sg. hufrauuāxš est de toute manière inconcevable. Nous sommes devant une nouvelle incohérence de la flexion des noms propres du Yašt 13. Ici, l'irrégularité est grave dans la mesure où elle masque le thème exact du nom. Ainsi Bartholomae se croit habilité à poser hufrauu-axš- qu'aucune règle grammaticale, la grammaire étant de toute manière violée, ne permet de rejeter. Seule la signification de ce nom, que Bartholomae traduit pudiquement par "bene mentulatus", rend son existence fortement improbable.

On préférera y voir un thème hufrauuac- "qui a un bon énoncé", mieux justifié par le fait que le nom propre se prête souvent à exprimer les qualités religieuses de celui qu'il désigne (1). On peut encore invoquer un autre argument favorable : le simple vac- connaît aussi, au Y.8,1, un G. sg. irrégulier semblable au N., vāxš.

Quelles que soient la rareté et les limites de leur emploi, les composés de °vac- nous livrent quelques enseignements non négligeables. Chaque cas de la déclinaison qu'il révèle est significatif et confirme les conclusions qu'on peut tirer de l'étude de vac-. Les N. sg. - quelle que soit la fonction grammaticale qu'ils assument - +xsaiiat̰.vāxš,

1. Remarquons, sans humour excessif, que ces deux interprétations se raccrochent chacune à un aspect symbolique du coq.

+namra.vāxš, hufrauuāxš, et les N. - Acc. d. saŋhauuāci, arənauuāci, opposent le degré long de leur voyelle radicale au degré plein de l'I. sg. paiti.vaca. Les composés de °vac-, comme le nom simple, possèdent donc aussi une apophonie dans leur flexion. Ils confirment ainsi un des archaïsmes les plus frappants de l'av..

7. NOMS-RACINES AU DEGRE LONG.

7.1. DEGRE LONG ETYMOLOGIQUE.

7.1.1. vaz "amener, véhiculer".

7.1.1.1. upauuāz- "qui amène".

Le verbe vaz, véd. vah, a fourni à l'av. une série de dérivés qui ne sont, pour la plupart, attestés qu'une fois et où Bartholomae reconnaît invariablement des noms thématiques. Ici encore, rien ne peut infirmer ou confirmer ses analyses, toutes ces attestations étant parfaitement ambiguës. Ainsi, le simple vāza- "la bête de trait", au Y.51,12, est Acc. d. :

hiiaṯ hōi īm caratascā aodərəšcā zōišənū vāzā "Lui et ses bêtes de trait frissonnantes à cause du voyage (?) et du froid".

xšuuiβi.vāza- "qui arrive vite" ne figure qu'au Yt.8,37, à l'Acc.sg.: tištrīm yazamaide ... xšuuiβi.vāzəm "Nous sacrifions à Tištriia ... qui circule vite".

De frauuāza- "le fait d'amener en avant", nous ne connaissons que l'I. sg., au V.5,31 :

hō daēnąm māzdaiiasnīm frauuāza vazaite "Celui-là met en avant la religion mazdéenne par le fait de la mettre en avant".

Rien ne contredit les hypothèses de Bartholomae [1] et rien n'interdit d'y voir des noms-racines : on ne peut tirer parti du degré vocalique puisqu'on attend, de toute manière, sur la foi du véd. vā́h-, un degré long permanent [2]. Si nous ne pouvons que constater l'ambiguïté

1. Le lexique inverse du Wörterbuch enseigne un composé upairi.vāza- qui est introuvable dans les colonnes mêmes. Il doit s'agir d'une faute pour pāiriuuāza-, du Yt.14,15, qui est clairement thématique (varāzahe pāiriuuāzahe).

2. Sur le véd., voir MacDonell (VedGr 238 sq.).

de ces trois mots, il est probable que le nom-racine apparaît dans un composé de l'A.3, 4 :

huraiiā̊scit̰ aδa aētauuatō daidiiat̰ ā.dit̰ fraŋhāraiiat̰ sraošāt̰ dąhišta arš.vacastəma aṣ̌əm aṣ̌auuastəma xšaθrəm huxšaθrōtəma anazauuaxtəma vouru.rafnōstəma maržδikauuastəma θrāiiō.driγutəma saškuštəma aṣ̌ahe bərəjō striiō maiiā̊ pārəṇdīš upauuāzō "Qu'on donne une quantité de liqueur, qu'on fasse boire les plus généreux par Sraoša, les plus véridiques, les plus saints quant à Aṣ̌a, les plus puissants quant à Xšaθra, les plus ..., les plus secourables, les plus pitoyables, les plus protecteurs des pauvres, les plus instruits dans le rite d'Aṣ̌a, ceux qui amènent à la femme les satisfactions et les fécondités".

Dans les colonnes du Wörterbuch, Bartholomae analyse upauuāzō comme V. sg. d'un dérivé upauuāzah- "qui amène". Voilà un dérivé particulièrement suspect : s'il advient qu'une suffixation -ah- produise des noms d'agent, ils ne sont jamais pourvus du préverbe. C'est sans doute la raison pour laquelle, dans les Nachträge, Bartholomae affirme qu'il s'agit plutôt du N̦. sg. d'un composé thématique upauuāza-. Cette hypothèse est grammaticalement plus satisfaisante.

Aucun argument décisif ne joue contre cette analyse, qui demeure vraisemblable. Elle n'est cependant ni la seule, ni la plus plausible. Il paraît en effet très arbitraire de faire d'upauuāzō le sujet de la phrase plutôt qu'un nouvel élément de l'énumération. Il me paraît préférable d'accorder aux verbes de la phrase un sujet indéfini et de voir en upauuāzō l'Acc. pl. d'un nom-racine upauuāz-. Dans le cas contraire, il serait difficile d'expliquer pourquoi le sujet serait défini d'une manière aussi restrictive que "celui qui amène à la femme les satisfactions et les fécondités". Alors qu'un tel membre de phrase s'intègre sans peine dans l'énumération des compléments d'objet direct.

L'expression dont fait partie upauuāzō présente donc l'intérêt linguistique de contenir un nom-racine qui révèle une fois de plus la concordance de l'av. et du véd. : existence d'un dérivé à suffixe zéro de la racine vah/vaz présentant, de part et d'autre, un degré long permanent. Elle présente encore un intérêt sémantique certain. Il semble que la racine indo-iranienne *vah "amener en véhiculant" ait entretenu des rapports privilégiés avec cette abstraction assez mal définie encore qu'est *mayas-. Dans l'exemple qui nous concerne ici, maiiā̊ dépend nécessairement d'upauuāzō. On trouve un parallèle et une confirmation au P.48 :

yō nōit̰ aṣ̌ahe vahištahe bərəja framarətahe maiiā̊ vaoze "Celui qui, par le rite du meilleur Aṣ̌a célébré, n'a pas amené les satisfactions".

A ces deux phrases avestiques répond le RV VII 81, 3 :

yā́ váhasi ... rátnaṃ ná dāśúṣe máyaḥ "Toi qui amènes la satisfaction comme un trésor pour l'homme pieux".

On ne peut qu'enregistrer cette particularité d'emploi de l'indo-iranien qui donne une entité abstraite pour objet au verbe *vah, en soi plus concret que, par exemple, *bhar (1).

7.1.2. raz "ordonner".

7.1.2.1. bərəzi-rāz- "qui ordonne à voix haute".

Yt.13,100 - (vīštāspō daēnąm) ni hīm dasta maiδiiōišāδəm bərəzirāzəm "(Vīštāspa) a fait (cette religion) assise au milieu, ordonnant à haute voix".

Le second terme °rāz- est rapproché du véd. rā́j- "le maître, le roi" qui équivaut, pour le sens comme pour la forme, à l'italo-celtique *rēg-. On sait d'ailleurs que seul l'italo-celtique et l'indien, occupant les extrémités opposées du domaine indo-européen, ont conservé ce mot avec toute sa valeur institutionnelle. On ne peut relever ailleurs qu'un indice isolé : en grec, le nom propre royal Rhēsos en thrace. Le khotanais rre, base oblique rrund, ne peut en être rapproché (2).

La racine indo-européenne *reĝ est cependant attestée par le grec ὀρέγω "étendre" et l'av. raz "rendre droit, ordonner" avec ses dérivés. Ces faits épars ont été ordonnés par Benveniste (Voc II 9 sq.) : *reĝ signifierait "à partir du point qu'on occupe, tirer vers l'avant une ligne droite" ou "se porter en avant dans la direction d'une ligne droite". Benveniste conclut : "Dans rex, il faut moins voir le souverain que celui qui trace la ligne, la voie à suivre, qui incarne en même temps ce qui est droit (...). Ainsi se dessine la notion de la royauté indo-européenne. Le rex indo-européen est beaucoup plus religieux que politique. Sa mission n'est pas de commander, d'exercer un pouvoir, mais de fixer des règles, de déterminer ce qui est, au sens propre, "droit". En sorte que le rex, ainsi défini, s'apparente bien plus à un prêtre qu'à un souverain. C'est cette royauté que les Celtes et les Italiques d'une part, les Indiens de l'autre, ont conservée" (3).

Avec raz, l'iranien a bien conservé le sens de "tendre, diriger dans l'espace, ordonner". Ainsi le verbal rašta- "droit" et le dérivé rasman- "le rang d'armée". Sont significatifs aussi le V.8,100 : bərəziiaogət

1. Sur ces problèmes, voir Kellens (MSS 32, 1974, 87 sq.).
2. rrund représente *urvant- (Bailey, Prolexis 311) ou raēuuant- (Helmut Humbach, oralement).
3. Cette analyse est critiquée par Schlerath (Gnomon 43, 1971, 533).

vacō rāzaiian "tendant vers lui ces mots à voix haute" (1), et le Yt.14,47 : (vərəθraγnəm yazamaide) yō vīrāzaiti antarə rāšta rasmana āca paraca pərəsaite ("nous sacrifions à Vərəθraγna) qui met en ordre les bataillons et ici et là interroge".

Toute idée d'autorité n'est cependant pas absente du raz avestique. karšō.rāza(h)- "qui règlemente la ligne de frontière" (2) est l'épithète de Miθra (Yt.10,61 : miθrəm ... karšō.rāzaŋhəm) et de la descendance qu'on désire obtenir (Y.62,5 : frazaintīm karšō.rāząm). L'autorité définie par °rāza(h)- s'exerce ici à mi-chemin du domaine politique et du domaine moral, toute pénétrée d'esprit de sagesse et de concertation, dans la nuance exacte des prérogatives de Miθra.

rāzar- "l'ordre" est un terme gâthique bien précis qui désigne sans ambiguïté l'ordonnance promulguée par Ahura Mazdā. Voici deux exemples de son emploi :

Y.34,12 - kat tōi rāzarə̄ kat vašī kat vā stūtō kat vā yasnahiiā
srūidiiāi mazdā frāuuaocā yā vīdāiiāt ašīš rāšnąm

"Quel est ton ordre, que veux-tu qui consiste en louange, qui consiste en sacrifice ? Proclame, ô Mazdā, afin que nous l'entendions, comment on doit répartir les récompenses des ordres ?"

Y.50,6 - yə̄ mąθrā vācim mazdā baraitī
uruuaθō ašā nəmaŋhā zaraθuštrō
dātā xratə̄uš hizuuō raiθīm stōi
mahiiā rāzə̄ng vohū sāhīt manaŋhā

"Le poète qui élève la voix, ô Mazdā, lié à Aša et à l'hommage, est Zaraθuštra; le créateur de la force mentale pourrait l'initier avec Vohu Manah afin qu'il appartienne à la langue, en tant que cocher de mon ordre".

Tous ces contextes mettent en lumière l'aspect verbal de l'autorité définie par raz. karšō.rāza(h)- est employé conjointement avec viiāxana- "éloquent". dātō.rāza- "qui promulgue la loi" (Y.9,10 : tkaēšō aniiō dātō.rāzō "l'un, sage, promulgue la loi") l'est avec tkaēša- "sage, instruit". Comme si l'ordre, né de l'éloquence et de la persuasion, était le résultat final d'une controverse. Plus clairement encore, au V.8,100, rāzaiian a pour objet direct vacō. Est-il besoin de s'appesantir sur les deux strophes gâthiques ? Au Y.34,12, l'ordre d'Ahura Mazdā doit être objet de proclamation. Au Y.50,6, il demande un poète et sa

1. Sur cette phrase complexe, voir p. 173.
2. La signification de karšō.rāza(h)- a été établie par Thieme (KZ 81, 1967, 233 sq.). Voir encore Gershevitch (Mi 210), Kuiper (IIJ 4, 1960, 247) et Klingenschmitt (FiO § 281).

langue, qui puissent lui servir de cocher.

Ce long détour n'a pas été vain, car il va aider à mieux comprendre bərəzirāz-.

Le second terme °rāz- doit être interprété comme "qui donne des ordres". La forme même du premier terme est relativement équivoque. Selon Bartholomae, il s'agit du L. sg. de bərəz- "la hauteur". Il est clair que Bartholomae en est venu à cette conclusion parce qu'il supposait bərəzirāzəm parallèle à maiδiiōišāδəm. On aurait ainsi affaire à deux composés à premier terme locatif. La cohérence de ce raisonnement n'est vraisemblablement qu'apparente : entre maiδiiōišād- "qui est assis au milieu" et bərəzirāz- "qui règne sur la hauteur", il n'y a pas complémentarité parfaite du sens. La signification ainsi donnée à bərəzirāz-a peut-être aussi de quoi surprendre.

Je tends à préférer l'hypothèse de Duchesne-Guillemin (Comp 20) qui voit dans bərəzi° la forme compositionnelle de bərəzaṇt- "grand". Mais faut-il traduire par "qui règne grandement" ? Nous savons déjà que régner est trop évidemment proche du rāj- indien et ne s'intègre pas bien à la sémantique de l'av.. L'épithète précédente, maiδiiōišād-, évoque encore irrésistiblement l'image d'une assemblée. Or bərəzaṇt- s'applique au ton de la voix : bərəzata vaca (Yt.10,89 - F.3 e). bərəz- aussi : bərəzəm vācim (Yt.10,113 et Yt.17,61). Rappelons encore l'adverbe bərəziiaogət̰, déterminant d'ailleurs rāzaiiąn. Ceci ne suggère-t-il pas que bərəzirāz- doit être traduit par "qui donne des ordres à voix haute" ? (1)

7.2. DEGRE LONG D'ORIGINE INCERTAINE.

7.2.1. tac "courir".

7.2.1.1. θraotō.stāc- "qui court dans le flot".

1. Un nom propre vīrāz- "qui règne à l'entour" ou, plutôt, "qui met en ordre" serait-il attesté, avec une thématisation secondaire au Yt.13,101 (vīrāzahe aṣ̌aonō frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i du saint Vīrāza") ? Je préfère une analyse par vīra-aza- "qui mène les hommes" parallèle à gauuāza- "qui mène le bétail".

On trouve le N. pl. au Yt.13,10 :

yeŋ́hå paiti θraotō.stācō āpō tacinti nāuuaiiå "Sur qui les eaux qui courent dans le flot courent navigables".

Le G. pl. apparaît au V.18,63 :

θrišum apąm θraotō.stācąm taxmanąm pairištaiieiti paiti.dīti zaraθuštra "Par son regard, Zaraθuštra, il arrête le tiers des eaux puissantes qui courent dans le flot".

Meillet (MSL 19, 1914-16, 49) a montré que l'initiale du second terme provenait d'une résolution imparfaite de la finale du premier. On doit voir dans ce composé une déformation de *θraotas.tāc-.

L'attestation d'un N. pl. et d'un G. pl. nous permet d'affirmer que le nom-racine °tāc- présentait toujours un vocalisme long. On ne peut toutefois savoir s'il était original. L'absence de tout point de comparaison védique interdit de jamais en savoir plus.

Ce n'est pas tout. Il faut ajouter deux attestations du composé sous la graphie θraotō.stātasca (Y.68,6 et Y.71,9) dans l'édition de Geldner, pour laquelle Bartholomae pose un thème θraotō.stāt- "qui se tient dans le flot". J'ai montré ci-dessus (voir p. 252) que cette interprétation était inacceptable et qu'il fallait restituer +θraotō.stācasca.

7.2.1.2. afrakatăc- "qui court au front, au premier rang".

Yt.19,42 - yō janat̰ arəzō.šamanəm nairiiąm.hąm.vārətiuuaṇtəm taxməm frāzuštəm ... uštəm jirəm zbarəmnəm jiɣāurūm afrakatacim barō.zušəm +apa.disəmnāi +dāuru apastanaŋhō gatō.arəzahe

J'ai cité et commenté cette phrase p. 86 , à propos du composé barō.zuš-. Les conclusions étaient truismatiques : phrase corrompue, particulièrement en ce qui concerne les derniers mots. +apa.disəmnāi +dāuru apastanaŋhō gatō.arəzahe est parfaitement intraduisible. afrakatacim est néanmoins attesté d'une manière sûre. Les problèmes que pose ce terme relèvent essentiellement de l'interprétation linguistique, et non de l'état de la transmission du texte.

Le second terme est clair : il s'agit bien sûr de °tāc- "qui court" à l'Acc. sg.. Que représente le premier terme afraka° ? Faisons abstraction pour l'instant du a- initial et tentons d'élucider °fraka°.

Le N.74 cite un adverbe frakəm "herbei" :

frabərətarš barəsmąnca frakəm āθraēca yasnō.kərətaēibiiō paiti.barāt "(Le prêtre) qui apporte doit apporter les barəsmans tout près, ou bien au feu, à la récitation du mot yasna".

Bartholomae relève un composé pərəθu.frāka- "weit nach vorn sich wendend, sich weithin verbreitend", épithète d'Arəduuī Sūrā Anāhitā au

Y.65,1 (arəduuīm sūrąm anāhitąm ... pərəθu.frākąm) et de la religion mazdéenne au Yt.10,64 (daēnaiiāi ... pərəθu.frākaiiāi).

Enfin, un premier terme afraka° apparaît encore, à l'exclusion de afrakatāc-, selon Bartholomae, dans les deux composés afrakauuastəma- "der am wenigsten von der Stelle zu bringen ist, der unerschütterlichste" (Yt.13,26) et afrakaδauuata- "nicht vorwärts, fort von der Stelle zu rütteln, unverrückbar" (Yt.13,100). Citons les attestations :

Yt.13,26 - frauuaṣ̌aiiō yazamaide yå aojištå vazəṇtąm rəṇjištå frauuazəmnanąm afrakauuastəmå apa.sraiiamnanąm "Nous sacrifions aux frauuaṣ̌is, les plus puissantes des choses qui se meuvent, les plus légères de celles qui se portent en avant, ...".

Yt.13,100 - (vīštāspō daēnąm) ni hīm dasta maiδiiōišāδəm bərəzirāzəm afrakaδauuaitīm aṣ̌aonīm "(Vīštāspa) a fait (cette religion) sainte assise au milieu, ordonnant à voix haute, ...".

Que peut représenter, dans cette dernière phrase, un thème afrakaδauuata- ? Bartholomae interprète °δauuata- comme le part. passé d'un équivalent du véd. dhūnóti "secouer". Mais le part. passé est, en véd., dhūtá-. Et qu'implique exactement l'alternative sur laquelle Bartholomae s'interroge : "ob etwa für *afrakaδauuauuaitīm" ?

afrakaδauuaitīm est vraisemblablement une faute pour +afrakauuaitīm. -δa- ayant été écrit pour -uua-, on a continué avec l'orthographe correcte sans biffer le syllabe fautive [1]. +afrakauuaitīm représenterait un adj. afrakauuaṇt-, dont afrakauuastəma- est le superlatif. Si on veut bien retenir cette hypothèse, l'interprétation des composés à premier terme afraka° sera grandement simplifiée.

Le premier terme des composés se distingue nettement de frakəm : rien de liturgique, mais référence à une vertu guerrière. La différence se fonde peut-être sur la présence du a- initial, peut-être aussi sur le type de dérivation. Wackernagel (AiGr II 2 519 sq.) considère deux types de dérivation possibles pour les adj. en -ka- à partir du préverbe. Le type ádhika- et le type ápāka- se distinguent entre eux selon qu'ils mettent ou non en jeu l'allongement de la voyelle pré-suffixale. En dernière analyse, ces types sont hérités d'une ancienne forme de dérivation indo-européenne qui était ou non pourvue d'une laryngale initiale, à savoir *-k$^{(w)}$e- ou *-ək$^{(w)}$e-. frakəm représente à peu près sûrement le type ádhika-, et °frāka-, de pərəθu.frāka-, le type ápāka-. Pour °fraka°, rien n'est sûr. La voyelle brève peut être soit originale, soit le résultat d'un abrègement en position antépénultième.

Tentons à présent d'interpréter le a- initial. Il est clair que, de

1. Voir K. Hoffmann (MSS 26, 1969, 37) et ici-même, p. 238.

cette interprétation, dépend celle du composé tout entier. Jusqu'à présent, on y a vu un a- privatif, quoique cette hypothèse conduit à un problème inextricable. Elle amène Bartholomae à traduire afrakatāc- par "nicht vorwärts hervor laufend". Non seulement ceci n'a pas grand sens, mais n'est aucunement parallèle à la traduction qu'il donne de afrakauuaṇt-, alors que le parallélisme est légitimement attendu. Précédemment, Geldner (3Yt 26) préférait voir dans afrakatāc- un bahuvrihi "qui n'a pas de °frakatāc-", c'est-à-dire "qui n'a pas d'adversaire (digne de ce nom)". Gershevitch (Mi 129), qui ressuscite en quelque sorte l'hypothèse de Geldner, s'appuie sur un argument apparemment sans réplique. Le Yt.19,42 vante les vertus guerrières d'un adversaire; on n'attend donc pas une signification négative pareille à celle que propose Bartholomae. En fait, une grave objection s'impose. Si on comprend °frakatāc- comme "l'adversaire", comment comprendre et traduire afrakauuaṇt- et son superlatif ? Or, il paraît qu'il faut donner à ces trois composés une interprétation commune.

Si donner une valeur privative au a- initial ne nous conduit à aucune solution d'ensemble digne d'être prise en considération, il reste à supposer qu'il s'agit du préverbe ā abrégé parce qu'il se trouve trop loin de la syllabe finale. *āfraka° serait ainsi, en soi, un composé. Il peut s'agir d'un bahuvrihi du type indien ámanas- "de disposition amicale" (AiGr II 1, 282), ou d'un composé à premier terme prépositionnel régissant du type indien ápathi- "qui se trouve sur le chemin" ou ábhaga- "qui prend part". De ce dernier type, l'av. fournit un exemple particulièrement précieux : apuθra- "qui désire des fils" atteste à la fois l'existence de cette sorte de composés en av. et la possibilité d'un abrègement qui s'est fait à partir de *āpuθra-.

On peut ainsi accorder à *āfraka- "qui se trouve vers l'avant" le sens de "front de bataille, premier rang de l'armée". Les contextes cités font bien ressortir qu'*āfraka- a été affecté à un emploi dans le vocabulaire militaire, et la construction d'un dérivé du type afrakauuaṇt- suffit à prouver qu'*āfraka- a été considéré comme un substantif. afrakatāc- signifierait donc "qui court au front, au premier rang". afrakauuaṇt- pourrait être compris comme "à qui appartient le premier rang". Au Yt.13,26, sa signification doit être comprise en rapport avec celle d'apa-sraiiamna-. Or, le sens d'apa-sri est très sûrement "se retirer" (N.78). Cette signification est confirmée par le véd. ápa-śri, par exemple au RV I 84,14 :

icchánn áśvasya yác chíraḥ párvateṣu ápaśritam/tád vidac charyaṇávati "Cherchant la tête de cheval mise à l'écart dans les montagnes, il la trouva dans le lac Śaryaṇāvat". On traduira afrakauuastəmå apasraiiamnanąm "celles à qui, avant tout, appartient le premier rang de ceux qui

se retirent". On met ainsi l'accent sur les qualités guerrières et protectrices des frauuašis qui protègent l'armée en retraite en prenant le premier rang face aux ennemis.

afrakatăc- pose un dernier problème, mais il est d'importance. θraotō.stāc- suggérait que les dérivés de tac reposent toujours sur un degré long. Le témoignage du N. pl. et du G. pl. est à cet égard le meilleur qu'on puisse trouver.

Ce témoignage est formellement démenti par afrakatăc- qui propose brutalement un Acc. sg. à degré plein du radical. Il faut faire aveu d'impuissance : ou bien on fait confiance à θraotō.stāc-, dont les attestations sont éminemment plus sûres que celle de afrakatăc-, ou bien on admet la diversité des formes attestées et on croit que le nom-racine de tac se comporte de façon incohérente en av.. Nous allons trouver sur notre route d'autres manifestations du même phénomène.

7.2.2. *mad "guérir".

7.2.2.1. vīmād- "qui guérit".

Ce composé apparaît deux fois, à quelques mots de distance, au V.7,38 et 40. La désinence de N. pl. permet d'identifier un nom-racine, et la présence d'un préverbe de le rattacher à une racine verbale.

V.7,40 - vasō pascaēta mazdaiiasna vīmādascit̰ vīmādaiiaṇta vasō kərəṇtu mazdaiiasna vasō kərətu bišaziiāt̰ "Qu'ensuite, en les soignant, ils soignent à volonté les mazdéens, qu'ils opèrent les mazdéens à volonté, qu'ils les opèrent et les guérissent à volonté".

V.7,38 - māca pascaēta mazdaiiasna vīmādascit̰ vīmādaiiaṇta māca kərəṇtu mazdaiiasna māca kərətu irišiiāt̰ "Qu'ensuite, en les soignant, ils ne soignent pas les mazdéens, qu'ils n'opèrent pas les mazdéens, qu'ils ne les opèrent pas et ne leur fassent pas subir un dommage".

vīmād- est un mot particulièrement important pour la grammaire comparée et l'ethnologie des peuples indo-européens. Ses incidences ont été étudiées en profondeur par Benveniste dans deux publications successives (RHR 130, 1945, 5 sq.; Voc II 123 sq.). Voici les grandes lignes de son analyse.

Les langues indo-européennes ont conservé les indices d'une doctrine médicale commune qui existait avant la dispersion. Deux des langues les plus conservatrices, le latin avec medeor et medicus, l'avestique avec vīmād-, nous permettent de reconstruire une racine *med qui définit l'exercice de la médecine.

A cette signification étroite et précise ne se limite cependant pas

le champ sémantique de la racine. D'autres témoins, surtout grecs et italo-celtiques, incitent à lui reconnaître une extension de sens assez vaste. On peut discerner trois directions principales :

1) "pratiquer la médecine" : lat. medeor et medicus, av. vīmād- [1].
2) "gouverner" : gr. μέδομαι "se soucier de", μέδων, μεδέων "le chef", μήδομαι "décider".
3) "juger, penser" : osque meddíss "juger", v.-irl. midiur "juger, penser", got. mitan "mesurer", arm. mit "la pensée", lat. modus "la mesure".

Benveniste conclut (RHR 130, 1945, 6) : "On voit maintenant que le sens de "soigner, guérir" dans lat. medeor et dans av. vīmād- ne fait que spécifier la signification plus large de *med- qui se définira : "prendre avec autorité et réflexion des mesures d'ordre; appliquer à une situation troublée des plans médités". Nous avons ici le point de départ en même temps que l'explication évidente du sens "médical". Or, que cette acception technique apparaisse aux deux extrémités de l'aire, dans deux langues conservatrices qui nous ont gardé tant de vestiges de la langue commune, c'est la preuve que, dès l'époque indo-européenne, les formes de *med- servaient à exprimer la notion de "médecine" et que les peuples indo-européens avaient, à une époque hautement préhistorique, élaboré une certaine technique du traitement des maladies" [2].

Cette analyse est parfaitement convaincante. Certes, on peut se laisser envahir par quelque réticence, trouvant trop belle pour être vraie l'équivalence du latin medicus et d'un mot indo-iranien qui n'est attesté qu'une fois, avec une signification qui n'est pas douteuse, mais dans un contexte tout de même corrompu à certains égards [3]. Mais le fait que medeor, medicus et vīmād- reposent de toute évidence sur une racine *med emporte la conviction.

On remarquera que le terme avestique, comparé aux autres témoins indo-européens, constitue un archaïsme. Il s'agit d'un nom-racine demeuré tel et d'un nom-racine qui a conservé son préverbe. Significativement, la racine verbale qui lui correspond semblait déjà perdue, puisque,

1. A propos de medeor, Ernout et Meillet (392) indiquent qu'il y a peut-être en av. une racine verbale mad "mesurer" attestée, selon Bartholomae, au Y.54,1 : aṣ̌ahiiā yāsā aṣ̌īm yąm išiiąm ahurō masatā mazdā.

C'est une hypothèse qu'on doit rejeter, Humbach (OLZ 55, 1960, 513) ayant expliqué la forme masatā par mad "se réjouir" : "Je demande la faveur d'Aša, dont, étant désirable, Ahura Mazdā s'est réjoui".

2. Benveniste s'applique alors à explorer le contenu de cette doctrine médicale, mais ceci n'intéresse plus notre propos.

3. On remarquera que, dans les deux phrases avestiques, on passe du pluriel vīmādaiiaṇta et kərəṇtu au singulier kərətu et bišaziiāt̰ ou irišiiāt̰.

devant l'exprimer, on a eu recours à la création d'un dénominatif vīmādaiia-. D'autre part, le N. pl. vīmādascit̰ ne permet pas une analyse précise du vocalisme. On ne peut savoir si une apophonie s'y était maintenue ou si une généralisation de l'allongement avait eu lieu.

7.2.3. vap "détruire".

7.2.3.1. vīuuāp- "la destruction".

Bartholomae relève, sans doute à tort, un nom thématique vīuuāpa- "la destruction", au lieu d'un nom athématique vīuuāp-. Il n'en existe que deux attestations, chacune au Yasna 12 :

Y.12,3 – nōit̰ ahmāt̰ ā ziienīm nōit̰ vīuuāpəm xštā māzdaiiasnīš aoi vīsō "Que je n'approche pas la nocivité et la destruction des villages mazdéens" (1).

Ambiguïté traditionnelle de l'Acc. sg. : c'est un obstacle fréquent à l'analyse dans une langue comme l'av. où les mots sont pauvrement attestés.

Y.12,2 – us gə̄uš stuiiē taiiāat̰cā hazaŋhat̰cā us māzdaiiasnanąm vīsąm ziiānaiiaēcā vīuuāpat̰cā "Par l'éloge, j'écarte la vache du vol et de la violence, j'écarte les villages mazdéens de la nocivité et de la destruction".

L'Abl. sg. vīuuāpat̰-cā est significatif : l'av. distingue l'Abl. sg. des noms thématiques de celui des noms athématiques par la longueur de la voyelle désinentielle. Un thème vīuuāpa- aurait formé *vīuuāpāat̰-cā comme tāiia- a formé tāiiāat̰-cā. A moins de postuler une faute, fort improbable ici, l'argument est décisif.

La voyelle longue du radical, qui caractérise vīuuāpəm comme vīuuāpat̰-cā, plaide a priori pour un nom thématique. Mais on ne peut exclure un nom-racine dont le degré long permanent serait ou original ou généralisé d'une manière secondaire à partir d'une ancienne apophonie. Car ce dernier point non plus ne peut être résolu.

Quoi qu'il en soit, posons un nom-racine vīuuāp- "la destruction".

7.2.4. sac "s'y connaître en".

7.2.4.1. daēnō.sāc- "qui s'y connaît en ce qui concerne la religion".

Ce composé est attesté à deux reprises dans des conditions qui ne

1. Texte établi par K. Hoffmann (MSS 26, 1969, 35 sq.).

laissent aucun doute sur la réalité du nom-racine et sur la permanence du degré long de la voyelle radicale. Nous avons l'I. sg. au Y.19,17 :

kāiš pištrāiš āθrauua raθaēštā̊ vāstriiō.fšuiiąs hūitiš vīspaiiairina hacimna naire aṣ̌aone aršmanaŋha aršuuacaŋha arššiiaoθna ratuš.mərəta daēnō.sāca yeŋ́he š́iiaoθnāiš gaēθā̊ aṣ̌a frādəṇte "Quelles sont les classes ? le prêtre, le guerrier, le pâtre-éleveur, l'artisan qui, jour et nuit, suivent un homme juste, à la pensée droite, à la parole droite, à l'action droite, qui mémorise les enseignements, qui s'y connaît en ce qui concerne la religion, par les actions de qui les troupeaux prospèrent selon Aṣ̌a" (1).

Le G. pl. au Yt.13,155 :

vanəṇtąm vaŋhiṇtąm vaonušąm daēnō.sācąm iδa aṣ̌aonąm aṣ̌aoninąmca ahūmca daēnąmca baoδasca uruuānəmca frauuaṣ̌īmca yazamaide "Nous sacrifions à la vie, à la religion, aux sens, à l'âme et à la frauuaṣ̌i des saints et saintes qui sont vainqueurs, qui vaincront et qui ont vaincu" (2).

Le nom-racine °sac- "qui comprend" dépend, pour le sens, de la racine verbale sac. En av., sac "comprendre" a pris une signification sensiblement différente de celle de son équivalent véd. śak, śaknóti "pouvoir, être capable de". Dans cette divergence, le rôle des désidératifs śíkṣati et sixšaiti, "étudier" dans les deux langues, a dû jouer un rôle important. A partir de là, l'av. a pu donner à la forme positive une coloration intellectuelle qu'il n'avait pas à l'origine, et l'employer dans la sphère de sa nouvelle théologie. Ainsi, malgré le caractère archaïque que revêt toujours, au strict point de vue de la dérivation nominale, un nom-racine, le composé daēnō.sāc- ne peut se concevoir, au point de vue du premier comme du second terme, que dans le contexte sémantique de l'Avesta et ne peut être, par conséquent, qu'une formation récente. Mais ceci ne permet pas de conclure quoi que ce soit sur les caractères d'un nom-racine indo-iranien *sac- que le véd. ignore et que l'av. n'atteste que dans ces conditions.

1. On remarquera que naire aṣ̌aone est au D., ses épithètes à l'I.. Sur vīspaiiairina, voir Benveniste (UnvMemVol 12 sq.). Son analyse semble avoir déjà été faite par Humbach (II 48).
2. Sur la traduction des entités abstraites, voir p. 33. Les deux part. vaŋhəṇtąm et vaonāšąm, tels que les livrent les manuscrits, sont évidemment fautifs. vaonāšąm ne peut rien représenter et il faut se rallier à la correction en +vaonušąm de Geldner et Bartholomae si on veut retrouver le part. parf. régulier. Quant à vaŋhəṇtąm, il doit s'agir d'une faute pour le part. futur attendu, +vaŋhiṇtąm.

Je ne tiens pas compte de vīgāθ- "la gorge, le défilé" qui est un hapax du Yt.14,21 :

vīgāθō marəzat̰ kaofanąm barəšnauuō marəzat̰ gairinąm jafnauuō marəzat̰ raonąm saēniš marəzat̰ uruuaranąm vaiiąm vācim susrušəmnō "Il frôle les ... des collines, il frôle les hauteurs des montagnes, il frôle les profondeurs des vallées, il frôle les cimes des arbres, écoutant le chant des oiseaux".

Le sens de la phrase est relativement clair. vīgāθō désigne indubitablement quelque chose qui appartient aux collines : est-ce le flanc, la pente, la gorge ou la vallée ? Plus de précision n'est guère possible. Le thème radical semble à première vue assuré par la forme vīgāθō de l'Acc. pl.. L'analyse par vī-gāθ-ō, la seule plausible, isole un préverbe et suggère l'existence d'une racine verbale sous-jacente.

Bartholomae compare vī-gāθ- à quelques mots grecs ou indo-iraniens : gāh, gáhate "plonger, enfoncer", vigāhá- "qui plonge" et βῆσσα "la gorge boisée". Ces mots font partie d'une série de termes indo-européens entre lesquels Wackernagel (AiGr I 250) établit un lien de parenté : gáhate "enfoncer, plonger", gāhá- "la profondeur", gáhana- "profond", durgáha- "l'endroit peu sûr", gādhá- "le gué", l'irlandais bá(i)dim "l'immersion" [1] et le grec βήσετο "aller" [2].

Par ailleurs, Scheftelowitz (ZII 2, 1923, 269) unit gáhana- et gáhate, mais les sépare, pour des raisons phonétiques, de bá(i)dim et de βῆσσα. Schwyzer (RhMus 81, 1932, 197 n1) insiste sur la comparaison avec βῆσσα, qu'il explique par *βᾱθ-yα-.

C'est Mayrhofer (EW I 332 sq.) qui a fait la critique la plus approfondie de ce matériel. Il faut d'abord écarter gáhana- qui est une variante dialectale pour *gabhana-, apparenté à gámbha- "la profondeur, profond". gáhate, avec son verbal gāḍha-, ne peut remonter qu'à *gʷāĝh. On ne peut donc en rapprocher gādhá- "le gué" [3] qui correspond à vīgāθ- et pour lequel on restituera une racine *gʷādh. Autre argument : le sens de gáhate, "immerger", n'a rien de commun avec celui de gādhá- [4].

1. D'après Stokes - Bezzenberger (161).

2. D'après Neisser (BB 19, 1893, 287 sq.).

3. Mayrhofer réfute par la même occasion Walde-Pokorny (I 665) et Pokorny (465) qui expliquent gādhá- par gā- dhā- "Übergang gewährend".

4. Mayrhofer ne se prononce pas sur vigāhá-, qui est attesté au RV III 3,5 :
candrám agním candrárathaṃ hárivrataṃ vaiśvānarám apsuṣádaṃ svarvídam/ vigāhám tūrṇiṃ táviṣībhir ávṛtam bhūrṇiṃ devā́sa ihá suśríyaṃ dadhuḥ "Agni brillant, ayant un char brillant, ayant un pouvoir fauve, vaiśvānara assis dans les eaux, faisant trouver le soleil, plongeant au loin, puissant entouré de puissances, agité, prestigieux, les dieux l'ont placé ici, très lumineux".

Burrow (ArchLing 9, 1957, 134) a discuté les conclusions de Mayrhofer. gáhana- ne signifie pas exactement "profond", mais plutôt "épais, impénétrable" et correspond à un adj. gāḍha-, de même sens. Ces deux mots s'expliquent par une racine *gah à palatale finale. Par contre, gáhate correspond à bá(i)dim et le -h- final de la racine représente un plus ancien *-dh-. Le part. passé gāḍha-, qui n'est attesté qu'à partir des Sūtras, n'est pas pertinent : il résulte d'une création secondaire et analogique. Enfin, on remarquera que gāh diffère de majj : ce n'est pas "submerger par immersion", mais "(s') immerger lentement, en avançant dans l'eau" [1].

Benveniste (REA 1, 1964, 32) fait de l'arménien gah "le précipice" (gahavēz ainel "précipiter") [2] un emprunt à l'iranien et considère qu'il est malaisé d'expliquer vīgāθ- par gáhate. Selon Szemerényi (Sprache 12, 1966, 225), gah ne peut être un emprunt à l'iranien et l'analyse par vī-gāθ- est arbitraire : on pourrait tout aussi bien proposer *vīg-āθ- [3].

Puisque la phonétique ne fournit aucun argument sûr, seules des conjectures sur le sens font adopter ou rejeter la parenté de gādhá-, de vīgāθ- et de βῆσσα avec gáhate. Résignons-nous à cette irrémédiable obscurité et posons une question plus humble : est-il sûr qu'il faut rapprocher les uns des autres gādhá-, vīgāθ- et βῆσσα ? gādhá- désigne un endroit stable, ferme, et ce sens-là peut être le résultat de n'importe quel processus sémantique. C'est dire que son étymologie demeure finalement fort obscure :

RV VI 24,8 - ájrā índrasya giráyas cid ṛṣvā́ gambhīré cid bhavati gādhám asmai "Même les hautes montagnes sont plates pour Indra, même dans la profondeur, il y a pour lui un endroit stable".

Par contre, les rapports qui uniraient le mot grec et le mot avestique se recommandent dès l'abord par la parfaite équivalence du sens. Les réserves qu'on peut faire sont néanmoins sérieuses : il y a des obstacles phonétiques d'une part, morphologiques d'autre part. Les deux mots n'ont pas la même formation. vīgāθ- serait un nom-racine pourvu du préverbe et βῆσσα un dérivé sans préverbe. Le grec *βᾱθ-yα- permet de restituer sans difficulté une racine indo-européenne *gʷādh. Mais la dentale sourde aspirée finale de vīgāθ- est mal explicable.

(suite)
Si on sépare résolument vīgāθ- de gáhate, vigāhá- n'a de commun avec vīgāθ- que le préverbe.

1. D'après le sanscrit classique.

2. L'hypothèse n'avait pas été retenue par Hübschmann (AG 125).

3. Mais que serait vīg-āθ- ?

L'obstacle morphologique est d'une importance limitée. Schwyzer (GrGr II 473) et Chantraine (Formation 97 sq.) enseignent que le suffixe *-ia- n'est pas significatif, qu'il s'est adjoint à tout substantif intimement ressenti comme féminin et rien de plus. Il s'agirait donc d'un phénomène secondaire qui ne concernerait que le grec.

Mais il faut expliquer le consonantique final du mot avestique. On ne peut lui trouver de justification que dans le fait que la dentale sourde aspirée s'est parfois substituée à la sonore. On sait que le verbe vid "connaître", par exemple, atteste des formes vaēθā et vīθuš (Y.27,15, Yt.16,15, V.4,54-55, N.40,68). vīgāθō représente nécessairement *vīgāδō, sinon, on ne peut l'analyser dans le cadre de cette étymologie.

Au point de vue étymologique, tout est possible et rien n'est sûr. Je ne veux rien ajouter à ce concert de conjectures. Mais je tiens à faire remarquer que, par ailleurs, il est douteux que vīgāθō appartienne à un nom-racine. Cette forme d'Acc. pl. est vraisemblablement une variante de *vīgāθə̄, Acc. pl. de vīgāθa-.

7.3. DEGRE LONG NON ETYMOLOGIQUE.

7.3.1. nas "atteindre".

7.3.1.0. nās- "le fait d'atteindre".

Y.38,5 - apascā vå azīščā vå mātərąščā vå agəniiå drigudāiiaŋhō vīspō.paitīš auuaocāmā vahištå sraēštå auuā və̄ vaŋᵛhīš rātōiš darəγō.bāzāuš nāšū paitī viiādå paitī.səṇdå mātarō jītaiiō

Bartholomae fait de nāšū le L. pl. d'un nom-racine nas- "Not, Unglück" du verbe ¹nas "disparaître" et l'égale par conséquent au lat. nec- "le crime". Cette analyse n'est pas neuve et remonte à Geldner (KZ 28, 1887, 411). Ce dernier établit son hypothèse sur la comparaison avec le composé véd. jīvanáś- dont le second terme lui paraît fournir un parallèle acceptable. Mais, attesté au N. sg. jīvanáṭ, jīvanáś- "(le sacrifice) où sont tués des êtres vivants" (MS I 4,13) diffère du mot avestique par le degré de sa voyelle radicale. De même, le lat.

nec-, avec degré -e- du radical s'oppose à nāšū. Pour expliquer le degré long, Geldner postule une hypothétique alternance entre le degré plein et le degré long qui aurait été abolie (voir vac-/vā́c-) et il traduit : "(Die Wasser sind euch) für den mächtigen in Unglückfällen Krankheit und Schmerz stillende, lebenerhattende Mutter". Bartholomae n'a fait qu'améliorer légèrement le sens : " ... herab rufen wir, ihr guten, mittelst der langarmigen Opferspende, (die ihr) im Unglück Vergeltung übend Abhilfe schafft".

Gershevitch (Mi 180) a fait de cette hypothèse la critique qui s'imposait : le sens néfaste attribué à nās- est mal venu. Il survient étrangement dans un contexte où il ne convient guère. Or, il est aisé de donner au mot une autre origine étymologique. On le rattachera non pas à ¹nas "disparaître", mais à ²nas "atteindre". Gershevitch propose alors cette traduction : "We call you down ... grateful for and pleased with your shares of the long armed sacrificial offering". On peut s'étonner que nās- soit devenu "share". Gershevitch est passé par le biais d'une signification passive : ²nas signifiant "atteindre", il suppose une évolution par "what is attained, obtained, share". Sans être invraisemblable, cette hypothèse n'est pas la meilleure [1].

Mais il faut en retenir au moins l'étymologie, qui est la seule plausible. Johanna Narten (YH) y souscrit, mais maintient le nom-racine dans la signification active qui lui est habituelle, "le fait d'atteindre". Elle traduit la phrase tout entière : "Fördern will ich, ihr guten, aufgrund eures Spendens, als einer, dessen Arme bei Erlangungen weitreichend sind, die willkommene Gabenverteilungen".

L'étymologie et la signification de nās- sont ainsi solidement établies. Le problème du degré long reste néanmoins posé. Une fois le rapprochement avec jīvanáś- et nec- rejeté, l'hypothèse d'une généralisation du degré long à partir d'une ancienne alternance entre degré plein et degré long retrouve toute sa crédibilité [2]. Il est sûr en tout cas que le degré long n'est pas étymologique. Le RV a les infinitifs radicaux au D. parīnáśe et sam náśe [3].

1. La comparaison avec le véd. dūṇā́śa- "qu'on ne peut atteindre" est vaine, puisque le mot est thématique.

2. Kuiper (IIJ 10, 1967, 115 n51) fait toujours référence à la comparaison avec le lat. nex, ce qui ne l'empêche pas de renvoyer à l'interprétation que Bartholomae donne du degré long.

3. Ces infinitifs védiques ne peuvent en aucun cas être rapprochés de l'infinitif avestique ā nāšē du Y.44,14 :
kaθā ašāi drujəm diiąm zastaiiō ...
ā īš duuafšəṇg mazdā ā nāšē ąstąscā "Comment pourrais-je remettre la tromperie à Aša, en ses mains, ... pour lui apporter, ô Mazdā, les malheurs et les destructions".

Par ailleurs, certains indices laissent croire que ce degré long pourrait n'être qu'apparent et résulter d'un phénomène phonétique purement avestique qui ne compromet pas la morphologie du nom-racine. Les formes verbales nāšāmā (Y.44,13), niš.nāšəmna (Y.61,5), nāšāite (Yt. 19,12), nāšīma (Y.70,4) et nāšəmna (Y.9,30 et Vyt.29) attestent toutes, par rapport au véd. nákṣamāṇa-, un degré long non étymologique du radical. Humbach (I 26) propose, pour expliquer ces formes, un allongement de a devant une autre syllabe longue.

Faut-il supposer une réaction à la consonne suivante ? En principe, ā pour a se présente devant -š- (*-rt-). Citons, pour exemple θβāša- (*θuarta-) "rapide", vāša- (*uarta-) "le char" et x^vāša- (*x^varta-) "la nourriture". On ne peut donc guère prendre en considération l'allongement qui se produirait devant -š- correspondant à l'indien -kṣ-. On ne pourrait, à côté de ces formes verbales, qu'en fournir un autre exemple : l'inf. rāšaiieŋhē "pour nuire" (Y.49,3 et Y,51,9), de *rakṣa-. On ne peut donc négliger non plus cette vague hypothèse. En tout cas, l'allongement de nāšū, des formes verbales de nas et de rāšaiieŋhē ne peut être considéré comme une simple corruption graphique, puisqu'il a le bénéfice d'être attesté en gâthique.

Mais nāšū, en l'absence d'arguments et de tout point de comparaison, est-il le résultat d'une généralisation du degré long dans la flexion, ou doit-il être considéré par rapport aux formes verbales ? La question reste ouverte : il faudra y revenir.

7.3.2. yaz "sacrifier".

7.3.2.1. daēuuaiiāz- "qui sacrifie aux démons".

daēuuaiiāz- est attesté trois fois au N. pl. :

Yt.11,6 - niiąncō daēuuō niiąncō daēuuaiiāzō zafarə aoi.gəuruuaiią iθa rārəšiiaṇtō "Abaissés les démons, abaissés les adorateurs des démons, les apostats ferment leur gueule".

Yt.14,54 - yat̰ nūrəm viiāmbura daēuua maṣ̌iiāka daēuuaiiāzō auui ātrəm

(suite)
Benveniste (Inf 64) a tort d'y voir une forme dative radicale : celle-ci serait *ā-nāse. La consonne finale -š- du radical est absolument incompatible avec cette hypothèse. On se rangera donc à l'avis de Humbach (II 58) qui y voit un infinitif en *-sai (*nās-sai) du type raose (*raud-sai), comme le proposait déjà de Harlez (BB 25, 1899, 192), qui faisait toutefois de raose la 2ème sg. prés. Ind. M. de rud "croître".

ābərəṇti aētaiią uruuaraiią yā vaoce haperəsi nąma aētəm aēsməm yō vaoce nəmaδka nąma "Quand maintenant les démons Viiāmburas et les hommes adorateurs des démons apportent auprès du feu de cette plante qui est appelée du nom haperəsi, ce bois qui est appelé du nom nəmaδka".

V.19,46 - niiąncō daēuuaiiāzō nasuš daēuuō.dātō draogō miθaoxtō "Abaissés les adorateurs de démons, la charogne créée par les démons, la tromperie aux paroles fausses".

Il existe trois mentions de la forme daēuuaiiāzō en fonction de N. sg.. Il y a eu thématisation secondaire, vraisemblablement sous l'influence directe de daēuuō qui précède. daēuuō avait été "athématisé" dans les mêmes conditions au Yt.11,6.

V.7,53 - kuua asti daēuuō kuua daēuuaiiāzō ... 54 - aētaēšuua daxmaēšuua spitama zaraθuštra yōi paiti āiia zəmā bauuaiṇti uzdaēza uzdišta yahmiia narō irista niδaiieiṇte hāu asti daēuuō hāu daēuuaiiāzō "Où est le démon, où (est) l'adorateur des démons ... ? 54 - Dans ces tombeaux, ô Spitama Zaraθuštra, qui sont construits sur cette terre, où sont déposés les hommes morts; c'est un démon, c'est un adorateur des démons".

V.8,31 - kō asti daēuuō kō daēuuaiiāzō ... 32 - aršaca vīptō aršaca vaēpaiiō spitama zaraθuštra hāu asti daēuuō hāu daēuuaiiāzō "Qui est un démon, qui est un adorateur des démons ... ? 32 - L'homme sodomisé et l'homme sodomisant, ô Spitama Zaraθuštra, celui-là est un démon, celui-là est un adorateur des démons".

Le véd. atteste un Acc. sg. devayájam (VS I, 17 etc ...) qui témoigne d'un degré plein non alternant (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 25) [1].

7.3.3. vaxš "croître, accroître".

7.3.3.1. frauuāxš- "la branche, le pénis, la corne".

Ce composé est ainsi attesté avec trois sens différents. La signification de "tige" est apparente dans deux passages, et toujours à l'Acc. pl. :

N.98 - vī.barō frauuāxšō ratufriš nōit̰ a.vī.barō "En répandant les branches, il réjouit le ratu, mais pas en ne les répandant pas".

1. Il est inutile de s'attarder ici sur le cas de usij-. Le véd. uśíj- pourrait laisser croire à un second terme °íj-, degré zéro d'un nom-racine de yaj. Mais le N. sg. av. usixš (Y.44,20) ne peut phonétiquement appartenir à un thème *usiz-. Justice est donc faite de cette hypothèse (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 26).

Y.10,5 - varəδaiiaŋ^{v}ha mana vaca ... vīspəsca paiti frauuāxšə "Croîs par ma parole ... en toutes les branches".

Nous avons ici la seule attestation de frauuāxš- qui pose un petit problème de déclinaison. La forme frauuāxšə peut passer pour un Acc. pl. thématique, parfaitement régulier. Comme toutes les autres attestations sont sans équivoque significatives d'un nom-racine, on écartera cette explication et on considérera la désinence -ə comme une variante phonétique de -ō.

Là n'est pas l'unique intérêt présenté par cette phrase. C'est sur sa foi qu'on a pu, grâce au déterminant vīspəsca, établir le caractère masculin de frauuāxš-. C'est évidemment plausible pour un nom-racine composé. Il n'en reste pas moins que cette conclusion repose sur un indice fragile : vīspəsca peut fort bien, dans ce cas-ci, résulter d'une généralisation à partir des deux vīspəsca qui surviennent avant lui et lui sont parallèles. Nonobstant cette réserve, les apparences plaident néanmoins, ce n'est pas contestable, pour un frauuāxš- masculin. Cette évolution est normale lorsqu'un mot, à partir d'une ancienne signification de nom d'action, finit par désigner une chose concrète.

Le sens de "pénis" ressort de trois attestations. L'une d'entre elles appartient aux listes lexicographiques du Farhang-i ōīm. On trouve en F.3g un N. sg. frauuāxš traduit par kyl "le pénis".

Le V.3,24 contient l'Abl. sg. :

āat̰ yezi.šē barāt̰ aēuuō yat̰ iristəm upa.vā nasuš raēθβāt̰ nåŋhanat̰ haca cašmanat̰ haca hizumat̰ haca paitiš.x^{v}arənāδa frauuāxšat̰ haca frašumakat̰ haca tē "Alors, si on porte seul un mort, la nasu se précipitera du nez, de l'oeil, de la bouche, du crâne, du pénis, de l'anus".

Le Yt.13,11, plus ou moins répété en 22 et 28, atteste l'Acc. pl. :

åŋhąm raiia x^{v}arənaŋhaca vīδāraēm zaraθuštra azəm barəθrišuua puθrə paiti.varətə apara.iriθiṇtō ādātāt̰ vīδātaot̰ viiāhuuā uruuat̰.caēm astica gaonaca drəβδaca uruθβąsca paiδiiåsca frauuāxšasca "Par leur richesse et leur gloire, ô Zaraθuštra, je maintiens les enfants conçus dans les matrices loin de la mort, jusqu'à la délivrance fixée, et j'y forme les os, les poils, les viscères, les pieds et les pénis".

La troisième signification, celle de "corne", n'est attestée que par le Farhang-i ōīm. F.3g cite en effet un N. sg. frauāxš, qu'on doit corriger en $^{+}$frauuāxš, et le traduit par slwbʾ cygwn nʾhwn, "la corne", c'est-à-dire l'"ongle". On fera confiance à cette glose, car on connaît un dérivé frauuaxšaēna- "fait en corne" par le V.6,46, 7,74 et N.107.

7.3.3.2. pouru.frauuāxš- "qui a de multiples branches".

Ce composé formé sur le précédent apparaît au N.98 :

yō uruuarąm barəsmą frastərəṇti hamō.varəšəjīm pouru.frauuāxšəm "Celui qui, en tant que barəsman, répand une plante à une seule tige et à branches multiples".

L'existence d'un composé paouru.frauuāxš- est, à travers tous ces exemples, solidement établie et ne peut être contestée sur le plan formel. Il convient de remarquer que Bartholomae n'est pas en droit de supposer un thème frauuaxš-. Tous les cas attestés sont significatifs et permettent de constater l'existence d'une voyelle radicale longue. On préférera donc un thème frauuāxš-.

Le problème du sens est plus difficile. On est en droit de se demander quelle a bien pu être la signification originale d'un mot qui a fini par désigner trois choses concrètes différentes, mais dont on voit bien les points communs. Duchesne-Guillemin (Comp 75) hésite entre "qui croît" et "qui fait croître", puisque vaxš assume aussi bien une signification active qu'une signification causative.

Je serais plutôt enclin à voir en frauuāxš- un nom d'action, et non un nom d'agent, et à lui proposer une signification originale qui serait, littéralement, "l'excroissance".

7.3.4. hac "suivre".

7.3.4.1. ašaŋhāc- "compagnon d'Aša", "accompagné d'Aša".

Ce composé est attesté deux fois : le N. sg. ašaŋhāxš au Y.56,3 et l'Acc. sg. ašaŋhācim au Y.41,3.

Y.56,3 - auuaθāt̰ iδā səraošō astū ... vaŋhuiiåscā ašōiš yasnāi yā nə āraēcā ərənauuataēcā ašaŋhāxš "Qu'il soit donc attentif ici ... à ce sacrifice à la bonne Aši qui nous a protégé et nous protège, compagne d'Aša" (1).

Y.41,3 - humāīm θβā īžīm yazatəm ašaŋhācim dadəmaidē "Als den wurdenkraftigen, labungsreichen, verehrungswürdigen, der von der Wahrheit begleitet ist, bestimmen wir dich für uns". (Johanna Narten, YH).

Bartholomae est amené à poser deux sens différents, l'un actif, "der Gerechtigkeit, Rechtschaffenheit zu teil werdend, zufallend" (Y.56,3), l'autre passif, "von Aša begleitet" (Y.41,3). On peut admettre cette hypothèse. Les noms-racines de sac, en second terme de composé, sont actifs ou passifs en véd. : dans le RV, ápatyasac- "accompagné de descendance" s'oppose à harisác- "qui suit les (chevaux)

1. Sur les formes verbales āraēcā et ərənauuataēcā, voir Humbach (MSS 9, 1956, 69).

fauves". Il n'en demeure pas moins étonnant qu'un même composé puisse être indifféremment actif ou passif. On est d'autant plus méfiant qu'une telle hypothèse repose en fin de compte sur une hiérarchisation inconsciente des entités ou des abstractions qu'évoque le chantre avestique. Peut-être ne faut-il donner à aṣ̌aŋhāc- qu'un sens. Mais on ne peut savoir lequel. Est-il passif ? On en conclura qu'Aṣ̌i et Ahura Mazdā sont accompagnés par Aṣ̌a. Est-il actif ? Aṣ̌i et Ahura Mazdā sont compagnons d'Aṣ̌a. Peut-être est-ce nous, imprégnés de monothéisme strict, qui ne pouvons concevoir qu'Ahura Mazdā accompagne et commettons ainsi un "mazdacentrisme" abusif. *sac "suivre, accompagner" comporte-t-il, en indo-iranien, une nuance de dépendance ? La comporterait-il même, après les exemples cités à propos de dāmi.dāt-, où Ahura Mazdā sacrifie à d'autres divinités, on ne voit plus en quoi est choquante une épithète qui dirait Ahura Mazdā "compagnon d'Aṣ̌a".

Le nom-racine second terme de composé a très rarement un sens passif en avestique. arəmō.šut- "mû par le bras" (p. 126 sq.) et vātō.šut- "mû par le vent" (p. 126) ne sont pas à coup sûr des noms-racines.

7.3.4.2.-3. aṣ̌iš.hāc- "qui accompagne Aṣ̌i", ārmaitiš.hāc- "qui accompagne Ārmaiti".

Ces deux composés sont attestés ensemble au Y.58,1 et au Y.71,11.

Y.58,1 - tat̰ sōiδiš tat̰ vərəθrəm dadəmaidē hiiat̰ nəmō hucirəm aṣ̌iš.hāgət̰ ārmaitiš.hāgət̰ yeŋhe nəmaŋhō ciθrəm humatəmcā hūxtəmcā huuaršt əmcā "Nous instituons en tant qu'arme et que protection cet hommage au beau germe, de manière adhérente à Aṣ̌i, de manière adhérente à Ārmaiti, dont le germe est la bonne pensée, la bonne parole et la bonne action".

Y.71,11 - vīspaēca aēte aṣ̌iš.hāgət̰ ārmaitiš.hāgət̰ yazamaide "Nous sacrifions à tous ces (hymnes) d'une manière adhérente à Aṣ̌i, d'une manière adhérente à Ārmaiti".

Il est clair que nous sommes devant un N.-Acc. sg. nt. caractérisé par l'absence de désinence. aṣ̌iš.hāgət̰ et ārmaitiš.hāgət̰ remplissent de toute évidence une fonction adverbiale au Y.71,11. Le Y.58,1 est ambigu : on ne peut savoir si les deux composés ont une valeur adverbiale ou s'ils sont épithètes du nom neutre nəmah-.

On doit à Bartholomae (IF 4, 1896, 121 sq.) la première analyse cohérente des formes à finale -gət̰. Article essentiel : pour la première fois, le matériel est recensé avec exactitude, les formes correctement interprétées au point de vue morphologique, et une explication d'ensemble proposée (1). Il faut prendre en considération une forme verbale, yaogət̰

1. On ne pouvait auparavant se référer qu'à Spiegel (VglGram 172) qui

(Y.44,4), 3ème sg. impft. A., et cinq N.-Acc. sg. nt. : paragət̰ (V.8,13), paitiiaogət̰, bərəziiaogət̰, aṣ̌iš.hāgət̰ et ārmaitiš.hāgət̰. Les formes nominales ne peuvent être éclairées par la comparaison. Par contre, le cas de yaogət̰ est clair : on peut reconstruire un indo-iranien commun *(a)-i̯aukt. Pour Bartholomae, ceci est décisif. Alors que l'indien n'a pas conservé la dentale finale (*a-yōk), l'av. a préservé l'intégrité du groupe consonantique et -gət̰ représente régulièrement une ancienne finale *-kt. On en conclut pour ce qui est des formes nominales, que l'indo-iranien commun connaissait une désinence *-t de N.-Acc. sg. nt..

On reprochera à Bartholomae d'accorder une confiance trop grande à yaogət̰ considéré d'emblée comme le descendant légitime et direct de *(a)-i̯aukt. Rien n'assure que la dentale sourde finale ne soit pas déjà tombée en indo-iranien commun et qu'il ne faille restituer une évolution i.-i. *(a)-i̯aukt > i.-i. *(a) i̯auk > av. yaogət̰. -gət̰ noterait alors, d'une manière ou d'une autre, le résultat avestique d'une gutturale finale. Cette conclusion vaut aussi, a fortiori, pour les formes nominales : alors que l'existence d'une désinence -t est surprenante, on s'attend naturellement à une forme de N.-Acc. sg. nt. sans désinence ou, si l'on veut, à désinence zéro. On peut reconstruire, en proto-avestique, *parāk, *°aug, *°hăk.

Il faut interpréter la présence, au moins apparente, en position finale, du phonème implosif noté par t̰ (1). On ne peut lui dénier a priori toute réalité linguistique : une gutturale en position finale, sourde ou sonore, mais de toute manière implosive, aurait naturellement développé après elle un son dental implosif. Par contre, on peut prétendre que t̰ n'est ici qu'un signe essentiellement diacritique. t̰ est le seul caractère de l'alphabet avestique qui soit voué à noter un son

(suite)
faisait de -ət̰ un suffixe représentant -ant-/-at- dégénéré. Bartholomae (ibid.) a fait une critique irréprochable de son matériel.
Geldner (Stud 84 sq.) avait expliqué paitiiaogət̰ tā (Y.46,8) par +paitiiaogəttā-, nom abstrait. Bartholomae (BB 10, 1886, 276 sq.) considérait que paitiiaogət̰ tā représentait *paitiiaogətā, 3ème sg. impft. M., comme gat̰.tē (Y.51,10) et gat̰.tōi (Y.43,1) figurent pour *gatē et *gatōi.

1. Il me paraît que le caractère implosif de t̰ a été bien établi par Morgenstierne (NTS 12, 1940, 62 sq.). Auparavant, la discussion avait vu s'opposer Bartholomae (ZAiWb 15 sq.), tenant d'un t̰ fricatif, à Kirste (WZKM 19, 1905, 320) et à Collitz (13 OK 107 sq.).
Récemment, Benveniste (BSL 63, 1968, 59) définit t̰ comme la variante combinatoire de t en position finale derrière voyelle et note deux cas particuliers : t̰kaēša-, t̰biš et ses dérivés. Cette définition ne rend pas compte des formes que nous examinons ici.

implosif. Il est possible qu'on l'ait utilisé comme signe additionnel pour indiquer le caractère implosif de n'importe quelle consonne. -gət serait donc une graphie composite pour *g dont le scribe ne dispose pas. Telles sont les deux hypothèses que je tiens à mentionner. Mais je ne vois pas, dans le matériel à notre disposition, d'arguments qui permettent le choix [1].

ašiš.hāgət et ārmaitiš.hāgət soulèvent une autre question : pourquoi la consonne gutturale finale est-elle notée par le signe de la sonore ? Pour les noms-racines de aoj, cette graphie n'était pas significative dans la mesure où elle coïncidait avec l'origine étymologique. Or, il n'est pas douteux qu'on ait affaire ici à la racine verbale hac "suivre" : trop d'attestations de cette dernière concernent soit Aši, soit Ārmaiti, pour qu'on puisse légitimement chercher une autre étymologie, par exemple par *haj, véd. saj, "pendre à" [2]. yaogət et paragət posent d'ailleurs le même problème.

Ainsi donc, une occlusive gutturale sourde ou sonore en position finale du proto-avestique est notée en av. par le signe de l'occlusive gutturale sonore + celui de la dentale implosive. Ce n'est pas vraiment surprenant si on songe aux relations qu'entretient le son, ou la graphie, t avec la corrélation de sonorité. Il suffit de se reporter à tbiš (< *dụiš), à aδka-/at.ka- et aux alternances du type xᵛafnāt/xᵛafnāδa. Il n'en reste pas moins qu'il est malaisé d'apprécier exactement le phénomène : un son exclusivement implosif ne peut être ni sourd ni sonore.

7.3.4.4. ānuš.hāc- "qui se tient auprès".

Y.31,12 - aθrā vācim baraitī miθahuuacå vā ərəš.vacå vā vīduuå vā əuuīduuå vā ahiiā zərədācā manaŋhācā ānuš.haxš ārmaitiš mainiiū pərəsaitē yaθrā maēθā "Si élève la voix celui de bonne parole ou de mauvaise parole, le savant ou l'ignorant, selon son coeur et son esprit, Ārmaiti qui se tient à la suite

1. Lors des cours du semestre d'hiver 1969-1970, nous avons entendu Karl Hoffmann soutenir l'hypothèse du signe diacritique. Mais le maître d'Erlangen nous a confié par la suite qu'il croyait de plus en plus à une réalité phonétique.

2. Il n'y a pas de nom-racine de *haj en avestique. Il faut substituer un thème vohunazga- "Bluthund" au vohunaŋhag- de Bartholomae. L'attestation de spā vohunazgō au V.5,30 et au V.13,19 est décisive. Le G. pl. vohunazgąm est dû à l'influence de sūnąm, comme l'avait déjà bien vu Meillet (MSL 11, 1900,20).

interroge avec fougue si elle est présente" [1].

Nous reviendrons, dans notre conclusion, sur le problème posé par ce N. sg..

7.3.4.5.-6. gairišāc- "attaché à la montagne" et
+caŋgraŋhāc- "attaché à la laisse".

Ces deux composés désignent exclusivement une classe d'animaux qu'ils définissent selon leur condition. gairišāc- est attesté deux fois, au Yt.8,36, cité à propos de +yārə.caršah- (p. 115), et au Yt.19,66 :

yaθa gairiš yō +usaδå yim aiβitō paoiriš āpō hąm gairišācō jasəṇtō "Là où se trouve le mont Usadā autour duquel coulent ensemble les eaux qui habitent les montagnes".

Son étymologie est parfaitement claire.

+caŋgraŋhāc-, en plus du N. sg. +caŋgraŋhāxš (Yt.10,38), témoigne d'une série de cas particulièrement intéressants où se manifeste sans équivoque possible la généralisation du degré long. L'Acc. pl. est représenté par la forme thématique +caŋgraŋhāca (Vr.2,1) et régulière +caŋgraŋhācasca (Y.71,9). On trouve aussi le G. pl. +caŋgraŋhācąm (Yt.13,14 et Vr. 1,1). Le Y.71,9 a été cité p. 254.

Bartholomae établit un thème caŋraŋhāc- dont le premier terme caŋra-° pose un problème étymologique difficile et n'est traduit "champ" que par conjecture ("qui vit dans les champs, domestique"). Karl Hoffmann (oralement) propose une correction en +caŋgraŋhāc- "attaché à la laisse, domestique". Le premier terme +caŋgra- "la laisse" est à rapprocher du lat. cingula.

7.3.4.7.-8. huuō.aiβišāc- "qui se trouve volontiers vers" et
mišāc- "qui accompagne toujours".

Ces deux composés sont attestés au Y.52,1, où chaque mot pose un problème :

vaŋhuca vaŋ́hāsca āfrīnāmi vīspaiiå ašaonō stōiš haiθiiāica bauuąiθiiāica bušiiąiθiiāica ašīm rāsaintīm darəγō.vārəθmanəm mišācim huuō.aiβišācim mišācim afrasåŋhaitīm "Pour le bien et le mieux, j'invoque

1. Nous reprenons pour maēθa- l'interprétation de Humbach (I 91). On sait toutefois que la signification de ce mot est mal établie. On se reportera à la controverse qui oppose Humbach (ZDMG 119, 1970, 387 sq.) et Schlerath (ZDMG 120, 1971, 1 sq.). Il est sage de conclure que le sens de maēθa-, au Y.31,12 au moins, nous est inconnu.

pour l'existence présente, l'existence passée et l'existence future de toute la création du juste, Aṣ̌i la dispensatrice, aux larges traces de roue, qui accompagne, qui se tourne volontiers vers (le juste), qui accompagne, ...".

huuō.aiβišācim est clair. C'est de toute évidence l'Acc. sg. de huuō-aiβi-šāc- "qui se tourne volontiers vers". Benveniste (MélRenou 78) a bien mis en lumière l'équivalence avec le véd. abhiṣac- "compagnon", qui est l'épithète de divinités féminines chargées d'apporter les dons comme l'est Aṣ̌i.

L'étymologie de mišāc- est plus malaisée à discerner. D'après la traduction pehlevie PWN hmyšk ʾpʾkyh, Darmesteter (ZA I 340) rend mišāc- par "perpétuelle compagne". Quoiqu'il ne fasse pas suivre le mot d'une traduction, Bartholomae reprend cette hypothèse en note et lui donne un fondement étymologique. Il faut analyser miš-šāc- et voir dans le premier terme mis° la racine myas "mélanger, unir". Celle-ci a fourni l'av. mišti "l'un avec l'autre", de *mišti- "le mélange", (Yt.5,120 et 7,4), que le pehlevi traduit encore par hmyšk. Cette hypothèse a rencontré l'accord de Belardi (Aion-L 2, 1960, 55) et de Benveniste (MélRenou 78).

La forme éditée par Geldner, vaŋhåsca, doit absolument être corrigée en +vaŋ́håsca en dépit de l'absence d'une telle leçon dans la tradition manuscrite. C'est la graphie avestique attendue pour le comparatif indo-iranien *u̯asi̯as-. La distinction entre ŋ et ŋ́ ne s'est pas conservée d'une manière cohérente dans l'orthographe.

Belardi (loc. cit. 7) me paraît avoir fait de l'hypothèse de Bailey (BSOAS 19, 1956, 38) la critique qui s'imposait. Pour ce dernier, le groupe d'épithètes rāsaṇtīm darəγō.vārəθmanəm mišācim fait référence à l'agriculture et doit être compris comme "qui fait mûrir, qui donne longue croissance, qui favorise la germination". rāsaṇt-, part. prés. à sens causatif de ras "arriver", aurait le sens bien précis de "qui fait arriver à maturité". °vārəθman- serait un dérivé en -man- de vərəd "croître" comme uruθman- l'est de rud "id.". Quant à mišācim, il faudrait l'analyser comme une formation miš-āka- qui aurait reçu postérieurement une dérivation secondaire en -i-. On ne peut cependant rattacher à la sphère de l'agriculture et de la fécondité afrasåŋhaitīm et huuō.aiβišācim. Comment expliquer dès lors que ce dernier mot soit entouré de deux mišācim qui, selon le style du rapprochement étymologique, doivent lui correspondre pour le sens ? On peut encore ajouter à la critique de Belardi que les racines ras- et mis- sont établies d'une manière fort artificielle, que la dérivation de °vārəθman-, avec le degré long du radical, ne va pas de soi et que celle de mišācim est d'une telle complexité qu'elle suscite la plus extrême méfiance.

Je m'en suis donc tenu, pour traduire cette phrase, aux hypothèses traditionnelles. rāsaṇt- me paraît, avec K. Hoffmann (StudPagliaro III 25 nl), le part. prés. de l'inchoatif de rā "donner, présenter" (1). darəγō.vārəθman- doit être rapproché du véd. vártman- "la trace de roue" et on comparera son ā radical à celui de vārəθraγna-.

afrasåŋhaitīm n'a pas encore reçu d'étymologie satisfaisante. Il faut citer avec lui les formes attestées au Y.62,6 (répété au Ny.5,12), au G.3,6 et au P.38.

Y.62,6 - dāiiå mē ātarš puθra ahurahe mazdå yā mē aŋhaṯ afrasåŋhå nūrəmca yauuaēca tāite vahištəm ahūm aṣ̌aonąm raocaŋhəm vīspō.x^{v}āθrəm "Donne-moi maintenant et pour l'éternité, ô feu, fils d'Ahura Mazdā, (toi) par qui elle sera pour moi ..., l'existence la meilleure des justes, brillante, ayant tous les bien-être".

G.3,6 - anaγra raocå yazamaide afrasaŋhąmca x^{v}āθrəm yazamaide "Nous sacrifions aux lumières infinies, nous sacrifions au bien-être ...".

P.38 - pascaēta azəm yō ahurō mazdå aōi urune uruuāsma daēsaiieni vahištəmca ahūm anaγraca raocå afrasaŋhąnca x^{v}āθra "Alors, moi, Ahura Mazdā, je ferai voir à son âme le plaisir, l'existence la meilleure, les lumières infinies et les bien-être ...".

Pour le Y.51,2 et 62,6, Geldner (KZ 30, 1890, 521 sq.) propose une analyse *ā-fras-ah-uuaṇt et, pour le G.3,6 et le P.38, *ā-fras-ah-. Il faudrait donc partir d'un dérivé en -ah- de ā-fras. fras signifiant "interroger", Geldner assure que ā-fras pourrait signifier "répondre" et, de là, qu'un dérivé *ā-fras-ah- aurait le sens de "rétribution". Cette hypothèse se heurte à trois obstacles importants : elle suppose une dérivation en -ah- sur une racine avec préverbe, elle n'explique pas la voyelle longue qui se manifeste à la troisième syllabe de afrasåŋhaitīm et de afrasåŋhå, enfin elle postule une démarche sémantique dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est téméraire.

Bartholomae pose, comme Geldner dont il juge l'étymologie impossible, deux thèmes afrasāh- "der am Ziel seiner Wünsche ist, des Hoffnung erfüllt ist" et afrasāh-uuaṇt- "den Wunsch, die Hoffnung erfüllend, selig machend". afrasāh- contiendrait le nom-racine de sāh "déclarer"(2).

---

1. Auparavant, Humbach (MSS 9, 1956, 69) y reconnaissait le part. prés. de l'inchoatif de ar "se mettre en mouvement". Il faut noter encore le scepticisme de Schmitt (IIJ 8, 1965, 276 sq.).

2. Bartholomae croit à l'existence de frasāh- "le souhait" au Y.29,5. Humbach (II 16) l'a rejeté en restaurant la leçon frasābiiō de K5 et Mf2, que Geldner avait préférée contre frasåbiiō (Pt4 Mf1 J2) :
at̰ vā uštānāiš ahuuā zastāiš frīnəmnā ahurāi ā
mə̄ uruuā gə̄uščā aziiå hiiat̰ mazdam duuaidī frasåbiiō

Il paraît à Gert Klingenschmitt (oralement) qu'on peut faire au moins l'économie d'un thème et poser dans chaque phrase un dérivé *afrasā̊ŋ-^{v}haṇt- [1]. Ceci satisfait à peu de chose près à la morphologie et à la syntaxe. afrasā̊ŋhaitīm aṣ̌īm est un Acc. sg. f., afrasā̊ŋhā̊ un N. sg. m.. Au G.3,6 et au P.38, il ne s'agit pas du G. pl. d'un éventuel nom-racine. afrasaŋhąnca x^{v}āθra est régulièrement un Acc. pl. nt. et la leçon afrasaŋhąnca est correcte contre afrasaŋhąmca qui présente une variante graphique fréquente [2]. Unique difficulté, +afrasaŋhąnca x^{v}āθrəm unit un singulier à un pluriel et, au vu de P.38, c'est sans doute le singulier qui a été secondairement introduit.

L'adj. *afrasā̊ŋ^{v}haṇt- est épithète soit d'Aṣ̌i, soit du paradis ou d'un de ses aspects (x^{v}āθra-). Reste à lui donner une étymologie et un sens. On ne peut évidemment s'empêcher de songer à la racine sāh "proclamer, ordonner" [3]. A partir de là, deux solutions sont possibles selon que l'on fait du a- initial un a privatif ou le préverbe ā abrégé. Dans le premier cas *a-fra-sāh-uaṇt- signifierait "qui n'est pas pourvu d'ordres", c'est-à-dire "souverain". Dans l'autre, il faudrait traduire *ā-fra-sāh-uaṇt- par "qui a des ordres (à donner)", ce qui revient finalement aussi à "souverain" [4].

Quelques remarques s'imposent après le relevé des attestations en second terme de composé d'un nom-racine °hāc-. Nous n'avons connaissance que d'un très petit nombre de cas obliques : à vrai dire, il s'agit essentiellement de l'Acc. et du G. pl. de +caṇgraŋhāc-. Ils témoignent sans équivoque d'une généralisation du degré long. Il semble bien que ce soit une innovation par rapport à l'indien. Le RV connaît, au second terme de nombreux composés, un nom-racine °sác-. Il n'est attesté qu'aux cas forts, avec un degré long. Par contre, une série de formes adverbiales, dépourvues elles aussi de désinences, comme aṣ̌iš.hāgəṯ et ārmaitiš.hāgəṯ, manifestent un simple degré plein [1]. Conclura-t-on à une ancienne apophonie ?

Ainsi le N. sg. gâthique ānuš.haxš paraît une monstruosité inexplicable : son degré plein est en pleine contradiction, et avec la généralisation du degré long de l'av., et avec l'alternance degré plein/degré long du véd..

7.3.5. had "s'asseoir, être assis".

7.3.5.1. airime.aŋhăd-/armaēšăd- "qui est assis en paix".

Ce composé est attesté avec la forme airime° du premier terme au Yt.13,73, au N. pl., comme épithète des frauuaṣ̌is :

vīsəṇte auuaṯ vīsəṇtaēca maziiasciṯ airime.aŋhaδō vaŋ^{v}hīš sūrā̊ spəṇtā̊ frauuaṣ̌aiiō "Les bonnes, puissantes et saintes frauuaṣ̌is des justes, assises en paix, se préparent et se préparent plus encore".

La forme armaē° au premier terme est attestée au Y.62,8 :

cīm haxa hašē +baraiti fracarəθβā̊ armaēšāidē "Qu'est-ce que l'ami apporte à l'ami, celui qui se meut à celui qui ne se meut pas ?"

Sur +armōiždō (N.103) de Bartholomae, voir p. 230.

On trouvera la forme analytique airime ... nišhiδaēta "Puisse-t-il s'asseoir en paix" au V.9,33.

armaē° et airime sont le L. sg. d'un adjectif *arma- "tranquille", correspondant au véd. īrmá- (*r̥ə-ma-). Johanna Narten (IIJ 10, 1968, 247) a montré que la forme airime n'était pas phonétiquement aberrante. Si l'infection n'est pas permise à travers -m-, elle l'est à travers -rm-. Ainsi l'av. zairimiia- répond au véd. harmyá-.

Johanna Narten (ibid.) reproche à Benveniste (VessJ 66 et 97) d'avoir traduit le sogdien ZKH ʾrmyh nyδ par "elle s'assit à l'écart" alors que cette expression représente exactement l'av. airime nišhad dont le sens, "s'asseoir en paix", est bien établi par la comparaison avec le véd.. Benveniste a sans doute voulu rendre l'idée de tranquillité par une

(suite)

"So eignen wir uns beide mit unter Inbrust emporgebreiteten Händen dem Lebensherrn zu, ich und die Milchkuh, da wir uns ihn, den Kundigen, zur Aussprache bestimmen". (I 81).
Il s'agit donc d'un thème bien connu, frasā-. Mais Humbach (II 50) lui-même substitue à frasā- un nom-racine fras- au Y.43,9 :
ahiiā fərasə̄m kahmāi vīuuīduiiē vašī "Wozu willst du von dessen Befragung so genaue Kenntnis haben ?" (I 113).
Humbach s'appuie sur un argument phonétique : le gâthique -ə̄m représente plus sûrement *-am que *-ām. La règle n'est toutefois pas générale (voir p. 389) et ne suffit pas à imposer l'existence d'un hapax fras-.

1. C'est aussi l'opinion de JamaspAsa et de Humbach (Purs I 58 sq.). afrasaŋ^{v}haṇt- est traduit par "unlimited". C'est une suggestion du contexte et de la traduction pehlevie, qui est, au P.38 et au G.3,6, ʾscšn "qui ne passe pas". Mais au Y.51,2 et 62,6, le traducteur pehlevi donne ʾprʾc scšnyh et ʾprʾc scšn "qui passe vers l'avant".

2. Voir K. Hoffmann (HenMemVol 189).

3. -frasā̊ŋh- équivaudrait ainsi, toute différence de degré mise à part, au véd. praśíṣ- "l'ordre, l'instruction, le précepte".

4. On remarquera d'ailleurs la variante āfrā̊saŋhō (K4) du Y.62,6.

1. Voir Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 27) : on trouve dans le RV les formes adverbiales ānuṣák, āyuṣák et sānuṣák.

expression un peu détournée, mais qui contient cette nuance.

7.3.5.2. tušni.šād- "assis en silence".

tušni.šād- est épithète des frauuašis au Yt.13,29. :
vīδāraiiat̰ spəṇtō mainiiuš amauuaitīš tušni.šāδō frauuašaiiō ...
upa dāraiiən asmanəm "Spəṇta Mainiiu a fixé le ciel, les frauuašis puissantes, assises en silence, le supportent".
Humbach (II 52) signale une expression équivalente en véd. : tūṣṇī́m ā́sīnas (RV II 43,3).

7.3.5.3. maiδiiōi.šād- "assis au milieu".

maiδiiōi.šād-, à l'Acc. sg., est attesté au Yt.13,100, déjà cité deux fois :
(vīštāspō daēnąm) dasta maiδiiōišāδəm bərəzi.rāzəm +afrakauuaitīm ašaonīm "(Vīštāspa) a fait (cette religion) assise au milieu, ordonnant à voix haute, prenant le premier rang (de bataille), sainte".
Le RV connaît aussi de nombreux composés de °sad- "qui s'assied". Leur flexion repose uniformément sur le degré plein. En av., il semble que ce soit exactement l'inverse : le D. armaēšāiδe témoigne d'une généralisation du degré long. Cette divergence est significative : il semble bien qu'il s'agissait à l'origine d'une alternance entre degré long et degré plein que les deux branches de l'indo-iranien ont liquidée différemment.
Mais ici encore, et pour la troisième fois, l'av. se montre peu systématique : le N. pl. °aŋhaδō n'a pas le degré long que devrait lui assurer et l'innovation avestique et l'état de fait historique. Ainsi, cinq noms-racines, nās- "le fait d'atteindre" (p. 292 sq.), °yāz- "qui sacrifie" (p. 294 sq.), °vāxš- "la croissance" (p. 295 sq.), °hāc- "qui accompagne" (p. 297 sq.) et °hād- "qui est assis" (p. 305 sq.), attestent un degré long qui ne paraît pas étymologique. Il est peut-être utile de distinguer le cas de °hāc- de celui de nās-, de °yāz- et de °hād- : en véd., le nom-racine de sac est soumis à une alternance entre le degré plein et le degré long; les autres n'ont que le degré plein.
L'apparition de quelques formes à degré plein complique la situation : l'Acc. sg. afrakatacim (p. 283 sq.), de °tāc- "qui court", le N. sg. ānuš.haxš (p. 300), de °hac-, et le N. pl. airime.aŋhaδō (p. 305), de °hād-. Ces formes sont justement celles qui, en cas d'apophonie, auraient requis le degré long.

On ne peut donner une interprétation sûre de ces phénomènes, mais deux explications peuvent être entrevues.
Si on postule l'existence d'une ancienne apophonie, on peut conclure que l'av. a modifié le vocalisme de quelques noms-racines en généralisant le degré long. Le véd., pour sa part, préservait l'apophonie du nom-racine de sac et généralisait le degré plein pour ceux de nas, de yaj et de sad. Dans ce cas, la difficulté est de rendre compte de °tacim, de °haxš et de °aŋhaδō, dont l'incohérence ne peut être due à la chronologie. Il faut alors invoquer la géographie. Ces trois formes seraient dialectales et appartiendraient à des parlers iraniens qui auraient généralisé le degré plein.
D'autre part, le degré plein peut n'être qu'apparent : le -ā- ne doit pas être expliqué au niveau de la structure du nom-racine, mais dans le cadre de la phonétique générale de l'av.. Ce qui se pose ici, c'est peut-être le problème de l'allongement de a. On sait que l'av. substitue parfois ā à a dans des conditions qui ne sont pas définies. Les indices qui nous permettraient de préférer cette hypothèse à la précédente nous ont été fournis par l'étude de nās- (p. 292 sq.), dont le -ā- paraît en rapport avec celui qui se manifeste dans les formes verbales de nas. °tacim, °haxš et °aŋhaδō seront considérés comme dialectaux ou comme exceptionnels.
Il faut signaler qu'il peut exister une explication séparée pour chacun de ces noms-racines. Certains peuvent être le résultat du traitement avestique du vocalisme des noms-racines, d'autres peuvent avoir été défigurés par allongement de -a-.

APPENDICE I :

NOMS-RACINES ATTESTES AVEC UNE DEFORMATION SECONDAIRE.

1) THEMATISATION SECONDAIRE DES THEMES CONSONANTIQUES.

1.1.4. kərət "couper".

1.1.4.1.-2. gərəδō.kərət- "qui coupe la vésicule" et
zərəδō.kərət- "qui coupe le coeur".

Bartholomae cite deux composés gərəδō.kərəta- "qui coupe la vésicule" et zərəδō.kərəta- "qui coupe le coeur" dont le N. pl. est attesté au V.7,24 :

taēca narō gərəδō.kərətā̊sca zərəδō.kərətā̊sca "Ces hommes coupent la vésicule et coupent le coeur".

Humbach (KZ 77, 1962, 104) pose un second terme radical °kərət-: gərəδō.kərət- (1) et zərəδō.kərət-. Il est clair qu'il faut, pour le sens, rattacher ces mots à la racine kərət "couper". Le second terme de gərəδō.kərətā̊s-ca et de zərəδō.kərətā̊s-ca a le degré zéro qui est prévisible pour le nom-racine. Les manuscrits ne témoignent à ce point de vue d'aucune hésitation. Ils n'en ont aucune non plus sur la désinence.

---

1. Meillet (ModiMemVol 475 sq.) est d'une sévérité extrême pour ce passage qu'il juge interpolé. Il fait aussi remarquer, à juste titre, que le sens exact de gərəδō° est inconnaissable. Je le traduis ici par "vésicule" d'après Bartholomae et Humbach, mais c'est sans illusion. La traduction pehlevie confond gərəδō° avec gərəδa- "le terrier" :
'LHšʾnc GBRʾ glystk-klynšn' (ḤWHd) (ʾplg gwpt ʾy glystk šʾn BRʾ-ḤPLWNšn') W dl-klynšn' (ḤWHd) "Ces hommes doivent avoir le terrier coupé (Āparak dit : "leur terrier doit être démoli") et le coeur coupé".

A quoi faire confiance ? On sait qu'il arrive à l'av. de jouer de la thématisation secondaire. On sait aussi que la confusion graphique entre -arə- et -ərə- est fréquente. Néanmoins, Humbach semble avoir raison de poser des noms-racines et une thématisation secondaire de la désinence. Deux arguments de poids font pencher la balance de son côté. Il y a une différence de traitement phonétique du groupe consonantique intérieur avec le véritable nom thématique °kaṣ̌a-. Enfin, la désinence -ā̊s-ca est presque sûrement issue de -as-ca.

1.1.4.3. baēšaza.kərət- "qui cueille les remèdes".

Ce composé est attesté au V.21,3 :
vī vārəṇti vīuuārāhu nauua āfš nauua zā̊ nauua uruuarā̊ nauua baēšazā̊ nauuata baēšaza.kəṣ̌a (1)

Bartholomae suppose que baēšaza.kəṣ̌a s'est développé à partir de *baēšaza.kərət- "Heilung bewirkend". Il serait cependant préférable de rapprocher °kəṣ̌a de kərət "couper" plutôt que de kar "faire". On traduira par : "Il pleut des pluies de toutes parts : neuve (devient) l'eau, neuve la terre, neuves les plantes, neufs les remèdes et neufs les cueilleurs de remèdes".

Plus encore que le traitement du groupe *-rt- en -ṣ̌-, c'est la thématisation secondaire qui plaide pour une forme de °kərət- "qui coupe". Aucun nom-racine de kar n'a été thématisé, tous ceux de kərət l'ont été. Sans doute n'est-ce pas un hasard. On ne peut thématiser le nom-racine °kərət- "qui fait" qu'en lui donnant des formes semblables à celle du verbal kərəta-. C'est une source infinie de confusions. Par ailleurs, à cause de l'élargissement -t-, les noms-racines de kar "faire" et de kərət "couper" se confondraient. C'est vraisemblablement pourquoi on a thématisé systématiquement les noms-racines de kərət, les distinguant ainsi de ceux de kar.

1.1.4.4. nasū̆(m).kərət- "qui découpe les cadavres".

On trouve nasu.kərət- au V.7,26 :

---

1. Bartholomae croit que nauuata représente un sandhi de *nauua tā. On est cependant surpris de la présence d'un démonstratif qui a fait défaut jusque là dans l'énumération. Il me semble que nauuata ne peut être qu'une faute pour +nauuaca. C'est la leçon de Pl, malheureusement trop récent pour avoir raison contre tous les autres manuscrits. C'est donc indépendamment de cette variante que je propose une correction, ρ(c) pouvant aisément devenir ρ (t).

yōi nasu.kərəta druuaṇtō "Ceux qui (sont) les trompeurs qui dépècent les cadavres".

nasūm.kərət- figure au Yt.4,7 :

nāmə̄ni aēšąm drujinąm nasūm.kərəta paiti.janaiti

Le V.7,26 est limpide et on sait que le Yt.4 est en général d'une transmission extrêmement corrompue. On ne peut rien tirer de ces contextes, l'un parce qu'il ne fait que mentionner, l'autre parce qu'il est trop incorrect.

Bartholomae propose un nom-racine nasŭ(m).kərət-, du verbe kar "faire", et le traduit par : "der sich mit Leichen zu tun macht". On voit que, pour en venir à cette signification-là, il faut s'écarter sensiblement du sens de kar et de la syntaxe régulière des composés. C'est déjà prohibitif.

La traduction pehlevie donne nsʾy klyn, sur la foi de quoi Darmesteter (ZA II 101) traduisait par "dépeceur de cadavres" et Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 136; ZDMG 59, 1905, 700) par "der, welcher Leichen zerstückelt" ou "Leichen schneidend". Cette solution est celle qui convient le mieux : elle a pour elle et l'étymologie et la traduction pehlevie. Seul le caractère insolite du rite funéraire a pu aveugler Bartholomae. De plus, on ne peut absolument séparer nasŭ(m).kərət- de nasu.kaṣ̌a- (V.8,11 et Vd 4) et de iristō.kaṣ̌a- (V.3,15). Pour ces deux composés, la traduction pehlevie était moins heureuse et entraînait dans l'erreur Darmesteter (ZA II 38 n26 : "celui qui traîne un mort"; ZA II 121 : "les porteurs du mort") et Scheftelowitz (ZDMG 57, 1903, 146 : "Leichenträger") [1]. Pour iristō.kaṣ̌a, le commentateur pehlevi traduit lyst kyš et glose ʾdwʾc bl, confondant celui qui est iristō.kaṣ̌a- et celui qui, pareillement condamné par la morale zoroastrienne, porte seul un cadavre. Même interprétation pour nasu.kaṣ̌a- : nsʾy bl. Bartholomae traduit respectivement ces deux composés "Leichenwärter" et "Totenwärter", et suggère pour leur second terme, en le comparant à celui de nasŭ(m).kərət-, une étymologie par kar "faire". Cette hypothèse se heurte donc aux mêmes difficultés.

Humbach (KZ 77, 1962, 103 sq.), tout en établissant la réalité du rite funéraire, a restauré le véritable sens de ces composés. °kaṣ̌a- représente *karəta-, dérivé en -a- et nom d'agent de kərət "couper". nasu.kaṣ̌a- et iristō.kaṣ̌a- signifient aussi "qui découpe les cadavres". Cette solution nous dispense avantageusement de poser une thématisation de kar à travers l'élargissement -t-, phénomène morphologique tout de même plus qu'improbable. Des noms d'agent en -a- de la racine kərət sont bien attestés. Humbach cite le nom simple karəta- "le couteau",

1. Et récemment Lommel (Prat 128) : nasukaṣ̌a- "Leichenträger".

qui figure au premier terme de deux composés, karətō.dąsu- "qui blesse avec le couteau" et karətō.baēšaza- "qui guérit avec le couteau".

(1.1.4.5. aipi.kərət- "qui met en pièces").

Y.71,7 - vīspaēca vācō mazdō.fraoxta ... yōi həṇti aipi.kərəta dušmatahe yōi həṇti aipi.kərəta dužūxtahe yōi həṇti aipi.kərəta dužuuarštahe

Bartholomae retient la leçon aipi.karəta de Pt4 contre aiβi.karəta, préférée par Geldner, et suppose un infinitif avec asti qu'il traduit "er hat eingedenk, hat Acht auf" [1].

Wackernagel (KZ 61, 1934, 204 = KlSchr I 365) montre qu'il ne s'agit pas d'un infinitif. La phrase tout entière n'est qu'une succession d'épithètes de vācō au N. pl. et aipi.karəta est l'une d'elles. Ce composé n'a rien à voir avec la racine kar "gedenken" qui ne peut donner à la phrase un sens satisfaisant. L'indien atteste un verbe apí-kr̥t dès l'AV et la VS, dont la signification, "mettre en pièces", convient bien ici et qui, corollairement, garantit la leçon à préverbe aipi. L'hypothèse de Wackernagel est pleinement confirmée par la phrase suivante, le Y.71,8, qui reprend pour vācō : yōi aipi.kərəṇtəṇti vīspəm dušmatəm ... "qui pourfendent toute mauvaise pensée ...". Il s'agit, selon Wackernagel, d'un nom thématique (aipi.karəta-) ou d'un nom-racine thématisé (aipi.karət-).

Après s'être rangé à l'opinion de Wackernagel (Inf 34), Benveniste (NA 24) voit en aipi.karəta, corrigé en +aipi.kərəta d'après les seuls manuscrits J2 et K5, un nom d'agent aipi.kərətar-. Cette hypothèse se heurte à deux difficultés insurmontables, l'une morphologique, l'autre phonétique. Elle ne rend pas compte du fait que nous n'avons pas le N. pl. °tārō qui serait légitime. Par sa traduction "qui tranchent", Benveniste laisse entendre qu'aipi.kərətar- serait un dérivé de kərət "couper". Or, phonétiquement, un tel dérivé ne pourrait être qu'*aipi.kərəstar-.

S'il vaut mieux s'en tenir à l'analyse de Wackernagel, on ne peut résoudre une ambiguïté irrémédiable. Retiendra-t-on avec Benveniste la leçon aipi.kərəta de J2 et de K5, qui sont des manuscrits excellents et anciens ? Dans ce cas, il s'agit d'un nom-racine thématisé aipi.kərət-

1. aiβi° : K5.11 J2.6.7 H1 Pt3 Jm1 P6 L13.1.3 O2 S2 Dh1
aipi° : Pt4 Mf1 Jp1 F11 Br2 K4 L2
°karəta : Pt4 Mf1 Jp1 F11 H1 J6 L13.1.2
°kərəta : J2 Br2 (K5 corrige °karəta en °karəta de première main).

ou d'un nom thématique aipi.karəta-. Mais si on s'en tient au texte de Bartholomae, on ne peut poser autre chose qu'un composé thématique aipi.karəta-.

La phrase se traduit de toute manière par : "Toutes les paroles énoncées par Mazdā ... qui sont pourfendeuses de la mauvaise pensée, qui sont pourfendeuses de la mauvaise parole, qui sont pourfendeuses de la mauvaise action".

1.1.11.1. daēnō.dis- "qui enseigne la religion".

Y.57,23 - (sraošəm ... yazamaide) yeŋ́he amaca vərəθraγnaca haozą̇θβaca vaēdiiāca auuāin aməšå spəṇta aoi haptō.karšuuairīm ząm yō daēnō.disō +daēnaiiå "(Nous sacrifions ... à Sraoša) par la puissance, la victoire, le savoir et la connaissance de qui les Aməšas Spəṇtas descendirent sur la terre aux sept karšuuars, qui enseigne la religion" [1].

daēnō.disō révèle clairement une désinence de N. sg. thématique. Le degré zéro interdit toutefois d'y reconnaître un composé à second terme thématique. Il s'agit donc de toute évidence d'une réfection secondaire.

Cette phrase est une de celles, relativement nombreuses, qui contiennent le N. pl. aməšå spəṇta dont le premier membre est irrégulier. Le N. pl. attendu, +aməša, n'est attesté qu'une seule fois, au Y.8,3 où Bartholomae indique faussement une désinence -ā, et sans variantes. Ailleurs, nous trouvons aməšå ou, moins souvent, aməšā. Chaque fois, les variantes sont nombreuses et se répartissent entre les deux graphies :

a) -å selon Geldner et Bartholomae

Y.57,23	-å	-ā
Graphie soudée	K5	Pt4 H1 K11 S2
Graphie non soudée	Mf1 J15.6 Jm1 L13.18.1.2 O2 F1 Pt1	J2 Jp1 K4

1. Je préfère la leçon daēnaiiå de Pt4 Mf1 P11 à daēnaiiāi (J2 K5 Jp1). L'expression daēnō.disō daēnaiiå appartient au type daŋ́hēuš daŋ́hupaiti- .

Y.60,6	-å	-ā
Graphie soudée	-	Pt4
Graphie non soudée	J2.9 K5 F2 H1.2 Jm4	Jp1 K11

Vr.11,12	-å	-ā
Graphie soudée	J8 Pt3	-
Graphie non soudée	K7a. 7b.4 F11 L27 S2	Mf2 Jp1 Kh1 H1 P14 L2 B2 O2

Yt. 7,3	-å	-ā
Graphie soudée	F1	L18 Pt1 K40 J10
Graphie non soudée	-	-

Yt.8,38	-å	-ā
Graphie soudée	-	P13
Graphie non soudée	F1 Pt1 E1 L18	-

Yt.10,51	-å	-ā
Graphie soudée	-	Pt1 L18 P13 H3
Graphie non soudée	F1 E1 H4	-

Yt.10,90	-å	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	Tous	-

Yt.10,92	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	Tous	-

Yt.10,139	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	L18
Graphie non soudée	F1 Pt1 E1 K15	-

b) -ā selon Geldner et Bartholomae

Y.2,2	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	Mf1	Tous

Y.25,4	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	Pt4 H1 L13 C1
Graphie non soudée	Mf1	J2.3

Y.28,0	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	S1 Mf1 C1 Pd	J2 K5.4 Mf2

Y.35,1	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	Pt4 C1 L.13.1.2.3
Graphie non soudée	Jp1 S2	J2.3 K5.4 S1

Ny.1,1	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	F1 Pt1 K7.18c.19 L9.11.12.18.25 P13 Jm4 Mb2
Graphie non soudée	Mf3 K36	F2 K18a H2

Vyt.32 et 40	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	-	Tous

c) -ā de vocatif pluriel, selon Geldner et Bartholomae

Y.11,18	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	-	Tous

Y.14,1	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	J3.7 L13
Graphie non soudée	-	J2 S1 Mf1

Y.42,1	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	H1 K11 Dh1 L3
Graphie non soudée	J2.3.6 Mf2 Jp1 K4 L13.2	K5 Pt4 S1 Mf1 C1

Y.58,5	-ā̊	-ā
Graphie soudée	-	-
Graphie non soudée	-	Tous

Quoique Geldner ait chaque fois édité la leçon la mieux représentée, il ne fait pas de doute que la tradition avestique hésite en général entre une désinence -ā et -ā̊ au N. pl. ou au V. de aməša-. L'explication de ce phénomène secondaire est aisée. A la faveur de l'univerbation des deux termes aməša- et spəṇta- désignant, de concert, certaines entités divines, on a conservé l'allongement gâthique de la voyelle finale du N. pl. aməša. D'autre part, le contact entre ā et la sifflante initiale de spəṇta- a produit, comme il est de règle en sandhi interne, une leçon -ā̊ en finale pour aməša-.

1.1.15.0. pis- "l'ornement".

Bartholomae recense un nom-racine simple pis- "l'ornement", hapax du P.40 et 41. Nous en citons le texte selon l'édition de JamaspAsa et de Humbach (Purs I 60 sq.) :

māca tē iθra +spitama (TD2 : spətama) zaraθuštra astuuatahe aŋhēuš didrəzuuō pīsa manahīm (ahūm) paiti.raēxšīša ... yō zī +spitama (TD2 : spətama) zaraθuštra +astuuatahe (TD2 : astuuahe) aŋhēuš didrəzuuō pīsa +manahīm (TD2 : manaŋhīm) ahūm +paiti.irinaxti (TD2 : paiti.ərənāisti) ... nōiṭ hē gāuš buuaṭ nōiṭ ašəm nōiṭ +raocā̊ (TD2 : raocō) nōiṭ vahištō aŋhuš yō mana yaṭ ahurahe mazdā̊ "Possédant les ornements du monde osseux, ô Spitama Zaraθuštra, puisses-tu ne pas abandonner la vie spirituelle ... car celui qui, possédant les ornements du monde osseux, ô Spitama Zaraθuštra, abandonne la vie spirituelle ... la vache ne sera pas pour lui, ni Aša, ni les lumières, ni la vie la meilleure qui est à moi, Ahura Mazdā".

Outre la faute d'orthographe spətama pour +spitama, le texte comporte des irrégularités grammaticales graves. Le G. sg. astuuatahe dénote une thématisation abusive. La forme verbale raēxšīša n'est guère concevable : non seulement l'aoriste sigmatique est mal assuré pour ric en indien (voir Johanna Narten, Aor 223 sq.), mais encore une forme de ce type ne repose jamais sur le degré plein à l'optatif [1].

La forme pīsa elle-même n'est pas régulière : on attendrait *pīsō. Elle repose donc sur une thématisation secondaire.

L'équivalent védique que signale Bartholomae, pis-, figure dans le dictionnaire de Grassmann : le RV VII 18,2 attesterait l'I. sg. pisā :

piśā́ gíro maghavan góbhir áśvais tvāyatáḥ śiśīhi rāyé asmā́n

Mais cette forme est considérée depuis Geldner comme une 2ème aor.

1. Il ne peut s'agir que d'une formation parallèle, ou analogique, à raēxšaiti (voir Johanna Narten, Aor 42 n85).

Imp. (Rved II 194) : "Décore les chants de bienvenue avec des vaches et des chevaux, ô généreux, stimule-nous, nous tes partisans, vers la richesse".

Ainsi donc, si on veut conserver le nom-racine pis-, il faut admettre qu'il a été thématisé secondairement, ce qui est exceptionnel pour un nom-racine simple, qu'il n'a pas d'équivalent védique et qu'il figure dans un contexte qui laisse deviner plusieurs altérations. Néanmoins, l'attestation paraît très vraisemblable, voire certaine.

(1.1.33.3. apišma.x^{v}ar- "qui mange à l'aveuglette").

apišma.x^{v}ar- est attesté deux fois au V.13,47 :

taθrō.cinō yaθa tāiiuš xšapāiiaonō yaθa tāiiuš apišma.x^{v}arō yaθa tāiiuš aθaca dužniδātō yaθa tāiiuš aiti.šē haēm yaθa tāiiuš "Aimant les ténèbres comme le voleur, habitant la nuit comme le voleur, mangeant à l'aveuglette comme le voleur, ainsi il est indigne de confiance comme le voleur, il a autant de comportements que le voleur".

Puis, le chien est comparé de la même manière au "disu", peut-être un nocturne de proie, ou le hamster (Gershevitch, Mi 255).

Ici, rien n'est sûr et tout relève de la conjecture. °x^{v}arō est N. sg. thématique : thématisation secondaire ou authentique thème en -a- ? Bartholomae a choisi, apparemment pour tous, la première solution. Elle ne s'impose pas.

Que représente le premier terme apišma ? On croit généralement le retrouver en simple au Yt.10,105 comme épithète de Miθra [1] :

iθa mainiiete duš.x^{v}arənā̊ nōiṭ imaṭ vīspəm dužuuarštəm nōiṭ vīspəm aiβi.druxtəe miθrō vaēnaiti apišma "Ainsi, pense (l'homme) au mauvais x^{v}arənah, Miθra ne voit pas tout ce qui est mal fait, tout ce qui appartient à la tromperie, l'aveugle" [2].

Depuis Geldner (KZ 30, 1890, 520), apišman-"qui ne voit pas" est rattaché à une racine pāh "voir" qui serait attestée par les formes gâthiques pišiieiṇtī (Y.44,20) et pišiiasū (Y.50,2) [3], et on traduit apišma.x^{v}ar- par "blindlings essend", à ceci près que Gershevitch (Mi 255) croit, d'une manière fort plausible, que le a- privatif a la nuance de "qui n'est pas sujet à" et donne au composé le sens de "qui mange hors de la vue".

1. Geldner (KZ 25, 1881, 417 et 527) sépare encore les deux mots : il traduit apišma.x^{v}ar- "qui avale de façon médiocre" et apišman- "aveugle".

2. Gershevitch (Mi 125 et 255) : "... when his face is not turned to (man's) trickery". apišman- : "qui ne se tourne pas vers".

3. Voir Humbach (II 59 et 83 sq.).

Cette hypothèse repose sur des prémisses plus qu'incertaines : les passages gâthiques en question sont très obscurs et le sens exact des formes verbales pišiieiṇtī et pišiiasū ne peut en aucun cas être considéré comme assuré. L'existence d'une racine pāh "voir" n'est pas établie. Cette incertitude rejaillit fatalement sur le second terme. En acceptant l'analyse faite du premier, Lommel (ZII 7, 1929, 43 sq.) reconnaissait en °x^{v}ar- le nom du soleil et traduisait le composé par "qui ne voit pas (volontiers) le soleil", "qui craint la lumière" (1). On ajoutera que, si le premier terme n'a pas de sens connu, il est permis d'hésiter entre les significations de "qui mange" et de "qui meurtrit" pour °x^{v}ar(a)-.

3.1.7. udrō.jan- "qui tue le castor".

udrō.jan- est un hapax du V.13,55, où Ahura Mazdā recommande à Zaraθuštra de bien traiter le chien, y compris le chien "udra". Hauschild (MIO 11, 1965, 32) a reconnu le castor dans ce mot, que Bartholomae traduit par "Otter". Si on tue le castor, l'endroit ne reverra plus aucune faveur divine :

... para ahmāṭ yaṭ iθa udrō.janō haθra jatō nijanāite "... avant qu'ici, le tueur de castor ait été abattu, abattu d'un seul coup".

Le N. udrō.janō ne peut représenter qu'une thématisation secondaire à partir de l'Acc. sg. *udrō.janəm, peut-être facilitée par la désinence de l'épithète haθra.jatō.

3.1.11. vārəṇjan- , nom d'un oiseau de proie.

Alors que les deux attestations du composé vārəjan- de Bartholomae (Yt.14,19 et Yt.19,35) sont visiblement celles d'un composé thématique vārəγna-, vārəṇjan- paraît assuré à travers la forme génitive qui ne peut que résulter d'une thématisation secondaire, au vu de la palatisation de l'initiale du second terme :

Yt.14,35 - āaṭ mraoṭ ahurō mazdå mərəγahe pəšō.parənahe vārəṇjinahe parənəm aiiasaēša spitama zaraθuštra "Alors Ahura Mazdā dit : "Prends une plume de l'oiseau Vārəṇjan aux longues plumes, ô Spitama Zaraθuštra"."

Les variantes de vārəṇjinahe laissent deviner, malgré l'étrange

1. On remarquera que toutes ces analyses du composé, celle de Geldner et de Bartholomae, celle de Lommel et celle de Gershevitch, montrent au moins une chose : le caractère trouble de sa syntaxe. Ce n'est pas de bon augure pour la justesse de l'hypothèse étymologique.

vocalisme -i-, qui n'est ailleurs pas très bien attesté, Ptl étant ici le meilleur témoin, un nom-racine *vārə.jan- :

vārəṇjinahe	Fl El Lll K16
vārəṇjanahe	L8 K40
vārəṇzanahe	J10
vāraṇjanahe	Ptl P13 03 Jm4
vərəṇjanahe	K36.37
vārəṇjahe	K38 Ml2

Il semble qu'on ait affaire à la variante athématique de vārəγna-, qui désigne le même oiseau, avec cette différence supplémentaire qu'une nasale, imposée par l'unanimité de la tradition manuscrite, est présente à la fin du premier terme.

Pour interpréter ce phénomène, il conviendrait de savoir ce que représente le premier terme. Bartholomae fait un rapprochement avec le persan bāl "plume, aile" et l'indien vāra- "la fourrure" (1), mais c'est avec peu de conviction, car il reconnaît que le sens de vāra- n'est guère semblable et que bāl semble représenter l'indien barha-/varha- "la plume".

Il faut tenir compte de deux interprétations nouvelles. La première, celle de Benveniste (Vṛtra 34), voit un premier terme vāra- "la défense", sans désinence dans le composé vārəγna-, décliné à l'Acc. sg. dans vārəṇjan-. Le sens du nom de l'oiseau vārəγna-/vārəṇjan- apparaît donc comme complémentaire de celui du dieu qu'il symbolise, vərəθraγna-. Cette complémentarité est d'autant plus frappante que le premier terme est ou non décliné, comme vərəθrajan- s'oppose au gâthique vərəθrəm.jan-. On peut ajouter aux remarques de Benveniste que la complémentarité va plus loin encore puisque, de part et d'autre, on joue sur l'opposition thématique-athématique : vārəγna-/vārəṇjan-, vərəθrajan-/vərəθraγna-. Benveniste, avec une prudence louable, reconnaît dans cette démarche le type même d'une interprétation par étymologie populaire. Celle-ci aurait pu défigurer le nom de l'oiseau.

Il faut enfin ajouter au crédit de Benveniste d'avoir identifié le faucon d'après l'équivalent sogdien w'nγn'k, w'r/γn'y que le chinois traduit par "faucon", d'après la description générale que le Yašt 14 donne de l'oiseau et d'après l'importance que celui-ci acquiert plus tard dans l'iconographie iranienne et, particulièrement, les monnaies indo-scythes. Cette identification a été confirmée par Stricker (IIJ 7, 1964, 310 sq.) qui reconnaît le faucon par la manière dont il attaque sa proie. Mais Mo'in (UnvMemVol 18 sq.) semble croire à l'identité entre l'oiseau vārəjan- et l'oiseau saēna- "l'aigle".

1. D'après Darmesteter (MSL 5, 1884, 77).

Humbach (DLZ 1957 299) propose une interprétation toute différente de var°/varən° [1]. Il le compare au grec ἀρήν et au véd. úran- "la brebis" [2]. Le composé aurait donc le sens de "qui frappe l'agneau" et la nasale de vārəṇjan- appartiendrait au thème du premier terme au lieu d'etre une désinence. Son absence dans vārəγna- serait le résultat d'une dissimilation. Cette hypothèse est cependant difficile à admettre au point de vue phonétique, le -ā- de vārən° demeurant inexplicable. On se demande s'il ne vaut pas mieux accepter l'hypothèse de Benveniste et apprécier la marge qu'elle concède à l'incertitude.

(4.2.4.3.-4. Aog. 78 : aspaŋhād- "qui malmène les chevaux"
et vīraŋhād- "qui malmène les hommes").

Le N. sg. de ces deux composés se trouve dans l'Aog. 78, que nous avons cité à propos de vīrajan- :

pairiθβō bauuaiti paṇtå yim ažiš paiti gāu.stauuå aspaŋhāδō vīraŋhāδō vīraja anamarždikō hāu diṯ aēuuō apairiθβō yō vaiiaoš anamarždikahe "Franchissable est le chemin que défend un serpent gros comme une vache, qui maltraite les chevaux, qui maltraite les hommes, qui tue les hommes, impitoyable; celui-là seul est infranchissable qui appartient à Vaiiu l'impitoyable".

La traduction de ces deux composés a été établie d'après la traduction pehlevie ʾsp wpʾl et mlt wpʾl, car le nom-racine °ŋhād- témoigne ici d'une signification qu'il ne manifeste pas dans les emplois de l'équivalent indien sādh "mener droit au but", et des noms-racines fraŋhād- "qui mène droit au but" et aštraŋhād- "qui mène avec le fouet". La nuance agressive paraît neuve et plus secondaire qu'héritée dans la mesure où elle appartient à l'av. seul.

En fait, un composé tel que aštraŋhād- laisse entrevoir une évolution possible du sens. La manière violente avec laquelle on conduit les chevaux, action qu'exprime entre autres l'indo-iranien *sādh, a fini par colorer la nuance même exprimée par le verbe et l'a conduit à signifier approximativement "maltraiter". C'est la seule conjecture qu'on puisse faire pour rattacher °ŋhād- à une racine connue.

1. Encore GSGüntert 42.
2. Sur lequel voir K. Hoffmann (MSS 1, 1952, 61sq.).

2) THEMES EN -Ī- FLECHIS COMME DES THEMES EN -i-.

1.2.1.3. varəšajī- "qui fait vivre l'arbre, la racine ou le tronc".

C'est le seul nom-racine en -ī- qui ait subi ce type de traitement secondaire. Les autres exemples invoqués par Bartholomae ne peuvent être retenus : nous les examinons ci-dessous. varəšajī- est attesté trois fois sous la forme varəšajīš de l'Acc. pl. :

Y.10,5 - varəδaiiaŋᵛha mana vaca vīspāsca paiti varəšajīš vīspāsca paiti frasparəγā vīspāsca paiti frauuāxšā "Croîs par ma parole dans toutes tes racines, dans toutes tes tiges, dans toutes tes branches".

Y.71,9 - vīspå uruuarå uruθmīšca paiti varəšajīšca yazamaide "Nous sacrifions à toutes les plantes, branches et racines".

Yt.8,42 - kaδa xå aspō.staoiiehīš ... asō.šoīθråsca gaoiiaoitīšca ātaciṇtīš ā varəšajiš uruuaranąm sūra vaxšiiṇte vaxša "Quand les sources puissantes comme un cheval ... courant vers les cantons et les provinces et les lieux de pâture jusqu'aux racines des plantes, croîtront-elles d'une puissante croissance ?"

A partir d'une signification "qui fait vivre l'arbre", Bartholomae traduit par "la racine" et Bailey (JRAS 1934 507 sq.) par "le tronc"[1]. Quoiqu'elle s'appuie sur des faits moyen-iraniens incontestables, cette dernière hypothèse paraît la moins plausible. Il est difficile de parler de tronc pour le Haoma et pour les plantes (uruuarā-). L'objection peut paraître faible : il suffirait d'y substituer "tige". Il n'en reste pas moins que le Yt.8,42 désigne clairement par varəšajī- ce qui, chez les végétaux, capte l'eau et je ne crois pas qu'on se soit jamais abusé sur la partie qui assumait cette fonction. Il est toujours difficile, peut-être même vain, d'identifier précisément la chose concrète que désigne un mot d'une langue morte. De plus, et c'est pourquoi le témoignage du moyen-iranien est sans effet, il y a souvent, d'une époque à l'autre, un glissement sémantique que, faute de matériel, on ne peut toujours reconstituer : on sait que c'est le latin coxa "la hanche" qui a donné au français le nom de la cuisse.

1. Précédemment, Geldner (KZ 25, 1881, 481) croyait à une désignation de la forêt.

L'étymologie de varəšajī- paraît claire. varəša-, attesté comme nom simple au V.22,29, correspond au véd. vṛkṣá- "l'arbre", et le second terme °jī- ne peut guère correspondre à autre chose qu'au verbe jī "vivre". Il faut cependant tenir compte d'une difficulté très importante : le nom-racine en second terme de composé n'a jamais un sens causatif. On ne trouve rien de tel en indien. Il faut absolument interpréter varəšajī- par un bahuvrihi "qui détient la vie de l'arbre".

L'Acc. pl. en -īš ne se dément jamais. Or, le Y.10,5 montre par le déterminatif vīspāsca que varəšajī- est masculin. Le tout est de savoir si on peut se fier à cet indice : ou il est vraiment significatif, ou vīspāsca a été généralisé au mépris de l'accord syntaxique. Cependant, il paraît probable qu'à l'instar de frauuāxš-, varəšajī- a reçu le genre masculin dans la mesure où il était voué à la désignation d'une chose concrète. Ceci nous livre peut-être la cause de son assimilation aux thèmes en -i- : ceux en -ī- évoquent trop le genre féminin auquel varəšajī- n'appartient pas, auquel il semble appartenir tant par la nature de sa voyelle finale que par son étymologie, et dont il faut par conséquent le tenir éloigné.

Ne peuvent être pris en considération :

1) +rāθma.jī- "qui vit en conformité".

Le Y.8,3 contient un petit groupe de mots - aṣ̌ahe rāθma jīštaiiamnō - mal analysables qui font vraisemblablement allusion à la conformité avec Aṣ̌a :

yō aēšuua mazdaiiasnaēšuua mazdaiiasnō aojanō aṣ̌ahe rāθma jīštaiiamnō yāθβa gaēθå aṣ̌ahe mərəγəṇte auui tū dim disiiata yå apasca uruuaråsca zaoθråsca "Celui qui, parmi ces mazdéens, se disant mazdéen, ..., fait périr par sorcellerie les créatures d'Aṣ̌a, désignez-le, vous, les eaux, les plantes, les libations" (1).

Traduction pehlevie : PWN ZK ZY ʾhlʾdyh bʾhl zywʾt ʾYK bʾhl (W) dʾsl ZY ŠPYLʾnʹ ʿŠTHʹʾt . Apparemment, il s'agit de dénoncer celui qui, se disant mazdéen, vampirise les fidèles et vit en parasite dans leur communauté. Mais que représente zywʾt ? (2).

1. Les variantes sont : jīštaiiamnō J2 K5.4 Mf1.3, jīštiiamnō J3 Mf2, jistamanō L2, jiistiiamanō L13 J6 H1 et zīstiiamanō L3. Cette phrase est répétée au N.71 (Sanjana, Nir 147v, 11 sq.) : aṣ̌ahe rāθma (HJ : rāθβma) jīštaiiamnō (HJ : jīštaiiamanō) PWN ʾhlʾdyh bʾhl zywʾtʹ (HJ : zʾyštʹ) ʾYK bʾhl ŠPYLʾnʹ ʿŠTHʹyt

2. Waag (Nir 82) corrige en +zōšāδ "il détruit". Quoi qu'il en soit, zywʾtʹ paraît bien correspondre à zywstn "vivre".

Tout repose sur l'interprétation de jīštaiiamnō. Geldner (3 Yt 128) y reconnaît une racine jīšt "se moquer de"; Bartholomae lui donne le sens de "qui se présente comme", mais tout cela est arbitraire au point de vue étymologique (1). Enfin, Humbach (KZ 77, 1961, 107 n1) propose de lire aṣ̌ahe +rāθma.jīš +taiiamnō et de comprendre "die Anregungen, die für den Anhänger des Aṣ̌a bestimmt sind, stehlend". C'est une hypothèse évasive, mais qui se heurte à trois obstacles : la correction est arbitraire, l'indo-iranien n'atteste pas de forme verbale qui corresponde à tāiiu-/tāyú- "le voleur", rāθma.jī- enfin aurait été assimilé aux thèmes dérivés en -i-. De plus, la traduction de Humbach ne me paraît pas parfaitement claire : d'où vient "Anregungen" ?

2) dāsmainī- "qui amène la santé"

Ce composé serait attesté au Y.10,18 :

imåsə tē haoma gāθå imå həṇti staomāiiō imå həṇti cīcašānå ime həṇti aršuxδa vācō dāsmainiš vārəθraγniš paiti.bišiš baēšaziia

dāsmainiš est généralement analysé en dāsma-nī- "qui amène la santé", ayant pour second terme le nom-racine de nī "conduire". A cela, deux difficultés : il faut supposer une assimilation aux thèmes en -i- et rapprocher le premier terme de dasuuar- "la santé" dont l'étymologie n'est pas connue. Gert Klingenschmitt (oralement) préfère poser un thème dāsmaini- "qui va avec l'offrande", dérivé secondaire en -i- avec vṛddhi du type vārəθraγni- "victorieux" et māzdaiiasni- "qui appartient au culte mazdéen". das(ə)ma- "l'offrande" est attesté au Y.11,9 et au Y.28,9.

Cette hypothèse trouve peut-être sa confirmation dans le fait que aršuxδa vācō reçoit ainsi des épithètes superbement ordonnées de manière trifonctionnelle : "Voici, ô Haoma, tes hymnes, voici les chants de louange, voici les enseignements, voici les paroles bien dites qui vont avec l'offrande, victorieuses, qui s'opposent à l'hostilité, qui guérissent".

3) +vakąsarī- "qui laisse s'écouler le liquide de rut".

Le F.8 mentionne +vaδairiiaoš (M : vaδairaiioš, K : vaδairaiiōiš) wʾhl "en rut" et vakąuvarōiš NSḤWNT - MYʾ "qui fait suinter l'eau". Ces deux mots rappellent deux épithètes du chameau (Yt.14,11) :

ahmāi tūiriiō ājasat̰ vazəmnō vərəθraγnō ahuraδātō uštrahe kəhrpa vaδairiiaoš dadąsaoš "Vers lui vint une quatrième fois en se mouvant Vərəθraγna créé par Ahura, sous la forme d'un chameau en rut, faisant gicler l'eau".

1. Enfin, quel est le rapport entre jīštaiiamna- et le patronymique jīštaiiana- (Yt.13,113) ?

La traduction pehlevie NSHWNT-MY' fait allusion à l'émission de liquide qui se produit dans le cou du chameau en rut. Bartholomae reconstitue +vakąm.varōiš au F.8 et +vakąm.saoš au Yt.14,11 [1]. Klingenschmitt (FiO § 404) pose dans les deux passages +vakąsarōiš. Au Yt.14,11, la désinence en -aoš est due à l'influence de vaδairiiaoš. Le F.8 laisse entrevoir une forme +vakąuvarōiš qui doit être corrigée en +vakąsarōiš, les signes graphiques ⟫ (uu) et ⟫ (s) se prêtant aisément à la confusion [2]. Il s'agit incontestablement de la meilleure solution philologique. Mais comment analyser vakąsarī- ? [3] Klingenschmitt hasarde l'hypothèse suivante : u̯a "weg" - kąsa " ? " - rī "fliessen lassend". Mais il y a des difficultés à tous les niveaux : *u̯e n'est pas attesté sans initiale vocalique en indo-iranien, -kąsa- n'est pas expliqué, °rī- aurait été décliné comme un thème en -i-. +vakąsarōiš n'est pas utilisable.

4) +starətaēsī- "qui est couché sur une (couche) étendue".

Ce composé a été proposé par Humbach (MSS 6, 1955, 47 n18) pour le V.15,43 :

upāca hē gātūm baraiiən nəmō vaṇtāhuua kąmcit̰ vā starətaēšinąm "Sie mögen sie (die Hundin) auf ein Lager bringen bei den Hausfrauen oder bei sonst jemanden von den auf hingebreitetem (Lager) liegenden".

Selon Humbach, il n'y a pas de composé nəmō.vaṇtā- : vaṇtā- est "l'épouse", nəmō représente *d(ə)mō, G. sg. de dam- "la maison". starətaēšinąm devrait être lu +starətaēsinąm, G. pl. de starətaē-sī- "qui est couché sur une (couche) étendue". On trouve en effet starəta gātuš saiiamanō "couché sur une couche étendue" au V.3,25 et gātu saēte x̌aini.starətəm "il est couché sur une couche bien étendue" au Yt.5,102. Deux difficultés rendent cette hypothèse incertaine : la graphie š pour s est mal explicable, le G. pl. en -inąm suppose une réfection secondaire.

Humbach (II 38) avait reconnu le N. sg. du nom thématique saiia- (J2 Pt4 : saiiascīt̰) ou le G. sg. du nom-racine sī- au 32,16 :

hamēm tat̰ vahištācīt̰ yē ušuruiiē siiascīt̰ dahmahiiā "C'est la même chose avec le meilleur, ô toi qui es d'une façon éclatante le zélateur du docte".

Mais comment expliquer "zélateur" à partir de sī- "qui est couché" ou "le fait d'être couché".

1. La tradition manuscrite est confuse, mais permet incontestablement cette correction : dadąn.sōiš K38 M4 Ml 2 K16 (s.m.), dadąm.sōiš K36, vadąm.šoiš J10, vakąsaoš F1 (p.m.), vakąmsaoš K16 (p.m.) F1 (s.m.) E1 L11, vakąm.saoš Pt1 L18 P13 O3 Jm4 K40.

2. Voir K. Hoffmann (StudPagliaro III 20).

3. Schwyzer (FSPavry 448 sq.) avait proposé un thème +vakąmšu- "Brunstsaft ausströmen lassend" dont le second terme serait un nom-racine de šu "mouvoir". Mais l'absence d'élargissement -t- est prohibitive.

3) THEMES EN -ū- FLECHIS COMME DES THEMES EN -u-.

1.3.2.1. amrū- "qui ne maltraite pas".

Il s'agit du nom propre d'un saint, attesté au Yt.13,109 :

amraoš ašaonō frauuašīm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaši du saint Amrū". Bartholomae ne propose aucune étymologie. On peut à présent y reconnaître la racine mrū "maltraiter" que Humbach (II 37) a découverte dans la forme verbale mraoī du Y.32,14 : gāuš jaidiiāi mraoī "(Quand) la vache est maltraitée à mort". On ne peut en effet supposer qu'il s'agisse de mrū "parler" : au point de vue du sens, ce serait aberrant et, au point de vue grammatical, il serait surprenant qu'un aoriste passif ne soit pas, comme en véd., représenté par vac. Humbach voit un dérivé de mrū dans l'adjectif mrūra- du V.2,22 (mrūrō ziiå "l'hiver brutal"), Klingenschmitt (FiO 491) y rapporte mrūta du F11, glosé mwtk, et nous-même l'avons retrouvé dans mrauuā- "la violence", du Yt.11,15.

Si on tient compte du fait que mraoī définit l'action, condamnable dans le rituel gâthique, du sacrificateur de la vache, que mrūra- est épithète de ziiā- au même titre que gaojan- "qui tue les vaches", il apparaît, pour autant qu'on puisse s'en remettre à un nombre limité d'attestations, que mrū s'applique surtout, voire exclusivement, aux mauvais traitements que l'on fait subir au troupeau. Le saint du Yt.13,14 est défini par son nom comme un agriculteur modèle ou comme un partisan de cette réforme zoroastrienne qui lui interdit le sacrifice sanglant.

Il n'en reste pas moins que, si on doit absolument rattacher amraoš à un thème amrū-, on ne peut accepter d'emblée la désinence génitive. Le problème est toutefois dépourvu de toute gravité réelle. amraoš peut résulter d'une analogie avec les thèmes en -u- qui ont un N. et un Acc. sg. semblables [1]. Ou alors, compte tenu des imperfections qui caractérisent la flexion des noms propres du Yt.13, il s'agit d'une simple erreur orthographique ou grammaticale.

1. Pour l'indien, voir Wackernagel (AiGr III 194).

1.3.5.1.-2. Noms de chiens : aiβi.zū- "qui se presse vers l'avant" et vī-zū- "qui se presse en tout sens".

Ces deux noms de chiens sont attestés ensemble au N. sg. au V.5,32 : āat̰ yezi aŋhat̰ spā aiβizuš (vīzuš) frā zī duuąsaiti spitama zaraθuštra aēša druxš yā nasuš "Si c'est un chien aiβi.zū, Spitama Zaraθuštra, cette druj Nasu se précipite sur lui".

Le V.13,16 atteste le G. sg. de vīzū- :
hāu jažāuš hāu vīzāuš hāu sukurənahe hāu urupiš tiži.dātahe hāu raopiš yaonō.xᵛatahe hāu vīspanąm spəṇtō.mainiiauuanąm spaciθranąm aniia udra upāpa "Voici pour le jažu, le vīzū, le hérisson, la belette aux dents pointues, le raopi yaonō.xᵛata, toutes les créatures de Spəṇta Mainiiu, de la race du chien, sauf les castors qui vivent sous l'eau".

La forme vīzāuš est concurrencée assez normalement par vīzaoš (voir Johanna Narten, KZ 83, 1969, 230 sq.). Régulièrement, il s'agit donc d'un thème en -u-. D'autre part, la comparaison entre les deux mots, aiβizuš et vīzuš, suggère un second terme °zu- précédé des préverbes vī ou aiβi. °zu- n'est pas analysable et ne peut être qu'un nom-racine. On doit alors supposer un thème primitif en -ū-.

Bartholomae élude la difficulté en posant deux thèmes vīzuš et aiβi.zuš-. Le G. sg. vizāuš est analogique des thèmes en -u- à partir du N. sg. comme daēuuatbōiš pour daēuuatbiš- d'après les thèmes en -i- (voir p. 43). Cette hypothèse est peu crédible. Elle s'appuie en effet sur un seul exemple semblable : il appartient aux listes de noms propres du Yašt 13, qui sont un cas particulier. De plus, elle ne débouche sur aucune étymologie qui la justifierait a posteriori.

Duchesne-Guillemin (Comp 71) critique justement Bartholomae et propose une autre explication : "Il est impossible de poser des thèmes en -š- comme Bartholomae pour vī.zuš et aiβi.zuš, noms de races de chiens, vu le G. sg. vizāuš; rien n'empêche d'y voir des noms-racines de zau "appeler", aiβi.zau- "qui aboie contre" et vī-zau- "qui écarte en aboyant"."

Cette étymologie est infirmée par le fait que le véd. hū et l'av. zū "appeler" ont un emploi exclusivement rituel et ne s'appliquent jamais à l'action d'appeler dans son sens banal et quotidien.

Une autre explication est cependant possible : nous avons signalé, pour le Yt.5,7, un nom-racine simple zū- "qui court", représentant un verbe *zū, indien jū "courir, se hâter" (voir p. 104). C'est lui que nous avons ici en second terme, les préverbes caractérisant la course des chiens. Au delà de la déformation secondaire, on peut donc reconstruire deux composés *aiβi.zū- "qui court droit" et *vī.zū- "qui court en tous sens".

Ne peuvent être pris en considération :

1) aidiiū-, aiδiiū- "utile" ou "inoffensif".

Bartholomae explique par la racine u "aider" avec le préverbe aidi/aiδi, l'adj. aidiiū-/aiδiiū- "helfend". Cette traduction correspond à la tradition pehlevie qui rend u par hdyb'lytn et aidiiū- par hdyb'l. Darmesteter (EtIr II 150 sq.) et Geldner (KZ 28, 1887, 401) étaient arrivés à la même conclusion, mais sans proposer d'étymologie [1]. Le mot est attesté au Y.39,1 et au Yt.13,154 où il qualifie certains animaux :

Y.39,2 : daitikanąmcā aidiiūnąm hiiat̰ urunō yazamaidē
Traduction de Johanna Narten (YH) : "Und die Seelen der wilden Tiere, soweit sie nichtschädigende sind, verehren wir nun". Au Y.40,3, aiδiiū- qualifie les hommes :
dāidī.at̰ nərąš mazdā ahurā ašāunō ašacinaŋhō aidiiūš vāstriiāṇg
"Rends, ô Ahura Mazdā, les hommes saints, amoureux de sainteté, inoffensifs, agriculteurs".

Il apparaît clairement qu'aidiiū-/aiδiiū- est toujours décliné comme un thème en -u-. On ne peut donc accepter d'emblée l'hypothèse étymologique de Bartholomae.

Geldner (RVed II 215 n12 b) signale la possibilité d'une équivalence védique au RV VII 34, 12 : vikṣvádyuṃ kr̥ṇota śáṃsaṃ ninitsóḥ. Mais le sens d'ádyu- est difficile à établir. On y a reconnu le plus souvent la racine dyu "briller" : Sāyana glose par ādiptim, Grassmann traduit par "glanzlos", Wackernagel (AiGr II 1 293) par "ohne Helle", Oldenberg (Noten II 35) par "des Himmels entbehrend, von Himmel ausgeschlossen" et Renou (EVP IV 93) par "sans éclat".

Geldner n'écarte pas cette solution, mais fait remarquer qu'ádyu- pourrait être l'équivalent de l'av. aiδiiu- et avoir le sens de "unschädlich, harmlos" [2]. On traduirait alors le RV VII 34, 12 par "Rends non nuisible la formule du détracteur". C'est longtemps plus tard que Kuiper (Lingua 11, 1962, 229 sq.) a tenté de donner à cette hypothèse un fondement étymologique en rattachant ádyu- à dáyate "détruire, anéantir", mais avec cette réserve qu'il faut pour cela qu'ádyu- signifie bien "inoffensif" : il y a méfiance envers les prémisses.

1. Baunack (St 385 sq.) reconnaît dans aidiiu- une racine div et le traduit par "Bündler".
2. Repris par Neisser (I 24).

Voilà bien des incertitudes et on est tenté de se ranger à l'avis de Humbach (II 57), pour lequel aiδiiu- attend encore une explication convaincante.

2) ǝθādū-, āδū° "le zèle".

Ce nom-racine ne peut en aucun cas être retenu. La racine dū "se presser", qui l'aurait fourni, n'existe pas : elle a été écartée par Andreas - Wackernagel (NGG 1931 321) et Humbach (II 27). Johanna Narten (YH) montrera que tat̰ ǝθādū (Y.35,6) est un agglomérat de particules pour *tatā āt̰ ū, tatā représentant le véd. tátaḥ. Il reste à rendre compte d'āδu°, premier terme d'āδu.frāδana- (Y.65,1 = Yt.5,1. Ny.4,2, Yt.13,4) :

yazaēša me hīm spitama zaraθuštra yąm arəduuīm sūrąm anāhitąm pərəθu. frākąm baēšaziiąm vīdaēuuąm ahurō.t̰kaēšąm yesniiąm aŋvhe astuuaite vahmiiąm aŋvhe astuuaite āδu.frāδanąm ašaonīm vaθβō.frāδanąm ašaonīm gaēθō.frāδanąm ašaonīm šaētō.frāδanąm ašaonīm daŋhu.frāδanąm ašaonīm "Sacrifie pour moi, ô Spitama Zaraθuštra, à Arəduuī Sūrā Anāhitā au large front, guérissante, qui se sépare des daēuuas, instruite par Ahura, digne du sacrifice dans le monde osseux, digne de la prière dans le monde osseux, la sainte qui fait croître ..., la sainte qui fait croître les troupeaux, la sainte qui fait croître les biens, la sainte qui fait croître la fortune, la sainte qui fait croître le pays".

Il est évident qu'āδu° désigne une chose concrète et n'exprime pas un concept abstrait. Emmerick (TPS 1966 1 sq.) l'explique par *ēd-u-, dérivé en -u- de *ēd "manger" et lui donne le sens de "grain, céréales, récolte" (1). C'est possible. Si on ne veut pas retenir cette conjecture, il reste à rapprocher āδu- de aδu- "le canal", du nom de montagne aδu.tauuah- "qui détient la puissance sur les canaux" et du v.-p. adukanaiša- "(le mois) où l'on creuse les canaux". āδu.frādana- serait donc "qui fait croître les canaux" comme le traduisait Lommel (Yt 32) et comme le propose aujourd'hui encore K. Hoffmann (StudPagliaro III 23).

3) yu- "haltend, festhaltend".

Y.46,18 - yə̄ maibiiā yaoš ahmāi ascit̰ vahištā
maxiiā ištōiš vohū cōišə̄m manaŋhā

yaoš serait, selon Bartholomae, le N. sg. d'un nom-racine yu- dont

1. Avec deux précisions ultérieures (TPS 1967 204 sq.; TPS 1969 201 sq.). Voir encore Szemerényi (FSPisani II 968 sq.).

l'équivalent serait attesté en véd., au N. sg. yúḥ (RV VIII 18, 13), au G. sg. yóḥ (RV I 74, 7, X 176, 3) et au second terme de śubhamyú- (N. pl. śubhamyávaḥ) "qui se hâte vers l'ornement" (RV X 78, 7), et de svayú- (N. sg. svayúḥ) "établi de soi-même" (RV II 4, 7, III 45,7). La racine verbale serait attestée, en véd., par l'Imp. M. yuvasva, qui apparaît quatre fois dans le RV, avec le sens de "impartis, mets en mouvement" :

VI 6, 7 : rayím ... gṛṇaté yuvasva
VI 39, 1 : íṣo yuvasva gṛṇaté
VII 5, 9 : no ... maghávadbhyah ... rayím ... yuvasva
VII 92, 3 : no rayím ... yuvasva

Le nom-racine, av. ou véd., présente cependant une anomalie grave : ses désinences sont celles d'un thème dérivé en -u-. Aussi lui a-t-on cherché une autre étymologie. Depuis Grassmann, on considère que yu- est le dérivé en -u- de yā "aller" et l'av. yaoš perd toute caution védique.

On souscrira à l'explication de Humbach (MSS 2, 1952, 6 n2; II 73), qui fait de yaoš l'équivalent du véd. yóḥ, de l'expression śáṃ yóḥ.

yaoš (= véd. yóḥ) est attesté en composition dans le verbe yaoždā et ses dérivés nominaux. Ainsi au Y.44,9 :

kaθā mōi yąm yaoš daēnąm yaoždānē yąm hudānaoš "Comment donnerai-je force vitale, salutairement pour moi, à la religion du généreux".

On traduira comme suit le Y.46,18 : "Celui qui, pour moi, est le salut, je lui promets, par Vohu Manah, les choses les meilleures de mon vouloir".

4) ahū- "le maître".

On sait que Bartholomae voit en ahū- "le maître" *ā-hū- "l'incitateur" (1). Schlerath (Prat 142 sq.) a récemment examiné le problème d'une manière approfondie. Il se range avec réserve à l'avis de Duchesne-Guillemin (TPS 1946 81), de Polomé (Lang 28, 1952, 34; KretschmerGS II 89) et de Annelies Kammenhuber (MSS 14, 1958, 80) : ahu- "le maître" (2) représenterait le hit. haššu et le lat. erus. Le problème est très complexe. De toute manière, l'origine de ahu- ne peut être sensible de manière immédiate. Il est inutilisable ici.

1. D'après Geldner (Stud 142 sq.).
2. [2]ahū- "la force de vie", nom abstrait correspondant à [1]ahū-, explique, selon Bartholomae, l'Acc. sg. ahūmca du Y.26,4 (cité p. 33). Mais ahūm-ca est, régulièrement, l'Acc. sg. de aŋhu- "la vie". Rien n'impose un autre mot (Schlerath, loc. cit. 146).

L'existence d'un nom-racine *ahū- était fondée sur deux indices objectifs. L'Acc. pl. aŋhuuas-cā du Y.32,11 ne peut appartenir qu'à un thème radical ahū-, et ahuuā- "la force vitale" ne peut être le dérivé en -ā- d'un thème dérivé ahu-. Ces deux arguments sont aujourd'hui ruinés. Humbach (II 36) a proposé de corriger aŋhuuas-cā en +aŋhauuas-cā, qui ne peut appartenir qu'à un thème dérivé ahu- [1]. L'état de la tradition manuscrite est le suivant :

aŋhuuas-cā J3 Mf1.3 Jpl K4. 37 10 L13. 3 S2

aŋhauuas-cā J2. 6.7 K5.38 Pt4 S1 Mf2 H1 C1 L1.2 Dh 1

Jpl - K4 se prononcent pour aŋhuuas-cā, le Yasna pehlevi indien (K5 J2) pour aŋhauuas-cā. Le Yasna pehlevi iranien (Pt4 Mf2) et le Yasna sanscrit (S1 J3) sont divisés. C'est l'égalité, et on rappellera que ces deux leçons ne sont pas pertinentes sur le plan grammatical : le flottement orthographique entre -auua- et -uua- est habituel. Mais cela suffit à faire douter d'aŋhuuas-cā. On ne peut choisir entre les deux leçons qu'en fonction d'une option grammaticale.

Enfin, Schlerath (loc. cit. 146) analyse ahuuā- en *as-u̯ā-. *-u̯ā- est un suffixe servant à dériver plusieurs termes se rapportant au corps : véd. grīvā́-, véd. jihvā́-/av. hizuuā-, grec (arcadien) δερϝά "le cou".

4) THEMES EN -ā- (*-eə-) FLECHIS COMME DES THEMES EN -ā- (*-ə̯ə-).

4.3.4.3.-5. pəšu.pā- "qui protège le pont", rānapā- "qui protège la jambe, la jambière", šōiθrō.pā- "qui protège la région".

Ces trois composés, tous des hapax, sont attestés séparément. Commençons par citer les passages où ils apparaissent :

V.13,9 - nōiṯ hē aniiō uruua haom uruuānəm paiti irista bązaiti ... naēδa spāna pəšu.pāna paiti irista bązaiti "Aucune autre âme, lors de la mort, n'assiste cette âme ... et les deux chiens qui protègent le pont ne l'assistent pas lors de la mort".

V.14,9 - vīspe zaiia +raθōište nərəbiiō ašauuabiiō ašaiia vaŋhuiia urune ciθīm nisirinuiiāṯ yaēšąm zaiianąm +raθōište ... duuadasō +rānapānō

1. Suivi par Lommel (1971 64) et Insler (op. cit. 11).

"Qu'il offre, en expiation pour son âme, avec une bonne sainteté, toutes les armes du guerrier aux hommes justes, parmi lesquelles armes du guerrier (sont) ... douzièmement les jambières".

Yt.10,75 - buiiama tē šōiθrō.pānō "Puissions-nous être pour toi les protecteurs de la région".

Bartholomae ne reconnaît un nom-racine qu'au V.14,9. Pour les deux autres passages, il pose des thèmes pəšu.pāna- et šōiθrō.pāna-. C'est une hypothèse qu'il faudra discuter. Mais il convient d'abord d'examiner l'attestation de +rānapānō.

On s'est accordé jusqu'ici à préférer la leçon rānapō qui représenterait le N.-Acc. d. de rānapā-. Mais comment expliquer une désinence -ō qui ne peut phonétiquement être issue que de *-ah ? Voilà qui suffirait déjà à rendre la forme rānapō extrêmement suspecte. La leçon rānapō, retenue par Geldner, acceptée par Bartholomae et, à sa suite, par tous les iranistes, n'appartient qu'au Vendidād Pehlevi (L4 - K1). Les deux autres branches de la tradition s'accordent sur rānapānō, qui apparaît ainsi comme la leçon la meilleure. Le nom avestique de la jambière est attesté sous une forme qui contient une nasale dont il faudra décider si elle appartient au thème ou à la désinence. Son cas est celui de pəšu.pāna et de šōiθrō.pānō.

Que représente, par ailleurs, la terminaison -ō de rānapānō ? La jambière étant un objet qui va naturellement par paire, on attend a priori un duel. C'est ce qui pousse Bartholomae à reconnaître un duel dans rānapō et à admettre quelques exemples de duel en -ō. Il s'agit d'un des problèmes les plus discutés des philologues de l'Avesta. En effet, si l'existence d'un N.-Acc. d. en -ō est fondée, il faut admettre que l'av. -ō représente parfois le véd. -au, c'est-à-dire l'indo-iranien *-āu. Je ne discuterai ici que les attestations qui subsistent dans le Wörterbuch [1]. La plupart sont celles de mots désignant des choses allant par paires. Ainsi, au Yt.10,48, gauua-, le nom daevique de la main :

miθrō ... aθra narąm miθrō.drująm apąš gauuō darəzaiieiti "Miθra ... enchaîne alors dans le dos les mains des hommes qui, dans le contrat,

1. Il n'y a, en effet, aucune raison de revenir sur des attestations éliminées par Bartholomae (principalement BB 9, 1885, 299 sq.) après un examen minutieux. Il faut savoir que l'équivalence av. -ō = véd. -au n'est pas seulement fondée sur les duels en -ō, mais encore sur le L. sg. des thèmes en -i et -u - voir p. 342 - et certaines formes de parfait d'ailleurs rejetées depuis Bartholomae (ibid. 301). Voici une bibliographie sommaire : Osthoff (MU II 81), Roth (ZDMG 34, 1880, 719), Geldner (Stud 141; KZ 27, 1885, 258 sq.), Bartholomae (BB 9, 1885, 299 sq.; BB 13, 1888, 83; BB 15, 1889, 17; KZ 29, 1888, 570; ZDMG 46, 1892, 300 et 304 n2; IF 1, 1892, 191 n1; IF 3, 1894, 19; IF 5, 1895, 217 sq.; Grdr 127), Jackson (AvGr 12), Wackernagel (SPAW 1918 409 sq. = KlSchr I 328 sq.) et Sommer (FSStreitberg 262 n1).

commettent une tromperie".

La forme gauuō est la seule de celles que nous allons examiner qui ne paraisse pas un duel à Bartholomae. Il s'agirait d'un Acc. pl. athématique : c'est sur la foi de ce passage que le nom de la main figure dans le Wörterbuch sous la forme athématique gau-. Ceci est clairement démenti par les autres attestations. La forme la plus fréquente, le duel gauua (Yt.11,2, Yt.19,50, F21), est ambiguë, mais le D.-Abl. pl. gauuaēibiia (Y.9,29) ne peut appartenir qu'à un nom thématique. Il faut lui faire confiance, poser un thème gauua- et voir dans gauuō un Acc. pl. thématique, variante de *gauuā d'après l'alternance gâthique ā/ō [1].

narąm miθrō.drująm suggère que le pluriel a été introduit dans cette phrase parce que, les personnes dont on lie les mains étant nombreuses, la vue d'ensemble s'est substituée à l'analyse. Si plausible que paraît cette hypothèse, il semble bien que ce n'est pas le cas. Le pluriel commence déjà, simplement, à supplanter le duel. Au V.5,59, zasta- est employé au pluriel, alors qu'il n'est question que d'un seul homme :

ahmāt̰ yat̰ hąmca zastō frīne nižbarāt̰ "Jusqu'à ce qu'il puisse sortir les mains pour la prière".

Bartholomae se prononce cette fois en faveur d'un duel. Pourtant, il semble bien que nous nous trouvions devant une substitution du pluriel au duel et que zastō représente l'Acc. pl. thématique régulier zastā. zastā est d'ailleurs attesté au Yt.13,157. On ne peut donc nier que zasta- peut être usité au pluriel :

iδa āθrauuanō dax́iiunąm ... uzgəuruuaiieiṇte zastā ahmākəm auuaŋhe "Ici, les prêtres des pays ... nous font tendre les mains pour l'aide".

Plus significatif encore est le Vr.15,1 :

auua paδō auua zastā auua uši dāraiiaθβəm mazdaiiasna "Tenez vos pieds, tenez vos mains, tenez vos oreilles, ô mazdéens".

paδō est analysé comme un duel dans le Wörterbuch. Bartholomae avait cependant fait une analyse irréprochable de cette forme dans les BB 9, 1885, 304 : paδō ne peut représenter pádau puisqu'il n'y a pas de -ā- du radical, l'Acc. pl. zastā justifie la présence d'un Acc. pl. paδō, pad- est aussi employé au pluriel dans le RV.

V.7,70 - yezica hē duua yaska auui acištō ājasāt̰ yasca šudō yasca taršnō xᵛarāt̰ aēša nāirika āpəm "Et si lui viennent les deux maladies si terribles que sont la faim et la soif, cette femme pourra-t-elle prendre de l'eau ?"

1. Voir K. Hoffmann (HenMemVol 197). L'insuffisance de la transmission du Yt.10 explique peut-être que nous ne trouvions pas les traces de la forme originale : *gauuū ou *gāu.

acištō est de toute évidence épithète du N. d. yaska. Mais il n'est pas lui-même un duel. C'est un singulier qui préfigure le singulier, irrégulier lui aussi, du verbe ājasāt̰.

Yt.10,112 - āat̰ huua pasu vīra vasō.xšaθrō fracaraite "Alors leur bétail et leurs hommes circulent, ayant un pouvoir à volonté".

vasō.xšaθrō est épithète de pasu vīra, mais toute l'expression vasō.xšaθrō fracaraite doit être comprise comme un singulier. On expliquera de la même manière le V.19,42 :

nizbaiiemi mərəzu pouruuō.xᵛaδātō yūiδištō mainiuuå dāmąn "J'invoque les deux Mərəzu, premiers, autonomes, les plus combatifs des deux créations spirituelles".

Si mərəzu est effectivement un duel, chacune de ses épithètes, que ce soit pouruuō, xᵛaδātō ou yūiδištō, figure au N. sg..

Une désinence -ō de N.-Acc. d. concurrençant -a ne s'impose dans aucun passage. rānapānō ne peut être qu'un Acc. pl.. Déjà suspecte au point de vue phonétique pour un nom-racine ou un nom thématique, une désinence -ō de duel est absolument injustifiable pour un thème radical en -ā-. C'est une raison de plus pour rejeter le leçon rānapō.

pəšu.pāna est un N. d. se rapportant à spāna. bązaiti figure au singulier parce qu'il y a eu répétition mécanique du bązaiti précédent. Quoique la forme du N.-Acc. d. soit ambiguë et vaille pour un nom thématique comme pour un nom athématique, Bartholomae pose un thème pəšu.pāna- et il a apparemment raison.

Ce sont rānapānō et šōiθrō.pānō qui inspirent quelque doute sur cette analyse. Si la présence d'une nasale dans la dernière syllabe incite à reconnaître des composés rānapāna- et šōiθrō.pāna-, la désinence -ō de N. pl. ne laisse pas de surprendre. Il faut choisir entre la réalité de la nasale et la réalité de la désinence.

On peut admettre, avec Bartholomae, qu'une désinence athématique a été secondairement introduite dans la déclinaison de šōiθrō.pāna-. C'est l'hypothèse la plus simple, mais ce n'est pas la plus sûre. Si la thématisation secondaire est fréquente en av., l'"athématisation" ne l'est pas. Meillet (MSL 11, 1900, 19 sq.) en a relevé les exemples et montré qu'ils s'étaient produits accidentellement, d'après le contexte. On sera d'autant plus sceptique que, une fois +rānapānō restitué, il est pour le moins étrange que les composés à second terme °pāna- détiennent à ce point de vue une sorte d'exclusivité.

Ceci engage à faire confiance à l'explication proposée par Kuiper (Notes 85). Il faudrait poser deux thèmes radicaux pəšu.pā- et šōiθrō.pā- qui auraient subi l'influence des composés de °jan-. L'identité des N. sg., *šōiθrō.på et vərəθrajå, ce dernier étant supposé original,

aurait entraîné le syncrétisme des N. pl. et, éventuellement, des autres cas de la déclinaison.

Cette explication est vraisemblable dans son principe, mais appelle quelques réserves de détail. S'il est probable qu'il y a eu analogie, il n'est pas admissible que ce soit à partir de la déclinaison de °jan. Je crois avoir montré que le N. sg. °jā̊ était une forme dialectale qui, elle-même analogique, ne s'était pas encore imposée dans la langue de l'Avesta (voir p. 158). Le N. sg. °ja reconnu authentique, il n'y a plus de point de rencontre entre la déclinaison de °jan- et de °pā-. Deux objections encore. Il faudrait admettre que °pānō, malgré l'attestation de rānapānō, soit exclusivement une forme de N. pl. : l'Acc. pl. de °jan- est °γnō, qui est encore attesté une fois dans l'Avesta contre plusieurs mentions d'une forme analogique °janō (voir p. 161). De plus, °pānō et °pāna se distinguent du N. pl. °janō par le -ā- de la syllabe radicale. Peut-on concevoir une analogie dans ces conditions ?

Il est préférable de reconnaître dans le N.-Acc. pl. °pāmō, comme dans le N. sg. °jā̊, une influence de la déclinaison des noms-racines de racine seṭ en nasale + laryngale du type han (*sanə). Le N. sg. de ce type de nom-racine n'est pas attesté en av., mais on peut être sûr que ce serait, par exemple, *hā̊ (*sn̥ə-s). Le (N.)-Acc. pl. est solidement attesté pour huit composés au Yt.13,151 : aṣ̌ō.aŋhā- "qui conquiert Aṣ̌a", daŋ́hušā- "qui conquiert le pays", nmānaŋhā- "qui conquiert la maison", maθrō.aŋhā- "qui conquiert la strophe", vaŋhušā- "qui conquiert le bien", vīšā- "qui conquiert le village", uruuō.aŋhā- "qui conquiert l'âme" et zaṇtušā- "qui conquiert la province". C'est, si on fait abstraction du sandhi compositionnel et des interprétations secondaires, °hānō (1).
On peut établir la proportion suivante :

$$\frac{{}^{*\circ}h\mathring{\bar{a}}}{{}^{\circ}h\bar{a}n\bar{o}} = \frac{{}^{*\circ}p\mathring{\bar{a}}}{x}, \quad x = {}^{\circ}p\bar{a}n\bar{o}.$$

Une telle analogie est vraisemblable et permet d'attribuer pəṣ̌u.pāna, +rānapānō et šōiθrō.pānō à des thèmes radicaux pəṣ̌u.pā-, rānapā- et šōiθrō.pā-. Toutefois, +hāδrō.pąm et, dans une certaine mesure, varəsmapahe, témoignent qu'elle n'a pas agi sur l'ensemble de la déclinaison. Il serait très compréhensible que l'analogie n'ait emporté que le N. pl., toujours confondu avec le N. sg., le G. sg. et l'Acc. pl. sous la même forme *pā̊. L'introduction d'une désinence analogique permettait de rétablir certaines distinctions morphologiques. On remarquera aussi qu'aucun autre nom-racine en -ā- (*-eə̯-) connu n'a été atteint par l'analogie.

1. Tous ces problèmes sont discutés p. 106 sq..

Sans doute divers facteurs sont-ils intervenus. Les composés de °dā- et de °stā-, par exemple, sont trop distincts, nombreux, fréquents pour s'être aisément prêtés à une déformation secondaire. D'autre part, en ce qui concerne °pā-, la fréquence d'un dérivé *pāna- (fréquent en véd.) a pu rendre naturelle la présence d'une nasale dans la flexion des mots qui expriment la protection.

APPENDICE II :

NOMS-RACINES DONT LES RAPPORTS AVEC UNE RACINE VERBALE

SONT LOINTAINS OU INCERTAINS.

A. THEMES CONSONANTIQUES SANS ALTERNANCE VOCALIQUE.

1. ast- "l'os".

Le nom de l'os est apparemment fondé, en i.-e., sur un radical *ost- qui se retrouve dans la plupart des langues témoins. L'av. partage avec le lat. (os, ossis) la caractéristique d'avoir conservé le radical nu. Partout ailleurs, *ost- s'est couvert de suffixes ou d'élargissements : à côté de l'av., le véd. ignore le thème radical et atteste un hétéroclitique ásthi-/asthn-́ . Les faits proposés à la comparaison comportent des obscurités embarrassantes. L'initiale vocalique que nous restituons *o- par commodité est mise en question par le hit. haštāi-, qui permettrait peut-être la restitution à l'initiale d'une ancienne laryngale, et par le v.-sl. kostĭ, dont la gutturale initiale résulte vraisemblablement d'une intention d'expressivité.

C'est peut-être l'expressivité encore qui explique l'aspiration de la dentale qui se manifeste en indien. Cette particularité indienne ne peut guère être due à une laryngale disparue dont le grec ὀστέον infirme la réalité. Dès lors, il ne peut s'agir que d'une innovation résultant d'un souci d'expressivité. C'est l'opinion d'Ernout et de Meillet (834), qui font encore remarquer que le groupe consonantique final -st- ne correspond pas parfaitement à la sifflante géminée du lat. qui ne peut résulter de la réduction d'un *-st- indo-européen.

Tels sont, en résumé, les problèmes qui se posent au niveau de la grammaire comparée.

La dérivation hétéroclitique attestée en indien n'a pas dû être absente de l'av.. La forme avec nasale apparaît dans le dérivé astəṇtāt- (*astan-tāt-) "le fait d'avoir un corps" (Y.41,3). Le suffixe d'abstrait -tāt- s'y est adjoint secondairement. On peut en inférer que l'av. a connu la forme en -i- qui alterne régulièrement avec celle-là. Cependant, les formes en -i- alléguées par Bartholomae ne peuvent être prises en considération. Mayrhofer et Schmitt (Orientalia-NS 31, 1962, 316 sq.) ont montré que les quatre noms propres aiiō.asti-, gaiiaδāsti-, vohuuasti- et asti.aojah- ne contiennent pas le nom de l'os, mais asti- "l'hôte", et signifient respectivement "qui a pour hôte le vaillant", "qui a pour hôte le créateur", "qui a pour hôte le bien" et "qui a la puissance de l'hôte".

La flexion de ast- est la suivante :

	sg.	d.	pl.
N.			asti
Acc.	as-ca, astəm	asta-ca	asti-ca, astə̄s-ca, asta-ca
I.			azdəbiš, azdibiš
D.			
Abl.			
G.	astō, astas-ca		astąm, astanąm
L.			
V.			

L'Acc. sg. as-ca, le G. sg. astō, le N.-Acc. pl. asti, l'I. pl. azdəbiš, azdibiš et le G. pl. astąm révèlent incontestablement un nom-racine. Le genre neutre transparaît des formes as-ca et asti. L'importance de celles-ci est donc toute particulière.

as-ca (*ast-ca) est un hapax du V.5,9 :

ātarš handažaiti asca uštānəmca "Le feu consume le corps et l'âme".

L'état de la tradition manuscrite n'est pas clair. Certaines variantes compromettent un peu l'authenticité de la forme :

asta Pt2 Ml3 (2ème main). 4 P2 L2 Dhl
asca Jpl Mf2 Brl Ll B2
asti Bl (2ème main) P10 L4 a

La leçon asca me paraît cependant la meilleure. Elle est incontestablement mieux représentée, s'appuyant sur la conjonction de Jpl et Mf2 avec Brl et Ll. Elle est confirmée encore par le fait que la coordination fréquente de ast- avec uštāna- et baoδah- se fait toujours avec adjonction de -ca à chaque terme. Il est donc peu probable qu'asca soit une faute pour asta.

Cette forme d'Acc. sg. qui, avec le N.-Acc. pl. asti (*ostə) (Yt. 13,11 et V.15, 3 sq.), révèle le nom neutre que la grammaire comparée laisse attendre.

D'autre part, il semble qu'ast- a été interprété, toujours en tant que nom-racine, comme un nom masculin ou féminin. C'est ce qui ressort de l'Acc. sg. astəm (V.5,16, 6,10 et F.3 i).

Les autres formes athématiques attestées ne sont pas significatives. L'I. pl. azdəbiš, azdibiš témoigne bien en faveur d'un nom athématique puisque la sonorisation du groupe consonantique radical exclut qu'on donne au -i- intermédiaire entre le radical et la désinence une valeur autre que celle d'anaptyxe. Le flottement entre -i- et -ə- est permanent dans la tradition manuscrite :

	-ə̆-	-i-
Y.37,3	Pt4 S1 H1 J7 Dh1	J2 Mf2 Jp1 K4 C1
Y.55,1	J2 Pt4 K5-4 L1 J6.7 H1 Jm1 L13.2.3	Mf2 Jp1 K11
V.4,50	Pt2 B1 P2 M13 P10 L2 M2 O2	Jp1 Mf2
V.4,51	id.	id.
V.6,49	L4a Dh1 P12 P10 M14 L1.2 Br1	Jp1 Mf2

Le G. pl. astąm est chaque fois déterminé par le démonstratif aētaŋhąm (V.6,46). Ceci ne signifie pas qu'astąm doit être rangé avec astəm. Le glissement au féminin est caractéristique des noms neutres (voir dāman-).

La déclinaison révèle aussi des formes thématisées. Elles semblent très secondaires, voire dictées par le contexte où elles se trouvent. Parmi elles l'Acc. pl. astə̄sca au Yt.10,72 :

hakaṯ vīspå aipi.kərəṇtaiti yō hakaṯ astə̄sca varəsə̄sca mastarəγnasca vohunišca zəmāδa hąm.raēθβaiieiti miθrō.drująm maṣ̌iiānąm "Il pourfend tout d'une fois lui qui d'une fois mêle à terre les os, les cheveux, la cervelle et le sang des hommes qui commettent une tromperie dans le contrat".

La désinence -ə̄sca, pour -ə̄ devant enclitique, est extrêmement rare. La forme astə̄ qu'elle présuppose peut valoir soit pour astō, astas-ca, soit pour un nom thématique refait *asta-. De toute façon, il semble

bien que l'influence du contexte, tout particulièrement de varəsə̄sca, a été prépondérante et a dicté une forme très secondaire.

Le G. pl. astanąm, au V.15,3, semble dû lui aussi à l'influence de l'épithète ahmarštanąm :

yō sūne pasuš.hauruue vā viš.hauruue vā astanąm ahmarštanąm daδāiti "Celui qui donne au chien qui garde les troupeaux ou qui garde la maison des os non broyés".

Selon Bartholomae, l'Acc. pl. asta est attesté deux fois au V.19,7 et au P.20. Dans la première de ces phrases, il paraît authentique, quoique le manuscrit Br1 donne la forme attendue asti. On ne peut donc exclure une faute :

nōiṯ hē upa.stauuāne vaŋᵛhīm daēnąm māzdaiiasnīm nōiṯ astaca nōiṯ uštānəmca nōiṯ baoδasca vīuruuīsiiāṯ "Je ne maudirai pas la bonne religion mazdéenne (grâce à qui) les os, la vie et les sens ne se séparent pas".

Le cas du P.20 est un peu différent :

yezi mā hāu nā auua snaiθiša aoi auua ašnauuāṯ vī mąm uruuaēsaiiāṯ astaca uštānaca "Si cet homme m'atteignait de cette arme, il ferait se séparer mon corps et ma vie".

L'erreur de Bartholomae consiste peut-être à donner à uruuaēsaiiāṯ, qui est causatif, le même sens qu'à uruuīsiiāṯ. astaca uštānaca n'est pas nécessairement un Acc. pl. : il peut s'agir d'un dvandva duel. asta-ca est la forme régulière pour un nom-racine masculin ou féminin[1].

2. åŋh- "la bouche".

Le nom de la bouche, åŋh-, correspondant au véd. ā́s-, au lat. os et au hit. aiš, iššas, est attesté à trois reprises comme nom simple dans l'Avesta. Les deux attestations gâthiques sont contenues dans un contexte particulièrement obscur, qui rend vaine la citation complète, mais qui ne nuit pas à l'élucidation de la forme qui nous concerne. Le Y.28,1 donne la forme d'I. sg. əəåŋhā qui correspond au véd. āsā́. La graphie initiale əəā- pour ā- est caractéristique du gâthique et demeure inexpliquée. On la retrouve dans əəānū (Y.32,16 et 47,2) et əəāuuā (Y.29,7). L'I. sg. apparaît, sous la graphie d'avestique récent åŋha, au F.3d. Enfin, le Y.31,3 donne le G. sg. åŋhō (véd. āsás).

1. Sinon, il serait encore possible de faire de asta-ca, uštāna-ca des instrumentaux. Sur l'I. de séparation, voir Reichelt (ElB 238). JamaspAsa et Humbach (Purs 34) corrigent en +uštānəmca. Ce n'est sans doute pas nécessaire.

a, b. ākā̊ŋh- "qui est en présence de" et
anākā̊ŋh- "qui n'est pas en présence de".

Ces deux termes, dont le second n'est attesté qu'en coordination avec le premier dans deux passages du Nirangistān, apparaissent toujours sous les formes ākā̊ et anākā̊. On trouve une forme de sandhi ākās et anākāsə devant la dentale sourde.

Y.48,8 - kā tōi vaŋhə̄uš mazdā xšaθrahiiā īštiš
kā tōi aṣ̌ōiš θβahiiā maibiiō ahurā
kā θβōi aṣ̌ā ākā̊ arədrə̄ṇg išiiā

"De quelle sorte est le zèle de ton bon pouvoir, ô Mazdā, de quelle sorte celui de la part pour moi, de quelle sorte celui de la tienne selon Aṣ̌a, ô salutaire, en présence des invigoreurs ?"

Bartholomae voit en ākā̊ le N. sg. d'un nom abstrait ākā- "manifestatio, dilucidatio". Il est difficile de comprend à quoi il se rapporte, mais il semble qu'il faut en faire dépendre arədrə̄ṇg.

Y.50,2 - kaθā mazdā rāniiō.skərəitīm gąm išasōit̰
yə̄ hīm ahmāi vāstrauuaitīm stōi usiiāt̰
ərəžəjīš aṣ̌ā pourušū huuarə̄ pišiiasū
ākāstə̄ṇg mā nišąsiiā dāθə̄m dāhuuā

Bartholomae analyse ākā-stā- "in, vor der Offenlegung stehend". Mais on ne peut que se ranger à l'avis de Humbach (II 84) qui lit +ākās tə̄ṇg, tə̄ṇg étant l'Acc. pl. m. du démonstratif et dépendant de ākās°. Par contre, on ne peut offrir aucune traduction satisfaisante de l'ensemble tant qu'il n'existe pas une analyse linguistique convaincante de pišiiasū et de nišąsiiā, qu'on n'a pas établi le sens de l'expression pourušū huuarə̄ pišiiasū et que le statut syntaxique de dāθə̄m dāhuuā demeure obscur.

Y.50,4 - ākā̊ arədrə̄ṇg dəmānə̄ garō sərāoṣ̌ānē "En présence des invigoreurs, je veux être accueilli dans la demeure de bienvenue".

Selon Bartholomae, c'est le N. pl. du nom d'agent ākā- "manifestus, der sehen lässt, was er tut". S'il fallait à tout prix y voir le nom d'agent, ce serait plutôt un N. sg. commandé par sərāoṣ̌ānē (1ère sg. prés. Subj. M. de sru-š-).

Y.51,13 - drəguuatō ... yehiiā uruuā xraodaitī cinuuatō pərətā̊ ākā̊
"Le trompeur ... dont l'âme se plaint en présence du pont du payeur".

Pour Bartholomae, on a affaire à l'Abl. sg. du nom abstrait ("... des Seele bangen wird vor der Offenlegung an der Brücke des Scheiders").

Mais n'est-il pas préférable, dans le cadre même de la répartition qu'il propose, d'y reconnaître le N. sg. du nom d'agent, épithète de uruuā ?

Y.60,11 - yaθa nō ā̊ŋhąm šātō manā̊ vaštō uruuąnō xᵛāθrauuaitīš tanuuō həṇtō vahištō aŋhuš ākā̊scōit̰ āhūire mazda jasəṇtąm (1)

Citons d'abord, de cette phrase difficile, la traduction de Bartholomae (ap. Wolff, Av 84) : "Auf dass unsere Gedanken froh seien, (unsere) Seelen (sich) nach Wunsch (befinden), (unsere) Leiber selig seien, (soll uns) das Paradies (zuteil werden, indem) wir von der Offenlegung weg zu den ahurischen Räumen gelangen, o Mazdāh".

Sans évoquer encore le dernier membre de phrase, qui commence avec vahištō et inclut ākā̊s°, les problèmes d'interprétation foisonnent. Bartholomae ordonne la phrase autour de deux formes qu'il croit verbales : ā̊ŋhąm et həṇtō qui seraient respectivement 3ème pl. du parf. Subj. A. et 3ème pl. prés. Imp. A. de ah "être". S'il en est ainsi, elles sont toutes deux irrégulières. A leur place, on voudrait *ā̊ŋhən, qui n'est pas attesté, et həṇtu, qui l'est parfois. Il est cependant tentant d'approuver Bartholomae en ce qui concerne ā̊ŋhąm : c'est la seule forme qui puisse fournir un verbe à la phrase et, s'il fallait lui donner une autre interprétation, on ne pourrait en faire que le G. pl. féminin du pronom, ce qui n'aurait pas de sens ici.

Et həṇtō ? Il est à peu près impossible d'y reconnaître həṇtu. Un autre indice incite à ne pas y voir une forme verbale. Ce début de phrase semble unir systématiquement le nom d'une part de l'homme à une forme en -tō. A manā̊ répond šātō, à uruuąnō vaštō, à xᵛāθrauuaitīš tanuuō sans doute aussi həṇtō. Mais que représentent alors, linguistiquement, ces

1. Les corrections de Bartholomae sont évidemment justifiées. vahištō, en face de vaštō, et həṇti, en face de həṇtō, sont les leçons les plus faibles et représentent la lectio facilior :

a) J2.7 K5.4 Jpl H1 F1 Pt1 J9b Jm4b
va štō Mf1
vaštō Pt4

Y.71,29 - vahištō J2 K5 Pt4
va...štō Mf1

Il faut ajouter le témoignage de la traduction pehlevie : +vaštō uruuąnō est rendu par k'mk ZY lwbʾn'.

b) həṇti Jpl K4.8
həṇtō J2.7 K5.11 Pt4.1 Mf1 P6 Dh1 B2 O2 F1 Jm4b

Y.71,29 - həṇti J2
həṇtō K5 Pt4 Mf1 .

étranges finales en -tō ? Bartholomae fait de šātō et de vaštō des infinitifs locatifs de noms d'action en -ti-. Il est visible d'emblée que cette désinence de L. n'est pas régulière. Le L. en -ō des noms en -i- a été invoqué par Osthoff (MU II 81) pour établir la réalité d'une équivalence occasionnelle entre le véd. -au et l'av. -ō. Ses relevés ont subi des distillations successives et sont réduits à peu de choses. Tout particulièrement par Geldner (Stud 140 sq.; KZ 27, 1885, 258) et Bartholomae (BB 9, 1885, 299 sq.) : voir p. 331 sq. [1].

On peut retenir deux L. en -tō de noms en -ti-, mais isolés et appartenant à des hapax : aiβigatō (V.8,4) et fraγrātō (V.18,16). Le L. sg. des noms en -tu- est régulièrement °tuuō, °tauua. Il reste du matériel d'Osthoff pərətō (Y.51,12), varətafšō (V.8,4), vīdātō (V.13,49) et haētō (V.19,30). pərətō, surtout, de pərətu- "le pont", est d'un grand prix, puisqu'il est attesté dans les Gâthâs et qu'il s'agit d'un mot bien connu et aisément identifiable.

Il en résulte qu'un L. en -tō des noms abstraits en -tu-, sans doute d'origine dialectale, paraît bien attesté dans l'Avesta. De toute évidence cependant, ces deux catégories de mots sont liées et un type de désinence a pu passer de l'une à l'autre, comme la désinence locative °au de l'indien est partagée par les noms en -i- et ceux en -u-. On consultera à ce sujet Wackernagel (AiGr III 156).

Il n'est donc pas impossible que šātō et vaštō soient le L. sg. de šāti- ou de šātu- et de vašti- ou de vaštu-. Quant à həṇtō, il s'agirait aussi d'un thème həṇti- ou həṇtu-. Je tiens oralement de Karl Hoffmann qu'il s'agit de l'équivalent du véd. sániti- "le gain, la prospérité" du RV I 8,6 (ou de *sánitu-) [2]. yaθa ... xᵛāθrauuaitīš tanuuō +həṇtō signifie "afin que ... nos corps pourvus de bien-être (soient) dans la prospérité".

Le reste de la phrase contient bien des ambiguïtés. Il faut d'abord y sous-entendre un verbe; ce qui revient à supposer qu'ą̊ŋhąm, avec valeur de singulier, vaut dans ce membre de phrase, avec, pour sujet, vahištō aŋhuš.

Pour le reste, Bartholomae se voit obligé de donner à deux mots une valeur différente que celle qu'ils ont habituellement. ced exprime en indien la conjonction "si" et son équivalent av. cōiṯ n'est attesté que

1. Deux tentatives d'interprétation, celle de Meringer (BB 16, 1890, 224 sq.) et celle de Jacobsohn (KZ 43, 1910, 53), sont rejetées par Reichelt (Iran 69).
2. Seul l'indien sánitoḥ tokásya donne quelque argument à ceux qui voudraient reconnaître un pronom féminin dans ą̊ŋhąm. La phrase concernerait ainsi exclusivement les femmes qui demanderaient, entre autres, "que leurs corps pourvus de bien-être (soient) dans le gain (d'une descendance)".

deux fois, ici et au Y.12,5, où il fait partie d'une expression corrélative de comparaison (aθā aθā cōiṯ ... aθā aθā cōiṯ) :

aθā aθā cōiṯ ahurō mazdå̄ zaraθuštrəm aδaxšaiiaētā ... aθā aθā cōiṯ zaraθuštrō daēuuāiš sarəm viiāmruuītā "Ainsi précisément Ahura Mazdā l'a enseigné à Zaraθuštra ... ainsi précisément Zaraθuštra a abjuré l'union avec les daēuuas".

Deux solutions nous sont laissées : ou bien cōiṯ est ici aussi la conjonction "si" ou c'est une particule déterminative de akå̄s°, "précisément, directement".

āhūire est lui aussi susceptible de deux analyses vraisemblables. Bartholomae y voit l'Acc. pl. nt. de āhūiriia- "ahurique", dans le sens d'"espaces ahuriques". Cette signification serait certes l'apanage exclusif du Y.60,11, mais elle peut s'appuyer sur le parallèle indien āsuryāṇi "espaces asuriques" fourni par Geldner (KZ 27, 1885, 581) [1] et sur le fait qu'on pourrait reconnaître ici la construction ākå̄s° + Acc. qu'attestent les autres exemples. L'autre solution consiste à faire d'āhūire le V. d'āhūri- "ahurique". L'expression mazdā- āhūri- "Mazdā l'ahurique" serait ainsi à comparer au gâthique mazdå̄sca ahurå̄ŋhō "Mazdā et les ahuras". (Y.30,9 et 31,4). Mazdā apparaîtrait ici encore comme un des ahuras, l'ahura finalement privilégié parmi les autres. On a donc le choix :

1) "Afin que nos esprits soient dans la quiétude, nos âmes dans leur bon vouloir, nos corps pourvus de bien-être dans la prospérité, que la vie la meilleure soit pour nous, si on vient en votre présence, ô Mazdā l'ahurique".

2) "... soit pour nous si on vient en présence des espaces ahuriques, ô Mazdā".

3) "... soit pour nous qui venons directement en votre présence, ô Mazdā l'ahurique".

4) "... soit pour nous qui venons directement en présence des espaces ahuriques, ô Mazdā".

N.6 et 63 - ākå̄ +hazaŋha +anākå̄sə tāiiuš "le brigand en présence, le voleur non en présence".

1. Geldner donne la traduction suivant : "Fröhlich sind (oder sollen sein) gemüt und seele, behaglich die leiber und selig das leben, so wie derer, welche aus dem gericht in die ahurischen mazdischen (räume) eingehen".
Geldner part de la fausse leçon həṇti; une restitution métrique lui fait supprimer yaθa nō ą̊ŋhąm et vahištō. Pour le reste, il fait de manå̄ uruuąnō un dvandva duel, de cōiṯ une particule comparative et de mazdā un adj. pl. nt. comme āhūire.

Rappelons l'analyse que Benveniste (Hitt 114 sq.) a faite de tāiiu- et de hazaŋha : le tāiiu- agit à la dérobade, le hazaŋha- avec violence.

Humbach (IF 63, 1957-58, 46; II 78), sans proposer d'étymologie, a tiré de ces passages les conclusions qui s'imposaient. L'attestation d'une forme unique est caractéristique d'un emploi figé. Si le Y.50,4, le Y.51,13 et le N.6 et 63 peuvent admettre une épithète au N. sg. m., il ne peut pas en être ainsi pour les autres passages. Il semble ainsi que ākā̊ soit à la fois un adverbe et une préposition exerçant une rection accusative (Y.48,8, Y.50,2, Y.50,4, Y.60,11) ou locative (Y.51,13).

Darmesteter (EtIr II 112), après avoir établi le sens de ākā̊ en se référant à la tradition pehlevie ʾšk ʾlk "visible, manifeste", pose un thème āka-, construction en -ka- sur le préverbe ā et signifiant "de près". Cette étymologie ne peut bien sûr être prise au pied de la lettre dans la mesure où le thème est posé de manière évidemment erronée.

Geldner (KZ 27, 1885, 277 sq.) établit qu'il s'agit d'un substantif abstrait ākā-, d'une racine *kā. Celle-ci peut être retrouvée dans le véd. ṛnákāti- "qui enquête sur la faute". ākā- signifierait ainsi "l'enquête, le jugement". Cette hypothèse achoppe évidemment sur la restitution d'une racine *kā dont aucun indice sûr ne laisse deviner l'existence.

Aucune autre tentative étymologique n'a, à ma connaissance, été tentée [1]. Les enseignements fournis par Bartholomae manquent pour le moins de clarté. Alors que le Wörterbuch fait silence, ākā̊ figure dans le Grundriss aussi bien pour illustrer la déclinaison des thèmes en -m- (Grdr 224) que celle des thèmes radicaux en -ā- (Grdr 235). Sans même relever la contradiction, on peut se demander ce que représenteraient les thèmes ākam- et ākā-.

En définitive, il me paraît qu'il faut accepter d'une part les conclusions de Humbach sur la fonction et la valeur syntaxique du mot. D'autre part, la meilleure solution étymologique m'a été proposée par Karl Hoffmann, qui analyse ākā̊ en āka-ā̊ŋh-. āka° est l'adj. précédemment reconnu par Darmesteter et °ā̊ŋh- le nom de la bouche, ou du visage. Le L. sg. du véd. ākā́-, ākḗ, signifie d'ailleurs "de près" :

RV II 1,10 - tvám agna ṛbhúr āké namasyàs tvám vā́jasya kṣumáto rāyá īśiṣe "Toi, ô Agni, (tu es) Ṛbhu, (ce dieu) digne qu'on lui rende hommage de près; toi, tu disposes du prix-de-victoire, de la richesse consistant en bétail". (Renou, EVP XII 41).

1. Insler (op. cit. 199) : "ākā̊ appears to me consistently to be an adverb "certainly, surely"." Mais cette opinion n'est assortie d'aucune justification.

ākā̌ŋh- serait un adjectif signifiant, en somme, "dont le visage est proche, qui se trouve en présence de". [1]

c, d. pasnuuā̊ŋh- "qui a de la poussière en bouche" et
kikuuā̊ŋh- "qui a la bouche sèche".

Ces deux composés ont été retrouvés par K. Hoffmann (GJVol 32 sq.) au V.3,11 :

dātarə gaēθanąm astuuaitinąm aṣ̌āum kuua puxδəm aŋhā̊ zəmō aṣ̌āištəm āat̰ mraot̰ ahurō mazdā̊ yat̰ bā paiti narš aṣ̌aonō spitama zaraθuštra nāirikaca apərənāiiūkasca varaiθīm pantąm azōiθe pąsnuuā̊ŋhəm hikuuā̊ŋhəm jarəzīm baraiti vācim "Créateur des mondes osseux, saint, quel est en cinquième lieu l'endroit le plus malheureux de cette terre ? Alors Ahura Mazdā dit : "C'est celui où, ô Spitama Zaraθuštra, la femme et l'enfant de l'homme juste sont emmenés en captivité, (où) il élève la voix lamentable de sa bouche pleine de poussière, de sa bouche sèche"."

Bartholomae (ap. Wolff, Av 327) traduisait les paroles d'Ahura Mazdā : "Wahrlich, wo des aṣ̌agläubigen Mannes Weib und Kind, ô Spitama Zaraθuštra, den staubigen trocknen Weg der Gefangenschaft entlang zieht (und) die klagende Stimme erhebt".

Il est clair, depuis l'étude de Wackernagel (KZ 43, 1910, 277 sq. = KlSchr I 262 sq.) et celle de Bender (mant 7 sq.), qu'on ne peut accepter un dérivé comme pąsnuuaṇt- "poussiéreux" : dans ce cas, après -u-, on attendrait un suffixe -maṇt- et non -uaṇt-. De plus, la forme pąsnuuā̊ŋhəm ne peut être attribuée à un tel dérivé que si on y voit une réfection analogique, depuis le N. sg. -uuā̊, d'après les part. parf. A. [2]. De même, hikuuā̊ŋhəm ne peut être rattaché à hiku- "sec" que si on établit un rapport, à vrai dire fort improbable, entre vīduš-, °viδuuā̊ŋhəm et hikuš-, *hikuuā̊ŋhəm.

Or, il est visible qu'une analyse pąsnu-ā̊ŋh-, "qui a de la poussière en bouche", et hiku-ā̊ŋh-, "qui a la bouche sèche", de ces deux termes

1. Il est permis d'évoquer fugitivement deux solutions fort improbables. Phonétiquement et sémantiquement, on pourrait poser un nom-racine ākas-, de kas "regarder", véd. kāś. Ce verbe est attesté clairement au V.2,22 avec justement le préverbe ā : āat̰ mąm mairiiō ākasat̰ "Alors le vaurien m'a regardé". On peut songer encore au verbe khotanais *khah "apparaître" restitué par Emmerick (Saka 26) d'après la 3ème sg. prés. Ind. A. khaittä (Bailey, KhotT II 126).

2. Sans se soucier de hikuuā̊ŋhəm, Wackernagel considère pąsnuuā̊ŋhəm comme une corruption de +pąsnurəm = véd. pāṃsurá- "poussiéreux".

permet une compréhension immédiate des formes attestées et offre une signification pleinement satisfaisante.

Il faut cependant, à partir de là, revoir toute la syntaxe de la phrase : pasnuuą̊ŋhəm et hikuuą̊ŋhəm ne peuvent plus être épithètes de pantąm. On voit immédiatement qu'il faut les rattacher à vācim. Une proposition s'achève avec azōit̰, qu'il faut corriger +azōiθe, puisqu'il y a deux sujets; l'autre avec baraiti, dont le sujet doit être cet "homme juste" que désigne plus haut narš ašaonō.

3. °kərət- : hakərət̰ "une fois".

Wackernagel (AiGr III 423 sq.) a analysé ce terme d'une manière très complète, pour la forme comme pour le sens. On ne peut mieux faire que le citer : "sa- beruht auf dem ig. Zahlwort sem- "1" (§ 174 d), mit dem auch die griechischen und lateinischen Ausdrücke für "einmal" (ἅπαξ ἁμάτις bzw. semel) gebildet sind. Das Hinterglied -kŕ̥̥t gehört mit kŕ̥̥tvaḥ in den ai. Zahlverbien von 5 an, und mit lit. kar̃tas abg. kratŭ zusammen (Bopp 2, 466), die ebenfalls zur Bildung iterativer Zahlausdrücke dienen z. B. lit. víens kar̃tas "einmal". Es beruht wohl auf kr̥̥t- "schneiden" (Ebel Neue Jahrbb. f. Philol. 83 (1861), 6 A.) ... sakŕ̥̥t wird nicht bloss als Ausdruck der Einmaligkeit schlechtweg gebraucht, sondern auch zum Ausschluss der Wiederholung. So kann es etwa bedeuten "auf ein Mal, für ein Mal, mit einem Male" ... "ein für alle Mal", "für immer" ... "irgend einmal", "einstmals"."

Cette analyse a rencontré l'agrément de Meillet-Benveniste (Vieux-perse 169 et 184) et de Brandenstein-Mayrhofer (Hb 123). Mayrhofer (EW I 259) va même, en fonction de l'étymologie par kərət "couper", jusqu'à rejeter toute parenté avec l'osque (petiro) pert "quatre fois", qui suppose une labio-vélaire initiale (*kʷert) peut-être contradictoire avec la racine kərət "couper".

En fait, entre kərət "couper" et °kərət̰ "une fois", la divergence sémantique est suffisante pour nous contraindre à la prudence. Il n'est certes pas question de réhabiliter l'étymologie par kar "faire"(1), encore qu'elle ne semble pas plus vulnérable que l'autre et qu'elle représente aussi une bonne possibilité. Mais il faut au moins signaler que la divergence sémantique avec toute racine connue, d'une part, que le témoignage de l'osque, d'autre part, soulève un certain scepticisme quant aux relations entre °kərət̰ et une racine verbale. Eussent-elles même existé,

1. Proposée par Bopp (II 66), Goldstücker (TPS 1854 167) et Darmesteter (MSL 3, 1878, 312 sq.).

elles sont devenues lointaines et insensibles.

Quoiqu'il en soit, le nom-racine est indubitable. C'est un nom sans désinence employé en fonction adverbiale et il figure au premier terme du composé hakərət̰.jan- (voir p. 155).

4. kəhrp- "la forme, le corps".

Il faut soustraire, à la liste établie par Bartholomae dans le Wörterbuch, la forme kərəfəm (klp BSLY? "la viande") du F.3 h, qui ne peut être attribuée à kəhrp-, les conditions pour une spirantisation de la consonne finale du thème n'étant pas remplies. On remarquera encore que la traduction pehlevie lui accorde une signification sensiblement différente de celle des autres attestations, traduites simplement par klp. kərəfəm doit être une faute pour +kərəpim, de *kr̥p-iia- "la viande". La confusion graphique entre p (ʋ) et f (ɵ) est aisée.

Par contre, on ajoutera, comme le propose Duchesne-Guillemin (Comp. 141), un I. sg. kəhrpa au lieu du composé sraēštō.kəhrpa du Yt.15,40(1):

āat̰ dīm jaiδiiən auuat̰ āiiaptəm dazdi nō yat̰ nmānō.paitīm vindāma yuuānō +sraēštō kəhrpa yō nō hubərətąm barāt̰

Bartholomae donne au composé sraēštō.kəhrpa une valeur nominale et fait de yuuānō un G. sg.. Cette dernière hypothèse est inadmissible, le G. sg. de yuuan- ne pouvant reposer sur le degré long du suffixe. On y verra un N. sg. thématisé secondairement à partir de l'Acc. sg. yuuānəm (Vr.3,3)(2) et dont dépend le N. sg. sraēštō. Pour expliquer alors le rapport avec l'Acc. sg. nmānō.paitīm, il reste à suppléer yō, ce qui revient à restituer : yat̰ nmānō.paitīm vindāma +(yō) yuuānō +sraēštō +kəhrpa yō nō +hubərətą̊ barāt̰(3) "Afin que nous obtenions un maître de maison qui est un jeune homme beau par le corps, qui nous traitera bien".

Ce n'est pas la seule hypothèse plausible. yuuānō peut être une haplographie pour +yuuānəm nō. Le N. sg. yuuānō ou +yuuā peut aussi constituer une anticipation par rapport au relatif yō suivant.

kəhrp- est théoriquement féminin. Bartholomae indique cependant quatre emplois au neutre : au N.106, au Y.71,4, au V.3,20 et au V.5,13 ff. Sa note, trop laconique, manque cependant de précision. L'attestation

1. Avec l'édition de Geldner, déjà défendue à cet égard par Altheim (ZII 3, 1925, 34).

2. A moins que yuuānō ne représente +yuuā nō : " ... un jeune homme pour nous, beau de corps ... ".

3. Sur la correction hubərətą̊ barāt̰, voir Tedesco (ZII 2, 1923, 45) et Altheim (ZII 3, 1924, 34 sq.).

du N.106 n'est pas du tout significative : yaθa varəšnahe kəhrpahe dāuš "Comme l'avant-bras du corps d'un homme". Rien n'indique à coup sûr un changement de genre : la thématisation secondaire peut se produire, dans la langue tardive, d'une manière purement mécanique, sans égard pour le genre original du mot.

Au V.3,20, l'emploi de kərəfš en fonction accusative, phénomène en principe significatif d'une assimilation au genre neutre, paraît surtout une analogie graphique due à la présence de kərəfš dans le composé qui précède (kərəfš.x^{v}ar-).

Cette explication ne vaut pas pour le Y.71,4, où l'emploi de kərəfš en fonction accusative est effectif :

vīspəm kərəfš ahurahe mazdå yazamaide "Nous sacrifions à toute forme d'Ahura Mazdā".

Au V.5,13, on ne peut parler de neutre, mais de masculin, d'après le déterminatif aētəm :

mazdaiiasna aētəm kəhrpəm huuarə.darəsīm kərənaot̰ "Les mazdéens exposeront ce corps au soleil".

Les seuls changements de genre inexplicables par l'influence du contexte sont donc rares et incohérents : un emploi au masculin au V.5,13 sq., un autre au neutre au Y.71,4. Tout cela suggère des erreurs grammaticales isolées plutôt qu'un phénomène linguistique sérieux affectant le genre de kəhrp-.

La déclinaison de kəhrp- ne pose aucun problème particulier. Il faut toutefois remarquer que le G. pl. kəhrpə̄m posé par Bartholomae au Y.30,7 n'a pas d'existence. Il s'agit en fait d'un Acc. sg. (voir Humbach, MSS 10, 1957, 38; II 22). Humbach (I 31) a en effet restreint à un petit nombre de cas particuliers typiques la possibilité d'une graphie °ə̄m pour °ąm, et le Y.36,6, en opposant l'Acc. sg. kəhrpə̄m au G. pl. kəhrpąm, interdit toute interprétation qui supposerait une confusion des deux formes :

at̰ kəhrpə̄m utaiiūtiš dadāt̰ ārmaitiš ąnmā "La force juvénile a conféré la forme, Ārmaiti l'esprit".

Cette difficulté écartée, la déclinaison de kəhrp- s'établit comme suit :

	sg.	pl.
N.	kərəfš	kəhrpas-ca
Acc.	kəhrpəm, (kərəfš)	
I.	kəhrpa	
D.	-	
Abl.	-	
G.	kəhrpō (kəhrpahe)	kəhrpąm
L.	kəhrpiia	
V.	-	

La thématisation (kəhrpahe) du G. sg. n'est attestée qu'une seule fois (N.106) et semble due à l'influence du mot précédent, varəšnahe (voir ci-dessus).

Bartholomae note la parenté avec le véd. kŕ̥p- "la forme, la beauté". Ce dernier n'est attesté qu'à l'I. sg. kr̥pā́, cas qui est le plus souvent aussi celui de kəhrp- (kəhrpa). Il faut tenir compte, ailleurs dans le domaine indo-européen, du lat. corpus et du vieil-anglais hrif "le corps". Cette étymologie ne paraît pas discutable (Mayrhofer, EW I 260) [1].

Aucune langue indo-européenne n'atteste une racine verbale qui correspondrait à kəhrp-, kŕ̥p-. Néanmoins, le lat. corpus appartient à un type de dérivés issus le plus souvent d'une racine verbale. Si aucune trace n'en demeure à date historique, on ne peut non plus nier sûrement son existence indo-européenne.

kəhrp- est premier terme de composé dans kərəfš.x^{v}ar-, "qui mange les corps", que nous avons analysé p. 89 . Il est second terme dans hukəhrp- "qui a un beau corps", épithète du Haoma au Y.9,16 et cité au F.3a (vaŋhuš haomō ... kukərəfš "Le Haoma est bon ... il a une belle forme") [2].

---

1. Comme celui-ci le remarque très bien, on ne peut accepter une interprétation par kl̥p, kálpate "mettre en ordre". Cette racine n'est finalement pas attestée en iranien. Le verbal hu-kərəpta-, du Yt.5,127, est un dénominatif purement av. formé sur kəhrp-. Le rapprochement entre karapan- et kálpa- "le rite" (Bartholomae) a été mis en doute par Friš (ArchO 22, 1954, 58) et est effectivement incertain.

2. Trois composés à qui Bartholomae donne un second terme radical °kəhrp- doivent être revus. tanu.kəhrp- du Vyt.1 et 3 (puθra us.zaiiąnte tanu.kəhrpa) paraît malaisé à comprendre. Duchesne-Guillemin (Comp 132) traduit "qui a la même taille que lui", Gershevitch (Mi 181) "whose bodies are (like your) shape" d'après la glose kəhrpa x^{v}ə̄uš (Pehl. klp xwybš). De deux choses l'une, ou il s'agit d'un bahuvrihi dérivé en -a- - le N. pl. m. est significatif (Duchesne-Guillemin, Comp 34) - ou il s'agit d'une faute pour +tanu.kərəta- (Az.1 : puθra us zaiiąnte tanu.kərəta) qui équivaut à l'indien tanū́kr̥t- (voir déjà Bartholomae).

On se rangera à l'avis de Duchesne-Guillemin (ibid.) pour poser deux composés +aspō.kəhrpa- et +maxši.kəhrpa-. Les choses sont claires pour le premier : vairīm ... aspō.kəhrpąm (Yt.8,8 et 46), āpəm aspō.kəhrpąm (Yt.2,12) et apąm aspō.kəhrpąm (N.47). Contrairement à l'avis de Bartholomae, c'est ce G. pl. athématique qui est secondaire. L'analogie s'explique très bien ici, alors qu'on ne voit guère son origine au Yt.2,12 et au Yt.8,8 et 46.

maxši.kəhrpa- est attesté au V.7,2 : aēša druxš yā nasuš upa.duuąsaiti maxši.kəhrpa "La druj nasu se précipite, ayant la forme d'une mouche". Il ne s'agit pas d'un composé déterminatif, mais d'un bahuvrihi : c'est

5. xšap- "la nuit".

L'av. xšap- "la nuit", correspondant au véd. kṣáp-, est bien attesté. Toujours complément de temps, il figure le plus souvent au G. sg. (xšapō, véd. kṣapás). C'est aussi le cas du v.-p., où le mot est un hapax (xšapa-vā - Bh I 20). Nous donnerons pour exemple le Y.57,31 :

(sraošō) yō āθritīm hamahe aiiąn hamaiiå vā xšapō imaṯ karšuuarə auuazāite yaṯ x^{v}aniraθəm bāmīm "(Sraoša) qui, trois fois le même jour ou la même nuit, descendra sur ce karšuuar qu'est le brillant X^{v}aniraθa".

Les seules exceptions figurent dans trois phrases du Nirangistān. Deux ablatifs marquent le début d'une durée et un datif son aboutissement :

N.46 - haca maiδiiaiiāi (var. maiδiiaiiå) xšapaṯ hu vaxšāi pairisacāiti "Elle aura lieu du milieu de la nuit au lever du soleil".

On remarquera quelques difficultés dues à la corruption de la tradition manuscrite du Nirangistān : hu paraît tronqué, il y a disparité casuelle entre xšapaṯ et son déterminant maiδiiaiiāi ou maiδiiaiiå (+maiδiiaiiāṯ serait régulier), qui lui est cependant correctement accordé en genre.

N.50 - srāuuaiiōiṯ ā maiδiiāṯ xšapaṯ "Qu'il la récite jusqu'au milieu de la nuit".

N.51 - haca hū frašmō.dātōiṯ maiδiiāi xšape pairisacāiti "Elle aura lieu du coucher du soleil au milieu de la nuit".

S'il y a cette fois accord des cas, maiδiiāṯ et maiδiiāi ne sont pas des féminins. Mais il ne s'agit sans doute que de deux haplographies pour +maiδiiaiiāṯ et +maiδiiaiiāi.

6. bərəj- " ? ".

bərəj- est attesté dans six phrases de l'Avesta. C'est le plus souvent sous la forme d'I. sg. bərəjā, et déterminé soit par aṣ̌ahe, soit

(suite)
donc un N. sg. f., et non un I.. On ne peut donc poser qu'un thème maxši.kəhrpa-. Mais il ne me paraît pas exclu que maxši.kəhrpa soit une faute pour + maxši.bərəta, de maxši.bərəta- "apporté par les mouches" : maxši.bərətō nasuš (V.5,3), maxši.bərətaca nasuš (V.5,4).

La forme hū.kəhrpa retrouvée par K. Hoffmann au Yt.14,15 (voir p. 380), est ambiguë. J'incline à poser un thème hū.kəhrpa- "qui a un corps de cochon", d'après aspō.kəhrpa- et l'éventuel maxši.kəhrpa-.

par daēnaiiå (ou daēnaiiāi). L'exemple le plus typique est fourni par le Y.35,1 :

vīspąm aṣ̌aonō stīm yazamaide mainiiəuuīmcā gaēθiiąmcā bərəjā vaŋhəuš aṣ̌ahe bərəjā daēnaiiå vaŋhuiiå māzdaiiasnōiš "Nous sacrifions à toute la création du juste, spirituelle et matérielle, selon ... du bon Aṣ̌a, selon ... de la bonne religion mazdéenne".

Le P.48 atteste-t-il le L. sg. bərəji (Darmesteter, ZA III 74) ?

yō nōiṯ aṣ̌ahe vahištahe bərəji framarətahe maiiå vaoze "Celui qui, selon ... du meilleur Aṣ̌a célébré, n'apporte pas les satisfactions".

La tradition manuscrite des Pursišnīhā se fonde sur un nombre limité de témoignages (voir JamaspAsa et Humbach, Purs I 6 sq.). Dès lors, un doute subsiste : s'agit-il réellement du L. sg., ou bərəji est-il une faute pour +bərəja. La différence entre les signes ـµ (a) et ـؠ (i) n'est que d'un jambage, qui peut avoir disparu à un moment ou à un autre de la transmission du texte. Bartholomae, et JamaspAsa et Humbach (Purs I 70) proposent raisonnablement une correction en +bərəja.

On trouve le G. sg. au A.3,4 :

saškuštəma aṣ̌ahe bərəjō striiō maiiå pārəndīš upauuāzō (passage cité et traduit p. 278).

bərəj- pose un problème étymologique qui a fait l'objet d'une abondante littérature. Geldner (Stud 35 sq.) donne à une racine verbale *bərəj le sens de "honorer, considérer avec respect" en la rapprochant du véd. bhárgas- "eine Ehrfurcht gebietende Erscheinung" [1].

Ainsi le RV III 62,10 :

tát savitúr várenyam bhárgo devásya dhīmahi dhíyō yó naḥ pracodáyāt "Puissions-nous voir la désirable apparence - adorable du dieu Savitar qui doit exciter nos pensées pieuses".

de Harlez (BB 8, 1884, 173) apporte son soutien à cette hypothèse, mais maintient, pour le Yt.10,92, le sens de "désir" postulé par la traduction pehlevie ʾlzwk [2] :

frā hē aməšå spənta bərəja vərənta daēnaiiāi "Les Aməṣ̌as Spəṇtas se sont décidés par ... de la religion" [3].

Wilhelm (BB 12, 1887, 102 sq.) termine son examen des attestations de bərəj- en émettant deux hypothèses : bərəj- doit être rapproché du

1. Une brève note du même savant (KZ 31, 1892, 531) précise : "bərəj- bedeutet "bewillkommen, willkommen heissen"."

2. Ainsi Darmesteter (ZA II 731).

3. L'honnêteté oblige toutefois à reconnaître que ce contexte-ci n'est pas plus impérieux que les autres et s'adapte à toutes les significations. Le sens de bərəj- ne peut être défini qu'approximativement, par une investigation dans le domaine de l'étymologie.

skr. bhrajj "cuire" ou de cette racine sur laquelle a été formé l'indien bráhman-. Cette dernière hypothèse allait faire fortune. Mentionnée par Osthoff (BB 24, 1899, 131), elle est admise par Bartholomae qui donne à barəj- le sens de "religiöser Brauch, religiöse Form, Ritus", figure au Wörterbuch et n'est pas contestée avant 1944.

La découverte de l'inscription Persepolis H de Xerxès, contenant l'expression artācā brazmaniy(a) [1], nous apprend que bráhman- était représenté en iranien par *brazman-. Mettant cette correspondance en lumière, Henning (TPS 1944 108 sq.) invoque encore le témoignage du moyen-iranien, où blʾhm est issu de *brazman- comme wlwʾhm l'est de uruuāzəman- "la joie".

L'étymologie et le sens de barəj- étaient donc remis en question. De nouvelles voies allaient être ouvertes par Renou (JA 1949 10 n1). Celui-ci émettait l'idée qu'il fallait séparer complètement bráhmanas páti- de bṛhaspáti- : bráhman- et *bṛh- ne reposent pas sur une racine commune [2]. Thieme (ZDMG 102, 1952, 128 = KlSchr I 138) s'empare de cette hypothèse pour en émettre une autre : *bṛh-, apparenté à bárhas- et à barhaṇā- "la puissance", pourrait bien rendre compte de barəj- qu'il faudrait traduire par "Kraft" [3].

L'idée qu'il fallait distinguer bráhman- de *bṛh- n'a pas reçu une approbation générale. Or, la nier, c'est refuser à barəj- une nouvelle origine étymologique. Il faut citer, parmi les détracteurs, Debrunner (AiGr II 2 58) et Mayrhofer (EW II 448). Ce dernier (ibid. 480) fait mention d'une lettre de Bailey qui synthétise et élargit vraisemblablement des remarques éparses (JRAS 1951 194; TPS 1955 64; UCR 15, 1957, 32) : il faut restituer une racine *barg, qui rend compte du véd. bhárgas-, du khot. bulj "honorer", du sogd. brhs " id. " et du moyen-iranien blʾhm "l'honneur, l'ornement" indépendant de bráhman-.

Gershevitch (Mi 236 et 328), rejetant à la fois les hypothèses de Bartholomae et de Thieme, réhabilite la traduction pehlevie ʾlzwk. Celle-ci ne correspond pas seulement à barəj- par le sens, mais aussi

1. Les dernières hypothèses sur cette expression obscure sont mentionnées par Mayrhofer dans ses deux "Forschungsbericht" sur le vieux-perse (HenMemVol 276 - 298 et DonScherer 41 - 66).

2. Cette idée était déjà celle de Richter (IF 9, 1898, 220 sq.), mais il voyait dans *bṛh- l'équivalent de l'av. barəz- et traduisait bṛhaspáti- "Herr der Höhe". Plus récemment Janert (Dhāsi 15). Il faut signaler qu'une note de Renou (EVP I 12 n2) a des relents d'apostasie.

3. Thieme (BSOAS 23, 1960, 270) a maintenu son hypothèse malgré Gershevitch. Notons que, par la même occasion, Thieme sépare bráhman de *brazman- et de blʾhm.

par l'origine étymologique : ʾlzwk représente *ā-barəj-u- [1]. Ces deux significations, celle de ʾlzwk "le désir" et celle de bulj "louer" [2], apparemment divergentes, paraissent liées en indo-européen comme le montre le faisceau qui réunit l'anglais love, l'allemand lob et le lituanien liaupsė.

Tous ces faits ont été récemment réexaminés par H.P. Schmidt (Brh 20 sq. et 239 sq.). Il ne se prononce pas sur la parenté, ou l'absence de parenté, entre bráhman- et *bṛh-. Quant à barəj-, il admet l'aspect linguistique de l'hypothèse de Gershevitch, mais rejette ses considérations sémantiques, qui portent en effet sur des faits vagues et lointains. Pour H.P. Schmidt, il faut partir d'une racine *bherĝh "herbeipreisen" qui a pu évoluer vers le sens de "désirer".

On ne peut mieux faire que citer chronologiquement les analyses qui ont été faites et justifier son impuissance par l'absence de matériel et d'argument. Je voudrais toutefois faire une petite remarque. Si barəj- n'est pas apparenté à un indien *bṛh- (bṛhaspáti-, bárhas-, barhaṇā-), il faut renoncer à lui trouver des équivalents de l'autre côté du domaine indo-iranien. bhárgas- ne fait pas l'affaire. Le verbal barəxδa- repose nécessairement sur une racine *b(h)ṛĝh, sans quoi on ne pourrait expliquer la dentale sonore aspirée. Dès lors, de deux choses l'une. Ou bien barəj- correspond à un indien *bṛh-, distinct de la racine de bráhman-, dont rien ne peut nier ni garantir l'existence. Ou barəj- fait partie d'une famille de mots essentiellement iranienne, que Bailey et Gershevitch ont bien délimitée, et la question étymologique n'a pas trouvé de solution. A fortiori, la question sémantique.

7. barəz- "haut, grand, la montagne".

L'existence d'un nom radical barəz- est établie par l'attestation du N. sg. barš et du G. sg. barəzō. L'Acc. sg. barəzəm n'est évidemment pas significatif. Si barəzō et barəzəm sont relativement fréquents, barš n'apparaît qu'au Yt.19,1 :

paoiriiō gairiš hąm.hištat̰ spitama zaraθuštra paiti āiia zəmā haraiti barš "La première montagne qui se dressa sur cette terre, Spitama Zaraθuštra, fut le mont Haraitī".

La déclinaison de barəz- est affectée de quelques déformations secondaires. Le Yt.8,4 témoigne d'une thématisation secondaire de l'Abl.sg. :

1. D'après Henning (BSOAS 11, 1945, 487 n2).

2. Bailey (FSTaqizadeh 34 n2) ajoute à la liste des mots apparentés à barəj- le khot. aurga, "avec vénération", qui représenterait *ā-barg-ka ou *ā-barg-ga-.

tištrīm stārəm raēuuantəm xᵛarənaŋhuntəm yazamaide ... ⁺yahmat̰ haca barəzāt̰ haosrauuaŋhəm apąm nafəδrat̰ haca ciθrəm "Nous sacrifions à la riche, glorieuse étoile Tištriia ... de la hauteur de qui (vient) la gloire des eaux, d'Apąm Napāt (vient leur) germe".

bərəz-; employé avec harā- ou haraitī-, est parfois décliné comme un thème en -ā-. Analogie peu surprenante.

Aussi bien pour le nom simple que pour le second terme de composé, il n'y a aucune raison de poser une forme à degré plein barəz-. Celle-ci ne concurrence sérieusement, et encore, la forme à degré zéro bərəz- qu'au Y.42,3 (haraiθiiå bərəzō) :

-ərə- : Pt4 J4.6.7 Pl1 Mf1 Jp1 K4 Lb2 C1 Dh1 L.1.2.3.
-arə- : K5 S1.2 Mf2 H1 L13

La leçon à degré plein ne l'emporte nettement qu'au Y.10,10 et au Y.57,19 :

Y.10,10 - -arə- : J2.3 K5b.4 Pt4 Mf1.2 L2 O2
-ərə- : J6 H1 L13 C1 J5.7 L3 Bb1
Y.57,19 - -arə- : J2.6.7 K5.4 Pt4 Jp1 H1 L1.2 Mf1 M5
-ərə- : L13

Elle est la seule attestée au Yt.10,45, 50 et 90 et au Yt.12,25. Ce n'est pas un hasard. La leçon à degré plein est la meilleure pour l'expression haraiθiiō barəzaiiå, c'est-à-dire pour les attestations de bərəz- avec une déclinaison déformée et accompagné de haraitī-. Ce sont les deux facteurs décisifs : bərəz-, devenu mal identifiable, a subi l'influence de barəzah- "la hauteur, le mont", qui est aussi employé avec haraitī-.

En fait, le Yt.12,25 atteste haraθiiå barəzō : la mention de haraiθiiå a dû être une condition suffisante.

bərəz- est attesté au second terme de cinq composés : gaošō.bərəz- "la hauteur de l'oreille", spā.bərəz- "la hauteur d'un chien", nərə.bərəz- "la hauteur d'un homme", gairi.bərəz- "la hauteur d'une montagne", žnu.bərəz- "la hauteur du genou".

gaošō.bərəz- est un hapax du N.46 :

āθritīm xšaθrō.kərətahe gaošō.bərəzō us.šāuuaiiōit̰ "Qu'on meuve depuis la hauteur de l'oreille à la troisième mention de xšaθra" (Pehl. : PWN xšaθrəmcā stykl gwš b'l'y L'L' YHSNNšn' MN ZK gyw'k pyt'k "Au troisième xšaθrəmcā, à la hauteur de l'oreille vers le haut, tenir depuis cette place le pilon".

spā.bərəz- n'est attesté qu'au V.14,12 :

vaiδīm taci.apąm nərəbiiō ašauuabiiō ašaiia vaŋhuiia urune ciθīm

nisirinuiiāt̰ ... cuuat̰ yauuat̰ vaiδīm āat̰ mraot̰ ahurō mazdå spā.bərəzəm spā.fraθəm "Il procurera aux hommes justes, avec une bonne sainteté, en expiation pour son âme, un canal d'eaux courantes ... De quelle dimension le canal ? Alors Ahura Mazdā dit : de la taille d'un chien, de la largeur d'un chien".

Bartholomae, comme Geldner, fait confiance à la leçon spā.barəzem de L4.2 Br1. Mais il est évident qu'on doit préférer la leçon spā.bərəzəm de K1 Jp1 et Mf2.

nərə.bərəz- est attesté au G.-Abl. sg. au V.6,27 :

fraša fraiiōit̰ iristəm uzbarōit̰ āpō zaraθuštra ā zangaēibiiascit̰ āpō ā žnubiiascit̰ āpō ā maiδiiąnascit̰ āpō ā nərəbərəzascit̰ āpō vīspəm ahmāt̰ yaδōit̰ upa.jasōit̰ iristąm tanūm "On doit avancer plus avant - on doit retirer le cadavre de l'eau, ô Zaraθuštra - jusqu'aux chevilles dans l'eau, jusqu'aux genoux dans l'eau, jusqu'à la taille dans l'eau, de la hauteur d'un homme dans l'eau, jusqu'à ce qu'on atteigne le corps du cadavre".

Le G. pl. est contenu dans le Vd.14, avec une thématisation secondaire :

auui hē antarə daxmanąm yat̰ iristanąm kašinąm ā nərəbərəzanąm kərənuiiāt̰ [1]

nərə.bərəz- est encore attesté avec ⁺žnu.bərəz- "la hauteur du genou" et ⁺gairi.bərəz- "la hauteur d'une montagne" au FrBy. :

žanō.bərəzō (⁺žnu.bərəzō) nərə.bərəzō garaiiō.bərəzō (⁺gairi.bərəzō) mānō (⁺nmānō ?) stārō måŋhō huuarō (⁺huuarə) anaγara (⁺anaγra) raocå - Traduction persane : zānu bālā mard bālā kuh bālā satarpāyah māhpāyah xoršidpāyah anyar rušan.

Barthelemy (Guj 56) traduit : "C'est une demeure haute des genoux, haute d'un homme, haute d'une montagne, haute des étoiles, de la lune, du soleil et des lumières infinies".

Plusieurs choses ne sont pas claires. Quelle est la fonction syntaxique exacte de stārō måŋhō huuarō anaγara raocå [2] ? Que représente mānō, qui n'est pas traduit en persan ? ⁺nmānō peut avoir été déformé en mānō sous l'influence de la langue moderne comme ⁺žnu° l'a été en žanō°. La citation avestique (du Hadōxt Nask) est d'ailleurs censée définir la mān-i hormazd "la demeure d'Ahura Mazdā". Si les trois composés à second terme °bərəzō caractérisent ⁺nmānō, ce sont des N. sg. thématisés secondairement.

1. Contexte corrompu : voir Bartholomae (IF 12, 1901, 99).
2. Sur la gradation entre ces termes, voir Henning (JRAS 1942 239).

8. mas- "grand".

En face de maz-, mazą̊nt- et leurs dérivés, équivalents du véd. máh-, mahā́nt- "grand", l'av. possède un adj. sans dérivation mas- entouré de nombreux dérivés : masan- "la grandeur", masan- "grand", masah- "la grandeur", masit(a)- "grand" (1), masišta- "le plus grand" auquel correspond le v.-p. maθišta- " id. ", et masiiah- "plus grand". Cette famille de mots est purement iranienne.

C'est le grec qui nous offre les enseignements les plus précieux à son sujet. D'une part, μέγας "grand", nt. μέγα, est issu de l'i.-e. $*megə_2$, qui rend compte du véd. máh- et de l'av. maz-. D'autre part, l'adj. μακρός "grand" et le subst. μῆκος "la taille, la grandeur", reposent sur une racine $*meə_2\hat{k}/mə_2\hat{k}$. Celle-ci n'est pas conservée comme telle en indo-iranien. Elle est supposée par mas- qui, à la lumière des faits grecs, paraît le résultat d'un croisement : il unit le consonantisme palatal sourd final de $*meə_2\hat{k}$ - au vocalisme interne de $*megə_2$. Il semble que mas- et ses dérivés, maz- et les siens, soient employés indifféremment.

mas- est attesté quatre fois. Au Yt.5,96 et 11,4, il figure au G.sg.:

Yt.5,96 - masō xšaiiete xᵛarənaŋhō yaθa vīspå imå āpō yå zəmā paiti frataciṇti yā amauuaiti fratacaiti "Elle règne sur un grand xᵛarənah comme toutes ces eaux qui coulent sur la terre, elle qui coule puissante".

Yt.11,4 - yasca zaraθuštra imat̰ uxδəm vacō frauuaocat̰ nā vā nāiri vā aṣ̌a.sara manaŋha aṣ̌a.sara vacaŋha aṣ̌a.sara š́iiaoθna masō vā āpō masō vā θβaēšō "Celui qui, ô Zaraθuštra, récitera cette parole prononcée, homme ou femme, avec un esprit uni à Aṣ̌a, avec une parole unie à Aṣ̌a, avec une action unie à Aṣ̌a, auprès d'une grande eau ou d'une grande frayeur".

Le cas du Yt.5,130 a été envisagé p. 77 :

āat̰ vaŋᵛhi iδa səuuište arəduuī sūre anāhite auuat̰ āiiaptəm yāsāmi yaθa azəm huuāfritō masa xšaθra niuuānāni "Alors, bonne et puissante Arəduuī Sūrā Anāhitā, je te demanderai cette faveur afin que, bien réjoui, je sois vainqueur par un grand pouvoir".

L'explication de Bartholomae par un Acc. pl. nt. ne peut être retenue, xšaθra-n'étant pas attesté au pluriel. On y verra plutôt, ainsi que notre traduction le laisse transparaître, un I. sg.. Ceci nous permet par la même occasion de faire l'économie d'une thématisation secondaire de mas-, que Bartholomae est bien obligé de supposer.

1. Voir p. 78.

Le Yt.13,9, quant à lui, pose un problème particulier :

å̊ŋhąm raiia xᵛarənaŋhaca vīδāraēm zaraθuštra ząm pərəθβīm ahuraδātąm yąm masīmca paθanąmca "Par leur richesse et leur gloire, Zaraθuštra, je maintiens la terre large, créée par Ahura, grande et étendue".

mas-, s'accordant avec l'Acc. f. ząm, manifeste une motion inattendue. Dans le cas particulier qui nous occupe, le phénomène est d'autant plus surprenant qu'au Yt.11,4, il n'y avait pas de motion dans l'expression masō āpō. En général, le nom-racine ignore la motion. Nos relevés permettent de conclure qu'elle ne se manifeste que rarement, à deux ou trois reprises, d'une manière secondaire, ou, conformément à l'indien, dans des conditions bien définies et, du reste, en ce qui concerne l'avestique, relativement incertaines. Le seul exemple cohérent et irréfutable est celui du bahuvrihi aγmō.pad- que nous envisageons ci-après, et dont le second terme ne repose pas sur une racine verbale (voir p. 376).

Je crois qu'on peut trouver une explication à la motion du Yt.13,9 par la comparaison avec l'indien. N'oublions pas tout d'abord que mas- a un emploi parfaitement semblable à celui de maz- et lui correspond pour une part étymologiquement. Or l'indien máh- construit un féminin máhī- qui est souvent épithète de la terre et finit, à ce titre, par la désigner à lui seul. Il est donc tentant de conclure que la motion se manifeste ici parce que mas- est en accord avec ząm. L'av. aurait ainsi conservé l'amorce du processus qui dictera, en indien, l'emploi de l'indo-iranien *mag(h)ī, jusqu'à en faire l'épithète privilégiée de la terre, puis sa désignation même.

9. mūš- " ? ".

Y.16,8 - auuaŋhå mūš auuaŋhå pairikaiiāi paitištātaiiaēca paitiscaptaiiaēca "Pour s'opposer à cette mūš, à cette sorcière et lui résister".

Cette forme telle quelle, apparemment exempte de désinence, est difficilement analysable. Bartholomae la compare à l'indien mū́ṣ- "la souris" et renvoie pour l'analyse à Darmesteter (ZA I 144) qui renvoie à Peri mūš (Mūš pairikā) du moyen-iranien. Ainsi est établi le rapport entre ce nom propre et le nom i.-e. de la souris (Pok 753). Güntert (KZ 45, 1913, 193 sq.) a analysé les nuances sexuelles du mot.

Etymologiquement, le rapport entre mūš et le verbe muṣṇā́ti "voler" est possible, mais incertain (1). La traduction pehlevie, avec l'épithète dwzd "voleuse", plaide pour l'identification, mais rien non plus ne

1. Voir Thieme (KZ 69, 1951, 214) et Trubačev (ZS 3, 1958, 676 sq.).

permet d'écarter, sinon le hasard, du moins l'étymologie populaire. De toute manière, syntaxiquement séparée de pairikā-, la forme du Y.16,8 est trop déformée pour qu'on lui fasse confiance et, dans sa fragilité même, ne rende pas douteuses toutes les théories qu'on a émises à son égard.

10. varəp- "le taillis".

Une même forme varəfšuua apparaît à sept reprises dans le cours du deuxième chapitre du Vīdēvdāt :

V.2,28 - tē kərənauua miθβaire ajiiamnəm vīspəm ā ahmāt̰ yat̰ aēte narō varəfšuua aŋhən "Rends les couples inépuisables tant que les hommes sont dans les taillis".

V.2,30 - aiβica tē varəfšuua suβriia zaranaēniia apica təm varəm marəza duuarəm raocanəm x^{v}āraoxšnəm antarə.naēmāt̰ "Perce avec le bâton doré et mets à cet enclos une porte, une lumière qui brille d'elle-même à l'intérieur"(1).

V.2,36 - tē kərənaot̰ miθβaire ajiiamnəm vīspəm ā ahmāt̰ yat̰ aēte narō varəfšuua aŋhən "Il rendit les couples inépuisables tant que les hommes furent dans les taillis".

V.2,38 - aiβica hō varəfšuua suβriia zaranaēniia apica hō varəm marəzat̰ duuarəm raocanəm x^{v}āraoxšnəm antarə.naēmāt̰ "Il perça avec le bâton doré et il mit à l'enclos une porte, une lumière qui brille d'elle-même à l'intérieur".

V.2,39 - caiiō āat̰ aēte raocå aŋhən aṣ̌āum ahura mazda yō auuaθa ā raocaiieite aētaēšuua varəfšuua yō yimō kərənaot̰ "Combien alors y a-t-il de lumières, ô saint Ahura Mazdā, qui brillent là, dans ces taillis que fit Yima ?"

V.2,41 - taēca narō sraēšta gaiia juuaiṇti aētaēšuua varəfšuua yō yimō kərənaot̰ "Et ces hommes vivent de la meilleure vie dans ces taillis que fit Yima".

---

1. suβrā- est traduit erronément "la flèche" par Bartholomae (depuis ZDMG 46, 1892, 294 sq.) d'après un mot du Pamir, surb, qui signifie en fait "le plomb" (Bailey, 9thC 221). Darmesteter (ZA II 22) et Lommel (KZ 56, 1929, 267 sq.) traduisent respectivement "le sceau" et "l'anneau" sur la foi de la traduction pehlevie swl'k'wmnd "pourvu de trous". L'hypothèse de Scheftelowitz (ZDMG 59, 1905, 707 et ZII 2, 1923, 278), qui voudrait traduire "la charrue" d'après le véd. śvábhra-, est tentante. Mais on ne peut qu'approuver Bailey (op. cit. 221 sq.) d'en faire "le bâton (à mener le bétail)" en considérant comme décisifs la coordination avec aštrā- "la pique" et le rapprochement avec le skr. śumbh "frapper" et le sogdien swnp "percer". Geldner (KZ 25, 1881, 183 sq.) traduit déjà suβrā- par "Stabe".

V.2,42 - kō auuaθa daēnąm māzdaiiasnīm vī barat̰ aētaēšuua varəfšuua yō yimō kərənaot̰ "Qui y apporta la religion mazdéenne, dans ce taillis que fit Yima ?"

varəfšuua apparaît clairement au V.2,30 et 38 comme une forme verbale; partout ailleurs, comme un L. pl.. C'est évidemment ce dernier qui nous intéresse directement (1).

---

1. La forme verbale varəfšuua est rapportée par Bartholomae à une racine varəp "etwas (Acc.) zeichnen, signiren mit (I.)", apparentée au véd. várpas- "la forme". La 2ème sg. prés. Imp. M. se justifie au V.2,30, mais pas au V.2,38, où on attend une 3ème sg. impft. Ind.. Cette incorrection, avec l'étrangeté foncière d'une forme varəfšuua, a incité plusieurs savants à tenter une autre analyse. Ainsi Lommel (KZ 50, 1922, 267 sq.) traduit : "Dazu geh auch du in die Höhle" en supposant un texte +tūm +varəm +šuua . Ainsi Bailey (op. cit.) lit aiβica tē varəm-f-šuua "drive them (the embryonic men and women personified) to the Vara" et aiβica hō varəm-f-šuuat̰ "he drove to the Vara". -f- se serait développé, selon une phonétique régulière entre m, qu'il aurait supplanté et š, aidé par l'influence du L. pl. varəfšuua. La même racine verbale lui paraît attestée au V.2,10 : hō imąm ząm aiβišuuat̰ suβriia zaranaēniia "He drove on this earth with the golden suβrā".
aiβišuuat̰ peut, en tout état de cause, s'expliquer de trois façons. On peut, comme le fait Bartholomae, poser une racine šu "gratter", inattestée ailleurs, mais dont le sens peut convenir et être complémentaire à sif qui suit. On peut, comme le fait Bailey, y reconnaître hu "impulser". Dans ce cas, "the š is due to the aiβi of the compound". Mais alors comment aiβišuuat̰ peut-il être rapproché de varəfšuua ? Comment justifier le š d'un +varəm-f-šuua ? Question laissée sans réponse par Bailey.
Il reste à évoquer šu "mettre en branle", qui, dans le très corrompu N.4, a peut-être un dérivé aiβi.šūiti (Benveniste, Inf.30). L'objection principale est que šu n'a pas de thème de présent qui recouvre celui-ci. Au V.2,10, aiβi.ṡuuat̰ s'insère pourtant dans un contexte où ṡu est employé systématiquement : frašūsat̰, fraca +ṡauua (voir K. Hoffmann, ap. Strunk, Nas. 93 n 241) et vīšāuuaiiat̰. Il faut vraisemblablement, en dépit du silence des manuscrits, corriger en +aiβiṡauuat̰.
La forme varəfšuua peut donc s'expliquer de deux façons. Tout d'abord comme le fait Bartholomae, mais en se résignant à laisser subsister l'incohérence du V.2,38. D'autre part, on pourra corriger d'autorité en +varəm +ṡauua et en +varəm +ṡauuat̰ en traduisant comme le fait Bailey, mais en y voyant une attestation de la racine ṡu. Le seul argument qui plaide en faveur de cette hypothèse est la présence ici et au V.2,10 du suβrā- zaranaēnā-. L4a offre une variante varəmṣ̌uuat̰ au V.2,38, mais m est corrigé en f de première main.
Geldner (KZ 25, 1881, 189 sq. n5) avait, à peu de choses près, émis cette hypothèse en proposant des lectures +aiβi ṡauuat̰ et +vare +ṡauua, et reçu pour cela l'approbation de Hübschmann (KZ 26, 1885, 95).

Bartholomae pose un nom-racine var- qui rendrait compte à la fois de varəfšuua et de l'Acc. sg. varəm qu'on rencontre dans nos exemples et dans les phrases suivantes :

V.2,25 – āat̰ təm varəm kərənauua carətu.drājō kəmcit̰ paiti caθrušanąm "Alors, fais cet enclos de la longueur d'un carətu sur chacun de ses côtés".

V.2,31 – kuθa tē azəm varəm kərənauuāne yā mē aoxta ahurō mazdā̊ "Comment ferai-je cet enclos dont m'a parlé Ahura Mazdā ?"

V.2,33 – āat̰ yimō varəm kərənaot̰ carətu.drājō kəmcit̰ paiti caθrušanąm "Alors Yima fit l'enclos de la longueur d'un carətu sur chacun de ses côtés".

Cette hypothèse soulève deux objections. L'étymologie par [1]var "couvrir" ne justifie pas un nom-racine sans élargissement et il faut encore justifier l'introduction d'un -f- tout à fait déplacé entre le thème et la désinence de varəfšuua. Selon Bartholomae, il faudrait lire +varəšuua, leçon d'ailleurs fournie par L4a au V.2,39 et 41, et attribuer le -f- parasitaire à l'influence de la forme verbale, où il serait étymologique. Ainsi donc, la première objection reste sans réponse et la seconde ne se voit opposer que des arguments assez faibles. La valeur de L4a est toute relative et il faudrait être assuré que -f- est bien étymologique dans la forme verbale [(1)]. Aussi est-il recommandable de dissocier varəm de varəfšuua, même s'il n'est guère douteux qu'ils désignent sensiblement la même réalité. Le sort de varəm est aisément réglé : Hauschild (MIO 7, 1959, 25 n40) le compare avec raison au véd. valá- "l'enceinte". Il n'est donc pas question d'un nom-racine var-, mais d'un nom thématique vara-[(2)]. Il reste à expliquer varəfšuua.

A ma connaissance, il existe une seule tentative faite en ce sens, celle de Bailey (9thC 221 sq.) [(3)]. Nous citons sa conclusion : "In these five passages I propose to see quite simply a word O. Iran. vrp- in Avestan spelling varəp- (or vəhrp-, as kəhrp- nom. sg. hukərəfš) "enclosure". The base of vrp- is known also in Avestan fraorəpō (O. Iran. *fra-varpa-) which is found in Yt.19,2, parallel to gari- "mountain"." Une difficulté de taille subsiste cependant. Il apparaît que Bailey traite assez légèrement du degré vocalique quand il écrit "O. Iran. vrp-

1. Voir note 2. L1 donne varəšuua au V.2,30.
2. de Harlez (ZDMG 36, 1882, 633 sq.) pensait à un thème vara- en proposant de corriger varəfšuua en +varaēšuua. Lui aussi croit à l'authenticité des formes verbales varəfšuua (dont l'une vaudrait pour +varəfšata).
3. Hertel (Himm 62 sq.) suit Bartholomae en adoptant une racine verbale varəp. Il fait du varəfšuua nominal une interpolation. Approbation de Hillebrandt (AsMaj 1, 1949, 792).

in Avestan spelling varəp-". Ni le véd. ni l'av. n'offrent d'exemples authentiques du degré plein pour les noms-racines à sonante intérieure issus d'une racine verbale. Il est gênant qu'une exception se manifeste dans un nom aussi mal assuré que varəfšuua.

Il est peut-être permis de bâtir une autre hypothèse en songeant au véd. úlapa- "le buisson", du RV X 142,3 :

utá vā́ u pári vr̥ṇákṣi bápsad bahór agna úlapasya svadhāvaḥ "Tantôt tu épargnes, ô Agni autonome, quand tu dévores l'abondant taillis".

L'hypothèse est certes très vague et úlapa- a d'ailleurs toujours été considéré comme un emprunt au dravidien (voir Mayrhofer, EW I 111). Mais la correspondance phonétique est parfaite. L'iranien aurait conservé le nom athématique varəp- (*ul̥əp-) et l'indien le nom thématique (*ul̥əp-a-). varəp- désignerait ainsi le taillis appartenant à l'enclos de Yima.

Il nous paraît ainsi que varəfšuua peut s'expliquer de deux façons. Ou il est écrit pour vərəfšuua et il s'agit du nom *vərəp- retrouvé par Bailey, ou il s'agit non de l'enclos lui-même, mais des taillis qui en font partie et il doit être rapproché du véd. úlapa-.

11. varəz- "l'invigoration".

Le Yasna 45,9 contient une forme varəzī dont Bartholomae fait un infinitif de varəz "travailler" :

mazdā̊ xšaθrā varəzī nā̊ diiāt̰ ahurō "Par son pouvoir, Ahura Mazdā pourrait nous installer dans la vigueur".

Benveniste (Inf 31) exprime ses doutes : ou la forme n'a pas de réalité, l'ensemble de la tradition manuscrite étant fort trouble, ou c'est le L. d'un nom-racine varəz- "le travail" sans valeur infinitive. Les leçons sont en effet diverses, déformées par l'influence de vərəzəna-, mais on voit mal comment interpréter autrement les graphies :

varəzī nā̊	K5 Pt4 H1 L13 O1 Dh1 Ml1 (Mf4)
vərəzəniiā̊	Mf2 K4 C1 (Mf1 corrige ultérieurement en supprimant -ii-, leçon de Geldner).
vərəzəniiā	Jp1
vərəzīnā̊	J2
vərəzīnā	Jm2 K11 (K11 corrige vərəzə̄nā en vərəzīnā)
vərəziinā̊	Jm3
varəzīnā̊	S1.2 J3.6 Jm1 L20.1.2.

L'interprétation de Bartholomae est la seule qui rende le texte compréhensible. On peut cependant remarquer que le degré plein n'est pas particulièrement bien attesté. Est-ce un indice troublant, ou l'influence

de vərəzə̄na- a-t-elle été impérieuse ?

Il appartient à Humbach (IF 63, 1957-58, 47 sq.) d'avoir reconnu dans varəzī l'équivalent du véd. ū́rj- "la vigueur", dont le sens se conçoit mieux dans ce contexte que celui de varəz- "le travail". On rattachera à varəz (= ū́rj-) vərəzaiiaṇt- (= véd. ūrjáyant-, Y.45,4 et V.14,11) et vərəzuuaṇt- "pourvu de vigueur" (Y.62,10) attesté encore avec la forme de composition vərəzi° dans vərəzi.cašman- "à l'oeil énergique" (Yt. 13,29), vərəzi.dōiθra- " id. " (Y.26,3), vərəzi.saoka- "à la prospérité énergique" (Yt.1,15), vərəzi.sauuah- " id. " (Yt.1,15) et vərəziiaŋ^{v}ha- "à la force vitale énergique" (Y.1,13, Y.10,4, Y.10,14, Vr.21,2) [1].

Chacun de ces dérivés atteste unanimement un traitement -ərə- de la voyelle de la première syllabe, que Humbach explique parallèlement à l'exceptionnel pərəna-/pūrṇá-. Ultérieurement (II 64), il juge lui-même sévèrement cette explication, sans la remplacer. On ne sait trop non plus, à cause du laconisme inhérent à son exégèse des Gâthâs, si c'est son hypothèse étymologique elle-même qu'il désavoue ou si c'est uniquement l'explication qu'il donne de l'irrégularité phonétique.

De toute manière, ceci ne met pas en cause l'interprétation de varəzī, qui est difficilement contestable [2].

JamaspAsa et Humbach (Purs I 55) ont récemment découvert une attestation de varəz- "la vigueur" à l'Acc. sg. :

Y.71,17 - varəzəmca haomanaŋhəmca yazamaide "Nous sacrifions à la vigueur et à la bonne pensée" [3].

Bartholomae posait un nom thématique varəza- "l'activité", d'après le degré plein. Les termes qui sont coordonnés au Y.71,17 forment un composé au P.34 :

aṣ̌āi vahištāi yat̰ hupərəθβəm dāštō.ratu ... bərəzat̰ varəzi.haomanaŋhəm ... yat̰ irīriθānahe aṣ̌aonō šātəm daδāiti uruuānəm "To Aṣ̌a Vahišta

1. Humbach fait référence pour l'analyse de vərəzuuaṇt- à Benfey (GGA 1874 1479), Collitz (BB 3, 1878, 195) et Wackernagel (AiGr I 25). vərəzuuaṇt- me paraît une réfection secondaire de *vərəzuuan-.

2. Insler (op. cit. 182 sq.) voit en varəzī le L. sg. du nom-racine varəz- "effectiveness" à cause de la proximité de varəšəṇtī. Le sens cesse d'être distinctif dans la mesure où vərəz signifie "to bring to realization" plutôt que "to do" (op. cit. 101) et où "effectiveness" est fort proche de "vigueur". En théorie, seul le degré vocalique permettrait de reconnaître l'équivalent d'ūrj- (*varəz-) du nom-racine de vərəz (*vərəz-). Malheureusement, la confusion entre -arə- et -ərə- est fréquente et se manifeste précisément dans les formes incriminées. Il s'agit décidément d'un problème fort trouble.

3. Cette fois, le commentateur pehlevi n'interprète pas varəz- par vərəz "travailler" : varəzəm-ca est traduit par k'mk. C'est vraisemblablement significatif.

who is easily passing with one who reveres the Ratu ... exalted (and) possessing goodmindedness in activity ... who will make blissful the soul of the righteous departed". (JamaspAsa et Humbach, op. cit. 52 sq.) [1].

varəzi°, identique au gâthique varəzī, est L. sg. de varəz.

Il me paraît qu'un équivalent av. d'ū́rj- peut être trouvé ailleurs, quoique ce ne soit pas aussi sûrement qu'au Y.45,9. Il s'agit d'un passage répété trois (Y.16,7, Vr.19,2, Yt.3,1) dans l'Avesta :

x^{v}anuuaitīš aṣ̌ahe vərəzō yazamaide yāhu iristanąm uruuąnō sāiieṇti yā aṣ̌āunąm frauuaṣ̌aiiō "Nous sacrifions aux saintes vigueurs où gisent les âmes des morts, qui sont les frauuaṣ̌is des justes".

On considère unanimement que vərəz- est la forme radicale sur laquelle repose le dérivé vərəzə̄na- = véd. vr̥jána- "l'établissement, la communauté d'habitation". Cette idée repose sur quatre indices : la traduction pehlevie wlcyšn, le degré zéro apparent du radical distinctif par rapport à varəzī, le L. yāhu suggèrent la désignation d'un endroit concret et, enfin, le parallèle entre x^{v}anuuaitīš vərəzō et l'expression véd. vr̥jáne svarvàti (RV X 63,15).

Il est cependant surprenant de se trouver devant le nom-racine correspondant au dérivé vərəzə̄na-/vr̥jána-, terme dont l'étymologie n'est pas assurée et qui existe, en av. comme en véd., en dehors de toute famille lexicale étymologiquement apparentée. Ceci serait la seule exception.

Des quatre indices cités plus haut, le premier n'est pas significatif, comme on le sait. Le degré zéro apparent de vərəzō est pour le moins contestable, comme le révèle la tradition manuscrite :

	-ərə-	-arə-
Y.16,7	J2.3.6.7 K5.11 S1 H1 Mf2 Bb1	Pt4 Mf1 K4.36
Vr.19,2	K7a . 11 (Fl 1) L27	Mf2 Jp1 Fl1 K4.7b Kh1 J8 Pt3 Jm5 L1.2 Br1 B2 O2 H1 Pt3 L27.1.2 M2
Yt.3,1	K18 a . 40	Tous les autres

1. R livre varəzi°, TD vərəzi° avec a suscrit au premier ə. varəzi° a donc des chances d'être authentique. S'il ne l'est pas, +vərəzi.haomanaŋha- "qui a une bonne pensée énergique" rejoint dans l'irrégularité les cinq composés de vərəzuuaṇt-.

On ne peut considérer non plus que le L. yāhu est une preuve irréfutable en faveur du rapprochement entre vərəz- et vərəzə̄na-. Le L. varəzī lui-même prouve bien qu'il est possible de concevoir qu'on se trouve "dans la vigueur", au sens le plus matériel de l'expression.

Le seul fait qui rende mon interprétation douteuse est le parallèle x^{v}anuuaitīš vərəzō/vṛjáne svarvā́ti. Si je veux réduire cette difficulté, je ne puis arguer que d'une assimilation ancienne du sens de varəz-, représentant ū̊rj-, à celui de vərəzə̄na- par l'étymologie populaire.

On ne peut écarter la possibilité que le composé huuarəz- ait pour second terme le nom-racine qui nous occupe ici, plutôt que celui qui représente varəz "travailler". C'est l'épithète du Haoma au Y.9,16 :

vaŋhūš haomō ... hukərəfš huuarəš "Le Haoma est bon ... il a une belle forme, il a une bonne vigueur".

huuarəz- est aussi le nom-propre d'un saint, attesté au G. d. au Yt.13,124 :

huuarəzå aṇkasaiiå aṣ̌aonå frauuaṣ̌īm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaṣ̌i des deux saints Huuarəz et Aṇkasa".

Cette hypothèse ne paraît, en tout cas, pas jurer avec le contexte du Y.9,16.

Tous les ouvrages de grammaire comparée rapprochent ū́rj- du grec ὀργή et de l'irlandais ferc [1]. Ce rapprochement est particulièrement douteux, ces deux mots n'ayant gardé aucune trace de la laryngale dont l'existence est évidente en indo-iranien. Je tiens toutefois de Heiner Eichner, outre cette suspicion, qu'il n'est pas exclu que le hittite werkant- "gras" soit dérivé de la même racine. Dans ce cas, on aurait affaire au participe et, par la même occasion, à une trace de la racine verbale qu'on ne retrouve pas en indo-iranien.

12. vis- "le village".

L'étymologie de vis- est solidement établie : elle s'inscrit entre deux noms-racines, le véd. víś- et le v.-p. viθ-, de sens à peu près semblable. Sa déclinaison s'établit comme suit :

	sg.	pl.
N.		
Acc.	vīsəm	vīsō
I.		
D.	vīse	vīžibiiō
Abl.	vīsat̰ (vīsāδa)	
G.	vīsō (vīsaheca)	vīsąm
L.	visi, vīsiia (vīse)	
V.		

1. En dernier lieu, Mayrhofer (EW I 116) et Frisk (GrEW II 411 sq.).

La liste du Wörterbuch contient un N. sg. vīš pour le Yt.13,2. En fait, depuis l'étude de Henning (FSWeller 289 sq.), il faut voir dans cette forme le N. sg. de vi- "l'oiseau" (voir p. 400).

Il n'est pas surprenant de trouver ici encore quelques formes ayant subi une thématisation secondaire. Elles sont cependant exceptionnelles et souvent douteuses. L'Abl. sg. vīsāδa apparaît au Yt.13,49 [1] :

(frauuaṣ̌aiiō ... yazamaide) yå vīsāδa āuuaiieiṇti "(Nous sacrifions ... aux frauuaṣ̌is) qui descendent vers le village".

La forme vīsahe-ca – ce n'est pas clair chez Bartholomae – n'apparaît qu'au Yt.5,6 et au Ny.4,7 :

azəm yō ahurō mazdå hizuuārəna uzbaire fradaθāi nmānaheca vīsaheca zaṇtə̄ušca daŋhə̄ušca "Moi, Ahura Mazdā, je l'ai vouée ... à la prospérité de la demeure, du village, de la province et du pays".

On attend logiquement une forme de G. sg.. Mais vīsaheca ne repose que sur J10, qui est un témoin douteux, et représente la lectio facilior puisque l'influence de nmānaheca a pu s'exercer. On trouve ailleurs :

Yt.5,6 –	vīsaica	P13 K19 L18
	vīsaca	F1 Pt1 E1 M12
	vīsiie.ca	K12
Ny.4,7 –	vīsaheca	F1 Pt1 Lb1 O3 P13 L11 K18c
	vīspaheca	(avec p barré) L18
	vīseca	L25
	vīsīasca	J9 Jm4 (pr. m.)

K. Hoffmann (StudPagliaro III 27 n1) a montré l'intérêt de la variante vīsīasca, où le second ī est vraisemblablement une répétition fautive du premier. Ainsi transparaît la forme correcte, qu'il faut restituer : +vīsasca.

Quant au L. sg. vīse, on ne le trouve que dans deux textes tardifs, le N.8 et le P.17.

On trouve dans le V.5,10, une construction de vīs- en amṛedita (voir Duchesne-Guillemin, Comp 43) :

nmāne.nmāne vīsi.vīsi θrāiiō kata uzdaiθiiąn aētahe yat̰ iristahe "Dans chaque demeure, dans chaque village, qu'ils érigent trois demeures pour celui qui est mort".

vīs- est premier terme de composé dans vīsō.baxta- "la part du village", vīsō.irio- "qui abandonne le village", vīspaiti- "le maître de village", vīš.hauruua- "le gardien du village, le chien de garde" et

1. Il pourrait s'agir d'un -δa allatif : c'est l'avis de Mary Boyce (BSOAS 33, 1970, 521 n39), qui se réfère à une opinion de Henning, et de Schmitt (par lettre). Les deux savants reconnaissent toutefois que le ā prédésinentiel fait difficulté.

viš.harəzəna- "où les maisons sont abandonnées (?)" (1).

La forme əuuīsāi (V.4,47) appartient de toute évidence à un thème əuuīsa- et non əuuīs-, əuuīsa- "qui n'a pas de maison" est pourvu du suffixe -a- des bahuvrihis (voir p. 373).

13. viš- "le poison".

viš- "le poison" est attesté au Y.9,11 (= Yt.19,40) au N. sg. :

(kərəsāspō) yō janat̰ ažīm sruuarəm yim aspō.garəm nərə.garəm yim višauuantəm zairitəm yim upairi vīš raoδat̰ ārštiiō.barəza zairitəm "(Kərəsāspa) qui tua le monstre cornu, mangeur de chevaux, mangeur d'hommes, empoisonné, jaune, au-dessus de qui le poison s'élevait, jaune, à la hauteur d'une portée de lance".

On ne peut nier avoir affaire à un nom en apparence sans suffixe. Le fait surprend un peu : les diverses langues issues de l'indo-européen commun ont généralement un dérivé en -*o- (véd. viṣá-, grec ἰός, latin vīrus, vieil-irlandais fī). Les composés vīšāpa- "qui a un poison gras", viš.gaiṇtaiia- "qui a une odeur de poison", viš.ciθra- "source du poison", éventuellement višō.vaēpa- "qui fait jaillir le poison", confirment l'absence de dérivation. Seul višauuaṇt-, hapax de la phrase que nous citons, correspondant à viṣávant-, indique le contraire. Néanmoins, les faits dont témoigne l'Avesta ne peuvent être niés - à moins de prétendre, sans preuves, à une absence de désinence - et il faut conclure à un trait original et sans doute archaïque de l'iranien. Celui-ci a d'ailleurs bien conservé ce mot dans ses dialectes : pehl. viš, persan bīš, khot. bä̆ta, balut. gīš.

On comprend mieux l'hésitation de Wackernagel et de Debrunner (AiGr II 2 59) sur l'authenticité du mot lorsqu'il s'agit de définir la signification exacte de viš-. La traduction par "poison" n'est qu'approximative, puisqu'il s'agit d'attribuer ce poison au dragon. On ne peut avec sécurité établir ce que viš- désigne exactement, ni a fortiori savoir si cette divergence sémantique éventuelle fonde sa divergence de dérivation avec les autres témoins indo-européens. Il faut citer ici le skr. épique viṣ- "l'excrément", sans doute apparenté à viṣá-. Mais ce nouveau témoignage est trop éloigné de l'av. pour être de quelque utilité.

L'apparentement à une racine verbale n'est pas sûr : on invoque viṣ, vivesti "couler" et on suppose que *u̯eis- aurait désigné à l'origine "le liquide" (1). Cette interprétation est évidemment possible, mais les deux mots sont bien distincts à date historique. Si on rapporte à la même racine, comme le fait Mayrhofer, l'av. vaēšah-, qui désigne un acte peccamineux mal défini, une racine verbale se dessinerait aux confins des faits attestés, puisque le suffixe -ah- ne se conçoit pas sans racine verbale.

viš- est premier terme de nombreux composés qui confirment son caractère de nom-racine : vīšāpa- "qui a un poison gras", vīš.gaiṇtaiia- "qui a une odeur de poison", vīš.ciθra- "source de poison". višō.vaēpa-, "qui fait jaillir le poison", est ambigu : le N. sg. thématique du premier terme, évidemment analogique, peut avoir été formé sur viš- ou sur *viša-.

Le Wörterbuch ne relève aucun emploi de viš- en second terme : il me paraît cependant qu'il faut cataloguer comme tel kasuuiš-, qui apparaît toujours au N. sg. et, selon Bartholomae, est substantif au V.2,29, adjectif au Yt.5,92, personnification d'un daēuua au V.19,43 :

V.2,29 - mā aθra frakauuō mā apakauuō mā apāuuaiiō mā harəδiš mā driβiš mā daiβiš mā kasuuiš mā vīzbāriš mā vīmītō.daṇtānō mā paēsō yō vītərətō.tanuš māδa.cim aniiąm daxštanąm yōi həṇti aŋrahe mainiiēuš

Yt.5,92 - mā mē aētaiiå zaoθraiiå fraŋharətu harətō mataftō madruštō masaciš makasuuīš mastrī madahmō asrāuuaiiat̰.gāθō mapaēsō yō vītərətō.tanuš

En dépit de la tradition perturbée du Yt.5,95, où le scribe a aggluttiné les ma - avec voyelle brève! - aux noms eux-mêmes, et de l'incertitude générale qui pèse sur ces désignations dont on ignore en général l'étymologie et dont on ne sait trop si elles définissent le malade ou sa maladie, il semble qu'on peut faire l'économie d'une distinction établie par Bartholomae et considérer que kasuuiš- est originellement un adjectif.

L'interprétation étymologique est problématique. Bartholomae renonce à toute explication et à toute traduction dans le Wörterbuch (2). Plus tard (ZAiW 158), il réfute l'hypothèse de Justi (IFAnz 17, 1905, 95) qui proposait d'y voir un composé à rection verbale kasu-iš- "qui désire le petit, le mesquin". Duchesne-Guillemin (Comp 159) remarque avec raison que cette hypothèse n'est en effet pas recevable, dans la mesure où kasuuiš- ne peut désigner qu'une maladie physique et non un défaut moral.

1. Rien ne permet de voir dans l'expression vīsō puθra- "le fils du clan" (Yt.5,33, Yt.17,35, V.7,43, F.8) un composé, comme le voudrait Jackson (IF 25, 1909, 277), ou deux termes unis régulièrement par la syntaxe.

1. Citons Walde - Hofmann (LEW II 800), Frisk (GrEW I 370), Chantraine (DictE II 446) et Mayrhofer (EW III 227).

2. Avant cela, Darmesteter (ZA II 27) traduisait par "rancunier" et Jackson (Grdr II 662) par "Dämon der Rachsucht" (kasuuīš daēuuō).

Il propose pour sa part un bahuvrihi kasu-iš- "qui a peu de vigueur, impuissant". Cette hypothèse est plausible dans la mesure où iš- = véd. íṣ-, "la vigueur", a depuis été retrouvé par Humbach (voir p. 16). Mais elle n'est pas satisfaisante : iš- ne désigne jamais une particularité physique, mais une abstraction rituelle.

Une autre interprétation a été proposée par Van Windekens (LDT 31) d'après le tocharien B kaswo "la lèpre" qui représenterait l'i.-e. *qes- "égratigner" avec l'av. kasuui- "gale, rogne", l'indien kacchū́-, nom d'une maladie de la peau, et le russe česotka, même sens, dont rien n'indique qu'il s'agit d'un emprunt à l'iranien. Si kasuuiš peut, en effet, être le N. sg. d'un thème en -i-, une forme *kasuui-, telle qu'elle est reconstruite ici, n'est pas concevable. Le -s- final de *qes- n'a pas pu se maintenir en iranien. De plus, cette hypothèse suppose une restitution *qes-ui-, avec suffixation en *-ui-. Or, celle-ci est attestée en indien, pas en iranien, et va toujours de pair avec un redoublement de la racine. La grammaire infirme totalement cette étymologie, que Mayrhofer (EW I 139) considère avec sévérité.

Il me paraît que la meilleure manière d'interpréter kasuuiš- est d'y voir un bahuvrihi *kasu-viš- "qui a un petit poison, des pustules".

14. zərəd- "le coeur".

Equivalent de l'indien hṛ́d-, avec lequel il possède cette particularité de reposer sur un i.-e. *ĝhr̥d-, alors que les autres langues indo-européennes supposent à l'initiale une occlusive palatale sourde (voir p. 206), zərəd- est, en av., un hapax du Y.31,12 que nous avons déjà cité p. 300. Il y figure à l'I. sg. :

aθrā vācim baraiti miθahuuacå vā ərəš.vacå vā
vīduuå vā əuuīduuå vā ahiiā zərədācā manaŋhācā

"Alors élève la voix celui qui parle faussement ou celui qui parle justement, le savant ou l'ignorant, selon son coeur et son esprit".

zərədā-cā manaŋhā-cā équivaut au véd. hṛdā́ mánasā.

15. šud- "la faim".

Voir le véd. kṣúdh-, de même sens. Toutes les attestations sont celles de l'Acc. sg. šudəm. Le V.7,70, cité p. 332, contient une thématisation secondaire šudō du N. sg. d'après l'Acc. sg. et facilitée par la présence de taršna-, qui lui est toujours coordonné.

Je n'ai pas tenu compte, dans mes relevés, de six noms désignant des parties du corps, que Bartholomae enregistre comme noms-racines. Quatre d'entre eux paraissent plutôt des thèmes neutres dérivés en -i-. Ainsi aši- "l'oeil" : en l'absence des cas du singulier, il n'est pas permis de poser un thème aš- divergent de l'indien ákṣi- (Acc. sg. nt. ákṣi, Acc. d. nt. akṣī́, D.-Abl. d. akṣī́bhyām). Les données sont certes ambiguës : on ne trouve que les neutres duels aši (Yt.11,2) et ašibiia (Y.9,29, Y.32,10, Yt.11,5) où le i peut représenter, en théorie, là une désinence, ici une voyelle anaptyctique. La comparaison avec l'indien est décisive. Le composé du Y.9,8 plaide aussi pour un thème aši-: yō janat̰ ažīm dahākəm ... xšuuaš.ašīm "qui tua Aži Dahāka aux six yeux". Il faut vraisemblablement poser un thème xšuuaš.aši- et non, comme Bartholomae fait, xšuuaš.ašī-, qu'il faut péniblement justifier (1).

Les trois mots suivants n'ont pas d'équivalents en indien, mais doivent être analysés selon les enseignements apportés par aši-. De uš- "l'oreille", on ne connaît aussi que les cas du duel uši et ušibiia. Le thème uš- est proposé par Bartholomae sur le témoignage de uš (F.9), qui serait le N. sg.. Il semble bien que ce soit une forme tronquée qui ne représente même pas nécessairement le nom de l'oreille, la traduction pehlevie ʾ/hwš ne permettant pas de distinguer uši- "l'oreille" et ušah- "l'aurore". Ce témoignage est d'autant plus suspect que ašubiia, cité tout de suite après, doit être corrigé en +ušibiia et représente bien, lui, le nom de l'oreille : or le Farhang i ōīm ne cite jamais le même mot deux fois de suite. Le -i- de ašibiia et de ušibiia peut, bien sûr, être anaptyctique, mais, dans ce cas, on attendrait une sonorisation du groupe consonantique (*ažibiia, *užibiia). Cet argument rend mal réfutable les thèmes aši- et uši-.

On posera encore θraŋhi- au lieu de θraŋh- "la mâchoire". Le F.23 livre une forme tronquée θraŋh (Pehl. PWMH "la bouche") (2).

P.28 - nazdiiō ahmi yaθa nåŋha haca gaošaēibiiō yaθa vā gaoša haca θraŋhibiia "Je suis plus proche que les narines des oreilles ou que les oreilles des mâchoires".

De même encore suši- et non suš- "le rein" pour le F.39 : suši swš (3).

Sur gav- "la main", voir p. 332, où il est établi qu'il s'agit d'un nom thématique gauua- apparaissant à coup sûr au second terme de aēuuō.gauua- et darəγō.gauua-. L'Acc. sg. asəŋgō.gāum (Yt.19,43) n'est pas

1. En invoquant une terminaison duelle du second terme.
2. θraŋhi = véd. srakvá- pour le sens (voir Caland, KZ 33, 1895, 463).
3. Klingenschmitt (FiO § 187, 446 et 659) a mis l'accent sur l'incertitude du thème.

athématique, mais représente asəṇgō.gauua- "qui a une pierre en main", composé du type véd. vájrabāhu-.

Il apparaît que le nom du nez n'est pas attesté sous la forme radicale nā̊ŋh-. Les formes nā̊ŋhābiia et nā̊ŋhaiia ne peuvent représenter respectivement que le D.-Abl. d. et l'I. sg. d'un thème nā̊ŋhā- correspondant au véd. nā́sā-. La forme nā̊ŋha de P.28, qui figure isolée au F.3d, est plus ambiguë : N. sg. de nā̊ŋhā-, N. sg. de nā̊ŋhan-, N. d. de nā̊ŋh-. C'est donc la seule chance, mais bien incertaine, du nom-racine.

Bartholomae relève un nom-racine van- "l'arbre" au V.5,24. L'av. n'atteste jamais qu'un nom féminin vanā- [1]. Le passage, assez obscur, contient deux comparaisons qui définissent les édits de Zaraθuštra contre les daēuuas par rapport aux édits banals : yaθa masiiaiiā̊ āfš kasiiaŋhąm apąm auui frādauuaiti ... yaθa masiiaiiā̊ vana kasiiaŋhąm vanąm aiβi vərənauuaiti "Comme une eau plus grande entraîne des eaux plus petites ... comme un arbre plus grand recouvre des arbres plus petits".

L'analyse se heurte à des formes aberrantes de comparatif : l'av. construit régulièrement des comparatifs féminins en -iiehī-. Comme l'a bien montré Meillet (MSL 13, 1905-06, 213), ni masiiaiiā̊ ni kasiiaŋhąm ne sont justifiables. kasiiaŋhąm étant de toute manière irrégulier, kasiiaŋhąm apąm et kasiiaŋhąm vanąm représentent soit des Acc. sg. f., soit des G. pl..

Veut-on parier pour l'Acc. sg. ? [2] Le véd. nous y invite, abhí-vr̥ s'y construisant avec l'Acc. (RV VIII 79,2 - abhy ū̀rṇoti yán nagnám "Il couvre ce qui est nu", et RV X 18,11 - mātā́ putrám̐ yáthā sicā́bhy ènam bhūma ūrṇuhi "Couvre le, ô terre, comme une mère son fils avec le pan de son manteau"). vanąm doit alors être rapporté à un thème vanā- et il faut supposer qu'apąm est analogique des thèmes en -ā-.

Si on retient l'hypothèse d'un G. pl. partitif, on ne doit pas nécessairement conclure à l'existence d'un thème van-; vanąm peut constituer une haplologie ou une haplographie pour +vananąm.

Il n'y a pas de nom-racine vār- "la pluie". Toutes les attestations du nom de la pluie révèlent un nom thématique vāra- : vārəm-ca (Y.10,3), vāraēibiia (Y.57,28), vārō (F.8), qui n'est pas G. sg., mais N. sg. (Klingenschmitt, FiO § 406).

1. Le RV atteste peut-être un nom-racine ván- avec le G. pl. vanā́m et le premier terme au G. sg. du composé vánaspáti- (voir Wackernagel, AiGr II 1 246).

2. Est-ce ce que fait Benveniste (Oss 133) lorsqu'il traduit : "Comme une plus grande rivière en entraîne une plus petite" ?

Le composé baēuuarə.vār- de Bartholomae pose un problème difficile : V.21,2 - yaiiata dunma yaiiata frā.āpəm niiāpəm upa.āpəm hazaŋrō.vāraiiō baēuuarə.vārascit̰ mruiiā̊ ašāum zaraθuštra " "Es wallt der Nebel, er wallt vor dem Wasser, dem Wasser entlang abwärts, auf dem Wasser : tausend Regentropfen, ja zehntausend Regentropfen", (so) sollst du sprechen, ô ašagläubiger Zaraθuštra " (Bartholomae, ap. Wolff, AV 435).

Bartholomae explique hazaŋrō.vāraiiō par un composé hazaŋrō.vāri- et baēuuarə.vāras-cit̰ par baēuuarə.vār- : tous deux seraient des N. pl.. Il n'empêche : en véd., vā́r- "la pluie" et vā́ri- " id. ", qui sont les fondements de cette hypothèse, sont des noms neutres [1]. Leurs équivalents avestiques seraient masculins. Cette divergence n'est pas rassurante. Ajoutons à cela que la tradition manuscrite n'est pas claire en ce qui concerne hazaŋrō.vāraiiō :

°vāraiiō	K1
°vāriiō	Jp1 Mf2
°varaiiōiš	L4 Br1 K10 M2 Dh1 O2 B2 L1.2

Peut-être ne faut-il pas hésiter à corriger en +hazaŋrō.vārō. Dès lors, on établira deux composés +hazaŋrō.vāra- et baēuuarə.vāra-, qui ne sont pas des dvigus, mais des bahuvrihis au N. sg. à rapporter à zaraθuštra. On traduira : "Tu dois dire, ô Zaraθuštra, ayant mille pluies, ayant dix mille pluies : "Il s'est mis en place, le nuage, il s'est mis en place devant l'eau, derrière l'eau, sous l'eau"."

B. THEMES CONSONANTIQUES AVEC ALTERNANCE VOCALIQUE.

16. ap- "l'eau".

La déclinaison d'ap- s'établit comme suit :

	Sg.	D.	Pl.
N.	āfš	āpa (āpe)	āpō
Acc.	āpəm		āpō (apō)
I.	apa		

1. Est-ce ce qu'incite Duchesne-Guillemin (Comp 184) à faire du suffixe -i- de hazaŋrō.vāri- un suffixe de composition ?

D.	ape (āpe)	aiβiiō (D. Abl.)
Abl.	apat̰	
G.	āpō (apō)	apąm
L.	apaiia	
V.		āpō

Le même phénomène qui affectait les composés de °jan-, seul nom-racine reposant sur une alternance entre le degré plein et le degré zéro, se manifeste dans la déclinaison d'ap-; l'av. a tendu à harmoniser le degré vocalique des cas partageant une même désinence (G. sg., N. pl., Acc. pl.). Le degré long du N. pl. āpō a tendu à se généraliser. Mais la remarque qui s'imposait pour les dérivés de °jan- prend ici aussi toute sa valeur : l'ancien état de chose, en voie de liquidation, n'est pas encore entièrement supplanté. Un G. sg. apō paraît attesté. Certes, on ne peut trop l'affirmer : il apparaît au V.21,4 et au Vyt.32. Ce dernier passage, surtout, est douteux. On sait que les phrases du Vyt. sont corrompues et qu'il n'en est guère qui soient traduisibles. La suspicion est encore renforcée du fait qu'apō se trouve à la place d'un I. et qu'on ne peut jurer qu'il ne s'agit pas d'une faute pour apa. Le V.21,4 est aussi un texte corrompu et il n'est pas aisé d'y attribuer les épithètes. Le G. sg. paraît s'imposer, mais le singulier ne laisse pas d'être surprenant : zraiiō vouru.kašəm apō asti hanjaγmanəm "La mer Vouru.Kaša est le lieu de rencontre de l'eau".

L'Acc. pl. apō n'est attesté qu'une fois, mais c'est une attestation précieuse et incontestable. En effet, elle a lieu dans un passage gâthique, se trouve à l'abri de tout soupçon de corruption et révèle un état de langue indubitablement ancien :

Y.44,4 - kasnā dərətā ząmcā adə̄ nabåscā
auuapastōiš kə̄ apō uruuaråscā "Quel homme tient la terre en bas, retient les nuages de tomber ? Qui maintient les eaux et les plantes ?"

Une autre dérogation, isolée et mal compréhensible, aux règles de l'alternance se retrouve dans le D. sg. āpe, qui apparaît deux fois dans le Nirangistān (N.46 et 67). Elle peut donc paraître secondaire et due à l'influence du duel āpe que nous analysons ci-dessous.

Il reste à citer quelques formes irrégulières de la déclinaison. On trouve une seule forme thématisée, l'Abl. sg. apāatca au Vr.7,4. Elle est incontestable, mais il faut noter qu'elle apparaît dans une énumération dont les termes ont pu s'influencer. Deux formes citées par Bartholomae sont attribuées à l'influence des féminins en -ā-, qui peuvent avoir atteint ap- par le truchement de ses attributs. Ces formes ne me paraissent rien devoir à ce type d'analogie. L'Acc. d. āpe

(G.4,5) est dû vraisemblablement à l'influence du second terme du dvandva, uruuaire. L'I. sg. apaiia du Yt.8,43 est en fait un L. sg. parfaitement régulier :

(tištrīm ... yazamaide) yō apaiia važdriš uxšiieiti "(Nous sacrifions ... à Tištriia) qui fait croître dans l'eau les énergies".

ap- apparaît au second terme de plusieurs composés (1). On ne peut cependant admettre qu'il y figure sous sa forme radicale autant de fois que le propose Bartholomae. Duchesne-Guillemin (Comp 34) écarte à juste titre uruiiāp- et uruuāp- qui sont nettement pourvus du suffixe -a- des bahuvrihis : On trouve le G. sg. uruiiāpahe (Yt.8,46), le N.pl. uruuāpåŋhō (Yt.10,14) et le G. sg. uruuāpahe (Yt.5,49) (2). Duchesne-Guillemin constate l'ambiguïté irrémédiable de frat̰.ap- et de tacat̰.ap-. Pour ce dernier, en effet, le duel ne laisse rien conclure :

Y.16,8 - xšuuīδa āzuiti yazamaide tacat̰.apa uxšiiat̰.uruuara "Nous sacrifions au lait et à la libation, qui font couler l'eau, qui font croître les plantes" (3).

On ajoutera à cette analyse que l'ambiguïté de frat̰.ap- rejaillit sur tat̰.ap- "qui fait tomber l'eau", employé avec lui à l'Acc. sg. au Yt.10,61. Dès lors, le N.sg. tat̰.āpō du Yt.13,43 et 44 pourrait être le résultat d'une thématisation secondaire de tat̰.ap-.

---

1. āpəm, au V.3,4 (=23), n'appartient pas à ap-, mais à un adjctif āpa- "humide". Gershevitch (FSTaqizadeh 76 sq.) a bien montré qu'il fallait interpréter cette phrase comme l'avaient fait W. Geiger (Ostirk 385), Geldner (KZ 30, 1890, 522) et Darmesteter (ZA II 34) :

yat̰ vā anāpəm āi āpəm kərənaoiti yat̰ vā āpəm āi anāpəm kərənaoiti "Where one makes dry land irrigated and where one makes marsh - land dry". Bartholomae traduisait (ap. Wolff, Av 326) : "Indem man zur Wüste hin Wasser schafft, indem man zum Wasser hin Wüste schafft". C'est défigurer le sens de kərənaoiti. āi- est un nom de la terre.

2. Je ne crois pas à l'existence de deux composés distincts. Il me paraît vraisemblable qu'uruuāpa- doit être corrigé en +uruiiāpa- dans les deux passages où il est attesté. uruuāpahe est d'ailleurs très sérieusement concurrencé par une leçon uruiiāpahe (K12 M12) au Yt.5,49. Le premier terme uruui° représente vraisemblablement la forme compositionnelle d'uruuant̰-, épithète de Arəduuī Sūrā Anāhitā au Yt.5,7, dont l'étymologie est discutée p. 104. uruiiāpa- serait donc issu de *sruui-āpa- ou, plus vraisemblablement, de *ruui-āpa-.

3. xšuuīd-, dont le caractère radical est assuré par l'attestation du N. sg. xšuuis-ca du V.13,28, est d'une étymologie trop obscure pour être considéré résolument comme un nom-racine. Kretschmer (KZ 31, 1892, 419) a tenté de l'expliquer par le véd. kṣvid "être humide". Mais il semble bien que ce soit une racine verbale récente et secondaire (Mayrhofer, EW I 295).

Sur xšuuīd-, voir, en dernier lieu, Szemerényi (KZ 75, 1958, 184 sq.).

Enfin, seul de tous ces composés, taci.ap- est nettement athématique. Bartholomae en fait un substantif, "l'eau courante", au V.6,26, et un bahuvrihi, "qui a de l'eau courante", au V.14,12. Duchesne-Guillemin (op. cit.) admet cette distinction, déclare le substantif secondaire et propose de reconnaître un bahuvrihi en -a-. En fait, il s'agit dans les deux passages d'un composé déterminatif : il est donc naturellement athématique. Le L. sg. taci.apaiia est attesté au V.6,26 :

yat̰ aēte yōi mazdaiiasna bāδa aiiantəm vā tacintəm vā barəmnəm vā vazəmnəm vā taci.apaiia nasāum frajasąn kuθra tē vərəziiąn aēte yōi mazdaiiasna "Si ces mazdéens, marchant, courant, chevauchant ou roulant, rencontrent un cadavre dans une eau courante, que feront ces mazdéens ?"

Au V.14,12, taci.apąm n'est pas un Acc. sg. f. accordé à vaiδīm, mais un G. pl. qui le détermine :

vaiδīm taci.apąm nərəbiiō aṣ̌auuabiiō aṣ̌aiia vaŋhuiia urune ciθīm nisirinuiiāt̰ "Avec une bonne sainteté, en tant qu'expiation pour son âme, il procurera aux hommes saints un canal d'eaux courantes".

17. pad- "le pied".

La déclinaison de pad- est beaucoup moins bien connue que celle de ap-. Elle est cependant fort bien attestée aux cas du duel.

	Sg.	D.	Pl.
N.			
Acc.	pāδəm	pāδa	paδō
I.			
D.		pāδaēibiia, paδauue	paδəbiiasca
Abl.			
G.		pāδaiiå	
L.	pā(i)δi [1]		
V.			

Les deux attestations des cas du pluriel, paδō (Vr.15,1) et paδəbiiasca (Vr.14,1) fournissent le degré plein alternant avec le degré long des autres nombres. Sur paδō, considéré à tort comme un duel par Bartholomae, voir p. 332. On aperçoit immédiatement que les cas obliques du duel sont entachés de deux irrégularités graves : ils unissent au degré long des désinences thématiques. La raison est vraisemblablement qu'il y a eu réfection générale d'après l'Acc. d. pāδa (Bartholomae,

1. Cette forme est attestée dans une citation avestique de VN.6 :
haδa pāδi spānəm naēṣ̌iiaiti "On shall lead a dog near his feet", (JamaspAsa et Humbach, Vaēθā Nask 19).
Le manuscrit F4 donne la variante pāiδi.

Grdr 128).

La plupart des composés à second terme °pad- ont aussi reçu le suffixe -a- des bahuvrihis (voir Duchesne-Guillemin, Comp 34 sq.). Il faut poser contre Bartholomae +aiiaŋhō.pāδa- "aux pieds d'airain" (Yt.10,70 : G. sg. aiiaŋhō.pāδahe), +bərəzi.pāδa- "aux longs pas" (Yt.15,54 : N. sg. bərəzi.pāδō) [1] et +zaraniiapaxšta.pāδa- "aux pieds décorés d'or" (Yt.17,9 - N.pl. zaraniiapaxšta.pāδåŋhō) [2]. Composé d'un autre type et reposant sur le degré zéro, +frabda- "le coup de pied" dont les formes sont ambiguës (Acc. sg. frabdəm, Acc. d. frabda) est garanti par son emploi en premier terme du composé frabdō.drājah- (V.18,40).

Il faut restituer un composé thématique +upa.bda- "le pied (d'une montagne)", au Yt.5,21, 9,3, 17,24 :

Yt.5,21 - tąm yazata haošiiaŋhō paradātō upa upa.bdi haraiiå satəm aspanąm aršnąm hazaŋrəm gauuąm baēuuarə anumaiianąm "Pour elle Haošiiaŋha Paradāta sacrifia, au pied du Harā, cent chevaux mâles, mille vaches, dix mille moutons".

Bartholomae pose un thème upa.pad- sur la foi de la désinence athématique du L. sg.. Il est cependant vraisemblable que upa.bdi est une faute pour +upa.bde. J10 atteste d'ailleurs au Yt.5,21 une variante upa.bade.

L'existence d'un composé aēuuō.pad- ne me paraît pas fondée :

Yt.18,4 - aēuuō.pāδəm nidaθaite aṣ̌iš vaŋᵛhi yā bərəzaiti antarə arəδəm nmānahe srīrahe xšaθrō.kərətahe "Einen Fuss setzt die gute Aši, sie die hochgewachsene, nieder im Innern des schönen, für den Herrscher erbauten Hauses" (Bartholomae, ap. Wolff, Av 284).

Benveniste (Vr̥tra 9) voit dans le Yt.18,4 un conglomérat mal ficelé de passages pris ailleurs. Duchesne-Guillemin (Comp 35 et 181) montre avec raison que le substantif aēuuō.pad- "un pied", postulé par la traduction de Bartholomae, serait d'un type isolé. On peut résoudre la difficulté en donnant à nidaθaite le sens passif et en faisant de aēuuō.pāδ(a)- "qui a un pied" un bahuvrihi employé à l'Acc. nt. en fonction adverbiale.

On objectera à cette hypothèse que le Yt.17,6 interdit de faire d'aēuuō.pāδəm ou, tout au moins, de pāδəm autre chose que le complément objet direct de nidaθaite :

yeŋ́he nmāne aṣ̌iš vaŋᵛhi sūra pāδa nidaθaite āgrəmaitiš darəγāi

1. °pāδa- représente directement pāδa- "le pas, la demeure". bərəzi.pāδa-, épithète de Vaiiu, signifie donc "aux longs pas" ou "aux hautes demeures".
2. Insler (IF 67, 1962, 53 n6) pose aussi un thème +zaraniiapaxšta.pāδa-. On se reportera à son article pour l'étymologie de °paxšta°.

haxəδrāi "Celui dans la maison de qui la bonne Aši, puissante, pose les deux pieds, compatissante pour une longue association".

Friš (ArchO 19, 1951, 506 sq.) émet trois hypothèses :

1) aēuuō est une interprétation de copiste pour +aēuua, forme adverbiale signifiant "seulement".

2) +aēuua est employé avec le sens d'une conjonction, "si", sous l'influence du pehlevi ˀyw.

3) Il faut envisager une correction +aēuuəm pāδəm.

Cette dernière hypothèse, la plus fruste, est la seule plausible. +aēuuəm a été abrégé à un moment ou à un autre de la transmission du texte. Un copiste l'a ensuite mal restitué, soit par ignorance pure, soit parce qu'il l'interprétait erronément comme un premier terme de composé. pāδəm est l'Acc. sg. du nom simple pad-.

Il reste deux bahuvrihis qui sont de toute évidence demeurés athématiques. Le nom propre spō.pad- (G. sg. spō.paδō) "qui a des pieds de chien", du Yt.13,116, correspondant au véd. śvapád- [1], ne peut être nié. ąγmō.pad- "qui a des crochets aux pieds" est attesté au Yt.17,11 :

aēšąm kaininō å̊ŋhəṇte ąγmō.paiδiš "Leurs filles sont assises, des crochets aux pieds".

L'intérêt particulier de ce composé réside dans le fait qu'il est le seul, en av., à avoir subi une motion qui soit claire et qui ne paraisse en aucune façon secondaire. Il faut en effet distinguer quatre cas spécifiques :

a) vohuuarəz-ī- "qui fait le bien", haiθiiāuuarəz-ī- "qui agit correctement" et hauuarštāuuarəz-ī- "qui fait de bonnes actions" sont attestés au G. pl. comme épithètes de ašaoninąm au Vr.11,14 (p. 67). Il s'agit d'une création savante et récente, directement amenée par le système énumératif du passage et reposant sur une intention délibérée d'exprimer le féminin d'une manière redondante.

b) mas-ī- est épithète de la terre (Yt.13,9 : ząm ... masīm-ca). Cette expression évoque l'indien máh-ī- "la grande", désignation de la Terre (p. 357).

c) Quatre noms de démones, trois simples et un composé, ont la motion: būjī- (p. 57), būiδī- (p. 59 sq.), mūiδī- "qui réjouit" (p. 62) et xruuiγnī- "qui frappe d'une manière sanglante" (p. 157 sq.). Ces quatre mots figurent au sein de passages corrompus, ils sont mal transmis, ils ne sont apparemment pas déclinés et les deux premiers au moins n'ont pas d'étymologie sûre. Si on songe que jahī- "la prostituée" (p. 177) connaît aussi la motion, mais que le seul nom de sainte radical qui soit attesté, fraŋhād- "qui mène droit au but" (p. 196), ne la connaît pas, on est

1. śvapád- désigne une bête de proie (voir K. Hoffmann, MSS 8, 1956, 6 sq.).

tenté de conclure que la motion du nom propre a constitué un trait daevique.

Les femmes qui portent le nom de arənauuacī- "qui énonce la dette" et de saŋhauuacī- "qui énonce la doctrine" (p. 274 sq.) ne sont pas explicitement présentées comme des démones, mais ce sont les épouses de l'affreux Aži Dahāka.

apaitiγnī- n'est pas utilisable (p. 157).

d) ąγmō.pa(i)δ-ī- "qui a des crochets aux pieds"(p. 376) est attesté au N. pl. (Yt.17,11 : kaininō ... ąγmō.paiδiš). C'est le seul exemple d'une motion du nom-racine qui se soit produite dans des conditions normales. On remarquera que pad- ne se rattache pas directement à une racine verbale.

C. THEMES EN -Ī-.

18. xšī- "la plainte".

Bartholomae attribue à xšī- trois attestations. En plus de la mention xšim du F.5, il apparaîtrait au Y.71,17 (paitištātəe xšaiiasca amaiiauuaiiå̊sca "Pour s'opposer à la plainte et à la souffrance") et au Y.31,20 :

yə̄ āiiat ašauuanəm diuuamnəm hōi aparəm xšiiō
darəγəm āiiū təmaŋhō duš.x^{v}arəθəm auuaētās vacō
tə̄m vå̊ ahūm drəguuaṇtō šiiaoθanāiš x^{v}āiš daēnā naēšat

xšiiō serait un G. sg. à égaler à təmaŋhō, sans particule de coordination. Partout, le mot serait identifié par sa traduction pehlevie šywn "la plainte". Le dernier exemple a toutefois été contesté par Humbach (II 30) qui fait de xšiiō, mais avec peu de fermeté, un inf. en -iiō de xšā et traduit : "Wenn einer zu einem Wahrhaften kommt, so wird daraufhin Glücksglanz sein Besitz. Ein langes Leben im Bereiche der Finsternis, üble Speise und das Wort "Wehe" -- zu solchem Leben wird euch, ihr Trughaften, auf Grund eurer Taten, eure Gesinnung führen". (Humbach, I 94). Ceci est plausible, mais on ne peut non plus rejeter complètement l'hypothèse de Bartholomae. Le Y.31,20 est, à ce point de vue, désespérément ambigu.

Il reste à donner à xšī- une étymologie. Celle-ci paraît hors de

portée ou, tout au moins, incertaine. Le mot fonctionne bien comme un nom-racine à valeur de nom d'action, mais on ne voit guère à quel verbe le rattacher. On songe évidemment à l'indien kṣi/kṣī, mais cette hypothèse soulève beaucoup de difficultés. Tout d'abord, il n'est pas sûr qu'il s'agisse bien d'une racine seṭ (voir Johanna Narten, Aor. 104 sq. n269). Le verbal kṣīṇa ayant été écarté par M. Leumann (IF 58, 1942, 24), seul le présent kṣiṇā́ti plaide pour la présence d'une ancienne laryngale. Toutes les autres données s'y opposent (kṣitá-, kṣití-, etc...). De plus, kṣi/kṣī signifie évidemment "détruire". xšī- ne peut guère signifier "la destruction", ce que n'interdisent toutefois pas les contextes où il figure. Mais il est lié par l'étymologie au pehlevi šywn "la plainte" (*xšai̯-u̯an-). Il faudrait alors supposer qu'il y a divergence sémantique soit entre l'indien et l'iranien, soit entre les états de langue les plus anciens et le pehlevi. Le champ sémantique de la destruction et celui de la plainte sont bien sûr logiquement liés, mais cela ne veut pas dire, au contraire, qu'il est facile de passer de l'un à l'autre. Il est prudent de ne pas conclure.

19. srī- "la beauté".

Cet équivalent du véd. śrī́- ne revient que deux fois dans l'Avesta. Au Yt.17,11 :

aēšąm kaininō ą̊ŋhəṇte ... kəhrpa auuauuatąm sraiia yaθa diδaiiatąm zaošō "Leurs filles sont assises ... avec un corps par la beauté comme en ont le désir ceux qui regardent".

Au H.2,9 (= Vyt.56) :

kaininō ... kəhrpa auuauuatō +sraiia yaθa dāmąn sraēštāiš "Une jeune fille ... avec un corps par la beauté comme les créatures les plus belles" [1].

Les deux attestations sont celles de l'I. sg. sraiia, pour *sri-i̯a (Grdr 155) = véd. śriyā́.

1. Westergaard donne sraiią̊ (K 20). Bartholomae corrige en +sraiia sur la foi de M6 et du Vyt.56. Il a sans aucun doute raison. sraiią̊ est une lectio facilior vraisemblablement due à la mention d'un adj. srīraiią̊.

D. THEMES EN -ū-.

20. xrū- "le morceau de viande crue".

Sinon comme nom propre de daēuua, au V.11,9 (pərəne xrū -"je bats Xrū"), où l'absence de désinence interdit toute analyse approfondie, xrū- n'apparaît qu'au Yt.14,33 (répété au Yt.16,10) :

(vərəθraγnəm ... yazamaide) yō naomiiācit̰ haca daŋ́haot̰ mušti.masaŋhəm xrūm aiβi vaēnaiti auuauuatcit̰ yaθa sūkaiią̊ brāzaiią̊ brāzəm auuauuatcit̰ yaθa sūkaiią̊ naēzəm "(Nous sacrifions ... à Vərəθraγna) qui, depuis le neuvième pays, aperçoit de la viande de la grosseur du poing autant que l'éclat d'une chose brillante, autant qu'une aiguille de chose brillante".

L'indo-européen a bien conservé les représentants de cette racine, toujours dans le sens de "chair crue" [1]. Rien ne permet de deviner une racine verbale sous-jacente, sinon deux indices qui concernent chacun un domaine de l'indo-iranien. Depuis Humbach (IF 63, 1957-58, 109), le composé xrūnar- (au lieu de Bthl. xrūnərā-, voir p. 387) doit être considéré comme un composé à premier terme verbal régissant, "qui blesse les hommes", et le RV X 89, 14 atteste un composé mitra.krú- "qui blesse Mitra", à second terme verbal régissant :

mitrakrúvo yác chásane ná gávaḥ pṛthivyā́ āpṛ́g amuyā́ śáyante "... que ceux qui blessent Mitra (ou le contrat) gisent pêle-mêle à plat sur la terre comme des vaches sur le banc d'abattage".

L'av. atteste plusieurs dérivés : xrūta- "sanglant" [2], xrūnər- "qui blesse les hommes", xrūniia- "la violence", xrūmīm "violemment", xrūra- "sanglant", xruuiγnī- "qui frappe violemment" [3], xruui.dru- "à l'arme sanglante", et xruuīšiiant- "qui blesse", xruuaṇta- "violent" [4], vīxrūmaṇt- "non sanglant" [5].

1. Voir Pokorny (621 sq.) et Mayrhofer (EW I 280 sq.).

2. xrūta- est un peu suspect. Epithète de l'hiver, on peut, comme l'indique Bartholomae, l'expliquer par xrū-, mais on peut aussi le comparer au grec κρυός "qui gèle" (Klingenschmitt, oralement).

3. Voir p. 157.

4. xruuaṇta-, équivalent du lat. cruentus, et non xruuaṇt-, ce type de dérivation étant impossible ici, où on attend *xrūmaṇt-. Voir Duchesne-Guillemin (BSOS IX, 1937-1939, 86 n2).

5. Sens établi par Benveniste (HenMemVol 39).

21. hū- "le cochon".

Le nom avestique du cochon a récemment fait l'objet d'une étude de K. Hoffmann (MSS 22, 1967, 29 sq.) qui est à la base d'une profonde transformation des données connues. Nous résumerons ici son argumentation.

Selon Bartholomae, hū- est attesté au Yt.14,15 (= Yt.10,70 et 137) :

ahmāi puxδō ājasat̰ vazəmnō vərəθraγnō ahuraδātō hū kəhrpa varāzahe

"A lui vint pour la cinquième fois, en se mouvant, Vərəθraγna créé par Ahura, sous la forme d'un cochon mâle".

La forme hū a toujours été considérée comme génitive et représentant *huuō [1]. C'est la conclusion à laquelle en vient encore Benveniste (BSL 34, 1933, 22 sq.) après un raisonnement basé sur le principe de restitution établi par Andreas. hū représenterait *huuō par l'intermédiaire d'une graphie arsacide *hww [2]. Il en irait de même pour hū (*hu̯ō), G. sg. de x^var- "le soleil", et pour zrū (*zru̯ō), G. sg. de zruuan- "le temps". K. Hoffmann fait justice de cette explication en établissant que hū et zrū remontent régulièrement à *hu̯ans et à *zru̯ans. Si nous prenons *hu̯ans pour exemple, on établira que cette forme est successivement passée par les stades suivants : *hu̯əŋh > *hu̯ə̄ > *hu̯ū > hū. Mais cette explication est inapplicable au nom du cochon. En av. récent, la forme génitive attendue de hū est huuō, qui n'a pu être représentée par *hu̯ə̄. Dès lors, si hū n'est pas un G. sg., il ne peut être que premier terme de composé. Il s'agit donc de hū. kəhrpa [3].

Le N. sg. huš du nom simple est cependant attesté au N.58 pour lequel l'édition en fac-simile de Sanjana donne (114 v., 8) :

ẏaaθa (TD : yasθā) vā azō scaēniš ẏaθa huš pərəsō

Le Pahlavi Rivāyat accompanying Dādistān - ī Dīnīk (éd. Dhabhar, Bombay, 1913, p. 188) fait de ce fragment le sujet d'une phrase pehlevie :

yaθa vā azō sacainiš yaθa huš θβerəsō (K35 : θβərsō) pt̰ ycšn' ZK

1. C'est Galand (KZ 32, 1893, 531) qui a découvert ici le nom du porc. On aurait le choix, dit-il, pour hū, entre un G. sg. et un premier terme de composé.
Mais si Geldner (Metr 19; 3 Yt 71; KZ 25, 1881, 523) traduit hū- par "Eber", Justi (Hb 326) le fait déjà par "Sau".

2. Voir, en dernier lieu, Schwentner (KZ 76, 1960, 51).

3. Ainsi, pour la syntaxe, le V.7,2 : maxši.kəhrpa ərəγaitiia, où ərəγaitiia, déformation de +ərəγaitiiå sous l'influence de °kəhrpa, est épithète du premier terme.

yzdtʾn' kwhššn "... (sont) à tuer comme offrande pour les dieux" [1].

K. Hoffmann propose de restituer +yaθa vā azō +sacainiš (ou +sacaēniš) yaθa huš +parəsō

huš est évidemment le N. sg. de hū- "le cochon". +parəsō permettrait de retrouver, au niveau des langues anciennes, le nom indo-iranien correspondant à l'i.-e. commun *pork̂o-. Il n'y était jusqu'à là que suggéré par l'emprunt finnois porsas, qui relève de *porśo-, et par le khot. pāsa (G. sg. pasä).

K. Hoffmann hésite sur l'analyse à donner de scaēniš, où il propose de reconnaître soit sacaēnī- "ein aus dem laufenden Jahr stammendes (weibliches Jungtier)", ou sacaini- "jährling". Gershevitch (Iran and Islam in memory of Vladimir Minorsky, Edinburgh 1971, 267 sq.) a établi que plusieurs mots de l'iranien moderne pour "le chevreau" remontaient à *scani-. La forme correcte, qu'il faut restituer dans les deux passages et qui transparaît des variantes attestées, est +scainiš, de scaini- "le chevreau". K. Hoffmann (oralement) souscrit à cette hypothèse.

Le G. sg. de hū- parəsa- est attesté au V.7,52 PüZ. Il paraît déplacé dans un passage où le commentateur pehlevi explique comment les mérites et les démérites sont pesés lors du jugement des morts (voir Darmesteter, Za III 45 sq.) :

auuauuat̰cit̰ yaθa huuō pərəsahe

L'attestation de la forme huuō confirme l'analyse que K. Hoffmann a donnée de hū au Yt.14,15.

JamaspAsa et Humbach (Purs I 18 sq.) ont retrouvé au P.9 un composé hū.xšaθrī- "le porc femelle, la truie" :

nōit̰ narahe nōit̰ jahikaiiå nōit̰ sūnō nōit̰ hū.xšaθriiå nōit̰ daēuuaiiasnahe nōit̰ tanu.pərəθahe "Not of a man, not of a woman, not of a dog, not of a sow, not of a Daēuua - worshipper, not of a condemned person".

C'est la seule façon d'élucider un mot jugé "unklar" par Bartholomae. hū.xšaθrī- est l'antonyme de hū (.kəhrpa varāzahe) aršnō.

On a donné de l'i.-e. *sū trois explications étymologiques dont aucune ne satisfait parfaitement. On a invoqué une origine onomatopéique, le verbe qui est en véd. sū, suváte "engendrer" et un emprunt au chinois. Benveniste (BSL 45, 1949, 90 sq.) examine les données avec scepticisme et fournit la bibliographie.

1. Il n'existe aucun témoignage direct sur le tabou du porc comme animal sacrificiel. Sur l'aversion des manichéens envers le porc, voir Benveniste (loc. cit. 86). De nos jours, les Parsis mangent du porc.

E. THEMES EN -ā-.

22. xā- "la source".

Le nom-racine xā- "la source" est mentionné dix fois de manière incontestable. Le N. sg. xå est attesté une fois :

Y.10,4 - (haoma) upa.frādaēša vīšpaθa haiθīmca ašahe xå ahi "(O Haoma,) puisses-tu croître directement, car tu es véritablement la source d'Aša".

ašahe xå est exactement parallèle au véd. khā́m ṛtásya (RV II 28, 5). khā́- apparaît au RV VI 36,4, dans l'expression khā́m rāyáḥ "la source de la richesse".

Le N. pl. xå figure au Yt.8,5 et 42 :

Yt.8,5 - kaδa xå aspō.staoiiehīš apąm tacąnti nauua "Quand de nouvelles sources d'eau, plus puissantes que le cheval, se mettront-elles à courir ?"

L'Acc. pl. xå est attesté six fois (Y.71,9, Yt.10,71, Yt.13,14, Yt.14,29, V.13,51). Voici le texte du Y.42,1 :

apąmcā xå yazamaidē "Nous sacrifions aux sources des eaux".

Il existe enfin une mention du G. pl. xąm (V.21,7) :

frā tē hazaŋrəm xąm azəm iδa frasnaiieni "Je veux maintenant purifier pour toi un millier de sources".

Bartholomae pose un nom-racine xan- qu'il rattache en hésitant à la racine *khan "creuser". Cette analyse est impuissante à fournir une explication immédiate des désinences attestées dans le texte avestique, sauf, dans une certaine mesure, de celle du N. sg.. Reichelt (ElB 185) fait des autres formes une "Neubildung zum NS. xå, ar. *khāns". Les désinences attestées et le témoignage du véd. nous interdisent en fait de poser un autre thème que xā-. Celui-ci justifie chaque forme et se présente d'emblée comme l'équivalent du véd. khā́-. Il convient de l'expliquer étymologiquement. Trois solutions peuvent être entrevues.

L'hypothèse de Bartholomae et de Reichelt est recevable. *khā- peut représenter la racine verbale *khan "creuser". Le véd. fournit à ce point de vue des indications précieuses. Le verbal khātá- et le nom d'agent khanitṛ́- permettent d'identifier une racine seṭ qu'on restituera

*kə$_2$enə. Dans la mesure où *khā- y est apparenté, il repose sur un degré zéro *kə$_2$nə-. Le véd. atteste d'ailleurs, sans équivoque possible, le même nom-racine au second terme de quelques composés (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr II 2 32) : le plus significatif est bisakhā́- "qui déterre des racines" dont le N. sg. bisakhā́ḥ figure au RV VI 61,2. Le cas de *khā- serait alors exactement celui de *sā-, de *snə- (voir p. 106) : même type de racine, même degré vocalique et, finalement, même analogie. Il faut admettre qu'à partir du N. sg. *khās (*kə$_2$nə-s), *khā- a été décliné comme un thème en -ā- du type *dhā-. L'effet de l'analogie aurait toutefois été général. Alors que le véd. et l'av. attestent encore des formes originales de *sā-, *khā- n'est jamais distinct d'un thème en -ā- issu de voyelle + laryngale.

Ceci incite à prendre en considération l'hypothèse de Kuiper (Notes 74 sq.), qui propose de reconnaître un infixe dans l'élément nasal de la racine *kə$_2$enə. *khā- représenterait donc, régulièrement, un état keə$_2$/kə$_2$ de la racine. Sa flexion aurait, à l'origine, contenu une alternance vocalique : N. sg. *keə$_2$-s > *kās, Acc. sg. *keə$_2$-m > *kām, G. sg. *kə$_2$-es > *khas, D. sg. *kə$_2$-ei > *khai ... . La palatale sourde aspirée initiale s'est étendue par analogie à partir des cas au degré zéro [1].

Il reste à émettre une dernière hypothèse. Rien n'indique avec certitude que *khā- est apparenté à *khan "creuser". *khā-, dans ses descendants védiques et avestiques, est fléchi comme un thème en -ā- représentant *-eə-. Pour en rendre compte sans renoncer à l'étymologie par *khan, Kuiper est obligé de poser une variante sans nasale de la racine. C'est une pure hypothèse de travail. Si l'aspirée initiale du véd. khā́- correspond à celle de l'av. xā-, *khan est représenté ici par kan, là par khan. Comment s'explique, en av., cette divergence dans le traitement de l'initiale de deux mots qui sont dans la plus étroite des liaisons étymologiques ? Dernier argument et non le moindre : il n'y a pas de rapport sémantique évident entre le sens de "source" et celui de "creuser" [2]. On comprend l'hésitation de Wackernagel et Debrunner

1. Afin de rendre compte de l'aspiration de la consonne initiale, je restitue un ə$_2$ à l'encontre de Kuiper, qui pose ə$_1$. De toute manière, cāt-, dont la palatalisation de l'initiale sert d'argument à Kuiper, n'est pas significatif (voir ci-dessous).

2. Les seconds termes de composés du véd. °khā́- se réfèrent pour leur part au sens de la racine verbale. Pourrait-on attribuer à *khā- le sens de "puits artificiel" ou de "réservoir" ?

(AiGr II 2 32) : ces objections sont de poids. Je les croirais décisives si deux dérivés avestiques apparentés au nom de la source n'attestaient la réalité d'une nasale intégrée au radical.

xaniia- "fontanus" (Y.68,6) peut être analysé de deux manières. On y verra, avec Bartholomae, un dérivé avec vṛddhi de la racine *khan (*kə₂an-iia-) ou, avec Kuiper (op. cit. 78) de *xani- = véd. *kháni-, variante avec nasale de khā-. Schindler (Wurz 16) pense que xaniia- peut s'être formé sur un G. pl. *xanąm comme le véd. stráiṇa "féminin" sur strīṇā́m.

Le Yt.6,2 oppose āpəm xaiianąm "l'eau de source" à āpəm zraiianąm "l'eau de mer". Un adjectif xaiiana- n'est pas vraisemblable : il suppose un radical en -ī- qui ne peut rien représenter. Bartholomae a suggéré l'explication : xaiiana- est le résultat par métathèse de *xanaiia- sous l'influence de zraiiana-.

Ces deux dérivés ne confirment pas de façon décisive l'existence d'une nasale dans le radical. L'étymologie par kan "creuser" est incertaine. Bailey (Prolexis 61 sq.) et Emmerick (Saka 26) ont tenté d'expliquer xā- par le khot. khā "ouvrir", mais Schmitt (Sprache 17, 1971, 58) regrette que le verbe khotanais n'ait pas une étymologie précise.

Bartholomae attribue à xā- le second terme de deux noms de montagne mentionnés au Yt.19,4 au N. sg. : aēzaxasca maēnaxasca. Ce sont deux noms très incertains qui semblent, en ce qui concerne le second terme, attester des thèmes aēzaxa- et maēnaxa-. Les premiers termes supposés ne sont pas plus rassurants. aēza° représenterait *aidh-sa- "le bois à brûler" et maēna° le nom du fleuve indien menā́- [1].

cāt- figure dans deux passages du Vendīdād cités p. 80 . J'ai à cette occasion montré combien il était difficile de discerner la forme des termes de l'énumération et d'établir leur sens. Admettons - ce n'est pas sûr - que celui de "source" est fondé et soucions-nous exclusivement de la forme. Les termes de l'énumération se sont tellement influencés qu'il n'est pas toujours possible de savoir si leur désinence est thématique ou athématique. Avons-nous affaire à cāiti, de cāt-, ou à +cāite, de +cāta- ? Le persan cāh "la source" ne peut correspondre à l'av. cāt-, mais à *cāθa-. Faut-il en conclure que cāh n'est pas un témoin fiable ou que cāt- doit être mis en question ? Enfin, si cāt- est apparenté à *khan, la palatale secondaire initiale interdit de restituer *kə₂nə-t-. Il faut absolument, avec Kuiper, lui supposer un ancêtre *keə-t-. Et c'est encore sujet à caution, car nous voici replongés dans la

1. Voir, à ce propos, Mayrhofer (EW II 687 et 691).

problématique de l'élargissement -t- avec le degré plein.

Ce flot de questions ne peut que décourager et amener un aveu d'impuissance (voir Schindler, Wurz 60).

F. THEMES EN -r-.

23. duuar- "la porte".

Des trois attestations du mot, deux sont celles de l'Acc. sg. duuarəm :

Yt.5,54 - auuat̰ āiiaptəm dazdi mē ... yat̰ bauuāni aiβi.vaniiā auruua hanauuō vaēsakaiia upa duuarəm xšaθrō.sukəm apanō.təməm kaŋhaiia bərəzaiṇtaiia ašauuanaiia "Donne-moi cette faveur, afin que je sois vainqueur des rapides fils de Vaēsaka, à la porte Xšaθra.suka, la plus haute dans la grande et sainte Kaŋha" [1].

V.2,30 (et 38) - apica təm varəm marəza duuarəm raocanəm xᵛāraoxšnəm antarə.naēmāt̰ "Mets à cet enclos une porte, une lumière qui brille d'elle-même à l'intérieur".

Le V.3,29 est particulièrement obscur :

bāδa iδa hištahe aniiehe duuarə sraiianō xᵛarəṇtīš pərəsəmnaēšuca "Tu te tiens ici, attaché à la porte d'un autre, parmi ceux qui mendient leur nourriture" [2].

La forme duuarə est malaisée à analyser. Meillet (MSL 23, 1923-29, 225) reconnaît une graphie éventuelle pour +duuarō, mais conclut en définitive que le passage paraît désespérément corrompu et qu'on ne peut en tirer d'enseignements grammaticaux sûrs. Voilà qui est sage, car une évolution duuarō > duuarə̄ > duuarə est difficile à admettre dans le Vendīdād. Bartholomae n'a pas tort d'évoquer la possibilité d'un L. sg. : l'indien śri laisse en effet attendre un tel cas (Grassmann, 1422). Dès lors, pour rendre compte de duuarə, on est incapable de choisir entre un L. sans désinence ou une faute de graphie pour +duuari.

De toute manière, que duuarə soit ou non une forme plus ou moins corrompue de L. sg., l'Acc. sg. duuarəm atteste que duuar- diffère, quant à l'alternance vocalique, de l'indien dvár-, dont la déclinaison s'éta-

1. Sur les formes vaēsakaiia et kaŋhaiia, voir Humbach (MSS 3, 1953, 77 sq.).
2. Je ne vois pas que hištahe ait ici une valeur d'auxiliaire, malgré Benveniste (ActO 30, 1966, 48).

blit comme suit : N. sg. dvā́h (AV), N. d. dvā́rau (RV), N. pl. dvā́raḥ (RV), Acc. pl. duráḥ (RV).

L'indien a donc connu une alternance entre le degré long et le degré zéro. En av., duuarəm révèle un degré plein qui peut être permanent si on accepte l'authenticité d'un L. sg. duuare, ou bien, si on considère que cette forme est sans valeur, qui peut alterner avec un degré zéro non attesté.

24. nar- "l'homme".

Les formes attestées sont les suivantes :

	sg.	d.	pl.
N.	nā (narō)	nara	narō (nara)
Acc.	narəm		nərəš, nərąš
I.	nara		
D.	naroi, naire	nərəbiia	nərəbiiō, nəruiiō, nuruiiō
Abl.	nərət̰		
G.	nərəš, narš	narā̊	narąm
L.	nairi		
V.	narə		narō

nar- est, en gros, fléchi comme nṛ́- l'est en véd. : on consultera Wackernagel (AiGr III 211 sq.). Pour des raisons d'euphonie, le degré nər- du radical a été remplacé par le degré nar- aux cas à désinence vocalique. Ce phénomène a pu faciliter l'apparition d'un nom thématisé nara- dont sont issus le N. sg. narō et pl. nara (1).

Le G. sg. nərəš, narš est pareil à celui des autres thèmes en -r-, tel pitar- "le père" (G. sg. véd. pitúḥ < *pə₂tr̥-s) : il est original contre le véd. náraḥ (2). L'Acc. pl. est représenté, en gâthique, par nərąš, en récent par nərə̄(u)š. Il faut d'abord remarquer que nərə̄uš

1. On trouve encore une forme de N. pl. narāē-ca (V.3,8 et V.18,4) : étrange intrusion de la flexion pronominale.
Un G. sg. thématique +narahe est vraisemblablement attesté au P.10 : nōit̰ marahe (+narahe) nōit̰ jahikaiiā̊ nōit̰ sūnō nōit̰ huxšaθrahe (+hū.xšaθriiā̊) nōit̰ daēuuaiiasnō (+daēuuaiiasnahe) nōit̰ tanu pərəθəhe (+tanu.pərəθahe) "Not of a man, not of a woman, not of a dog, not of a sow, not of a daēuua-worshipper, not of a condemned person"(JamaspAsa et Humbach, Purs I 18 sq.).
JamaspAsa et Humbach (op. cit.) proposent de corriger marahe en +narahe, contre +mairiiehe de Bartholomae.
2. Comme il a été montré par Wackernagel (KZ 25, 1881, 288 sq. = KlSchr I 232 sq.) et Meillet (FSLévy 18 sq.).

est une graphie secondaire pour nərə̄š :

	nərə̄š		nərə̄uš
Yt.19,52			tous
V. 5,27	K1 Jp1 Mf2		Ml 4 Pt2 P10 L4a. 1.2 K10
V. 18,12	K1 Jp1 Mf2		L4. 1.2 Br1

nərə̄š/nərąš correspond régulièrement au véd. nṝ́n. On reconstruira une évolution : i.-i. *nr̥̄n-s > proto-av. *nərą̄š > av. nərə̄š, nərąš.

Quant aux formes de D.-Abl. pl. nəruiiō, nuruiiō, elles représentent normalement nərəbiiō à la suite d'une évolution phonétique *nərβi̯ō > *nəru̯ō > nəruiiō, nuruiiō. nərəiiō n'est pas solidement attesté :

Yt. 3,4 :	nərəiiō	Jm4
	nuruiiō	K36 Ml 2
	nairiiō	F1 Pt1 E1 P13 L18 K12. 18a. 19.40. J10 Mb1 M35 03
Yt. 8,11 :	°nəruiiō	K15 (le second ə est barré)
	n.ruiiō	Pt1
	nruiiō	F1 E1
	°nruiiō	L18 P13
	nrūiiō	J10
	°narōiiō	K12
Yt.10,55 :	nuruiiō	tous.

On trouve, au Y.30,2, une construction de nar en amredita (narə̄m narəm) (1).

nar- est premier terme de composé dans nərə.gar- "qui dévore les hommes", nərə.bərəz- "qui a hauteur d'homme" et, peut-être, narō.vaēipiia- "qui sodomise les hommes, pédéraste" (2). Il apparaît au second terme de trois composés incontestablement athématiques. Humbach (IF 63, 1957-58, 212 sq.) a montré que deux composés, jə̄nar- "qui tue les hommes" et xrūnar- "qui blesse les hommes" étaient attestés au G. pl. au Y.53,8 :

huxšaθrāiš jə̄nərąm xrūnərąmcā rāmąmcā āiš dadātū šiieitibiiō vīžibiiō

"Avec ceux qui ont un bon pouvoir sur les tueurs d'hommes et les meurtrisseurs d'hommes, qu'on crée la paix pour les emplacements d'habitation".

1. Sur nṛ́- en amredita, voir Thieme (Unters 52), qui explique véd. nā́nā et av. nānā "de diverses manières, de divers endroits, à divers endroits" par une construction de ce type.
2. narō.vaēipiia- est évidemment ambigu : narō° peut représenter le thème nara- ou être le résultat d'une analogie avec les premiers termes de composé à désinence nominative thématique.
Lommel (ZII 7, 1929, 38), appliquant la méthode des mater lectionis, fait de naire.manah- "d'esprit viril" une graphie pour *nərəmanah- = véd. nṛmánas- " id. ".

Bartholomae faisait de jǝnǝrąm et de xrūnǝrąm l'Acc. sg. de deux abstraits jǝnǝrā- "Mord" et xrūnǝrā- "Blutbad". Mais un suffixe d'abstrait -rā- avec la racine jan n'inspire aucune confiance. -nrā- ou -mrā- (Grdr 172) avec xrū moins encore. L'analyse de Humbach a été admise par Hinz (1961 241) et Insler (op. cit. 80).

jaṇnar- [1] est attesté comme nom propre, avec une thématisation secondaire, au Yt.13,115 :

varǝsmapahe jaṇnarahe ašaonō frauuašīm yazamaide "Nous sacrifions à la frauuaši du saint Varǝsmapa, fils de Jaṇnara".

kamnā.nar- "qui a peu d'hommes" est attesté au Y.46,2 : hiiatc̣ā kamnānā ahmi "et parce que j'ai peu de gens ...".

Par contre, trois composés jugés athématiques par Bartholomae doivent être rejetés. Duchesne-Guillemin (Comp 35) a montré que +usmānara- et +frādat̰.nara- (noms propres du Yt.13), formant un G. sg. en -ahe, étaient pourvus du suffixe -a- des bahuvrihis. Je crois que c'est aussi le cas de +pouru.nara- "qui a beaucoup d'hommes". L'Acc. sg. pouru.narǝm (Y.10,13) est ambigu et la forme de G. sg. f. attestée au Y.11,2 est transmise de la manière suivante :

naraiiå	S1 J3.6 Mf1.2 H1 L13. 1.2
nariiå	K4 (mais a est inséré)
nairiiå	Pt4 L3
nāraiiå	K5 (a en seconde main au-dessus de -ā-)
nāiraiiå	J2

A l'exception de Pt4, les meilleurs manuscrits de chaque famille s'accordent sur une forme °naraiiå, G. sg. de pouru.narā-.

25. star- "l'étoile".

star- se décline de la manière suivante :

	sg.	d.	pl.
N.			starō, staras-ca
Acc.	starǝm		strǝ̄uš, strǝ̄š-ca
I.			
D.			stǝrǝbiiō
Abl.			stǝrǝbiiō
G.	starō		strąm, strǝ̄m-ca (starąm)
L.			
V.			

1. On ne peut savoir ce que représente exactement la forme jąn.nairīm du Vyt.23.

Le véd. atteste le N. pl. tā́raḥ, l'I. pl. stṛ̥bhiḥ, le G. pl. stṝ̥ṇā́m.

star- pose sensiblement les mêmes problèmes que nar- (voir Wackernagel et Debrunner, AiGr III 212 sq.). Le radical star- s'est substitué à str- aux cas à désinence vocalique. Le G. pl. strąm/strǝ̄mcā [1] est cependant authentique contre starąm et le véd. stṝ̥ṇā́m. L'Acc. pl. strǝ̄š-ca s'explique comme nǝrǝ̄š. Toutefois, la forme secondaire strǝ̄uš est mieux attestée que nǝrǝ̄uš :

	*strǝ̄š	*strǝ̄uš
Y.2,11	J3	J2 K5a (-u- en seconde main)
Y.71,9	J2 (u suscrit) K5	Pt4 Jp1 F11 L13 J6.7 H1 P6 (u barré) Mf1 ?
G.3,6	-	tous
Yt.10,145	-	tous
V.7,52	Pt2 P10 L1.2 Br1 M2	K1 Jp1 Mf2
V.11,1	Mf2	L4 M13 B1 Jp1
V.11,2	Mf2	L4 M13 B1 Jp1 K1a
V.11,10	Mf2	tous les autres

L'indo-iranien présente en apparence une alternance entre un degré long *stār- et un degré zéro *str̥-. Cette apophonie a été interprétée de diverses manières. Selon Brugmann (CurtSt 9 388 sq.), elle résulte d'une analogie avec les noms d'agent en -tar-. Bartholomae (ArFo I 176) croit en trouver l'origine dans une contamination entre les divers degrés d'une alternance primitive *stēr-/*ster-/*tr-. Mais, d'après le grec ἀστήρ et l'arm. astł, il va bientôt défendre le caractère original d'une alternance *ster-/*str- (IF 7, 1897, 54). Cette idée est reprise par Krogmann (KZ 63, 1936, 256 sq.). Par contre, selon Wackernagel et Debrunner (AiGr III 213), les langues indo-européennes n'attestent jamais qu'un degré e du radical (entre autres, le grec ἀστήρ, le lat. stella, le got. stairnō) : le radical *stār- de l'indo-iranien doit s'expliquer par une extension abusive de la voyelle longue, régulière celle-là, du N. sg. *stā [2].

1. Sur strǝ̄m-cā, voir Humbach (I 32). C'est de toute évidence un G. pl.: Y.44,3 - kasnā xᵛǝ̄ng strǝ̄mcā dāt̰ aduuānǝm "Qui a créé le chemin du soleil et des étoiles ?"

2. Les problèmes posés par star- au niveau de l'étymologie et de la reconstruction indo-européenne sont exposés par Scherer (Gestirn 18 sq.). Plus récemment, Eilers (FSSpiess 112) prend résolument parti pour la plus vieille étymologie, celle de A. Kuhn (KZ 4, 1855, 4) qui reconnaît dans star- la racine star "élargir". Schindler (Sprache 15, 1969, 155 n71) considère que la structure de l'indo-européen *$ǝ_2$ster- est incompatible avec un nom-racine.

star- est premier terme de composé dans starō.sāra- (stārō.sāra- ?) "qui a les étoiles sur la tête", nom de montagne du Y.10,11. Bartholomae relève un composé déterminatif tištriiō.star- "l'étoile Tištriia" au Yt.10,143 :

(mā̊ŋhō) yeńhā̊ ainikō brāzaiti yaθa tištriiō stārahe "(La lune) dont le visage brille comme (celui) de l'étoile Tištriia".

Le G. sg. thématique en -ahe ne peut manquer de surprendre. Duchesne-Guillemin (Comp 136) croit qu'il y a eu interversion des finales et qu'il faut restituer +tištriiahe (+tištriiehe ?) stārō : il s'agit d'une attestation du nom simple. On s'accordera avec Thieme (BSOAS 23, 1960, 266) pour accepter cette hypothèse.

26. sar- "l'union".

Il faut souligner l'appartenance au nom-racine sar- des formes sarē et sarōi où Bartholomae a reconnu des infinitifs :

Y.49,3 - tā vaŋhēuš sarē iziiā manaŋhō
aṇtarē vīspə̄ŋg drəguuatō haxmə̄ŋg aṇtarē mruiiē

"C'est pourquoi je désire la protection de Vohu Manah; je bannis tous les trompeurs de la communauté".

Y.44,17 - āskə̄itīm xšmākə̨m hiiatcā mōi xiiat̰ vāxš aēšō
sarōi būždiiāi hauruuātā amərətātā

"Zu eurer Gefolgschaft und (dazu), dass meine Rede kraftvoll sein möge, um für die Vereinigung mit dem Heilsein und der Unsterblichkeit zu wirken" (Johanna Narten, YH).

sarē est tout normalement une variante phonétique de sarō, G. sg. de sar- (Humbach, II 80). sarōi (= *saire) en est le D. sg. (Humbach, II 58).

Il faut encore revoir quelques interprétations de Bartholomae. sarə̄m, au Y.49,9, est un Acc. sg. et non un G. pl.. Les considérations de Humbach (I 31) sur la finale -ə̄m sont, à cet égard, décisives (1) :

nōit̰ ərəš.vacā̊ sarə̄m didąs drəguuātā "Celui qui parle droitement ignore l'union avec le trompeur".

Il est vraisemblable que sairi, au V.15,17, n'est pas un Acc. d. :

1. Une forme d'Acc. sg. sarə̄m est d'ailleurs attestée au Y.49,8 : fərašaoštrāi uruuāzištəm aṣ̌ahiiā dā̊ sarə̄m "Donne à Fərašaoštra l'union bienheureuse avec Aṣ̌a".
Un bon manuscrit, K4, contient la leçon sarə̄m au Y.53,3 : vaŋhə̄uš paitiiāstīm manaŋhō aṣ̌ahiiā mazdā̊scā taibiiō dāt̰ sarəm "Bestimmt er dir Befolgung des Vohu Manah, die Vereinigung mit der Wahrheit und mit Mazdā". (Johanna Narten, YH).

yezi tat̰ frajasāt̰ aṇtarə sairi vərəzāne "Si cela entre à l'intérieur de l'union (et) de la communauté".

Cette phrase évoque le Y.35,8 (aṣ̌ahiiā sairī aṣ̌ahiiā vərəzə̄nē "dans l'union d'Aṣ̌a, dans la communauté") où le L. sg. est manifeste. sairī et vərəzə̄nē sont vraisemblablement des locatifs en liaison asyndétique au V.15,17. Le véd. antár se construit fréquemment avec le L. alors que, en av., aṇtarə régit le plus souvent l'Acc..

Les formes attestées de sar- sont les suivantes :

	sg.
N.	-
Acc.	sarə̄m
I.	°sara
D.	sarōi
Abl.	-
G.	sarē, sarō
L.	sairi
V.	-

On donne traditionnellement à sar- le sens d'"union" d'après la coordination avec haxəman- "la communauté" (voir Bartholomae), et on le rattache à une racine kerə̥ représentée par le grec κεράννυμι "mélanger" et le véd. śrīṇāti " id. " (1).

Humbach (DLZ 1955 300; MSS 10, 1957, 38; IF 63, 1957-58, 211 sq.; II 31) a tenté de donner à sar- une autre étymologie en le rapprochant du véd. śárman- et śaraṇá- "la protection". Le Y.41,6 (upā jamiiāmā tauuacā sarəm aṣ̌axiiācā) et RV VI 16, 38 (úpa áganma śárma te) semblent parallèles. Toujours selon Humbach, on serait passé, au point de vue du sens, de "protection" à "communauté de protection" et, enfin, à "communauté" (2).

Cette hypothèse rencontre le scepticisme de H.P. Schmidt (ZDMG 111, 1961, 218 n2), de Frisk (GrEW I 825), de Mayrhofer (EW III 311) et de Insler (op. cit. 132 sq.). Johanna Narten (YH) examine minutieusement les attestations de sar- et conclut que ce nom-racine exprime l'union

1. Le sens a été établi par Bartholomae (ArFo II 184 et IF 5 1895 364 sq.). Voir encore Morgenstierne (EVP 69). L'hypothèse étymologique, évoquée par Gonda (ActO 14 1936 201), pour être aussitôt rejetée, a été proposée par Wackernagel (KZ 67 1942 174 = KlSchr I 390) et Bailey (TPS 1959 83 et KhotT IV 96).

2. Humbach reprend ainsi une hypothèse de Geldner (Stud 126) rejetée par de Harlez (BB 8, 1884, 184). Plus tard, Geldner (KZ 28, 1887, 195), suivi par Baunack (St 354), donne à sar- le sens d'"union", mais sans renier le rapprochement avec śárman-. Voir encore Andreas et Wackernagel (NGG 1931 323 sq.).

avec une entité spirituelle et ne se construit jamais sans le G. ou l'I. du nom de cette entité. Pour des raisons sémantiques, il lui semble que le rapprochement avec śárman- doit être abandonné.

Sur sarəjan-, voir p. 163.

sar- est second terme de composé dans aṣ̌a.sar- "qui a une union avec Aṣ̌a" :

Yt.11,4 - imat̰ uxδəm vacō frauuaocāt̰ ... aṣ̌a.sara manaŋha aṣ̌a.sara vacaŋha aṣ̌a.sara šiiaoθna "Qu'il récite cette parole prononcée ... avec un esprit uni à Aṣ̌a, avec une parole unie à Aṣ̌a, avec une action unie à Aṣ̌a".

aṣ̌a.sar- est un bahuvrihi, l'I. sg. est ambigu : faut-il poser un thème aṣ̌a.sar- ou aṣ̌a.sara- ? (1)

G. THEMES EN -m-.

27. dam- "la maison".

Le G. sg. dəṇg est attesté dans l'expression dəṇg pati- "le maître de maison", au Y.45,11 :

saošiiantō dəṇg patōiš spəṇtā daēnā

uruuaθō brātā ptā vā mazdā ahurā "(Il sera traité,) ô Ahura Mazdā, comme un allié, un frère, ou un père, selon la sainte religion du maître de maison invigoreur".

dəṇg pati- doit être rapproché du grec δεσπότης et du véd. pátir dán (2). Ces expressions permettent de reconstruire un indo-européen *dems qui a été diversement interprété. Pour Benveniste (Orig 66 sq.), ce n'est pas le G. sg. de dam-, mais un doublet en -s- de dam-, car *dems ne peut représenter une forme compositionnelle qui serait *dm̥ , ni une forme génitive coordonnée qui serait *dm-os/-es (3). Humbach

1. Sur aṣ̌asairiiãṇc-, voir p. 169.

2. dán est analysé comme un L. par Grassmann, Lanman (JAOS 30, 1885, 480) et Geldner (I 207), mais aujourd'hui, à la suite de Renou (GramVed 81; EVP XII 108), on le considère généralement comme un G..

3. Cette hypothèse est admise par Fraenkel (ZSP 20, 1950, 71 sq.; Lexis 3, 1952, 52). Voir encore Benveniste (Word 10, 1954, 261 et 263).

(MSS 6, 1955, 41 sq.) a fait de cette hypothèse une critique convaincante. δεσπότης, dəṇg pati- et pátir dán ne peuvent passer pour des composés : ce sont des expressions où deux mots sont unis syntaxiquement. Il n'existe aucune trace, dans le domaine indo-européen, d'un doublet sigmatique *dems- de "dem-. Par contre, on connaît quelques exemples de G. sg. "protérodynamiques". Ils sont bien attestés pour les thèmes dérivés en -n- de l'av. : xᵛəṇg, de xᵛan- "le soleil", rāzəṇg, de rāzan- "l'ordre", haxməṇg, de haxman- "la communauté" (1).

Les nuances que comporte l'expression dəṇg pati- dans le texte gâthique sont examinées par Lentz (FSEilers 204 sq.).

Les autres attestations d'un G. sg. de dam- sont extrêmement contestables. Humbach (loc. cit.) fait état du Y.46,5 :

yə̄ vā xšaiiąs adąs drītā aiiaṇtəm

Bartholomae fait de adąs un part. aor. A. de ā-dā signifiant ici "Jemand bestimmen, dazu bringen zu" et se construisant avec un part. prédicatif. Andreas et Lommel (NGG 1934 105) proposent le sens de "aufnehmen" qui supprimerait toute contorsion syntaxique. Thieme (Fremdl 152 n2) objecte que, dans ce cas, on attendrait le moyen et propose de lire adąs ⁺ā dą, dą étant le L. sg. de dam-. Humbach reprend cette idée à son compte, mais, comme rien n'indique que adąs est fautif, il fait de adąs une forme de sandhi - ou mieux, "ein Pseudopausaform" - devant dentale sonore. Certes, mais ce sandhi n'est plus vivant en av. : maz-dā (*mn̥s-dhā) est hérité tel quel et sa forme de tmèse mąs vaca daθānahe (Y.9,31) en témoigne. On ne peut invoquer le sandhi quand la contiguïté de *dəṇg et de drītā est occasionnelle et voulue par l'auteur du texte gâthique. Passons quelques lignes et lisons ci-dessous le Y.49,4 : daēuuəṇg dąn montre qu'il n'y a pas, en gâthique, de sandhi particulier de *-ans devant dentale sonore.

Je crois qu'il vaut mieux s'en tenir, sur le plan formel, à l'analyse de Bartholomae. Pour écarter les difficultés de sens, on admettra que ādā signifie "établir, décider" et fait pendant à xšaiiąs : "Si un puissant, qui décide, voulait accueillir celui qui vient".

Humbach (loc. cit.) propose d'expliquer par un G. "hystérodynamique" de dam- la forme nəmō (*dm-es/*dm-os) du V.15,13 (cité p. 324). J'ai dit à ce propos les difficultés auxquelles se heurtait l'analyse de Humbach. nəmō ne peut sûrement être identifié.

dam- est encore attesté au L. sg. : c'est dąm en gâthique, dąmi en

1. L'hypothèse de Benveniste est encore rejetée par Szemerényi (Sync 374).

récent (1). Le L. sg. adésinentiel dąm apparaît dans deux strophes gâthiques :

Y.48,7 - at̰ hōi dāmąn θβahmī ā dąm ahurā "Tes établissements (sont) dans ta demeure, ô Ahura".

Y.49,10 - tat̰cā mazdā θβahmī ā dąm nipåŋhē "Et tu protèges cela, ô Mazdā, dans ta demeure".

Humbach fait une forme verbale de deux dąn attribué à dam- par Bartholomae.

Y.45,10 - xšaθrōi hōi hauruuātā amərətātā ahmāi stōi dąn təuuīšī utaiiūitī "Dans son pouvoir, on doit lui accorder en possession Hauruatāt et Amərətāt, puissance et force juvénile".

Y.49,4 - tōi daēuuə̄ṇg dąn yā drəguuatō daēnā "Les daēuuas les établissent selon cette religion du trompeur".

L'analyse de Humbach (MSS 6, 1955, 46 n16; MSS 7, 1955, 68; ZDMG 105, 1955, 63; I 30; II 65) est, pour le Y.49,4, celle de Andreas et Wackernagel (NGG 1931 314) : dąn est la 3ème pl. aor. Subj. (ou Inj.) A. de dā. Le parallélisme entre hauruuātā amərətātā ahmāi stōi dąn et ahmāi dąn hauruuātā amərətātā (Y.47,1), où dąn est de toute évidence une forme verbale, est convaincant. De plus, je ne vois pas comment stōi, qui serait la seule forme verbale de la proposition, pourrait avoir ici la valeur d'un mode personnel.

dāhuuā (Y.50,2) est, selon Bartholomae, le L. pl. de dam-. Le Y.50,2 est cité p. 340 et j'ai souligné toutes les difficultés qui le rendent incompréhensible. Une forme de L. pl. dāhuuā de dam- serait d'ailleurs surprenante. Humbach (MSS 6, 1955, 46 n16; II 84) fait de dāhuuā, après Geldner (RelgLes 15) une 2ème sg. aor. Imp. M. de dā.

dam- n'est jamais second terme de composé. J'ai interprété autrement uši.dam- (voir p. 212). hadam-, "das selbe Haus" selon Bartholomae, serait attesté au L. sg. hadəmōi au Y.44,9 et au Y.46,14. Il est clair que hadəmōi, s'il est un L., ne peut appartenir à un composé athématique. C'est pourquoi Duchesne-Guillemin (Comp 35) et Kuiper (Notes 86 n1) posent un nom thématique hadəma-. Humbach (MSS 6, 1955, 45 sq. et II 56) fait remarquer à juste titre que hadəma- "la même maison" serait un composé d'un type inhabituel et dont on conçoit mal qu'il soit thématique. Il vaut donc mieux, avec Andreas et Wackernagel (NGG 1934 109), poser un nom hadəma- = véd. sádman- "le siège".

La flexion indo-européenne de *dem- a été étudiée par Schindler

1. dąmi est mentionné quatre fois au Yt.1,25. Le Vr.14,1 contient une forme dąm qui est vraisemblablement empruntée au gâthique. Deux bons manuscrits (Jpl K4) lisent dąmi.

(KZ 81, 1967, 300 sq.). Benveniste (BSL 51, 1956, 20 sq.) exclut une étymologie par *dem "construire" (grec δέμω, etc...) attestée en indo-iranien par le khot. padam, vadam "faire" (voir Bailey, JRAS 1953 96 sq.) : car dam- exprime une réalité sociale et non architecturale.

28. zəm- "la terre".

Le nom indo-européen de la terre a fait l'objet de nombreuses recherches et de nombreuses controverses. La reconstruction doit expliquer une flexion souvent irrégulière, justifier des initiales consonantiques complexes, rendre compte de la multiplicité des initiales attestées en véd. (kṣ-, gm-, jm-) (1) et en grec (κτ-, χθ-, φθ-), intégrer ou rejeter le témoignage du hit. tekan, du toch. A tkaṃ et B keṃ. Mon propos n'est évidemment pas d'intervenir dans cette discussion : sur ce point, on consultera Schindler (Sprache 13, 1967, 191 sq.), qui dresse un relevé bibliographique complet et applique aux faits un examen critique original (2).

Les cas connus de la déclinaison de zəm- sont les suivants. On remarquera la généralisation de l'initiale z- qui correspond à j- attesté aux cas faibles du véd.. L'av. a refusé au comparatiste tout témoignage sur le consonantisme kṣ- de l'indien.

	sg.	pl.
N.	zå	zəmō
Acc.	ząm	zəmas-ca
I.	zəmā	
D.		
Abl.	zəmat̰	
G.	zəmō	zəmąm-ca
L.	zəmē, zəmi, +zəmar	
V.		zəmō

Le N. et l'Acc. sg. ont été souvent discutés. La comparaison de zå et du véd. kṣā́h avec le grec χθών impose la question de savoir si le

1. Bartholomae (ArFo I 20n) a été le premier à reconnaître que ces initiales appartenaient à un même terme et devaient, par conséquent, trouver un dénominateur commun.

2. Le relevé est complet depuis l'article de Johansson (FSLidén 116 sq.) qui contient pour sa part la bibliographie des études antérieures. On doit ajouter les quelques remarques formulées par Kuiper (IIJ 10, 1967, 121 sq.) sur les hypothèses émises par Burrow (JAOS 79, 1959, 85 sq. et 255 sq.) à propos des consonnes affriquées de l'i.-e..

N. sg. était ou non asigmatique [1]. Si la forme sigmatique est originale, on doit attribuer -å/-ā̊h soit à *-ōs, soit à *-ōms. Dès lors, l'Acc. sg. zą̇m, véd. kṣā́m, peut être expliqué de trois manières :

1) Le nom de la terre est hétéroclitique, un thème kṣā́-/zā- alternant avec jm-/zəm-. C'est une hypothèse que Kuiper (notes 88) évoque pour aussitôt la réfuter.

2) kṣā́-/zā- est un thème analogique tiré du N. sg.. C'est d'ailleurs une analogie de ce type qui explique, en indien, le D. sg. kṣé, l'Acc. pl. kṣā́ḥ et le L. pl. kṣā́su.

3) zą̇m et kṣā́m résultent d'une analogie avec le N. sg. et ont supplanté les formes héritées de *-om̥. Mais cette analogie est de date indo-européenne et doit être comparée à celle qui a produit les Acc. sg. gā́m, gąm, βῶν, pour le nom de la vache, et dyā́m, Ζῆν, diēm, pour le nom du ciel. C'est l'hypothèse proposée par Kuiper (Notes 68 sq. et 86 sq.).

L'Abl. sg. zəmat̰ est concurrencé par les formes thématisées zəmāt̰, zəmāat̰-ca et zəmāδa.

Le L. sg. me paraît en définitive représenté par trois formes. zəmē, qui est la plus fréquemment attestée [2], correspond au véd. jmayā́, kṣmayā́, au grec χαμαί, au lat. humī et, peut-être, au hit. táknai [3]. Il est permis de reconstituer un L. sg. en *-ai.

1. Les principaux partisans du sigmatisme sont J. Schmidt (KS 26, 1881, 404), Bartholomae (IF 1, 1892, 184), Wackernagel et Debrunner (AiGr III 242), Schwyzer (GrGr I 569) et Kuiper (Notes 87). Johansson (loc. cit.), Szemerényi (KZ 73, 1956, 195) et Schindler (loc. cit.) se prononcent pour l'asigmatisme.

2. Il faut cependant exclure l'attestation du V.2,31 et 32, où est décrit le travail de la terre glaise :
mąnaiiən ahe yaθa nū maṣ̌iiāka xšiuuīsti zəmē višāuuaiiaiṇte "Ganz so wie heutzutage die Leute aufgeweichten Lehm auseinanderkneten" (Bartholomae, ap. Wolff, Av. 323 sq.).
La tradition manuscrite du V.2,31 est fort troublée :
xšiuuisti : xṣ̌iuuisti Jpl Mf2, xṣ̌uuisti Ml 4 L4a, xṣ̌ōista Pt2 Jb, xšuuista P10, xṣ̌oišti Bl Ml 3 P2, xšōišta M3, xšūīeste Ll.2 Brl B2 K10 Dhl O2.
zəmē : zəmē Jpl Mf2 Ml 4 L4a, zəme Pt2 Bl Ml 3 P2 Ll.2 K10, zəma Jb.
Celle du V.2,32 permet cependant d'entrevoir une solution :
xšiuuisti : xšauuisti Jpl, xšauuista Mf2, xṣ̌auuasta Jb, xšuuisti Ll, xšuuiste L2 Brl B2 O2 M2, xšūište K10.
zəmē : zəmē Jpl, zimē Mf2, zəme.nī Jb K10 L2 Brl, zəmaēnī Ll B2 O2 M2 Pl.
Il est permis de faire confiance à ce que donnent ou laissent transparaître les manuscrits du Vendīdād Sāda indien. zəmē constitue d'ailleurs, contre zəmaēnī, la lectio facilior. On corrigera en +xšuuisti

La forme à voyelle brève zəme n'est pas solidement attestée. Seul le V.6,51 n'est pas suspect au point de vue philologique (zəme paiti nidaiθiiąn "Ils déposeront (le cadavre) sur la terre"). Mais une désinence -e, ressentie comme locative, a pu être introduite devant paiti à une date extrêmement tardive de la transmission du texte.

V.6,29 (et 31) - yauuat̰ cuuat̰ca hē zastaēibiia hangeuruuaiią aētauuat̰ apat̰ haca nizbāraiiən huške zəme nidaiθiiąn "On retirera de l'eau tout ce qu'on peut saisir avec les mains et on le déposera sur la terre sèche".

Il n'y a pas de variante au V.6,31. Mais au V.6,29, Kl livre zəme, Pt2 et L4a zəmō. Si cette leçon est la bonne, on lira huške +zəmō "dans le sec de la terre". En v.-p., uška- est substantif dans l'expression tayaiy uškahyā utā tayaiy drayahyā "(Les pays) qui sont du sec et ceux qui sont de la mer" (Darius, Persepolis e 13).

Geldner a édité le Y.10,17 comme suit : mā tē nīre zəmi paiti "Puissé-je ne pas te renverser sur la terre" [1].

Bartholomae corrige zəmi en +zəme. Au strict point de vue de la tradition manuscrite, zəme et zəmi sont aussi bien attestés l'un que l'autre : le Yasna pehlevi indien (J2) et le Yasna pehlevi iranien (Pt4 Mf1) s'accordent sur zəme, le Yasna sanscrit (S1 J3) et Mf2 - K4 sur zəmi. Mais zəme, à cause de nīre, est la lectio facilior.

L'av. paraît donc bien attester une fois un L. sg. zəmi. Il est difficile de déterminer le niveau d'authenticité d'une telle forme par rapport à l'i.-e. commun. Mais l'i.-i. semble avoir connu un locatif en *-i pour le nom de la terre. zəmi correspond au véd. kṣámi et au khot. ysīmä, qui représente *zami.

Un L. sg. +zəmarə apparaît au Yt.1,12 et au premier terme de composé zəmar(ə)guz- "qui se cache en terre" [2]. Bartholomae (BB 15, 1889, 14 sq.) a dressé la liste des locatifs indo-iraniens en -r- et en -n- [3]; Benveniste (Orig 87 sq.) l'a passée en revue et a étendu l'enquête à l'ensemble des langues indo-européennes [4]. La forme en

(suite)
+zəmaēnī, dvandva à l'Acc. d. f., où sont réunis xšuuisti- "le liquide" et zəmaēnī- "ce qui est fait de terre". On traduira : "exactement comme les hommes, à présent, étendent le liquide et ce qui est fait de terre".
2. Voir Schindler (loc. cit. 205).

1. Sur nīre, voir Benveniste (Inf 58).

2. Sur la correction +zəmarə et les conditions de l'attestation, voir p. 31 sq..

3. Voir aussi Meringer (IFAnz 2, 1893, 18 sq.).

4. Il étudie principalement les adverbes grecs en -αρ- (sur lesquels Schwyzer, GrGr I 519).
Benveniste donne, après Hirt (IF 17, 1905, 42 sq. et 32, 1913, 267 sq.), une interprétation linguistique des diverses formes qui ont fonction de L. sg..

-n- représentée par le véd. jmán, kṣ́āman est absente des textes avestiques connus, et le L. en -r- n'est pas clairement attesté en indien. Geldner (RVed I 421) a proposé de reconnaître en jā́marya- un dérivé de *jamar (= av. +zəmarə) qui désignerait le lait terrestre par opposition au lait céleste. La formation de jā́marya pourrait être comparée à celle du grec χειμέριος "hivernal", de *χιμ- "l'hiver" :

RV IV 3,9 - kṛṣṇā́ satī́ rúsatā dhāsínaiṣā́ jā́maryeṇa páyasā pīpāya "Etant noire, (la vache) se gonfle d'une coulée blanche, de lait terrestre". Mais c'est une interprétation douteuse - Geldner est d'ailleurs fort prudent - d'un hapax véd. particulièrement obscur [1].

Le N. pl. zəmō est secondaire à côté du véd. kṣ́āmaḥ. Il est vraisemblablement calqué sur le G. sg. et l'Acc. pl.. Par contre, ce dernier, zəmas-ca, est original contre kṣā́ḥ qui résulte d'une analogie avec les thèmes en -ā- [2].

zəm- est premier terme de composé dans zəmar(ə)guz- "qui se cache en terre" [3], zəmas.ciθra- "qui détient la semence de la terre", zəmōištuua- "la brique de terre glaise" [4], zəm.fraθah- "qui a la largeur de la terre" et zəm.varəta- "la motte de terre".

zəm- est second terme de composé dans hauuaṯ.zəm- "pareil à la terre" dont le N. pl. hauuaṯ.zəmō est attesté au V.7,47 et 49.

Bartholomae relève un composé huškō.zəm- "la terre sèche". Duchesne-Guillemin (Comp 140) préfère un thème huškō zəma- (V.8,8 : huškō.zəmanąm) : le superlatif huškō.zəmō.təma- "où la terre est très sèche" montre que huškō.zəma- est un bahuvrihi substantivé et qu'il est par conséquent pourvu du suffixe -a-.

Le nom de la Chorasmie est attesté au Yt.10,15 sous la forme x^vāirizəm-ca. W. Geiger (OstirK 29 n2) l'analyse en x^vāra- "la nourriture" et zəm- "la terre". Bartholomae hésite et propose de voir dans le premier terme un nom de peuple. Herzfeld (ApI 183) tente de combiner les deux hypothèses. x^vāirizəm-ca figure où on attend un Acc. sg., mais ne représente rien qui soit analysable. Benveniste (BSOS 7, 1933-35, 269 sq.) en conclut que c'est une avestisation du pehlevi x^vārizm. Le nom de la Chorasmie n'est donc représenté en iranien ancien que par le v.-p.

1. On trouvera mentionnées chez Oldenberg (Noten I 268) toutes les hypothèses qui ont été émises. Plus récemment, Janert (Dhāsi 33 sq.) analyse jā́marya- en jā́m-ar-ya- "appartenant à celle qui nourrit la descendance". Par contre, Renou (EVP XIII 6 et 94) est séduit par l'hypothèse de Geldner.

2. J'ai pu profiter, pour tout ce qui concerne zəm-, des notes de Karl Hoffmann.

3. Voir p. 31.

4. zəmōištuua- représente, selon Bartholomae, +zəmō.ištiia-. C'est un hapax très obscur (Duchesne-Guillemin, Comp 137).

uvārazmī̌-. Duchesne-Guillemin (JacksonMemVol 13 sq.) a bien établi que ce terme ne pouvait contenir le nom de la terre - ce serait se résigner à ne pouvoir identifier le premier terme -, mais devait être analysé en uvā-razmi- "qui a ses propres commandements" [1].

29. ham- "l'été".

ham est attesté à l'I. sg. hama et au G. sg. hamō (V.9,6). Le V.5,10 contient le N. pl. thématisé hama.

L'indien ne connaît qu'un dérivé sámā- [2]. Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 260) expliquent que sámā- est à *sam- (= av. ham-) comme hímā- "l'hiver" est à him- (=av. zim-).

Comme l'ont démontré Frisk (Nominalb 56), Duchesne-Guillemin (Comp 35) et Kuiper 86 sq. nl), le nom de la divinité de la deuxième partie de l'année n'est pas maiδiiōi.šam-, mais maiδiiōi.šəma- "qui a rapport avec l'été en son milieu". Toutes les désinences attestées sont thématiques : Acc. sg. maiδiiōi.šəməm, D. sg. maiδiiōi.šəmāi, G. sg. maiδiiōi.šəmahe. maiδiiōi.šəma- est un bahuvrihi à suffixe -a-.

H. THEMES EN -i-.

30. vi- "l'oiseau".

Les problèmes posés par la reconstruction du nom i.-e. de l'oiseau et de sa flexion ont été étudiés par Schindler (Sprache 15, 1969, 146 sq.) [3] : on se reportera à cet article.

Les formes de vi- attestées sont les suivantes :

	sg.	pl.
N.	vīš	vaiiō
D. - Abl.		(vaiiaēibiia)
G.	vaiiō	vaiiąm (vaiianąm)

1. Que cette appellation fasse allusion aux préceptes gâthiques observés en Chorasmie, comme le propose Duchesne-Guillemin, ou qu'elle se réfère simplement à l'autonomie politique.

2. Pour l'étymologie, voir Mayrhofer (EW III 437 sq.).

3. Schindler conclut qu'il s'agit bien d'un nom-racine. Par ailleurs, le sens exact du nom av. a été établi par Benveniste (FSLommel 17 sq.) : vi- désigne le genre, mərəγa- l'espèce.

Deux de ces formes au moins sont étymologiques : le N. sg. vīš (= véd. víḥ) et pl. vaiiō (= véd. váyaḥ). L'authenticité des formes du G. sg. (vaiiō, véd. véḥ) et pl. (vaiiąm, véd. vīnā́m) est contestable. Schindler (loc. cit. 157 sq.) se fonde sur véḥ pour reconstruire un G. indo-iranien *vaiš [1]. Si vaiiō est secondaire, il faut croire qu'il est le résultat d'une extension de la forme du N. pl. et, vraisemblablement, de l'Acc. pl. au G. sg.. Schindler (loc. cit. 158) croit que vaiiąm est étymologique et représente *vaiām. Par contre, selon Wackernagel et Debrunner (AiGr III 163), c'est une graphie pour *viiām ou une faute pour +vaiianąm [2].

Deux formes sont thématiques : le G. pl. vaiianąm (V.5,14) et le D.-Abl. pl. vaiiaēibiia (Y.57,28 et Yt.10,119). Benveniste (loc. cit. 19) laisse entendre qu'elles fondent l'existence d'un nom thématique vaiia- : "... en avestique, vi- n'a eu, hormis vaiia-, aucun dérivé". L'influence des épithètes semble, à première vue, avoir été déterminante : ici pataretaēibiia, là fraṇ^{v}haratanąm peuvent avoir entraîné la thématisation du nom qu'ils qualifient. Mais cette explication ne justifie que la désinence. Ce n'est pas suffisant : le degré plein du thème, en tout cas pour vaiiaēibiia (véd. víbhyaḥ), n'est pas attendu et ne s'explique pas par le contexte. Il est donc possible que vaiiaēibiia appartienne à un authentique nom thématique vaiia-.

Il faut ajouter aux relevés de Bartholomae un N. sg. vīš attesté au Yt.13,2 :

ą̊ŋhąm raiia x^{v}arənaŋhaca vīδāraēm zaraθuštra aom asmanəm yō usca raoxšnō frādərəsrō yō imąm ząm āca pairica buuāuua mąnaiiən ahe yaθa vīš aēm "Par leur richesse et leur x^{v}arənah, j'ai soutenu en l'élargissant, ô Zaraθuštra, ce ciel qui brille là-haut, lumineux, qui est au-

1. Il est vrai qu'on n'a jamais tenu compte du G. sg. avestique vaiiō : c'est moi qui propose de reconnaître en vaiiō (V.7,28 - 30) un G. sg. et non un N. pl. (voir p. 89). vi- apparaît en composé au premier terme de vaiiō.bərəta- "apporté par les oiseaux". vaiiō° ne peut, à mon avis, être expliqué que de deux manières : ou c'est le N. sg. d'un thème vaiia-, original ou tiré des formes thématisées vaiianąm et vaiiaēibiia, ou c'est un G. sg. qui exprime le rapport syntaxique - il est complément d'agent - qui l'unit à °bərəta-.

2. Schindler juge ces explications invraisemblables. C'est vrai de la seconde : le G. pl. kahrkāsąm (V.3,20), de kahrkāsa-, ne peut être dû qu'à l'influence de vaiiąm, qui est donc bien, à l'origine, athématique. vaiiąm est attesté quatre fois, sans variantes, et vaiianąm une fois. Mais il ne me paraît pas exclu que vaiia° soit une graphie pour *viia°, comme sraiia pour *sriia (Grdr 231).

dessus et autour de cette terre comme l'oiseau (l'est) de l'oeuf".

Henning (FSWeller 289 sq.) a montré qu'il était impossible, au point de vue morphologique, que vīš soit le N. sg. de vis- "l'habitation", comme le propose Bartholomae. On attendrait, dans ce cas, l'Acc. et non le N.. De plus, aēm serait alors le N. m. de l'adjectif démonstratif, alors que vis- est un nom féminin. vīš représente le nom de l'oiseau comme Windischmann (ZorSt 313) et Spiegel (Comm II 592 sq.) l'avaient bien vu avant que Justi (Hb 277) et Geldner (BB 12, 1887, 97 n2) y reconnaissent un nom du manteau. aēm est l'Acc. sg. de aiia- "l'oeuf".

Bailey (BSOAS 26, 1963, 86 sq.) a proposé de reconnaître le G. pl. vaiiąm au Yt.19,82 :

ā tat̰ x^{v}arənō frazgaδata auui vaiiąn vitāpəm "Alors le x^{v}arənah s'enfuit vers ...".

Quoique la terminaison °ąn soit ici sans variante, il est possible que vaiiąn [1] représente +vaiiąm : on connaît l'alternance des graphies ą, ąn et ąm. Malheureusement, cette hypothèse repose sur l'explication que Bailey donne de vitāpəm, qui est un hapax particulièrement obscur. Il y voit l'équivalent du véd. viṣṭáp- "level space all around" et l'explique par une racine *(s)tep "be level". Il est difficile, dans ces conditions, d'interpréter la forme vaiiąn.

vi- est premier terme de composé dans vaiiō.bərəta- "apporté par les oiseaux" (voir ci-dessus, p. 400 n1) et, vraisemblablement, dans vīšpaθa "selon le chemin des oiseaux, directement, sans délais" [2]. Thieme (FSTurner 158) a en effet montré que cet adverbe, inexpliqué chez Bartholomae, était composé de vīš, N. sg. de vi-, et de paθa, I. sg. de pantā- "le chemin".

I. THEMES EN DIPHTONGUE.

31. nau- "le bateau".

nau- n'est attesté qu'au premier terme du composé nauuāza- (= véd. nāvājá-) "qui conduit un bateau, le marin". Le N. sg. nauuāzō est attesté au Yt.5,61, Az.4 et Vyt.2.

1. Pour Bartholomae, vaiiąn est l'Acc. sg. de vaiiah- "Luftraum".
2. vīšpaθa est attesté au Y.10,4, cité p. 382, et au Y.10,11.

nauuāza- est cité par Henning (TPS 1942 50) comme exemple d'un cas d'abrègement de ā devant u̯ : au véd. nāvājá-, au moyen-perse et au parthe nāwāz s'opposent l'av. nauuāza et le sogd. nw ᵓᵓ z.

32. diiau- "le ciel".

diiau- n'est attesté qu'au Yt. 3,13 :
paurauua.naēmāt̰ patat̰ diiaoš daēuuanąm draojištō aŋrō mainiiuš pouru.mahrkō "Aŋra Mainiiu qui a beaucoup de mort, le plus trompeur des démons, se précipite devant le ciel".

Ma traduction est inspirée de celle de Humbach (KZ 81, 1968, 282 sq.), qui a restauré contre Bartholomae la vieille analyse de Geldner (Stud 29 et 106). paurauua.naēmāt̰ n'a pas la valeur adverbiale "Kopfüber", qu'il n'aurait qu'ici, mais représente régulièrement la préposition "au devant de" régissant le G.. pat̰ est le verbe daevique du déplacement dans l'espace; diiau-, qui figure au G. sg., est le nom daevique du ciel et s'oppose comme tel à asman-. La traduction de Bartholomae suppose abusivement que le texte conte la défaite définitive d'Aŋra Mainiiu (ap. Wolff, Av 162) : "stürzte kopfüber hinab aus dem Himmel der trügerischste der Daēuua's, der vielverderbliche Aŋra Mainiiu". Or, dans les phrases suivantes, celui-ci va se plaindre des coups qu'Aš̰a Vahišta porte à ses créatures. La défaite des démons n'est pas définitive et elle n'atteint pas la personne même d'Aŋra Mainiiu. Le Yt.3,13 dépeint simplement son affolement.

Le traitement daevique de diiau- explique qu'un mot dont l'équivalent est si fréquent en véd. ait presque disparu de l'Avesta pour faire place à asman-. Le G. sg. diiaoš correspond au véd. dyóḥ [1].

33. gau- "la vache, le bétail, la viande, le lait".

La déclinaison de gau- est relativement bien connue et correspond parfaitement à celle du véd. gó- [2] :

	sg.	d.	pl.
N.	gāuš, gaoš	gāuuā	
Acc.	gąm, (gaom)		gā̊
I.	gauua		gaobīš

1. Mais cette équivalence ne suffit pas à fonder l'authenticité de dyóḥ contre diváḥ : voir Wackernagel et Debrunner (AiGr III 224), Benveniste (Orig 59 sq.) et Kuiper (Notes 38 sq.).

2. Sur laquelle voir Wackernagel et Debrunner (AiGr III 218 sq.), Benveniste (Orig 58 sq.) et Kuiper (Notes 32 sq.).

	sg.	d.	pl.
D.	gauuōi, gauue		
Abl.	gaot̰		
G.	gə̄uš	°gauuā̊	gauuąm
L.			
V.			

La répartition des formes gāuš, gaoš, gə̄uš a été étudiée p. 182. Je résume les conclusions : la forme gaoš paraît une variante du N. sg. gāuš et non du G. sg. gə̄uš. Il n'y a pas de G. sg. gāuš : gāuš est, régulièrement, au Y.32,8, un N. sg.. La forme gâthique de G. sg., gə̄uš, a été introduite dans toute la partie récente de l'Avesta.

L'Acc. sg. original est gąm, qui correspond au véd. gā́m. gaom est une formation secondaire à partir d'un thème *gauua- (*gauuəm) tiré de gauua, gauue, gāuuā, gauuąm, ou *gao- tiré de gaoš, gaot̰, gaobīš.

J'ai renoncé à mentionner le V. sg. gao° et le N. pl. gauuō. Wackernagel et Debrunner (AiGr III 225) tirent parti de gao, du grec Ζεῦ et du lat. Jū-piter pour restituer un ancien V. sg. asigmatique qui a disparu du véd. (V. sg. dyauḥ). Le témoignage de l'av. n'est cependant pas recevable. gaospəṇta et gaohudā̊ paraissent le résultat d'un univerbation récente, voire accidentelle :

V.21,2 - nəmasə tē gaospəṇta nəmasə tē gaoš hudā̊ "Hommage à toi, vache sainte, hommage à toi, vache aux beaux dons" [1].

gauuō, dont le a bref du radical s'oppose à l'ā de l'indien gā́vaḥ, n'est attesté qu'à l'Aog. 84 :

pąsnuš gauuō pąsnuš aspa pąsnuš ərəzatəm zaranim pąsnuš narō ciriiō taxmō "Poussière les vaches, poussière les chevaux, poussière l'argent (et) l'or, poussière l'homme brave, hardi" [2].

aspa suggère que gauuō est un N. pl.. Il n'est pas nécessaire de supposer que gauuō est graphique pour *gāuuō sur la base de l'hypothèse d'Andreas (Wackernagel et Debrunner, AiGr III 226) ou que ā s'est abrégé devant uu en se référant à la découverte de Henning (TPS 1942 49 sq.). Le N. d. gāuuā correspond parfaitement à gā́vau : le N. pl. n'a aucune raison de faire sécession. gauuō est, d'une manière ou d'une autre, une faute pour +gāuuō ou +gāuš. Nous allons voir que pouru.gāuuō ne représente pas sûrement non plus un N. pl..

gau- est premier terme de composé dans gaokərəna- "qui a une urine

1. gaoš hudā̊ appartient à Kl.10 L2 M2, gaouš à L4.1 et gaōhudā̊ à Jpl Mf2. Au P.33, les leçons sont les suivantes : TD : gaōspāṇta gaohudā, R : gōspāṇta gaohuδā̊.

2. C omet pąsnuš gauuō. La traduction pehlevie généralise le singulier, la traduction sanscrite le pluriel (d'après W. Geiger, Aog 28 et 35).

laiteuse, le Weihrauchbaum" [1], gaojan- "qui tue le bétail" [2], gaociθra- "qui détient la semence du bétail", gaotəma- "riche en vache" [3], gaodana- "le récipient à lait", gaoiδi- " id. ", gaodāiiu- "qui prend soin du bétail", gaodāiiah- " id. ", gaoiδiia- " id. " [4], gaopiuuaŋhu- "qui engraisse le bétail" [5], gaomaēza- "l'urine de vache", gaoiiaoiti- "le droit de pâture" et vouru.gaoiiaoiti- "aux vastes droits de pâture" [6], gaoraiiana- "qui détient la richesse en bétail" [7], gaosura- "riche en bétail", gaosurā- "la richesse en bétail" [8], gaostāna- "l'étable à bétail", gaostāni- " id. ", gaozasta- "qui a du lait en main", gauuašaiiana- "qui a des habitations pour le bétail", gauuašiti- "l'habitation pour le bétail", gauuāstriia- "qui concerne les soins du bétail", gauuāstriiāuuarəz- "qui travaille aux soins du bétail", gauuāstriiāuuarəza- "le travail qui consiste à prendre soin du bétail", gauuāstriiāuuarštəma- "qui travaille très bien aux soins du bétail", gauuāza- "qui conduit le bétail", gauuāzišta- "qui conduit très bien le bétail" [9], gāuuaiiana- "où le bétail peut aller, l'étable" [10], gāu.stauuah- "de la puissance d'une vache" et, peut-être,

---

1. Selon Klingenschmitt (MSS 18, 1965, 29 sq.), °kərəna- représente *kr̥dna- "l'urine", de kr̥d "uriner". Mais voir Wüst (PHMA 8-11, 1966, 75 sq.).

2. Voir p. 153.

3. Si le nom propre gaotəma- (= véd. gótama-) est bien un superlatif formé sur gau- : voir Mayrhofer (EW I 346).

4. Gershevitch (FSTaqizadeh 80 sq.) traduit "qui nourrit le bétail" et reconnaît dans le second terme dī "nourrir" et non "avoir soin". Cette hypothèse est en germe dans la traduction "rindernährend" de Humbach (I 80). Il faut cependant noter que l'étymologie et, partant, le sens du second terme sont loin d'être assurés. Bartholomae compare dī à l'indien dhinoti "nourrir", qui n'est pas attesté dans les textes les plus anciens. Humbach (II 17 et 40) a de surcroît réfuté les deux attestations de dī : dāiiāt̰ (Y.29,7) serait, comme au Y.43,1 et au Y.50,5, la 3ème sg. prés. Subj. de dā et vīdąs (Y.33,3) le part. prés. A. de vid "se consacrer à".

5. Bartholomae fait de °piuuaŋhu- le part. prés. A. du prés. *piuuahiia- de *pī "engraisser". gaopiuuaŋhu- est un nom propre (Yt.13,111).

6. Voir p. 67.

7. D'après Bailey (9thC 5 n2). Mais comment s'explique alors le nom propre gaori- qui est attesté avec celui-ci au Yt.13,118 ?

8. La dérivation est tout de même surprenante. Voir p. 78.

9. Ces deux composés désignent un outil.

10. gāuuaiiana- est attesté au V.2,25 (cité p. 11) et au V.14,14 (nmānəm gāuuaiianəm). Bartholomae en fait un dérivé de gau-. Mais -aiiana- n'est pas un suffixe bien attesté : Wackernagel et Debrunner (AiGr II 2 215) ne relèvent, avec quelque précaution, que āgrayaṇá- "la première offrande" (VS, TS). C'est pourquoi je préfère une analyse gau-aiiana-, °aiiana représentant le véd. áyana- "le chemin". nmāna-

+gāuš.drafša- "la goutte de lait" ou "l'étendard en peau de vache" [1].

La plupart des composés où gau- figure en second terme sont des noms propres du Yt.13. Ils ne sont donc attestés qu'au G. sg. °gə̄uš ou d. °gauuå. En voici la liste : auuarə.gau- "qui amène les vaches ici-bas" (Yt.13,125 : °gə̄uš) [2], dāzgrō.gau- "qui a des vaches sombres" (Yt. 13,127 : °gauuå), paršat̰.gau- "qui a des vaches tachetées" (Yt.13,96 : °gə̄uš, Yt.13,127 : °gauuå), yaētuš.gau- "qui s'affaire autour des vaches" (Yt.13,123 : °gə̄uš), vīdat̰.gau- "qui procure des vaches" [3] (Yt.13,127 : °gauuå) et hugau- "qui a de belles vaches" (Yt.13,118 : °gə̄uš).

Le nom propre zaini.gau- est attesté au N. sg. zaini.gāuš au Yt.19,93. Bartholomae renonce à l'expliquer. Duchesne-Guillemin (Comp 200) compare le premier terme zaini° au véd. jáni- et en fait un dérivé de zan au sens de "élever". zaini.gau- signifierait "qui fait l'élevage de bétail".

pouru.gau- "qui a beaucoup de vaches" et frō.gau- "le taureau de tête" [4] sont les deux seuls composés à second terme gau- qui ne soient pas des noms propres [5]. pouru.gau- est malheureusement attesté dans deux passages très corrompus où il figure sous des formes impossibles à interpréter.

(suite)
gāuuaiiana- est "la demeure où le bétail peut aller" et gāuuaiiana- a pu désigner l'étable. Cependant, le ā de la première syllabe, qui ne peut plus être le résultat de la vr̥ddhi, est mal explicable. Un allongement s'est-il produit pour éviter une longue succession de syllabes brèves ?

1. Voir p. 182.

2. Voir p. 186. Wackernagel (SPAW 1918 392 = KlSchr I 311) a reconnu que le premier terme auuarə° ne représentait pas auuah- "l'aide", mais équivalait au véd. aváh "du haut vers le bas". auuarə.gau- signifie donc "qui amène les vaches ici-bas" comme le véd. avó-deva- signifie "qui amène les dieux ici-bas". Humbach (II 18) prend cette hypothèse en considération, mais propose aussi une traduction "viens-ici-bas-vers-la-vache".

3. Sur vid "procurer", voir p. 75 . Mais vīdat̰.gau- peut aussi signifier "qui prend soin des vaches" : voir ci-dessus la note sur gaoiδiia-. viδat̰.xᵛarənah- (Yt.13,128) peut donc signifier "qui procure le xᵛarənah", mais ce n'est guère la seule possibilité.

4. Voir p. 255.

5. On ajoutera drigu-, driγu- "le pauvre", avec drəgudāiiah- "qui nourrit le pauvre" et θrāiiō.driγu- "qui protège le pauvre", si on admet, avec Wüst (PHMA 4, 1958, 5 sq.) que ce mot contient à l'origine un second terme gau- et que le véd. ádhrigu- signifie "qui a du bétail châtré". Mais il faut alors préciser que °gau- a été assimilé à un thème en -u- : cette assimilation est régulière en second terme de composé pour l'indien (Wackernagel et Debrunner, AiGr III 218).

Vyt.2 - ašauua yaθa zaraθuštrō paouru.gāuuō yaθa āθβiiānōiš pouru.aspō yaθa pourušaspahe "Juste comme Zaraθuštra, ayant beaucoup de vaches comme Āθβiiāni, ayant beaucoup de chevaux comme Pourušaspa".

Az.4 - pouru.gō (K12 - P13 : pouru.gāv) bauuāhi yaθa āθβiiānōiš pouru.aspəm bauuāhi yaθa pourušaspəm ašauua bauuāhi yaθa zaraθuštrō spitāmō "Tu seras pourvu de beaucoup de vaches comme Āθβiiāni, tu seras pourvu de beaucoup de chevaux comme Pourušaspa, tu seras juste comme Spitāma Zaraθuštra".

Voici deux passages qui font peu de cas de la déclinaison. Comme le remarque justement Bartholomae, on attend logiquement le N. sg., mais s'il faut interpréter °gāuuō et °gō d'une manière purement formelle, le premier ne peut être que N. pl., le second V. sg. (1). On ne peut évidemment tirer parti de deux formes attestées dans de telles conditions.

1. Cette dernière interprétation est bien sûr contestable dans la mesure où il ne reste aucun exemple sûr d'une finale -ō représentant directement *-au : voir p. 331, et °gō ne peut vraisemblablement rien représenter.

INDEX DES MOTS COMMENTES

(selon Bartholomae).

INDEX DES PASSAGES COMMENTES.